LE LANGAGE

III

M.Ü. İlahiyat Fakültesi Kütüphanesi
Fen Edebiyat Koleksiyonu

F13956

5803

قلم معلم مکتبی کتبخانه

L'ÉVOLUTION DE L'HUMANITÉ

SYNTHÈSE COLLECTIVE

III

L'ÉVOLUTION DE L'HUMANITÉ

== SYNTHÈSE COLLECTIVE ==

Dirigée par HENRI BERR

LE LANGAGE

INTRODUCTION LINGUISTIQUE
A L'HISTOIRE

PAR

J. VENDRYES

PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE PARIS.

PREMIÈRE SECTION

PRÉHISTOIRE, PROTOHISTOIRE

III

LA RENAISSANCE DU LIVRE
78, BOULEVARD SAINT-MICHEL, PARIS

1921

AVANT-PROPOS

LE LANGAGE ET L'OUTILLAGE MENTAL

« *La main, le langage : voilà l'humanité* », disions-nous dans *l'Avant-Propos de l'Humanité préhistorique*; « nous croyons que ce qui doit être mis en lumière tout d'abord, dans cette œuvre, ce qui marque la fin de l'histoire zoologique et le début de l'histoire humaine, c'est l'invention de la main — pourrait-on dire — et celle du langage; c'est le progrès décisif de la logique pratique et de la logique mentale (1). »

Nous sommes parti, il faut le rappeler, de cette thèse maîtresse, — que l'histoire est essentiellement logique, qu'elle trouve son explication profonde dans la tendance de l'être vivant à persévérer dans son être et à le développer. Mais notre thèse ne se présente dans cette œuvre que comme hypothèse à contrôler; et elle se complète par la reconnaissance, par l'étude d'autres facteurs qui jouent leur rôle en histoire et qui font de l'histoire ce qu'elle est : c'est-à-dire le lacis compliqué et disparate où un observateur superficiel, où un pur érudit peuvent très bien ne voir qu'un ensemble d'événements fortuits.

Le précédent volume a mis en lumière l'importance de la logique pratique : la main, cet incomparable instrument, qui a rendu possible tout l'outillage matériel, exprime et accélère

(1) P. VI.

à la fois le développement psychique; et c'est l'individu qui est l'initiateur véritable de progrès que le milieu ne peut que provoquer et fixer.

Le langage, dans un autre ordre, est une des créations les plus extraordinaires que l'évolution humaine ait fait apparaître : il faut s'y arrêter, s'y attarder. Quel est exactement son rôle ? Quelle part a-t-il dans le développement mental ? Quels sont les rapports de l'individu et de la société dans la production et les perfectionnements de ce précieux outil ? Voilà les questions auxquelles doit répondre le présent volume.

*
* *

Notre dessein pouvait être réalisé de bien des façons. Si le livre avait été l'œuvre d'un psychologue ou d'un historien, curieux simplement de linguistique, il se serait peut-être relié de façon plus étroite et plus évidente au plan et aux thèses de l'Évolution de l'Humanité. Il est l'œuvre d'un linguiste. Ce linguiste, de parti pris, s'attache aux faits et se méfie des théories : il a eu déjà l'occasion de le proclamer (1), et il le dit ici même.

Ce qu'il donne et veut donner surtout, c'est une étude technique de l'instrument complexe et souple qu'est le langage, considéré dans la diversité de ses formes et de ses transformations historiques. A cette étude les problèmes que le langage soulève pour la synthèse historique se trouvent liés nécessairement; mais ils ne sont pas traités explicitement et pour eux-mêmes. M. Vendryes se défend d'être autre chose qu'un linguiste.

Il nous semble qu'il y a dans la collaboration de ce spécialiste — d'esprit d'ailleurs si ouvert — une garantie pour la science de l'histoire telle que nous la comprenons. L'expérience que l'Évolution de l'Humanité constitue se réalisera

(1) Voir Bulletin de la Société française de Philosophie, fév. 1912, pp. 69-71.

beaucoup mieux dans ces conditions que si nous avions choisi un penseur orienté dans le sens de nos thèses.

Il importe, toutefois, que nous insistions un peu — du point de vue de la synthèse — sur les idées générales qui sont immanentes au beau livre de M. Vendryes.

*
* *

Ce que M. Vendryes s'est attaché à montrer, — et il l'a fait avec une force, une richesse de preuves admirables, — c'est comment le langage est né de la vie, comment la vie, après l'avoir créé, l'« alimente ».

La conception ancienne du langage octroyé miraculeusement à l'homme ou organisé artificiellement par lui a laissé des traces dans une certaine linguistique qui traite le langage comme quelque chose d'indépendant, de transcendant, et prête une nécessité interne à ses lois, — non seulement aux lois phonétiques, ou de la prononciation, liées aux organes, mais aux lois morphologiques, ou de la grammaire, et aux lois sémantiques, ou du vocabulaire. Or, « il est faux de considérer le langage comme une entité idéale évoluant indépendamment des hommes et poursuivant ses fins propres (1) ». La vérité, c'est que le langage est en rapports étroits avec la vie psychique, qu'il est, depuis ses origines, psychologie en acte.

M. Vendryes déclare le problème des origines du langage étranger au linguiste et il n'avance sur ce sujet que de très prudentes indications. Il y a là, en effet, un problème de psychologie. Pas plus que pour les origines de la main, il n'est possible pour celles du langage de donner des précisions historiques. Au surplus, il n'y a pas eu d'origines à proprement parler, parce qu'il n'y a pas eu création de toutes pièces, mais transformation — dans un sens humain — d'un phénomène

(1) VENDRYES, p. 420. Cf. COUTURAT, Bull. de la Soc. fr. de Phil., février 1912, p. 54; mai 1913, p. 140.

qui apparaît chez l'animal. Le langage au sens restreint du mot, le langage auditif, — qui n'est qu'un cas de la faculté de produire des signes, — existe chez lui (1). L'animal exprime par des sons ses états affectifs; et le langage, sans doute, est sorti du cri qui traduit spontanément les émotions. Peut-être, comme on l'a suggéré (2), les impressions calmes et les sentiments modérés ont-ils produit les sons articulés tandis que le cri correspond aux émotions violentes. Mais le langage a dû être affectif d'abord; et il reste, dans une large mesure, affectif, lié à l'individu, à la contingence individuelle: cela, M. Vendryes l'établit sans conteste, dans des pages ingénieuses et pénétrantes. Il montre chez l'enfant le langage affectif au point de départ; il montre dans le langage parlé la spontanéité qui « enveloppe et colore » toujours l'expression de la pensée et rend la grammaire instable (3).

Au langage affectif a dû se mêler de bonne heure le langage actif, quand le cri prend le caractère, non plus de simple traduction d'un état émotionnel, mais de moyen d'action, d'appel, d'imploration, d'ordre (4). C'est une phase importante dans le développement du langage: et le besoin de persévérer dans l'être ou d'être plus, par la coopération avec autrui ou l'utilisation d'autrui, a joué ici le rôle essentiel. « Ils'agit toujours pour l'être vivant de conserver sa vie, de se protéger contre les influences dangereuses et d'étendre davantage sa puissance sur les êtres qui l'environnent »: Pierre Janet, qui, dans son œuvre psychologique, a bien mis en lumière ce caractère de l'action, l'« efficience », considère le langage comme une forme efficiente de l'activité; et il estime

(1) RIBOT, L'évolution des idées générales, p. 66.

(2) CORNEJO, Sociologie générale, t. I, pp. 24-25.

(3) Pp. 163, 172, 174-75, 182. — Sur l'institution du langage et le rôle des sentiments, avant qu'il ne s'intellectualise, Auguste Comte a fait des remarques intéressantes. Voir AUG. GEORGES, Essai sur le système psychologique d'A. Comte, p. 52.

(4) Voir CORNEJO, ouvr. cité, p. 23.

que « la conduite de l'homme qui parle et la conduite de l'homme qui est parlé... sont sorties des actes du commandement et de l'obéissance qui existaient déjà chez l'animal » (1). La parole et la mimique sont d'abord étroitement associées, mais le langage auditif se développe grâce à sa supériorité pratique (2); et, comme la parole extérieure produit l'action extérieure, c'est la parole intérieure qui se réalise dans la volonté ou se manifeste dans la croyance, le désir: elle est de plus en plus immanente à toute l'activité humaine.

Le dernier progrès, qui constitue vraiment le langage humain, se produit quand le son est reconnu comme signe, quand la spontanéité qui a créé le signe utile se complète par la volonté qui l'adopte. Et ce progrès, tout pratique à l'origine et qui sert directement les fins de la vie, comporte un enrichissement psychique indéfini (3). Sans doute il faut une mémoire déjà développée pour dissocier le son du réflexe auquel il était primitivement associé; il faut une conscience déjà bien éveillée pour établir le rapport de signe à chose signifiée (les choses en elles-mêmes ne signifient rien): mais la conscience se fortifie et s'assouplit singulièrement quand elle dispose de symboles qui fixent les images des objets. Par le symbole, l'homme s'élèvera d'autant plus aisément au concept qu'en le transmettant à un autre cerveau il le rend pour celui-ci plus indépendant encore de l'impression directe. L'intelligence naissante fait du langage peu à peu son instrument spécial, l'organe de la pensée et qui permet à la pensée de s'exercer sans relation immédiate avec la fonction du réel (4). Le

(1) Voir JANET, La tension psychologique, ses degrés, ses oscillations, conférences faites à Londres et publiées dans le British Journal of Psychology, octobre 1920, janv. 1921. — (2) Voir RIBOT, ouvr. cité, p. 62.

(3) Sur l'étroite limitation des concepts liés au mouvement des mains, voir H. WALLON, La conscience et la conscience du moi, dans le Journal de Psychologie, janv. 1921, p. 61.

(4) Expression de Janet. Cf. une note curieuse de L. DUPUIS, dans le Journal de Psychologie, juin 1921: La mémoire des noms propres et la fonction du réel.

mot, par sa valeur représentative, communicable, offre les mêmes commodités que le papier-monnaie; mais il est également dangereux, dans la mesure où il peut être vide de réalité, devenir un flatus vocis, une imagination vaine (1).

Né de la vie, du besoin, du désir, le langage procède d'abord par synthèse. M. Vendryes montre que la pensée, étrangère aux classifications grammaticales, commence par se couler toute vive dans le langage. L'image verbale, — le mot phonétique, — précisément parce que le langage est originellement action, — a la valeur d'une phrase : les noms, qui représentent les objets et les propriétés, les verbes, qui représentent les états, les outils grammaticaux, qui indiquent les rapports, s'en dégageront. La phrase est antérieure au mot de la grammaire; le mot est antérieur à la syllabe.

Et le langage reste subordonné à la vie « dans son infini développement ». Rien n'est plus intéressant que de constater avec M. Vendryes la variété — et souvent la gaucherie — des procédés qui rendent les rapports perçus dans le réel, l'instabilité extrême du vocabulaire, ce caractère du langage de se diversifier sans cesse et de s'accroître sans limite chez tous les êtres qui parlent — en exprimant leur vie propre dans ce qu'elle a de plus personnel. La langue écrite — même celle des maîtres écrivains, qui semblerait devoir fixer l'instrument par la perfection qu'elle lui donne — ne peut arrêter la vie, « la force indomptable de la vie, victorieuse des règles, brisant les entraves de la tradition (2) ». Les mots ne vivent pas, quoi qu'on ait dit : c'est l'esprit qui vit et qui en transforme le sens, comme c'est la vie de l'esprit qui change et renouvelle les noms des choses. « Il n'est pas si faux de prétendre qu'il y a autant de langages différents que d'individus (3). »

(1) Cf. RIBOT, *ouvr. cité*, p. 125. Voir plus loin, p. XVI.

(2) P. 325.

(3) Voir pp. 272-275.

*
* *

Ainsi M. Vendryes souligne particulièrement ce qu'il y a de contingent dans le langage. Mais il a une connaissance trop complète de son sujet et un sens trop vif de la réalité pour ne pas se placer à un autre point de vue qui s'impose à l'observateur. « Il y a autant de langages différents que d'individus » : pourtant, il y a les langues, — langues communes et langues spéciales, — et il y a le langage. « Contre la tendance à la différenciation agit sans cesse une tendance à l'unification qui rétablit l'équilibre (1). » La linguistique peut donc constater des uniformités, du « général » à des degrés divers.

Ces uniformités, M. Vendryes les considère comme étant essentiellement l'œuvre de la société. S'il se méfie des théories et si la part de la généralisation est discrète dans son livre, on sent qu'il fait grand cas de la sociologie, — d'une certaine sociologie dont nous avons nous-même reconnu et précisé les mérites (2), — et qu'il incline à satisfaire par le « social » ce besoin d'explication qui, plus ou moins contenu, se manifeste pourtant chez lui, par endroits. Dans cette préoccupation du social il est d'accord, au surplus, avec quelques linguistes — dont l'un est un maître éminent — qui, sans appartenir positivement à l'école de Durkheim, ont subi la séduction de cet esprit subtil et puissant (3).

S'« il est devenu banal d'affirmer que l'homme est avant tout un être social (4) », encore convient-il de préciser ce qui lui donne essentiellement ce caractère et faut-il distinguer en lui de ce qui est authentiquement social ce qui est collectif et ce qui est humain. Ces éléments, M. Vendryes ne s'attache

(1) P. 287.

(2) Voir la Synthèse en Histoire, pp. 124-127.

(3) A partir du tome V (1902), M. Meillet a tenu dans l'Année Sociologique la rubrique Langage.

(4) P. 281.

pas à les discriminer (1). Mais on peut trouver dans son œuvre même les corrections ou les restrictions que comporte son sociologisme : tant l'expérience directe des faits linguistiques est plus forte et plus sûre chez lui que toute velléité théorique.

*
* *

Et d'abord, la distinction suivante s'impose, selon nous.

Une société, en tant que société, a une vie propre, qui embrasse, dépasse et enrichit la vie des individus : ses besoins spécifiques se manifestent par des institutions nécessaires où les individus se solidarisent en se différenciant. Une collectivité, une nation a un caractère propre qui marque les individus de ressemblances contingentes (2).

Le caractère d'une nation, à plus forte raison les traits particuliers d'un de ces groupements secondaires, plus ou moins durables, qu'elle renferme, en se reflétant dans le langage, — langues communes ou dialectes et langues spéciales, — y introduisent des contingences de toutes sortes qui n'ont rien à voir avec l'« organisme social » ou la « segmentation sociale ». On a pu dire que la langue est « patrie de l'esprit » : la patrie est tout autre chose que la société.

M. Vendryes, qui critique avec raison l'introduction en linguistique de l'idée de race, critique aussi l'idée de mentalité ethnique. Il doit reconnaître, cependant, qu'il y a quelque rapport entre la mentalité d'un peuple et sa langue (3). « On pourrait imaginer une psychologie des peuples qui reposerait sur l'examen des divers changements sémantiques attestés

(1) De même dans le Cours de linguistique générale (publication posthume) de F. de Saussure, les « forces sociales », la « psychologie collective », les « facteurs historiques », dont dépend le langage, ne sont pas distingués nettement. Voir notamment pp. 107, 110, 115.

(2) Sur cette forme de la contingence, voir la Synthèse en Histoire, pp. 69 et suiv.

(3) P. 280.

dans les langues qu'ils parlent. L'étude serait délicate mais vaudrait d'être tentée (1). »

Il y a, en effet, des langues abstraites et des langues concrètes, qui répondent à des mentalités ethniques opposées. Rien n'est plus frappant, dans cet ordre d'idées, que les notes de M. M. Granet sur « quelques particularités de la langue et de la pensée chinoises » qu'a publiées la Revue philosophique (2) : il y montre que « l'étude du vocabulaire met en évidence le caractère prodigieusement concret des concepts chinois ». « La presque totalité des mots connotent des idées singulières, exprimant des manières d'être aperçues sous un aspect aussi particulier que possible ; ce vocabulaire traduit — non pas les besoins d'une pensée qui classe, abstrait, généralise, qui veut opérer sur une matière claire, distincte et préparée à une organisation logique — mais, tout à l'opposé, un besoin dominant de spécification, de particularisation, de pittoresque.... Tels qu'ils nous apparaissent et tels que les Chinois les expliquent, les mots de leur vocabulaire ont l'air de correspondre à des concepts-images... liés, d'une part, à des sons qui semblent doués du pouvoir d'évoquer les détails caractéristiques de l'image et, d'autre part, à des graphies qui figurent le geste enregistré comme essentiel par la mémoire motrice (3). »

Ce facteur de psychologie ethnique n'est pas la seule contingence d'une portée générale qui conditionne le langage. « L'évolution linguistique est dans l'étroite dépendance des circonstances historiques (4) » : elle dépend de l'habitat ; elle dépend du genre de vie ; elle dépend des enchevêtrements de vie des peuples (5). Mais, on vient de le voir, des traits qui affectent un groupe, une nation entière, ne sont pas forcément

(1) P. 245.

(2) Janvier-fév., mars-avril 1920.

(3) Pp. 104, 114.

(4) P. 412.

(5) Pp. 414, 330. Cf. CORNEJO, ouvr. cité, p. 66.

d'origine sociale. Le mot « historique » est ici le mot juste.

Parmi les influences qu'il enregistre comme un souple appareil, le vocabulaire subit celle des faits sociaux proprement dits. Sur ce point, M. Meillet a fourni de lumineuses démonstrations : « Le principe de la plupart des changements de sens se trouve dans la répartition des sujets parlants entre divers groupes sociaux et dans le passage des mots d'un groupe social à un autre » (1). Mais dans la mesure où il reflète, de même que les conditions historiques, les « conditions sociales » de la vie des peuples, peut-on dire que le langage soit vraiment social ? Nous ne le croyons pas.

Le langage n'est vraiment social, selon nous, que s'il est une création de la société, une institution inhérente à la société. « C'est au sein de la société, dit précisément M. Vendryes, que le langage s'est formé.... Le langage, qui est le fait social par excellence, résulte des contacts sociaux (2). » Là est le problème capital : quel est le rôle de la société, en tant que société, dans la constitution et les progrès du langage ?

*
* *

Pour la constitution du langage, M. Vendryes a reconnu qu'il y a une opération psychologique « au point de départ », que « deux êtres humains n'ont pu créer entre eux un langage que parce qu'ils étaient d'avance préparés à le faire », et encore que « le langage plonge par ses racines dans les profondeurs de la conscience individuelle ; c'est de là, déclare-t-il, qu'il tire sa force pour s'épanouir sur les lèvres des hommes » (3). Si donc, en soulignant l'action de la société, comme il le fait en beaucoup de passages, il voulait simple-

(1) Année Sociologique, XI, p. 791 ; cf., sur ce point, ibid., V, p. 600 ; VII, p. 676 ; VIII, p. 643 ; IX, pp. 15 et suiv. ; XII, p. 850.

(2) P. 13.

(3) Voir pp. 1, 8, 13, 15, 17, 420.

ment montrer quelle ressource l'organisation sociale devait trouver dans ce moyen de communication entre les hommes, comment l'« adaptation » des facultés humaines aux besoins sociaux (1) a fait progresser tout à la fois la société et le langage, on ne pourrait qu'être d'accord avec lui.

La société, en effet, a utilisé le langage. Elle a exercé — nous ne disons pas une contrainte (2), mais une pression, pour le rendre pratique et le perfectionner. Elle l'a même, de diverses façons, institutionnalisé : car il y a lieu de distinguer entre les institutions fondamentales et les institutions secondaires (3). Mais, originellement, le langage, selon nous, est plutôt un facteur qu'un produit de la société. Avec la main, c'est le langage qui a permis à la société de prendre toute son extension. L'association est d'autant plus étroite que la différenciation est plus grande ; et la différenciation elle-même est singulièrement favorisée par le langage comme par la main.

M. Vendryes, cependant, ne limite pas le rôle de la société à une action excitatrice. Après avoir dit : « Le langage n'existe pas en dehors de ceux qui pensent et qui parlent. Il plonge par ses racines dans les profondeurs de la conscience individuelle », il ajoute aussitôt : « mais la conscience individuelle n'est qu'un des éléments de la conscience collective qui impose ses lois à chacun » (4). En tant qu'instrument de la pensée, qu'organe intellectuel, le langage serait — d'après plusieurs passages — une véritable création sociale. « Émile Durkheim attribuait l'existence des catégories à une sorte de nécessité, qui serait à la vie intellectuelle ce que l'obligation

(1) P. 17.

(2) Voir, par exemple, dans l'Année Sociologique, M. MAUSS, IV, p. 141 (le langage « est obligatoire pour tous les membres d'une société donnée, il existe, pour ainsi dire, en dehors des individus »), A. MEILLET, IX, p. 2 (« les caractères d'extériorité à l'individu et de coercition par lesquels M. Durkheim définit le fait social apparaissent... dans le langage avec la dernière évidence »).

(3) Voir la Synthèse en Histoire, p. 133.

(4) P. 420.

morale est à la volonté : c'est-à-dire que les catégories seraient d'origine sociale et dépendraient de la société (1). » M. Vendryes accepte cette idée de l'école durkheimienne, illustrée par M. Lévy-Bruhl dans son livre sur les Fonctions mentales dans les sociétés inférieures.

Nous voici au cœur même d'une question qui, pour l'explication historique, a une importance de premier ordre : celle du rôle de la société dans la formation de la logique.

*
* *

Nous croyons, pour notre part, que la pensée continue la vie ; que la pensée pratique, plus ou moins consciente, précède la pensée théorique ; que le langage, qui soutient la pensée pratique et qui permet seul les progrès de la pensée théorique, exprime foncièrement la nature humaine. C'est l'homme en tant qu'homme qui est créateur de logique mentale comme de logique pratique. En classant les objets et en précisant leurs rapports, c'est lui que traduisent la pensée et le langage, intimement liés. Ce ne peut être la société qui crée les catégories logiques : la société a des besoins, mais elle ne pense pas. — S'il y a dans le langage des uniformités autrement importantes que celles qui naissent de la transmission, des circonstances, de l'imitation, elles ont eu pour cause l'identité initiale de la vie représentative chez tous les êtres humains (2).

Nous avons parlé, dans l'Avant-Propos du tome II, de la contribution de la main au développement du psychisme : à l'usage de plus en plus « intelligent » de la main répond un progrès de synthèse psychique, de clarté intérieure (3).

(1) P. 134.

(2) Voir d'intéressantes réflexions de D. PARODI dans le Bull. de la Soc. fr. de Phil., fév.-mars 1914, pp. 90-91.

(3) V. pp. VII-XIV.

La main n'a pas seulement facilité, avec la différenciation fonctionnelle, la coopération des êtres humains : elle a contribué puissamment à la connaissance du monde extérieur. Car la connaissance, toute pratique, fondée sur l'intérêt, née de la tendance, est contemporaine de la vie. L'adaptation est connaissance. Il y a une connaissance du réel matérialisée dans tout organisme, une mécanique et une physique en acte dans l'exercice des énergies musculaires. « Avant d'être conçue, la loi de causalité a été de mieux en mieux sentie par le déploiement de l'activité humaine dans un monde régi par cette loi et dont l'homme est partie intégrante. »

Mais la pensée, les formes supérieures du psychisme sont liées au langage. Chez les Grecs, comme l'a observé Cournot, le même mot, λόγος, veut dire langage et raison. Le langage est une invention à double effet : instrument de communication, instrument enregistreur qui, par l'abstraction et la généralisation, fixe la connaissance dans les concepts et en permet le développement indéfini.

Non que la faculté d'abstraire et de généraliser ne s'éveille qu'avec le langage. Sans le langage, l'attention et la mémoire jouent leur rôle, — sous l'action de la tendance. Des sensations, qui sont innombrables et confuses, l'homme, comme l'animal, tire des perceptions. Celles-ci résultent d'un choix : parmi les sensations, « ce qui intéresse pratiquement est très favorisé (1) », attire l'attention. La mémoire enrichit, d'autre part, les impressions qu'elle recueille de représentations puisées dans les expériences antérieures. Ainsi se détachent certains traits saillants des objets, des traits communs à un groupe d'objets (2). Dans cette vie représentative initiale, subordonnée

(1) EBBINGHAUS, Précis de Psychologie, p. 159. Cf. RIBOT, ouvr. cité, p. 9.

(2) La plus récente psychologie de l'attention fait apparaître le rôle de schèmes, ou images appauvries, qui ont un caractère tout individuel et sont d'une « insociabilité originaires ». Voir REVAULT D'ALLONNES, Les formes supérieures de l'attention, dans le Journal de Psychologie, p. 232.

à l'intérêt et individuelle, des images génériques se forment, outillage tout pratique comme l'outillage matériel, qui tend à approprier les objets à la conscience et à les dominer, — et qui est l'humble germe de la connaissance théorique.

Le langage, d'abord émotif et actif, par suite synthétique, à mesure qu'il se différencie pour distinguer les objets, les propriétés, les états, qu'il s'assouplit à exprimer les rapports les plus variés du réel par des mots, vidés de leur sens particulier, qui prennent une valeur abstraite et générale d'outils grammaticaux, le langage peu à peu élève à une puissance inouïe, constitue en fonction cette faculté de discerner le semblable et le différent, par suite d'abstraire et de généraliser, qui est immanente à la vie comme celle de sentir l'agréable et le pénible; et il permet « une prise de possession plus pénétrante et plus étendue des choses ».

C'est parce qu'il est homo faber, mais encore bien plus parce qu'il est homo loquens que l'homme est homo sapiens. Il semble que le développement du langage ait suivi de près les développements de l'outillage artificiel. D'après M. Boule, l'Homo heidelbergensis devait être intermédiaire entre l'homme qui parle et les bêtes qui crient; l'Homo neanderthalensis avait déjà sans doute un faible rudiment de langage articulé (1).

Mais de l'image générique au pur concept il va de soi que la transition a été infiniment lente. Le mot, d'abord, a fait « pauvre figure » : il s'est élevé dans l'abstraction jusqu'à subsumer les caractères les plus difficiles à reconnaître et les plus généraux; il a fixé les idées les plus riches de « savoir potentiel », nombre, espace, temps, cause, loi, espèce. « Le mot passe du néant à l'autocratie; le concret passe de la plénitude de l'être au néant (2). »

Et il va de soi également que le rôle de la société a été ici

décisif — quoique indirect. La parole a rendu le concept communicable d'un cerveau à un autre : la société favorise, active la collaboration des entendements, la « capitalisation » intellectuelle. Mais cette coopération logique, si elle se produit dans la société, n'est pas pour cela un phénomène social. Il faut noter, par contre, que la parole, en mettant l'entendement individuel au service de la société, permet à celle-ci de prendre une conscience plus nette de ses besoins spécifiques, de se développer rationnellement.

L'aptitude à abstraire et à généraliser, qui est le propre de l'homme et qui s'épanouit dans la raison, est inégale parmi les hommes. Les inventeurs, ce sont « ceux qui sont nés avec le talent ou le génie de l'abstraction (1) ». Et l'aptitude à l'abstraction qui, chez les inventeurs, était d'abord exclusivement pratique, devient — par les ressources accumulées, par l'exercice spontané, le jeu des facultés intellectuelles — de plus en plus théorique. Sans, d'ailleurs, que le besoin initial, que l'intérêt ait disparu. Nous voulons dire que, non seulement il y a une activité pratique qui subsiste et qui même, à certains moments, prend une importance et un éclat incomparables (2), mais que l'activité la plus spéculative tend au fond, — c'est notre postulat, — tend dans ses fins secrètes et à son terme ultime vers la conquête des choses, vers la libération de l'esprit, vers l'apothéose humaine. La science est un « instrument vital », même sous sa forme en apparence la moins « efficiente », surtout sous cette forme. « Si l'homme triomphe chaque jour de la nature alors que l'animal recommence éternellement sans avantage décisif la même lutte inégale, c'est parce l'homme sait parfois regarder le monde avec désintéressement. D'esprit trop pratique, l'animal est l'esclave de sa perception qui déclenche presque toujours la même réaction

(1) BOULE, Les Hommes fossiles, pp. 154, 237.

(2) RIBOT, *ouvr. cité*, pp. 100, 116, 148.

(1) RIBOT, *ibid.*, p. 246.

(2) Voir L. WEBER Le rythme du progrès.

automatique. » La recherche de la vérité la plus désintéressée est l'intérêt le mieux entendu (1).

Quel rôle ont joué dans la recherche de la vérité l'écriture et l'imprimerie, — qui sont, comme le langage, la somme d'inventions innombrables imitées, transmises, socialisées, — les volumes ultérieurs le préciseront. L'écriture créa des objets parlants. L'imprimerie les multiplia à l'infini et les éternisa. L'espace, le temps, la mort furent vaincus par la pensée (2).

Souvent, il est vrai, la pensée spéculative est tombée dans la chimère, dans l'aberration. La pensée se meut dans un « monde incréé du temps de l'homme primitif », le monde des idées, — qui est aussi le monde des mots. Et le mot, avec tous ses avantages, présente des inconvénients. Comme il vient — en principe — des choses, qu'il représente les choses (3), l'homme a pu naturellement croire qu'à tout mot répond une réalité : d'où la foi aux idoles, aux entités réalisées. Comme certains mots produisent des effets, il était naturel de croire que tout mot a une vertu. « L'homme qui appelle son compagnon, placé à distance, et qui le voit accourir à son appel, met en jeu une force apparemment bien différente des forces matérielles, de la force produite par l'arme de choc ou l'arme de jet. » Il y a certainement une part de vérité dans cette idée de M. L. Weber — que l'exercice du langage a contribué à dégager une notion de cause efficiente très distincte de celle que produit l'exercice des techniques matérielles.

Cette mentalité qui use arbitrairement des mots, on l'a dite

(1) Voir D. ROUSTAN, La Science comme instrument vital, dans la Revue de Mét. et de Mor., sept. 1914, pp. 612-643.

(2) Voir COURNOT, Essai sur le fondement de nos connaissances, p. 317; LACOMBE, L'Histoire considérée comme science, pp. 197 et suiv.; DE MAJEWSKI, La Science de la civilisation, p. 242.

(3) Il semble même garder un peu de la réalité de cette chose : d'où certaines pratiques d'envoûtement. — Voir WEBER, ouvr. cité, p. 92; D., Bull. de la Soc. fr. de Philosophie, pp. 74-75; RIBOT, ouvr. cité, p. 108.

« prélogique », et on l'a dite d'origine toute sociale (1) : en réalité, elle nous semble dériver de la vie affective de l'individu; mais elle est entretenue, développée par la vie sociale qui, à l'origine, est largement affective et qui, renforçant les états émotifs de l'individu, crée une sorte de milieu mystique, plus ou moins imperméable à l'expérience. C'est dans la société que se consolident les classifications, non point prélogiques, mais étrangères à la logique, que se constitue la « technique verbale » parallèlement aux techniques matérielles. L'autorité sociale, qui supplée au contrôle de la réalité extérieure, en institutionalisant la pensée, paralyse plus ou moins la raison. Et quand la raison, à un moment donné, se libère et s'affermi, elle garde longtemps une confiance excessive dans des constructions illusoires, dans des châteaux de mots (2).

Pour que l'esprit opère fructueusement avec les mots, il faut que les concepts restent chargés de réalité substantielle. L'idéal, sous toutes ses formes, naît du langage; mais il y a de faux et creux idéals. A la longue la raison, dans son effort logique, assimile les choses aux esprits et par là même assimile les esprits entre eux. La Société définitive reposera, sans doute, sur l'union des esprits; et on peut dire que la science « n'a jamais rendu plus de services sociaux que depuis qu'elle est affranchie de toute autorité et même de toute discipline sociale pour devenir essentiellement objective, c'est-à-dire du même coup individuelle et universelle, mais non sociale, ce qui est tout différent » (3).

Sur la logique, sur les progrès du langage des discussions ardentes — auxquelles M. Vendryes a d'ailleurs participé —

(1) Voir L. LÉVY-BRUHL, ouvr. cité; VENDRYES, pp. 114, 368-371; GRANET, art. cités, mars-avril 1920, p. 187; la Synthèse en Histoire, pp. 195 et suiv.

(2) Ibid., pp. 188-263; WEBER, RIBOT, JANET, ouvr. cités.

(3) BELOT, Bull. de la Soc. fr. de Philosophie, fév.-mars 1914, p. 131. Cf. LALANDE, ibid., juin 1910 (Les fonctions de la raison), p. 141.

ont eu lieu en 1912 et 1913 à la Société française de Philosophie. Elles ont eu pour occasion et pour base les travaux si intéressants et animés par une conviction si réfléchie du regretté Louis Couturat. Couturat travaillait à la réalisation d'une langue internationale qui s'imposât à tous les peuples et à tous les esprits parce qu'elle ferait aboutir les tendances profondes de l'évolution linguistique. Il croyait fermement, en effet, que la pensée humaine et le langage ont des rapports intimes. Et, unissant à une grande compétence en logique une curiosité très renseignée des données linguistiques, il se fondait en particulier sur les travaux — aussi remarquables par l'ampleur du savoir que par la portée des conclusions — du plus philosophe des linguistes, M. Meillet, pour démontrer que certaines « catégories » fondamentales se dégagent de l'étude comparative de toutes les langues humaines. Il y a une « grammaire générale » parce qu'il y a un esprit humain. « L'homme n'a pas la raison parce qu'il est un animal social ou « politique », comme disait Aristote; il est un animal social parce qu'il a la raison (1). »

*
* * *

Précisons l'attitude de M. Vendryes dans les discussions relatives aux catégories et voyons comment sur ce point son sociologisme ébauché se tempère et se restreint — ainsi qu'il arrive à Durkheim lui-même, dans ses livres si affirmatifs, et à M. Lévy-Bruhl (2) — par des constatations qui s'imposent.

« La conception d'un esprit humain, aux lois immuables,

(1) Voir L. COUTURAT, *La logique et la philosophie contemporaine*, dans *la Rev. de Mét. et de Mor.*, mai 1909; *Sur la structure logique du langage*, *ibid.*, janv. 1912. Cf. *Bull. de la Soc. fr. de Phil.*, fév. 1912, mai 1913. Voir aussi LALANDE, *L'œuvre de LOUIS COUTURAT*, dans *la Rev. de Mét. et de Mor.*, sept. 1914.

(2) Voir la *Synthèse en Histoire*, p. 174, et *Bull. de la Soc. fr. de Phil.*, fév. 1912, p. 64.

identique sous toutes les latitudes, » lui paraît — avec raison — discutable : mais il déclare que, « quelles que soient les différences des habitudes mentales chez les différents peuples, l'existence de certains traits fondamentaux n'est pas niable »; et il s'en remet aux logiciens pour décider si, « derrière la bigarrure de ces catégories grammaticales, il y a des catégories logiques qui valent pour toutes les langues et soient imposées à toutes par la structure du cerveau humain » (1).

En ce qui concerne les origines, il accumule les objections contre les efforts qui sont faits pour ramener les langues à l'unité et il se montre très réservé à l'égard des résultats de la méthode comparative : pourtant il reconnaît que « les linguistes ont réussi à constituer de grandes familles de langues »; « il n'est pas douteux, ajoute-t-il, que les progrès de la philologie comparée n'aboutissent à augmenter le nombre des familles de langues dûment constituées » (2).

En ce qui concerne l'évolution, « nous profitons, dit-il, des tâtonnements intellectuels de nos lointains ancêtres; ceux-ci ont facilité notre tâche en préparant notre mentalité. Combien de temps et d'efforts ont-ils dépensés pour exercer le cerveau qu'ils nous ont transmis au point que nous n'ayons même plus conscience de l'exercice ! (3) » Malgré le mysticisme qui « baigne de toutes parts » la mentalité du primitif, M. Vendryes y reconnaît un « élément rationnel » qui se développe peu à peu et finit par dominer (4). Et il montre avec beaucoup de force dans quel sens s'accomplit la marche du langage : elle va du concret à l'abstrait, du mystique au rationnel. Les langues des sauvages abondent en catégories concrètes et particulières; celles des civilisés n'ont plus guère et de plus en plus que des catégories abstraites et

(1) P. 134; cf. p. 245.

(2) P. 366.

(3) P. 368.

(4) Pp. 370-371. Voir la *Synthèse en Histoire*, pp. 191-195.

générales. La notion de temps, qui est d'un degré d'abstraction plus élevé que celle d'espace, joue un rôle bien plus considérable dans le langage des civilisés que dans celui des sauvages (1). Chez l'individu, quand la mémoire se désagrège, « l'abstrait tient mieux que le concret. Cela s'explique sans doute par le fait que l'abstraction pénètre dans le cerveau par un effort intellectuel, exige une intention de l'esprit; tandis que le concret est un simple reflet des objets dans le miroir de la conscience » (2).

Dire que l'évolution du langage est en rapports étroits avec la civilisation, ce n'est pas méconnaître l'effort logique, le rôle du facteur humain; et c'est restreindre le rôle du facteur social. Le concept de civilisation est bien distinct de celui de société.

Qu'est-ce, d'ailleurs, que la civilisation, exactement? Y a-t-il, du fait de la civilisation, une hiérarchie des langues, un progrès du langage? — M. Vendryes pousse très loin un scepticisme infiniment respectable parce qu'il naît de la vision aiguë du détail, si disparate et si mouvant, de la réalité linguistique et de la méfiance à l'égard des idées préconçues qui se présentent comme savoir authentique. De son point de vue tout empirique de linguiste, il insiste sur les différences de catégories grammaticales dans les diverses langues, sur les obstacles que rencontre la logique, sur la chimère d'une langue artificielle. Il va jusqu'à dire : « Nous n'avons pas le droit de considérer une langue rationnelle et abstraite, parce qu'elle est la nôtre, comme supérieure à une langue concrète et mystique. Il s'agit de deux mentalités différentes qui peuvent avoir chacune leur mérite. Rien ne prouve qu'aux yeux d'un habitant de Sirius mentalité de civilisé ne soit pas l'équivalent de dégénérescence (3). »

(1) Pp. 415-419.

(2) P. 160.

(3) P. 419.

Encore une fois, dans le livre de M. Vendryes, cette part — cette hyperbole — du doute scientifique nous plaît : elle nous paraît donner du prix non seulement à son œuvre particulière, mais à l'œuvre générale qu'il honore de sa collaboration. Les thèses que nous n'imposons pas mais que nous proposons sont ainsi contrôlées par lui. Et nous croyons que, malgré certaines apparences et sans que M. Vendryes l'ait voulu (là précisément est l'expérience), elles se trouveront fortifiées plutôt qu'infirmées.

La question du progrès est complexe; les « valeurs » qui font la civilisation vraie sont difficiles à déterminer : c'est l'Évolution de l'Humanité tout entière qui vise à une solution de ce problème.

* * *

On a vu combien de questions générales soulève le livre de M. Vendryes et quels éléments précieux il fournit pour les résoudre. Quant aux problèmes particuliers, ils sont tous signalés, et ils sont traités, dans des chapitres sobres et pleins, de façon à bien montrer et les résultats obtenus et les recherches désirables. Un chapitre spécial sur ce sujet ne s'imposait pas puisque l'ouvrage, tel qu'il a été conçu, est tout entier un inventaire du travail fait et à faire.

Dans les discussions de la Société de Philosophie que nous avons rappelées plus haut, le vœu avait été formulé que Louis Couturat résumât, en un volume « accessible et au courant », les données de la linguistique. Or une note, à la fin du Bulletin de mai 1913, disait : « M. Couturat a renoncé, au moins provisoirement, au projet d'un manuel de logique du langage dont il a été question..., parce qu'il a appris que M. le professeur Vendryes prépare un ouvrage sur la linguistique, qui semble devoir répondre à ses desiderata et aux besoins des professeurs de philosophie. »

Voici ce livre : il sera utile et aux linguistes et à tous ceux que, à des titres divers, la linguistique intéresse. Mais sa principale utilité peut-être, dans le cadre où il paraît, sera de montrer que la linguistique n'est pas une discipline à part, de l'incorporer à l'histoire. La vie et la pensée se coulent dans le langage. Les langues mortes sont comme les fossiles qui gardent l'empreinte de l'être vivant. Les langues vivantes expriment dans des formes muables mais que les textes enregistrent tout le travail intérieur et toutes les influences extérieures de la vie individuelle et collective. De même que le linguiste a besoin de l'histoire, l'historien a besoin de la linguistique — s'il conçoit l'histoire, non comme le récit pur et simple de ce qui a été, mais comme l'interprétation profonde de la vie infiniment complexe (1).

HENRI BERR.

(1) *Personne parmi les historiens ne l'a mieux compris et mieux dit que Lucien Febvre : voir dans la Revue de Synthèse historique, t. XXIII, oct. 1911, Histoire et Linguistique ; t. XXVII, août-oct. 1913, Le développement des langues et l'Histoire.*

N. B. — *Pour compléter, au point de vue psychologique, la Bibliographie de ce volume, nous croyons utiles les deux indications suivantes. — Le Traité de Psychologie, que prépare — sous la direction de G. Dumas — un groupe de psychologues, contiendra deux articles sur le langage (t. I, le langage association sensitivo-motrice, par Baral et Chaslin ; tome II, le langage opération intellectuelle, par Delacroix). Le Journal de Psychologie, de P. Janet et G. Dumas, publiera prochainement un numéro spécial consacré au langage.*

LE LANGAGE

INTRODUCTION LINGUISTIQUE A L'HISTOIRE

Στρεπτή δὲ γλῶσσ' ἐστὶ βροτῶν πολέες δ' ἐνὶ μῦθῳ
παντοῖοι· ἐπέων δὲ πολὺς νομὸς ἔνθα καὶ ἔνθα.

Iliade, chant XX, v. 248-249.

*Je destinais la dédicace de ce livre
à mon maître et ami
ANTOINE MEILLET;
d'accord avec lui, j'en reporte aujourd'hui l'hommage
à la mémoire des linguistes français
morts pour la France
et particulièrement à celle de mon camarade
ROBERT GAUTHIOT.*

J. V.

LE LANGAGE

PRÉFACE

Il n'est pas besoin d'un long préambule pour justifier la place qui a été réservée au langage dans une œuvre consacrée à l'histoire de l'humanité. Les volumes précédents ont fait connaître au lecteur le théâtre sur lequel devait se jouer le grand drame de cette histoire. Ils lui en ont présenté l'acteur principal, l'homme, avec les ressources matérielles dont il disposait. Même ainsi outillé, l'homme serait demeuré incapable du rôle qui lui était destiné s'il n'avait eu le langage en sa possession. A la fois instrument et auxiliaire de la pensée, c'est le langage qui a permis à l'homme de prendre conscience de lui-même et de communiquer avec ses semblables, qui a rendu possible l'établissement des sociétés. Nous avons peine à nous représenter un état primitif où l'homme aurait été dépourvu d'un moyen d'action aussi efficace. L'histoire de l'humanité, dès l'origine, suppose l'existence d'un langage organisé; elle n'aurait pu se développer sans le langage.

Si l'étude du langage a sa place marquée sans conteste en tête d'une histoire générale, il peut y avoir divergence d'opinion sur la façon de concevoir cette étude. Le langage est complexe; il touche à des disciplines variées et intéresse diverses catégories de savants. C'est un acte physiologique en ce qu'il met en œuvre plusieurs organes du corps humain. C'est un acte psychologique en ce qu'il suppose l'activité volontaire de

l'esprit. C'est un acte social en ce qu'il répond à un besoin de communication entre les hommes. Enfin, c'est un fait historique, attesté sous des formes très variées, à des dates fort différentes, sur toute l'étendue de notre globe. On conçoit donc une étude du langage entreprise par un physiologiste qui classerait les modes de fonctionnement des organes de la parole; ou bien par un psychologue qui analyserait le mécanisme de la pensée et tiendrait compte des enseignements de la pathologie mentale; ou encore par un sociologue qui montrerait l'influence de l'organisation sociale sur le développement des langues; ou enfin par un historien, qui classerait les langues par familles et en fixerait la répartition géographique. Chacun de ces savants écrirait un livre qui pénétrerait dans la linguistique, mais qui aurait son point de départ en dehors de cette science et dont les conclusions se prolongeraient au delà d'elle.

L'auteur du présent livre, qui est par profession un linguiste, a voulu au contraire se tenir exclusivement sur le terrain de la linguistique. Il est parti du *fait linguistique*, tel que l'expérience le fournit. C'est de l'analyse du fait linguistique qu'il a tiré le plan de son livre. Les linguistes distinguent dans le langage trois éléments différents, les sons, la grammaire et le vocabulaire. De là les trois premières parties du livre, consacrées respectivement à l'étude de ces trois éléments : étude à la fois statique et dynamique, destinée à dégager des faits les causes de changements qu'ils recèlent, et à préparer la quatrième partie. Cette quatrième partie a pour objet d'étudier les langues. Elle traite successivement de la définition des langues, des différentes espèces de langues, des procédés de formation, d'évolution, de segmentation des langues, du contact des langues entre elles et de leur action les unes sur les autres, enfin de la parenté linguistique. Le développement du livre se fait donc en passant du simple au complexe : les sons en effet sont plus simples que les mots et les phrases, avec lesquelles sont consti-

tuées les langues. Il résulte de cette disposition que les premiers chapitres, étant les plus techniques, paraîtront aussi les plus arides. En revanche, les derniers chapitres offriront des horizons plus variés et plus larges au lecteur que n'auront pas rebuté les premiers. Une cinquième partie, qui est plutôt un appendice, est consacrée à l'écriture. Enfin le livre est encadré d'un chapitre d'introduction, où est posé le problème de l'origine du langage, et d'un chapitre de conclusion, qui discute celui du progrès du langage.

Ainsi se sont ordonnés autour du fait linguistique pris comme centre tous les développements qui forment ce livre. Bien que la matière en soit fort variée et s'étende souvent à des disciplines voisines, on reconnaîtra sans doute que le livre a une unité, qui résulte du point de vue auquel l'auteur s'est placé. Dans quelques rares occasions, il a semblé utile de compléter l'enseignement tiré de la linguistique par une incursion sur le domaine d'une science voisine; l'auteur souhaite que ces infractions à la règle ne paraissent pas injustifiées. En général il s'est borné à présenter les faits en linguiste, estimant que c'était le meilleur moyen d'intéresser les représentants des autres sciences, auxquels il n'aurait rien eu à apprendre en se portant sur leur terrain.

Le principe adopté imposait d'ailleurs une tâche assez difficile. Etudier le langage en linguiste, cela conduisait tout simplement à bâtir un traité de linguistique générale. Or, quiconque est un peu au courant des choses linguistiques sait assez qu'il n'est guère d'entreprise plus périlleuse. Il faudrait, pour y réussir, un homme capable d'embrasser toutes les formes de langage connues, rompu à la pratique de toutes les langues parlées sur le globe. Cet homme idéal pourra-t-il jamais se rencontrer? c'est douteux. S'il s'agissait de désigner parmi les vivants celui qui s'en approche le plus, les connaisseurs ne seraient peut-être guère embarrassés de fixer leur choix. Mais le fait est que jusqu'ici aucun livre n'a encore paru,

ou le programme d'une linguistique générale fût complètement réalisé (1).

Il va sans dire qu'on ne le trouvera pas davantage réalisé dans ce livre. La place restreinte dont disposait l'auteur, sans chercher d'autre raison, explique assez qu'il n'ait pas tenté l'aventure. Il a feint de considérer chacun des faits qu'il étudiait comme les morceaux détachés d'une vaste histoire qui resterait à écrire. Tout en passant en revue les principales questions de la linguistique, et sans en négliger aucune, sauf erreur de sa part ou oubli, il ne s'est cru astreint à développer que quelques exemples caractéristiques. Cette méthode épisodique pouvait avoir l'inconvénient de découper la matière en brisant le lien des développements. L'auteur y a remédié par un subterfuge. Comme tout ce qui participe à l'histoire et à la vie, le langage forme un domaine continu, en ce sens que les phénomènes n'y ont pas de limite tranchée et qu'entre les sommets où chaque fait éclate dans sa plénitude, on passe de l'un à l'autre par une série de gradations insensibles. Il suffisait dès lors de ménager entre les développements des transitions naturelles, c'est-à-dire empruntées à la nature des faits étudiés. S'il avait eu la prétention d'enfermer toute la réalité en des formules abstraites, rigoureusement enchaînées, le livre aurait sans doute laissé paraître de graves ignorances; il les dissimule en substituant à un système rigide et complet, aux lignes nettement découpées, une construction souple qui s'applique à des faits choisis d'avance et en suit de près les contours.

En agissant ainsi, l'auteur se flatte d'avoir rendu sa tâche possible, sans en diminuer pour cela l'intérêt. Il n'apporte pas au lecteur un manuel de linguistique générale; il a voulu simplement donner idée de ce qu'est la linguistique, des questions qu'elle traite, des résultats principaux qu'elle a obtenus.

(1) Cela n'est plus tout à fait vrai depuis la publication en 1916 du livre de F. DE SAUSSURE, *CXXI*; mais cet ouvrage posthume, malgré l'abondance de vues qu'il présente, n'est pas un exposé méthodique et complet de linguistique générale (voir MEILLET, *IV*, t. XX, p. 32).

Même réduite à ce programme, l'entreprise semblera peut-être téméraire. Ce qui a décidé l'auteur à la tenter, c'est l'appui précieux qu'il a trouvé auprès de quelques amis qui ont bien voulu s'intéresser à son œuvre; il se fait un plaisir de les remercier ici. M. A. MEILLET, qui a été l'instigateur de l'ouvrage, a pris la peine d'en relire le manuscrit et de discuter avec l'auteur plus d'une des questions traitées; puisse le lecteur reconnaître les traces de son influence! Un autre collègue et ami, M. JULES BLOCH, a également revu la totalité du manuscrit et fait profiter l'auteur de nombreuses remarques. Enfin, il ne saurait taire ce qu'il doit à ses chers confrères de la Société de Linguistique, MM. DELAFOSSE, DENY, GAUDEFROY-DEMOMBYNES, ISIDORE LÉVY, LÉVY-BRUHL et PELLIOU. Grâce à eux, plusieurs chapitres du livre se sont enrichis d'une documentation directe et originale. Sur les points où leur complaisance a été mise à contribution, le livre a gagné une précision dont il faut leur reporter tout le mérite. Il n'a pas tenu à eux que dans l'ensemble il ne fût meilleur.

J. VENDRYES.

Melun, juillet 1914.

Post-scriptum. — Terminé en 1914, le manuscrit de cet ouvrage n'a été livré à l'impression qu'en 1920. Les événements expliquent assez ce retard pour qu'il n'y ait pas lieu de l'excuser. Mais l'auteur tient à prévenir le lecteur qu'il lui présente un ouvrage vieux de sept ans déjà. Il n'a en effet rien touché à la disposition générale du livre; il s'est borné sur quelques points à des corrections de détail, pour lesquelles l'ont aidé MM. Maurice Martin, Ernest Marx et Henri Grappin, auxquels il est heureux d'exprimer sa gratitude.

INTRODUCTION

L'ORIGINE DU LANGAGE (1)

On étonne toujours en disant que le problème de l'origine du langage n'est pas un problème d'ordre linguistique. C'est pourtant l'expression de la vérité. Faute de s'en être avisés, la plupart de ceux qui depuis cent ans ont écrit sur l'origine du langage n'ont fait qu'errer; leur principal tort a été d'aborder le problème par le côté linguistique, comme si l'origine du langage se confondait avec l'origine des langues.

Les linguistes étudient les langues qui se parlent et qui s'écrivent; ils en poursuivent l'histoire en s'aidant des documents les plus anciens qui aient été découverts; mais, si haut qu'ils remontent dans cette histoire, ils n'ont jamais affaire qu'à des langues très évoluées, qui ont derrière elles un passé considérable dont nous ne savons rien. L'idée que par la comparaison des langues existantes on aboutirait à la reconstitution d'un idiome primitif est chimérique. C'est une chimère qu'ont peut-être caressée jadis les fondateurs de la grammaire comparée (2); elle est abandonnée depuis longtemps.

Il y a des langues attestées à des dates plus anciennes les unes que

(1) Bon historique de la question dans BORINSKI, **CXLVI**, p. 3-20; voir aussi JESPERSEN, **CXXXIV**, p. 328-365. Toute une littérature a été écrite sur la question. Les principaux noms, marquant les principales directions ou étapes dans le passé, sont ceux de : J.-J. ROUSSEAU, *Essai sur l'origine des langues* (ouvrage posthume); HERDER, *Geburt der Sprache mit der ganzen Entwicklung der menschlichen Kräfte*, 1770; J. GRIMM, *Ueber den Ursprung der Sprache*, 1851; STEINTHAL, *Ursprung der Sprache in Zusammenhang mit der letzten Fragen alles Wissens*, 1851 (4^e éd., 1888); Renan, **CX**.

(2) Notamment FRANZ BOPP, **CXLV**; voir DELBRÜCK, **CLIII**, p. 2, et V. THOMSEN, **CCXXXI**. Cf. aussi WHITNEY, **CXLI**.

les autres. Certaines de nos langues modernes nous sont connues sous des formes vieilles de plus de vingt siècles. Mais les langues les plus anciennement connues, les « langues mères », comme on les appelle parfois, n'ont rien en soi de *primitif*. Si différentes qu'elles soient de nos langues modernes, elles nous renseignent seulement sur les transformations que subit le langage; elles ne nous indiquent pas comment il s'est créé.

Il n'y a rien à tirer non plus à cet égard des langues de sauvages. Les sauvages ne sont pas des primitifs, bien que souvent on leur donne abusivement ce nom. Ils parlent parfois des langues aussi compliquées que les plus compliquées de nos langues; mais ils en parlent aussi qui sont d'une simplicité à faire envie à nos langues les plus simples. Les unes et les autres apparaissent comme le résultat de transformations dont le point de départ nous échappe. S'il y a une différence entre les langues des peuples dits civilisés et les langues des sauvages, elle est dans les idées à exprimer plutôt que dans l'expression. Les langues de sauvages peuvent instruire utilement sur les rapports du langage et de la pensée (1), mais non sur ce qu'a été la forme primitive du langage.

On pourrait être tenté de le demander au langage des enfants (2). La tentative serait aussi vaine. Les enfants nous apprennent seulement comment un langage organisé s'acquiert; ils ne nous donnent pas idée de ce qu'a pu être le langage à l'origine de son développement. En observant les efforts auxquels un enfant se livre pour répéter ce qu'il entend dire aux adultes, on saisit plus d'un indice sur les causes des

(1) LÉVY-BRUHL, **LXXXVIII**, p. 76 et suiv.

(2) Sur le langage des enfants, voir surtout CLARA und WILLIAM STERN, *Die Kindersprache*, Leipzig (1907). A consulter aussi : MEUMANN, *Die Sprache des Kindes*, Zürich (1903) (*Abhandlungen herausgegeben von der Gesellschaft für deutsche Sprache in Zürich*); Ch. ROUSSEY, *Notes sur l'apprentissage de la parole chez un enfant*, VII (1899 et 1900); M. GRAMMONT, *Observations sur le langage des enfants*, **XCIX**, p. 61-82; O. BLOCH, *Notes sur le langage d'un enfant*, VI, XVIII, 37; J. RONJAT, *Le développement du langage observé chez un enfant bilingue*, Paris (1913).

changements auxquels le langage est exposé. Mais l'enfant ne rend que ce qu'on lui a prêté; c'est sur les éléments fournis par son entourage qu'il opère, c'est d'eux qu'il combine ses mots et ses phrases. Il accomplit un travail d'imitation, non de création; toute spontanéité en est bannie. La part d'innovation qu'il introduit dans le langage est inconsciente; elle résulte d'une paresse naturelle qui se contente de l'à peu près, et non d'une volonté qui disposerait d'un pouvoir créateur.

Qu'il s'agisse donc des langues les plus anciennement connues, des langues de sauvages, ou de celles que les enfants apprennent à parler, le linguiste n'a jamais en face de lui qu'un organisme depuis longtemps constitué, préparé par le travail de nombreuses générations au cours de longs siècles. Le problème de l'origine du langage reste en dehors de sa compétence. En réalité, ce problème se confond avec celui de l'origine de l'homme et de l'origine des sociétés humaines; il est du ressort de l'histoire primitive de l'humanité. Le langage s'est créé au fur et à mesure que se développait le cerveau humain et que se constituait la société. Il est impossible de dire sous quelle forme l'être humain a commencé à parler; mais on peut essayer de fixer les conditions qui ont permis à l'homme de parler: elles sont à la fois psychologiques et sociales.

*
* *

La définition la plus générale qu'on puisse donner du langage est d'être *un système de signes* (1). Étudier l'origine du langage revient donc à chercher quelles sortes de signes l'homme avait naturellement à sa disposition et comment il a été amené à les employer.

Par signe, il faut entendre ici tout symbole capable de servir à la communication entre les hommes. Les signes pouvant être

(1) B. LEROY, LXXXVII.

de nature variée, il y a plusieurs espèces de langages. Tous les organes des sens peuvent servir à créer un langage. Il y a le langage olfactif et le langage tactile, le langage visuel et le langage auditif. Il y a langage toutes les fois que deux individus, ayant attribué par convention un certain sens à un acte donné, accomplissent cet acte en vue de communiquer entre eux. Un parfum répandu sur une robe, un mouchoir rouge ou vert dépassant la poche d'un veston, un serrement de main plus ou moins prolongé constituent les éléments d'un langage, dès que deux personnes ont convenu d'utiliser ces signes pour se transmettre un ordre ou un avis.

Toutefois, entre les différents langages possibles, il en est un qui l'emporte sur tous les autres par la variété des moyens d'expression dont il dispose: c'est le langage auditif, appelé aussi langage parlé ou langage articulé; c'est le seul dont il sera question au cours de cet ouvrage. Il est accompagné parfois, plus souvent encore suppléé par le langage visuel. Chez tous les peuples, plus ou moins, le geste scande la parole, les attitudes du visage traduisent en même temps que la voix les émotions et les pensées. La mimique est un langage visuel; mais l'écriture aussi en est un, de même qu'en général tout système de signaux.

Le langage visuel est probablement aussi ancien que le langage auditif. Nous n'avons aucune raison de croire et surtout aucun moyen de prouver que l'un soit antérieur à l'autre.

La plupart des langages visuels en usage aujourd'hui sont simplement dérivés du langage auditif. Cela est vrai de l'écriture, comme on le verra dans la cinquième partie; cela est vrai des codes de signaux. Le code des signaux marins, par exemple, est destiné à fournir des équivalents visuels aux mots et aux phrases des langues existantes. Il ne nous renseigne pas sur l'origine des signes en tant que représentation des idées. C'est par convention que tel signe a été choisi de préférence à tel autre, par une convention arbitraire, mais à laquelle cer-

taines conditions étaient imposées d'avance. De pareils langages sont par définition artificiels.

On connaît un emploi naturel du langage visuel, c'est le langage par gestes, en usage chez certains peuples sauvages à côté du langage auditif (1). Il ne s'agit pas là d'un accompagnement de la parole par le geste, comme on peut l'observer chez les peuples civilisés; ils'agit d'un système de gestes qui expriment à eux seuls, comme pourraient le faire des mots, les idées à exprimer. C'est un langage rudimentaire, mais qui a ses avantages : il peut être employé de loin, entre deux points où le son ne porte pas, mais où l'œil perçoit les mouvements ; il permet surtout de ne pas éveiller par le bruit de la voix l'attention des personnes présentes. Les collégiens usent dans les salles d'étude de ce moyen silencieux de communication. Le langage par gestes peut donc avoir une origine utilitaire. Toutefois le fait qu'il est chez les peuples sauvages surtout employé par les femmes suggère une autre explication. La cause qui provoque d'ordinaire une différence de langage entre les sexes est une cause religieuse (2). Les mots qu'emploient les hommes étant interdits aux femmes, il faut que ces dernières usent d'un vocabulaire spécial, il faut qu'elles s'en créent un elles-mêmes, quitte à substituer au besoin le geste à la voix. Le maintien du langage par gestes peut ainsi s'expliquer par la contrainte des interdictions (v. p. 216 et 258). Mais, quelle qu'en soit l'origine, ce n'est qu'un succédané du langage auditif, auquel il est forcé de s'adapter.

Le langage par gestes des sourds-muets est calqué aussi sur le langage auditif. Par le geste on fait connaître à ces infirmes les procédés du langage de tout le monde : on les met en état de converser entre eux et de lire ce qu'écrivent les hommes qui parlent et qui entendent. On opère une substitution de sens pour les mettre en état d'échanger des signes.

(1) WUNDT, CCXXIII, I, 1, p. 128. — (2) Van GENNEP, LXXIV, p. 265 et suiv.

Le cas des sourds-muets invite à réfléchir sur l'origine de l'emploi linguistique des signes. On peut se demander, à leur sujet, si le langage est chez l'homme un fait acquis, résultant de l'éducation, ou au contraire un fait instinctif et spontané. Sur cette question, les enfants normaux ne nous apprennent rien. Ils sont dès leur naissance éveillés au monde extérieur ; avant d'émettre des sons, ils sont mis par l'ouïe en relation avec leur entourage ; et au moment où ils parlent, ils se trouvent engagés déjà dans la trame des échanges sociaux. On a besoin au contraire d'éveiller chez les sourds-muets la conscience du signe. Incapables d'apprendre le langage auditif, les sourds-muets sont, par suite de leur infirmité, affranchis des influences que les personnes qui parlent exercent dès le premier âge sur les enfants qui entendent. Mais ils voient, et ils se rendent compte en ouvrant les yeux de ce que peut être le commerce auquel prend part le langage. Pour répondre à la question posée, il faudrait pouvoir pénétrer dans la conscience d'un être humain qui, en raison d'infirmités congénitales, serait resté fermé au monde extérieur ou qu'on aurait complètement soustrait, dès sa naissance, à l'action de ses semblables. La seconde hypothèse ne peut guère être exprimée sans qu'on en sente l'absurdité. Comment tenir des êtres humains à l'écart des autres hommes et leur interdire en quelque sorte l'usage de leurs sens au point que leur cerveau puisse fonctionner comme dans une chambre noire, sans communication avec l'extérieur ?

On connaît l'expérience singulière instituée par le roi d'Égypte Psammétique, au dire d'Hérodote (II, 2). Ayant voulu savoir si les Phrygiens étaient plus anciens dans le monde que les Égyptiens, le roi fit élever à l'écart deux jeunes enfants, dès leur naissance, en interdisant qu'on leur fit entendre aucun langage ; à l'épreuve, on reconnut quelques mois après que les enfants demandaient à manger en disant $\beta\epsilon\chi\omicron\varsigma$, ce qui signifie « pain » en phrygien. D'où Psammétique conclut que

le phrygien était la langue la plus ancienne. D'où l'on pourrait également conclure que la faculté du langage est innée chez l'homme. Mais l'expérience de Psammétique manque évidemment de vraisemblance et de sincérité.

Il y a des expériences qui paraissent au premier abord plus probantes. Ce sont celles qui ont été faites sur des êtres nés à la fois sourds et aveugles, privés ainsi de communication avec le monde extérieur. On connaît par exemple le cas de la Française Marie Heurtin (1) ou celui de l'Américaine Helen Keller (2). Cette dernière est particulièrement intéressante ; elle réussit à acquérir une instruction assez développée pour pouvoir lire et écrire en plusieurs langues des ouvrages de littérature et de philosophie. Dans la mesure où ses écrits n'ont pas été teints de romanesque par les soins de son entourage, on peut en tirer de curieuses indications.

Le langage chez Helen Keller a été le résultat d'une éducation. Un ouvrage publié sur elle (3) raconte avec émotion la scène où, après plusieurs tentatives infructueuses, on parvint à lui faire comprendre la valeur du signe. Ce jour-là le voile se déchira, qui lui cachait l'univers ; celui-ci apparut à son esprit avec le réseau des liens complexes qui unissent les choses et les mots. Mais l'intérêt de cette scène est avant tout individuel. Helen Keller se trouvait en dehors des conditions ordinaires de la vie ; son cas reste exceptionnel. Les premiers humains qui parlèrent ne s'ouvrirent pas à l'intelligence du signe comme le fit cette malheureuse. Le développement du langage chez un individu anormal, exclu jusque-là par ses infirmités de tout moyen de communication avec le monde, ne peut nous donner idée de l'évolution qui s'est produite dans une société d'êtres normaux.

(1) LOUIS ARNOULD, *Ames en prison*. Paris, 10^e édition (1919).

(2) W. STERN, *Helen Keller. Die Entwicklung und Erziehung einer Taubstummen*. Berlin (1905).

(3) GÉRARD HARRY, *Le miracle des hommes*. Paris, Larousse.

C'est au sein de la société que le langage s'est formé. Il a existé un langage le jour où les hommes ont éprouvé le besoin de communiquer entre eux. Le langage résulte du contact de plusieurs êtres possédant des organes des sens et utilisant pour leurs relations les moyens que la nature met à leur disposition, le geste, si la parole leur manque, le regard, si le geste n'y suffit pas. L'expérience à faire serait, en s'inspirant de Psammétique, de mettre en contact deux ou plusieurs enfants, complètement soustraits chacun à toute influence éducatrice, ignorant ce que peut être un langage. Quelle que soit la race à laquelle ils appartenissent, et abstraction faite des dispositions héréditaires qu'ils pussent avoir, il n'est guère douteux qu'ils se créeraient spontanément pour leur compte un langage, et qui ne serait pas le phrygien. Le besoin mettrait fatalement l'organe en action. C'est ainsi que les choses ont dû se passer à l'origine. Le langage, qui est le fait social par excellence, résulte des contacts sociaux. Il est devenu un des liens les plus forts qui unissent les sociétés et il a dû son développement à l'existence d'un groupement social.

*
* *

Le langage n'a pu naître comme fait social que le jour où le cerveau humain s'est trouvé assez développé pour l'utiliser. Deux êtres humains n'ont pu créer entre eux un langage que parce qu'ils étaient préparés d'avance à le faire. Il en est du langage comme de toutes les inventions humaines. On a souvent discuté si le langage humain était à l'origine un ou multiple. La question est sans intérêt. Le jour où le progrès de l'intelligence amène un perfectionnement dans la civilisation, la découverte nouvelle se fait d'elle-même, et en plusieurs points en même temps ; elle est dans l'air, disent les savants, et on la sent venir comme on prévoit en automne la chute de tous les fruits mûrs d'un verger.

Psychologiquement, l'acte linguistique primordial consiste à donner au signe une valeur symbolique. Ce procès psychologique distingue le langage de l'homme de celui des animaux (1). Il est faux d'opposer l'un à l'autre en disant que le second est un langage naturel et le premier un langage artificiel et convenu. Le langage humain n'est pas moins naturel que le langage animal, mais il est d'un degré supérieur, en ce que l'homme, ayant donné aux signes une valeur objective, a pu la faire varier à l'infini par convention. La différence du langage animal et du langage humain est dans l'appréciation de la nature du signe (2). Le chien, le singe, l'oiseau se font comprendre de leurs congénères ; ils ont des cris, des gestes, des chants qui correspondent à certains états psychiques de joie, d'effroi, de désir, d'appétit ; certains de ces cris sont si bien appropriés à des besoins particuliers qu'on pourrait presque les traduire par une phrase en langage humain. Et cependant les animaux n'émettent pas de phrases (3) ; ils sont incapables de faire varier les éléments de leurs cris, si complexes que soient ces derniers, comme nous faisons varier nos mots, qui sont dans la phrase des éléments de substitution. Pour eux la phrase ne se distingue pas du mot. Mais il y a plus : ce mot lui-même, cri ou signal, comme on voudra l'appeler, n'a pas de valeur objective indépendante. Aussi n'est-il pas objet de convention, et par suite le langage animal n'est pas susceptible de trans-

(1) STEINTHAL, CCVII, p. 324-358 ; R.-M. MEYER, XXX, t. XII, 307.

(2) Cette idée a été très fortement exprimée par BOSSUET : « Les animaux peuvent être touchés de la voix, en tant qu'elle est un air poussé et agité, mais non en tant qu'elle signifie par institution, ce qui s'appelle proprement parler et entendre » (*Logique*, I, XXIV). Cf. *Traité de la connaissance de Dieu et de soi-même*, chap. V, § 5 : « C'est autre chose d'être frappé du son ou de la parole en tant qu'elle agite l'air et ensuite les oreilles et le cerveau ; autre chose de la regarder comme un signe dont les hommes sont convenus et rappeler en son esprit les choses qu'elle signifie. Ce dernier, c'est ce qui s'appelle entendre le langage ; et il n'y en a dans les animaux aucun vestige. »

(3) L. BOUTAN, *Pseudo-langage*, Bordeaux (1913) (*Actes de la société linnéenne de Bordeaux*) ; cf. MEILLET, IV, t. XVIII, p. clxxvij.

formations ni de progrès ; il n'y a pas apparence que le cri des animaux ait jadis été différent de ce qu'il est aujourd'hui. L'oiseau qui pousse un cri pour appeler la main porteuse d'une feuille de salade n'a pas conscience de son cri en tant que signe (1). Le langage animal implique une adhérence du signe et de la chose signifiée. Pour que l'adhérence cesse et que le signe prenne une valeur indépendante de son objet, il faut une opération psychologique, qui est au point de départ du langage humain.

L'énigme du développement psychologique de l'homme devrait être en partie éclaircie par les données de l'anthropologie. Cette science enseigne combien les crânes d'hommes des cavernes ressemblent à ceux des singes anthropoïdes. Dans le crâne de la Chapelle-aux-Saints, la place réservée aux circonvolutions où on localise la parole est des plus restreintes. Il est donc permis de supposer que le développement du langage s'est effectué par une évolution naturelle du cerveau humain. Une pareille hypothèse n'oblige pas à admettre sans réserve la fameuse théorie de Broca sur les localisations cérébrales (2). On sait que cette théorie a beaucoup perdu de sa faveur première. Il est de mode aujourd'hui de la tenir en discrédit. Même des recherches récentes ont prétendu la battre en brèche. Ce qu'on peut surtout lui reprocher, c'est de trop simplifier une question très complexe. En fixant en bloc la localisation de la parole à la troisième circonvolution frontale gauche, Broca ne donnait qu'une approximation grossière ; et surtout en enseignant qu'il y a dans le cerveau de grandes régions distinctes correspondant aux grandes régions de l'esprit, il se méprenait sur les rapports du langage et de

(1) Sur le langage des oiseaux, voir de fines observations de M. BRÉAL, *Revue des revues*, XXXIII (1900), p. 629-632 (reproduites dans IV, t. XI, p. cx-cxv).

(2) Voir sur cette question un excellent exposé d'ensemble de DAGNAN-BOUVERET, X, t. XVI (1908), p. 466 et suiv. A consulter aussi les travaux du Dr P. MARIE et le livre du Dr F. MOUTIER, *L'aphasie de Broca*, Paris (1908).

la pensée. Il est faux d'imaginer le cerveau construit sur les plans d'une grammaire, découpé en cases pour les différentes parties du discours. L'ensemble des faits du langage est réparti dans le cerveau de façon plus libre et plus large que ne le supposait Broca. A l'origine des accidents d'aphasie motrice, sur lesquels reposait la théorie de Broca, il y a sans doute d'ordinaire une lésion localisée; mais l'aphasie sensorielle, telle que l'a définie Wernicke, suppose souvent un déficit intellectuel général; et d'autre part, il se produit souvent des phénomènes de suppléance, par lesquels des centres voisins prennent l'emploi de ceux qu'atteint la lésion. Enfin, la disposition des couches corticales est telle qu'une lésion peut provoquer des troubles différents, même en portant sur la troisième circonvolution frontale gauche, suivant le point de la circonvolution qu'elle intéresse (1). Bref, si le principe de la localisation de la parole peut passer pour incontestable, le détail de la localisation reste encore à faire.

Il convient donc d'être prudent dans l'interprétation des données que fournit l'anthropologie préhistorique. A les prendre trop étroitement et à mesurer, comme on ferait du crâne d'un contemporain, un crâne d'homme des cavernes, on pourrait s'exposer à conclure que celui-ci était aphasique. Ce serait assurément reculer à un terme trop lointain le point de départ de l'évolution du langage humain. Mais il n'est guère douteux que l'homme des cavernes ait possédé un cerveau moins adapté que le nôtre à l'activité linguistique. Et l'on peut croire que son activité intellectuelle laissait également à désirer.

Chez cet ancêtre lointain, dont le cerveau était encore impropre au raisonnement, le langage a pu commencer par être purement émotif. C'aurait été à l'origine un simple chant rythmant la marche ou le travail des mains (2), un cri comme celui de l'animal

(1) WUNDT, CCXXIII, t. I, p. 494.

(2) K. BÜCHER, *Arbeit und Rhythmus*, 3^e éd. Leipzig (1912).

exprimant la douleur ou la joie, manifestant une crainte ou un appétit. Puis, le cri, pourvu d'une valeur symbolique, aurait été considéré comme un signal, capable d'être répété par d'autres; et l'homme, trouvant à sa portée ce procédé commode, l'aurait utilisé pour communiquer avec ses semblables, prévenir ou provoquer un acte de leur part. Avant d'être un moyen de raisonner, le langage a dû être en effet un moyen d'action, et l'un des plus efficaces dont l'homme pût disposer. Une fois la conscience du signe éveillée dans l'esprit, il n'y avait plus qu'à développer cette invention merveilleuse; le perfectionnement de l'appareil vocal allait de pair avec celui du cerveau. A l'intérieur des premiers groupements humains, la fixation du langage s'opérait suivant les lois qui régissent toute société. En particulier, dans les cérémonies collectives, les mêmes manifestations vocales ou chorales s'imposaient à tous les membres du groupe (1). Les éléments du cri ou du chant se trouvaient ainsi pourvus d'une valeur symbolique que chaque individu retenait pour son usage personnel. Et peu à peu, grâce à la multiplicité croissante des échanges sociaux, se serait finalement constitué dans sa richesse incomparable cet appareil compliqué servant à exprimer les sentiments et les pensées, tous les sentiments et toutes les pensées.

Cette hypothèse, quoique indémontrable, n'est pas dénuée de vraisemblance. Elle a l'intérêt de faire comprendre comment le langage a été un produit naturel de l'activité humaine, un résultat de l'adaptation des facultés de l'homme aux besoins sociaux (2). Il faut seulement partir de la conscience du signe. Une fois ce fait acquis, tout le langage se déroule par voie de différenciations successives.

(1) BORINSKI, CXLVI, p. 38.

(2) « La parole étant la première institution sociale, ne doit sa forme qu'à des causes naturelles » (J.-J. ROUSSEAU, *Essai sur l'origine des langues*).

*
* *

D'après ce qui a été dit p. 6-8, il serait téméraire de vouloir préciser davantage, de chercher à savoir comment la différenciation s'est faite, par quelles étapes elle est passée depuis le cri-signal jusqu'aux moyens d'expression si variés qui font la richesse d'une langue comme le français. Partant de cette idée qu'il doit y avoir dans toute langue des parties fondamentales à distinguer des acquisitions ultérieures, on demande au linguiste de faire le départ entre les diverses couches et de désigner les parties du langage qui ont été constituées les premières. Et le linguiste se hasarde parfois à répondre. Il faut avouer hardiment qu'aucune réponse n'est valable. La méthode qui consiste à passer du connu à l'inconnu est ici inopérante. Les principes sur lesquels repose l'évolution des langues que nous connaissons ne s'appliquent pas nécessairement à des langues parlées par des individus dont la mentalité serait orientée autrement que la nôtre. L'étude des langues enseigne que le développement du langage ne se fait pas par successions logiques, suivant un chemin rectiligne. Ce serait une erreur d'imaginer que le plan de la grammaire de Port-Royal se fût imposé dès l'origine à l'esprit humain comme un cadre à remplir successivement par une progression méthodique.

De plus, entre le signe et la chose signifiée, entre la forme linguistique et la matière de la représentation, il n'y a jamais un lien de nature, mais seulement un lien de circonstance. On a cru longtemps que le fait primitif du langage avait consisté à donner des noms aux choses, c'est-à-dire à créer un vocabulaire. C'était l'idée qu'exprimait déjà Lucrèce dans le vers souvent cité :

Utilitas expressit nomina rerum,

où d'ailleurs il attribuait fort justement le langage à la satisfaction d'un besoin. En France, au XVIII^e siècle, le président de

Brosses (1) a tenté d'expliquer la forme extérieure des mots par le sens que ceux-ci expriment. Le but de ses recherches était la constitution d'une sorte de symbolique des sens, qui aurait servi aux premiers hommes à créer leurs mots. L'entreprise aujourd'hui fait sourire. Ce qui est essentiel, ce n'est pas d'avoir baptisé les objets de tel ou tel mot, mais d'avoir donné aux mots, par une sorte d'accord tacite entre les sujets parlants, une valeur fiduciaire, de les avoir pris pour objets d'échange, comme on a substitué au paiement en nature l'usage du numéraire ou du papier-monnaie.

Plus près de nous, certains linguistes ont imaginé des théories d'après lesquelles tout vocabulaire serait sorti d'un cri, analogue à l'aboiement d'un chien, ou bien d'une série de sons suggérant par imitation la représentation des objets (2). C'était en ce même temps que les védicants expliquaient toute la mythologie par le feu de l'éclair ou par la marche du soleil. Linguistes et mythologues se contentaient alors d'une conception simpliste des choses. Et l'on discutait pour savoir si le langage avait commencé par le nom ou par le verbe : le verbe qui exprime l'action, le nom qui désigne les notions et les qualités des objets. Mais si différenciés que puissent nous paraître le nom et le verbe, il n'y a pas entre ces deux « pôles » de notre grammaire une opposition nécessaire. L'aboiement du chien signifie-t-il : « J'ai faim » ou « donnez-moi à manger », « c'est bon » ou « j'ai fini de manger » ? Ni l'un ni l'autre, ou tous les deux à la fois ; nous pouvons l'interpréter indifféremment par un verbe ou par un nom, par un impératif ou par un temps passé. Malgré tous les efforts, il subsiste entre « l'aboiement » primitif et nos langues les plus anciennes un hiatus impossible à combler.

(1) *Traité de la formation mécanique des langues*, Paris (1765) ; cf. R.-M. MEYER, **XXX**, t. XII, 243.

(2) Voir le détail dans JESPERSEN, **CXXXIV**, 2^e éd., p. 330 et suiv., et BORINSKI, **CXLVI**, p. 11 et suiv., p. 39.

Ce qui a contribué à aiguiller les esprits vers la recherche des formes primitives du langage, c'est la comparaison qu'on établissait entre la linguistique et les sciences naturelles, géologie, botanique ou zoologie. Cette comparaison inexacte a rendu de mauvais services. Si l'on voulait trouver au langage quelque analogue, c'est plutôt dans l'histoire sociale qu'il faudrait chercher. Michel Bréal était porté à comparer la conjugaison indo-européenne à « ces grandes institutions politiques ou judiciaires — les parlements ou le conseil du roi — qui, nées d'un besoin primordial, ont vu peu à peu se diversifier, s'étendre leurs attributions, jusqu'à ce qu'un autre âge, trouvant cet ensemble de rouages trop lourd, en ait retranché une part, en ait divisé le fonctionnement entre divers corps libres et indépendants, quoique prenant part encore, dans une certaine mesure et avec la preuve visible de leur ancienne solidarité, à la conception initiale » (1).

Cette comparaison peut s'appliquer au langage en général, car le langage est une institution. Il y a cependant dans le langage des éléments plus fixes, moins soumis à l'arbitraire humain, que dans les institutions politiques. Ce sont justement les sons, par lesquels nous allons commencer notre étude.

(1) VI, XI, 284.

PREMIÈRE PARTIE

LES SONS

CHAPITRE PREMIER

LE MATÉRIEL SONORE (1)

On appelle *son* l'action exercée sur l'oreille par certains mouvements vibratoires de l'air. Dans le langage, les vibrations sont produites par l'appareil vocal d'un sujet parlant. La science des sons du langage, autrement dit la phonétique, devrait donc comprendre trois parties, respectivement consacrées à l'étude de la production, de la transmission et de la réception du son. La production et la réception sont deux phénomènes d'égale importance dans le langage, puisque, pour qu'il y ait langage, il faut au moins deux interlocuteurs et que la parole est destinée à être entendue. La réception du son, autrement dit l'audition, joue d'ailleurs un rôle considérable dans les transformations du langage ; c'est par l'oreille que chaque sujet parlant acquiert et fixe son système phonétique. Théoriquement on ne saurait faire à l'audition une place trop large dans l'étude du langage.

Néanmoins, c'est pratiquement à l'étude de la production du son que s'est longtemps bornée la phonétique.

Les linguistes ne s'occupent guère de l'audition ; ils en aban-

(1) A consulter en général les ouvrages de ROUSSELOT, ROUDET, POIROT, PASSY, SWEET, JESPERSEN, E. WHEELER, SCRIPTURE, VIËTOR, GUTZMANN, SIEVERS, TRAUTMANN.

donnent l'étude aux physiologistes. Cette détermination se justifie. En matière de langage, les images auditives d'un sujet entendant n'ont de valeur que si ce dernier est capable de les transmuier en images motrices pour devenir à son tour sujet parlant. En d'autres termes, le sujet entendant doit posséder en puissance ce que le sujet parlant exécute en acte. C'est à cette condition que le langage existe. Par suite, on peut en phonétique faire abstraction de la partie auditive du langage, puisque, quand deux personnes de même langue parlent entre elles, l'audition suppose une égale capacité de phonation. Ce sont simplement deux aspects d'une même fonction ; les limites en sont identiques. L'analyse des centres nerveux permettrait sans doute de les distinguer ; mais cette analyse n'est pas du ressort de la phonétique.

La transmission du son semble aujourd'hui l'objet principal de l'étude des phonéticiens (1) : c'est en effet à l'analyse des vibrations qu'ils s'attachent de préférence ; vaste champ de recherches qui s'oriente vers la physique pure et ne peut être abordé sans une solide préparation mathématique. La phonétique prend dès lors une singulière précision ; elle a notamment le moyen de définir les sons par la fréquence et la forme des vibrations qui les caractérisent. Nous nous en tiendrons ici aux habitudes de la vieille école, en nous bornant à étudier la production du son, c'est-à-dire la phonation, et à décrire les résultats de la phonation, c'est-à-dire les *phonèmes*.

*
* *

L'appareil phonétique de l'homme comprend essentiellement un soufflet, les poumons, et un tuyau sonore, la trachée-artère, fermé à son extrémité supérieure par un double renflement, qu'on appelle les cordes vocales ou, d'un seul mot, la glotte. C'est donc un instrument à vent, et un instrument à anche

(1) Voir notamment ROUSSELOT, CXV et POIROT, CXCI.

double. Déjà dans la disposition de la glotte se manifeste la supériorité de l'appareil humain sur tous les autres instruments. Les cordes vocales ont une souplesse que ne saurait atteindre l'anche, nécessairement rigide, d'un hautbois. Grâce à un mécanisme délicat, qui met en jeu plusieurs paires de muscles, elles peuvent prendre des positions différentes. On peut les tenir fermées ou les ouvrir plus ou moins complètement, les faire vibrer en tout ou en partie, en modifier la tension. De tout cela résultent des variétés de ressources dont le langage tire parti.

Toutefois cet appareil phonétique serait bien imparfait s'il était constitué de la seule glotte. Il ne pourrait faire entendre que des voyelles, et encore beaucoup moins différenciées que celles que nous prononçons normalement.

En effet, le courant d'air expulsé des poumons, en faisant vibrer les cordes vocales, donne naissance à la « voix ». Comme les vibrations peuvent se prolonger autant que la provision d'air le comporte (1), et qu'elles peuvent d'ailleurs varier en amplitude et en force, la « voix » possède trois qualités caractéristiques, qui sont : la durée, la hauteur musicale et l'intensité. Elle varie d'ailleurs elle-même suivant les voyelles, par le fait qu'un jeu de muscles permet d'élever ou d'abaisser la glotte, de façon à allonger ou à raccourcir le tuyau sonore.

Mais le complément indispensable de l'appareil phonétique est fourni par toutes les cavités sur lesquelles ouvre la glotte, à savoir le pharynx, les fosses nasales et surtout la cavité buccale. Les parois de toutes ces cavités, en grande partie élastiques, sont pour la « voix » un résonateur qui donne à chaque voyelle son timbre propre. Il existe dans ce résonateur des organes souples et ductiles qui peuvent en modifier les dimensions et la capacité. Tout d'abord le voile du palais, qui peut

(1) ROUDET, *De la dépense d'air dans la parole et de ses conséquences phonétiques* (VII, t. II [1900], p. 201-230).

fermer l'accès des fosses nasales et empêcher toute résonance de se produire de ce côté ; mais principalement la langue, qui dans la phonation, avec la glotte, joue le rôle essentiel. Dans l'émission de la voyelle *a*, la langue est à peu près étendue à plat dans la bouche. Mais quand il s'agit des autres voyelles, la langue se déplace pour constituer le résonateur afférent à chacune. Tantôt elle se porte en avant et se soulève en diminuant le volume de la partie antérieure de la bouche ; tantôt elle se porte en arrière et diminue le volume de la partie postérieure. Dans le premier cas, elle forme le résonateur des voyelles dites antérieures ou palatales, qui, en partant de *a*, sont *è* ouvert, *é* fermé, *i* ouvert, *i* fermé ; dans le second cas elle produit les voyelles dites postérieures ou vélaires, c'est-à-dire, toujours en partant de *a*, *ó* ouvert, *ò* fermé, *u* ouvert, *u* fermé (1). Dans chacune des séries, antérieure et postérieure, l'*i* et l'*u* sont les voyelles les plus fermées, celles pour lesquelles la langue occupe la position la plus élevée, la plus rapprochée par conséquent du palais. L'*a* est de toutes la voyelle la plus ouverte ; il y a d'ailleurs pour chaque voyelle des variétés de timbre correspondant à des résonateurs différents et par suite à autant de positions différentes de la langue. L'*a* par exemple comporte dans le français de Paris trois variétés facilement discernables à l'oreille : nous prononçons un *a* fermé dans *pâte*, un *a* ouvert dans *patte* et un *a* moyen dans *carotte*.

La langue n'est pas seule à jouer un rôle dans la formation du résonateur propre à chaque voyelle. Il faut aussi tenir compte des lèvres, dont la position varie avec chacune. Une scène célèbre du *Bourgeois Gentilhomme* renseigne assez exactement sur les mouvements des lèvres dans l'émission des voyelles, et un passage de Denys d'Halicarnasse nous montre que les Grecs, si peu phonéticiens pourtant, en savaient déjà à cet égard autant que les contemporains de Molière (Περὶ

(1) On note ici par *u*, suivant l'usage constant en phonétique, ce qui s'écrit *ou* en français.

συνθέσεως ὀνομάτων, chap. XVI). Il est facile d'observer en effet que, lorsqu'on prononce *u*, les lèvres se portent en avant et s'arrondissent comme dans le mouvement de la moue ; que, lorsqu'on prononce *i*, les commissures s'écartent et ramènent les lèvres en arrière. Ce sont les deux positions extrêmes, entre lesquelles se placent les positions correspondant à la prononciation des *o* (ouvert et fermé), et des *e* (ouvert et fermé). Le langage a utilisé cette coexistence de la position des lèvres et de la position de la langue pour créer une série hybride, qui est la série des *eu*. En combinant la position de langue des voyelles antérieures (*è*, *é*, *i*) et la position de lèvres des voyelles postérieures (*ò*, *ó*, *u*), on obtient à peu près exactement les trois sons du français *eu* ouvert (*beurre*), *eu* fermé (*queue*), et *u* (*flûte*), ce dernier noté généralement *ü* en phonétique.

D'une langue à l'autre, il y a de grandes différences entre les variétés de voyelles ; l'anglais, par exemple, n'a presque aucune voyelle de commune avec le français.

*
*
*

On divise d'ordinaire les phonèmes en consonnes et en voyelles. Pratiquement, cette distinction peut se justifier par la définition de la syllabe (voir p. 65) ; toutefois, les mêmes phonèmes sont souvent capables de jouer dans la syllabe le rôle de consonne ou de voyelle. S'il y a entre les deux différence de fonction, il n'y a pas, en effet, différence de nature, et la limite qui les sépare n'est pas tranchée. Consonnes et voyelles font partie d'une « série naturelle dont les extrêmes seuls sont nettement séparés » (1).

A l'une des extrémités de la série se trouvent les voyelles *a*, *e* ou *o*, telles que nous venons de les définir. A l'autre extrémité se trouvent les consonnes occlusives sourdes, le *p*, le *t*,

(1) ROUSSELOT, cité par ROUDET, CXIII, p. 76.

le *k*. Ces consonnes sont simplement des bruits; elles consistent en ce que l'air est momentanément arrêté par un obstacle opposé à son passage. L'obstacle est généralement dans la bouche; il est formé tantôt par les lèvres, tantôt par la pointe de la langue, tantôt par le dos de la langue. Dans le premier cas, l'occlusive est une labiale, dans le second une dentale, dans le troisième une gutturale. Mais il y a aussi des occlusions dont le point d'articulation est en arrière de la bouche : ce sont des laryngales, pharyngales ou glottales.

Comme la fermeture des lèvres se fait toujours à la même place, il n'y a qu'une seule occlusive labiale sourde; et de fait, en ce qui concerne le point de fermeture, et différences de force à part, le *p* est identique dans toutes les langues. En revanche, la pointe de la langue est mobile, et le dos de la langue peut se promener tout le long du palais dur et du palais mou. Il y a donc place pour des contacts variés, et on peut imaginer, d'après le point de fermeture, plusieurs espèces de dentales et de gutturales. Le plus souvent c'est contre les dents d'en haut que s'applique la pointe de la langue, et voilà pourquoi l'on nomme dentale la consonne ainsi produite, comme l'est le *t* français. Mais elle peut s'appuyer également sur les alvéoles, comme c'est le cas pour la dentale anglaise de *take* ou de *tire*, qui est une alvéolaire. Enfin, elle peut, en se recroquevillant, atteindre le palais, et l'on a ce que certains linguistes nomment les cacuminales ou les cérébrales, qui ne sont, comme des alvéolaires, que des variétés de dentales.

Ce qu'on appelle les gutturales comporte plus de variétés encore; il suffit qu'un point quelconque du dos de la langue touche un point quelconque du palais pour que l'on ait une gutturale. Si l'occlusion se fait sur le palais dur, on a une palatale (le *k* du français *qui*); si elle se fait sur le palais mou, dans la direction du voile du palais, on a une vélaire, le *k* de l'allemand *Kuh*. Vélares et palatales admettent elles-mêmes plusieurs variétés; et l'on distingue par exemple les prépalatales

et les postpalatales suivant que le contact est plus ou moins en avant du palais dur.

Le point de contact ainsi défini, examinons le mécanisme de l'occlusion. L'air est chassé des poumons; il franchit la glotte qui est ouverte et immobile; il pénètre dans la cavité buccale où il est brusquement arrêté, aux lèvres, aux dents ou au palais, de la façon que nous venons de dire. Puis brusquement le contact cesse et l'air peut continuer à s'échapper. Il y a donc dans toute consonne occlusive trois temps à distinguer : une fermeture ou implosion, une tenue, qui peut être plus ou moins longue, et une ouverture ou explosion (1). Dans l'émission d'une consonne simple, un *t* par exemple, l'explosion suit immédiatement l'implosion et la tenue est réduite à une durée presque inappréciable. Les trois temps apparaissent au contraire nettement dans ce qu'on appelle les consonnes doubles, qui ne sont que des consonnes longues, prononcées d'ailleurs avec plus de force que les brèves. Question de force à part, un groupe *atta* se distingue du groupe *ata* par le fait qu'entre l'implosion et l'explosion on place une tenue appréciable à l'oreille. Il est faux de dire qu'il y ait deux consonnes dans *atta*, et une seulement dans *ata*. Les deux groupes comprennent exactement les mêmes éléments entre les deux voyelles : un élément implusif suivi d'un élément explosif. Mais tandis que dans *ata* l'élément implusif est immédiatement suivi de l'explosif, il en est dans *atta* séparé par une tenue qui prolonge la durée de la fermeture.

La différence des éléments implusif et explosif est bien sensible lorsqu'il y a déplacement du point de contact. Imaginons que la pointe de la langue se porte contre les dents au moment du passage de l'air, mais que brusquement, la fermeture une fois effectuée, le dos de la langue s'applique sur le palais et que l'ou-

(1) ROSAPALLY, *Valeur relative de l'implosion et de l'explosion dans les consonnes occlusives*. VI, t. X, 347-363.

verture se fasse dans cette position ; nous aurons un *t* implusif suivi d'un *k* explosif, c'est-à-dire un groupe *tk* ; par exemple dans *atka*. Inversement, si le contact a lieu d'abord par le dos de la langue et que pendant l'occlusion la pointe de la langue se porte contre les dents, nous aurons un *k* implusif suivi d'un *t* explosif, comme dans le groupe *akta*.

On peut juger par ce qui précède de la différence qui sépare une voyelle telle que *a* d'une consonne telle que *t*. Physiologiquement parlant, il n'y a entre ces deux phonèmes rien de commun que d'être produits l'un et l'autre par un courant d'air chassé des poumons. Mais entre ces points extrêmes de la série des sons, il y a place pour bien des intermédiaires.

Imaginons d'abord que la fermeture ne soit pas hermétique et permette à l'air un passage, si étroit qu'il soit. Au lieu d'une occlusive ou momentanée, nous aurons une *spirante* ou *durative*, qu'on appelle aussi *fricative*, parce qu'elle est caractérisée par un bruit de frottement. Ce n'est plus la porte fermée qui s'ouvre brusquement pour donner passage à l'air accumulé ; c'est la porte qui reste tout contre et laisse siffler l'air. Naturellement les spirantes admettent tous les points d'articulation des occlusives ; à chaque point de contact où se produisent ces dernières, on peut imaginer une spirante correspondante, du moment que les lèvres, ou la pointe ou le dos de la langue laissent place à un échappement de l'air. Il y a des spirantes denti-labiale (*f* du français), dentale (*s* du français), alvéolaire (*th* de l'anglais *thank* ou *thick*), palatale (*ch* de l'allemand *ich*), médio-palatale (*ch* du français *cheval*), vélaire (*ch* de l'allemand *Buch*), avec toutes les variétés que les différences de position comportent. En arrière de la cavité buccale il y a aussi des spirantes ou fricatives laryngales, pharyngales ou glottales, tel le *haïn* des Arabes.

Il existe une série de phonèmes intermédiaires aux occlusives et aux spirantes ; c'est ce qu'on appelle les *semi-occlusives* ou mieux encore les *affriquées*. Elles sont caractérisées

par une fermeture qui n'est pas maintenue hermétique ; elles ont bien comme les occlusives une implosion, mais cette implosion est suivie d'un léger mouvement d'ouverture, si bien que l'occlusive se termine en spirante. L'affriquée est une occlusive manquée. Certaines langues font grand usage des affriquées ; on peut les noter par *ʃ*, *ʦ*, *ʧ*. Les dialectes allemands du sud ont longtemps possédé les deux dernières ; on peut encore entendre nettement le *ʧ* dans l'allemand parlé en Bavière ou en Suisse.

Avec les affriquées, même avec les spirantes, nous sommes encore très loin des voyelles. Cependant, la distance est moins grande qu'entre les voyelles et les occlusives, puisque les spirantes, comme les voyelles, possèdent la durée. On peut prolonger à volonté, autant que les poumons le permettent, un *f*, un *s*, ou un *ch*. Mais il y a un moyen de rapprocher des voyelles aussi bien les occlusives que les spirantes et les affriquées : c'est de leur donner la *sonorité*.

Nous avons supposé jusqu'ici que, pendant l'émission de la consonne, les lèvres de la glotte restaient immobiles. Aussi n'avons-nous obtenu que des consonnes *sourdes*, c'est-à-dire dépourvues de « voix » (*unvoiced*, *stimmlos* comme disent les anglais et les Allemands). Mais laissons vibrer les cordes vocales, comme elles font pour donner la « voix » aux voyelles, nous obtenons les consonnes *sonores* (*voiced*, *stimmhaft*). La différence qui sépare les sonores des sourdes est que pendant l'émission des premières, toutes choses étant égales d'ailleurs, les cordes vocales sont en vibration. On sent aisément cette différence en prononçant successivement les occlusives *p* et *b*, *t* et *d*, *k* et *g*, ou mieux encore les spirantes *f* et *v*, *s* et *z*, *ch* et *j*. Si l'on a soin, en les prononçant, de se boucher les oreilles, on entend immédiatement, en arrivant aux sonores, les résonances que les vibrations glottales répandent dans les cavités de la tête. Naturellement toutes les consonnes que nous avons énumérées jusqu'ici, occlusives, affriquées, spirantes,

admettent la sonorité; si nous faisons le compte des consonnes possibles, il faudrait donc multiplier par deux celles de la liste précédente, en ajoutant les sonores aux sourdes.

*
* *

Nous arrivons maintenant à une série de phonèmes qui sont intermédiaires aux consonnes et aux voyelles et qu'on appelle généralement pour cette raison des semi-voyelles. On pourrait aussi bien employer l'expression inverse de semi-consonnes; il s'agit même plutôt de voyelles affectées d'éléments consonantiques que de consonnes pourvues de « voix ». Dans la liste des voyelles dressée à la page 24, les voyelles *u*, *i* et *ü* ont été données comme des voyelles fermées, caractérisées par le fait que, pour former le résonateur qui leur est propre, la langue s'élève dans la bouche (en arrière ou en avant suivant le cas) de façon à restreindre l'espace qui la sépare du palais. Il résulte de là que l'émission de *u*, de *i* ou de *ü* comporte un bruit de frottement produit par le passage de l'air entre la langue et le palais.

Ce bruit de frottement est un élément consonantique. Il est certainement moins frappant dans l'émission de ces trois voyelles que dans l'émission d'une spirante sonore; mais il devient cependant sensible si l'on compare les voyelles *u*, *i* ou *ü* à la voyelle *a*. Il y a notamment un moyen de l'entendre, c'est de prononcer successivement les différentes voyelles en chuchotant. Dans le langage chuchoté, qui ne comporte pas de sonorité et par suite exclut la « voix », tout se réduit à de simples bruits (1); aussi la voyelle *a* est-elle en pareil cas la moins audible de toutes, tandis que les voyelles *u*, *i* et *ü* se laissent entendre aisément, grâce à l'élément consonantique qu'elles contiennent.

Le langage utilise fréquemment cet élément consonantique

(1) Sur la voix chuchotée, voir PAUL OLIVIER, VII, 1899, p. 20 et suiv.

en faisant de *u*, de *i* et de *ü* une consonne. Il s'agit toujours d'un même phonème, mais qui comporte deux emplois différents. La consonne qui correspond à *i* et à *u* est généralement notée *y* et *w* : nous l'avons en français dans *yeux*, *meilleur*, *oui*, *ouate*. L'*ü* consonne, qui est rare, n'a pas de signe spécial : on le trouve en français dans *cuire*, *lui*, *tuer*, *puiser*.

Dans la catégorie des semi-voyelles rentrent aussi les *liquides* *l* et *r*, cette dernière désignée parfois du nom plus précis de *vibrante*. Ce sont des consonnes, qui ont un point d'articulation défini dans la bouche, comportent une certaine position de la langue et peuvent être ou non accompagnées des vibrations glottales qui produisent la sonorité. Le plus souvent elles sont sonores; mais on connaît dans plusieurs langues des *l* et des *r* qui sont sourdes. La liquide *l* est une latérale : elle est définie par le fait que, la pointe de la langue s'appuyant au palais, les bords latéraux de la langue s'abaissent de manière à laisser passer l'air par les côtés. On voit ainsi qu'elle a un point de commun avec les dentales, et en effet le mouvement qu'exécute la pointe de la langue est à peu près le même en français pour *l* que pour *d*. Il y a deux autres sortes d'*l* : l'une est l'*l* mouillée, caractérisée par une élévation de la partie antérieure de la langue vers le palais dur; l'autre est l'*l* vélaire, pour laquelle la partie centrale et postérieure de la langue se creuse en forme de cuiller du côté du palais mou. L'*l* vélaire existait en latin; les langues slaves en font usage.

La liquide *r* est due à une vibration des parties élastiques que renferme la cavité buccale, et tout d'abord de la langue. Il y a l'*r* dentale résultant de la vibration de la pointe de la langue, l'*r* gutturale pour laquelle c'est le dos de la langue qui entre en vibration. Ces *r* comportent naturellement les mêmes variétés que les occlusives dentales et gutturales. Enfin, il y a l'*r* uvulaire produite par des vibrations de la luette : c'est l'*r* dite grasseyée, un des sons les plus malaisés à reproduire quand on ne le possède pas naturellement. L'*r* dentale est

celle de l'anglais moderne : comme toutes les dentales de l'anglais, elle a son point de vibration à la hauteur des alvéoles.

Par la description qui précède on peut juger que les deux liquides ont toutes les qualités des consonnes; et en effet, dans les mots *rateau*, *loquel*, *crapaud*, *claquer*, *tarin*, *milan*, *halte*, *article*, les liquides jouent le même rôle que les occlusives des mots *bateau*, *coquet*, *taquin*, *mitan*, *tact*, *aptitude*. Mais la position de la langue dans l'émission de *l* ou de *r* détermine la formation d'un résonateur comme pour les voyelles; en outre, les liquides sont des sons prolongeables et quand elles possèdent la sonorité, ce qui est le cas ordinaire, on peut les employer comme des voyelles pour former syllabe. Dans les mots allemands *Acker* ou *Löffel* la dernière syllabe ne contient guère qu'une *r* et une *l* jouant le rôle de voyelle. Certaines langues, comme le tchèque, qui font usage courant de l'*r* voyelle, l'écrivent simplement par le signe de l'*r* consonne; ainsi *krk* « cou », *prst* « doigt », *vrch* « sommet ».

Indifféremment voyelles ou consonnes, les sons dont on vient de parler admettent encore un autre emploi, qui est celui de second élément de diphtongue. On appelle diphtongue la combinaison de deux voyelles en une seule syllabe; mais les deux voyelles n'ont pas la même valeur dans la combinaison; il y a dans la diphtongue un élément fort et un élément faible, qui est généralement le second. Les voyelles fermées, *i* et *u*, sont celles qui se prêtent le mieux à jouer le rôle d'élément faible, c'est-à-dire de second élément. Ainsi dans *ey*, *oy*, *ay*, *ew*, *ow*, *aw*, ce qui suit la voyelle n'est à proprement parler ni une voyelle, ni une consonne; c'est un élément de diphtongue. Le témoignage de plusieurs langues indo-européennes prouve que le rôle de second élément de diphtongue est distinct du rôle de voyelle ou de consonne. Les mêmes langues permettent en même temps d'étendre aux liquides *l* et *r* la faculté de servir comme second élément de diphtongue : le lituanien a conservé jusqu'à nos jours un traitement spécial des diphtongues *er* ou

el, exactement parallèle à celui des diphtongues *ey* ou *ew* (1).

Enfin il est une catégorie importante de phonèmes dont nous n'avons encore rien dit; ce sont les *nasales*. Dans toutes les descriptions précédentes, il a été supposé que le voile du palais restait appliqué au sommet de la voûte et par conséquent fermait à l'air l'accès des fosses nasales. Mais le voile du palais peut se rabattre vers la base de la langue; alors, l'air chassé des poumons pénètre dans les fosses nasales et s'échappe par le nez aussi bien que par les lèvres. En fait, la fermeture complète est rarement réalisée; même la production des voyelles étudiées jusqu'ici comporte l'accès d'une petite quantité d'air dans les fosses nasales. Mais le langage utilise l'ouverture complète pour produire ce qu'on appelle des nasales. Sauf quelques exceptions résultant de la nature des organes, tous les phonèmes mentionnés précédemment, aussi bien consonnes que voyelles, comportent une variété nasale. Lorsque pendant l'émission du phonème, sans que l'articulation subisse de changement et que la langue modifie sa position, le voile du palais reste abaissé, on a un phonème nasal, consonne ou voyelle. Sur les voyelles nasales tout Français est suffisamment renseigné par sa langue maternelle, qui en possède un nombre imposant. Ce que nous écrivons *an*, *on*, *in*, *un* représente des sons uns, dans lesquels au timbre propre à chaque voyelle s'ajoutent des résonances nasales. La voyelle est nasalisée, en ce sens que, tandis qu'on l'émet, le voile du palais est abaissé et une partie de l'air sorti de la glotte prend le chemin des fosses nasales. Il est bon d'observer qu'en dépit de la graphie les voyelles nasales *an*, *in* et *un* ne correspondent pas exactement aux voyelles *a*, *i*, *u*, mais bien plutôt et respectivement à *ô*, *é* et *eu* fermé.

Le même mécanisme sert à produire les consonnes nasales. Toutes les consonnes peuvent être nasales : on connaît dans certaines langues des *v*, des *l*, des *r* qui sont des nasales. Mais

(1) MEILLET, XCIV, p. 89.

en général, on réserve le nom de nasales aux occlusives sonores accompagnées de résonances nasales : lorsque le voile du palais reste abaissé pendant l'occlusion d'un *b*, d'un *d*, d'un *g*, on obtient les nasales *m*, *n*, *ñ* (écrite *gn* en français); ces phonèmes peuvent être prolongés, mais l'air ne s'échappe naturellement que par le nez, puisque l'occlusion buccale empêche le passage de l'air. Il y a autant de nasales que d'occlusives sonores. Celles qui correspondent aux occlusives sourdes, et qui sont possibles théoriquement, ne sont utilisées en fait qu'assez rarement.

On vient de voir que les nasales, susceptibles de durée et pourvues de voix, comportent une résonance des fosses nasales : c'est-à-dire qu'elles sont aptes à jouer le rôle de voyelles aussi bien que les liquides. Nombre de langues en effet possèdent des nasales voyelles et nous savons qu'il y en avait dans la langue indo-européenne. Aujourd'hui on peut en entendre très nettement dans la seconde syllabe des mots allemands *Atem* ou *bieten*. D'autre part, l'indo-européen utilisait les nasales *n* et *m* comme seconds éléments de diphtongue et traitait par exemple *en em*, *on om*, comme *ei eu*, *oi ou* ; le grec ancien a conservé dans son accentuation des traces de cet usage, et de nos jours encore le lituanien pourrait en fournir des exemples (1).

*
* *

Les nasales augmentent sensiblement la liste des sons émis par l'appareil humain. Nous ne sommes pourtant pas encore arrivés à bout de compte. Ce qui fait que la liste des sons possibles est à peu près illimitée, c'est que les éléments qui les composent sont pour une bonne part des éléments d'échange, pourvus de variables.

Une voyelle est prononcée sur une certaine note, avec une

(1) MEILLET, XCIV, p. 89.

certaine intensité, pendant une certaine durée : hauteur, intensité, quantité permettent de multiplier les variétés de chaque voyelle. Et comme il peut y avoir plusieurs quantités dans une même langue, comme la hauteur et l'intensité admettent des modulations et des intonations, ces différentes variétés comportent elles-mêmes des principes de variation qui se multiplient (1).

La quantité jouait dans les langues classiques un rôle dont la versification peut donner idée ; de même en sanskrit. Quant à la hauteur musicale, nous en avons de remarquables exemples dans les langues de l'Extrême-Orient, où l'intonation seule suffit à distinguer le sens et la valeur de mots autrement homophones. En chinois, tel monosyllabe, s'il est prononcé sur six tons différents ou différemment intonné, peut désigner six objets différents. La variété est plus grande encore en annamite (2) : on a compté pour la syllabe *co* quinze prononciations différentes, correspondant aux significations les plus variées (3).

Il y a encore d'autres variables possibles, même dans la façon de constituer le résonateur propre à chaque voyelle. Il y a l'*attaque dure*, le *fester Einsatz* des Allemands ; et il y a l'*attaque douce* ou *leiser Einsatz*. La différence des deux est dans la façon dont se produit l'ouverture de la glotte au moment de l'émission d'une voyelle initiale. Dans l'attaque dure, la glotte s'ouvre brusquement et détache nettement la voyelle de tout ce qui précède ; c'est le procédé habituel aux Allemands du Nord. Il est si caractéristique qu'il suffit à distinguer la prononciation d'un Allemand de celles d'un Français ou d'un Anglais, qui pratiquent l'attaque douce. Un phonéticien anglais, Ellis, se sert d'une jolie comparaison pour faire sentir la diffé-

(1) Sur les rapports de la quantité, de la hauteur et de l'intensité dans les langues slaves et baltiques, voir notamment les belles études de F. DE SAUSSURE, VI, t. VIII, p. 425 et XXX, Anz, t. VI, p. 157 et de GAUTHIOT, VI, t. XI, p. 336 ; v. aussi FORTUNATOV, XXVII, t. XXII, p. 153.

(2) CADIÈRE, LVIII, p. 79 et suiv.

(3) GRAMMONT, VI, t. XVI, p. 75.

rence. L'arrivée du jour au crépuscule du matin est graduelle et insensible, à tel point qu'il est impossible de dire où finit la nuit, où commence le jour : c'est l'attaque douce des voyelles. Au contraire, quand on ouvre brusquement en plein midi les volets clos d'une fenêtre, un violent jet de lumière inonde en un seul moment toute la chambre : c'est l'attaque dure. Ce procédé abrupt n'est même pas limité à l'ouverture de la glotte. Certaines langues, le danois par exemple, l'emploient aussi pour la fermeture. C'est à la fin des voyelles, une fois l'émission terminée, qu'a lieu la détente ou le « choc », comme l'on dit (*Stoss* en allemand, *Stød* en danois). Deux mots en danois comme *anden* « le canard » et *anden* « l'autre » ne diffèrent entre eux que par la présence ou l'absence du *Stød*. Certains dialectes anglais, et notamment celui qu'on parle en Écosse, offrent également de bons exemples de « glottal stop » (1).

La prononciation des consonnes comporte également des variations très importantes, en dehors des différences articulaires qui ont été exposées plus haut. Deux au moins méritent d'être mentionnées ici : celles qui résultent de l'effort musculaire et celles qui tiennent du degré d'ouverture de la glotte.

Il s'en faut que dans toutes les langues on dépense dans la production des mouvements articulaires la même force musculaire. Dans certaines, l'effort est réduit à peu de chose, le parler s'écoule continu et paisible, avec une égalité soutenue. Dans d'autres au contraire, il y a une contention des muscles, qui donne à l'audition une impression de violence, avec des détentes brusques, des saccades et des heurts.

A l'intérieur d'une même langue, certains phonèmes exigent une plus forte tension musculaire que d'autres. Le fait avait frappé les Grecs anciens, qui distinguaient parmi leurs consonnes des douces et des fortes. En général, la différence

de l'intensité est liée à l'opposition des sonores et des sourdes. C'était le cas en grec ancien et c'est le cas en français, où les consonnes *p, t, k* sont à la fois sourdes et fortes, les consonnes *b, d, g* au contraire sonores et douces à la fois. Mais il y a des langues qui ignorent cette répartition ou qui la règlent autrement. Ainsi l'une des différences qui séparent les occlusives françaises de celles de l'allemand est qu'en allemand, surtout en allemand du Sud, les occlusives sonores *b, d, g* sont fortes, ce qui à l'oreille française donne l'impression de sons intermédiaires aux sonores et aux sourdes, parfois même plus rapprochés des sourdes que des sonores. Inversement les occlusives sourdes *p, t, k* de l'allemand du Sud sont souvent douces, quand elles ne sont pas, comme on va le voir, aspirées.

Un autre principe de variation dans la prononciation des consonnes résulte du degré d'ouverture de la glotte. Il y a des occlusives à glotte ouverte et d'autres à glotte fermée.

Dans la prononciation à glotte fermée, qui est celle du français, comme des langues slaves et du grec ancien, les lèvres de la glotte, ou cordes vocales, sont rapprochées pendant l'émission des occlusives. Elles sont donc toutes prêtes à entrer en vibration pour la voyelle qui suit l'occlusive, si l'occlusive est sourde, et dès le début de l'implosion pour sonoriser l'occlusive, si l'occlusive est sonore. En revanche, dans la prononciation à glotte ouverte, qui est celle des langues germaniques en général (1), il faut un certain temps aux cordes vocales pour se mettre en position de vibrer, soit au moment de l'implosion pour sonoriser la consonne, soit immédiatement après l'explosion pour produire la voyelle. Le plus souvent, il y a un léger retard, un défaut de coordination entre l'occlusion et la mise en train des vibrations glottales. La principale différence des occlusives allemandes et françaises tient à ce que les vibrations glottales se produisent en allemand plus tard qu'en français.

(1) JESPERSEN, CLXXIII, p. 79.

(1) MEILLET, XCV, p. 36 et IV, t. XVI, p. cliij ; GRAMMONT, LXXVIII, p. 84.

C'est une raison de plus pour que les Français, quand ils entendent un Allemand prononcer *ba*, *da* ou *ga*, l'interprètent par *pa*, *ta*, *ka*; en français la consonne est sonore dès le début de l'implosion; en allemand la première partie de la consonne est sourde, la sonorité ne commence qu'un temps appréciable après l'implosion (voir p. 45).

La prononciation à glotte ouverte entraîne une autre conséquence. Pendant toute la durée de l'occlusion, l'air chassé des poumons ne cesse pas de s'accumuler dans la bouche, puisque rien ne s'oppose à son libre passage à l'extrémité de la trachée; tandis que dans la prononciation à glotte fermée les lèvres de la glotte interceptent, en partie du moins, la sortie de l'air. Il résulte de cela que, lors de l'explosion, l'air s'échappe de la bouche avec plus de violence dans la prononciation à glotte ouverte; car dans la prononciation à glotte fermée, la glotte joue en quelque sorte le rôle de modérateur du courant d'air. La violence de l'air est si grande qu'en général, au moment de l'explosion, on entend ce bruit caractéristique de la sortie de l'air qu'on appelle d'un terme impropre « aspiration ». Comme d'autre part, ainsi qu'on vient de le dire, la mise en train des vibrations glottales est légèrement retardée pour la voyelle qui suit, il s'écoule un espace de temps plus ou moins long, pendant lequel il n'y a pas encore de voyelle alors qu'il n'y a plus de consonne. Cet espace est naturellement occupé par l'aspiration, et l'on a finalement une consonne dite aspirée; au lieu de *p*, *t*, *k*, on prononce *ph*, *th*, *kh*. Cette variété de consonne est aisée à entendre dans la bouche d'un Allemand du Sud, si on lui fait prononcer *le pavé de Paris*, *une tasse de thé*, *un carreau de cassé*.

*
* *

Nous sommes loin d'avoir épuisé dans cette nomenclature toutes les possibilités de phonèmes. Ainsi nous n'avons tenu compte jusqu'ici que des phonèmes produits par l'expiration

du souffle. Mais il y a aussi des phonèmes dits inspirés. Théoriquement, on pourrait reprendre tous les phonèmes de la liste qui précède en les imaginant produits par l'« inspiration »; la liste serait augmentée du double. Le terme d'inspiration ou d'inspiré est d'ailleurs impropre, car dans la production des phonèmes en question il n'y a pas introduction d'air dans l'appareil respiratoire. Ces phonèmes correspondent seulement à un mouvement de succion; on les appelle aussi des « clics » (1).

Les phonèmes inspirés ou clics sont assez rares. On affirme que certaines langues de l'Afrique les utilisent normalement. Mais ils ne figurent pas dans le système phonétique des langues indo-européennes. Ce n'est qu'accidentellement qu'on les rencontre çà et là. Il a été établi qu'en breton moderne le développement d'un *p* à la finale des premières personnes du pluriel (soit *karomp* « aimons », de *karom*) résulte simplement de la production d'un clic (2). C'est un fait exceptionnel dans les langues modernes de l'Europe.

En revanche, les clics servent dans toutes les langues à donner des interjections. Ainsi le français a un *t* inspiré pour exprimer le doute ou attirer l'attention; en inspirant un *t* alvéolaire on marque l'admiration, la surprise; l'inspiration de *f* exprime tantôt la satisfaction du gourmet, tantôt la sensation d'un effort ou d'une douleur vive et légère; le mot *oui*, quand il s'agit d'un « oui » douteux ou complaisant, est souvent prononcé par inspiration, et de même le mot *non* quand il est dit à voix basse et négligemment.

(1) L. HAVET, VI, t. II, 221; SACLEUX, CXVIII, p. 44.

(2) ROUSSELOT, CXV, I, p. 492; v. aussi LOTH, VIII, t. XVI, p. 201.

CHAPITRE II

LE SYSTÈME PHONÉTIQUE ET SES TRANSFORMATIONS

Le nombre des phonèmes possibles s'étend presque à l'infini. Aucun instrument de musique ne permet d'émettre des sons aussi variés que l'appareil humain. Mais il s'en faut de beaucoup que les langues utilisent à la fois toutes les ressources du langage. Le nombre des phonèmes de chaque langue est au contraire assez limité.

Il va sans dire qu'on ne peut calculer les phonèmes d'une langue par le nombre des signes de son alphabet. Les langues ont d'ordinaire plus de sons que de signes. C'est le cas du français, de l'italien, de l'anglais, de l'allemand. Toutefois, en général, le nombre des phonèmes d'une langue ne dépasse guère une soixantaine; il peut même être sensiblement inférieur.

Ce chiffre n'est pas pour étonner. Il s'explique naturellement par la variété des sons de l'appareil humain, qui ne peuvent être employés en trop grand nombre dans une même langue sans causer une gêne à celui qui parle. D'ailleurs, parmi les sons possibles, beaucoup s'excluent l'un l'autre, en raison de la conformation des organes.

Dans toute langue, les phonèmes sont étroitement liés les uns aux autres; ils constituent un système cohérent et fermé, dont toutes les parties se correspondent. C'est le premier principe de la phonétique; il est d'une extrême importance, car il établit qu'une langue n'est pas constituée de phonèmes isolés, mais d'un système de phonèmes.

Ceux qui ont la pratique des langues étrangères sentent fort bien l'existence d'un *système phonétique* particulier pour chaque langue. Lorsqu'ils passent de l'une à l'autre, ils ne se préoccupent pas, au moment de prononcer chaque mot, de donner aux organes la position qui convient aux phonèmes composant ce mot; jamais ils n'arriveraient ainsi à parler couramment. Il leur suffit, au moment où ils changent de langue, de donner une fois pour toutes à leurs organes une sorte de direction générale. Inconsciemment, si la langue étrangère qu'ils se mettent à parler leur est familière, il se produit dans les organes une transposition, qui fait que tous les phonèmes émis le sont à la façon de la langue nouvelle. Le polyglotte est comme le joueur d'harmonium, qui par un déplacement de son clavier donne à tous les sons qu'il exécute une valeur spéciale. Ce déplacement est bien sensible à la fatigue que l'on éprouve quand on vient de parler pendant un certain temps une langue dont on a peu l'habitude. Les organes ont été astreints à des positions nouvelles, supposant des efforts musculaires également nouveaux. L'exercice qu'on leur impose ainsi, s'il se prolonge, provoque la fatigue assez vite. Ceux qui veulent imiter une prononciation étrangère en parlant leur propre langue savent également qu'il leur suffit, pour obtenir l'effet cherché, de ce qu'on peut appeler une transposition phonétique; la transposition faite, une même page de français donne l'impression d'être lue par un Anglais ou par un Allemand.

L'existence du système phonétique est le résultat d'une loi d'équilibre. Il s'établit entre tous les organes qui concourent à la phonation une sorte d'accord, en vertu duquel à chaque position de chacun d'eux tend à correspondre une même position des autres. Même l'accord ne se borne pas à la position des organes; il s'étend à la dépense musculaire. Certains phonèmes par exemple se prononcent avec plus de souffle que d'autres, ou avec un plus grand effort articulatoire. En outre,

aux différences de quantité sont liées d'ordinaire des différences de timbre.

En français, l'*a* et l'*o* ont en général un timbre différent suivant qu'ils sont brefs ou longs : qu'on observe par exemple la prononciation de *pâte* et de *palle*, de *côte* et de *cotte*, de *saule* et de *sotte*, etc. Une différence analogue existe en allemand entre l'*e* bref et l'*e* long, l'*o* bref et l'*o* long : ainsi dans *stehen*, *Reh* opposés à *Stelle*, *retten* ou dans *Sohn*, *Boden* opposés à *kommen*, *Gott*, etc. Dans beaucoup de langues il en va de même.

Le système phonétique est fort loin d'être stable au cours du développement d'une même langue. Cela est compréhensible, si l'on réfléchit à la façon dont il se transmet et aux conditions qui maintiennent son équilibre.

C'est dans le premier âge que le système phonétique se fixe ; et il se maintient intact au cours de la vie, abstraction faite des accidents qui peuvent atteindre les organes. Mais l'apprentissage ne se fait pas d'un seul coup. Pendant ces premières années, qui sont capitales pour le développement du langage, l'enfant emmagasine au jour le jour et continuellement des mots qu'il s'efforce à reproduire tels qu'il les entend. Ce ne sont pas des sons qu'il apprend à prononcer, ce sont des mots ou des groupes de mots. Il faut donc que ses organes se plient à effectuer des combinaisons phoniques parfois très compliquées. Il tombe rarement juste du premier coup, il doit s'y reprendre à plusieurs fois, corrigeant sa prononciation d'après celle des gens qui lui parlent, jusqu'à ce qu'il se croie parvenu à reproduire exactement ce qu'il entend. La forme qu'il adopte définitivement à la fin de son apprentissage constitue son système phonétique ; il l'établit par tâtonnements successifs, par élimination des sons mal venus, par assouplissement des organes en vue d'une exécution parfaite (1). La production

(1) Voir les ouvrages cités au début du chapitre précédent et en plus A. MEILLET, IX, I, 311 et II, 860.

des mouvements se fait ensuite automatiquement. Il y a une mémoire des organes comparable à celle des doigts du pianiste qui se promènent mécaniquement sur les touches à mesure que l'œil suit les notes sur le papier.

La transmission de la prononciation d'une génération à l'autre est discontinue, en ce sens que l'enfant est contraint de tout apprendre. Sans doute dans cet apprentissage les dispositions héréditaires doivent jouer un rôle. Mais on devine sans peine à combien d'accidents est exposée à chaque génération nouvelle l'intégrité de la prononciation. Il est bien rare que, l'apprentissage terminé, le système phonétique de l'enfant soit exactement semblable à celui de ses parents. Certains phonéticiens prétendent même que cela n'arrive jamais.

Dans ce jeu de mouvements complexes qui constitue le système phonétique, il arrive que l'un des organes exagère ou retienne si peu que ce soit son action ; qu'un muscle mette un peu de mollesse ou de lenteur à exécuter un mouvement, ou au contraire plus de vigueur et de rapidité. De là un désaccord entre le système phonétique de deux générations successives. Ce désaccord peut se réduire à fort peu de chose, ne provoquer même à l'audition aucun changement appréciable ; il est pourtant gros de conséquences, car il ne présage rien de moins qu'une rupture d'équilibre du système. Parfois d'ailleurs, le désaccord est nettement marqué : l'enfant articule différemment de ses parents ; à une série de sons que possédaient ceux-ci, il substitue une série nouvelle. Ainsi l'enfant qui prendrait l'habitude d'appuyer la pointe de sa langue contre le sommet des alvéoles au lieu de l'appuyer contre les dents émettrait au lieu des dentales françaises la série des *t* et *d* anglais.

Ce genre de changement phonétique présente plusieurs caractères fort importants. D'abord il est *inconscient*. L'enfant dont la langue va trop loin ou ne s'avance pas suffisamment ne se rend pas compte de l'excès ou du défaut dans lequel il

tombe. Il croit articuler comme ses parents, alors qu'il articule différemment. C'est l'inconscience de l'altération qui explique qu'elle soit durable. L'enfant chercherait à se corriger s'il avait conscience de sa faute.

En outre, le changement est *absolu* ; ce qui veut dire que le changement s'exécute d'une façon complète et sans recours. Il ne s'agit pas d'une création spontanée, qui ajouterait un élément nouveau au système ; il s'agit de la transformation d'un élément existant. Cette transformation suppose que l'enfant est devenu incapable de reproduire exactement le phonème entendu. Il est même frappant que le phonème qui vient d'être abandonné pour un autre est généralement, de tous les phonèmes étrangers au système, celui que l'on a le plus de peine à articuler. Personne n'a plus de peine à prononcer une *l* mouillée que les Français d'aujourd'hui, qui viennent de la perdre.

Enfin, le changement est *régulier*, c'est-à-dire qu'il s'accomplit dans un sens déterminé par les changements antérieurs. Ces caractères s'expliquent par la nature des éléments qui font l'équilibre du système. Il y a dans tout système phonétique des éléments prépondérants, qui commandent les autres. On peut toujours, en décrivant le système d'un parler quelconque, ramener à quelques principes généraux de position de langue, d'intensité de souffle, d'effort musculaire, etc., tous les détails de ce parler. Sans doute, ces principes généraux ne valent que pour un temps donné, puisque le système se transforme plus ou moins d'âge en âge ; mais au moment où ils existent, ils constituent l'ossature et comme le squelette de la langue. Considérés dans la succession des temps, ils dénoncent les tendances de la langue. Et de fait, on constate, en comparant entre eux différents états historiques de la langue, que les changements manifestés par les derniers étaient en germe dans les états antérieurs.

*
* *

L'exemple classique de la régularité des changements phonétiques est celui de la « mutation consonantique » du germanique, ce qu'on appelle en allemand *Lautverschiebung* (1). Ce phénomène s'observe d'ailleurs en d'autres langues que le germanique, en arménien par exemple et en ossète. Le point de départ en est dans la différence de la prononciation à glotte fermée et de la prononciation à glotte ouverte (voir p. 37).

Quand un peuple a, comme les Germains, l'habitude de la prononciation à glotte ouverte, les occlusives sonores et sourdes sont exposées à une série d'altérations, qui proviennent d'un retard dans la mise en train des vibrations glottales (voir p. 38). D'une part, dans un groupe comme *da* ou *ba*, la vibration des cordes vocales ne commençant pas immédiatement avec l'implosion, une partie plus ou moins grande de la consonne devient sourde ; et finalement la tendance aboutit à transformer en sourde la sonore entière. D'autre part, dans un groupe tel que *ta* ou *pa*, il y a, entre l'explosion de l'occlusive et la production de l'*a* qui suit, un temps plus ou moins court qui s'écoule. Mais l'explosion laisse libre le passage de l'air. De là une tendance naturelle à transformer l'occlusive en aspirée ou même en affriquée, si l'explosion est particulièrement énergique et que les organes, malgré la brusque poussée de l'air cherchant à s'échapper, ne reviennent pas immédiatement à la position de repos. Alors on prononcera *tha*, *pha* ou bien *tsa*, *pfa*. L'aboutissement naturel des aspirées comme des affriquées est la spirante (*þa*, *fa*), si la poussée de l'air rend l'occlusion incomplète (2).

(1) L'interprétation donnée ici de ce phénomène est celle qu'enseignent généralement les linguistes français (MEILLET, **XCIV**, p. 27 ; GAUTHIOT, **VI**, t. XI, p. 192 ; VENDRYES, **XCIX**, p. 130). Elle n'est pas admise par tout le monde ; v. WUNDT, **CCXXIII**, I, 2, 405 ; H. MEYER, **XXXV**, XLV, 107 et suiv. ; HIRT, **CLXVII**, p. 616 ; S. FEIST, **XXVI**, t. XXXVI, 307 et XXXVII, 112.

(2) Le signe *þ* note la spirante dentale sourde qui s'entend dans l'anglais *thick* ou *thank*.

Les deux procès que nous venons d'exposer jouent un grand rôle dans l'histoire des langues germaniques. C'est par eux qu'il faut expliquer qu'aux occlusives sonores de l'indo-européen correspondent toujours des sourdes en germanique commun (gotique *skapjan* « façonner », *itan* « manger », vieux haut-allemand *melkan* « traire » en face de lat. *scabo*, *edo*, *mulgeo*); et aux occlusives sourdes toujours des spirantes (got. *hlifan* « voler », *þahan* « se taire », en face de gr. *κλέπω*, lat. *taceo*). Ce sont là les deux seules mutations qui soient caractéristiques du germanique (1). Mais la spirante issue de l'occlusive sourde n'est pas toujours sourde; il y a des cas où elle apparaît comme sonore. Un linguiste danois, Verner, a montré (2) qu'elle n'était sonore que dans des mots où la syllabe suivante ne portait pas le ton en indo-européen.

En fait, un certain nombre de tendances différentes sont venues traverser le jeu des mutations. Celle-ci par exemple, qui se manifeste dans plusieurs autres langues, que les spirantes sourdes deviennent sonores à l'intervocalique (la découverte de Verner n'y apporte qu'un correctif). Ou cette autre, que les spirantes sonores, par une sorte de reprise du sujet parlant, réagissent contre l'affaiblissement qui les atteint et deviennent des occlusives sonores. Le second cas s'est produit en allemand. Ainsi aux mots anglais *thin* « mince », *thumb* « pouce », ou *thorn* « épine », correspondent en allemand les mots *dünn*, *Daumen* et *Dorn*, qui ont eu à l'initiale, antérieurement à l'occlusive, une spirante. C'est dans le cas de la dentale que cette évolution est la plus nette; elle s'étend même sporadiquement en dehors du domaine allemand (anglais *gold* « or »; *wild* « sauvage », en face de gotique *gulþ*, *wilþeis*). Sur ce domaine on

(1) Les Allemands ont pris l'habitude, suivie souvent par les linguistes des autres pays, de désigner les lois de mutation du germanique sous le nom de *Lois de Grimm*, bien qu'elles aient été découvertes avant Jacob GRIMM par le Danois RASK; voir PEDERSEN, CCXXX, p. 52 et suiv.

(2) Dans un article célèbre de XXXVII, t. XXIII, p. 97.

observe la même évolution pour quelques autres spirantes (1): ainsi dans plusieurs dialectes *w* devient *b* à l'initiale (*bas* pour *wa* ou *beil* pour *weil*), ou *j* devient *g* après *r* (*Ferge* « pilote », *Scherge* « sergent », issus de plus anciens *verjo*, *scerjo*).

Ces exemples montrent qu'il ne faudrait pas rapporter à un principe unique toutes les altérations qu'a subies le consonantisme germanique. Mais il est remarquable qu'à travers toutes les vicissitudes, qui résultent de conditions spéciales, la tendance générale qui se manifeste dans les mutations de date préhistorique continue à se faire sentir dans toute l'histoire des langues germaniques: ainsi, après que le vieux haut-allemand a accompli vers le VI^e siècle de notre ère une seconde mutation consonantique, l'allemand moderne, au moins dans les régions du Sud, en prépare une troisième; sur un autre point du domaine, en danois, une nouvelle mutation est actuellement en train de s'accomplir (2).

Un phénomène comme la mutation des consonnes, qui est un bel exemple de régularité et de continuité, montre en même temps que le changement phonétique peut s'étendre à un groupe de population souvent considérable. Pour apprécier la nature d'un changement, il ne suffit donc pas de comparer la prononciation d'un enfant avec celle de ses parents, c'est-à-dire de ne considérer dans chaque génération qu'un individu isolé. Le seul changement qui compte aux yeux du linguiste est celui qui se manifeste dans le parler d'un groupe d'individus.

Les changements phonétiques se produisent surtout dans le passage d'une génération à l'autre. Encore faudrait-il déterminer la part des changements individuels et celle des changements communs à tous les enfants d'une même génération. Il peut arriver qu'un enfant, par suite d'une disposition congénitale vicieuse, soit incapable de prononcer certains sons, qu'il

(1) BEHAGHEL, CXLIV, pp. 201 et 204.

(2) BRAUNE, XXVI, t. XXXVI, p. 564.

aitend'autres termes un défaut de prononciation. Le plus souvent ces défauts individuels n'intéressent que le praticien. Tout au plus peuvent-ils servir d'indication au linguiste sur les tendances de la langue. Parfois, en effet, ils ne consistent qu'en l'exagération d'une tendance naturelle : ils sont alors symptomatiques, en ce qu'ils dénoncent les points faibles du système; ils montrent en quel endroit la résistance est la moins grande et dans quel sens des tendances nouvelles menacent d'entraîner la langue. Mais ce cas exige de la part du linguiste une grande circonspection et l'on peut en général le laisser hors d'examen; pour reconnaître une tendance, il faut faire porter son étude sur plus d'un individu.

On a cru longtemps que tout changement phonétique partait d'un individu et n'était qu'un changement individuel généralisé. Cette conception des choses est inexacte. Aucun individu n'aurait le pouvoir d'imposer à ses voisins une prononciation à laquelle leur instinct répugnerait; il n'y a pas de contrainte capable de généraliser un changement phonétique. Pour qu'un changement devienne la règle d'un groupe social, il faut qu'il y ait chez tous les individus du groupe une tendance naturelle à l'accomplir spontanément (1). Le pouvoir même de l'imitation est ici hors de cause. Une prononciation aberrante ne suscite pas d'adeptes à son auteur et ne fait en général que le rendre ridicule.

On pourrait objecter l'influence de la mode, qui n'est pas niable dans certains cas. Nous savons qu'à l'imitation des Beauharnais, qui, suivant l'usage des créoles, ne prononçaient pas les *r*, la société distinguée du Directoire affectait d'abolir l'usage de cette consonne : ce fut la mode des *incoyables*, qui ne dura qu'un temps et dont il ne subsiste plus de trace que dans des égendes d'estampes et d'almanachs. L'antiquité a connu des modes semblables. Alcibiade avait l'habitude de prononcer les *r* comme des *l* (Aristophane, *Guêpes*, 44-46); et son fils crut bon

(1) MEILLET, IX, I, 311 et II, 860, et II, t. IX, 595.

de l'imiter (Archippos, cité par Plutarque, *Vie d'Alcibiade*, 41). Catulle se moque d'un Romain de son temps, nommé Arrius, qui, à l'imitation du grec, aspirait les *c* de la langue latine et disait par exemple *chommoda* pour *commoda*.

Ce sont là des cas exceptionnels, qui, dûment interprétés, confirment la règle. On remarquera en effet que ces changements phonétiques n'ont pas abouti. Les Latins ont continué à prononcer leur *c* comme une occlusive; l'histoire du *c* dans les langues romanes ne paraît en rien troublée par la mode que représente Arrius. La prononciation spéciale de ce snob est donc restée étrangère au système phonétique des Latins. Il est vrai qu'elle eût pu se maintenir plus ou moins longtemps dans quelques mots isolés. Ce ne serait plus alors affaire de phonétique, mais bien de vocabulaire. D'ailleurs la question se pose de savoir si la manie ridiculisée par Catulle n'était pas en son fond une simple affaire de vocabulaire. Il est peu probable qu'Arrius ait changé tous les *c* de sa langue en *ch*, c'est-à-dire qu'il ait substitué systématiquement une articulation à une autre : il s'est borné apparemment à introduire le *ch* à la place d'un *c* dans quelques mots, pour leur donner une allure grecque.

Tout différent est le cas des incroyables, qui introduisaient dans le français normal, le français de Paris, une habitude articulatoire d'un autre dialecte français, le dialecte des créoles de la Martinique. Or, l'élimination de l'*r* en français paraît conforme à une tendance générale de la langue, au moins en ce qui concerne l'*r* gutturale, caractéristique du français de, Paris. Dans certaines positions, à la finale après consonne et même à l'intervocalique, cette *r* est aujourd'hui assez peu sensible. Peut-être sans l'influence de l'école et de l'écriture traditionnelle eût-elle déjà disparu du français. A un point d'articulation tout différent, l'*r* alvéolaire anglaise est également en voie de disparition : beaucoup d'Anglais, sans le savoir peut-être, ne la prononcent plus.

On a pris l'habitude en linguistique d'exprimer les changements phonétiques sous la forme de *lois*(1). Telles sont les lois dites « de Grimm » relatives à la mutation des consonnes en germanique. On peut déjà, par ce qui précède, se rendre compte de la valeur qu'il faut donner ici au mot « lois ». Une phrase demeurée célèbre proclamait que « les lois phonétiques agissent d'une façon aveugle, avec une nécessité aveugle », *die Lautgesetze wirken blind, mit blinder Notwendigkeit* (2). Cette phrase, qui a provoqué en son temps d'ardentes polémiques, fait plutôt sourire aujourd'hui. Le moins qu'on puisse en dire est qu'elle est téméraire, en conférant à la loi phonétique une autorité injustifiée. La loi phonétique n'exerce pas d'action, et elle n'est pas « nécessaire » au sens scientifique du terme. C'est le mot « loi » abusivement employé qui a induit ici en erreur.

Une loi est faite pour commander aux actes humains et par suite à son action tournée vers l'avenir : ainsi, la loi pénale règle le sort des coupables, la loi civile dicte aux citoyens leur conduite. C'est déjà par une extension fâcheuse qu'on a appliqué le mot de loi aux vérités naturelles qui résultent de l'expérience ; ainsi en physique ou en chimie. Ce qui a favorisé l'extension, c'est que dans ces sciences les rapports que découvre l'expérience entre les phénomènes sont des rapports constants ; de sorte que la loi, simple formule de rapports, quand elle ne fait que suivre l'expérience, a l'air de la précéder. Mais c'est par un abus de langage qu'on attribue à la loi un caractère impératif.

(1) V. la bibliographie dans VAN GINNEKEN, LXXXVII, p. 462, et notamment : MEILLET, *Les lois phonétiques*, IX, t. I, p. 311 ; WECHSSLER, *Gibt es Lautgesetze ?* ; B. DELBRÜCK, *Das Wesen der Lautgesetze* (XXIV, I, 277-308 [1902]) ; J. VENDRYES, *Réflexions sur les lois phonétiques* (XCIX, 115-130 [1902]) ; et BAUDOUIN DE COURTENAY, CXLII.

(2) Elle est du linguiste allemand HERMANN OSTHOFF (1890). C'est entre 1870 et 1880 qu'on a commencé à ériger en principe l'existence des lois phonétiques. Voir SCHUCHARDT, CCIV.

Les lois phonétiques ne sont même pas assimilables aux lois physiques et chimiques. C'est un lien de circonstance et non un lien de nature qui unit deux états successifs d'une même langue ; aussi ne peut-on savoir *a priori* comment tel son évoluera, parce qu'il y a toujours dans l'évolution des sons un nombre plus ou moins grand de facteurs inconnus qui interviennent. Toutefois, comme formule de changement, réalisé dans le passé, la loi phonétique a un caractère absolu. Ce caractère résulte de la cohésion du système phonétique et de la régularité des changements (voir p. 44). Comme ce n'est pas dans un mot isolé que réside le changement, mais bien dans l'articulation, tous les mots qui comprennent la même articulation sont altérés de la même façon. C'est là tout le principe des lois phonétiques ; celles-ci sont des formules qui résument des procès, des règles de correspondances.

Au moyen des lois phonétiques, on peut enfermer en quelques formules l'histoire des sons d'une langue et donner la clef des transformations qu'ils ont subies. Si l'on connaît un mot de la langue, dont la loi justifie la forme, on connaîtra d'avance la forme de tous les autres mots qui tombent sous le coup de la loi. Étant donnés deux dialectes, issus chacun d'une même langue suivant des lois propres, l'aspect phonétique en est révélé par la connaissance de ces lois. Si je sais que l'allemand a changé en *z* à l'initiale le *t* ancien, conservé par l'anglais, je m'explique la forme *Zähre* en face de *tear* « larme », mais je comprends aussi l'opposition de *zehn* et de *ten* « dix », de *zwingen* « contraindre » et de *twinge* « serrer », de *Zunge* et de *tongue* « langue », etc. L'un de ces mots fait prévoir l'autre. Il est arrivé parfois aux linguistes de reconstituer *a priori* la forme d'un mot inexistant, qui s'est trouvé justifié après coup par la découverte d'un nouveau texte. Les lois phonétiques sont à la base de tout travail étymologique. L'étymologiste qui n'en tiendrait pas compte ferait œuvre vaine.

Il est facile de montrer aussi combien elles peuvent donner

de secours à l'étude des langues étrangères. Pour apprendre une langue nouvelle, on tire une aide précieuse de la connaissance des règles de correspondances entre cette langue et celles que l'on sait déjà. Ainsi, sachant que l'espagnol change en *h* l'*f* initiale du latin, je connais d'avance *hacer* « faire », *harina* « farine », *heno* « foin », *hierro* « fer », *hijo* « fils », *hoja* « feuille », *humo* « fumée », etc. Il y a une sorte de flair qui dirige en pareil cas la mémoire et au besoin y supplée en permettant de retrouver la forme d'un mot avec une certaine garantie d'authenticité. Les chances d'erreur subsistent néanmoins. Il y a même des fautes de langage qui résultent d'une application intempestive ou exagérée des lois phonétiques (tels les faits d'hyperdialectisme ou d'hyperurbanisme, dont il sera question p. 59). Dans le cas précédent, on se tromperait en voulant reconstituer *a priori* le nom du « feu » en espagnol, d'après la correspondance du latin *focus*, de l'italien *fuoco* et du français *feu*. La vraie forme est *fuego* et non pas *huego*. C'est que le passage de l'*f* initial à *h* ne se produit pas en espagnol devant *u* en hiatus. Les dialectes gascons vont à cet égard plus loin que l'espagnol : ils disent *huek* pour « feu », effectuant le passage de *f* initial à *h* en toute position (1).

Le premier soin du linguiste doit être de définir exactement les conditions d'application de la loi et son extension dans l'espace et dans le temps.

Les changements phonétiques, en effet, sont limités dans le temps : une fois que le changement a atteint tous les mots sur lesquels il portait, la loi qui l'exprime est pour ainsi dire abolie. La langue peut recréer des combinaisons nouvelles, toutes semblables à celles que le changement atteignait précédemment ; ces combinaisons subsistent sans changement ; on dit qu'elles ne tombent plus sous le coup de la loi. Ainsi toutes les langues ont des doublets, représentant des mots de source

(1) Voir MEILLET, *Linguistique historique et linguistique générale*, XLII (1908), p. 5.

identique, introduits dans la langue à des époques différentes ; les plus anciens se reconnaissent à ce qu'ils sont plus déformés, ils ont subi l'action de changements phonétiques qui n'agissaient plus à la date où les autres ont été introduits. Nous avons en français les mots *avoué* et *avocat*, *loyal* et *légale* issus respectivement de mêmes prototypes latins : quand les seconds sont entrés en français, par une voie d'ailleurs différente des premiers, les changements phonétiques qui avaient provoqué les altérations de ceux-ci avaient depuis longtemps cessé d'agir.

Il arrive de même que les formules de correspondances établies entre certaines langues se trouvent mises en défaut par des emprunts ultérieurs. L'allemand répond par *ss* à un *t* simple ou double intérieur de l'anglais : ainsi *besser* s'oppose à *better* comme *Wasser* à *water*. Mais les deux langues ont un même mot *butter* « beurre » et un mot, allemand *Messe*, anglais *mass* « fête » (dans *christmas*, *lammas*) qui contredisent chacun dans un sens différent la loi précédente. C'est que *butter* et *mass* (*Messe*) sont des emprunts au latin.

Même en cherchant à tenir compte des conditions qui précisent la portée et l'extension des lois phonétiques et permettent d'interpréter comme des faits naturels ce qui constitue en apparence des exceptions, on ne réussit pas toujours à écarter toutes les difficultés ; il y en a qui sont inhérentes à la méthode même. D'une part, la loi phonétique ne renseigne qu'imparfaitement sur la nature du changement dont elle enregistre le résultat ; et d'autre part, elle n'est jamais qu'une moyenne, en laquelle se résument divers procès compliqués.

Parmi les changements phonétiques, il faut bien distinguer ceux qui se produisent par *substitution* de ceux qui se produisent par *évolution*. Il y a évolution lorsque spontanément, par une innovation naturelle, un son se transforme en un autre. Ainsi, dans le français de l'Île-de-France, l'*e* long fermé du latin est devenu successivement *wè* puis *wa* (écrit aujourd'hui

oi suivant une graphie ancienne, qui avait déjà cessé d'être exacte au ^{xiii}^e siècle). Nous prononçons *lwa*, *rwa*, *pwar*, *lwar* ce qui s'écrit *loi*, *roi*, *poire*, *loir*. Telle est la prononciation régulière du français de Paris. Si l'on entend prononcer de la même façon dans des parlers éloignés de la capitale, c'est le plus souvent par emprunt au parler de Paris, et non pas par une innovation naturelle à ces parlers. La preuve du fait est fournie souvent par les parlers eux-mêmes, qui sous une forme plus ancienne ou pour certains mots spéciaux conservent encore çà et là la prononciation qui leur est naturelle : ainsi dans tel dialecte rural on entendra dire *un lèr* pour *un loir* à côté d'une *poire*. La prononciation *poire* est un fait d'imitation, c'est-à-dire d'emprunt (1).

L'importance de l'emprunt en matière de changement phonétique se manifeste dans la constitution de toutes les langues littéraires (voir p. 320). Ainsi quand les parlers du nord de l'Allemagne substituent *ai* et *au* aux sons simples *i* et *u*, c'est un fait d'emprunt; le changement n'est pas spontané. De même quand un Saxon, adoptant la prononciation de l'allemand normal, dit *müssen* et *schön* au lieu de *missen* et *schèn*, c'est un changement par substitution et non pas par évolution (2).

Mais l'énoncé de la loi phonétique ne révèle pas la nature du changement; il faut des témoignages accessoires et une enquête spéciale pour reconnaître jusqu'à quel point du territoire le changement est naturel et spontané, et à partir de quelle limite il résulte d'une substitution par imitation. Il est probable que fréquemment dans l'histoire des langues anciennes, lorsque l'on formule une loi phonétique qui englobe la totalité d'un pays étendu, on range sous cette loi des faits différents en confondant sans le vouloir la substitution et l'évolution.

(1) Sur le caractère des emprunts dans les patois, voir GRAMMONT, VI, X, 293 et TERRACHER, CXXIV, introduction.

(2) POIROT, II, t. IX, p. 603; cf. BREMER, CXLVII, p. 11 et pour l'anglais STORM, CCIX, p. 820.

Bien d'autres causes échappent à la loi phonétique. Lorsque l'on dit que l'aspiration *h* ou la spirante *w* (digamma) ont disparu du grec, on résume en une ligne une évolution extrêmement complexe et où la phonétique n'est pas seule intéressée. Il faut voir dans l'*Aperçu* de M. Meillet (1) quelles ont été les vicissitudes de la prononciation des deux phonèmes, comment des circonstances politiques ou sociales ont contribué à la maintenir ou à la restaurer dans certains parlers, à l'éliminer de certains autres. En fait, si l'*h* initial n'a laissé aucune trace dans les parlers modernes de la Grèce, l'histoire de sa disparition embrasse une période de temps considérable; il avait cessé d'être prononcé de fort bonne heure dans l'ionien d'Asie ou dans l'éolien de Lesbos, mais on rencontre encore des traces certaines de son existence à l'époque chrétienne. Plus considérable encore est le temps qu'il a fallu au digamma pour disparaître; l'ionien et l'attique l'ont perdu avant l'époque historique, mais en Laconie on le prononçait encore à l'époque où s'est compilé le lexique dont Hésychius a tiré parti, et peut-être même dans cette région n'est-il jamais complètement mort puisque le tsaconien d'aujourd'hui, en disant *vanne* pour « agneau » (anc. *Ἐρνειον*) semble encore le conserver. Il n'en est pas moins vrai que la tendance générale du grec, de tous les dialectes grecs, les portait à éliminer aussi bien *h* que *w*; et ainsi, le linguiste est en droit de dire que cette élimination, même si le tsaconien y fait exception aujourd'hui, est une des lois de la langue grecque. La formule qu'on en donne ainsi exprime une tendance de la langue et résume une évolution phonétique qui comportait dans la réalité nombre de modalités, diverses suivant les époques et les lieux.

L'examen de la plupart des grands changements phonétiques qui caractérisent les langues conduirait à la même conclusion.

Les lois phonétiques que formulent les linguistes n'expriment

(1) XCIII, pp. 24, 27, 167.

jamais que des *moyennes* aussi bien dans l'espace que dans le temps. Ce n'est pas d'un seul coup ni au même moment que, sur une étendue de terrain considérable comme celle où l'on parle français ou allemand, grec ou latin, une transformation phonétique s'accomplit. Et pourtant nous pouvons dire que le français a changé en *oi* l'*e* long fermé du latin ou qu'à l'intérieur des mots l'allemand répond par *ss* à un *t* simple ou double de l'anglais. Car en fait, à prendre les exemples un à un dans le dictionnaire, après avoir naturellement éliminé toutes les exceptions qui résultent de l'emprunt, il n'en resterait certainement pas un seul qui contredit la règle. Pour l'historien du langage, qui n'examine que les résultats et embrasse du regard l'ensemble du développement de la langue, la loi est quasi absolue. Mais celui qui observe la langue parlée et qui parcourt un pays assez vaste au moment où s'accomplit une transformation phonétique, voit les choses sous un jour tout différent : s'il veut fixer dans l'espace et dans le temps la date d'une évolution phonétique, il aboutit fatalement à ne considérer qu'un seul individu en le comparant à ses ascendants et à ses descendants directs.

A réunir les données que fournissent les parlers d'une même langue aux diverses dates de leur histoire, on obtient, pour l'évolution de chaque phonème, une courbe régulière (p. 44). Et même, géographiquement parlant, on observe souvent sur une aire donnée une dégradation phonétique qui fait que d'un village à l'autre on passe par les intermédiaires de l'évolution.

Une tendance du breton moderne est de transformer en *f* le phonème complexe qu'on écrit *c'hw*. Ce phonème comprend une spirante gutturale sourde suivie de la semi-voyelle *w*, prononcée comme en anglais. Dans le nord du domaine breton, en léonard, ce phonème peut s'entendre encore avec netteté : *c'hwéc'h* « six », *c'hwero* « amer »; dans le sud-ouest du domaine, entre Douarnenez et la pointe du Raz, les mêmes

mots sont prononcés *fèc'h*, *fero* avec la spirante *f* du français *fève* ou *faire* (1).

Théoriquement on se représente sans peine les étapes de l'évolution. Le *c'h* a dû passer d'abord à une simple aspiration l'esprit rude des Grecs, l'*h* des Allemands; nous connaissons ce passage par d'autres langues et notamment par l'allemand lui-même. En même temps le *w* tendait à n'être plus qu'une spirante denti-labiale et aboutissait à un simple *v*; changement également bien attesté et qu'on pourrait appeler classique puisqu'il s'est effectué dans beaucoup de langues, à commencer par le latin vulgaire et l'allemand. Dès lors le groupe ancien *c'hw* devenait *hv*. Et ce groupe *hv* à son tour subissait une transformation à laquelle on pouvait s'attendre. Le souffle de l'*h* arrêta les vibrations glottales et envahissait le *v*, dont il faisait une sourde *f*. Ainsi en vieil-irlandais le groupe *hv* (issu de *sw* et non pas de *c'hw* comme en breton) a donné régulièrement *f*. L'évolution de *c'hw* en *f* suppose donc plusieurs intermédiaires, mais tous légitimes et répondant à des faits constatés ailleurs.

Or, si l'on quitte la région du léonard pour se diriger vers Douarnenez par Châteaulin et Locronan, on rencontre géographiquement espacées sur le domaine breton les étapes que des considérations théoriques permettent de reconstituer. On refait en quelque sorte sur le terrain l'histoire des transformations effectuées : on passe de *c'hw* à *hw*, puis à *hv*, puis à *f*; les aires géographiques des phonèmes se juxtaposent par dégradations successives. Il est juste de dire en général que le passage de *c'hw* à *f* résulte d'une des tendances du breton moderne, mais en fait ce passage n'est complètement réalisé que dans une partie du territoire; et il suppose la succession de procès complexes que la loi phonétique n'indique pas.

Les exceptions aux changements phonétiques sont inévi-

(1) J. Loth, VIII, t. XVIII, p. 238 et V. NDRYES, I, t. XVI, p. 300.

tables. Nous en avons vu quelques exemples, qui tiennent à ce que souvent des mots s'introduisent dans la langue postérieurement à l'action des « lois » qui devraient les modifier. Ce n'est qu'une question d'emprunt, et de date dans l'emprunt. Dans l'histoire de toutes les langues, un grand nombre des exceptions résultent de l'emprunt, c'est-à-dire d'influences externes.

Beaucoup sont dues aussi à ces influences internes qui se résument dans ce qu'on appelle l'analogie. L'analogie consiste en ce que l'action d'autres mots de la langue suspend ou répare l'altération imposée dans un mot par la loi phonétique. Ainsi, c'est une loi du français normal que le *c* latin y est devenu *ch* devant un ancien *a*. Nous disons *chien*, *chèvre*, *cheval*, *chanfre*, de *canem*, *capram*, *caballum*, *cantor*. Du latin *capsa* nous est venu directement le mot *châsse*. Par emprunt à un dialecte méridional, nous avons de ce mot un doublet *caisse*, entré en français à une date où la loi en question n'agissait plus : c'est un des cas visés plus haut d'influence externe. Mais du latin *vincat*, subjonctif du verbe *vinco*, on attendrait en français qu'il *vainche* : si nous disons qu'il *vainque*, c'est que nous avons dans ce subjonctif rétabli l'occlusive d'après des formes comme le participe passé *vaincu*, où elle se conservait régulièrement devant *u*.

L'analogie corrige ou entrave sans cesse l'action des lois phonétiques. La régularité du développement des phonèmes est souvent dérangée par des actions analogiques; ce qui faisait dire à un étymologiste éminent, épris d'ordre et de clarté, qu'il éprouvait parfois « des mouvements d'humeur contre les ravages de l'analogie » (1). En effet, il n'y a guère de procès phonétique qui n'en soit plus ou moins atteint et troublé. Souvent c'est le sens des mots qui exerce son action : de là naissent les accidents d'étymologie populaire, qui sont également

une des « plaies » de la phonétique. Nous en reparlerons p. 212.

Il faut ranger ici les faits d'hyperurbanisme ou d'hyperdialectisme (1). On appelle hyperurbanisme l'excès auquel entraîne le souci de la correction, quand on se pique de beau langage. Un paysan d'Italie, voulant parler le latin de Rome et sachant qu'à un *o* long de son dialecte correspondait souvent la diphthongue *au* dans le langage de la capitale, disait *plaustrum* pour *plostrum*, *cauda* pour *coda*, *plaudere* pour *plodere*; c'est un hyperurbanisme. Étymologiquement dans ces trois mots l'*o* long est le plus ancien. Mais le citadin aussi, pour ne pas être taxé de parler paysan, avait une tendance naturelle à l'hyperurbanisme; il adoptait volontiers *plaustrum*, *caudà* ou *plaudere*. Nous savons en effet que ces prononciations ont été usitées à Rome même, et probablement par de vieux Romains. Le sénateur Florus reprochait un jour à Vespasien de prononcer *plostrum*, à quoi Vespasien répondit plaisamment en interpellant le sénateur : « Salue, Flaure ». C'est Vespasien qui avait raison : *plostrum* est la forme correcte ; *plaustrum* est un hyperurbanisme, autant que pourrait l'être *Flaurus*.

Quand on parle un dialecte étranger, on est exposé à des fautes provenant d'hésitations sur la forme des mots ; une faute fréquente est d'être trop correct, de pécher par excès de purisme. Cette faute a été souvent commise par les Grecs, lorsqu'ils s'essayaient à écrire dans un dialecte qui n'était pas le leur. Dans le dorien des auteurs pythagoriciens il y a maint hyperdialectisme : comme ces auteurs (ou leurs copistes ?) savaient qu'à un *η* attique répondait souvent un *α* long en dorien, ils ont changé en *α* bien des *η* attiques, qui en dorien restaient régulièrement *η* : par exemple *αἴσθασις*, *κίναςις*, *ἀμετάβλατος*, etc. qu'on lit dans les écrits pythagoriciens au lieu de *αἴσθησις*, *κίνησις*, *ἀμετάβλητος*. On conçoit qu'à l'époque où les dialectes grecs se fondaient dans la langue commune, de

(1) A. THOMAS, CXXV, 3^e vol., p. 32.

(1) H. OERTEL, CXXXVII, p. 148 et suiv.

pareilles fautes fussent fréquentes dès qu'on voulait écrire dans un dialecte pur. On était facilement induit en erreur par la bigarrure du dialecte, semé de formes communes, et où il était souvent malaisé de discerner ce qui était proprement dialectal de ce qui ne l'était pas. Même les gens qui de naissance parlaient le dialecte étaient exposés aux hyperdialectismes.

*
* *

Nous avons rencontré, dans l'exposé qui précède, des cas où les tendances phonétiques régulières se trouvaient en conflit avec des tendances de caractère différent. Ces cas ont dû se présenter souvent dans l'histoire des langues; c'est à eux qu'il faut attribuer les irrégularités de toute histoire phonétique. En particulier, il a dû arriver souvent qu'un peuple change de langue, et par conséquent qu'une même langue soit parlée par divers peuples. Tantôt un vainqueur impose sa langue à un vaincu. Tantôt les conditions politiques ou sociales déterminent un peuple à adopter la langue d'un voisin. De là dans le développement de certaines langues des transformations rapides et étranges. Car le peuple qui adopte une nouvelle langue y applique parfois les habitudes de prononciation de la langue qu'il quitte. C'est ainsi qu'on a cherché l'influence du gaulois dans la phonétique du latin vulgaire de la Gaule. Sur ce point, il est vrai, les romanistes ne sont pas d'accord (1). Il est d'autre part certain qu'on observe des évolutions phonétiques semblables dans les langues de peuples de race différente, mais géographiquement contigus, comme le livonien (langue finnoise) et le lette (2) (langue indo-européenne), comme l'arménien (langue indo-européenne) et le géorgien.

Certains linguistes ont été enclins à exagérer l'influence des changements de langue en y rapportant l'origine des princi-

(1) MEYER-LÜBKE, CLXXXI, p. 170. Pour l'influence du slave sur le roumain, v. DENSUSIANU, LXVI, t. I, p. 241. — (2) JESPERSEN, CLXXIII, p. 79.

paux changements phonétiques (1). En fait, il y a des changements phonétiques spontanés qui résultent d'une altération naturelle du système et que l'usage même de la langue provoque et justifie.

L'étude du développement des langues permet de distinguer dans une série de transformations phonétiques celles qui sont dues à des circonstances étrangères. Le linguiste, qui s'est préalablement appliqué à connaître à fond le système phonétique d'une certaine langue à un moment de son évolution, reconnaîtra sans peine dans l'histoire ultérieure de cette langue l'effet des tendances naturelles que contenait en germe l'état plus ancien.

Cette étude promet des résultats d'une portée générale. En réunissant et en coordonnant les renseignements fournis par toutes les langues dont on connaît l'histoire, on pourra établir quels sont les procès réguliers de transformation phonétique. Le travail n'est pas encore fait. Mais déjà n'importe quel linguiste, connaissant la phonétique historique de plusieurs langues, n'hésitera guère à dire quel est le plus ancien de deux états phonétiques attestés et dans quel sens la transformation s'est faite.

(1) Voir notamment GAMILLSCHEG, *Ueber Lautsubstitution (Prinzipienfragen der romanischen Sprachwissenschaft* (1911), p. 162-191) et cf. DELBRÜCK, CLIII, p. 152.

CHAPITRE III

LE MOT PHONÉTIQUE ET L'IMAGE VERBALE

Les changements phonétiques dont il a été question jusqu'ici résultaient de la transformation du système phonétique de la langue. La cause de l'altération subie par les phonèmes devait être cherchée dans le rapport de ces phonèmes avec l'ensemble du système. Mais ce type de changement n'est pas le seul que le linguiste ait à considérer.

Il n'y a pas dans les langues de phonèmes isolés. Cela ne veut pas dire seulement que les phonèmes n'ont pas d'existence indépendante et ne sont analysés à part que par abstraction, puisque dans chaque langue ils constituent un système. Cela veut dire aussi qu'on ne les emploie pas isolément. On ne parle que par combinaison de phonèmes. La moindre phrase, le moindre mot supposent une succession de mouvements articulatoires complexes, combinés entre eux. De ces combinaisons résultent des actions réciproques qui entraînent divers genres d'altérations. Les changements qui affectent les phonèmes par suite de leurs rapports avec les phonèmes du même mot sont ce qu'on peut appeler les *changements combinatoires*. Ils ne sont pas, dans l'histoire du langage, moins importants que les précédents (1).

Mais avant d'en aborder l'étude, il y a lieu de fixer les limites du groupe phonétique à l'intérieur duquel se produisent les changements combinatoires, ou en d'autres termes de définir le *mot phonétique*.

(1) SIEVERS, CCV, p. 377. Remarquable exposé des faits slaves dans BROCH, CXLIX, p. 185.

*
* *

La question qui se pose est double; elle consiste à examiner d'abord si une phrase d'une langue quelconque, considérée uniquement dans les phonèmes qui la composent, comporte ou non des divisions sensibles au sujet parlant; et ensuite si ces divisions coïncident avec des divisions psychiques ou grammaticales.

Sur le premier point, on peut répondre sans hésiter par l'affirmative. Qu'il y ait dans une phrase quelconque des divisions phonétiques naturelles, cela n'est pas douteux. Ces divisions sont même de plusieurs sortes.

Une des plus sensibles est la division en syllabes. Tout sujet parlant en a conscience, comme le prouve la pathologie mentale (1). On a observé des cas d'amnésie où le sentiment de la syllabe survit à l'oubli complet du mot. Tel malade ne peut désigner les objets que par le nombre des syllabes qui composent le mot qui les représente; sans pouvoir exprimer ni *chapeau* ni *tabouret*, il sait et il indique avec les doigts de la main que le premier de ces mots a deux syllabes et le second trois. Il a perdu le souvenir des mouvements articulatoires qu'il fallait effectuer pour prononcer le mot, mais il sait encore quel en était le nombre. Il est vrai qu'on pourrait récuser le témoignage de cette expérience sous prétexte qu'il s'y mêle des habitudes acquises lors de l'apprentissage de la lecture et qu'il est impossible de distinguer ce qui appartient au langage écrit et au langage parlé; les habitudes de la main qui trace les lettres et celles de l'œil qui les perçoit peuvent en effet se mêler ici et troubler les rapports des faits.

On tire de la versification des conclusions plus solides. Dans un grand nombre de langues, le mètre repose sur le nombre des syllabes, et cela dans des langues qui ignoraient l'écriture,

(1) Voir ROUSSELOT, CXV, II, p. 969.

où la poésie ne vivait que de tradition orale. Ainsi dans l'Inde et en Grèce, aux débuts de la littérature, on composait de longs poèmes où il était tenu un compte rigoureux du nombre des syllabes, si nous en jugeons du moins par les héritiers directs des richis védiques ou des fondateurs de la lyrique lesbienne (1). Les débuts de l'écriture confirment ce témoignage. Dans l'écriture phonétique, c'est par syllabes que l'on a d'abord noté le langage. La division en syllabes a précédé, et même retardé plus ou moins longtemps, la division en lettres (voir la 5^e partie). Pour distinguer les éléments de la syllabe, il a fallu une analyse longue et délicate. Les premiers alphabets sont antérieurs à ce travail : ils sont syllabiques.

La division en syllabes a même précédé la division en mots. Dans les textes les plus anciens de beaucoup de langues, les mots ne sont pas séparés. La fin d'un mot est combinée d'après les règles de l'écriture syllabique avec le commencement du mot suivant ; c'est le cas dans les écritures anciennes de l'Inde. Encore dans l'écriture cypriote, qui est syllabique, les mots grecs των αιλων, τον αργυρον sont notés *to na i lo ne, to na ra ku ro ne*.

Il semble que la division en syllabes s'impose d'abord à l'esprit de quiconque veut noter dans l'écriture une phrase qu'il entend ou qu'il prononce : on sait combien les personnes peu cultivées ont de la peine à séparer correctement les mots, combien elles ont au contraire le sentiment de la séparation des syllabes : cette dernière paraît la plus naturelle, l'autre a une part de convention qui exige de l'étude et de la pratique.

Et cependant définir la syllabe est chose assez malaisée (2).

Prenons le cas le plus simple : celui où se présente une série alternée de consonnes et de voyelles. Soit un groupe comme

(1) L. HAVET, **LXXX**, p. 166.

(2) Ces lignes étaient écrites lorsqu'a été publié le *Cours* de F. DE SAUSSURE, **CXXI**, ou se trouve exposée, p. 64 et suiv. (notamment p. 89), une théorie très originale de la syllabe.

le français *l'Académie des Beaux-Arts*, prononcé *lakadémi-débozar*. De la définition que nous avons donnée plus haut des consonnes et des voyelles, on peut dégager un principe qui règle ici la division en syllabes. Les voyelles comportent toutes une ouverture de bouche ; cette ouverture, de dimension variable, est cependant toujours plus grande que celle qui est de mise pour les consonnes. Certaines consonnes même, les occlusives, ne comportent aucune ouverture. Les autres, pour lesquelles il y a ouverture de la cavité buccale, sont caractérisées par un bruit de frottement, ce qui suppose que l'ouverture y est relativement étroite. Un groupe de sons comme celui que nous avons supposé représente donc une succession d'ouvertures et de resserrements allant parfois jusqu'à la fermeture. Les ouvertures y correspondent aux voyelles, et les resserrements aux consonnes. Le fait apparaît d'une façon frappante sur le tracé d'un cylindre enregistreur. En suivant les mouvements de la plume, on y peut lire la division des syllabes : les voyelles y dessinent des courbes plus ou moins développées, dont les retombées marquent les temps de fermeture qui constituent les consonnes.

Ce qui est très délicat, c'est de marquer le point précis où les syllabes commencent ou finissent. M. Roudet enseigne que la syllabation offre trois aspects suivant le point de vue auquel on se place. « Toutes les fois que l'on passe d'une syllabe à une autre, il y a, dit-il, une variation brusque, qui affecte à la fois le régime de l'expiration, le mouvement articulaire et la perceptibilité auditive (1). » Cette triple variation permet dans un certain nombre de cas de fixer la limite des syllabes ; dans beaucoup d'autres, la division est arbitraire. Il serait aussi puéril de chercher à la fixer que de vouloir déterminer à quel point précis se trouve le fond d'une vallée entre deux montagnes.

(1) **CXIII**, p. 182.

La définition du mot phonétique ne comporte guère moins d'arbitraire, en ce sens qu'il y a souvent des syllabes et même des groupes de syllabes dont on ne sait si l'on doit faire des mots indépendants ou les rattacher aux mots voisins. Suivant les langues, la division est plus ou moins tranchée.

On devrait avoir dans l'accent un moyen de résoudre le problème. Nous avons vu que l'émission du souffle, à la sortie de la trachée, ne se produit pas d'une façon régulièrement égale. La dépense d'air n'est pas continue, car les muscles qui règlent la marche du soufflet vocal tantôt en précipitent, tantôt en ralentissent le mouvement. Il y a donc, en plus ou moins grand nombre suivant les langues et suivant les sujets, des accélérations, des saccades, des diminutions de vitesse, des temps d'arrêt. En d'autres termes, la parole renferme en soi un principe rythmique avec des temps forts et des temps faibles. De même que nous décomposons une phrase musicale en mesures, abstraction faite de la mélodie, de même on pourrait reconnaître dans une phrase quelconque, abstraction faite du sens, un certain nombre de divisions, moins régulières sans doute et d'étendue plus variable que dans la musique, mais également déterminées par le retour périodique de temps forts. Il y a dans le langage des sommets et des dépressions.

Or ces sommets ont fréquemment une valeur psychique. On dirait parfois que les mouvements musculaires qui produisent l'intensité et la hauteur sont déterminés par des causes psychiques. L'accent semble insuffler la vie à l'intérieur de la carcasse phonétique. Suivant une métaphore empruntée aux grammairiens anciens, l'accent est « l'âme » du mot; qu'il soit de hauteur ou d'intensité, il donne au mot son caractère et sa personnalité. Toutefois l'accent ne suffit pas à définir le mot (1).

(1) Sur l'accent en français, voir de fines remarques de M. GRAMMONT, LXXVIII, p. 121.

D'abord, il n'en marque la limite que d'une façon imparfaite. Sans doute dans certaines langues la place de l'accent est réglée par la fin du mot; dans d'autres, l'accent frappe la finale, ou la pénultième; dans d'autres, c'est le commencement du mot qui est accentué. Mais ces cas n'épuisent pas toutes les possibilités; il y a des langues dont l'accent variable ne donne aucune indication sur la fin du mot. En outre, il arrive que le groupement de plusieurs mots ne soit pourvu que d'un seul accent, ou qu'inversement il y ait deux accents sur un seul mot. L'indo-européen, comme le prouvent le grec ou le sanskrit, possédait ce qu'on appelle des enclitiques, petits mots sans autonomie rattachés au mot précédent. Dans nos langues modernes, à accent d'intensité, certains groupes de mots sont prononcés d'une seule émission de voix avec une augmentation de souffle sur une seule syllabe du groupe. D'autre part, nous connaissons en sanskrit des mots pourvus de deux accents, et, dans les langues à accent d'intensité, il se développe souvent un accent secondaire en plus de l'accent principal.

On ne saurait établir un rapport définitif et constant entre l'accent et le mot. Il y a des langues à accent de hauteur dont certains mots essentiels n'avaient pas d'accent, tel le verbe sanskrit, dans plusieurs de ses emplois : quelle que soit l'importance du verbe dans une phrase sanskrite, il est généralement atone en proposition principale. Il ne faut donc pas confondre l'indépendance, l'expressivité et l'accentuation du mot. Dans des exemples russes comme *ú morja* « près de la mer », *ná zemlju* « sur la terre », *pó gorodu* « dans la ville », le nom est enclitique à la préposition (1). D'autre part on remarquera que l'accent ne frappe pas nécessairement la syllabe la plus importante du mot : en français nous avons l'accent sur la finale, c'est-à-dire le plus souvent sur des éléments de formation, des suffixes, tandis que le radical est inaccentué (2).

(1) BOYER et SPÉRANSKI, LIII, p. 31 n. 2 et p. 91 n. 2.

(2) JESPERSEN, CXXXIII, p. 26 et suiv.

Tout cela doit nous engager à définir indépendamment de l'accent le mot phonétique.

Dans beaucoup de langues, la « tranche » finale des mots, pour parler comme les phonéticiens, subit des traitements spéciaux que ne connaissent ni la tranche initiale ni les tranches intérieures (1). C'est assurément là le meilleur argument à faire valoir pour prouver l'existence du mot phonétique. Comme Gauthiot l'a montré, abstraction faite de la valeur morphologique du mot, de ses dimensions ou de son accent, la tranche finale, en temps que finale, est *débile*. Ce principe général de la débilité des finales comporte suivant les langues des applications variées ; la débilité est plus ou moins grande. Mais dans les modalités auxquelles le principe est soumis, on peut trouver une confirmation du principe ; car les résultats de la débilité sont d'autant plus nets que le mot est lui-même plus indépendant, plus autonome. Ainsi la prononciation spéciale des finales est fonction de l'existence du mot et en définit la limite.

*
* *

L'existence du mot phonétique étant admise, on peut étudier les modifications qui s'y produisent par l'action réciproque des éléments qui le composent.

Justement le dernier fait considéré est un de ces faits généraux qui résultent de l'existence du mot phonétique ; il fournit un exemple de ce qu'on appelle les changements combinatoires. Une finale évolue dans les langues indo-européennes en tant que finale, c'est-à-dire à cause de la place qu'elle occupe, abstraction faite de toute autre considération ; s'il y a dans certaines de ces langues des atténuations au principe général de l'affaiblissement des finales, voire même des exceptions qui ont permis à telle ou telle finale de subsister intacte, c'est que

(1) GAUTHIOT, LXXIII, p. 34-35.

d'une part toutes les langues n'ont pas maintenu avec la même netteté le caractère tranché de la fin de mot ; c'est aussi que des actions particulières sont venues traverser l'action générale qui débilite les finales.

Ainsi, l'*m* finale a de bonne heure cessé d'être prononcée en latin ; mais le mot *rem* a conservé sa nasale, dont la trace subsiste encore dans le français *rien*. C'est qu'il s'agit d'un mot court, monosyllabique, et que les mots courts résistent souvent à des altérations qui sont régulières dans les mots longs. Inversement, les mots longs présentent parfois des altérations spéciales, du fait de leur longueur (1). C'est le cas notamment pour des mots très fréquemment employés et qui, vu leur fréquence, sont compris avant d'avoir été énoncés, à tel point que le sujet parlant peut se dispenser de les articuler complètement et se contente de les prononcer en raccourci ; l'usure phonétique y est particulièrement accusée. Ce sont généralement ou bien des outils accessoires du langage, ou bien des formules toutes faites qui échappent à ce besoin de netteté que le souci d'être compris impose à l'articulation. Il y a dans toutes les langues des particules, prépositions ou conjonctions, qui souvent sont dérivées d'anciens mots autonomes transformés en outils grammaticaux (voir p. 196). Ainsi en grec moderne les particules *θα* et *ας* qui marquent l'une le futur, l'autre le subjonctif (2) : *χάνω* « je perds », *θα χάνω* « je perdrai » ; *ἀγαπῶ* « j'aime », *θα ἀγαπῶ* « j'aimerai » ; *εἶμαι* « je suis », *ας εἶμαι* « que je sois » ; *γράφω* « j'écris », *ας γράφῃ* « qu'il écrive ». La première remonte à *θέλω* qui apparaît déjà au XIII^e siècle et n'est qu'une contraction de *θέλω ἵνα* « je veux que » ; la seconde est une contraction de *ἄφες* qui est en grec ancien un impératif signifiant « laisse » (cf. en anglais *let us go* « allons », *let him write* « qu'il écrive »). Dans les deux cas, la contraction

(1) MEILLET, VI, t. XIII, 26.

(2) PERNOT, CIX, p. 125, § 236, rem. 1.

dépasse, et de beaucoup, les règles ordinaires de la langue; elle s'explique par le caractère grammatical des mots qu'elle intéresse.

On dit couramment en français *wimsyæ*, *wimmzel* pour « oui, monsieur », « oui, mademoiselle »; en espagnol *usted* pour « vestra merced »; en allemand *gmoen*, *moen* pour « guten Morgen » ou *phyaldigot* pour « behüte dich Gott ». Ce sont des irrégularités. On a tenté de les interpréter au moyen de la théorie du « mouvement de la parole » (Sprechtempo); *wimsyæ*, *gmoen* seraient des « formes d'allegro »; *oui monsieur*, *guten Morgen* des « formes de lento ». Mais cette interprétation ne satisfait pas. Il est vrai que la rapidité du débit peut varier d'une langue à l'autre : les Français ou les Anglais parlent plus vite que les Allemands, et les Allemands du Nord que les Allemands du Sud. Mais à l'intérieur d'une même langue, il est inexact que le même mot existe simultanément sous deux formes et qu'on puisse indifféremment employer l'un ou l'autre suivant la rapidité de la conversation. Il y a en réalité un mot *morgen* ou *monsieur* qui existe dans la pensée et un mot *moen* ou *msyæ* qui est prononcé par les organes. Et celui-ci présente l'application d'une tendance phonétique poussée à l'extrême; il manifeste jusqu'où s'exercerait dans la langue l'action de la tendance phonétique si rien ne venait l'entraver : c'est en réalité une forme-limite (1).

A l'intérieur du mot phonétique, il s'en faut que tous les éléments aient une égale valeur. Il y en a de forts et de faibles; il y en a qui dominent et d'autres qui sont dominés, il y en a qui résistent aux actions destructives et d'autres qui y cèdent rapidement (2). Dominance et résistance, tels sont les deux caractères essentiels dont l'historien du langage doit avant tout fixer les limites et les causes dans le système phonétique

(1) VENDRYES, *Réflexions sur les lois phonétiques*, dans **XCIX**, p. 122.
(2) Voir JURET, **LXXXVI**.

de la langue qu'il étudie. La constitution phonétique de chaque langue comporte en effet des dominances et des résistances particulières. C'est par la lutte d'équilibre des phonèmes entre eux que s'explique l'évolution phonétique différente de chaque langue. Mais en dehors des actions phonétiques particulières à chaque langue, il y a des actions générales qui se manifestent dans toutes les langues et qui sont l'expression de tendances naturelles, à la fois physiologiques et psychologiques. Aussi, tandis que les phénomènes étudiés dans le chapitre précédent résultent toujours d'une altération spéciale au système linguistique de la langue où ils se produisent, même quand ils se produisent indépendamment dans plusieurs langues, ceux dont il est question maintenant sont dus à des actions générales dont le principe domine les conditions particulières à chaque langue.

Il y a une différence entre l'élément implusif et l'élément explosif des occlusives; le premier est moins sensible à l'audition, partant moins solide que le second. Cette différence expose l'implosion à des accidents variés. Un groupe tel que *-akta-* a un *k* implusif moins résistant que le *t* explosif qui suit (voir p. 27). Deux tendances opposées peuvent agir, dont le résultat sera une modification du groupe. Ou bien par paresse le sujet parlant se dispensera d'effectuer l'articulation du *k* et portera tout de suite dès l'implosion la pointe de la langue à la position du *t* : on aura finalement *atta* avec un *t* long. Ce procès est attesté en italien où les mots latins *actus*, *strictus* sont devenus *atto*, *stretto*. Ou bien, dans son désir de maintenir l'articulation du *k*, le sujet parlant fera suivre le *k* implusif d'une légère explosion articulée au même point avant de passer à l'explosion du *t* : cette prononciation est celle que l'on entend souvent en français chez les gens qui se piquent de correction; on peut la noter en écrivant *faqueteur* pour *facteur*. L'explosion du *k*, si brève qu'elle soit, retombe en effet fatalement sur un embryon de voyelle, la voyelle réduite et étouffée qu'on

désigne par l'*e* muet. Dans le premier cas, il y a *accommodation* (1), dans le second, *épenthèse*.

Un troisième procédé est possible : c'est que les deux phonèmes en contact, au lieu d'accommoder leurs éléments au point d'augmenter la ressemblance qu'ils avaient entre eux, parfois jusqu'à l'identité complète, ou bien de se protéger mutuellement par l'introduction entre eux d'une sorte de phonème tampon qui mette obstacle aux actions réciproques, tirent parti au contraire de leurs différences pour les exagérer de façon à n'avoir plus rien de commun et à supprimer tout point de ressemblance. C'est le procès de la *différenciation* (2), qui s'oppose à l'accommodation. Ainsi, pour conserver l'exemple du groupe *-kt-*, on rencontre des langues, comme l'iranien, le celtique, où la première occlusive du groupe s'est transformée en spirante ; on a eu finalement *-cht-*.

La nature du changement, dans le sens de l'accommodation, de l'épenthèse ou de la différenciation, est déterminée par les conditions générales du système phonétique de la langue. Les trois procédés entrent fréquemment en jeu dans l'élimination des groupes difficilement prononçables.

C'est en général pour des raisons organiques que les langues éliminent les phonèmes ou les groupes de phonèmes qui sont dans ce cas. La difficulté de la prononciation, comme inversement la facilité, sont des notions toutes relatives, dont le sujet parlant a sans doute un sentiment net, mais qui varient pour chaque langue. On ne peut les apprécier sans connaître à fond la structure de la langue. A l'origine se trouvent en effet des habitudes articulatoires. Aussitôt groupe qu'un peuple trouvera malaisé à prononcer sera exécuté par le voisin sans difficulté.

Il y a cependant certains groupes qui d'une façon générale et par suite de la disposition naturelle des organes sont d'une prononciation difficile. On peut les désigner du nom de

(1) VENDRYES, VI, t. XVI, 53 (1909).

(2) MEILLET, VI, t. XII, 14 et suiv. (1901).

groupes instables. Toutes les fois que les circonstances les font naître dans une langue, on peut prévoir que la langue s'arrangera de façon à s'en débarrasser. Mais le procédé de l'élimination varie.

Ainsi le groupe *-tn-* est un groupe instable. Le point d'articulation de *t* étant le même que celui de *n*, dans un type tel que *atna*, la langue n'a pas à bouger entre les deux *a* : un simple mouvement du voile du palais avec la mise en train des vibrations glottales fait la différence du *t* et de la nasale. C'est d'un mécanisme assez délicat, qui exige de la précision. On peut s'y prêter quand il s'agit d'un mot savant comme le nom propre *Etna*. Il est de fait que les noms propres résistent souvent mieux que les autres aux altérations phonétiques qui résultent de changements combinatoires. Mais en général, dans les mots courants du langage, on s'arrange pour éliminer le groupe instable *tn*. Tantôt il se produira une accommodation ; le voile du palais s'abaissera dès le début du groupe, en même temps que les cordes vocales continueront à vibrer sans interruption entre les deux *a* : et le résultat sera *anna* (ainsi dans le latin *annus*, comparé au gotique *aþns*, issus tous deux d'un plus ancien *atnos*). Tantôt il se produira une différenciation, laquelle peut porter suivant les cas sur l'occlusive ou sur la nasale. Afin de n'avoir pas à se maintenir dans une position d'équilibre malaisée à garder, la langue exagérera la différence des deux phonèmes : et l'on aura par exemple tantôt *akna* (comme en ombrien, où le correspondant du latin *annus* est *akno*) ; tantôt *atra*, comme dans un certain nombre de langues celtiques, et notamment en breton où *traon* « le fond, la vallée » sort d'un plus ancien *lnaou*. Enfin il y a un troisième procédé d'élimination, qui consiste en une épenthèse. Comme c'est la juxtaposition du *t* et de l'*n* qui crée une difficulté de prononciation, on supprime la difficulté en introduisant une voyelle entre les deux : par exemple le gallois *tyno* (prononcé *teno* avec *e* muet français) qui correspond au breton *traon*.

Dans les cas qui précèdent, il n'était question que de phonèmes en contact; mais les mêmes faits d'équilibre et d'action réciproque atteignent aussi des phonèmes séparés par plusieurs éléments, même des phonèmes qui appartiennent à deux syllabes différentes et qui figurent à des places assez éloignées dans le mot phonétique. Les procès qui peuvent se produire alors sont ceux de l'*assimilation*, de la *métathèse*, de la *dissimilation* (1).

On dit qu'il y a *assimilation* lorsque de deux phonèmes séparés l'un emprunte à l'autre un ou plusieurs éléments au point de se confondre avec lui. Le plus souvent le phonème assimilé précède celui auquel il s'assimile. C'est-à-dire qu'il y a en réalité un fait d'anticipation : l'esprit préoccupé de réaliser un certain phonème à l'intérieur d'un groupe phonétique le fait entendre plus tôt qu'il ne faudrait et produit deux fois de suite l'articulation qu'il comporte. En général le phonème assimilé est assez voisin de l'autre pour expliquer la méprise. Ainsi au lieu de *pequo* « je cuis » les ancêtres des Latins ont dit *quequo*, d'où *coquo* dans les textes historiques. Mais l'assimilation peut suivre l'ordre inverse ; ainsi dans le français populaire *juchque* pour *jusque*, où d'ailleurs elle consiste seulement en la substitution d'une chuintante à une sifflante, sans effet sur la sonorité.

La *métathèse* a le même point de départ que l'assimilation. Il s'agit d'une méprise et d'un défaut d'attention. Mais le résultat est tout différent. Au lieu de répéter deux fois le même mouvement articulatoire, on se borne à intervertir deux mouvements et, finalement, la métathèse apparaît comme l'échange d'un élément entre deux tranches d'un même mot.

(1) Voir surtout GRAMMONT, LXXIX, et les nombreux articles publiés par le même sur la métathèse dans diverses langues, notamment VI, t. XIII, 73 et suiv., et CI, p. 179. Voir aussi PERNOT, CVIII, p. 540.

Ainsi, au lieu de *festra* « fenêtre », le portugais dit *fresta* ; au lieu de *debri* « manger », certains dialectes bretons disent *drebi*. Le mot du grec ancien *κάτοπτρον* « miroir » est devenu *κάτροπτον*.

Enfin la *dissimilation*, qui est le procédé inverse de l'assimilation, consiste en ce qu'on exécute une seule fois un mouvement articulatoire qui devrait être répété deux fois (1) : ainsi du latin *arborem* sont issus les mots espagnol *arbol* et provençal *albre*. Dans les deux cas, suivant un ordre inverse, au lieu d'exécuter deux fois le mouvement qu'exigeait la production de *r*, on s'est borné à l'exécuter une seule et on y a substitué la seconde fois un mouvement différent, celui qui produit la liquide *l*. Il arrive d'ailleurs souvent que le résultat de la dissimilation soit la disparition pure et simple d'un phonème : ainsi en grec ancien *δρύφακτος* « barrière de bois », de *δρύφρακτος*.

L'ordre dans lequel les trois procès précédents s'accomplissent est déterminé par des causes spéciales que le linguiste doit dans chaque cas préciser : l'accent d'intensité est une des causes qui régissent le mécanisme de la métathèse et de la dissimilation. Mais il faut tenir compte aussi de la nature des phonèmes, et de leur place respective à l'intérieur du mot.

Des changements combinatoires, il ne résulte pas de phonèmes nouveaux. Ainsi la dissimilation ne crée jamais de phonèmes inconnus à la langue où elle se produit ; « quand l'action normale de la dissimilation aboutirait à la production d'un nouveau phonème, il arrive de deux choses l'une : ou bien ce phonème insolite est remplacé instantanément par le plus voisin que connaisse la langue, ou bien, quand le remplacement serait trop difficile, quand ce que la langue possède de plus voisin serait trop éloigné, le phonème ou groupe de phonèmes à dissimiler reste intact » (M. Grammont). Dans ce cas, la dissimilation ne se produit pas ; ou bien, si elle se produit, c'est

(1) Outre le livre fondamental de M. GRAMMONT, voir K. BRUGMANN, *Das Wesen der lautlichen Dissimilation*, Leipzig (1909).

en sens inverse. Le sentiment inconscient qu'on serait amené à prononcer quelque chose d'imprononçable retient celui qui parle dans la voie de la dissimilation, bouleverse l'économie du mot, et confère au phonème qui devrait être dissimilé un surcroît de force qui rétablit l'équilibre en sa faveur : la dissimilation est dite renversée.

Pour une raison psychique également, la dissimilation ne se produit pas ou change de sens quand l'étymologie du mot est évidente pour celui qui parle. Si ce dernier a le sentiment étymologique de la partie du mot seulement qui doit subir la dissimilation, il y a généralement une dissimilation renversée : si toutes les parties du mot à la fois lui sont étymologiquement claires, il n'y a pas dissimilation du tout. Tantôt c'est le suffixe qui est le plus fort, tantôt c'est le radical. Ainsi le mot *pruneraie* dissimilé devait devenir *pluneraie* en français, mais, le radical *prune* étant plus fort, a donné *prunelaie* ; la dissimilation a pu d'ailleurs être favorisée par l'existence de *prunelle*. Dans un cas comme celui de l'espagnol *sombrero*, « chapeau », ou du grec ἀνδροβόρος, « mangeur d'hommes », il n'y a pas eu dissimilation parce que les éléments syllabiques auxquels appartiennent les deux *r* sont tous deux également significatifs pour celui qui parle. M. Grammont a pu ramener tous les faits de dissimilation à une loi unique : le phonème le plus fort dissimile le plus faible. Quand les phonèmes sont de même force, ils se maintiennent tous les deux.

C'est ainsi à une lutte de dominance et de résistance que nous sommes ramenés. Mais cette lutte n'intéresse pas que les organes. Certes, il y a dans la structure du système phonétique de chaque langue des éléments plus forts que d'autres (voir le chapitre précédent). Mais ici la force respective des éléments en présence réside surtout dans le cerveau. Les changements combinatoires proviennent d'un manque de coordination entre la pensée et les organes. Ils résultent d'un défaut d'attention. Tantôt l'attention s'exagère et se concentre avec excès sur un

point au détriment des autres, ou se répartit inégalement sur les différents éléments qui composent le mot ; tantôt au contraire elle se détourne et abandonne l'organe à sa paresse naturelle.

Pour apprécier exactement la valeur de ces changements il faut une connaissance très minutieuse de la phonétique générale et aussi du système phonétique particulier à chaque langue ; mais il faut en outre pouvoir ramener le changement à un procès psychique. Car c'est, en dernière analyse, l'esprit du sujet parlant qui est responsable.

*
*
*

Cette conclusion nous amène à dire un mot des rapports de la parole et de la pensée. Bien que la question soit surtout psychologique, un linguiste ne saurait la laisser de côté (1).

Lorsque nous entendons parler une langue étrangère que nous ignorons, ce que notre oreille perçoit se compose de groupes de sons plus ou moins longs, coupés de silence. Si nous comprenons la langue qu'on nous parle, ces groupes de sons perçus par l'oreille éveillent en notre esprit des groupes de représentations liées, dont chacun constitue, grammaticalement parlant, une phrase. Sons et phrases, telles sont les deux réalités que distingue d'abord une analyse sommaire du langage, fondée sur la différence d'impression d'une langue que l'on ignore et d'une langue que l'on comprend.

Il est bien vrai que nous n'exprimons pas par des sons toutes les représentations que nous avons dans l'esprit. La méditation, par exemple, ne comporte pas l'exercice des organes producteurs du son ; mais la méditation est une parole intérieure, dans laquelle les phrases s'enchaînent comme dans la parole arti-

(1) Voir notamment B. ERDMANN, *Die psychologischen Grundlagen der Beziehungen zwischen Sprechen und Denken* (Archiv f. system. Philosophie, II (1896) p. 355-416) et MAUTHNER, CLXXVIII, t I, p. 164. On trouvera dans VAN GINNEKEN, LXXVII, *passim*, une abondante bibliographie de la question.

culée (1). Et chacune des phrases de la méditation renferme en puissance toutes les articulations de la parole. La pensée marche en s'appuyant sur les sons, même quand les sons ne sont pas exprimés. Aussi par moments, dans la méditation, il nous échappe inconsciemment de prononcer les paroles correspondant à notre pensée. On dirait que la pensée pesant trop sur l'organe, a involontairement mis en mouvement le mécanisme, comme un maladroit ou un imprudent qui, essayant un appareil, ne se borne pas au simulacre et va jusqu'à l'exécution de la manœuvre.

Il faut laisser décider aux psychologues dans quelle mesure les possibilités phonétiques sont nécessaires à la parole intérieure. Cette nécessité résulte assurément de l'habitude et n'est pas imposée par la nature. Mais on peut affirmer que la méditation d'un sourd-muet est différente de celle d'un homme normal, doué de la parole. La forme par laquelle nous nous exprimons emprisonne la pensée de telle sorte que celle-ci n'a plus d'existence indépendante et ne se laisse plus séparer des sons qui la matérialisent, ni même des possibilités de sons, quand la matérialisation n'est pas réellement effectuée. Le cas des organes fonctionnant à vide, sans exercice de la pensée, ne contredit pas cette doctrine. Si l'on essaie de faire entendre une série de sons variés dépourvus de sens, la variété n'est jamais égale à celle que comporte l'expression articulée d'une pensée. Le plus souvent on se borne à reproduire des groupes de sons existant dans la langue, c'est-à-dire auxquels les organes sont déjà exercés et qui sont employés couramment pourvus de sens.

On peut donner le nom d'*image verbale* à l'unité psychique antérieure à la parole. C'est à la fois une représentation élaborée par la pensée en vue de l'expression dans le langage et un ensemble de possibilités phonétiques toutes prêtes à se réaliser.

(1) V. EGGER, *La parole intérieure*, Paris, 1881.

L'image verbale est une image à double face, qui d'un côté regarde dans les profondeurs de la pensée et de l'autre se reflète dans le mécanisme producteur du son. Considérée dans sa réalisation matérielle, elle se traduit par les sons; mais par ses origines psychiques, elle est le produit du travail de l'esprit. En elle s'unifient les deux termes du dualisme que nous posons plus haut; en elle se rejoignent le domaine du linguiste et celui du psychologue.

Les psychologues (1) considèrent l'image verbale comme un produit complexe, résultant de la superposition ou de l'association de quatre images, une orale, une auditive, une visuelle et une manuelle. Cette distinction des quatre images est fort ancienne; elle est déjà établie par David Hartley dans ses *Observations on man*, écrites vers 1740. On sait quelle place elle a prise dans les travaux de l'école de Charcot. Ce dernier enseignait que tout mot est constitué de l'association de quatre images qui se groupent deux à deux en images sensorielles (auditive et visuelle) et motrices (orale et manuelle) ou, par une répartition qui croise la précédente, en images phonétiques (auditive et orale) et graphiques (visuelle et manuelle). Cette définition peut se défendre, à ceci près qu'elle ne s'applique pas au « mot », mais bien à l'image verbale (cf. p. 83). Toutefois, l'analyse de l'image verbale n'a pour le linguiste qu'un intérêt minime. Les conditions de l'activité cérébrale, qui sont la grande affaire du psychologue, restent en dehors de la compétence du linguiste.

Nous pouvons ici considérer l'image verbale comme un tout dont la formation nous échappe. Deux au moins des éléments qu'y reconnaissent les psychologues, à savoir l'image visuelle et l'image manuelle, ne sauraient d'ailleurs entrer pour nous en ligne de compte, puisqu'ils se rapportent au langage écrit. Pour le sujet qui ne sait ni lire ni écrire, seules les images orale et auditive entrent en jeu; mais justement, au début même du

(1) Voir DAGNAN-BOUVERET, X, t. XVI, p. 466 et suiv.

premier chapitre (voir p. 22), nous avons donné des raisons pour les ramener à une seule.

D'autre part, nous n'avons pas à tenir compte des différences qui se produisent dans la genèse des images verbales. Nous les supposons constituées définitivement dans le cerveau d'un adulte qui parle sa langue maternelle. Nous prèrons le langage de l'adulte tel qu'il fonctionne normalement, à la suite de l'apprentissage qui s'est fait dès la première enfance.

Chaque enfant doit se créer à lui-même complètement son langage; par conséquent, les images verbales, qui ne sont que des faits d'expérience transmués dans le cerveau en possibilités linguistiques, doivent être acquises peu à peu et développées par l'enfant. Nous ne pouvons guère nous représenter les phases de cette acquisition en considérant la façon dont nous apprenons à l'âge adulte une langue étrangère. Car l'apprentissage d'une langue étrangère se fait toujours en partant de la langue maternelle. On procède par substitutions et on cherche à constituer des équivalences en rangeant dans sa mémoire à côté des mots et des phrases de sa propre langue les phrases et les mots de la langue que l'on apprend. Cet apprentissage est d'ailleurs souvent livresque; il s'applique aux mots écrits et a pour base une certaine structure grammaticale, plus ou moins artificielle. C'est un travail tout différent qui s'accomplit dans le cerveau de l'enfant. Celui-ci reçoit de son entourage des phrases toutes faites qui correspondent à l'expression de certains ordres, de certains besoins, ou simplement de certains faits: « Veux-tu t'en aller », « J'ai faim », « Il fait beau temps », etc. Tout cela, emmagasiné dans le cerveau, constitue autant d'images verbales, qui se précisent en se multipliant: car, par un travail de substitutions auquel l'esprit de l'enfant s'accoutume très vite, ces images deviennent aptes à représenter l'infinie variété des choses, des idées ou des sentiments, et à se colorer de toutes les nuances de la pensée. Quand l'apprentissage est terminé, l'enfant est en possession d'un jeu d'images verbales, qui surgissent spontanément

ment dans le cerveau intégralement constituées, toutes prêtes à se réaliser dans le langage, dès qu'il a un ordre à donner, un besoin à exprimer, un fait à formuler. L'effort intellectuel qui fait naître l'image verbale devient rapidement si simple, si familier, qu'on n'en a plus conscience et que la production de l'image verbale suit immédiatement la sensation du besoin ou l'impulsion de la volonté, suivie elle-même immédiatement de la réalisation dans le langage.

Dans l'apprentissage qui lui est imposé, l'enfant se livre à des exercices complexes. Il habitue ses organes à reproduire les sons qu'il entend. Mais il n'entend jamais de sons isolés; les sons lui sont fournis dans un ensemble pourvu de sens, si bien qu'il apprend en même temps à plier ses organes à diverses positions correspondant aux différents phonèmes et à attacher un certain sens aux groupes de phonèmes ainsi émis. Les sons n'ont pas tous la même importance; il y en a qui dominent les autres, comme l'a prouvé l'étude des transformations phonétiques. Mais les éléments intellectuels qui constituent la matière dont les phonèmes sont la forme comportent eux aussi des degrés de dominance; il y en a qui émergent et s'imposent à l'attention avec plus de netteté que d'autres. Il résulte de cela qu'au point de vue même des éléments qui les composent, les images verbales se constituent peu à peu par des retouches successives ajoutées à une première épreuve fatalement incomplète. Sur cette première épreuve n'apparaissent encore que quelques traits caractéristiques, ceux qui correspondent aux sommets de dominance aussi bien phonétiques qu'intellectuels. C'est peu à peu que les traits secondaires et jusqu'aux moindres détails arrivent à figurer sur l'image.

Quel que soit le temps que dure l'apprentissage jusqu'à la formation définitive de l'image verbale, quelle que soit même l'époque de son développement où on l'envisage, ce qui la caractérise aux yeux du linguiste, c'est son unité. Tous les éléments qui la constituent se fondent dans un acte unique qui est l'acte

linguistique primordial, au delà duquel le linguiste n'a pas le moyen de remonter. Quand l'enfant dit « pas poupe » pour dire qu'il n'aime pas sa soupe ou qu'il refuse de la manger, l'image verbale qu'il a dans l'esprit et qui commande l'expression de sa phrase est un tout, très bien coordonné, encore que rudimentaire. Plus tard, à l'âge adulte, il dira, suivant les cas : « je ne prends pas de soupe » ou « j'aimerais mieux ne pas avoir de soupe » ou « je préfère que vous ne me donniez pas de soupe (ou de potage) ». L'image verbale qui est à la base de chacune de ces phrases est plus riche et plus nuancée que dans la phrase de l'enfant. Il y a dans les unes et les autres la même unité.

On peut définir la *phrase* la forme sous laquelle l'image verbale s'exprime et se perçoit au moyen de sons. Comme l'image verbale, la phrase est l'élément fondamental du langage. Ce sont des phrases que deux interlocuteurs échangent entre eux. C'est par phrases que nous avons acquis notre langage; c'est par phrases que nous parlons, par phrases aussi que nous pensons. L'image verbale peut être extrêmement complexe; la phrase se prête avec souplesse aux expressions les plus variées; c'est un élément élastique. Certaines phrases se composent d'un seul mot : « Viens! », « Non! », « Hélas! », « Chut! »; chacun de ces mots forme un sens complet, qui se suffit à lui-même. Mais la phrase a exactement la dimension de l'image verbale; elle n'est même pas limitée par les capacités phonétiques, puisqu'une seule respiration souvent ne suffit pas à l'expression d'une phrase entière et qu'il arrive qu'une seule et même phrase comprenne deux ou plusieurs groupes respiratoires. Le travail de l'esprit domine le jeu des organes et ne se laisse pas arrêter par l'insuffisance de ceux-ci, pas plus que l'exécution d'un flûtiste ou d'un hautboïste ne doit être gênée par la nécessité de reprendre haleine. La phrase comporte tous les degrés, depuis les articulations grossières par lesquelles l'enfant formule un besoin jusqu'à l'ample période, harmonieuse-

ment balancée, dans laquelle s'enferme la pensée d'un Démosthène, d'un Cicéron ou d'un Bossuet.

De la façon dont nous avons défini la phrase, on voit qu'elle recouvre l'image verbale; toutes deux n'ont de limite que la faculté de combinaison de l'esprit. Il faut par suite donner à l'image verbale une extension plus grande qu'on ne fait d'ordinaire et ne pas la limiter au mot. Il y a seulement cette différence entre l'image verbale et la phrase que la phrase, étant une réalité concrète, est exposée à tous les accidents que comporte la réalisation. Le potier qui met au four une tasse de porcelaine n'est jamais sûr du résultat qu'il obtiendra après cuisson; il y a toujours à craindre un feu trop ardent, qui brûle la pâte, ou trop faible, qui ne dégage pas la couleur. De même l'image verbale préparée dans les centres nerveux ne passe pas dans les organes sans risques d'accidents.

Un exemple fera comprendre ce qui précède. J'imagine qu'un voisin me pique involontairement; je crie : « Ah! tu m'as piqué ».

La succession des actes est aisée à reconstituer. Il y a eu sensation de la piqûre, transmise aux centres nerveux, et brusque évocation d'une image verbale, traduite immédiatement dans le langage par la phrase précitée. La succession a été si prompte que le cri a suivi aussitôt la piqûre. Nous appellerons image verbale la forme donnée par la pensée, en vertu d'habitudes acquises, au cri que je pousse. L'image verbale serait différente dans une langue où il n'y aurait pas de verbes actifs et où l'action serait présentée passivement : « Moi piqué par toi » (v. p. 123). La différence des images verbales est souvent la seule différence qui existe entre les langues. Ainsi l'allemand dit : « Ich bin es » quand le français dit « C'est moi ». L'image verbale est combinée autrement. Le « Ah! tu m'as piqué! » correspond à l'image verbale d'un français normal. Imaginons maintenant que ma langue ait fourché; j'ai dit : « Ah! tu m'as quipé! », commettant une « contre-

petterie » (all. *Schüttelform*) (1). L'image verbale n'a pourtant pas changé. Si elle ne s'est réalisée qu'imparfaitement, c'est par suite d'un accident d'exécution. La phrase que j'ai prononcée n'est pas conforme à l'image ; c'est dans le passage de l'une à l'autre que la faute s'est produite.

Il va sans dire qu'il y a des cas où l'image verbale est elle-même responsable de l'erreur commise. Bien que je connaisse parfaitement mon ami Durand, je lui donne dans la conversation le nom de Lebrun, qui est celui d'un autre de mes amis. Ce n'est plus un accident matériel, imputable aux organes. Un homme du peuple dit en pareil cas : « Je ne sais pourquoi j'avais Lebrun dans l'esprit ». Et en effet c'est bien dans l'image verbale combinée par l'esprit que s'est glissé par erreur un nom au lieu d'un autre. On voit la différence.

C'est donc des mêmes éléments que se composent l'image verbale et la phrase. Ces éléments sont ce que la grammaire courante appelle des mots. Nous avons étudié au cours de ce chapitre le mot phonétique ; mais le mot phonétique peut comprendre plusieurs mots au sens de la grammaire courante ; il a même, suivant les langues, des limites plus ou moins nettes. Pour donner du mot une définition plus complète, il faut en analyser les éléments du point de vue grammatical. Ce sera l'objet du chapitre suivant.

(1) Cf. MERINGER et MAYER, CLXXX.

DEUXIÈME PARTIE

LA GRAMMAIRE

CHAPITRE PREMIER

MOTS ET MORPHÈMES

Toute phrase renferme deux sortes d'éléments distincts : d'une part l'expression d'un certain nombre de notions représentant des idées, et d'autre part l'indication de certains rapports entre ces idées. Si je dis : *le cheval court*, j'ai dans l'esprit l'idée du cheval et celle de la course, et j'unis les deux dans cette affirmation que « le cheval court ». Si je dis : *la maison de Pierre est grande*, les idées de maison, de Pierre et de grandeur que j'ai dans l'esprit se combinent de même dans l'affirmation qui constitue ma phrase.

Il est bon de rappeler que nous prenons les faits tels que le langage nous les fournit, c'est-à-dire que nous considérons les images verbales sous la forme qu'elles revêtent dans le langage. C'est le sens qu'il faut attribuer à l'idée exprimée plus haut que « nous pensons par phrases ». Nous supposons accompli dans le cerveau, en vertu d'habitudes dont le sujet n'a même pas conscience, l'acte mental qui unit un nom à un objet (ici le cheval), qui met cet objet en rapport avec une action et qui enferme cette action dans certaines limites de temps, pour dire : *le cheval court*.

Cet acte mental, que suppose le langage, comprend deux opérations successives : une opération d'analyse, lorsque, la représentation étant donnée, l'esprit y distingue un certain nombre d'éléments entre lesquels il établit un rapport (ici le *cheval* et la *course*), et ensuite une opération de synthèse, lorsque ces différents éléments, reconnus et analysés par l'esprit, sont de nouveau combinés par lui pour constituer l'image verbale. Seule la synthèse intéresse la linguistique, mais elle l'intéresse grandement : car c'est des modalités diverses de l'opération de synthèse que résultent les différences de structure entre les langues (1).

Supposons que les différents cerveaux humains reçoivent tous également la même impression visuelle du cheval qui court ; et admettons, ce qui n'est pas incontestable, qu'ils analysent de la même façon les éléments de cette représentation et qu'ils établissent entre le cheval et la course exactement le même rapport, l'expression de ce rapport se fera dans chaque langue d'une façon particulière : l'image verbale sera combinée différemment. La distinction posée au début de ce chapitre n'est donc pas purement théorique ; elle correspond à ce qu'on peut appeler les morphèmes et les sémantèmes.

Il faut entendre par *sémantèmes* les éléments linguistiques exprimant les idées des représentations : ici l'idée du cheval ou l'idée de la course ; et sous le nom de *morphèmes* ceux qui expriment les rapports entre les idées : ici, le fait que la course associée au cheval en général est rapportée à la troisième personne du singulier de l'indicatif. Les morphèmes expriment par conséquent les relations que l'esprit établit entre les sémantèmes. Ceux-ci ne sont que les éléments objectifs de la représentation ; ils seront étudiés à part dans la partie de ce livre consacrée au vocabulaire.

(1) FINCK, CLXI, p. 4.

*
*
*

Le plus souvent, le morphème est un élément phonétique (un son, une syllabe, ou même plusieurs syllabes) qui indique dans la phrase les rapports grammaticaux qui relient les idées entre elles.

Dans une phrase du grec ancien comme βωμόν καλὸν ἀνέθηκεν ὁ Σιμωνίδης « Simonide a élevé un bel autel » il est aisé de reconnaître qu'à côté des syllabes qui expriment les notions essentielles de la phrase (celles de Simonide, d'élever, d'autel et de beau), il y a d'autres syllabes dont le seul rôle est de marquer que la qualité de beau appartient à l'autel et que c'est Simonide qui dans le passé a accompli l'action d'élever le dit autel. Les premières de ces syllabes sont des sémantèmes, et les secondes des morphèmes. Soit encore en français des groupes de mots comme *pour donner, je donne, tu donnais, la donation, des donateurs, au donataire* : l'analyse y reconnaît sans peine un élément permanent, la syllabe *don*, qui rattache tous ces mots à l'idée de donner. Mais on y voit en outre un certain nombre d'éléments phonétiques qui servent à indiquer s'il s'agit d'un verbe ou d'un nom, et de quelle espèce, ou qui marquent la catégorie grammaticale (genre, nombre, personne) à laquelle appartiennent les mots, ainsi que le rapport qui les unit aux autres mots de la phrase ; ces éléments sont des morphèmes.

Certains n'ont pas d'existence indépendante ; il faut analyser le mot pour les découvrir ; on les appelle suffixes ou désinences. D'autres, comme les pronoms ou articles du français, sont séparés du mot dans l'écriture. Cette différence n'a ici aucune importance.

Introduisons dans la phrase grecque précitée le mot ἄν entre le régime et le verbe : βωμόν καλὸν ἄν ἀνέθηκεν. Le sens change immédiatement ; cet ἄν est un morphème qui donne à la phrase une couleur hypothétique d'un caractère particulier ; joint à l'aoriste ἀνέθηκεν il sert, comme on dit, à exprimer l'irréel ; le

sens sera : « il aurait élevé un bel autel ». De même en sanskrit, si, à une phrase quelconque, nous ajoutons les deux syllabes *iti*, cette addition implique que toute la phrase est donnée comme reproduisant les paroles de quelqu'un : *iti* est un morphème. Le français populaire en possède un semblable sous forme *quidi* (masc.) ou *quèdi* (fém.) : comparez les deux phrases : « tu as tort » ou bien « tu as tort, quidi », vous sentirez instantanément que la première appartient au style direct et que la seconde fait partie d'un récit, a le caractère narratif.

Peu importe l'ordre dans lequel les morphèmes sont introduits dans la phrase ou dans le mot, la place qu'ils y occupent, l'étendue ou l'importance que la langue leur donne. Nous rangeons ici dans la même catégorie l'augment *é-*, le suffixe *-σ-* et la désinence *-εν* du grec *ἐποίησεν* « il a fait » et les deux premières syllabes du français *il a fait*. Ces éléments, si différents d'origine, jouent le même rôle dans leur langue respective.

Peu importe que le morphème soit ou non fléchi. En arabe littéral *kāna Zaydun yaqtulu* signifie simplement « Zaïd tuait ». En effet, pour marquer la durée dans le passé, l'imparfait arabe se fait précéder du verbe substantif et tous deux se fléchissent parallèlement (1) :

1 ^{re} personne sing.	<i>kuntu aqtulu</i>
2 ^e personne sing. masc.	<i>kunta taqtulu</i>
— — fém.	<i>kunti taqtulinā</i>
3 ^e personne sing. masc.	<i>kāna yaqtulu</i>
— — fém.	<i>kānat taqtulu, etc.</i>

Les deux formes sont toujours senties comme une unité par l'esprit, bien qu'un mot puisse se placer entre les deux ; et la première est un simple morphème.

Peu importe enfin que le morphème ne comprenne qu'un

(1) BROCKELMANN, CXLVIII, t. II, p. 509.

seul élément ou deux éléments phonétiques séparés. Il y a des morphèmes qui résultent de la réunion par l'esprit de deux mots isolés et qui n'en ont pas moins une unité indissoluble. En français la négation s'exprime par deux éléments qui ne sont presque jamais accolés dans le cours d'une phrase : *je ne mange pas* a cependant autant d'unité que οὐκ ἐσθίω en grec ou *nitoimlim* en irlandais.

Uns ou multiples dans leur forme, nous avons affaire ici à une première catégorie de morphèmes, qui s'expriment au moyen d'éléments phonétiques introduits dans la phrase et joints aux sémantèmes.

Une seconde catégorie comprend les morphèmes qui consistent en la nature ou la disposition des éléments phonétiques du sémantème. C'est une catégorie plus subtile que la précédente, mais non moins importante dans le langage.

L'exemple le plus net en est fourni par l'alternance vocalique de l'indo-européen ou du sémitique. Il ne s'agit pas ici d'un élément phonétique ajouté au sémantème pour lui conférer une valeur morphologique. C'est simplement au moyen des éléments phonétiques du sémantème que le rôle morphologique de ce dernier est indiqué. Ainsi l'anglais oppose les pluriels *men* ou *feet* aux singuliers *man* « homme », *foot* « pied », les participes *held* ou *struck* aux infinitifs *hold* « tenir », *strike* « frapper ». La différence de ces formes est dans le timbre de la voyelle, qui joue ainsi le rôle d'un morphème, puisqu'il indique à lui seul la valeur morphologique du mot. De même en allemand, où *wirgaben* « nous donnions » s'oppose à *wir geben* « nous donnons » et à *gib* « donne » (impératif). De même en moyen-gallois, où les pluriels *brein*, *myr*, *wyn*, s'opposent aux singuliers *bran* « corbeau », *mor* « mer », *oen* « mouton ». L'alternance vocalique était un élément morphologique essentiel dans les langues indo-européennes les plus anciennes, comme le grec ou le sanskrit. On peut dire qu'en indo-européen la valeur morphologique de chaque mot était définie — plus

ou moins complètement — par le timbre de la voyelle radicale. Il en était de même en sémitique, comme l'arabe aujourd'hui encore en donne l'idée : *himār* « âne » a pour pluriel *hamīr* (1). Le procédé est si vivant en arabe qu'on l'a étendu à des mots empruntés à date récente de l'espagnol ou du français : *resibo* « un reçu », pl. *ruāseb*; *bābor* « un vapeur », pl. *buāber*; *chanbīt* « (un garde) champêtre », pl. *chuānbet*, etc. C'est ce qu'on appelle le pluriel « brisé » ou « interne ».

Le terme de « flexion interne » indique bien que l'alternance vocalique joue le même rôle qu'un élément flexionnel qui serait ajouté au mot. En fait, en anglais comme en gallois, c'est généralement par l'addition d'une désinence particulière que se marque le pluriel des noms : angl. *boot* « chaussure », pl. *boots*; *loss* « perte », pl. *losses*; gall. *penn* « tête », pl. *pennau*; *coed* « bois », pl. *coedydd*, etc. En arabe, les mots féminins forment tous leur pluriel par l'addition d'une désinence. De même en allemand le prétérit s'oppose souvent au présent par l'emploi d'une suffixe *-t* : *ich rede* « je parle », prétérit. *ich redete*; *ich lebe* « je vis », prétérit. *ich lebte*, etc. En comparant ces exemples aux précédents, on voit que l'alternance vocalique et la flexion sont deux genres de morphèmes équivalents.

L'accent est aussi un morphème très important, il contribue dans certaines langues à définir la valeur morphologique des mots. Par accent, il faut ici entendre d'ordinaire l'accent de hauteur, le ton. En grec et en sanskrit — et le témoignage de ces deux langues est confirmé par quelques autres de la même famille, comme le lituanien et le slave — le ton est un élément caractéristique du mot au même titre qu'un suffixe ou qu'une désinence. Certaines formations, identiques à tout autre égard, ne diffèrent souvent que par le ton : c'est le ton qui en grec donne à *γράφειν* « écrire » ou à *πένεσθαι* « peiner » la valeur d'un présent, à *ταμείν* « couper » ou à *γενέσθαι* « naître » celle d'un aoriste; c'est le ton seul qui distingue « τόμος coupure »

(1) BROCKELMANN, CXLVIII, t. I, p. 431.

de *τομός* « coupant », et qui seul aussi fait la différence de l'actif et du passif dans des composés grecs comme *πατροκτόνος* « qui tue son père », *πατρόκτονος* « tué par son père », etc. Ce rôle du ton est d'autant plus remarquable que les langues indo-européennes, avec leur morphologie très riche, possédaient des moyens variés pour exprimer les rapports entre les mots et le rôle des mots dans la phrase.

Dans les langues d'Extrême-Orient, où les éléments grammaticaux sont en petit nombre, on comprend que le ton joue un rôle plus considérable encore. Ces langues ont utilisé fort à propos pour des fins morphologiques la souplesse, l'étendue, la variété des tonalités que comporte leur phonétique (1). Le même fait se présente dans certaines langues africaines (2). Ainsi en peul, c'est l'intonation qui exprime la négation : un groupe comme *mi warata* signifie « je tuerai » (ou « je tue » présent d'habitude) si l'*a* final a le même ton que le reste de la phrase ; il signifie « je ne tuerai pas » si l'*a* final est prononcé sur un ton plus élevé. L'élévation de la voix a la valeur d'un morphème.

Parmi les différentes tonalités à valeur morphologique, il en est une qui est importante dans certaines langues, c'est la tonalité zéro, c'est-à-dire l'absence de tonalité. En sanskrit par exemple, le verbe est tonique ou atone suivant certaines conditions d'emploi dans la phrase. Mais naturellement, dans ses emplois respectifs, il est aussi nettement caractérisé par l'absence que par la présence du ton.

Cela nous conduit à joindre aux morphèmes déjà indiqués un genre de morphèmes plus subtils encore, mais non moins expressifs que les autres, à savoir ce qu'on peut appeler les morphèmes zéro. En matière morphologique, le degré zéro joue un rôle considérable. La valeur qu'il possède est surtout une valeur d'opposition ; mais elle n'en est pas moins grande pour cela. En musique, le silence est souvent aussi expressif

(1) Voir pour l'annamite GRAMMONT, VI, XVI, 75.

(2) D. WESTERMANN, CCXXI, p. 37 et suiv.

que la mélodie au cours de laquelle il se place et dont il rompt le développement; il y a dans le discours des silences qui sont éloquents. Dans le langage, le morphème zéro est un morphème comme un autre. Il y avait en indo-européen certains substantifs dont le nominatif singulier ne comportait pas de désinence : c'est-à-dire qu'ils avaient à ce cas la désinence zéro. Cette absence de désinence, par contraste avec les désinences variées dont les autres cas étaient pourvus, suffisait à caractériser les nominatifs en question. Il y a même un cas de la déclinaison indo-européenne qui est toujours caractérisé de cette façon, du moins à l'époque ancienne : c'est le vocatif. Et cette particularité se rencontre aussi à une forme verbale voisine du vocatif, la deuxième personne du singulier de l'impératif. Dans l'alternance vocalique des langues indo-européennes ou sémitiques, le degré zéro joue un rôle aussi important que les autres.

Nous arrivons enfin à une dernière catégorie de morphèmes moins concrets encore que les précédents. Ils consistent simplement en la place respective des sémantèmes dans la phrase.

Lorsque l'on dit en latin *regis domus*, la relation d'appartenance qui unit les deux mots est exprimée par la forme casuelle; les désinences indiquent le rôle que joue chacun de ces mots par rapport à l'autre. Dans le français *la maison du roi*, les petits éléments *la*, *du* sont des outils grammaticaux qui remplissent le même emploi que les désinences du latin. Il y a en plus cette différence entre le latin et le français que l'ordre des mots dans le premier est beaucoup plus libre : on peut dire à peu près indifféremment *regis domus* ou *domus regis*, tandis qu'en français l'inversion *du roi la maison* n'est plus guère admise qu'en poésie. Toutefois, si cette inversion peut paraître un peu étrange, elle ne choque pas le sens, et le rapport des deux mots reste intelligible. Au contraire il y a des langues où le même rapport s'exprime simplement par la place respective des mots; ainsi le gallois où l'on dit *ti brenhin* (de *ti*,

« maison » et *brenhin* « roi »), en mettant toujours le possesseur après l'objet possédé; ainsi le chinois, où l'on dit *wang tien* (de *wang* « roi » et de *tien* « maison »), en mettant au contraire toujours le possédé avant le possesseur. Dans ces deux langues, le rapport de dépendance ne s'exprime par aucun signe extérieur; il n'est marqué que par l'ordre des mots, qui naturellement est immuable. Dans les langues qui ont perdu la flexion casuelle, les relations qu'exprimaient les cas sont généralement rendues soit à l'aide de mots accessoires (prépositions, articles, etc.), soit par la position respective des mots (cf. p. 167) (1).

Lorsque l'on dit en français *Pierre frappe Paul*, le seul morphème exprimé phonétiquement est un morphème zéro : la forme verbale *frappe* est caractérisée en effet par l'absence de désinence et s'oppose par là aux autres formes verbales comme *frappons*, *frappez*, *frappera*, *frapperait*, *frappant*, etc. C'est l'absence de désinence qui marque ici que nous avons affaire à un verbe à l'indicatif présent et à la troisième personne du singulier. Mais le rapport du sujet au verbe et du verbe au régime n'a aucune marque extérieure : c'est là ce qui distingue le français du latin, où dans une phrase comme *Petrus caedit Paulum*, les désinences *us* et *um* dénoncent le rôle que les deux substantifs jouent dans la phrase, indiquant quel est le sujet et quel est le régime. Le seul indice que donne le français est dans l'ordre des mots : l'ordre des mots est ici un morphème. Aussi, tandis qu'en latin on peut sans inconvénient pour la clarté déplacer à volonté chacun des trois mots, il est impossible en français de toucher à l'ordre des mots sans modifier le sens; dire *Paul frappe Pierre* au lieu de *Pierre frappe Paul* serait commettre la même faute que se tromper en latin sur l'emploi des cas et dire *Paulus caedit Petrum* en voulant dire *Paulum caedit Petrus*.

(1) Voir pour l'iranien GAUTHIOT, C, p. 113-114.

*
* *

Les trois principales catégories de morphèmes ainsi reconnues, il y a lieu d'examiner comment les morphèmes se comportent à l'égard des sémantèmes.

Dans certaines langues, les deux éléments se combinent de façon telle que chaque mot renferme à la fois l'expression de sa valeur sémantique et celle de son rôle morphologique. Le sémitique et l'indo-européen étaient des langues de ce type. Ainsi un mot comme le grec $\epsilon\delta\omega\kappa\epsilon$ a en soi quelque chose de parfait et de définitif : le sémantème y est représenté par ce qu'on appelle la racine, ici $-\delta\omega-$, qui exprime l'idée de donner ; les autres éléments du mot nous indiquent que cette idée est rapportée au passé et qu'elle a un sujet au singulier : « il a donné ». Aucun des éléments du mot n'a d'existence indépendante : ni la racine $\delta\omega-$, ni le suffixe $-\kappa-$, ni la désinence $-\epsilon$, ni l'augment $\epsilon-$ n'existent en dehors de la combinaison $\epsilon\delta\omega\kappa\epsilon$ ou des combinaisons analogues. Ce sont simplement des éléments d'échange, puisqu'on peut faire varier la racine aussi bien que le suffixe et la désinence : en disant par exemple $\epsilon\theta\eta\kappa\epsilon$, ou $\epsilon\delta\omega\kappa\alpha$, ou $\delta\acute{\omega}\sigma\omega$, ou $\delta\acute{\iota}\delta\omega\mu\iota$; et même la racine est sujette à des variations prévues par la grammaire, $\delta\acute{\iota}\delta\omega\mu\epsilon\nu$ en face de $\delta\acute{\iota}\delta\omega\mu\iota$. Ce qui fait l'unité du mot et sa cohésion malgré la complexité des éléments, c'est que l'ordre de chacun d'eux est fixé d'une façon immuable : ils se soutiennent et se fortifient les uns les autres et donnent à l'esprit l'impression d'une représentation unique, celle même que nous avons dans le français « il a donné », comprenant l'expression du temps et du nombre.

La conjugaison sémitique fournit des exemples semblables. Une fois posée l'identité des trois consonnes radicales dans toutes les formations tirées d'une même racine, il n'y a plus à tenir compte que des variations de voyelles et des affixes et désinences. Une forme arabe *qātala* « il a tué » est aussi une que le grec $\epsilon\delta\omega\kappa\epsilon$; elle comporte un sémantème, la racine *qtl*, et des morphèmes

opposant la forme *qātala* à toutes celles qu'on tire de la même racine : *qātala* « il a cherché à tuer, il a combattu », *taqātala* « ils se sont battus tous les deux », *maqtul* « tué », *uqtul* « tue », *yaqtulu* « il tue » (ou « tuera », temps durable), *qātil* « tuant », etc. La flexion verbale du sémitique comporte en outre l'expression du genre : *qātalla* « tu as tué » est masculin par opposition à *qātalti* féminin ; et de même à la troisième personne *qātala* « il a tué » (masculin) en face de *qātalat* « elle a tué ».

Comme on le voit, les langues indo-européennes et sémitiques combinent deux sortes de morphèmes : l'alternance vocalique et l'affixation, mais à des degrés différents. L'alternance vocalique joue un plus grand rôle en sémitique. « La propriété qu'ont ces langues d'exprimer le fond de l'idée par les consonnes et les modifications accessoires de l'idée par les voyelles fait qu'on peut dire que les flexions s'y font par l'intérieur des mots » (1). « Une racine arabe n'est caractérisée que par ses consonnes ; quant aux voyelles, chaque consonne de chaque racine peut être suivie de $\tilde{a}$, $\tilde{ā}$, $\tilde{i}$, $\tilde{ī}$, $\tilde{u}$, $\tilde{ū}$, ou zéro, soit en tout sept formes, et chacune de ces sept formes sert à caractériser la fonction grammaticale » (2). Cela permet aux langues sémitiques de former, sans l'aide d'affixes, nombre de mots dérivés : arabe *kātaba* « il a écrit », *kātib* « écrivain », *kitāb* « livre (ce qui est écrit) ».

En indo-européen, une pareille génération de mots ne se ferait pas sans l'aide de suffixes ; que l'on compare par exemple aux trois mots arabes précédents les mots grecs $\sigma\upsilon\gamma\gamma\rho\acute{\alpha}\phi\epsilon\iota\nu$, $\sigma\upsilon\gamma\gamma\rho\alpha\phi\epsilon\acute{\upsilon}\varsigma$ et $\sigma\acute{\upsilon}\gamma\gamma\rho\alpha\mu\mu\alpha$. Mais en indo-européen comme en sémitique l'alternance vocalique a pour effet de donner une valeur particulière à ce qu'on appelle la racine, en la dégageant du réseau des affixes, en concentrant sur elle pour ainsi dire le maximum d'expressivité. La racine est une réalité sensible à celui qui

(1) RENAN, CXI.

(2) MEILLET, XCIV, 4^e édition, p. 133.

parle par le fait qu'elle comporte différents états vocaliques, à chacun desquels correspond un emploi différent. La réalité de la racine est dans sa variabilité; le principe de l'alternance fait jouer à ses éléments un rôle de substitution. C'est un jeu très délicat, très subtil, auquel était rompu l'esprit des Sémites et des Indo-européens.

Il ne faut pas confondre la racine et le radical. En français, nous pouvons par l'analyse reconnaître dans *aim-er*, *part-ir*, *recev-oir*, des éléments *aim-*, *part-*, *recev-*; mais ces éléments ne sont que des entités grammaticales qui n'ont guère de réalité dans la conscience du sujet parlant. Nos grammairiens les appellent des « radicaux ». Déjà en allemand, le principe d'alternance introduit dans les radicaux une valeur plus nette : l'opposition de *geben*, *gab* ou de *nehmen*, *nahm*, *genommen* peut dans une certaine mesure donner l'idée d'un même élément, caractérisé par les consonnes *g-b* ou *n-m* et à l'intérieur duquel certaines voyelles évolueraient d'après le sens qu'il s'agirait d'exprimer. Parmi les langues indo-européennes, il faut remonter au grec ancien et surtout au sanskrit pour prendre le mieux conscience de la racine.

Toutefois, l'indo-européen, et même le sémitique, ajoutent en général à l'alternance vocalique l'emploi d'affixes (suffixes ou désinences). En indo-européen, il est très rare qu'à elle seule l'alternance vocalique caractérise un mot, et quand cela arrive, le linguiste doit admettre que le mot est pourvu du suffixe zéro ou de la désinence zéro; ainsi le grec *φῶρ* comparé à *φέρειν* ou à *φόρος*. La racine indo-européenne, qui a une importance morphologique si grande, n'a donc pas d'existence indépendante; c'est par une convention, reposant sur une analyse souvent arbitraire des faits, que les grammairiens de l'Inde ont pris l'habitude de décomposer leurs mots en y découvrant des racines et qu'aujourd'hui encore nos dictionnaires sanskrits ramènent les formes verbales à un type idéal qu'on appelle la racine, dont elles seraient toutes issues par le moyen des suffixes.

Le suffixe non plus n'a pas d'existence indépendante; il emprunte toute sa réalité à l'alternance vocalique (comme la racine) et au sens, souvent très précis, qui lui est attribué. Dans un mot grec comme *πατήρ*, *πατρός*, *πατέρες*, l'alternance vocalique précise la valeur du suffixe (-τήρ-, -τερ-, -τρ-) dans les différents cas où il figure; un mot comme *ἀπάτωρ*, pl. *ἀπάτορες*, qui n'est qu'un composé du précédent, nous fournit deux formes nouvelles du suffixe (-τωρ-, -τορ-). C'est un suffixe de nom de parenté.

Les désinences sont directement comparables aux suffixes; ce sont aussi des éléments surajoutés à la racine. On ne les distingue des suffixes que par l'emploi, le suffixe servant à marquer la catégorie générale à laquelle le mot appartient (nom d'agent, d'action, d'instrument, augmentatif, diminutif, etc.), tandis que la désinence marque simplement le rôle du mot dans la phrase. Les désinences jouent un rôle différent des suffixes; mais au point de vue de la formation du mot, ce sont, en indo-européen ou en sémitique, des morphèmes de même nature.

Suffixes et désinences s'ajoutent à la racine. C'est le procédé habituel de la combinaison des mots en indo-européen; mais il n'a rien d'exclusif. L'augment, qui se place avant la racine, peut passer pour y faire exception : dans un verbe comme *λύω*, *ἔλυσα*, l'augment marque le passé exactement comme le *σ* de *λύσω* marque le futur.

Il ne faut donc pas s'étonner de rencontrer d'autres langues où, à l'inverse de l'indo-européen, la flexion se ferait au contraire par le devant. Le français même nous en donne une certaine idée par son pluriel qui dans les mots commençant par une voyelle s'exprime au moyen d'une sifflante préfixée : *arbre*, *z-arbres*; *homme*, *z-hommes*; *œuf*, *z-œufs*; *oie*, *z-oies*. La langue populaire présente un curieux exemple de l'extension du procédé dans le verbe *zyeuter* tiré du pluriel du mot *œil*. Dans certains patois lorrains on dit *zous* et *zelles*

pour eux, elles, et zout « leur » (par analogie de nout, vout) (1).

Mais ce n'est là en français qu'un fait exceptionnel et sans portée. Au contraire, certaines langues sémitiques comme l'arabe possèdent une véritable flexion par l'avant du mot. Ainsi à l'un des deux temps de la conjugaison arabe, à l'imparfait, l'indication de la personne est toujours donnée par un affixe placé en tête du mot :

1 ^{re} personne sing.	<i>aqtulu</i>	plur.	<i>naqtulu</i> ,	
2 ^e personne masc.	<i>taqtulu</i>	—	<i>taqtulūna</i>	duel <i>taqtulāni</i>
—	fém. <i>taqtulina</i>	—	<i>taqtulna</i>	
3 ^e personne masc.	<i>yaqtulu</i>	—	<i>yaqtulūna</i>	<i>yaqtulāni</i>
—	fém. <i>taqtulu</i>	—	<i>yaqtulna</i>	<i>taqtulāni</i> .

Dans une famille de langues toute différente, en géorgien, on trouverait des exemples également frappants de flexion par l'avant du mot. Nous concluons que le procédé de l'affixation consiste en l'addition à la racine d'éléments morphologiques, placés indifféremment en tête ou en queue.

*
**

En face de langues comme l'indo-européen et le sémitique, où le mot formé de la racine et des affixes offre un tout autonome et complet, on rencontre une série de langues où les morphèmes sont plus ou moins indépendants des sémantèmes. Le type le plus net est celui où la langue distingue deux catégories de mots, les mots vides et les mots pleins, pour employer la terminologie chinoise. Les mots pleins, ce sont les sémantèmes, et les mots vides les morphèmes. Les mots vides ne sont jamais accentués. Ainsi le mot *ti*, marque de dépendance, est un mot vide : *wo ti eul-tseu* « mon fils » (*wo* « moi », *eul-tseu*

(1) E. ROLLAND, VIII, t. V, p. 151.

« fils »). Il joue le rôle de la préposition *de* en français, de l's génitif en anglais ; il sert même à marquer la dépendance d'une proposition et équivaut à une conjonction. Le plus souvent les mots vides ne sont que des formes spécialisées (et atones) de mots pleins. Ainsi les mots pleins *tseu* et *eul*, qui veulent tous deux dire « fils », s'ajoutent couramment en qualité de mots vides à d'autres mots pleins et perdent complètement leur sens : *men* « porte », *tao* « couteau », avec l'affixe substantif *eul* ou *tseu* deviennent *men-eul* (pron. *môl*) ou *tao-tseu* (pron. *taoze*). Le verbe *leao* « achever » sert en qualité de mot vide (sous la forme *la*) à exprimer le passé : *lai la*, mot à mot « venir achever », signifie « on est venu » ; on peut combiner deux formes du même mot, à la fois mot plein et mot vide : *leao la* « on a achevé ».

Ce n'est pas qu'on ne rencontre dans les langues indo-européennes d'excellents exemples de mots vides. Le sanskrit *iti*, qui marque qu'on rapporte les paroles de quelqu'un, n'est qu'un mot vide. De même en grec ancien ἄν, en grec moderne θὰ ou ἄς (voir p. 69). Il est impossible dans un dictionnaire de traduire ces mots ; ils n'ont aucun sens concret, ce sont des coefficients, des exposants, des valeurs algébriques plutôt que des mots. Aussi bien n'existent-ils pas isolément ; ils ne prennent leur sens que lorsqu'ils sont en contact d'un autre élément linguistique, avec lequel ils constituent un ensemble, senti comme unité par l'esprit ; ἄν tout seul ne signifie rien, mais ἄν ποίει, ἄν ποιῇ ont en grec un sens défini. Le français a des mots vides par exemple dans ses prépositions. Il est impossible de traduire par une seule et même préposition notre préposition à en allemand : à pied (all. *zu Fuss*), à Berlin ! (all. *nach Berlin* !), à la côte (all. *an der Küste*), à l'étroit (all. *in der Enge*), à regret (all. *mit Bedauern*), à mes frais (all. *auf meine Kosten*), à part (all. *bei Seite*), à six heures (all. *um sechs Uhr*), etc. Nos auxiliaires être ou avoir, comme les auxiliaires *to do*, *to shall*, *to will* en anglais, ne sont que des mots

vides ; de même l'auxiliaire *mon* en danois qui, après avoir exprimé plus ou moins vaguement l'idée du futur, en est arrivé à accompagner simplement le verbe, notamment en position interrogative, si bien que l'on a pu dire que *mon* était aujourd'hui moins un verbe qu'un adverbe interrogatif : *mon han kommer?* « viendra-t-il ? », au sens de « savoir s'il viendra ! ».

Bien que des langues indo-européennes se soient créées ainsi des mots vides, ce qui caractérise en général le mot indo-européen comme le mot sémitique, c'est son unité : morphèmes et sémantèmes y sont liés d'une façon indissoluble. En revanche, il y a des langues où le lien qui unit le morphème au sémantème est plus ou moins lâche.

En chinois, bien que la place du mot vide soit fixée d'une façon absolue et qu'on ne puisse pas déplacer le mot vide plus qu'en français ou en anglais, le mot vide a cependant une certaine indépendance, par le fait d'abord qu'il peut manquer, puisqu'on dit aussi bien *men* que *men-eul* « porte », et par le fait aussi qu'inversement on le répète parfois, pour insister sur l'idée qu'il exprime, en le séparant même du mot auquel il se rapporte : *leao la che la* « la chose est terminée ».

C'est probablement en finno-ougrien et en turco-tatar que les morphèmes sont le moins étroitement unis aux sémantèmes. En hongrois, dans une succession de mots qui s'accordent entre eux et jouent le même rôle dans la phrase, le morphème n'est exprimé dans certains cas qu'à la fin du dernier mot : *a jó ember-nek* « au bon homme » (et non pas *az-nak jó-nak ember-nek*), *a nagy város-ban* « dans la grande ville » (1). En turc, l'indice du pluriel *-lar-* s'insère, dans un mot comme *kizlari* « ses filles », entre le sémantème *kiz* « fille » et le suffixe possessif *-i* (*kizi* « sa fille », au singulier) (2).

Même, en turc, le lien est si lâche entre les deux éléments que l'ordre des morphèmes n'est pas fixe. Nous ne pouvons

dire en français *nous avons le vu* pour *nous l'avons vu*, ni *j'aime te ne pas* pour *je ne t'aime pas*, mais le turc dit indifféremment *sevmişlerdir* « ils ont aimé » ou *sevmişdirler*; *seveceklerdir* « ils aimeront » ou *sevecekdirler*; *seviyorlar idi* « ils aimaient » ou *seviyor idiler*; *sevdim idi* « j'avais aimé » ou *sevdi idim*; *sevsem idi* « si j'aimais » ou *sevse idim*.

Chacun de ces groupes se laisse analyser et décomposer ; en dehors de la racine dont la place est fixe et qui vient en tête, les différents éléments qui expriment le temps, la personne ou le nombre sont assez indépendants à la fois de la racine et des éléments voisins pour être répartis avec une certaine liberté dans l'ensemble du mot. Ils n'ont en général aucune existence indépendante ; ainsi l'élément *lar* (*ler*) n'est pas plus employé isolément qu'une désinence grecque ou latine. Mais il est uni au sémantème d'un lien beaucoup plus lâche qu'une désinence grecque au thème correspondant. L'élément *dir* est proprement la troisième personne singulier du verbe substantif ; pour former le pluriel correspondant, on y ajoute *ler*. Or en osmanli littéraire ancien la faculté de transposer l'ordre *dir-ler* se manifeste même quand ces éléments sont employés dans leur rôle propre pour exprimer la troisième personne du pluriel du verbe substantif.

*
* *

Les morphèmes peuvent, suivant les langues, être exprimés en plus ou moins grand nombre. Le turc, on vient de le voir, fait passer sans inconvénient tel morphème d'une place à l'autre, mais il ne le répète pas deux fois : il dit indifféremment *seviyor idiler* ou *seviyorlar idi*, mais il ne combine pas les deux expressions pour dire *seviyorlar idiler*. Ce procédé de répétition, mentionné déjà plus haut en chinois, est au contraire le procédé favori de certaines langues, comme celles du groupe bantou, dans lesquelles à chaque catégorie gram-

(1) SCHLEICHER et V. THOMSEN, cités par JESPERSEN, CXXXIV, p. 37.
(2) GAUTHIOT, LXXIII, p. 31-32.

maticale correspond un classificateur qui est exprimé dans chaque mot, quel que soit le nombre des mots. Ainsi en sou-biya, la phrase « les filles marchent » se dira *ba-kazana ba-enda*, ou même *b-o ba-kazana ba-enda*, *ba-* étant le classificateur des personnes au pluriel ; et pour « le bel homme », on dira *mu-ntu mu-lotu*, *mu* étant le classificateur des personnes au singulier. Il y a ainsi en bantou dix-sept classificateurs ; le nombre s'en élève même à vingt-trois dans certains dialectes.

Aux préfixes du bantou correspondent des suffixes en peul et dans le groupe des langues occidentales de l'Afrique qu'on appelle langues voltaïques. Il y a en peul vingt et une classes dont quatre pour le pluriel. Ainsi de la racine *lām* qui exprime l'idée de « commander », on tire : *lām-do* (classe du pronom *o*) « chef », *lām-u** (classe du pronom *ngu*) « règne », *lām-de* (classe du pronom *nde*) « commandement », *lām-be* (classe du pronom *be*) « rois, chefs », etc. Dans ce groupe de langues, les racines n'existent pas isolément ; elles sont toujours accompagnées d'un indice de classe. Et cet indice de classe se répète dans chaque élément de la phrase : *debb-o dan-è-dyo e* « cette femme blanche », *rew-be ran-è-be be* « ces femmes blanches », etc.

Dans des langues de ce type, la morphologie est étroitement mêlée à l'ensemble du langage ; on ne peut y distinguer les morphèmes que par une analyse subtile, à la suite de laquelle la phrase devient complètement désarticulée, émietlée et finalement méconnaissable.

Le cas inverse est fourni par certaines langues américaines dans lesquelles les morphèmes et les sémantèmes sont conçus et exprimés séparément. On réunit d'avance au début de la phrase les indications morphologiques, on donne en quelque sorte un résumé algébrique de la pensée ; tout y est, moins les représentations des objets, qui ne viennent qu'ensuite. Pour dire : *l'homme a tué la femme avec un couteau*, la phrase sera du type : *lui elle cela avec || tuer homme femme couteau*

(langue chinook) (1). Tout ce qui précède le tiret que nous avons introduit dans la phrase ne comprend que les indications grammaticales, les morphèmes ; les sémantèmes sont donnés après.

Ne nous étonnons pas trop d'une structure aussi singulière. Le français parlé connaît des tours qui sont très voisins de celui-là. On entend dire dans le peuple : *Elle n'y a encore pas || voyagé, ta cousine, en Afrique* ou *Il l'a-ti jamais || attrapé, le gendarme, son voleur ?* Tout ce qui précède les tirets ne contient aussi que des morphèmes : indications du sujet, du régime (direct ou indirect), du genre, du nombre, du temps, du caractère négatif ou interrogatif de la phrase : nous avons là, avant de savoir de qui et de quoi il s'agit, tous les éléments grammaticaux de la phrase. Pour compléter cette dernière, il n'y a plus qu'à désigner les personnages et l'action à laquelle ils prennent part, en un mot les faits de la cause ; les données abstraites sont mises en tête, et, en queue, les données concrètes.

*
* *

La variété des procédés morphologiques fait que la définition du mot varie suivant les langues.

S'il y a des langues où le mot se laisse définir aisément comme une unité indépendante et insécable, il en est d'autres où il se fond en quelque sorte dans le corps de la phrase, où l'on ne peut à vrai dire le définir qu'à condition d'y englober une masse d'éléments variés. Dans la phrase française : *je ne l'ai pas vu*, la grammaire courante reconnaît par l'analyse sept mots différents ; à dire vrai, il n'y en a qu'un, mais un mot complexe, formé d'un certain nombre de morphèmes, engagés les uns dans les autres. Ils n'ont pas d'existence indépendante ; leur seule valeur est d'être pour l'esprit interchangeables,

(1) D'après Boas, *CXXX*, introd., p. 32

puisque'on peut dire *je ne l'ai pas vu, tu ne m'avais pas vu, nous ne vous aurons pas vu*, etc., en faisant varier à volonté les éléments constitutifs du mot. Il y aurait sans doute à tenir compte de différences relatives entre ces éléments : le *je*, le *me*, le *tu*, le *te*, le *le* sont vraiment de simples morphèmes privés d'existence propre ; ils ne sont pas employés séparément. Le *je* n'existe que dans une combinaison comme *je parle* ou *je cours* ; de même le *me* dans *je me dis, tu me frappes*. N'était la possibilité d'introduire un ou plusieurs éléments entre le pronom et le verbe (*je dis, je le dis, je ne le dis pas*), on pourrait considérer le *je* de *je dis* comme le *o* final du latin *dic-o*, et imaginer en français une flexion par l'avant : *je-dis, tu-dis, il-dit* (prononcé *idi*). Nous n'en sommes pas là ; mais on constate déjà que depuis plusieurs siècles le pronom sujet tend de plus en plus à se souder à son verbe. Nous ne dirions plus aujourd'hui, comme Rabelais : « Je, dit Picrochole, les prendrai à merci ». En revanche, la langue populaire emploie fréquemment le pronom à la troisième personne même quand il y a un sujet exprimé : « Le père, il dit ce qu'il veut », « les bourgeois, ils ont bien de la chance », etc. D'autre part, un morphème tel que *nous, vous* est dans une certaine mesure assez voisin d'un mot, puisque la même forme sert en position emphatique et correspond à la fois à *je, me* et *moi*, à *tu, te* et *toi*, à *il, le* et *lui*. Cela complique la définition des mots, aussi bien d'ailleurs que la présence au milieu d'une forme verbale d'adverbes et de négations, qui flottent entre la valeur de morphème et celle de mot. On peut dire qu'en français le mot est assez mal défini.

Cela est également vrai de langues comme le turc, où les éléments morphologiques flottent d'un sémantème à un autre, ou s'accrochent assez librement les uns aux autres. Ce qui fait en turc l'unité du mot, c'est un phénomène phonétique, l'harmonie vocalique, qui règle le vocalisme des différentes syllabes d'après celui d'une syllabe dominante. L'unité du mot bantou tient à une autre cause, à l'emploi des classificateurs,

qui sont tous commandés dans chaque catégorie morphologique par le rôle du mot dans la phrase. Mais on est contraint, sous le nom de mot, à comprendre en bantou comme en français ou en turc des éléments variés qui sont des éléments de substitution, et qui, étant sentis comme tels, n'ont avec le sémantème qu'un lien assez lâche (1). C'est enfin le cas aussi de certaines langues américaines, comme le groenlandais, où l'on est incapable de fixer des divisions à l'intérieur d'une phrase et où il y a tendance à constituer autant de mots que de phrases et de phrases que de mots (2).

Au contraire, dans les langues sémitiques, aussi bien que dans les langues indo-européennes de date très ancienne, comme le sanskrit védique ou le grec, le mot a une autonomie pleine qui se manifeste à divers traitements phonétiques caractéristiques, celui par exemple des tranches finales, ou au jeu délicat du balancement de l'accent. Le mot porte en lui-même le signe de son emploi et l'expression de sa valeur morphologique ; il est d'une plénitude qui ne laisse rien à désirer. Pour des raisons différentes, le mot chinois aussi se laisse définir sans peine ; mais dégagé de son contexte, il perd toute valeur expressive et n'a plus qu'un vague sens abstrait qu'on ne peut rapporter à aucun emploi.

Le mot ne comporte donc pas de définition générale applicable à toutes les langues, si ce n'est celle qu'a proposée M. Meillet, et qui laisse précisément indéfinie la façon dont s'exprime l'emploi grammatical : « Un mot résulte de l'association d'un sens donné à un ensemble donné de sons susceptible d'un emploi grammatical donné » (3).

(1) GAUTHIOT, LXXXIII, p. 34-35.

(2) FINCK, CLXI, p. 31.

(3) Z, 1913, p. 11.

CHAPITRE II

LES CATÉGORIES GRAMMATICALES

On désigne sous le nom de catégories grammaticales les notions qui s'expriment au moyen des morphèmes (1).

Ainsi, le genre et le nombre, la personne, le temps et le mode l'interrogation et la négation, la dépendance, le but, l'instrument, etc., sont des catégories grammaticales dans les langues où des morphèmes spéciaux servent à exprimer ces notions. Chacun peut se représenter combien le nombre en est grand et le caractère varié en faisant appel à ses connaissances linguistiques. De même que le nombre des morphèmes varie avec les langues, de même naturellement le nombre des catégories. Moins une langue a de grammaire, au sens indiqué dans le chapitre précédent, moins elle comporte de catégories grammaticales. Mais certaines langues en ont un grand nombre.

Dans quelque langue qu'on les considère, les catégories grammaticales ne se définissent que par la forme qui les exprime. Il y a en grec ancien un mode, nommé l'optatif, qui correspond par quelques emplois à notre conditionnel français, et sert en gros à exprimer le désir. On n'a pas le droit de parler d'un optatif dans une langue qui ne possède pas de forme spéciale affectée à ce mode; et là où le subjonctif et l'optatif se sont confondus — comme c'est le cas dans la plupart des langues indo-européennes — ceux qui parlent ne distinguent plus dans

la forme unique qui subsiste les deux emplois qui comportaient précédemment deux formes distinctes. Il ne reste plus qu'un seul mode, qu'on appellera indifféremment, si l'on veut, optatif ou subjonctif, et qui est senti par ceux qui parlent comme un mode unique. Ce sentiment est dû à l'unité de la forme, quelle que soit la variété des emplois. Cela n'empêche pas ultérieurement la création de nouvelles formes, correspondant à des emplois qui n'avaient plus d'expression spéciale dans la langue. Ainsi la confusion de l'aoriste et du parfait, ou plutôt la transformation de l'ancien parfait en un temps historique a supprimé dans beaucoup de langues le moyen d'expression du parfait. Il y a des langues qui se sont résignées à n'avoir pas de parfait et qui ont vécu en s'en passant; d'autres se sont créé un nouveau parfait, par des voies nouvelles, sur un plan différent de l'ancien parfait aboli.

Les catégories grammaticales sont donc toujours relatives à une langue donnée, et à une certaine période de l'histoire de chaque langue. Il n'y a eu d'optatif en grec que durant une période dont les limites peuvent être exactement fixées. Nous savons à quelle époque, en germanique, à côté de la forme unique de passé, on a créé une nouvelle forme correspondant pour le sens à l'ancien parfait. L'histoire des catégories grammaticales peut souvent dans chaque langue s'établir avec exactitude. Mais le système des catégories apparaît suivant les langues sous des formes assez différentes. Notre grammaire a été bâtie aux ^{xvii}^e et ^{xviii}^e siècles sur le modèle des grammaires du grec ancien ou du latin; elle en est restée faussée. Nous l'appuyons encore sur une nomenclature qui ne cadre pas avec les faits et donne une idée inexacte de la structure grammaticale de notre langue. Si les principes sur lesquels nous réglons avaient été établis par d'autres que par des disciples d'Aristote, notre grammaire française serait assurément tout autre.

(1) V. GÖBEL, *Die grammatischen Kategorien* (XXXII, V, p. 189 et suiv. [Jahrg. 3, Abt. 1]); VAN GINNEKEN, LXXVII, p. 65 et suiv.

*
*
*

La classification des catégories grammaticales est un travail de morphologie générale qui reste encore à faire. En admettant qu'il y ait autant de catégories que la totalité des langues possède de morphèmes, on pousse à l'extrême le nombre des catégories. Nous nous bornerons ici, suivant une méthode empirique, à examiner quelques catégories, choisies parmi les plus générales, le genre, le nombre, le temps, la voix. Il se dégagera de cette étude quelques enseignements qui seront résumés ensuite.

Telle qu'elle existe par exemple dans les langues indo-européennes ou sémitiques, depuis la date la plus ancienne (1), la catégorie du genre s'impose avec une rigueur telle que dès qu'un substantif se présente à l'esprit, il apparaît toujours pourvu d'un genre, qui le caractérise éminemment, qui souvent même est la seule caractéristique qu'il possède. C'est par le genre seul que nous distinguons en français *le poids* et *la poix*, *le père* et *la paire*, mots dont l'orthographe seule diffère, et à plus forte raison *le livre* et *la livre*, *le poêle* et *la poêle*, qui s'écrivent respectivement de la même façon, comme en allemand *der Kiefer* « le sapin » et *die Kiefer* « la mâchoire ». Il n'est guère de faute qui choque davantage dans la bouche d'un étranger que la confusion des genres. Quand elle se répète trop souvent, elle rend le langage incompréhensible.

Et pourtant la distinction des genres grammaticaux ne répond à rien de rationnel : on ne saurait dire pourquoi *la table*, *la chaise*, *la salière*, etc., sont féminins et *le tabouret*, *le fauteuil*, *le sucrier*, etc., masculins. Dans une langue voisine, le rapport est souvent différent : on dit en allemand *der Sessel* « le fauteuil », comme *der Stuhl* « la chaise », et *der Löffel*, *der Kegel* présentent le genre inverse des mots français *la cuiller*, *la quille*.

(1) Sur le genre, voir L. ADAM, XLIII; H. WINKLER, CCXXII; K. BRUGMANN, XXXI, IV (1889), p. 100-109; BARONE, CCXXVI.

On sait d'ailleurs avec quelle facilité les genres se modifient au cours des âges ; dans l'histoire des langues romanes, germaniques, celtiques, les changements de genre ont été nombreux (1). En français, la terminaison « féminine » ou « masculine » a entraîné souvent le genre correspondant ; à tel point qu'un bon nombre de mots à terminaison « féminine » fixés aujourd'hui au masculin dans la langue correcte ont été ou sont encore dans la langue populaire employés au féminin, surtout lorsque l'initiale vocalique ne permet pas de marquer le genre par l'article défini ; ainsi dans les mots *exercice*, *orage*, *ouvrage*, etc. Même les mots *prophète* et *pape*, à cause de leur terminaison, ont été traités comme féminins au moyen âge. Cela montre à quel point le genre naturel est différent du genre grammatical. Nous continuons à dire *l'ordonnance*, *la sentinelle* au féminin pour désigner des individus du sexe fort, comme les Latins disaient *auxilia* ou *uigiliae*.

Notre genre grammatical est si peu apte à l'expression du genre naturel que les trois quarts du temps en français nous n'avons aucun moyen d'exprimer par le genre grammatical la différence des sexes. Les mots *médecin* ou *professeur* n'ont pas de féminin. Nous sommes très embarrassés pour les appliquer à une femme. Nous ne pouvons dire ni *médecine*, ni *professeuse*, ce qui s'explique à la rigueur dans le premier cas par l'existence d'un mot *médecine* de sens différent. Mais nous ne pouvons même pas, ce qui arrangerait tout, employer tels quels *médecin* ou *professeur* avec l'article féminin, comme les Grecs disaient ἡ Λέοντιον ou les Latins *illum senium* (Térence) : *la médecin*, *la professeur* nous paraît choquant. Le français correct en est réduit à dire *la femme médecin*, *la femme professeur*, en utilisant le mot *femme* comme une sorte de morphème du sexe. Nous en sommes au même point qu'une langue qui ne posséderait pas la distinction des genres : dans ce cas

(1) Voir pour le français BRUNOT, LVI, p. 233 ; pour l'allemand, BEHAGHEL, CXLIV, p. 318 ; pour le gallois, J. MORRIS-JONES, CXXXV, p. 228-229.

l'anglais emploie comme morphèmes les deux pronoms *he* ou *she* (ainsi *he-goat* « bouc » ou *she-goat* « chèvre ») et l'irlandais préfixe l'élément *ban* (tiré de *ben* « femme ») : *ban-dia* « déesse », *ban-file* « poétesse », *ban-tuath* « sorcière », etc. Nous disons même *une femme cocher* ou *une femme cochère*, tant nous tenons à notre morphème *femme* ; dire *une cochère* tout court nous paraît choquant.

L'état actuel du français était déjà l'état de l'indo-européen. Le genre naturel n'y avait pas d'expression morphologique (1). Bien plus, aucun mot indo-européen ne manifeste la différence du masculin et du féminin par sa forme extérieure : *toga* et *scriba*, *aesculus* et *famulus*, *arbor* et *dolor* se fléchissent en latin exactement de la même façon ; or, dans chaque groupe, le premier mot est féminin, le second masculin. S'il est arrivé dans plusieurs langues que le genre masculin et le genre féminin aient été répartis entre certains suffixes, comme par exemple en gotique où les mots qui correspondent à la première déclinaison latine (type *toga*) sont tous féminins, et ceux qui correspondent à la seconde (type *famulus*) tous masculins, cela résulte d'une innovation. Les mots grecs *πατήρ*, « père », et *μήτηρ*, « mère », *υἱός*, « fils », et *νύός*, « bru », avaient en indo-européen la même flexion.

Il faut, il est vrai, mettre à part le neutre. Ce genre est le seul qui soit défini par sa forme : en grec *τέκνον*, « enfant », et *στέγος* (gén. *στέγους*), « toit », *σίναπι*, « moutarde », et *μέθυ*, « hydromel », en latin *templum* et *corpus* (gén. *corporis*), *mare* et *cornu* se dénoncent comme des neutres. Le neutre indo-européen est un genre à part ; il s'oppose aux deux genres personnels, mais il a une extension plus limitée : il n'a de forme propre qu'à un seul cas, ce qui semble indiquer une catégorie en voie de disparition, qui n'aurait pas dans l'ensemble du système une autonomie complète. Il joue vis-à-vis des deux autres genres un

(1) ERNOUT, *XCVIII*, p. 211.

rôle complémentaire en ce qu'il exprime certaines notions indépendantes de l'opposition du masculin et du féminin ; par exemple, il désigne souvent des objets considérés comme non-actifs et incapables d'être investis d'un pouvoir personnel ; parfois aussi il semble exprimer la notion du collectif.

En quoi donc consiste le genre indo-européen ? En une question d'accord. Ce qui fait que *πατήρ* est masculin en grec, c'est qu'on dit *ὁ πατήρ ἀγαθός* ; et *μήτηρ* féminin, c'est qu'on dit *ἡ μήτηρ ἀγαθή*. L'article et l'adjectif qui se rapportent au substantif ont suivant le genre du mot une forme différente. Ce fait a eu dans l'histoire du genre une conséquence importante. Le genre a suivi les vicissitudes de l'expression phonétique de l'accord : là où l'accord a cessé d'être marqué ou ne s'est plus marqué qu'incomplètement par suite d'accidents phonétiques, le genre meurt ou s'atrophie. En français, c'est l'article et l'adjectif qui maintiennent le genre, comme en grec ancien ; mais l'article a la même forme devant tous les mots qui commencent par une voyelle : *l'aurore*, *l'abîme*. Ces mots ont un genre moins net que les autres ; aussi ce sont généralement les mots à initiale vocalique qui dans l'histoire du français ont été exposés à changer de genre. Lorsque, en outre, l'adjectif qui s'y rapporte est de genre ambigu, il ne reste plus rien de l'expression du genre : *l'aurore est splendide*, *l'abîme est sombre*. C'est seulement lorsqu'on dit *l'aurore est belle* ou *l'abîme est profond* que les mots *aurore* ou *abîme* ont un genre.

L'anglais a été beaucoup plus loin que le français. Le vieil anglais distinguait au singulier de l'article trois formes différentes pour les trois genres : *sé*, *séo* et *daet* ; il avait même une flexion complète de l'article, avec quatre cas différents à chacun des nombres. Mais il n'a pas tardé à simplifier cette flexion. D'abord, au nominatif, par un fait d'analogie, il a dit *dé*, *déo*, *daet* ; puis il a confondu le masculin et le féminin en une forme unique, *dé* ; puis finalement il a laissé tomber le neutre, et il ne lui est plus resté au singulier qu'une seule forme, qui était

d'ailleurs la même que celle du pluriel. En perdant sa flexion, l'article privait la langue de l'expression du genre, car l'adjectif de son côté était devenu dépourvu de flexion. Le danois en est resté à un stade moins avancé; il dit encore *den* pour le masculin-féminin et *det* pour le neutre; au pluriel, *de* pour les trois genres. L'évolution phonétique de l'article lui a permis de conserver deux genres, mais qui ne correspondent pas, quant à l'origine, au masculin et au féminin du français.

Ce n'est pas le lieu de rechercher quelle est l'origine du genre grammatical en indo-européen (1). Plusieurs linguistes l'ont tenté, sans aboutir à aucune solution satisfaisante. La question dépasse les cadres de la grammaire indo-européenne; c'est une question de linguistique générale, qui se pose dans d'autres groupes de langues. Des anthropologues, comme Frazer, ont prétendu la résoudre en imaginant que la différence des deux genres avait quelque chose à faire avec la langue spéciale des femmes; le même nom aurait eu deux formes différentes suivant qu'il était employé par l'un ou l'autre sexe (2). C'est trop simplifier la question : les genres ne consistent pas seulement dans l'opposition d'un masculin et d'un féminin, puisque l'indo-européen possédait un neutre.

Dans certains idiomes d'Amérique ou d'Afrique, le genre se présente sous un aspect particulier. Ainsi, l'algonquin fait la distinction d'un genre animé et d'un genre inanimé (3). Peu importe la répartition des objets dans les deux genres : il se trouve que parmi les objets du genre animé, les Algonquins placent, outre les animaux, les arbres, les pierres, le soleil, la lune, les étoiles, le tonnerre, la neige, la glace, le blé, le pain,

(1) Voir surtout les ouvrages cités de H. WINKLER, K. BRUGMANN et MARIO BARONE, et de plus : B.-I. WHEELER, *The origin of grammatical gender*, **XXIII**, II, 528-545 (1899).

(2) VAN GENNEP, **LXXIV**, p. 265.

(3) J.-P.-B. DE JOSSELINE DE JONG, *De waardeeringsonderscheiding van « levend » en « levenloos » in het Indoeuropeesch vergeleken met hetzelfde verschijnsel in enkele Algonkintalen*, dissertation de Leyde (1912).

le tabac, le traîneau, le briquet, etc. Le fait est que « cette distinction de genre est absolue et fondamentale, car elle régit le pluriel des noms, l'expression de la possession, les pronoms démonstratifs, les verbes et les adjectifs » (1). Dans la répartition des objets, il a pu se produire des actions analogiques spéciales. En slave, il y a aussi un genre animé, dont la création et surtout l'extension s'expliquent par un développement morphologique régulier, en partant de l'indo-européen (2). Et il y a une tendance à opposer l'objet animé à l'objet inanimé en arménien (3), en espagnol après le verbe, voire même en ancien français après le nom (le bourg *le* roi, les maisons *du* bourg). Ailleurs, on rencontre d'autres oppositions : dans la langue des Masai, peuple de l'Est-Africain, il y a un genre pour ce qui est grand et fort, et un autre pour ce qui est petit et faible (4); ce que certains traduisent arbitrairement par l'opposition du masculin et du féminin : *ol tungani* « l'homme », *en dungani* « le petit homme »; il vaudrait mieux dire simplement : un genre fort et un genre faible; la catégorie est ici voisine de ce que nous appellerions ailleurs des diminutifs.

Sur le domaine africain, le genre porte le nom de « classe ». Les langues bantoues sont dominées par l'existence de « classes », qui sont caractérisées chacune par un affixe spécial et entre lesquelles se répartissent tous les mots de la langue. On en a vu des exemples plus haut (p. 102). L'indication de la classe est aussi importante que celle du genre dans un mot grec ou latin. C'est une nécessité que l'esprit s'est imposée. Le classificateur de chaque mot (on appelle ainsi l'élément phonétique qui indique la classe) a une telle importance qu'il se répète au cours de la phrase pour tous les mots qui s'y rapportent : on dirait que le mot principal impose la couleur de son uniforme à tous les mots qui dépendent de lui.

(1) L. ADAM, **XLIII**. — (2) MEILLET, **XCVI**.

(3) ADJARIAN, *Classification des dialectes arméniens*, Paris, p. 18 et 47.

(4) MERKER, *Die Masai*, cité par FEIST, **XXXVI**, t. XXXVII, 113.

Le genre, dans nos langues européennes, n'est qu'une « classe » à la façon du bantou. Il représente une tentative faite par l'esprit pour classer les notions si variées qui s'expriment au moyen des noms. Le principe de ce classement répond sans doute à la conception que nos lointains ancêtres se faisaient du monde; des motifs mystiques et religieux ont contribué à le fixer. La tradition s'en est maintenue même après qu'on a cessé d'en comprendre la raison d'être.

Il y a des catégories grammaticales qui ont avec la réalité un rapport plus étroit que le genre et qui dans notre conception actuelle du monde se justifient rationnellement : ainsi celles du nombre ou du temps. Suivant que je dis : *le cheval mange* ou *les chevaux mangeront*, j'exprime deux idées qui opposent l'unité à la pluralité et le temps présent au temps futur. Cela répond à des faits d'expérience. Mais, en examinant comment ces deux catégories, qui sont parmi les plus générales, s'expriment dans les diverses langues, on s'aperçoit d'abord qu'elles s'y présentent sous des formes qui en restreignent la généralité, et ensuite qu'elles ont rarement dans l'usage l'expression adéquate qu'on attendrait.

Nous avons en français un singulier et un pluriel : mais la distinction de l'unité et de la pluralité, qui constitue pour nous le nombre, n'est pas le seul aspect de cette catégorie. Il y a des langues qui possédaient ou possèdent encore un duel. L'indo-européen en avait un qui s'est maintenu à date historique plus ou moins longtemps suivant les langues, et qui peu à peu a été éliminé de presque toutes (1). Dans l'Inde, le sanskrit, védique aussi bien que classique, a le duel par opposition aux prâkrits et au pâli, qui l'ont perdu. Le vieux-perse et le zend l'em-

(1) BAUGMANN, GL, II, 2^e partie, p. 195.

ployaient rigoureusement; il n'y en a pas trace en pehlvi. A la date la plus ancienne où nous les connaissions, ni l'arménien, ni le latin n'ont de duel. En vieux-slave il est tout à fait vivant et aujourd'hui certains dialectes, comme le slovène et le sorabe de Lusace, le présentent encore. Dans plusieurs dialectes lituaniens, il n'est qu'en voie de disparition. Le gotique l'exprimait seulement dans le pronom et le verbe; il n'y en a plus que des traces en vieux-haut-allemand, dans le pronom; mais ces traces sont bien lentes à s'effacer, puisqu'on rencontre encore dans les parlers bavarois actuels les pronoms duels *ōs* ou *enk*, qui avant la fin du XIII^e siècle avaient disparu de la langue écrite. En celtique, seul l'irlandais sous sa forme la plus ancienne conserve le duel dans la déclinaison des noms; mais ce nombre y occupe une situation bien précaire, puisque le nom au duel doit toujours s'accompagner du nom de nombre « deux ». Le grec ancien offre une variété extrême, instructive à plus d'un titre, mais il a fini par éliminer le duel (1). C'est la tendance générale de toutes les langues indo-européennes. Si cette élimination s'est faite à des dates sensiblement différentes suivant les langues, cela est dû à des causes historiques.

Il faut croire que l'emploi du duel répondait à un besoin différent de ceux que pourraient suggérer nos habitudes de pensée modernes. Nous ne voyons pas de raison aujourd'hui pour opposer la dualité à la pluralité. Mais il y a dans la catégorie du nombre d'autres distinctions que nous n'exprimons pas et qui mériteraient cependant de recevoir une forme grammaticale. Ainsi celle de l'aspect collectif et de l'aspect singulatif. Nous n'avons pas en français le moyen d'opposer ces deux notions; c'est un défaut dont nous souffrons souvent. Toutes les discussions auxquelles se livrent certaines grammaires sur la façon d'orthographier « gelée de groseille » ou « de groseilles », « confiture de pomme » ou « de pommes », se ramènent

(1) CUNY, LXI; voir ci-dessous, p. 416.

simplement à une confusion du pluriel et du collectif et sont dues à l'absence d'une catégorie grammaticale du collectif. De même, nous souffrons de ne pouvoir spécifier, quand nous disons : « le cheval court », s'il s'agit d'un certain cheval considéré isolément ou en général de l'ensemble des chevaux. Nous ne distinguons pas l'individu de l'espèce, ni le particulier du général. Les langues indo-européennes sont à peu près toutes (1) dans le même cas que le français. Certains aspects importants de la catégorie du nombre n'y ont pas d'expression régulière.

*
* *

La catégorie de *temps* présente aussi des lacunes (2). Ce qu'exprime le verbe dans une langue comme le français ou l'allemand, c'est essentiellement le temps. Le verbe est dit en allemand *Zeitwort*. Nous possédons en français une gamme de temps variés répondant non seulement aux trois divisions du passé, du présent, du futur, mais encore aux différences relatives des temps : nous avons le moyen d'exprimer le futur dans le passé et le passé dans le futur. Peu de langues à cet égard sont aussi riches que le français. L'allemand n'a guère qu'un temps passé; il confond dans une seule forme notre imparfait et notre passé défini, *ich liebte*; et cette forme unique tend même dans certaines parties de l'Allemagne à suppléer le passé analytique du type *ich habe geliebt*, tandis que dans certaines autres, inversement, c'est ce temps analytique qui résume en lui toute l'expression du passé. Notre richesse nous vient du latin, qui est aussi, au point de vue des temps, pourvu d'une série de formes abondantes.

Mais l'expression du temps est en latin une innovation. La

(1) Les langues celtiques se sont créées un « singulatif »; v. PEDERSEN, *CLXXXIX*, t. II, p. 58.

(2) Voir HERBIG, *XXX*, VI, 170 et suiv.

grammaire comparée enseigne que l'indo-européen exprimait surtout l'aspect (1).

On appelle du nom d'*aspect* la catégorie de la durée (2). Nos temps du français expriment le moment où une action s'est accomplie, s'accomplit ou s'accomplira; ils ne tiennent pas compte de la durée de l'accomplissement. C'est pourtant là une notion importante et qui même dans certains verbes domine toute autre considération de sens. L'indo-européen était beaucoup moins préoccupé de marquer le temps que la durée. Ce qui l'intéressait dans une action, ce n'était pas d'indiquer à quel moment (passé, présent ou futur) s'accomplissait l'action, mais de marquer si on l'envisageait dans sa continuité ou à un point seulement de son développement, si c'était le point initial ou le point final, si l'action n'avait lieu qu'une fois ou se répétait, si elle avait un terme et un résultat. De là ces distinctions qu'a adoptées la grammaire comparée entre verbes duratifs ou instantanés, perfectifs ou imperfectifs, inchoatifs, itératifs, terminatifs, etc. Il est impossible de rien comprendre au système verbal du sanskrit ou du grec ancien si l'on ne tient pas compte de ces nuances ou si on l'aborde avec l'idée naturelle à nos langues d'y trouver l'expression des différents temps. En grec ancien, les différences d'un présent, d'un aoriste, d'un parfait, sont dans l'« aspect » du verbe. Les langues slaves ont conservé longtemps, et en partie jusqu'à nos jours, cette prédominance de l'aspect sur le temps. Tout verbe y appartient à une catégorie d'« aspect » qui le caractérise et le détermine autant qu'un passé et un futur sont caractérisés dans notre langue (3). C'est là une différence essentielle entre le russe et le français, une des plus grandes difficultés que rencontre un Français dans l'étude du russe.

En ce qui concerne l'expression des temps, les langues sémi-

(1) BRUGMANN, *CL*, II, 3, p. 68.

(2) BARBELENET, *XLVII*; BARONE, *CCXXV*.

(3) A. MAZON, *XCII*.

tiques offrent une grande ressemblance avec les langues indo-européennes de type ancien. Il n'y a en sémitique commun aucun moyen pour distinguer les différents temps d'un verbe; on y trouve en revanche une étonnante variété de moyens pour traduire les relations verbales subjectives, exprimer par exemple le causatif, le conatif, l'intensif, le désidératif, le putatif, le jussif, le réciproque, le réfléchi. Tous ces termes techniques désignent des catégories variées du verbe sémitique, plus ou moins bien conservées dans les divers dialectes. De temps à proprement parler, il n'y en a que deux en sémitique : l'imparfait et le parfait, tirés de thèmes différents; mais sous ces noms de parfait et d'imparfait, il faut se garder d'entendre quoi que ce soit qui ressemble aux temps usités en français; ces noms doivent être pris au sens étymologique, ils désignent l'action achevée ou inachevée, c'est-à-dire qu'en sémitique comme en indo-européen, c'est l'expression de la durée qui domine, et non pas l'expression du temps. L'assyrien, par exemple, emploie le « parfait » dans le sens du présent et du futur. Et en arabe l'« imparfait » exprime aussi bien le futur que le présent. « En hébreu, la forme improprement appelée futur sert pour marquer le passé dans les narrations, et d'autre part la forme appelée prétérit peut à volonté servir de futur. On sait combien l'interprétation des textes prophétiques en a souffert d'embarras. Cette indécision vient de ce que la notion du temps, d'abord absente, fut attribuée après coup, et d'une façon plus ou moins boiteuse, à une conjugaison qui n'avait pas été faite pour la recevoir (1). »

La catégorie grammaticale du temps a donc, comme celle du nombre, des insuffisances; même dans les limites où elle se déploie, elle est loin de correspondre toujours, par une forme adéquate, à la notion qu'il s'agit d'exprimer. Dans beaucoup de langues indo-européennes, pour exprimer un futur ou un

(1) M. BRÉAL, VI, XI, 271.

passé, on emploie parfois une forme qui n'est ni un futur ni un passé. Bien que le latin possède un futur, Plaute use du présent pour exprimer une action qui manifestement se rapporte au futur, quand il dit (*Captifs*, 749) : *peristis nisi iam hunc abducitis*. L'auditeur n'a pas un moment d'hésitation sur le temps auquel se rapporte cette phrase. De même en français, nous disons couramment : « j'y vais » pour « je vais y aller », « je m'apprête à y aller », « j'irai ». Racine écrit dans *Bérénice* :

Peut-être avant la nuit l'heureuse Bérénice
Change le nom de reine au nom d'impératrice.

L'allemand se sert constamment du présent au lieu du futur : la construction si lourde « *ich werde kommen* » existe surtout dans les grammaires ou dans l'usage des étrangers qui parlent allemand. Les Allemands disent simplement dans la conversation : « *ich komme* ». C'est une tendance générale du langage que d'employer le présent en fonction de futur : un ancien présent sert de futur en russe, en gallois, en gaélique d'Écosse, ailleurs encore.

Cependant, en français, le futur simple peut exprimer le présent (« Il sera à Paris à l'heure qu'il est ») ou bien le futur antérieur peut avoir la valeur d'un passé (« Nul ne se souvient d'un mot qu'il aura dit », La Bruyère). Dans les deux cas, le futur introduit sans doute dans la phrase une nuance spéciale (de possibilité, d'éventualité), mais le fait est que le futur s'y rapporte à un présent ou à un passé.

Le passé peut aussi s'exprimer par le présent. Dans les récits, c'est un usage fréquent, qu'on désigne du nom de présent historique. Les lettrés y trouvent un charme spécial; ils disent que le présent est plus expressif, plus descriptif, qu'il fait revivre la scène sous les yeux du lecteur, qu'il nous reporte par la pensée au moment où l'action s'est déroulée. Et cela est exact. Mais cette explication, qui d'ailleurs pourrait s'appliquer aussi bien à l'emploi du présent pour le futur, n'a pas de valeur aux

yeux du grammairien. Celui-ci est forcé de tenir le raisonnement suivant : pour qu'un écrivain puisse utiliser en artiste un tour qu'il juge plus expressif ou plus élégant, il faut que ce tour lui soit fourni par la langue, et ainsi les domaines respectifs du présent et du passé doivent être grammaticalement parlant bien peu tranchés pour qu'on puisse sans inconvénient pour la clarté passer si aisément de l'un à l'autre.

En effet, le passé peut inversement servir à noter le présent ; c'est par le temps qui sert d'expression au passé que le grec ancien exprime le présent dit d'habitude dans les phrases d'une portée générale, sentences ou maximes ; Homère dira par exemple :

ὅς κε θεοῖς ἐπιπεύηται μάλα τ' ἔκλυον αὐτοῦ

avec un aoriste que nous traduisons naturellement par un présent en français : « celui qui obéit aux dieux, ceux-ci l'exaucent bien ». C'est l'aoriste qu'on appelle gnomique ; il sert à exprimer une action qui n'appartient en fait à aucun temps et qui, comme toute vérité d'expérience, peut s'affirmer aussi bien du futur que du présent ou du passé. En français, comme dans la plupart des langues, c'est le présent qui nous paraît le mieux qualifié pour cet emploi gnomique. Mais le français peut aussi pour cela employer le futur, et de même le latin : « *pulcra mulier nuda erit quam purpurata pulcrior* » (Plaute, *Mostellaria*, v. 289 ; cf. v. 1041).

Ce que nous appelons *présent* est en français un temps élastique, qui se prête, comme on vient de le voir, à l'expression du futur et du passé, et qui s'applique indistinctement à une action étroitement limitée au présent actuel (« voilà le tramway qui passe ») ou à une action habituelle (« j'y passe tous les dimanches ») ou à une action qui n'est rapportée à aucun temps précis (« le tramway passe dans cette rue »).

On n'en finirait pas si l'on voulait énumérer toutes les incongruences que présente dans chaque langue l'usage des temps. N'est-il pas piquant de constater qu'en français le conditionnel

passé, ou du moins ce qu'on désigne de ce nom, peut s'employer en parlant de l'avenir : « si l'on me confiait cette affaire, je l'aurais bien vite terminée ». Sans doute, on découvre sans peine l'origine de cet emploi : elle est dans un fait d'analogie. Notre conditionnel est un imparfait du futur, et l'analogie est partie de phrases où les deux verbes étaient respectivement au présent et au futur : « si l'on me confie cette affaire, je l'aurai bien vite terminée ». Cela montre avec quelle souplesse le langage utilise les ressources dont il dispose, mais aussi combien il est difficile de mettre de l'ordre dans la catégorie du temps ; elle reste toujours assez mal définie.

*
* *

La catégorie de la *voix* est plus mal définie encore (1). Ce qu'on entend par le mot *voix*, c'est une manière d'aspect de l'action verbale dans ses rapports avec le sujet, suivant que l'action est considérée comme accomplie par lui, subie par lui ou faite dans son intérêt, avec sa participation. Le type classique est l'opposition en grec de l'actif, du moyen et du passif : *νίζω*, *νίζομαι*, « je lave », « je me lave » ou « je suis lavé (par un autre) ». Mais en grec la distinction des trois voix est bien peu nette. C'est le régime prépositionnel qui constitue le passif plutôt que la forme verbale : *ὑφ' Ἑκτορος δαμείς* « dompté par Hector » est considéré comme un passif, mais *ὑφ' Ἑκτορος πεσών* « tombé sous les coups d'Hector » n'est actif que par une convention grammaticale : les deux tours expriment la même idée, et il est probable qu'originellement l'un n'est pas plus passif que l'autre. En latin, certains passifs comme *uapulō* « je suis battu » ont la forme active. D'une façon générale, ce qu'on entend par verbe actif dans nos langues classiques se définit peut-être par un certain suffixe ou une certaine désinence, mais ne saurait se définir par

(1) Sur l'opposition d'actif et de passif, voir UHLENBECK, *XXX*, XII, 170 ; SCHUCHARDT, *XXX*, XVIII, 528-531 et FINCK, *XXXVII*, XLI, 209-232

le sens : si *je donne* ou *je frappe* est actif, comment *je dors*, *je meurs*, *je souffre* le seraient-ils ?

La distinction des verbes actifs et passifs est dans la plupart des langues indo-européennes illusoire, parce que le passif n'est presque jamais l'inverse de l'actif. Il s'introduit d'ordinaire dans le passif une notion spéciale qui en modifie le caractère. Le passif exprime souvent une action accomplie, complètement achevée ; c'est pourquoi tant de verbes français expriment leur passé au moyen du verbe être. C'était déjà le cas en latin. De plus, dans cette langue, le passif avait un emploi spécial qu'on désigne improprement sous le nom de passif impersonnel et qu'on devrait appeler tout court l'*impersonnel*, car de passif il n'y en a pas trace : *curritur* « on court », *luditur* « on joue », *itum est* « on alla ». Nous employons en pareil cas le pronom indéfini *on*, ou bien nous tournons pas le réfléchi : *il se joue un grand jeu*, *il se fait une grande course*, etc. En français comme en beaucoup de langues, le réfléchi est un des moyens d'expression du « passif » : *cela se dit*, *cette robe se porte*. Le caractère propre de pareils tours est que l'agent de l'action n'est pas exprimé ; mais on ne saurait les considérer comme des passifs, à moins d'entendre le passif en un sens spécial, qui n'en fait pas le contraire de l'actif.

La confusion dont souffrent nos langues tient à ce que des notions secondaires se sont introduites dans l'expression de l'actif et du passif, au point d'en réduire ainsi l'opposition fondamentale. Mais cette opposition fondamentale elle-même se justifie-t-elle ? Si la différence de *je frappe* et *je suis frappé* était seulement dans le rapport grammatical des deux personnes, il n'y aurait pas lieu de s'y arrêter. Ce serait une pure affaire de convention, résultant de l'habitude ou de la commodité : on dirait *Pierre frappe Paul* ou *Paul est frappé par Pierre* indifféremment ; certaines langues emploieraient de préférence le premier tour, certaines autres le second ; d'autres enfin admettraient l'emploi des deux, et il n'y aurait dans tout cela que le

résultat de procès historiques. En fait, si le français a un actif et un passif (ce dernier dans une mesure d'ailleurs restreinte), l'indo-européen, à ce qu'il semble, ne connaissait que l'actif ; d'autres langues tendent à ramener les voix au seul passif.

Il y a deux manières, en effet, d'envisager les rapports d'un sujet avec le monde extérieur : tantôt le sujet est actif, c'est-à-dire qu'il détermine par un acte de sa volonté certain effet sur ce qui l'entoure (*Pierre frappe Paul*) ; tantôt il est réceptif, c'est-à-dire qu'il reçoit de son entourage une impression qui affecte sa sensibilité (*Paul est frappé par Pierre*). Dans ces deux exemples, l'opposition est nette : l'un donne les coups, l'autre les reçoit ; il n'y a pas d'hésitation possible. Mais il y a des cas où l'activité et la réceptivité s'équilibrent et se confondent ; d'autres où la seconde l'emporte sur la première. Si je dis *Pierre voit Paul* ou *Pierre aime Paul*, les deux personnes exercent l'une sur l'autre une action qui peut être indifféremment conçue activement ou réceptivement. La vue est un phénomène réceptif : Pierre a la rétine frappée par une certaine image. De même dans l'amour ou dans l'amitié : Pierre éprouve un certain sentiment. Cela n'a rien d'actif. On conçoit qu'il soit plus logique de réserver les verbes *actifs* au cas où l'action est effective, et d'employer un autre type de verbes, qu'on appellerait *passifs* ou *affectifs* à son gré, dans le cas où le sujet éprouve une modification de ses dispositions affectives.

C'est là le point de départ de deux grandes catégories verbales dans des langues comme le géorgien (1). Il y a en géorgien deux types de flexion : *visurveb* « je désire » et *msurs* « désir est à moi », *vikvareb* « j'aime » et *mikvars* « amour est à moi », etc. Ces deux types ont donné naissance à deux conjugaisons parallèles, l'actif et l'affectif, que le géorgien emploie conjointement dans le même verbe (en y introduisant alors d'ordinaire une différence temporelle) ou bien qu'il répartit

(1) Exemples tirés de FINCK, CLXI, p. 133 ; voir aussi SCHUCHARDT, XXXIX, t. 123 (1895), p. 1-91.

entre les verbes suivant la signification : ainsi il dit généralement *mesmis* « audition est à moi » (« j'entends ») à l'affectif, mais *vxédav* « je vois » à l'actif, *mdzéra* « croyance est à moi » (« je crois »), *mgonia* « pensée est à moi » (« je pense ») à l'affectif, mais *vaseneb* « je bâtis », *vtser* « j'écris » à l'actif, etc. Les langues indo-européennes ne connaissent pas cette distinction.

Pourtant nous en avons idée en français par l'opposition de *je crois* et *m'est avis*, *je vois* et *il m'apparaît*, qui représente bien la différence de l'actif et de l'affectif. Nous préférons d'ordinaire l'actif, à tel point que nous avons fait passer à l'actif une locution comme « *il me souvient* » contrairement à toute logique (*je m'en souviens* est un tour à la fois absurde et barbare; pourtant Vaugelas constate déjà qu'il est plus usité « à la cour » que *il m'en souvient*). La même chose s'est produite pour le verbe *regretter* (*je regrette* est sorti de *il me regrette*, « regret est à moi »; cf. l'italien *mi rincresce*). La même aussi en allemand pour des verbes comme *ahnen*, *grauen* (*ich ahne etwas* « je soupçonne quelque chose » est sorti de *es ahnt mir* [ou *mich*] *etwas*; on dit *ich graue mich vor etwas* « je frémis de quelque chose », au lieu de *es graut mir vor etwas*); et déjà en latin le verbe *pœniteo* « je me repens » est sorti de *me pœnitet*.

Le passage de l'affectif à l'actif est en même temps ici le passage de l'impersonnel au personnel : or certaines langues préfèrent en général le tour personnel. Cette préférence est nette en latin, où le passif personnel est sorti du passif impersonnel : *invidetur mihi* a précédé *inuideor* « on me jalouse », comme *uitam uiuitur* « on vit sa vie » (Ennius, *Trag.*, v. 190) a précédé *uita uiuitur* « la vie est vécue »; de même qu'en danois on dit *jeg blev budt to kroner* « on m'a offert deux couronnes », au lieu de *mig blev budt to kroner*; *jeg blev forbudt Adgang til...* « on m'a interdit l'accès de... », au lieu de *mig blev forbudt Adgang til...* qui seraient les seuls tours logiquement corrects.

On voit que la distinction des catégories de l'actif et du passif repose sur une base bien fragile.

La distinction des verbes transitifs et intransitifs, qui joue dans les grammaires classiques un grand rôle, n'a pas de fondement plus solide. Elle est constamment employée par les grammairiens; elle paraît si naturelle qu'on ne prend même pas la peine de la définir; on dirait qu'elle va de soi. En fait, il n'est rien de moins défini. On dit qu'en latin un verbe est transitif quand il admet un régime direct à l'accusatif (*amo patrem*) ou en français quand il se fait suivre directement de son régime sans le secours d'une préposition (*j'aime mon père*). Est traité d'intransitif au contraire un verbe dont le régime est au datif en latin ou précédé en français de la préposition *à* : comme *noceo patri*, *je nuis à mon père*. Mais le rapport qui existe entre *noceo* et *patri* est exactement le même qu'entre *amo* et *patrem*. Et nous savons que la différence des constructions est purement accidentelle. Il est probable que *nocere alicui* se dit d'après *obesse*, *officere alicui* : une des constructions a entraîné l'autre. Au cours du développement d'une même langue, on voit les constructions s'échanger, les verbes intransitifs devenir transitifs ou réciproquement (1). En grec, le verbe *παραίνειν* est transitif à l'époque classique, mais on lit *παραίνω ὑμῖν* dans les Actes des Apôtres (27, 22). Inversement le verbe *διδάσκειν* de transitif est devenu intransitif : *ἐδίδασκεν τῷ βαλάχ*, lit-on dans l'Apocalypse (2, 14). Le datif est de règle après *χρησθαι* dans la prose attique, mais l'accusatif se rencontre sur les inscriptions de Crète, et dans le grec du Nouveau Testament (*χρώμενοι τὸν κόσμον*, 1^{re} Ep. aux Corinthiens, 7, 31). En latin *mederi* « soigner » a gouverné d'abord l'accusatif, puis le datif (*mederi oculos*, *mederi oculis*). Enfin, d'une langue à l'autre, la même idée peut s'exprimer tantôt par un verbe transitif, tantôt par un verbe intransitif. Le français

(1) Pour le français du xvi^e siècle, v. BRUNOT, LVII, t. II, p. 439.

dit : « j'aide ma mère », je suis mon père »; mais l'allemand : « ich helfe der Mutter », « ich folge dem Vater »; le russe dit : « blagodarjù vas' » comme le français : « je vous remercie », mais l'allemand « ich danke Ihnen »; le latin emploie le datif après *nubere*, *parcere*, *benedicere*, qui signifient « épouser », « épargner », « bénir ».

Sans doute pour le grammairien qui enseigne la langue, la distinction est justifiée, puisqu'il s'agit de deux constructions différentes, et qu'en disant *noceo patrem* ou *ich helfe die Mutter* on commet une incorrection. Mais ce n'est là qu'une différence de forme; si l'histoire en rend compte et l'explique, la raison ne la justifie pas.

On concevrait mieux l'opposition des verbes transitif et intransitif de la façon suivante. Du moment que la notion du transitif suppose un régime, on pourrait appeler transitif tout verbe dont l'action a son terme exprimé dans la phrase et intransitif au contraire tout verbe qui est employé sans régime exprimé. Ainsi s'opposeraient par exemple les tours comme « j'aime Rose » et « la maison où j'aime », « cet homme boit du vin » et « qui a bu boira ». Employé sans régime, le verbe est bien intransitif; l'action qu'il exprime ne porte sur aucun objet. Mais cette opposition, qui serait vraiment logique, ne pourrait être poursuivie longtemps sans inconvénient pour la logique elle-même. Par exemple, on la rencontre aussi dans des tours comme « ils prennent ces allumettes » et « ces allumettes prennent » ou « le chien a crevé la toile » et « le chien a crevé ». Mais le cas est tout différent. Dans la seconde phrase de chaque couple, le verbe (*prendre*, *crever*) est employé au sens absolu et l'action est rapportée au sujet, tandis que plus haut, les verbes *aimer* ou *boire*, dans les phrases où il n'y avait pas de régime, exprimaient une action indéterminée. D'autre part, on pourrait considérer « je pars à Paris » comme un verbe transitif, puisqu'il s'agit d'un régime qui marque le terme de l'action, et que le dit régime s'exprime dans bien des

langues (en latin, en irlandais, en grec, en sanskrit, etc.) par l'accusatif : lat. *peto urbem*. Mais faudrait-il traiter comme intransitif le verbe *partir* dans « je pars dimanche », où, au lieu d'un complément de lieu, nous avons un complément de temps? La question demanderait à être discutée. Et comment distinguer les deux phrases : « j'attends Pierre » et « j'attends à demain »? Comment aussi marquer la différence de *tournez la meule* et de *tournez à droite*? Si on range les deux verbes parmi les transitifs (et comment ne pas le faire, si de *tournez à droite* on rapproche *tournez le coin*?), on peut dire que le même mot servira à désigner deux emplois très différents; car dans *tournez la meule* le verbe est factitif (« faites que la meule tourne »), et dans *tournez à droite* il est réfléchi, en ce sens que c'est le sujet qui est aussi le terme de l'action (*tournez-vous à droite*). De même en latin dans *saepe stylum uertas* « tourne souvent ton style », et *uerte hac* « tourne par ici » (1).

*
*
*

Si loin qu'on pousse l'analyse des catégories grammaticales d'une langue, on s'aperçoit qu'il est impossible de les ramener à un système logique. Cela s'explique du côté grammatical par des raisons fort claires. C'est que la grammaire de chaque langue, à quelque moment de son histoire qu'on la considère, est le résultat d'activités multiples, portant indépendamment sur les différents points du système grammatical. Si le point de départ des transformations morphologiques est dans ce qu'on appelle l'analogie, le résultat de l'analogie n'est pas de mettre de la logique dans l'ensemble du système (voir p. 191).

Rien, d'autre part, ne justifie l'hypothèse qu'à une période primitive de l'histoire du langage, les catégories grammaticales auraient été exactement adaptées à des catégories logiques de l'esprit et qu'au cours des siècles elles s'en seraient peu à peu

(1) Cf. ERNOUT, VI, t. XV, 325.

écartées par suite d'altérations causées par l'usage. Aussi loin que l'on remonte dans l'histoire des langues, on n'atteint jamais qu'un état linguistique très évolué. La forme la plus anciennement connue des langues parlées aujourd'hui n'est ni plus ni moins logique que celles-ci.

Il est toujours imprudent de vouloir juger de la mentalité d'un peuple par les catégories grammaticales que possède sa langue. Il y a des langues qui maintiennent fort longtemps comme procédés grammaticaux des catégories qui n'ont plus de raison d'être. Nous en avons vu un exemple dans la catégorie du genre. Si l'on nous présentait une phrase de français où la *table* s'oppose au *tabouret* comme tirée d'une langue sauvage, nous croirions en effet avoir affaire à du bantou. M. Bally a donné plusieurs exemples piquants de ces ressemblances que l'emploi et le maintien de certaines catégories grammaticales établissent entre les langues des civilisés et celles des sauvages (1).

Il arrive que certaines catégories grammaticales soient abandonnées ou se transforment, que d'autres se créent; on a voulu conclure de ce fait à un progrès de l'esprit humain dans la voie de l'abstraction. Cette conclusion est parfois justifiée (voir le chapitre de conclusion). Mais il ne faut pas généraliser. L'indo-européen n'avait pas d'infinitif; il ne pouvait dire ni « porter », ni « faire », mais seulement « je porte » ou « je faisais ». La création de l'infinitif, effectuée dans chaque langue indo-européenne isolément, est un grand pas dans la voie de l'abstraction. Et pourtant il y a de ces langues qui ont perdu l'infinitif, le grec moderne par exemple ou le bulgare. Cela n'implique pas qu'un Grec ou un Bulgare ait perdu la faculté de concevoir abstraitement une action verbale.

Le fait que certains peuples sauvages ont un triel en plus du duel n'implique pas davantage que ces peuples ne puissent

(1) XLIV, p. 107.

compter que jusqu'à trois (1). La catégorie grammaticale du nombre est indépendante de la notion de nombre. M. Planert a montré de même qu'il fallait distinguer la notion de causalité des catégories grammaticales qui servent à l'exprimer; si les Malais ne l'expriment pas, cela ne les empêche pas de penser causalement (2). Il y a d'ailleurs des procédés variés d'intonation ou de geste qui permettent de suppléer à l'absence de catégories.

Si les langues conservent parfois sans raison des catégories grammaticales inutiles, elles ne sont jamais embarrassées pour s'en créer de nouvelles en cas de besoin. Nous avons opposé plus haut les langues qui expriment le temps à celles qui expriment l'aspect. A prendre les faits tels que les présente l'histoire des langues indo-européennes, on dirait que la notion de temps est plus récente que celle d'aspect et s'est substituée à celle-ci. Pourtant la notion d'aspect n'est pas inconnue de celles de nos langues modernes qui expriment le mieux la notion de temps.

Pour exprimer le duratif qui leur manquait, les langues germaniques, par exemple, ont utilisé le participe présent accompagné du verbe substantif. En moyen-haut-allemand déjà on trouve des tours comme : *all die mich sehende sint* « tous ceux qui me voient » (*der arme Heinrich*, v. 673) ou *der riter... mit dem lewe varend ist* « le chevalier... avec lequel voyage le lion » (*Iwein*, v. 2986). C'est du même besoin qu'est né le tour anglais *I am going, I was reading*, qui a pris une si grande extension. Dans le français du XVI^e siècle, on constate une tentative pour créer un duratif du même genre avec le verbe *être* ou le verbe *aller* : condamnée par Malherbe et par Ménage, elle n'aboutit pas. Voiture cependant dit encore : « Cette pri-

(1) LÉVY-BRUHL, LXXXVIII, p. 157.

(2) PLANERT, *Die grammatischen Kategorien in ihrem Verhältniss zur Kausalität. Eine Untersuchung am Malayischen*. (XXXIV, t. IX (1906), p. 759-768).

son qui va vous renfermant » et La Fontaine : « Je me vais désaltérant ».

Le français, qui se distingue entre toutes les langues par l'abondance de ses moyens d'expression du temps, a trouvé deux moyens d'exprimer l'aspect et il en use conjointement, depuis plusieurs siècles (1). L'un consiste dans l'emploi du préverbe *re-* pour marquer l'action instantanée par opposition à l'action durative. Ainsi, *rabattre*, *rabaisser* signifient, non pas abattre de nouveau ou davantage, mais simplement faire succéder l'abaissement à l'élévation et sans qu'on tienne compte du temps qu'il faut pour cela. Si l'action se présente à l'esprit dans la durée et jusqu'au terme de son exécution, on emploiera le simple : *abattre*, *abaissier*. De même, *réveiller* quelqu'un, c'est faire qu'il ne dorme plus, qu'il veille; et *remarquer* une chose, c'est faire qu'elle soit et reste *marquée*. Partout dans la langue populaire le verbe composé avec *re-* tend à remplacer le verbe simple lorsqu'on n'envisage que le résultat de l'action : *unir* deux personnes ne s'emploie plus que pour la cérémonie du mariage : autrement, on dit *réunir*; *remercier* a remplacé *mercier*, encore usité au xvi^e siècle; *ralentir* signifie diminuer de vitesse; *ramasser*, *recueillir*, *regarder* ont pris un tout autre sens qu'*amasser*, *cueillir* et *garder*; *rattraper* quelqu'un s'emploie au propre, *attraper* quelqu'un ne se dit plus guère qu'au figuré. On dit *rapportez* ou *remportez-moi* ça, pour « apportez, emportez », *renfermez* le chat, *refermez* la porte, *rentrez* donc, pour « entrez donc » dans une maison où l'on n'est jamais *entré*, « prends garde de *répandre* (un liquide) », etc. De pareils exemples sont vieux en français; déjà on lit dans Aimeri de Narbone : *ralez vos en*, pour « allez-vous-en » : le préfixe ajoute ici singulièrement à l'expression. Ce procédé, resté vivace en français, existe déjà en latin et a sa source au-delà du latin, puisqu'on le rencontre aussi en germanique et en balto-slave.

(1) D. BARBELENET, XCIX, p. 8 et suiv.

Mais le français ne s'en tient pas à ce procédé; il en a un autre pour traduire la notion d'aspect : c'est l'emploi du verbe réfléchi. Comparez *défiler*, *trotter* et *se défiler*, *se trotter*. Souvent les deux sont combinés : on emploie le verbe réfléchi auquel on ajoute un préverbe, qui est cette fois *é-* ou *en-* : *s'en aller*, *s'enfuir*, *s'envoler*, *s'écrier*, *s'écrouler*, etc., fournissent de bons exemples du fait si on les compare aux simples correspondants. Le français n'est donc pas inapte à exprimer l'aspect, puisqu'il trouve le moyen de le faire, dès qu'il en sent le besoin. Seulement l'aspect n'est pas en français une catégorie grammaticale régulière. Un verbe français étant donné, nous ne pouvons en indiquer le duratif ou l'itératif comme nous en indiquons le futur ou l'imparfait. S'il y a des langues, comme le russe, où la notion d'aspect est prépondérante au point de devenir le principe du système verbal, en français comme en latin elle n'est qu'une survivance isolée ou ne répond qu'à un besoin accidentel.

Il y a donc entre les catégories grammaticales des différences d'importance suivant les langues. Un système morphologique ne comprend jamais qu'un nombre restreint de catégories qui s'imposent et qui dominent. Mais dans chaque système il y a toujours plus ou moins d'autres systèmes qui s'introduisent et qui se croisent, représentant à côté des catégories grammaticales pleinement épanouies d'autres catégories en voie de disparaître ou au contraire en train de se former.

D'autre part, entre les catégories grammaticales, on peut établir une certaine hiérarchie : plusieurs ne sont que des aspects particuliers de catégories plus générales. Ainsi, nous avons pu parler de l'actif et du passif comme de deux catégories grammaticales, mais toutes deux se ramènent sans peine à une catégorie unique. Il est vrai qu'une langue qui n'emploierait pas l'actif ne saurait traduire par exemple « je vous aime »; mais entendons par là qu'il y aurait seulement impossibilité à traduire du français cette phrase *mot à mot*; le rapport que

nous exprimons par l'emploi du verbe dit « actif » s'y exprimerait simplement d'une façon différente.

De même, ce que nous entendons par un génitif en grec ou en latin constitue une catégorie grammaticale, qui n'a rien d'analogue en chinois, mais pas davantage en français ou en gallois. Nous disons *le livre de Pierre* au lieu de *liber Petri*. Le chinois exprime le rapport des deux substantifs par l'ordre des mots en plaçant le déterminé avant le déterminant : *Han tchaou* « la dynastie des Han » ; en gallois, c'est l'ordre inverse : *aber yr afon* « l'embouchure de la rivière » (cf. p. 93). Il serait absurde de parler d'un génitif en gallois ou en chinois, aussi bien qu'en français. Mais nous savons qu'en latin le génitif adnominal peut être remplacé par un adjectif : on peut dire *uirtus Caesarea* au lieu de *uirtus Caesaris*. C'est devenu la règle en russe. En français même, le type *le livre de Pierre* n'est pas le seul en usage : nous disons aussi *le palais royal* ou *les livres sibyllins*, *la maison à Pierre* ou *la vache à Colas*, *l'hôtel-Dieu* ou *la rue Gambetta*. Il n'y a donc pas, ici non plus, de catégorie grammaticale unique pour l'expression d'une même catégorie intellectuelle. L'allemand a bien un génitif dans *Vater's Haus* ou *das Haus des Vaters*, mais il peut dire aussi *meinem Vater sein Haus*, ce qui est un tour tout différent (voir p. 178). En tenant compte de ces différences qui tiennent seulement à la façon dont est constituée l'image verbale, il y a lieu de poser pour toutes les langues dont nous venons de parler une catégorie générale unique, qui est la catégorie de la dépendance. Elle englobe aussi bien le génitif latin ou grec que l'ordre des mots du chinois et du gallois ou l'emploi de la préposition *de* en français.

Cette catégorie de la dépendance, qui nous paraît unique, comprend elle-même des subdivisions que la logique justifie. Ainsi nous disons en français *sa beauté est éclatante*, ou *la beauté en est éclatante*, suivant qu'il s'agit par exemple d'une femme ou d'une peinture, ou, en termes généraux, d'une per-

sonne ou d'un être inanimé. Mais nous disons indifféremment *le père de Pierre* et *la culotte de Pierre*, sans imaginer qu'il y ait une différence dans le rapport respectif qui unit ces mots. Une langue de l'Afrique occidentale, le mandingue, distingue au contraire *a fa* « son père », *a-la kursi* « sa culotte » : le possessif est différent, parce que le père n'appartient pas à son fils, tandis que la culotte appartient à son possesseur (1). La catégorie de la dépendance se complique, dans une pareille langue, d'une distinction entre l'appartenance et la non-appartenance. En français, nous ne marquons pas cette distinction, si légitime qu'elle paraisse à la réflexion.

*
* *

Le désaccord entre la grammaire et la logique consiste en ce que les catégories grammaticales et les catégories logiques se recouvrent très rarement ; presque jamais le nombre des unes et des autres ne coïncide. Quand on essaie de mettre de l'ordre dans les faits grammaticaux en les classant d'après la logique, on est conduit à faire une répartition arbitraire : tantôt on rangera en des catégories logiques distinctes des faits qui ont le même aspect grammatical (ce qui est faire violence à la langue) ; tantôt on laissera groupés sous la même catégorie grammaticale des faits qui n'ont logiquement rien de commun (ce qui est faire violence à la raison). Le plus simple est donc de choisir entre les deux ordres de classement. Cela justifie les grammairiens, dont la nomenclature, arbitraire et souvent illogique, a cependant une valeur grammaticale. La seule chose qu'il faille exiger d'eux, c'est du moins que leurs classifications, où la logique est sacrifiée, répondent aux conditions grammaticales de la langue qu'ils étudient. Bien que les catégories puissent varier suivant les langues, elles ont en effet, dans la langue où elles règnent, un pouvoir qui domine l'activité de l'esprit.

(1) M. DELAFOSSE, IV, t. XVIII (1913), p. cccxliij.

C'est l'affaire des logiciens de définir les catégories logiques, de décider si derrière la bigarrure des catégories grammaticales il y a des catégories logiques qui valent pour toutes les langues et soient imposées à toutes par la structure du cerveau humain. Imaginons que l'on ait posé cette question à un homme du XVII^e siècle, imbu de cartésianisme et de logique de Port-Royal, il n'aurait pas hésité à répondre par l'affirmative. « Le bon sens est la chose du monde la mieux partagée », avait dit Descartes, « ... c'est la seule chose qui nous rend hommes et nous distingue des bêtes ; je veux croire qu'elle est tout entière en chacun ». Et La Bruyère, renchérissant sur la pensée du maître, écrivait : « La raison est de tous les pays et l'on pense juste partout où il y a des hommes ». Cette conception d'un esprit humain, aux lois immuables, identique sous toutes les latitudes, était alors acceptée par tous. Elle paraît aujourd'hui discutable (1).

Toutefois, quelles que soient les différences des habitudes mentales chez les différents peuples, l'existence de certains traits fondamentaux n'est pas niable. Il y a une logique humaine et de grandes catégories logiques se retrouvent chez tous les hommes qui pensent. Elles sont naturellement à la base des catégories grammaticales. D'où les unes et les autres tirent-elles leur valeur ?

Émile Durkheim (2) attribuait l'existence des catégories à une sorte de nécessité, qui serait à la vie intellectuelle ce que l'obligation morale est à la volonté : c'est-à-dire que les catégories seraient d'origine sociale et dépendraient de la société. Nous retrouvons ici l'influence de ce facteur social, qui est déjà si nettement apparue à l'origine des transformations phonétiques. C'est par lui seulement qu'on peut expliquer la loi phonétique : l'espèce de nécessité qui s'impose à tous les membres d'un même groupe d'articuler de la même façon n'a

(1) LÉVY-BRUHL, LXXXVIII, p. 7.

(2) X, 1909, p. 747.

aucune origine physique ou métaphysique ; elle ne s'explique pas davantage par l'hypothèse d'un accident individuel généralisé : aucune autorité ne serait suffisante pour imposer l'imitation d'une particularité individuelle. La contrainte de la phonétique est si forte qu'aucun individu ne peut se soustraire au joug qu'elle impose. Il en est de même de la contrainte des catégories. Toutes deux tirent leur force de celle du lien social.

CHAPITRE III

DIFFÉRENTES ESPÈCES DE MOTS (1)

La difficulté de classer les parties du discours est telle qu'on n'est pas arrivé jusqu'ici à une classification satisfaisante. Suivant une tradition, qui remonte aux logiciens grecs, notre grammaire classique enseigne à en distinguer dix. Mais cette classification ne résiste pas à l'examen : on a déjà beaucoup de peine à la justifier en l'appliquant à la langue pour laquelle elle a été faite ; à plus forte raison y a-t-il beaucoup de langues auxquelles elle ne s'adapte pas. En l'examinant de près, on est amené à la corriger.

Il convient d'abord d'en écarter l'interjection. Quelle que soit l'importance de l'interjection dans l'usage, elle a en soi quelque chose qui la met à part des autres parties du discours, elle ne peut être rangée dans un même classement. Ainsi elle n'obéit pas toujours aux lois phonétiques et comporte même souvent des phonèmes qui lui sont propres ; tels les clics de beaucoup de langues modernes ou l'affriquée *pff* du français. Elle n'a en général rien à faire avec la morphologie. Elle représente une forme spéciale du langage, le langage affectif, ou parfois le langage actif ; en tout cas, elle reste en dehors de la structure du langage intellectuel. Nous la retrouverons dans le chapitre suivant.

Il faut ensuite mettre à part les morphèmes. Un bon nombre des « parties du discours » de notre grammaire ne sont pas

autre chose. Ainsi ces particules qu'on appelle les prépositions et les conjonctions ; le rôle qu'elles jouent peut être rempli dans d'autres langues par un procédé morphologique tout différent. Le français dit « le livre *de* Pierre » pour traduire le latin *liber Petri*. Au français « on disait *que* le comte était mort », répond l'allemand « man sagte der Graf *sei* gestorben » ; l'emploi du subjonctif suffit à marquer le caractère de la proposition subordonnée. Dans une même langue l'emploi des morphèmes peut varier ; l'allemand dit fort bien aussi « man sagte *dass* der Graf gestorben ist (ou *sei*) ». En latin les deux tours *rogo venias* et *rogo ut venias* sont également employés. En français on a dit longtemps « le bois le roi », « le bois la dame », à côté de « le chemin du bois », « l'arbre de la forêt ». Les mots *de*, *que*, *dass*, *ut* sont des morphèmes servant à marquer les rapports qu'ont entre eux les mots et les phrases. En général, prépositions et conjonctions ont des formes différentes. Cependant on connaît des langues où certains rapports entre les mots et entre les phrases s'expriment de la même façon. En chinois, le même élément *ti* sert à marquer la dépendance aussi bien des noms que des propositions (v. p. 99).

Dans les langues qui ont un article, ce n'est également qu'un morphème. L'article n'est généralement qu'un démonstratif de sens atténué servant de classificateur ; il marque le genre, le nombre des noms ; plus souvent encore, il exprime la détermination (voir p. 156). Il a tous les caractères d'un outil grammatical.

Il en est de même du pronom personnel : *je lis* équivaut au latin *lego*, comme *tu lis*, *il lit*, au latin *legis*, *legit*. Le français traduit par l'emploi de *je*, *tu*, *il*, ce qui s'exprime en latin par la flexion. Quand le pronom est autonome ou, comme on dit, emphatique, il joue exactement le rôle d'un substantif et doit être rangé dans la catégorie des noms. Que l'on compare les deux phrases : *Viens-tu, toi ?* et *Viens-tu, Pierre ?* ou *Moi, je suis grand* et *Pierre, il est petit*. Les pronoms *toi*, *moi* et le

(1) Voir ROZWADOWSKI, CXCIII ; JESPERSEN, CCXXIX.

substantif *Pierre* y ont la même valeur. Il est vrai qu'à certains égards le pronom personnel se rapproche du verbe. Comme il joue souvent le rôle d'un morphème verbal, il est plus ou moins rattaché par l'esprit à la catégorie du verbe et exposé à se modeler sur une forme verbale (1). Ainsi en italien, les pronoms *egli*, *ella*, « eux, elles », ont pris la terminaison correspondante des troisièmes personnes plurielles du verbe; de même en gallois, où l'on dit *hwynt* « eux », au lieu de *hwy*, d'après la terminaison verbale *-ynt*. On sait d'autre part que les langues qui conservent le duel dans le verbe le conservent également dans le pronom, même si elles l'abandonnent dans le nom; inversement celles qui n'ont plus de duel dans le verbe n'en ont pas davantage dans le pronom, même si le duel des noms subsiste (voir p. 115). Le pronom, quoique nominal dans son emploi, subit donc parfois l'influence du verbe, mais il ne constitue pas une partie du discours indépendante.

L'adjectif de son côté se distingue souvent très mal du substantif. Dans les langues indo-européennes ils paraissent sortir d'une origine commune et conservent en bien des cas une forme identique. Rien ne dénonce en latin ou en grec que *bonus*, *ἀγαθός* soient des adjectifs, *equus* ou *ἵππος* des substantifs; la flexion est la même. C'est par l'emploi sans doute qu'on pourrait les distinguer (voir p. 154). Mais il faut ajouter qu'il y a des emplois auxquels ils sont également propres. On peut dire: « je suis *fort* » comme « je suis *roi* », « un homme est *grand* » et « un grand est *homme* ». Substantifs et adjectifs échangent ainsi leurs rôles dans toutes les langues; grammaticalement il n'y a pas entre eux de limite tranchée. On peut les réunir tous deux dans une catégorie unique: celle du nom.

En poursuivant ce travail d'élimination, on aboutit à ne plus laisser en présence que deux parties du discours, le

verbe et le nom. C'est à cette dualité que les autres parties se ramènent. Reste à savoir si le nom et le verbe représentent deux fonctions essentiellement différentes.

A ne consulter que certaines langues, comme les langues indo-européennes, on ne saurait hésiter à reconnaître entre le nom et le verbe une différence fondamentale. La seule idée de les confondre paraîtrait une absurdité. La morphologie indo-européenne présente en effet pour l'un et pour l'autre des séries de suffixes et de désinences qui ne sont pas les mêmes. C'est au point que neuf fois sur dix on peut reconnaître du premier coup si une forme du sanskrit ou du grec ancien appartient à un nom ou à un verbe. La même catégorie a dans l'un et l'autre cas une expression différente; ainsi la personne ou le nombre. Le grec dit λέγω pour « je parle » et ὁ λόγος μου pour « ma parole »; le symbole de la première personne est dans les deux cas différent. Les désinences du pluriel n'ont rien de commun dans le nom et dans le verbe. Il y a en quelque sorte deux systèmes morphologiques parallèles et indépendants l'un de l'autre.

Mais déjà si l'on passait des langues indo-européennes aux langues sémitiques, on ne pourrait maintenir une distinction aussi tranchée. En arabe il ne manque pas de désinences qui sont communes à la déclinaison et à la conjugaison. La désinence *ūna* qui sert à la seconde et à la troisième personne du pluriel de l'imparfait, au masculin, sert à marquer le pluriel de la plupart des mots masculins de la langue. Aux mêmes personnes du même temps, la désinence duelle *āni* est l'unique désinence duelle des noms. Les rapports de la déclinaison et de la conjugaison ne se bornent pas en arabe à quelques similitudes dans les désinences; ils touchent au fond même des choses. Il y a un parallélisme frappant entre les trois cas du nom (sujet, direct, indirect) et les trois modes du verbe à l'imparfait (indicatif, subjonctif, conditionnel [ou, suivant d'autres grammairiens, apocopé]). Les grammairiens arabes ont eux-

(1) JOHANN SCHMIDT, XXXVII, XXXVI, 403.

mêmes reconnu ce parallélisme, qui se traduit dans la terminologie qu'ils créèrent.

Dans les langues finno-ougriennes, le verbe et le nom ont tant de points communs qu'on a pu dire, à tort d'ailleurs, qu'ils ne se distinguent point. Le fait est que le verbe y apparaît souvent comme d'origine nominale et est encore parfois affecté des mêmes éléments morphologiques que le nom. Il y a des suffixes communs (1). En vogoule, *mini* « il va », *ali* « il tue », sont formés comme *pūyi* « prenant », *ūri* « tenant »; en finnois, *antaa* « il donne » signifie proprement « donnant ». Ce n'est là qu'une conséquence de l'emploi de la phrase nominale pure (voir p. 145). Mais, fait plus important, il y a des désinences communes. En tchérémisse et en mordve, le même *-t* forme le pluriel des noms et celui de la troisième personne des verbes, et il n'est pas jusqu'au finnois où l'on ne retrouve dialectalement *menit* « ils allèrent », *menisit* « ils iraient », en face de *meni* « il alla », *menisi* « il irait », tout comme *kalat* « les poissons », en face de *kala* « le poisson », *puut* « les arbres », en face de *puu* « l'arbre ». En hongrois, il y a des faits du même genre : *vártak* « ils ont attendu », *kértak* « ils ont demandé », sont les pluriels de *vart* « il a attendu » et de *kért* « il a demandé », comme *harsak* « les tilleuls », *nevek* « les noms », sont ceux de *hárs* et de *név*. On ne trouverait pas de faits comparables en indo-européen.

Il y a enfin d'autres langues, comme celles de l'Extrême-Orient, où l'indétermination du verbe et du nom passe pour un des dogmes fondamentaux de la grammaire. Dans le chinois ancien, en effet, le même mot peut être employé comme nom ou comme verbe ; c'est la position seule qui dénonce l'emploi.

Un exemple classique du fait est dans la phrase *lao lao, yeo yeou* « traiter en vieillards les vieillards, en enfants les enfants », où le mot qui signifie *vieillard* (ou *enfant*) dans l'emploi de

(1) Cf. J. SZINNYEI, **XXVIII** t. V (1905), p. 62.

substantif veut dire comme verbe *traiter en vieillard* (ou *en enfant*). Mais des exemples aussi frappants sont rares. En général, l'emploi du mot en fonction de verbe s'accompagne d'un changement de ton et conséquemment, s'il y a lieu, d'une mutation de la consonne initiale, laquelle mutation se traduit aujourd'hui par la différence de non-aspirée et d'aspirée. Ainsi on dit *haò* « bon » et *haó* « aimer » ; *tsáng* « trésor » et *ts'áng* « cacher », *tchouán* « commentaire » et *tch'ouán* « transmettre ». Enfin, dans l'usage courant moderne, il y a d'autres moyens de distinguer immédiatement entre l'emploi verbal et l'emploi nominal. Sans parler de l'ordre des mots et de l'importance de la succession *sujet verbe complément*, on est en général renseigné par les affixes qui précisent le caractère des mots : ce sera pour les noms l'affixe *eul* ou l'affixe *tseu* (voir p. 99) ; pour les verbes, l'affixe *tcho* (tiré de *tchao* « appliquer, mettre »), par exemple dans *tso tcho* « s'asseoir », ou *tchao tcho* « mettre (un habit) », et mieux encore les affixes de temps, *leao* ou *kouo* pour le passé, *yao* pour le futur.

S'il arrive que le même mot en chinois puisse être employé comme verbe ou comme nom, le sujet parlant fait très bien la différence entre ces deux parties du discours. Les grammairiens indigènes distinguent, parmi les mots pleins (voir p. 98), les « mots vivants » (*houo tseu*) et les « mots morts » (*ssen tseu*) ; les premiers, disent-ils, ont le sens actif et les seconds le sens passif. Or font partie des mots morts ou passifs les substantifs et les adjectifs ; les verbes au contraire, qui impliquent une action, sont les mots vivants ou actifs. Comme corollaire de ce principe, lorsqu'un verbe est employé avec la valeur passive, il peut prendre la même intonation que le nom ; par changement de ton, il devient un mot mort. L'indétermination entre le verbe et le nom, qu'on attribue d'ordinaire au chinois, est donc plus apparente que réelle. Il n'y a en fait jamais hésitation sur la valeur nominale ou verbale des mots que l'on emploie.

Une langue qui est très voisine du chinois à cet égard, c'est l'anglais. En anglais, la plupart des substantifs peuvent être employés également comme verbes; la langue tend à admettre l'emploi verbal de n'importe quel nom. Un mot comme *fire* « feu » peut être indifféremment nom ou verbe; il peut même, comme nom, indifféremment jouer le rôle d'adjectif ou de substantif; et, comme verbe, il laisse indistincte la nuance active ou passive. C'est vraiment une notion abstraite qui se prête à toutes les applications concrètes qu'on en veut faire. Témoin les phrases suivantes, où le mot, en changeant de valeur, ne subit dans sa forme extérieure aucun changement: *put a fire in my room; I fire my room; a fire fly; o people, so easy to fire*. Combien de mots anglais ne pourrait-on soumettre à la même épreuve! De *frown* « sourcil » on tire *to frown* « froncer le sourcil »; de *book* « livre », *to book* « prendre en note »; de *bomb* « bombe », *to bomb* « bombarder », etc.

Toutefois ne nous faisons pas ici dupes d'une illusion. Sans doute, *fire* est en principe indifféremment un verbe ou un nom. Il n'en est pas moins vrai que l'idée d'un feu qui brûle se distingue de celle de faire du feu pour brûler. Si je dis « il y a du feu » ou bien « faites du feu », j'ai dans l'esprit deux notions distinctes qui provoquent dans l'esprit de mon auditeur deux réactions différentes. Dans le premier cas j'exprime un fait, dans l'autre je commande une action. Or, pas plus en anglais qu'en chinois, il n'y a jamais hésitation sur la valeur d'un mot tel que *fire* quand il y a lieu de marquer la distinction des deux cas. Le mot est immédiatement senti par l'auditeur comme un nom ou un verbe d'après son emploi dans la phrase et notamment d'après les morphèmes qui l'accompagnent. Suivant que je dis *a (the) fire* ou *to fire, my fire* ou *I fire*, j'indique quelle valeur je donne au mot, celle de nom ou celle de verbe. La seule différence des morphèmes suffit à marquer la différence des valeurs du mot, sans hésitation possible. Les morphèmes *a (the)* ou *I* jouent ici le rôle des dési-

nences dans une langue comme le grec ancien; *I fire*, c'est αἶθω, comme αἶθος est *a (the) fire*.

*
* *

La distinction du verbe et du nom, qui n'apparaît pas toujours dans un mot anglais ou chinois pris isolément, se révèle immédiatement lorsque ce mot est placé dans une phrase; ce n'est pas une question de forme, c'est une question d'emploi. En d'autres termes, il faut remonter à la constitution de l'image verbale, où sont combinés les éléments du discours, pour justifier la distinction du verbe et du nom. S'il y a des langues où le nom et le verbe n'ont pas de forme distincte, toutes les langues s'accordent pour distinguer la phrase nominale et la phrase verbale (1).

Dans la phrase verbale, on exprime une action rapportée à un certain temps, considérée sous une certaine durée, attribuée à un certain sujet et dirigée, s'il y a lieu, vers un certain objet: *Écoute la musique, Pierre buvait du vin, le cheval traînera la voiture*, etc. La phrase verbale a pour objet de commander, de constater ou d'imaginer une action: l'impératif, l'indicatif et le subjonctif auquel il faut joindre le futur et le conditionnel représentent assez clairement ces trois aspects de la phrase verbale. Un seul mot peut la composer: français *prends*, latin *ueniam* « je viendrai », grec τέθνηκα « je suis mort », arabe *qālu* « on a dit ». Il peut même arriver que ce seul mot soit un substantif. En disant: « Feu! », « Silence! », « Halte! », « Place! », « Attention! », on commande l'exécution d'une action exactement comme lorsqu'on dit: « Prends », « Venez », « Arrêtez ». Dans le langage logique, c'est le verbe qui exprime l'action. Mais l'impératif n'appartient que partiellement au langage logique. C'est le mode du langage actif (voir p. 162). Il peut s'exprimer par un cri. On impose silence

(1) Voir surtout MEILLET, VI, t. XIV, p. 1 et suiv.

en disant « chut ! » ; on fait marcher un cheval en disant « hue ! ». Ce sont là des formules impératives qui n'appartiennent pas au système grammatical du verbe.

L'analyse de la phrase verbale fournit une sorte de hiérarchie des formes verbales. D'abord l'impératif, qui reste à certains égards tellement en dehors du verbe organisé qu'il peut s'exprimer par un nom ou, plus fréquemment, par un infinitif ; puis l'indicatif (présent ou passé) qui constate l'existence d'un fait ; enfin les modes de l'éventualité ou de la conjecture.

Toute différente est la phrase nominale, par laquelle on exprime l'attribution d'une certaine qualité à un certain objet : *la maison est neuve*, *le déjeuner est prêt*, *l'entrée est à droite*, *Cyrus est roi*, *Zayd est sage*. La phrase nominale comprend deux termes, le sujet et l'attribut, lesquels appartiennent tous deux à la catégorie du nom. Les logiciens disciples d'Aristote avaient bien senti la différence des deux types de phrases ; mais ils les ramenaient à un type unique, en décomposant la phrase verbale de façon à y introduire le verbe substantif : le cheval *court* = le *cheval* est *courant*. Peu d'erreurs ont été aussi tenaces ; celle-ci a été fortifiée par les idées métaphysiques qu'on y rattachait. Des philosophes, abusés par le nom du verbe « substantif », ont opposé la substance représentée par ce verbe aux accidents qu'expriment les attributs. Toute une logique s'est bâtie sur l'existence primordiale du verbe *être*, lien nécessaire entre les deux termes de toute proposition, expression de toute affirmation, fondement de tout syllogisme. Mais la linguistique, loin d'appuyer cette construction scolastique, la détruit par la base. D'après le témoignage de la plupart des langues, la phrase verbale n'a rien à faire avec le verbe *être*, et ce verbe lui-même n'a pris place qu'assez tard comme « copule » dans la phrase nominale.

Le type normal de la phrase nominale en indo-européen est sans copule ; c'est ce qu'on appelle la phrase nominale pure.

L'attribut est simplement placé à côté du sujet, l'ordre respectif des deux éléments étant fixé par des lois spéciales à chaque langue. Ainsi le grec ancien dit régulièrement : *κρείσσων γὰρ βασιλεύς* « car le roi (est) plus fort » (*Iliade*, I, v. 80), *πάρ' ἑμοίγε καὶ ἄλλοι* « d'autres (sont) auprès de moi » (*Ibid.*, v. 174), comme le vieux perse : *manā pitā Vištāspa* « mon père (est) Vishtaspa », ou le sanskrit *tvām vārunas* « tu (es) Varuna ». La phrase nominale pure s'est conservée en russe, où l'on dit *zavtrak' gotov'* « le déjeuner (est) prêt », ou *dom' nov'* « la maison (est) neuve ». L'adjectif a la forme de l'attribut ; « la maison neuve » se dirait autrement : *dom' novy*. La même opposition est en vieil irlandais marquée par la place des deux termes : *infer maith* « l'homme bon », mais *maith infer* « l'homme (est) bon » ; le français en donne idée, si l'on compare : *les marrons chauds* à *chauds*, *les marrons*. En chinois, l'opposition est constante : *ta kuok* « le grand État », mais *kuok ta* « l'État (est) grand ».

La plupart des langues connaissent la phrase nominale pure sans copule : en sémitique et en finno-ougrien, elle est d'usage courant. L'arabe dit : *zaydun 'alimun* « Zaïd (est) sage », comme le hongrois : *az ég kék* « le ciel (est) bleu » (1). La phrase nominale pure est si répandue en finno-ougrien qu'on a pu expliquer par l'influence des langues de cette famille la persistance de ce type de phrase en russe (2). Dans les langues de la famille bantou, la phrase nominale pure est également de règle (3) ; ainsi en swahili : *simba mui* « le lion (est) mauvais ». Ce qui indique ici l'adjectif attribut, c'est l'accent d'intensité, qui frappe la syllabe *mu-*. Pour marquer mieux encore le rapport des deux termes, on introduit parfois entre eux un pronom : *mli u mkulu* « l'arbre (est) grand », mot à mot « arbre lui grand », ce qui fait qu'en parlant français les indigènes disent « l'homme

(1) SZIMONYEI, CCXI, p. 403.

(2) GAUTHIOT, VI, XV, 225.

(3) SACLEUX, VI, XV, 152 et suiv.

lui fort », pour « l'homme est fort ». Ce pronom cède souvent la place au pronom indéterminé et invariable *i*, lequel combiné avec divers éléments démonstratifs finit par devenir une sorte de verbe copule en swahili : *mti ni mkulu* « l'arbre est grand ».

Nous saisissons ici sur le vif un procédé de formation du verbe copule. Dans les langues indo-européennes, la copule est généralement un ancien verbe autonome, vidé de son sens propre (cf. p. 196) ; et l'introduction de la copule dans la phrase nominale s'explique aisément. Il y a en effet une notion que le simple rapprochement du sujet et du prédicat ne suffit pas à exprimer : c'est la notion de temps. Le verbe, en tant que symbole de temps, devenait alors nécessaire. Pour traduire « le ciel était bleu », le hongrois est forcé de dire : *az ég kék vala*, en ajoutant l'imparfait du verbe substantif, qui sert à marquer le passé, en même temps qu'il joue un rôle de copule. Et Homère emploie le futur ἔσται dans τὸ δέ τοι ξεινίον ἔσται « cela sera ton présent d'hospitalité », parce qu'il est ici nécessaire d'indiquer le temps. Le mode est également une notion qui fait partie de la morphologie du verbe ; d'où la nécessité d'introduire la copule dans la phrase lorsque le mode devait y être indiqué : εἰς δέ τις ἀρχὸς ἀνὴρ βουλῆφορος ἔστω.

Une fois introduite dans la phrase nominale lorsqu'il y avait lieu d'exprimer le mode ou le temps, la copule s'y est parfois installée, même lorsqu'elle n'ajoutait rien au sens. Ainsi en latin la phrase nominale pure est exceptionnelle ; le type normal est avec copule : *Deus bonus est, avarus est homo*. De même en français (*les marrons sont chauds*), en anglais (*life is short*), en arménien, dans certaines langues slaves autres que le russe, etc. De là vient que la copule a pu paraître à certains grammairiens l'élément primordial de la phrase. L'histoire même des mots prouve qu'il n'en est rien. Dans toutes les langues indo-européennes, la copule a été tirée de racines verbales, dont le sens s'est peu à peu affaibli. Ainsi, la racine

es- qui a fourni la copule à date très ancienne marque proprement l'existence, la vie ; le participe *sat* en sanskrit désigne un être réel, et son dérivé *satyas* veut dire « vrai » ; en grec τὰ ὄντα signifie « la réalité ». On peut suivre le travail de dégradation qui a réduit le verbe d'existence à un rôle de copule.

Bien des langues d'ailleurs ne se sont pas contentées de la racine *es-* pour remplir ce rôle (1). Il y a un bon nombre de succédanés du verbe d'existence dans l'emploi de copule. Un des plus répandus est un verbe dont le sens propre est « pousser, croître » : il a conservé ce sens en grec dans φύειν, mais *bhāvati* en sanskrit a pris le sens de « il devient » et finalement « il est » tout simplement ; en vieil-anglais, *béo* veut dire « je suis », comme *biu* en irlandais ; le latin a tiré de cette racine son prétérit *fuit* « il fut », et le slave une série de formes du verbe substantif (*byti* « être », *bychŭ* « je fus », etc.). D'autres racines encore ont été mises à contribution : en grec γίγνομαι « je deviens » est très voisin du verbe être, comme en latin *uersor* ; le latin *stare* a fourni au français l'imparfait *j'étais* ; d'une racine signifiant *habiter* (skr. *vāsati* « il demeure »), le germanique a tiré une partie des formes de son verbe substantif (all. *ich war, gewesen*). C'est en russe peut-être que les substituts du verbe être sont les plus variés ; on emploie dans ce rôle, suivant la nuance qu'il s'agit de préciser, *sidjêl'* « être assis », *ležát'* « être couché », *stoját'* « être debout », *sostoját'* « être composé », *predstavlját' soboiu* « se présenter comme », etc. (2). Les phrases où figurent ces verbes ne sont plus cependant qu'à demi nominales ; car la valeur de copule qui est au fond de leur emploi se couvre de nuances qui tiennent au sens propre de ces verbes. Aussi sont-elles voisines de phrases, fréquentes dans les langues anciennes, où l'adjectif attribut est accolé à un verbe quelconque : gr. κόλακες ἀκούουσιν « ils

(1) Voir J. et E. MAROUZEAU, C, p. 151 et la bibliographie citée.

(2) BOYER-SPÉRANSKI, LIII, p. 249 et suiv. Des substituts aussi variés sont fréquents en polonais.

s'entendent appeler flatteurs », gr. *χθίζος ἔβη κατὰ δαίτα* « il alla hier au repas », lat. *ibant obscuri* « ils marchaient dans l'obscurité », vieux slave *pade nici* « il est tombé à terre ».

On peut appeler de pareilles phrases nominales-verbales; car elles combinent les caractères des deux types opposés plus haut. Ce sont au fond des phrases nominales, mais dans lesquelles s'est introduit un verbe. Inversement, il y a des phrases verbales-nominales. Ce sont celles dont le verbe est remplacé par une locution nominale, comme dans les exemples cités au chapitre précédent : *il m'est avis* au lieu de *je pense*, ou en latin *opus est mihi* au lieu de *eg eo*. Certaines langues affectionnent particulièrement ces phrases verbales-nominales. Aux deux extrémités du domaine indo-européen se rencontrent deux groupes de langues où les phrases verbales-nominales s'emploient couramment. Ce sont d'une part les langues de l'Inde, et d'autre part les langues celtiques, d'Irlande et de Grande-Bretagne.

En sanskrit classique, et déjà dans la langue du Mahâbhârata, on constate une tendance à remplacer les formes personnelles du verbe par un participe, accompagné, s'il y a lieu, d'une forme de la copule. C'est moins une substitution de la phrase nominale à la phrase verbale qu'un empiètement de l'une sur l'autre. Car l'idée qu'il s'agit d'exprimer reste de celles qui sont l'apanage du verbe : c'est une action ou un état, non pas une qualité. Ainsi, lorsqu'on dit : *kva yūyam uṣītās* (Patanjali) « où avez-vous habité ? », avec le participe *uṣītās* au nominatif pluriel au lieu de *uṣā* qui serait la deuxième personne du pluriel du verbe. La proportion des phrases de ce genre augmente avec le temps; elle est considérable dans le sanskrit classique, où l'emploi des participes est un des traits caractéristiques de l'usage. Le développement de la phrase participiale a favorisé la substitution du passif à l'actif dans nombre de cas (voir p. 121). Ainsi, déjà dans les morceaux en prose du Mahâbhârata, on trouve des phrases comme *mayā vṛta upādhyāyas* « j'ai choisi

un maître » (mot à mot « par moi (a été) choisi un maître »), *twayā parāddham* « tu as commis une faute » (mot à mot « par toi (il a été) fauté »), *avābhyām apūpo dattas* « nous deux avons donné un gâteau » (mot à mot « par nous deux un gâteau (a été) donné »).

En celtique, c'est l'infinitif qui s'est développé au détriment des formes personnelles. Les mots de la phrase qui expriment l'action se présentent sous la forme nominale de préférence à la forme verbale. Ainsi dans la phrase suivante empruntée au gallois des Mabinogion : *gobeith yw gennyf, y neges yd eloch ymdanei, y chaffel* « j'espère que vous obtiendrez l'affaire que vous irez négocier » (mot à mot « espoir est à moi, l'affaire que vous irez au sujet d'elle, son obtenir »). De même en irlandais moderne, dans le célèbre récit de Diarmuid et Grainne : *creud adhbhar na moichéirghe sin ort* « pourquoi t'es-tu levé de si bonne heure ? » (mot à mot « quelle cause de ce tôt-lever par toi ? »), ou encore : *na biodh fios ar d-lurais ag aon duine go teacht tar aís duinn arís* « que personne ne sache que nous sommes en voyage jusqu'à ce que nous soyons revenus » (mot à mot « que ne soit pas connaissance de notre voyage à nul homme jusqu'à retour à nous de nouveau »). Les substantifs verbaux du celtique sont si voisins des verbes qu'ils admettent les préverbes caractéristiques des temps de la conjugaison; ainsi le préverbe *ry* marquant le passé, on peut dire en moyen-gallois : *gwedy clybot yn Rufein ry oresgyn o Carawn ynys Brydein* « quand on eut appris à Rome que Carawn avait conquis l'île de Bretagne » (mot à mot « après apprendre à Rome avoir conquis par Carawn l'île de Bretagne »).

*
* *

Parmi les emplois variés du nom et du verbe, il y en a donc qui s'opposent et représentent deux formes de pensée différentes, mais il y en a aussi qui se rejoignent et finissent par se

confondre. L'entre-deux est constitué par les phrases nominales-verbales ou verbales-nominales dont il vient d'être question. L'élément essentiel de ces phrases est un mot qui tient à la fois du verbe et du nom. Tantôt, il s'agit d'un verbe de la catégorie qu'on appelle « passive » en chinois (voir p. 141); tantôt d'un nom de caractère verbal, substantif ou adjectif marquant l'action, c'est-à-dire infinitif ou participe. L'usage du sanskrit et du celtique montre que, grâce à l'emploi de ces noms verbaux, on peut dans certains cas exprimer par un nom une idée verbale. Cette possibilité est bien connue de tous ceux qui se mêlent de traduire un texte grec ou latin. Dans nos collèges, on enseigne aux rhétoriciens l'art de substituer parfois un nom à un verbe ou réciproquement, soit pour mieux respecter l'ordre des mots du texte ancien, soit pour un motif d'élégance ou d'harmonie. Il convient donc d'examiner de plus près la valeur des noms verbaux.

Les infinitifs sont proprement des noms d'action, mais tous les noms d'action ne sont pas des infinitifs. Dans la plupart des langues indo-européennes il existe des noms d'action, formés de suffixes spéciaux qui les caractérisent comme tels. En général ils se rattachent directement à une racine verbale, et font partie plus ou moins du système du verbe. De ce contact étroit avec le verbe, ils ont gardé plus d'une trace. Par exemple dans la rection. On sait que ce qui distingue syntaxiquement le nom du verbe, c'est que celui-ci admet un régime à l'accusatif et celui-là au génitif. Mais il y a des langues où le régime du nom d'action se met à l'accusatif. Le latin ancien a conservé un souvenir de cet usage, puisqu'on rencontre chez Plaute des phrases comme : *quid tibi nos latio 'st?* ou : *quid tibi hanc rem curatio?*

Le participe se rattache de même à la catégorie plus générale des noms qui désignent la personne intéressée à l'action, c'est-à-dire celle qui l'accomplit ou qui la subit, suivant qu'il s'agit de passif ou d'actif. On appelle ces noms des noms d'agent. Mais

en général le nom d'agent comme le nom d'action ne marque pas dans sa forme la différence des voix (voir p. 150). Le participe présente parfois la rection verbale à l'accusatif : ainsi en latin *imitatus est eum* « il l'imita », comme *imitor eum*. Cette rection s'étend souvent à d'autres noms d'agent qui ne sont pas des participes ; on lit chez Plaute : *orator iusta* « celui qui demande des choses justes ». Ce devait être un tour populaire en latin, car il réapparaît dans les bas temps : *peccatorum ueniam promittor* « celui qui promet la grâce des pêcheurs ». Mais on le rencontre dans bien d'autres langues encore ; en sanskrit : *dāta vāsūni* « celui qui donne des biens » ; en vieux-perse : *ahuramazdā θuvām dauštā biyā* « qu'Ahuramazda t'aime » (mot à mot « soit amateur toi ») ; en zend : *puθrem varšta* « celui qui engendre le fils » ; en grec : πολλὰ συνίστωρ αὐτοφόνος κακὰ (Eschyle, *Agamem.* 1090) « complice d'un grand nombre de suicides criminels ».

Les noms d'action et les noms d'agent, qui sont en général caractérisés par des morphèmes spéciaux (voir p. 97), ne se confondent jamais. Ils constituent, au milieu de la catégorie générale du nom, deux catégories spéciales nettement tranchées. On peut y rattacher les noms d'instrument et les noms qui expriment le résultat de l'action. Les noms d'instrument ont souvent aussi des suffixes spéciaux : ainsi -τρον en grec, -trum ou -clum en latin ; et ces suffixes s'ajoutent à des racines verbales : ἄροτρον, *aratrum* désignent l'instrument qui sert à labourer, la « charrue », comme *poclum*, l'instrument qui sert à boire, la « coupe ». Ce sont là des mots assez voisins des noms d'agent, à la fois pour le sens et pour la forme, comme le montre la comparaison du suffixe -tro- de noms d'instrument et du suffixe -ter-, -tor- de noms d'agent.

Quant au nom exprimant le résultat ou l'objet de l'action, il sort le plus souvent du nom d'action lui-même. La *coupure* est le fait de couper comme la *pâturage*, le fait de paître, ou la *bordure*, le fait de border. Mais on emploie le mot *coupure*

pour désigner la fente qu'un enfant se fait au doigt avec son canif ou bien le morceau de journal qui a été découpé; la *pâtur*e s'applique à l'aliment dont on se repaît et la *bordur*e à la partie extérieure d'un vêtement ou d'une pelouse. La plupart des noms d'action en français peuvent ainsi être employés comme noms d'objet. C'est un fait dont toutes les langues indo-européennes fournissent des exemples.

Les catégories que nous venons de passer en revue englobent un nombre considérable de noms communs. Beaucoup, en effet, des noms d'objets usuels ou même d'animaux sont d'anciens noms d'action, d'agent, d'instrument spécialisés. Le participe ou adjectif verbal, qui n'est qu'une forme plus générale de nom d'agent, a fourni un grand nombre de noms communs : *serpens* « le serpent », c'est « le rampant, celui qui rampe »; le grec ὀδούς, le latin *dens* « la dent », c'est « ce qui mange », comme le sanskrit *radanas* « la dent » est « ce qui ronge » (*radati* « il ronge »). Tous ces noms qui se rattachent à des racines verbales se laissent aisément interpréter en partant de la phrase verbale.

On trouve dans la phrase nominale l'exact correspondant de ce qu'est le nom d'action dans la phrase verbale : c'est le nom abstrait de qualité. Soient les deux phrases *j'adore Dieu* et *Dieu est bon*. La *bonté* est la qualité d'être bon comme l'*adoration* est le fait d'adorer. Le nom abstrait se tire donc naturellement de la phrase nominale. Il y a des cas où le nom abstrait et le nom d'action sont très voisins. C'est par exemple lorsque le nom d'action se rattache à un verbe dont le sens est moins actif que passif. Les phrases verbales où figurent de pareils verbes se rapprochent alors des phrases verbales nominales dont il a été parlé page 148 ou peuvent s'échanger avec elles. Ainsi en danois le nom d'action qui correspond au verbe *elske* « aimer », c'est *kjoerlighed* « tendresse » (qualité d'être *kjoerlig* « tendre »). En français, l'*endurance* est à la fois un nom d'action et un nom abstrait : de la phrase verbale *Pierre endure*

la *faim* on tire : l'*endurance* de la faim (= l'action d'endurer) ; mais de la phrase nominale *Pierre est endurant* on tire : l'*endurance* de Pierre. L'*endurance* est alors la qualité d'être *endurant*, comme la *clémence* ou la *patience* sont la qualité d'être *clément* ou *patient*.

De la catégorie des noms abstraits on passe à celle des noms concrets. Car le nom abstrait s'emploie fréquemment avec une valeur concrète. Ce que le nom abstrait exprime en puissance apparaît volontiers à l'esprit dans sa réalisation. Ainsi les suffixes caractéristiques des noms abstraits, comme *-tut-* ou *-tat-* en latin, *-té* en français, *-ung* en allemand, se rencontrent aussi dans des noms concrets. Le passage de l'abstrait au concret n'est souvent en pareil cas qu'une substitution de l'image à l'idée. Dans l'usage, cette substitution est facilitée tantôt par l'emploi du mot au pluriel, tantôt par l'emploi du mot comme épithète. Ainsi, le pluriel de *virtus* « la vertu » s'applique à des actes vertueux, *virtutes* (dans la langue ecclésiastique le mot désigne même couramment des « miracles »); le pluriel de *laus* « gloire » signifie « éloges, actes ou paroles flatteuses, glorieuses » (*laudes*). La *largesse*, la *complaisance* éveillent des idées abstraites; des *largesses*, des *complaisances* sont des notions concrètes, des faits qui réalisent l'abstraction. C'est l'emploi au pluriel qui transforme ainsi la valeur du mot. L'emploi comme épithète est non moins efficace; ainsi la *douceur* est la qualité d'être doux, mais c'est aussi une chose douce, si l'on dit : ce remède est une *douceur*. De même en allemand les mots abstraits *Bescherung* « action d'offrir, cadeau », *Schande* « honte », s'appliquent à des objets dans des phrases comme : *das ist eine schöne Bescherung*, *dies Verfahren ist eine Schande für eine Familie*, etc.

Le résultat ultime de l'évolution du mot abstrait vers le concret, c'est d'en faire un adjectif. Dans des phrases comme : *Cet homme est toute bonté*, *cette femme est la vertu même*, les mots *bonté*, *vertu* jouent le rôle d'une épithète. De là résulte

que des adjectifs sont parfois d'anciens substantifs. En latin *uber* « fécond » n'est que le substantif *uber* « mamelle », adjectif. Cet emploi est sorti de tours comme *ager uber* « un champ qui est mamelle », c'est-à-dire qui produit en abondance et qui nourrit. L'innovation a consisté à donner au substantif la flexion multiple des adjectifs : au lieu de *agri ubera*, où le second substantif est apposition au premier, on dit *agri uberes*. L'ambiguïté d'un accord comme *arua ubera* facilitait l'innovation. On rencontre même des substantifs au comparatif ou au superlatif, bien que les degrés de comparaison soient l'apanage des adjectifs : en moyen-allemand *scheder* est le comparatif de *schade* « dommage ». En fait, lorsqu'on dit *es ist Schade*, ang. *it is a pity*, fr. *c'est dommage*, le substantif, jouant le rôle d'un adjectif, doit pouvoir comporter les degrés de comparaison.

Le fait qu'un substantif peut aisément devenir adjectif montre qu'il n'y a pas entre ces deux mots une différence essentielle. Sans doute entre « Pierre est bon » et « la bonté est une vertu, » il y a cette différence que *bon* exprime la qualité individualisée, concrétisée dans un certain être qui est Pierre, tandis que la *bonté* est l'expression de la qualité elle-même, conçue abstraitement. Mais déjà si je dis « la bonté de Pierre est grande », par le fait que je donne au mot *bonté* un complément je précise l'individu dont la bonté est une qualité ; et ma phrase a exactement le même sens que si je disais : « Pierre est grandement bon ». Il s'agit d'une simple différence dans la constitution de l'image verbale.

On comprend mieux l'opposition du substantif et de l'adjectif en mettant en parallèle des phrases où le même mot a les deux emplois (1). Comparons par exemple : « les blessés allemands » et « les Allemands blessés », « des savants sourds » et « des sourds savants », etc. Il n'y a pas de doute que les pre-

(1) JESPERSEN, CCXXIX, p. 19.

miers mots de chaque série sont des substantifs, et les seconds des adjectifs. La différence est dans le point de vue. Si je considère l'ensemble des blessés, j'y distingue des groupes de nationalités diverses et je dis des *blessés* allemands, français, russes, etc. Si je considère l'ensemble des soldats allemands, j'y distingue des groupes de morts, de blessés, de disparus, de valides, etc., et je dis des *Allemands* blessés, morts, valides, etc. On exprime souvent cette différence en disant que la « compréhension » de l'adjectif est plus grande que celle du substantif. Cela est vrai, à condition d'ajouter : pour celui qui parle. La question n'est pas de savoir, en effet, s'il y a plus de savants que de sourds ou de sourds que de savants, plus de blessés que d'Allemands ou d'Allemands que de blessés ; mais si celui qui parle considère la catégorie des savants ou celle des sourds, l'ensemble des blessés (d'un hôpital par exemple) ou l'ensemble des Allemands (d'un corps de troupe).

Il peut y avoir cette même différence de compréhension entre deux substantifs. Ainsi par apposition, on dit : « l'enfant roi » ou « le roi enfant » ; le second mot de chaque expression joue le rôle d'adjectif par rapport au premier. Celui qui parle considère d'abord dans le premier cas la catégorie des enfants, et dans le second celle des rois. Deux points de vue différents.

L'adjectif de son côté peut devenir substantif. Cela se produit toutes les fois que la qualité générale exprimée par l'adjectif est rapportée à un individu particulier, c'est-à-dire toutes les fois que d'indéterminé — ce qu'il est par nature — l'adjectif devient déterminé. Cette distinction est si importante qu'elle est marquée dans la morphologie de la plupart des langues. En sanskrit et en grec ancien, l'accent suffit parfois à la marquer : λευκός « blanc » et λεῦκος « poisson blanc ». En général la détermination se marque par un suffixe spécial ajouté à l'adjectif. En grec et en latin, c'est un suffixe à nasale. Ainsi στραβός veut dire « louche », mais Στράβων « celui qui louche, le louche » ; *catus* veut dire « fin, malin », mais *Cato* (gén. *Catonis*) « le malin, le

fin », *rufus* « roux », mais *Rufo* (gén. *Rufonis*) « le roux »; d'où l'emploi de ces adjectifs déterminés comme noms propres. En français, la détermination se marque au moyen de l'article. Comparez : « vous êtes *impertinent* », à : « vous êtes un *impertinent* » ou encore à : « *l'impertinent* ! ». Lorsque l'adjectif est précédé de l'article, cela implique non pas seulement que le personnage en question a la qualité d'être impertinent, mais qu'il concentre pour ainsi dire en lui cette qualité, qui le classe et le détermine. Voilà pourquoi les noms propres tirés d'adjectifs ont la forme du déterminé. De même aussi les vocatifs; car en interpellant quelqu'un, ce n'est pas d'indiquer qu'il possède telle ou telle qualité qu'on se soucie, mais bien de le désigner individuellement par la qualité qu'il possède. En germanique, comme en slave, l'adjectif comporte deux flexions distinctes suivant qu'il est indéterminé ou déterminé; c'est la forme du déterminé que l'adjectif présente au vocatif, en gotique par exemple : *atta weiha* « ô père saint », *broþrjus meinai liubans* « ô mes frères chéris ». En français, comme les exemples précédents l'ont fait voir, on marque le déterminé par l'emploi de l'article : *un monsieur impertinent*, mais *monsieur l'impertinent*; on dit : *hé, le gros ! le poilu ! l'enflé !* De là l'emploi de l'article dans les noms propres : *Lebeau, Legrand, Leroux*.

Par le fait qu'il exprime en français la détermination, l'article peut donner la valeur substantive à toute expression linguistique; on dit : *un pourquoi, des si et des mais*. Même une phrase peut devenir un substantif. Si l'on donne à une phrase verbale la généralité et qu'on la conçoive abstraitement, elle devient un symbole nominal. Un enfant assiste au départ d'un train, il entend siffler la locomotive et voit le convoi s'ébranler; il résume son impression en disant *wou wou part*, réunissant la double impression du bruit et de la mise en mouvement. Nous n'avons là qu'une phrase verbale. Mais l'enfant généralise et baptise le train du nom de *wou-wou-part*; pour lui, le

train, c'est quelque chose qui part en faisant wou wou. Et il dira : le wou-wou-part n'est plus là, le wou-wou-part était complet, long, chargé de marchandises, etc. D'une phrase verbale, il a fait un substantif en mettant un article devant. C'est là l'origine de nombreux mots français : *un m'as-tu vu, le qu'en dira-t-on, au décrochez-moi ça, une Marie couche-toi là* (1). Les langues à flexion fabriquent des mots de ce genre au moyen d'une désinence. Le rhéteur Ulpien de Tyr était surnommé *Κεϊτούκειτος*, à cause de la formule *κεῖται ἢ οὐ κεῖται*; « cela se trouve-t-il ou non? », qu'il avait sans cesse à la bouche. Nombre de noms composés du sanskrit sont ainsi de petites phrases en raccourci : *ahampūrvas* (mot à mot « moi premier ») est dans le *Rig-veda* (I, 181, 3) l'épithète d'un char (qui veut l'emporter à la course). On a parfois hésité à considérer comme un verbe ou comme un nom le premier terme des mots grecs du type *ἐλκεσίπεπλος* « traîne-robe », *τανυσίπτερος* « étend-ailes » ou *δακέθυμος* « ronge-cœur » (2). Il n'y a pas d'hésitation possible : ce sont bien des verbes, comme dans le français *prie-Dieu, traîne-misère, meurt-de-faim, vide-gousset, brise-miche*, etc. Dans le langage enfantin, un parfum s'appelle un *sent-bon*. Mais l'ensemble de chacun de ces composés est nettement nominal.

*
*
*

Ainsi se dessine une classification des noms qui englobe la totalité des substantifs et des adjectifs (y compris naturellement les adverbes de manière). D'une part les noms d'action et les noms d'agent, définis par la phrase verbale, et qui ont pour dérivés les noms d'instrument et d'objet. D'autre part et parallèlement à ceux-ci, les noms de qualité abstraits et concrets

(1) Pour des faits analogues en hongrois, voir SZIMONYEI, CCXI, p. 244.

(2) OSTHOFF, CLXXXVII, et F. MEUNIER, *Les composés syntactiques*, Paris, 1872.

(substantifs et adjectifs), tels que les définit la phrase nominale et qui fournissent eux-mêmes un bon nombre de noms d'objet. Nous avons indiqué d'autre part qu'il y a un moyen de classer également les verbes d'après le mode (impératif, indicatif, subjonctif [futur, conditionnel]). Noms et verbes représentent les *éléments vivants* du langage par opposition aux *outils grammaticaux* (prépositions, conjonctions, articles ou pronoms). On voit qu'une classification générale des mots d'une langue n'est pas impossible, sur un plan que la logique justifie et que la grammaire des principales langues ne contredit pas. Les différentes espèces de mots que nous venons de distinguer sont en effet le plus souvent caractérisées par des morphèmes spéciaux, dans chaque langue.

Mais cette classification logique n'est pas la seule qu'admettent les mots d'une langue. On peut imaginer aussi une classification psychologique, qui ne reposerait pas seulement sur la nature des représentations enfermées dans les mots, mais sur l'importance que l'esprit attache à ces représentations (1). L'aspect psychologique recouvre souvent l'aspect logique; et tous deux se précisent alors l'un l'autre en se superposant. Mais le premier parfois est plus varié que le second, et embrasse des catégories qui sont indifférentes à la logique. En outre, il a l'avantage d'admettre des confirmations expérimentales. Les psychologues en effet, par l'étude des phénomènes de mémoire, peuvent mesurer la qualité respective de « l'adhésion » des mots au cerveau. Et des conclusions de cette étude résulte une certaine classification des mots, suivant la rapidité avec laquelle ils s'effacent de la mémoire.

Il est un moyen fort simple de saisir l'importance relative des éléments d'une phrase donnée. Lisez cette phrase à différentes personnes et demandez-leur quels mots les ont le plus et tout d'abord frappées. Les réponses sont généralement iden-

(1) Voir VAN GINNEKEN, LXXVII, p. 62 et suiv. avec les citations de BINET.

tiques. Les mots proprement dits frappent plus que les morphèmes, les noms plus que les verbes, les noms concrets plus que les noms abstraits. Les mots qui frappent le plus sont ceux qui éveillent immédiatement une image visuelle, et par-dessus tout les noms propres de personnes ou de lieux (à condition que l'interlocuteur les connaisse). Dites à quelqu'un : « Je vais à Melun », ou « Je n'ai pu aller à Melun » ou « J'irai peut-être à Melun » ; l'image qui dans les trois cas se présente la première et naturellement à l'esprit, c'est celle de la petite ville dans son nid de verdure, étageant ses toits gris sur les flancs de la colline; il voit les arches du pont de pierre enjambant la Seine, et sur les rives le rideau des grands peupliers, ou bien la flèche élancée qui domine la ville, ou telle maison des vieux quartiers qui lui est familière. La vision est immédiate et spontanée. C'est après seulement que se présente à l'esprit l'idée du voyage, et la réflexion que le voyage se fait ou ne se fait pas. Comme tout morphème, la négation est dépourvue de valeur poétique.

Ce fait n'est pas sans conséquence lors de l'utilisation esthétique du langage. Faute d'y avoir pris garde, certains écrivains ont commis de véritables contresens rythmiques. Pour faire sentir au lecteur le contraire d'une impression donnée, il ne suffit pas d'accoler une négation aux mots qui la traduisent. Car on ne supprime pas ainsi l'impression qu'on veut éviter; on évoque l'image en croyant la bannir. Voulant décrire un jardin appesanti sous le soleil d'été, à midi, un poète contemporain dit :

Et d'entre les rameaux que ne meut nul essor
d'ailes et que pas une brise ne balance,
dardent de grands rayons comme des glaives d'or.

Ces vers sont bien faits pour donner l'impression du battement des ailes d'un oiseau ou du balancement de la brise, et l'emploi de la négation n'écartera pas cette impression de l'esprit du lecteur.

En un seul vers, de Hérédia dit plus juste :

Tout dort sous les grands bois accablés de soleil.

Le morphème grammatical ne se confond pas avec ce qu'on pourrait appeler le morphème d'expression.

On conçoit sans peine l'établissement d'une sorte de hiérarchie des mots, qui serait réglée par leur valeur poétique, et dont les termes extrêmes seraient le nom propre évocateur d'une personne ou d'un lieu et le morphème, simple outil grammatical, préposition, article, ou même négation. Entre les deux, il y a toute la distance qui sépare le concret de l'abstrait, et cet espace comprend l'ensemble du vocabulaire. Or c'est justement en passant du concret à l'abstrait que s'accomplit la disparition des mots dans la mémoire. Th. Ribot avait ainsi fixé l'ordre de régression (1) : d'abord les noms propres, puis les noms communs, puis les adjectifs, puis les verbes. Il y aurait à reprendre à cet ordre, qui a le tort de reposer sur la classification grammaticale habituelle. Certains noms communs, voire certains adjectifs, sont aussi concrets que des noms propres. La valeur abstraite ou concrète des noms peut varier suivant les individus. Elle varie aussi suivant les langues. Dans les langues anciennes, même encore en français, le verbe se présente toujours chargé de morphèmes, qui le retiennent plus ou moins dans la catégorie des mots abstraits. Pourtant il y a des verbes qui font image autant qu'un nom, s'il en est d'autres qui sont dépourvus de toute valeur plastique.

En général, il est de fait qu'on oublie les noms propres les premiers ; on perd les substantifs concrets (qui souvent ne sont que des noms propres) plus vite que les substantifs abstraits ou que les adjectifs. Dans les verbes, l'infinitif survit à la perte de l'indicatif. Les éléments les plus stables dans l'esprit sont les outils grammaticaux. En un mot, l'abstrait tient mieux que

le concret. Cela s'explique sans doute par le fait que l'abstraction pénètre dans le cerveau par un effort intellectuel, exige une intention de l'esprit ; tandis que le concret est un simple reflet des objets dans le miroir de la conscience. Ainsi, bien que dans une phrase donnée les mots concrets éveillent à notre esprit des représentations plus promptes que les mots abstraits, ce sont cependant les mots concrets qui s'oublient le plus rapidement. La précision de l'image fait peut-être que l'on s'attache moins au nom qu'elle porte.

Une répartition des parties du discours qui se ferait en partant de ce principe différerait absolument de la classification habituelle. Les verbes, les adjectifs, les substantifs, seraient groupés ensemble d'après un plan tout nouveau ; même les prépositions et les adverbes. On doit regarder *plein* comme une préposition dans *plein la rue*, *plein les cheveux* ; mais cette préposition est moins abstraite que *à* dans : (aller) *à la rue*, (prendre) *aux cheveux*. Il ne semble pas qu'on ait jusqu'ici poussé très loin l'idée d'une semblable classification. Il suffisait ici d'en indiquer la possibilité et l'intérêt. Y insister davantage serait empiéter sur le domaine du vocabulaire, qui fera l'objet d'une partie spéciale, et aussi sur celui du langage affectif, auquel le chapitre suivant est consacré.

(1) *Les maladies de la mémoire*, Paris, 2^e éd. (1883), p. 165. Cf. VAN GINNEKEN, LXXVII, p. 71 et suiv.

CHAPITRE IV

LE LANGAGE AFFECTIF

Nous n'avons tenu compte jusqu'ici que de la façon dont les idées sont formulées logiquement, c'est-à-dire que nous n'avons étudié le langage que comme un outil intellectuel. Mais on ne parle pas seulement pour formuler des idées. On parle aussi pour agir sur ses semblables et pour exprimer sa propre sensibilité. C'est-à-dire qu'en prenant comme base, suivant l'enseignement de l'école, la triple distinction de l'intelligence, de la volonté et de la sensibilité, il y a lieu de distinguer du langage logique le langage actif et le langage affectif.

Le langage actif n'a guère été étudié jusqu'ici. Il a pourtant son importance, qui apparaît clairement lorsqu'on essaie de se figurer la genèse du langage humain (voir ci-dessus p. 17). En outre, au cours de l'histoire, il se présente avec des lois propres : grammaticalement, son domaine est celui de l'impératif dans le verbe et du vocatif dans le nom, qui ont chacun dans leur catégorie respective des formes et des emplois spéciaux. Lorsque nous avons précédemment réuni sous un même concept un verbe comme « tais-toi ! », un nom comme « silence ! » et une interjection comme « chut ! », cette confusion n'était possible que parce qu'il s'agissait du langage actif, où les notions distinctes de verbe et de nom s'effacent. Bien que le langage actif s'alimente fréquemment du langage logique, auquel il emprunte des expressions grammaticales toutes faites, il mérite cependant d'en être distingué ; car il a un rôle propre et dispose d'instruments spéciaux. Mais son étude reste encore à faire,

Le langage affectif nous retiendra davantage. Il a fait l'objet, surtout en ces vingt dernières années, de recherches pénétrantes, qui en ont limité le domaine et fixé les procédés (1).

*
* *

Déjà, G. von der Gabelentz avait dit : « Le langage ne sert pas seulement à l'homme à exprimer quelque chose, mais aussi à s'exprimer lui-même ». Par suite, il n'y a pas seulement à tenir compte de la façon dont les idées sont formulées, mais aussi des rapports qui existent entre ces idées et la sensibilité du sujet parlant. En d'autres termes, il faut distinguer dans tout langage ce que fournit l'analyse des représentations et ce que le sujet parlant y ajoute de son propre fonds : l'élément logique et l'élément affectif (2).

Les deux se mêlent constamment dans le langage. Exception faite des langages techniques, et notamment du langage scientifique, qui est par définition en dehors de la vie, l'expression d'une idée n'est jamais exempte d'une nuance de sentiment. Même dans la gamme affective, il n'y a pas de note qui correspondrait à l'absence de sentiment ; il n'y a que des sentiments différents les uns des autres. Lorsque, pour exprimer une même idée, plusieurs expressions concurrentes se présentent, il est bien rare que l'une des expressions puisse être purement intellectuelle et traduire un raisonnement, ou présenter un fait, dans sa simplicité toute nue. Je vois un accident se produire et je m'écrie en plaignant la victime : « Ah ! le malheureux ! » Je tombe sur un ami que je ne m'attendais pas à rencontrer et je lui dis : « Vous ici ! ». Ces

(1) Consulter surtout les ouvrages de MM. BALLY et SECHEHAYE, dont ce chapitre est en grande partie inspiré. CH. BALLY, *L'étude systématique des moyens d'expression* (*Neuere Sprachen*, t. XIX) ; *Stylistique et linguistique générale*, dans **XXV**, t. 128 (1912), p. 87-126 ; **XLV** ; **XLVI** ; SECHEHAYE, **CXXII**. Voir aussi VOSSLER, **CCXVIII**. On trouvera une application pratique des principes de la stylistique dans les ouvrages de M. LANSON, *Conseils sur l'art d'écrire* et *L'art de la prose*.

(2) SECHEHAYE, **XCVIII**, p. 184 et suiv.

phrases ont une valeur affective des plus nettes. Exprimées dans le langage discursif de la logique, elles se ramèneraient à : « Je plains ce malheureux » ou « Je suis étonné de vous voir ici ». Imaginez que dans la réalité j'aie employé ces deux derniers types de phrase ; est-ce qu'elles n'auraient pas aussi une valeur affective, différente à coup sûr de celle des exclamations précitées, mais non moins frappante ? On y sentirait le désir soit de tirer un enseignement moral de l'accident, soit de mêler un reproche à l'étonnement de rencontrer un ami, soit de contenir un mouvement de sensibilité trop violent, qui ne demanderait qu'à s'échapper. Mais en pareil cas, ne pas faire de sentiment, c'est encore et surtout faire du sentiment.

Il n'est guère de phrase si banale, qui ne soit mêlée d'éléments affectifs. Si je dis « Pierre bat Paul », j'ai l'air d'exprimer simplement un rapport entre deux personnes que réunit l'action de battre. Du moins l'analyse dite logique ne me fournit pas autre chose. Mais en fait jamais une pareille phrase n'est que l'expression logique d'un rapport ; j'y ajoute toujours des nuances affectives. Il ne m'est jamais indifférent que Pierre batte Paul ; si cela m'était indifférent, je ne le dirais pas. La phrase que je prononce a donc une valeur toute différente de celle qu'elle aurait si elle était lue par moi dans un livre d'histoire, où il serait question d'un roi Pierre et d'un roi Paul, auxquels je n'aurais nulle raison de m'intéresser personnellement. Le récit historique est toujours objectif. C'est ce qui fait que l'écolier qui rabâche sa leçon d'histoire énumère sans sourciller toutes les atrocités que les hommes ont commises dans leurs luttes réciproques ; il n'en est pas touché parce qu'il les voit projetées dans un passé dont de longues années le protègent ; et il en est presque amusé. Au contraire, nous ne pouvons lire sans frémir le récit d'un crime banal commis à la porte de notre maison. Dans l'exemple choisi plus haut, suivant que Pierre et Paul sont mes enfants ou des enfants étrangers, suivant leur âge et leur force, suivant mes préférences et mes sympathies, suivant bien

d'autres circonstances qu'on peut imaginer aisément, j'ai dans l'esprit, en prononçant la phrase en question, des sentiments variés d'indignation, de réprimande, de menace, de colère, ou de satisfaction, d'encouragement, d'approbation, d'étonnement.

Ces sentiments s'expriment naturellement par l'intonation, l'inflexion de la voix, la rapidité du débit, l'intensité que l'on fait porter sur tel ou tel mot, ou bien par le geste qui accompagne la parole (1). La même phrase comporte dans la prononciation mille variétés qui correspondent aux moindres nuances du sentiment. L'artiste dramatique qui débite son rôle a pour tâche de trouver à chaque phrase l'expression adéquate et la note juste ; c'est le plus clair de son talent. La phrase que le papier présente morte et sans expression, il l'anime par son verbe, il lui insuffle la vie. On n'épuise donc pas le contenu d'une phrase quand on en a reconnu les mots et analysé les éléments grammaticaux. Il reste encore à en apprécier la valeur affective.

Cette tâche s'impose au psychologue qui étudie la nature des sentiments ; également à l'artiste qui cherche à les reproduire sur la scène ; mais beaucoup moins au linguiste. Ces sentiments n'ont d'intérêt aux yeux de ce dernier que s'ils s'expriment par des moyens linguistiques. Or, ils restent généralement en dehors du langage ; c'est comme une vapeur légère qui flotte au-dessus de l'expression de la pensée sans en altérer la forme grammaticale. Il est juste de dire que la phrase *Pierre bat Paul* n'est jamais prononcée dans le langage sans une certaine intonation qui en précise la nuance. Mais le corps humain aussi dans la réalité occupe toujours une certaine position : on ne peut le concevoir autrement. La position dite de repos est tout de même une position. C'est le devoir des sculpteurs de connaître la forme que prennent les muscles dans toutes les attitudes ; et par suite ils ne sauraient avoir trop étudié l'anatomie du corps humain. Mais l'anatomiste qui dissèque les parties du corps peut faire

(1) Voir BOURDON, LII.

abstraction du mouvement. Dans tous les mouvements imaginables, c'est bien le même corps qui se meut; de même, quelles que soient les variations d'intonation et de geste que comporte une même phrase, le linguiste peut n'en pas tenir compte si la structure grammaticale de la phrase n'en est pas modifiée.

Mais il y a des cas où l'expression affective, au lieu de se superposer à l'expression grammaticale, se mêle à elle au point de la modifier.

L'affectivité dans le langage s'exprime en général de deux façons : par le choix des mots et par la place qui leur est donnée dans la phrase. C'est-à-dire que le langage affectif a comme ressources principales le vocabulaire et la syntaxe. Le vocabulaire sera étudié à part, et l'on verra quel rôle capital joue l'affectivité dans les transformations que subit le sens des mots. Il n'y a lieu de mentionner ici que les cas où la partie affective du mot est dans le suffixe, c'est-à-dire dans un élément morphologique. Ce cas est assez fréquent. Lorsqu'un mot fortement expressif contient un certain suffixe, il arrive que le suffixe se pénètre de cette expressivité au point de la ramasser toute en lui-même et de devenir l'élément expressif du mot. Ainsi le suffixe *-aille* n'éveille à l'origine aucune idée spéciale : dans *bataille* il est demeuré inexpressif. Mais parce qu'il figurait dans des mots péjoratifs comme *canaille*, *marmaille*, etc., il a pris lui-même cette valeur péjorative, et chacun sent la nuance de mépris qui s'étale dans *prêtraille* ou *radicaille*. Les suffixes *-ard* et *-asse* ont dans un bon nombre de mots une valeur analogue. Ceux qu'on appelle « diminutifs », parce qu'ils ont pour effet de suggérer en raccourci l'idée du mot auquel ils s'accolent, joignent d'ordinaire à cette valeur un sentiment de joliesse, de préciosité, ou bien de tendresse, de sympathie, de pitié : une *maisonnette*, un *jardinet*, ne sont pas seulement une maison ou un jardin de dimensions modestes ; le suffixe *-et*, *-ette* y joue vraiment le rôle d'un morphème de sentiment. La morphologie concourt ici à l'expressivité autant que pourrait le faire le voca-

bulaire par l'emploi d'une épithète, comme : ma *petite* maison, mon *pauvre petit* jardin.

Le procédé de l'ordre des mots touche de près aussi à la grammaire (1). Au point de vue de la liberté dans l'ordre des mots, il y a entre les langues de notables différences. On distingue souvent deux sortes de langues, celles à ordre libre et celles à ordre fixe. C'est là une distinction que les faits ne justifient pas. A vrai dire, il n'existe pas une seule langue où l'ordre des mots soit absolument libre, et inversement il n'en est pas une où l'ordre des mots soit fixe immuablement. Le grec ancien, comme l'indoeuropéen, passe pour une langue à ordre libre. Et cependant, prenant une phrase de Platon, on ne pourrait en brouiller les mots suivant sa fantaisie comme on brouille des lotos dans un sac. Inversement, si régulièrement fixé que soit l'ordre des mots en français ou en allemand, en chinois ou en turc, ces langues admettent une certaine souplesse et ne deviennent pas fatalement incompréhensibles si l'ordre des mots y est modifié. Tout dépend, bien entendu, du genre de modifications qu'on y pratique.

La vérité est qu'il y a des langues où l'ordre des mots joue un rôle grammatical, et où la liberté de l'ordre des mots est naturellement restreinte par la valeur morphologique du procédé (voir p. 93). Il en est d'autres au contraire où la grammaire n'impose aucun ordre obligatoire. Le rapport logique des mots de la phrase ne se trouve modifié en rien si on les déplace. Ainsi en latin je puis dire *Petrus caedit Paulum* ou *Petrus Paulum caedit* ou *Raulum caedit Petrus*, sans qu'il puisse y avoir hésitation sur le sujet, le verbe et le complément ; l'analyse logique ne perçoit aucune différence. Et cependant le choix entre les trois ordres n'est pas indifférent. Un Latin ne s'y serait pas trompé. L'étude de la phrase latine chez les meilleurs écrivains montre en effet que l'ordre des mots

(1) A consulter encore, malgré sa date, H. WEIL, CXXVIII,

y est réglé par des lois strictes, encore que souvent difficiles à démêler dans leur variété déconcertante : c'est, dans chaque cas, affaire de sentiment plutôt que de doctrine. Il y a un ordre habituel, banal, qui vient spontanément à l'esprit (1). On peut s'en écarter, mais le fait qu'on s'en écarte révèle une intention, celle de mettre un mot en vedette, pour attirer sur lui l'attention de l'auditeur. C'est un procédé de style qu'on peut pousser au raffinement ; aussi l'étude de la syntaxe empiète souvent sur la stylistique.

Ce genre d'étude est des plus délicats ; il exige un sens linguistique exercé et une grande finesse de goût littéraire, joints à une rare connaissance des conditions philologiques de la langue considérée. Aussi n'a-t-il encore été cultivé que dans une mesure restreinte. Même sur des domaines aussi travaillés que ceux de la philologie classique, on ne s'est mis que récemment à entreprendre des enquêtes méthodiques sur la place respective des mots dans la phrase. Et la méthode même qui convient à ces recherches commence seulement à se préciser (2).

Il est établi aujourd'hui que pour étudier en grammairien la syntaxe d'une langue, il ne faut jamais prendre les phrases en bloc pour voir dans quel ordre les mots y sont rangés. Il faut d'abord distinguer les divers types de phrases, puis fixer dans chacun de ces types certains groupes dont l'ordre est essentiel. L'usage ne consiste pas en effet à ranger un à un les mots de la phrase, mais à combiner la place respective de certains groupes de mots. Dans une phrase nominale par exemple, le jeu se réduit à deux termes : le sujet et le prédicat. Le verbe, s'il est exprimé (voir p. 146), appartient au prédicat, et la place du verbe par rapport au prédicat constitue un jeu secondaire,

(1) L. HAVET, *Mélanges Nicole*, p. 225-232.

(2) Voir notamment MAROUZEAU, *XCI* et *XI* (1906), p. 309 et suiv. ; KIECKERS, *Die Stellung des Verbs im Griechischen und in den verwandten Sprachen*, Strasbourg (1911), et *XXX*, t. XXX, p. 145 et XXXII, p. 7.

indépendant du premier. L'ordre normal en latin est *homo avarus est* ou bien *avarus est homo*, suivant qu'il y a lieu d'insister davantage sur l'idée de l'homme ou sur celle de l'avarice ; la nuance est en tout cas souvent imperceptible : c'est la définition pure et simple de l'avarice de l'homme. Ces deux ordres représentent un type banal de phrase nominale. On ne s'en écarte que pour de bonnes raisons. Ainsi l'inversion *homo est avarus* transforme la valeur de la copule : la phrase devient nominale-verbale du type français *il se trouve bien, il paraît grand*. La copule, sans atteindre à l'autonomie, prend une valeur moins effacée que dans la phrase nominale. On traduira par « il l'est, avare », ou « il lui arrive d'être avare », « il se trouve être avare », etc. La disjonction *avarus homo est* met l'avarice en vedette : « C'est avare que l'homme se trouve être », ou « c'est l'avarice qui est le défaut de l'homme », etc. En résumé, dans la phrase nominale à verbe *être*, l'ordre des mots traduit respectivement l'importance du sujet ou du prédicat et les deux valeurs du verbe *être* : simple copule ou verbe d'existence.

Dans une phrase verbale, les groupes essentiels sont le sujet, le verbe, les compléments (direct ou indirect), chacun de ces groupes comprenant lui-même un ou plusieurs mots suivant que le sujet par exemple est accompagné d'épithètes ou de relations variées, ou le verbe d'adverbes plus ou moins nombreux. Il s'agit d'abord de déterminer si c'est le verbe qui précède le sujet ou le sujet qui précède le verbe, et ensuite comment s'introduisent les compléments dans l'ordre ainsi établi. On reconnaît alors que, abstraction faite des cas où l'ordre des mots a une valeur morphologique (voir p. 93), la place respective du verbe et du sujet est réglée dans chaque langue par la prédominance de certains types de phrase qui finissent par s'imposer à l'usage. Et l'ordre des mots apparaît, même dans des langues comme le grec ou le latin, beaucoup plus fixé qu'on ne croirait au premier abord. Ainsi on a reconnu qu'en

grec ancien il y a certaines formules dont l'ordre est invariable : on disait d'ordinaire ἔδοξε τῷ βουλῇ et non τῇ βουλῇ ἔδοξεν. Dans la signature des œuvres d'art ou la dédicace des offrandes, l'usage était de mettre le verbe au milieu de la phrase, encadré entre le sujet et ses dépendances : Πύρρος ἐποίησεν Ἀθηναῖος. Déjà sur la vieille dédicace ionienne du ^{vi}^e siècle trouvée à Naxos, on lit Νικανδρῇ μ' ἀνεθεκεν ἑκατηβολοὶ ἰοχαιρηί. En pareil cas, le verbe n'est que rarement à la finale. Il n'est pas douteux qu'en poursuivant ces recherches on n'arrive à reconnaître quel est l'ordre habituel dans bon nombre de types de phrases du grec ancien ; cela n'empêche pas qu'il n'y ait des ordres occasionnels, laissés à la discrétion de l'écrivain.

Dans les langues où l'ordre des mots s'est fixé, sans avoir pour cela une valeur morphologique, les raisons qui l'ont fixé se révèlent généralement par un examen attentif des conditions mêmes de la langue. Il a fallu d'ordinaire un temps assez long pour que l'ordre soit définitivement fixé. En celtique, il l'est dès les plus anciens textes irlandais (1) : le verbe est placé en tête de la phrase, précédé seulement des préverbes, dont le celtique usait abondamment ; ensuite viennent le sujet, et puis les compléments. Cette place du verbe avant le sujet semble due à ce double fait que le celtique intercale toujours les pronoms régimes (dont il fait également un grand emploi) entre le préverbe et le verbe, et que l'usage indo-européen était de placer toujours les pronoms enclitiques à la deuxième place de la phrase (après le premier mot accentué). Cela stéréotypait pour ainsi dire le début des phrases celtiques qui comportaient un verbe à préverbe et un pronom régime, lesquelles étaient les plus nombreuses ; elles étaient condamnées à commencer par : préverbe, pronom régime, verbe ; le sujet ne pouvait venir qu'ensuite. C'est le maintien d'une ancienne tradition qui a créé ainsi l'ordre habituel des mots de la phrase. Mais il

(1) VENDRYES, VI, XVII, 337.

faut ajouter que cet ordre comporte dans l'usage certaines restrictions, et qu'avec le temps il s'est départi de sa rigueur.

En germanique, les choses sont un peu différentes. L'allemand emploie deux ordres, également rigoureux, suivant le caractère de la phrase. En proposition principale, le verbe occupe toujours la seconde place, le sujet et le régime (ou attribut) pouvant être, au gré de celui qui parle, placé avant ou après. En proposition subordonnée, le verbe est toujours rejeté à la fin, après le sujet et les régimes. On dira donc en proposition principale : *der Wolf lebt im Walde* ou *im Walde lebt der Wolf*, *der König ist blind* ou *blind ist der König* ; mais en proposition subordonnée : (man weiss dass) *der Wolf im Walde lebt*, *der König blind ist*. La fixation de ces deux ordres s'opère peu à peu au cours de l'histoire. En germanique ancien, l'opposition de l'ordre habituel et des ordres occasionnels était beaucoup plus complexe suivant les différents types de phrase ; il y a eu simplification, dans des conditions qui sont encore mal connues (1). En attribuant au verbe une certaine place, l'allemand se réserve d'ailleurs toute liberté pour disposer les autres mots ; et chaque ordre a sa valeur propre ; à côté de l'ordre banal, qui vient naturellement à l'esprit de chacun, il y a des possibilités d'ordres variés, entre lesquels on choisit en parlant, suivant son inspiration.

*
* *

La principale différence entre le langage affectif et le langage logique est dans la constitution de la phrase. Cette différence éclate quand on compare la langue écrite et la langue parlée. En français, langue écrite et langue parlée sont tellement éloignées l'une de l'autre qu'on ne parle jamais comme l'on écrit et qu'on écrit rarement comme on parle. Il y a dans

(1) DELBRÜCK, CLIV.

chaque cas, en plus de la différence des vocabulaires, une différence dans la disposition des mots. L'ordre logique dans lequel s'enchâssent les mots de la phrase écrite est toujours plus ou moins disloqué dans la phrase parlée. Appartiennent à la langue écrite des phrases comme : « Il faut venir vite », « Quant à moi, je n'ai pas le temps de penser à cette affaire », « Cette mère déteste son enfant » ; mais dans la langue parlée, neuf fois sur dix, elles auraient une forme toute différente : « Venez, vite ! », « Du temps, voyons ! est-ce que j'en ai, moi, pour penser à cette affaire-là ! », « Son enfant ! Mais elle le déteste, cette mère ! » (1).

Que dire des phrases balancées de la langue écrite, avec leurs propositions subordonnées, leurs conjonctions, leurs pronoms relatifs et tout l'attirail de leurs périodes ! On ne dit guère dans la langue parlée : « Quand nous aurons traversé le bois et que nous aurons atteint la maison de garde que vous connaissez, avec son mur tapissé de lierre, nous tournerons à gauche jusqu'à ce que nous ayons trouvé un endroit convenable pour y déjeuner sur l'herbe. » Mais bien plutôt : « Nous traverserons le bois, et puis nous irons jusqu'à la maison, vous savez, la maison du garde, vous la connaissez bien, celle qui a un mur tout couvert de lierre, et puis nous tournerons à gauche, nous chercherons un bon endroit, et puis alors nous déjeunerons sur l'herbe. » Les éléments que la langue écrite s'efforce d'enfermer dans un ensemble cohérent, apparaissent dans la langue parlée séparés, disjoints, désarticulés : l'ordre même en est tout différent. Ce n'est plus l'ordre logique de la grammaire courante ; c'est un ordre qui a sa logique aussi, mais une logique surtout affective, où les idées sont rangées non pas d'après les règles objectives d'un raisonnement suivi, mais d'après l'importance subjective que le sujet parlant leur donne ou qu'il veut suggérer à son interlocuteur.

(1) Tous ces exemples sont empruntés à BALLY.

Dans la langue parlée, la notion de phrase au sens grammatical s'efface. Si je dis : « L'homme que vous voyez là-bas assis sur la grève est celui que j'ai rencontré hier à la gare », je me sers des procédés de la langue écrite et je ne fais qu'une seule phrase. Mais en parlant, j'aurais dit : « Vous voyez bien cet homme, — là-bas, — il est assis sur la grève, — eh bien ! je l'ai rencontré hier, il était à la gare. » Combien y a-t-il de phrases ici ? C'est très difficile à dire : imaginez que je laisse un temps d'arrêt à l'endroit marqué par des tirets, les mots « là-bas » constituent à eux seuls une phrase, exactement comme si je répondais à une question : « Où est cet homme ? — Là-bas ». Et la phrase même « il est assis sur la grève » devient facilement un groupe de deux phrases si je m'arrête entre les deux parties qui la composent : « il est assis », « [il est] sur la grève » (ou « [c'est] sur la grève [qu']il est assis »). La limite des phrases grammaticales est ici tellement fuyante, qu'il vaudrait mieux renoncer à en tenter le compte. Mais à certain égard, il n'y a qu'une seule phrase. L'image verbale est une, encore qu'elle comporte un développement pour ainsi dire cinématique. Seulement, tandis que dans la langue écrite elle se présente d'un seul bloc, on la débite dans la langue parlée par tranches successives dont le nombre et l'intensité correspondent aux impressions que l'on éprouve soi-même ou aux besoins que l'on a d'agir sur autrui.

Autant le langage écrit se sert de la subordination, autant la langue parlée, comme dans les exemples précédents, pratique la juxtaposition. On n'use pas en parlant des liens grammaticaux qui enserrent la pensée et donnent à la phrase l'allure étreinte d'un syllogisme. La langue parlée est souple et agile ; elle marque le lien des propositions entre elles par des indications brèves et simples ; en français, des conjonctions comme *et* ou *mais* suffisent en général à cet emploi ; pour marquer la dépendance, les langues tendent à avoir une expression unique, qui s'applique indifféremment à tous les cas. Nous

voyons ainsi, au cours de l'histoire, l'indo-européen se créer des outils de relation, et le système de la relation se constituer. Au début, l'intonation a dû jouer un rôle ; on indiquait la relation de deux phrases en les opposant l'une à l'autre par la différence de ton des verbes ou de certaines particules qui étaient répétées dans chacune d'elles. Certaines langues ont conservé des jeux de formes différentes suivant que la proposition est principale ou subordonnée. Mais en général, on s'est contenté de donner à une particule (pronom relatif ou conjonction) le rôle d'introduire la proposition subordonnée et d'en être pour ainsi dire l'étiquette. Il suffit de penser à la prodigieuse fortune de la conjonction *que* du français. La langue écrite qui recherche la précision et qui a le loisir d'une préparation réfléchie complique volontiers l'expression de la relation entre les phrases suivant les nuances de la pensée ; mais la langue parlée tend à n'adopter qu'un même symbole, laissant à l'esprit de l'interlocuteur le soin de deviner le genre de relation dont il s'agit. Aussi la même conjonction signifie-t-elle parfois dans la même langue « parce que », « quoique », « afin que », « lorsque ». En français, le peuple rejette en parlant les formes *dont*, *auquel*, *pour lequel*, qui lui paraissent lourdes et gênantes ; il se contente de marquer la relation par un *que*, quitte à indiquer ensuite dans la proposition relative le genre de relation qu'il a en vue : au lieu de « l'homme *dont* je connais la fille », « le patron *pour lequel* je travaille », « le pauvre *à qui* je fais l'aumône », on dira : « l'homme *que* je connais sa fille », « le patron *que* je travaille *pour lui* », « le pauvre *que* je *lui* fais l'aumône ». Ces tours, constants dans le français parlé aujourd'hui, étaient usuels dans les dialectes celtiques du moyen âge (1). Ils manifestent bien l'indépendance du langage parlé et du langage écrit.

Ce qui caractérise le langage parlé, c'est qu'il se borne à mettre en valeur les sommets de la pensée ; ceux-ci émergent

seuls et dominant la phrase, tandis que les rapports logiques des mots et des membres de phrase entre eux, ou bien ne sont marqués qu'incomplètement, avec le secours, s'il y a lieu, de l'intonation et du geste, ou bien ne sont pas marqués du tout et doivent être suppléés par l'esprit. Ce langage parlé se rapproche du langage spontané : on appelle ainsi celui qui jaillit spontanément de l'esprit, sous le coup d'une émotion vive. On met alors en vedette les mots frappants, n'ayant ni le loisir ni le temps de ramener sa pensée aux règles strictes du langage réfléchi et organisé. Le langage spontané s'oppose ainsi au langage grammatical.

C'est une question de savoir si l'un est nécessairement antérieur à l'autre, et si le langage spontané se confond avec le langage affectif. Lorsque quelqu'un s'écrie, étonné d'une rencontre imprévue : « Vous ici ! », on pourrait à la rigueur soutenir qu'à la source de cette exclamation il y a une expression grammaticale : « Vous êtes ici ! » ou « Je m'étonne que vous soyez ici ». Les grammairiens du moins ne manqueraient pas de l'interpréter ainsi, en invoquant une figure de grammaire, une ellipse, un sous-entendu.

Mais c'est au langage de l'enfant qu'il conviendrait surtout de s'adresser. L'enfant qui dit « papa ici » pour faire comprendre que son père est venu ou se trouve ici, peut exprimer seulement la constatation d'un fait. Par suite, lorsque, la réflexion venant avec la faculté d'analyser ses concepts et de les exprimer complètement dans le langage, l'enfant dira : « papa est ici », ou « papa est arrivé ici », au lieu de « papa ici », faut-il admettre qu'il y ait passage du langage spontané non grammatical à un langage grammatical organisé, sans point de départ affectif ? Ce serait bien hasardeux. Car l'enfant n'a pas commencé par donner à sa phrase rudimentaire « papa ici » un certain caractère objectif. Les premiers cris qu'il a poussés ont été pour exprimer un désir, une volonté, un besoin, et la première fois qu'il a dit « papa ici », c'était pour exprimer sa joie de revoir

(1) On les rencontre aussi en allemand dans des régions voisines du domaine slave ; v. BEHAGHEL, CXLIV, p. 30.

son père ou le désir de le voir et le faire venir. C'est donc au cours du développement de l'enfant que l'expression objective « papa ici » s'est créée par élimination de l'élément subjectif; elle a pu ensuite, à son tour, devenir capable d'une expression grammaticale complète, par addition d'un verbe; mais c'est bien d'une formule affective que l'enfant est parti.

Certains linguistes, qui sont en même temps des psychologues, sont enclins à croire que le langage affectif précède toujours chez l'enfant le langage intellectuel (1). C'est peu à peu que l'intelligence transformerait les sensations et les émotions en idées et que l'idée se dégagerait des éléments affectifs, sans pourtant les éliminer complètement. Au sein du langage spontané purement affectif se fixerait un noyau solide, qui s'augmenterait peu à peu par solidification des parties environnantes; ce serait le langage conventionnel ou grammatical, il resterait « emboîté » dans l'autre, il s'en alimenterait sans cesse, sans pour cela l'épuiser jamais. Cette théorie est avant tout génétique et dynamique. Elle prétend expliquer l'origine de la grammaire, c'est-à-dire du langage organisé, par fixation d'éléments amorphes et inconsistants qui constitueraient le prégrammatical. Même ce prégrammatical se maintiendrait dans une mesure plus ou moins grande au cours de la vie de chacun; c'est à lui qu'il faudrait rapporter tous les phénomènes du langage affectif. Mais il pourrait aussi, par une action inverse, s'alimenter à son tour aux sources de la grammaire, lorsque par exemple une phrase logiquement constituée devient, comme un pur réflexe, le cri poussé inconsciemment sous l'influence d'une vive douleur ou d'une frayeur subite.

*
* * *

Le langage grammatical logiquement organisé n'est en effet jamais indépendant du langage affectif. Il y a sans cesse action

(1) Voir notamment SECHÉHAYE, CXXII, p. 67 et suiv.; cf. LÉVY-BRUHL, LXXXVIII, p. 27 et suiv.

de l'un sur l'autre. Nous venons de voir que dans toutes les langues l'ordre des mots tend à se fixer, soit que la grammaire impose un certain ordre qui ne peut varier, soit que l'habitude ait été prise d'adopter le même ordre dans toutes les phrases du même type. Cela n'empêche que l'affectivité n'ait plusieurs moyens de se manifester dans la structure de la phrase. Tantôt on lance un mot, un membre de phrase en avant de la phrase, quitte à le reprendre ensuite au moyen d'un élément morphologique, particule ou pronom; tantôt on le rejette à la fin, isolé du contexte, quitte à l'annoncer d'avance par anticipation dans le corps de la phrase; tantôt enfin, on rompt brusquement le lien de la phrase, dont la seconde moitié repart sur un nouveau plan, sans aucun rapport avec la première. Ces divers procédés, courants dans le langage parlé, ont souvent été empruntés par le langage écrit lorsqu'il s'agissait de produire en effet.

Quand La Bruyère dit par exemple : « Un homme de talent et de réputation, s'il est chagrin et austère, il effarouche les jeunes gens », ou bien encore : « Un noble, s'il vit chez lui dans sa province, il vit libre, mais sans appui », sa phrase est ce qu'on peut appeler de l'écriture artiste; mais elle reproduit manifestement un tour fréquent dans la conversation (1) : « Ce pauvre monsieur, il était si bon » ou encore : « Un enfant sage, on lui donne tout ce qu'il veut ». Beaucoup de langues pratiquent le même tour. On le rencontre en allemand : « der Kirchhof, er liegt wie am Tage », « die Glocke, sie donnert ein mächtiges Eins ». L'anglais en fournirait de nombreux exemples. On l'a signalé en vieux-perse (2). Il est constant en malayo-polynésien. Enfin, il existe aussi en chinois : au lieu de *Wo me kien kouo t'a ti fang tseu* « je n'ai pas vu sa maison » (mot à mot, « moi pas voir avoir de lui maison ») on peut dire

(1) BRUNOT, LVII, t. III, p. 485.

(2) MEILLET, *Grammaire du vieux-perse*, p. 11.

l'a ti fang lseu wo me yeou kien kouo « sa maison je ne l'ai pas vue ».

Il y a évidemment à l'origine une nuance entre les deux tours, comme le français même en donne l'impression. L'un est banal et inexpressif, l'autre au contraire exprime plus ou moins une nuance de sentiment. Mais il peut arriver que le second s'impose dans l'usage au point de se substituer au premier. D'affectif, il deviendra grammatical. Ainsi on peut dire en français : « Cet homme-là, sa maison est belle », au lieu de « la maison de cet homme-là est belle ». Dans une langue comme l'irlandais, on dit normalement, en employant la prolepse : « sa maison de cet homme » au lieu de « la maison de cet homme ». En allemand, on a le choix entre *das Haus meines Vaters ist schön* ou *meines Vaters Haus ist schön*; mais dialectalement il s'est développé un autre tour : *meinem Vater sein Haus ist schön*, qui combine à la fois le procédé de la prolepse (par l'emploi du possessif) et l'emploi du datif au lieu du génitif pour marquer l'appartenance. Dans certains dialectes de l'Allemagne actuelle, ce tour est le seul usité; à Cobourg par exemple (1), *meines Vaters Haus* est inconnu, on ne dit que *maen fader sae haos* (où *maen* est la forme du datif-accusatif; le nominatif est *mae*). Ce tour populaire et dialectal n'est pas inconnu de la langue littéraire; Goethe en offre des exemples. C'est un procédé du langage affectif qui a pénétré dans la grammaire.

Même les catégories grammaticales s'expriment parfois au moyen de procédés du langage affectif. Il est vrai que certaines catégories y prêtent particulièrement. En étudiant la catégorie de temps, nous avons vu qu'il fallait y faire une place importante à la durée; or, ce que nous appelons la durée, c'est l'aspect que prend à nos yeux une action, l'angle spécial sous lequel elle nous apparaît. C'est donc surtout une question de point de vue, et le choix du point de vue, étant

(1) ED. HERMANN, *Griechische Forschungen*, I, Leipzig, Teubner (1912), p. 203.

affaire subjective, comporte une part d'affectivité. Parmi les temps que distinguent nos grammaires, il en est un qui est éminemment subjectif : c'est le futur. Quand nous exprimons l'idée qu'une action se produira à tel moment de l'avenir, ce n'est généralement pas à la considération objective de l'accomplissement de l'action que s'arrête notre pensée; presque toujours nous indiquons en même temps les dispositions dans lesquelles nous nous trouvons actuellement par rapport à cette action future.

Il y a ainsi une différence entre le futur et le passé. Ce dernier est un temps objectif, parce que le passé ne dépend plus de nous et que nous n'avons pas d'action sur lui; c'est un temps, comme on dit, historique. Au contraire, le futur s'accompagne de tous les mystères de l'éventualité, et il laisse place à mille sentiments d'attente, de désir, de crainte, d'espérance. Si je dis : « je ferai cela demain », tout en affirmant que l'action sera par moi demain accomplie, j'enveloppe ma phrase d'une atmosphère subjective qui la colore à mes propres yeux de nuances diverses, si bien que la phrase se ramène le plus souvent à l'expression de « je désire », ou « je consens à », ou « j'ai bien peur de », ou simplement « j'ai l'intention de (faire cela) », etc.

L'histoire du futur dans les diverses langues confirme ces observations (1). Le futur s'exprime fréquemment par la volonté ou le désir, c'est-à-dire qu'il a une expression d'origine affective. Le chinois forme son futur en préfixant au verbe l'élément *yao* « vouloir » : *wo yao lai* « je viendrai » (mot à mot, « moi vouloir venir »). L'anglais dit *I will* ou *I shall do*. Le grec moderne a remplacé l'ancien futur par une construction analytique qui remonte à *θέλω ἵνα* « je veux que » (voir p. 69). En bulgare, depuis le XIII^e siècle, le futur s'exprime au moyen du verbe *choteti* « vouloir », employé comme auxiliaire (2). En français, certains patois disent : « Il ne veut pas pleuvoir » pour

(1) V. MAGNIEN, XC et RIBEZZO, CCXXVII.

(2) VONDRÁK, CCXVII, t. I, p. 178.

« il ne pleuvra pas », et notre futur lui-même, de type *aimerai*, sort, comme on sait, d'une combinaison *amare habeo*, où le verbe *habeo* indique la part que le sujet parlant entend prendre à l'action. Le fait que le futur s'exprime par des formes si variées et si fréquemment renouvelées prouve que ce « temps » contient une large part d'affectivité (voir p. 252).

Le redoublement est encore un de ces procédés issus du langage affectif et qui, appliqués au langage logique, sont devenus de simples outils grammaticaux. Il faut en voir le point de départ dans l'émotion qui accompagne l'expression d'un sentiment poussé au paroxysme. Le superlatif de beaucoup de langues consiste dans la répétition de l'adjectif; il est évident ici que l'usage grammatical est sorti de l'usage affectif. A l'origine, la répétition n'était qu'un moyen de donner plus de force à l'expression : « *C'est beau, beau* ». Mais peu à peu ce procédé s'est vidé de sa valeur émotive, et il a paru commode de l'employer pour marquer surabondance et excès, indépendamment de tout sentiment à exprimer : *il est gros gros*, au lieu de *il est très gros*. C'est là tout le superlatif sémitique, courant aujourd'hui encore en éthiopien par exemple. On dit en grec moderne ζεστὰ ζεστὰ κολλούρια « gimbettes toutes chaudes », εἶσαι πολὺ πολὺ κακός « tu es extrêmement méchant » (1).

Toutefois, les langues comme le français, où le procédé n'est jamais devenu simplement grammatical (puisque notre grammaire a d'autres moyens de rendre le superlatif), ont pu conserver à la répétition sa valeur affective. Et ainsi *il est gros gros* ne rend pas exactement le même sens que *il est très gros*. On peut mieux encore sentir la différence en comparant deux phrases comme *il n'est pas très joli* et *il n'est pas joli joli*. Supposons ces deux phrases employées avec une valeur ironique : l'ironie est plus sensible dans le second cas que dans le premier.

(1) PÉRONOT, CIX, p. 90, 160.

Le redoublement que l'on rencontre dans le système verbal des langues indo-européennes ou sémitiques a certainement une origine affective. Il y sert, comme on sait, à plusieurs usages. L'un des plus nets en indo-européen est de marquer l'action pleinement accomplie. C'est avec cette valeur que le parfait redoublé apparaît en grec ancien (1). En répétant la syllabe initiale de la racine, on marquait une insistance correspondant à la valeur sémantique de la forme verbale. En sémitique, le redoublement dans les verbes ne consiste qu'en l'allongement de la consonne, c'est-à-dire en la substitution d'une consonne dite double à une consonne simple (v. p. 27). La valeur affective y est aussi très nette. Il s'agit de marquer quelque chose comme un intensif (2) : arabe *châbat* « il frappait », *châbbat* « il frappait fort » ; *kâsar* « il brisait », *kassar* « il mettait en pièces » ; etc. Et il y a dans les noms trace d'une très ancienne formation de pluriel par redoublement, dont l'origine affective est évidente.

Ce sont là des cas où l'expression du sentiment est devenue un procédé grammatical, où la logique emprunte le langage de l'affectivité. L'inverse est également fréquent. Il y a dans toute langue parlée un bon nombre de petits mots, qui n'ont qu'une valeur sentimentale et où la logique a si peu de part que parfois ils sont employés à rebours de leur signification propre. Souvent même il ne s'agit pas seulement de mots, mais de locutions entières, comprenant un verbe, un sujet, un complément, de petites phrases où le sujet parlant est capable, par une analyse élémentaire, de reconnaître les mots qui y figurent. Le tout ne fait plus à l'esprit qu'une impression de sentiment. C'est le « par exemple ! » qui marque l'étonnement ou le « vous savez » qui accorde une concession. La valeur expressive de ces locutions est d'autant plus forte que la valeur logique en est plus effacée. Le passage du logique à l'affectif se fait par l'usure du premier. L'homme devant qui l'on émettait une idée qui

(1) J. WACKERNAGEL, CCXX.

(2) BROCKELMANN, CXLVIII, t. I, p. 508.

l'étonnait a répondu : « Ah ! par exemple ? », indiquant par là qu'il attendait de son interlocuteur un exemple explicatif. Puis l'habitude s'est prise de répondre « par exemple ! » à toute affirmation inattendue, qui ne s'expliquait pas d'elle-même, même quand il aurait été impossible de fournir un exemple à l'appui ; et finalement, l'exclamation prenant la place de l'interrogation, on a dit « par exemple ! » comme un cri d'étonnement, de doute, de défi, de colère, d'effroi. La locution, colorée de nuances variées, est devenue une expression sentimentale ; mais la genèse en est claire en partant du sens logique, et se laisse aisément reconstituer.

La langue ne s'en est pas tenue là. C'est le propre des formules du langage affectif de s'user très vite. La partie affective s'en efface et il ne reste bientôt plus qu'une expression décolorée. Le langage parlé ponctue volontiers ses phrases d'une foule de termes dépourvus d'expression, qui font comme de la bourre entre les mots expressifs : « tiens, allez-y, penses-tu, voyez-vous, n'est-ce-pas ? ». Chacun de nous peut se surprendre dans la conversation quotidienne à mêler à ses propos des formules de ce genre. De logiques, ces formules étaient devenues affectives ; elles finissent par tomber dans le domaine de l'automatisme. C'est le dernier terme d'une évolution qui les dépouille à la fois de ce qu'elles contenaient d'intellectuel et de sentimental.

Ainsi l'affectivité pénètre le langage grammatical, le dépouille et le désagrège. C'est par l'action de l'affectivité que s'explique en grande partie l'instabilité des grammaires. L'idéal logique d'une grammaire serait d'avoir une expression pour chaque fonction, et une seule fonction pour chaque expression. Cet idéal, pour être réalisé, suppose le langage fixé comme une algèbre, où la formule une fois établie demeure sans changement dans toutes les opérations où on l'emploie. Mais les phrases ne sont pas des formules algébriques. Toujours l'affectivité enveloppe et colore l'expression logique de la pensée. On

ne répète jamais deux fois la même phrase ; on n'emploie pas deux fois le même mot avec la même valeur ; il n'y a jamais deux faits linguistiques absolument identiques. La raison en vient des circonstances qui modifient sans cesse les conditions de notre affectivité.

CHAPITRE V

LES TRANSFORMATIONS MORPHOLOGIQUES (1)

Le système morphologique de toute langue vivante est instable. On peut déjà s'en rendre compte par les faits qui ont été cités dans les chapitres précédents. Même quand on étudie une langue morte, stabilisée par l'enseignement des grammairiens, on y constate dans la morphologie, pour peu qu'on essaie d'y mettre de l'ordre, nombre d'irrégularités et de contradictions. Sans parler des « fautes » individuelles, que la plume des écrivains les plus châtiés laisse parfois échapper, il y a dans toute morphologie des « défauts », qui sont l'apanage fatal de toute langue, même des mieux cultivées. Chaque règle y souffre des exceptions, qui ne se justifient pas logiquement. Bref, le système morphologique de chaque sujet parlant renferme en lui autant de causes de changement que le système phonétique.

Mais il y a une différence dans la manière dont s'effectue le changement des deux systèmes. Contrairement à un bon nombre de changements phonétiques qui atteignent les phonèmes indépendamment des mots (cf. p. 42), les changements morphologiques ne portent jamais que sur les mots, et non sur les morphèmes en général. Cela ne tient pas seulement à ce que les morphèmes font le plus souvent partie intégrante des mots; cela tient surtout à ce que la cause du changement mor-

phologique est non pas dans les catégories de l'esprit, mais dans l'usage que la langue en fait.

Les changements morphologiques partent toujours d'un emploi donné et n'ont par suite chaque fois qu'une extension limitée. Ce n'est pas le système qui se modifie, comme dans certains changements phonétiques, mais seulement un des éléments du système, et encore dans un emploi donné.

La différence des deux procédés apparaît dans leurs résultats. L'évolution phonétique est totale et ne laisse pas de résidus; à un état ancien elle substitue un état nouveau (voir p. 44). Au contraire, l'évolution morphologique épuise rarement la totalité des cas sur lesquels elle porte; à côté des formes nouvelles qu'elle engendre, elle laisse souvent subsister un plus ou moins grand nombre de formes anciennes, qui continuent à être usitées. Il y a ainsi des résidus à chaque stade de l'évolution morphologique. Nous avons en français substitué l'infinitif *courir* à la vieille forme *courre*, mais nous disons encore *chasse à courre*, et les infinitifs comme *rompre* ou *moudre* sont restés dans l'usage. Le pluriel *les chacals* n'empêche pas qu'on dise *les chevaux*. A la deuxième personne du pluriel, *vous dites* a subsisté; mais on dit *vous prédisiez*, *vous contredisiez*, tandis que *vous contrefaites* est resté d'accord avec *vous faites*. Nous disons encore *l'Hôtel-Dieu*, le *monument Victor Hugo*, la *rue Gambetta*; mais nous employons la préposition pour *la maison de Dieu*, les *poésies de Victor Hugo*, la *politique de Gambetta*, etc. La langue s'aperçoit à peine et en tout cas ne souffre pas de ces contradictions.

*
* *

Deux tendances générales dominent les transformations morphologiques. L'une provient du besoin d'*uniformité*, qui tend à l'élimination des morphèmes devenus anormaux; l'autre, du besoin d'*expressivité*, qui tend à la création de nouveaux morphèmes.

(1) Voir MEILLET, *L'évolution des formes grammaticales* (XLII, 1912, p. 384).

On élimine les morphèmes anormaux en les ramenant à la règle. C'est-à-dire que le besoin d'uniformité se satisfait au moyen de l'analogie (1). On appelle de ce nom le procédé par lequel l'esprit crée une forme, un mot, un tour d'après un modèle qui lui est connu. L'enfant qui dit *j'ai li* pour *j'ai lu* sur le modèle de *j'ai ri*, ou qui demande qu'on le *déproche* de la table, après qu'on l'en a *approché*, crée deux formes analogiques. C'est par analogie qu'un ignorant, se piquant de bien parler, dira *je ne me remets pas de vous*, comme il dit *je ne me rappelle pas de vous*, d'après *je ne me souviens pas de vous*.

A vrai dire, l'analogie est à la base de toute morphologie. On suit toujours l'analogie en parlant : les paradigmes donnés par les grammaires ne sont que des modèles auxquels on invite l'élève à se conformer. Je sais qu'à l'infinitif *finir* correspond au futur *je finirai*. Le jour où par hasard j'ai besoin d'employer le futur d'un autre verbe en *-ir*, *crépir* par exemple ou *polir*, je n'hésite pas à dire : *je crépirai*, *je polirai*. Mais si, continuant dans cette voie, je tire de *venir* le futur *je venirai*, je fais une création analogique qui est condamnée par l'usage. Pourtant, l'histoire nous apprend qu'il est des créations de ce genre qui ont fini par prévaloir. On a dit longtemps *je tressaudrai*, *je défaudrai* des verbes *tressaillir* et *défaillir*; aujourd'hui le futur de ces verbes se forme régulièrement : *je tressaillirai*, *je défaillirai*. L'influence de la conjugaison régulière a décidé de leur existence.

Les linguistes ont longtemps exprimé l'analogie par une formule de proportion algébrique : *a* est à *b* ce que *c* est à *x*; *finir* est à *finirai* ce que *tressaillir* est à *tressaillirai*. Ainsi s'obtient mathématiquement ce nouveau futur. Mais il faut toujours éviter d'appliquer le raisonnement mathématique à des objets dont la nature ou la complexité ne l'admet pas. Ici, l'algèbre ne

(1) V. HENRY, LXXXII; GILES, CXXXII, p. 58; H. OERTEL, CXXXVII, p. 150; H. PAUL, CLXXXVIII, p. 96; etc.; cf. MEILLET, IX, t. II, p. 860.

donne pas une idée exacte des choses. Elle risque de faire croire que le changement est volontaire et conscient, alors qu'il est tout le contraire. En outre, c'est rarement entre quatre termes seulement que la loi joue. La forme qui entraîne l'analogie n'est pas d'ordinaire un élément isolé, c'est un symbole qui résume plusieurs éléments variés. Pour rester sur le terrain algébrique, il faudrait au moins corriger la formule en : *p* est à *p'* ce que *a* est à *x*, *p* et *p'* représentant des quantités qui ne seraient pas limitées. D'une part en effet, ce n'est pas seulement l'infinitif *finir* qui par comparaison avec *finirai* a fait sortir *tressaillirai* de *tressaillir*; c'est tout l'ensemble des formes communes aux deux verbes. Et d'autre part, à l'action du verbe *finir* s'est jointe celle de tous les verbes en *-ir* qui forment leur futur en *-irai*.

Mais ici l'emploi de l'algèbre a surtout le défaut de ne pas tenir compte de la valeur respective des formes. Il y a une bonne raison qui explique le succès de l'analogie dans le cas des futurs de *tressaillir* et de *défaillir* : s'ils ont été ramenés à la règle, c'est qu'ils sont très rarement employés. A l'indicatif présent au contraire, on continue à dire *nous tressaillons*, *vous défaillez*, malgré *nous finissons*, *vous finissez*; la force de l'analogie est ici impuissante, parce que l'indicatif présent est d'emploi plus fréquent que le futur. Tout se ramène donc à une lutte de dominance et de résistance entre les formes que le sujet parlant a dans l'esprit. L'analogie dépend dans une certaine mesure de la loi du moindre effort qui évite de surcharger la mémoire d'un bagage inutile. Les formes qu'elle élimine sont des formes débiles, en ce sens qu'étant rarement employées elles ne sont pas garanties par la mémoire. L'analogie ne peut triompher que par une faiblesse de la mémoire : la forme irrégulière qui est d'emploi trop rare est oubliée et refaite d'après la règle.

Dans l'apprentissage qu'ils font du langage, les enfants créent un nombre considérable de formes nouvelles, en se laissant

guider par l'analogie. La plupart de ces créations sont corrigées par la suite, car ce ne sont le plus souvent que des accidents individuels, qui résultent d'un sentiment inexact ou d'une connaissance incomplète de la langue. Mais il y en a qui sont si bien conformes au sentiment général de la langue qu'elles finissent par se maintenir. Il arrive que spontanément tous les individus d'une même génération sont portés à faire la même faute, qui s'impose à eux comme une loi et devient la règle. L'effort du maître d'école est alors impuissant. Il y a des tours franchement incorrects qui sont couramment employés même par des gens cultivés; on s'étonne presque d'apprendre que la grammaire les réprouve.

La grammaire est souvent en lutte avec le sentiment naturel de la langue. Dans les pays où s'exerce une forte influence des grammairiens, la langue cède moins facilement à l'action de l'analogie; les créations analogiques sont étouffées de bonne heure et ne peuvent vivre. Pour prévaloir, il faut qu'elles soient souvent et régulièrement répétées. Dans notre xvi^e siècle, où le travail des grammairiens n'avait pas encore l'ampleur et l'efficacité qu'il a eues depuis, on rencontre dans l'usage un bon nombre d'incorrections qui n'ont pu prendre force de loi (1). Rabelais dit *je finois* pour *je finissais*; nous n'avons conservé que cette dernière forme. En revanche, notre langue contemporaine réussit à imposer, malgré la grammaire, l'usage de certains tours condamnés jusqu'ici. Tout le monde dit *je m'en rappelle* au lieu de *je me le rappelle*; le tour barbare *de façon à ce que* pour *de façon que* se dit et s'écrit même de plus en plus. On doit constater, tout en le regrettant, que ces incorrections sont dans la tendance naturelle de la langue.

Il y a cependant des formes qui résistent à l'analogie, et que pour cette raison on appelle irrégulières. Toutes les grammaires ont, plus ou moins, des noms, des verbes irréguliers. On les

(1) BRUNOT, LVII, t. II.

appelle aussi des formes fortes, par opposition aux formes faibles ou débiles, qui se laissent régler par l'analogie. Les formes fortes restent en dehors de la règle. Elles doivent leur résistance à la fréquence de leur emploi, qui les maintient présentes à l'esprit et ne tolère pas qu'on les altère. Elles s'imposent avec leurs caractères individuels, incapables elles-mêmes le plus souvent d'être prises comme modèles et de servir de point de départ à une action analogique. Ainsi les verbes les plus usités sont généralement forts dans toutes les langues, c'est-à-dire irréguliers. Le plus irrégulier de tous est le verbe substantif, parce qu'il est le plus employé. L'opposition de *il est*, *ils sont* en français est extrêmement ancienne; elle rappelle encore, au moins sous la forme que lui donne l'écriture, un procédé de la conjugaison indo-européenne, qui ne s'est conservé nulle part ailleurs en français. Le latin avait encore, dans des verbes très employés, quelques restes de ce type; le français n'a plus que le verbe *être*, dont l'irrégularité d'ailleurs ne paraît en rien menacée.

Ce n'est pas qu'avec le temps les formes fortes ne puissent se laisser entamer. Dans beaucoup de langues le verbe substantif présente la trace d'actions analogiques qui en ont modifié la conjugaison; ainsi en polonais la première personne *jestem* « je suis » a été refaite sur la troisième *jest* « il est »; mais ces actions sont généralement limitées et n'empêchent pas le verbe substantif de conserver un aspect anormal dans son ensemble. Les langues qui ont une conjugaison forte assez riche, comme l'allemand, ont des chances de la garder longtemps: car les formes irrégulières se soutiennent mutuellement. Sans doute, il y en a que la langue élimine peu à peu pour les ramener à la règle. On peut dresser toute une liste de verbes forts qui sont devenus faibles au cours des derniers siècles. Le nombre en augmente; la forme faible, qui s'introduit dans l'usage à côté de la forme forte, finit par s'imposer. Certains dialectes disent *ich verlierte* « je perdais » (pour *ich verlor*), *ich springte* « je

sautais » (pour *ich sprang*), *ich fangte* « je prenais » (pour *ich fing*), *gefangt* « pris » (pour *gefangen*). L'indicatif présent et l'impératif ont dans beaucoup de verbes achevé de niveler leur paradigme; on ne dit plus *du fleugst*, *er fleugt*, de *fliegen* « voler », *du leugst*, *er leugt*, de *lügen* « mentir ». Certains dialectes disent *nām* « prends », ou *hālf* « aide », au lieu de *nimm*, *hilf*. Le parler de Mannheim emploie *ich geb*, *du gebst*, *er gebt*, au lieu de *ich gebe*, *du gibst*, *er gibt* (1). En anglais, où l'action analogique s'est exercée davantage, le nombre des verbes restés forts est plus limité; encore ce nombre tend-il aussi à diminuer. Dans *Picwick Papers*, le décrotteur de l'Auberge de White Hart dit : « he *know'd* (pour *knew*) nothing about parishes », ou encore : « ven he *seed* (pour when he *saw*) the ghost », etc. Les verbes dont il s'agit sont pourtant parmi les plus employés.

Parfois l'analogie s'exerce à l'intérieur d'un même paradigme. En allemand, d'après le pluriel *wurden*, on dit au singulier *wurde* au lieu de *ward*. L'unification du paradigme du prétérit s'est accomplie de bonne heure en allemand, et en général c'est la voyelle du singulier qui a prévalu : on dit *wir warfen* « nous jetions », d'après *ich warf* (vieux haut-allemand *warf*, *wurfum*), *wir zogen* « nous tirions », d'après *ich zog* (vieux haut-allemand *zôh*, *zugum*). Si le couple *ward wurden* s'est conservé jusqu'à nos jours, c'est à cause de l'importance du verbe *werden* « devenir » et de la fréquence de son emploi; et si le couple *wurde wurden* s'est créé, présentant au singulier une finale de verbe faible, c'est sous l'influence des couples *hatte hatten*, *wollte wollten*, *musste mussten*, etc., qui sont aussi, plus ou moins, employés comme auxiliaires. Cela ne veut pas dire que dans l'histoire des langues germaniques on ne trouve des formes analogiques de même type que *wurde*. En vieux haut-allemand le verbe *biginnan* « commencer », à côté

du prétérit *bigan*, en possède un autre plus employé *bigonda* ou *bigunda*. Du verbe *fundan* « trouver », le vieux-saxon emploie au prétérit une forme *funda* à côté de *fand*, et de même le vieil-anglais dit *funde* au singulier d'après le pluriel *fundun*. Mais la création de *wurde* n'en est pas moins indépendante. Chaque cas d'action analogique demande à être traité séparément; si l'on veut comprendre le sens de l'analogie, il faut en chercher d'abord le point de départ.

Ce point de départ est toujours dans un type de forme existant dans la langue. Il ne s'agit pas de l'exécution d'un plan d'ensemble, que l'esprit chercherait à réaliser par des acquisitions successives. Parfois sans doute le résultat du travail analogique consiste en une diminution du nombre des formes anormales, en une réduction du type fort. Mais ce n'est pas une règle absolue. Il arrive que certains verbes forts s'imposent à l'esprit au point de servir eux-mêmes de modèles et entraînent à leur suite quelques verbes faibles. Le plus souvent il y a des raisons spéciales qui justifient l'analogie. En allemand, où la conjugaison forte comprend des catégories assez nombreuses et nettement définies, le fait s'est produit plusieurs fois; *ich frug* de *fragen* « demander » est une vieille création analogique, d'ailleurs en voie de disparition; mais on trouve dans plusieurs dialectes *ich jug* de *jagen* « chasser », *ich kuf* de *kaufen* « acheter », etc. Ces verbes sont entrés dans des catégories régulières de verbes forts. En anglais au contraire, comme en français, les verbes forts sont vraiment des irrégularités, des exceptions isolées ne constituant pas un système dont le mécanisme soit sensible à celui qui parle. Encore arrive-t-il cependant que ces verbes irréguliers soient groupés deux à deux, trois à trois, se fortifient ainsi et se garantissent mutuellement; ainsi nos verbes *pondre* et *tondre* qui à l'origine n'avaient rien de commun (en latin *ponere* et *tondere* appartiennent à deux conjugaisons différentes), se fléchissent de la même façon.

Il y a peu de logique dans tout cela. « L'esprit, inconstant

(1) BEHAGHEL, CXLIV, p. 247.

par nature, ne va jamais droit devant lui. Pourquoi ? Parce qu'il cherche à attraper des analogies, parce que, indifférent aux vraies relations des choses, il court après des rapports extérieurs et que dans cette poursuite il ne sait pas toujours où il va. » Cette pensée de Jean Paul (*Tagebuch*, 9 août 1782) peut s'appliquer au procédé que nous étudions ici. Le principe en est sans doute dans la tendance à ramener les différentes formes à une forme unique, laquelle tendance résulte de la paresse naturelle de l'esprit. Mais cette tendance à l'uniformité n'est pas, comme on l'a écrit parfois, une tendance à l'univocité. L'univocité est un principe logique suivant lequel chaque fonction grammaticale doit s'exprimer par un seul signe et chaque signe exprimer une seule fonction. C'est une sorte d'adaptation idéale de la grammaire à la logique. On voit assez par ce qui précède ce qui empêche cet idéal de se réaliser. L'esprit ne transforme jamais complètement son système morphologique ; il ne porte son effort à la fois que sur une partie — très menue — du système ; et comme les actions qu'il exerce sur les différentes parties ne sont jamais dirigées par une volonté accomplissant un dessein méthodique, mais suggérées seulement par le hasard des circonstances, le résultat d'ensemble est en général dépourvu de cohérence et d'homogénéité.

L'histoire de la désinence *-er* en allemand est à cet égard fort instructive (1). Cette désinence qui caractérise le pluriel d'un grand nombre de mots neutres est proprement un suffixe généralisé par analogie. Parmi les thèmes neutres de l'indo-européen, certains étaient caractérisés par un suffixe *-es-*, qu'on reconnaît en latin (sous la forme *-er-*) dans la flexion du type *genus*, pluriel *gen-er-a*, etc. En allemand, où la sifflante en pareil cas devait également se changer en *r*, les mots neutres de ce type se trouvaient pourvus, après la chute des anciennes finales, d'une nouvelle finale *-er*, qui pouvait servir à opposer

(1) STREITBERG, CCX, p. 103.

le pluriel au singulier et par suite à caractériser le pluriel. C'était une désinence fort expressive que la langue n'avait garde de laisser perdre ; elle l'a étendue par analogie à bon nombre de mots neutres qui n'étaient pas originellement des thèmes en *-es-* ; ainsi sur le modèle de *Kalb* « veau », pluriel *Kälber*, qui était un de ces thèmes en *-es-*, on a dit *Haus* pluriel *Häuser*, *Buch* pluriel *Bücher*, *Fass* pluriel *Fässer*, *Glas* pluriel *Gläser*, *Geld* pluriel *Gelder*, *Wort* pluriel *Wörter*. Il reste cependant pas mal de mots neutres qui forment leur pluriel autrement : *Mass* pluriel *Masse*, *Ross* pluriel *Rosse*, *Auge* pluriel *Augen*, etc. Et d'autre part, la désinence *-er* se rencontre dans plusieurs mots masculins : *Rand*, pluriel *Ränder*, *Gott* pluriel *Götter*, *Wurm* pluriel *Würmer*, etc. De sorte que l'analogie n'a pas réussi à donner à la désinence qu'elle créait une fonction unique.

Que penser des langues artificielles bâties sur un plan logique arrêté d'avance ? De pareilles langues ne sont possibles que comme langues spéciales : langues techniques ou codes de signaux. L'accord des quelques personnes qui s'en servent suffit à les maintenir telles qu'elles ont été créées, sans changement. Mais il ne faut pas que ces langues deviennent vivantes ; elles ne tarderaient pas à s'altérer. Il s'établirait entre les formes des différences de valeur ; certaines formes domineraient les autres, la loi d'analogie entrerait en jeu, et le désordre succéderait au bel ordre initial. Les formes dominantes constituent en quelque sorte des centres d'irradiation analogique ; elles attirent les autres à elles dans tous les sens et pour des causes variées ; il y a par suite des plans analogiques qui se croisent et que notre raison linéaire ne parvient pas à concilier. La langue logique idéale n'est qu'un rêve. Elle fait penser à un jardinier qui s'imaginerait, pour avoir planté sur un plan régulier des graines exactement semblables et leur avoir donné des soins identiques, que son jardin dût avoir toujours des plantes de même taille, disposées de la même façon, avec des

fleurs et des fruits en nombre égal. Trop de causes variées modifient les conditions biologiques, et de causes qui échappent au pouvoir humain. Il en va de même en linguistique, où l'analogie est souvent l'ennemie de la logique, bien qu'elle réponde au besoin d'uniformité et emploie le raisonnement à le satisfaire (1).

*
* *

Le besoin d'expressivité, comme celui d'uniformité, n'est jamais complètement satisfait; mais en cherchant à le satisfaire, l'esprit est amené à réparer l'usure que les formes subissent, et conséquemment à transformer la morphologie.

Dans l'évolution phonétique de la langue, certains morphèmes sont dégradés au point de n'être plus utilisables; parfois même ils sont complètement supprimés. Il faut alors les restaurer ou les remplacer. Dans une langue à flexion, comme le latin, lorsque les finales sont atteintes (voir p. 68), c'est toute la flexion qui est à réparer. Les débris morphologiques que l'action des lois phonétiques laisse subsister sont rarement assez expressifs pour être conservés tels quels. Aussi dans le latin vulgaire des premiers siècles de notre ère, la déclinaison disparaît peu à peu. Tout au plus reste-t-il dans chaque type de flexion l'opposition d'un cas sujet et d'un cas régime, créée parfois après coup grâce au procédé de l'analogie. La conjugaison néo-latine doit beaucoup aussi à l'analogie. En français, les désinences *-ons* et *-ez* caractéristiques des deux premières personnes du pluriel résultent d'une extension analogique. L'élément *-iss-* de *finissons*, *finissez*, *finissais*, etc., est le suffixe inchoatif *-isc-* du latin; on l'a tiré de

(1) Sur les langues artificielles on consultera COUTURAT et LEAU, LX, et dans X, 1908, p. 761; 1911, p. 509; 1912, p. 1. Voir aussi le *Bulletin de la Société française de philosophie*, 1912, p. 47-84. Des objections d'ordre linguistique, formulées par BRUGMANN et LESKIEN, *Zur Kritik der künstlerischen Weltsprachen*, Strassburg (1907) ont été discutées par BAUDOUIN DE COURTENAY (XXIV, VI, 385); cf. XXX, XXII, 365.

quelques verbes pour l'étendre à toute une flexion, dont il est devenu l'emblème. La désinence *-u* des participes passés *eu* (anc. *évu*), *vu* (anc. *véu*), *lu*, *tenu*, *rompu*, etc., sort d'une finale de participe en *-ulus*, dont les exemples sont assez rares en latin. Mais il y avait là aussi à réparer les pertes de l'usure phonétique; les anciens participes *habitus*, *uisus*, *lectus*, *tentus*, *ruptus*, etc., n'étaient ou ne pouvaient être représentés en français que sous des formes dépourvues d'expression morphologique. De là extension analogique d'une finale expressive.

Mais tout cela n'a pas suffi. Même en ravivant par la greffe analogique les restes de la flexion latine, il eût été difficile de donner une expression à toutes les catégories grammaticales. Un autre procédé est intervenu, qui a consisté à donner plus d'importance aux prépositions, à développer l'article, à utiliser les pronoms, en un mot à créer tout un système de mots accessoires servant de morphèmes. Aussi disons-nous aujourd'hui *la sœur*, *de la sœur*, *à la sœur*, ou *je lis*, *tu lis*, *il lit*, tandis que les latins disaient *soror*, *sororis*, *sorori*, ou *lego*, *legis*, *legit*. Le point de départ du tour français existe assurément en latin, où les prépositions par exemple avaient déjà de nombreux emplois et renforçaient même fréquemment la flexion casuelle; mais *à* et *de* en français sont des symboles grammaticaux plus dépourvus de toute valeur concrète que *ad* ou que *de* en latin, qui conservent encore une valeur locale assez nette. Cependant *ad* et *de* sont déjà des morphèmes.

Les prépositions du latin n'ont pas suffi au français. Il a dû s'en créer de nouvelles; et pour cela, sans parler des combinaisons d'adverbes ou de prépositions latines comme *dans*, *après*, *sous*, *avec*, etc., il a employé d'autres mots existant dans la langue. Ainsi il a tiré *chez* du substantif *casa*: on trouve encore dans certaines régions de la France des noms de lieux dits comme *Chez Pierre*, *Chez Rolland* (la maison de Pierre, la maison de Rolland). Certains participes ou adjectifs

tifs sont devenus de véritables prépositions : *pendant* la nuit, *vu* les circonstances, *nonobstant* la défense, *excepté* le dimanche, *malgré* la pluie, *sauf* erreur, *plein* la rue. On trouve des faits analogues dans un grand nombre de langues. Ainsi l'expression du génitif se fait dans certaines langues modernes de l'Inde (en singhalais par exemple) au moyen d'un élément *ge* qui est l'ancien locatif sanskrit *gr̥he* « dans la maison » ; c'est comme si l'on disait en français *le livre chez Pierre* au lieu de *le livre de Pierre*. La désinence *-vle* du hongrois, qui exprime l'instrument et qu'on peut traduire par « avec », est sortie de l'ablatif d'un ancien mot indépendant *vāyl-* ou *vāyḍ-* « par la force de, au moyen de ». Ce sont de véritables prépositions que l'on a dans l'anglais *concerning*, *past* (*half past two* « deux heures et demie »), dans l'allemand *trotz* « en dépit de », *betreffend* « au sujet de », dans le danois *undtagen* « excepté », etc.

Tous ces mots sont devenus des « mots vides », au sens de la grammaire chinoise (voir p. 98). En dehors du procédé de l'analogie, c'est en effet par la transformation de mots pleins en mots vides qu'une morphologie répare ses pertes. Les outils grammaticaux qu'utilisent les langues sont les débris d'anciens mots autonomes, vidés de leur sens propre et utilisés comme de simples exposants, comme des symboles.

Nous pouvons suivre dans beaucoup de langues l'évolution de nombreux éléments tels que prépositions, conjonctions ou articles ; elle est conforme à ce type général. En grec *μετά* « avec », *μέχρι*, *μέχρις* « jusqu'à », se rattachent au mot qui signifie « milieu », comme *πεδᾶ* « après » au nom du pied (cf. la préposition *yet* « après », en arménien). Des conjonctions du type *lorsque* (à l'heure que), *du moment que* se rencontrent dans plusieurs langues. Le latin *magis* « davantage » est devenu en français *mais*, conjonction adversative, comme en grec des bas temps *μᾶλλον* : de l'idée de « pas ceci, plutôt cela », on passe à « pas ceci, mais cela ». Les articles définis dans

toutes les langues sont d'anciens démonstratifs ; et l'on a tiré un article indéfini du nom de nombre exprimant l'unité, en germanique, en celtique, en grec moderne et dans les langues romanes. Le nom de l'homme est devenu un outil grammatical en français, en germanique, en celtique, en arménien, où il a servi à exprimer l'indéfini (fr. *on dit*, all. *man sagt*, bret. *neuz ket den* « il n'y a personne », arm. *marth egav* « quelqu'un est-il venu ? »), parfois le déterminé (gall. *y gwr* « celui qui, lequel »).

Les verbes dits auxiliaires sont également des mots vides. L'anglais *to do* « faire » sert d'outil grammatical dans *do you see ?* « voyez-vous ? », *I do'nt see* « je ne vois pas ». L'allemand emploie le même verbe *thun* « faire » dans une fonction analogue, au moins dialectalement : *er tat schiessen*, « il tira (un coup de feu) », *er tut sich wenden* « il se tourne ». Ce sont en général les mêmes verbes qui servent d'auxiliaires dans toutes les langues. Ainsi l'idée de « vouloir » ou de « devoir » exprime volontiers simplement l'éventualité, le futur (voir p. 179) ; l'idée de « tenir », d'« occuper » sert à marquer l'action accomplie, le parfait. De là *I will go* « j'irai », *I shall find* « je trouverai » en anglais, *bidi anem* « je ferai » en arménien moderne, *j'ai conquis* en français, *ich habe gedacht* « j'ai pensé » en allemand, *θα χάνω* « je perdrai », *ἔχω χαμένο* « j'ai perdu » en grec moderne, etc. Nous séparons dans l'écriture le mot vide du mot plein qu'il accompagne ; mais c'est pure habitude graphique.

Il y a d'ailleurs en français même des cas où, la soudure s'étant faite, le mot vide est devenu un suffixe. Ainsi dans nos futurs et conditionnels : *j'aimerai*, *je lirais* sont issus de tours bas-latins comme *amare habeo*, *legere habebam*. Nos adverbes de manière sont formés d'un suffixe *-ment* ajouté à l'adjectif ; ce suffixe n'est autre que l'ancien ablatif latin *mente*, du mot *mens* « esprit ». Déjà au 1^{er} siècle avant notre ère, on trouve en latin des emplois du mot *mente* qui annoncent cette fonction

adverbiale : *constanti mente, obstinata mente, liquida mente* (Catulle, 64, 210 et 239 ; 8, 11 ; 63, 46) ; *sagaci mente* (Lucrèce, 1, 1022). Il n'y a rien là de surprenant : le grec (1) possède des locutions comme εὐδόξῳ φρενί (Eschyle, *Choeph.*, vers 303) ou γηθούσῃ φρενί (id., *ibid.*, v. 792) que traduisent exactement en latin *gloriosa mente* (français *glorieusement*) ou *læta mente* (italien *lietamente*). Ces locutions sont bâties sur un modèle courant. Il arrive souvent, en latin comme en grec, que des mots de sens varié, pris avec une valeur générale, soient construits avec des adjectifs d'une façon quasi adverbiale (ἀέκοντι νόῳ, νηλέϊ θυμῷ, κακῇ καρδίᾳ, τλήμονι ψυχῇ, etc., *studioso animo, turpi corde, ardenti pectore, miris modis, certa lege*, etc.). Entre toutes ces locutions latines où le substantif conserve sa valeur, plus ou moins atténuée seulement, les langues romanes ont adopté celle qui contenait le mot *mente*, pour faire de ce dernier un mot vide. D'autres langues emploient d'autres mots. Ainsi l'allemand se sert volontiers du mot *Weise* « façon », pour en faire une sorte de suffixe adverbial : *glücklicherweise* « heureusement ». Les langues scandinaves se servent du mot *vis* « façon » pour le même usage : danois *heldigvis* « heureusement » (de *heldig*), suédois *lyckligvis* « id. », de *lycklig*. De son côté, l'arménien s'est créé des adverbes de manière au moyen des mots *bar* « façon » et *pēs* « forme, aspect » ; ainsi *brnabar* « puissamment » (de *burn* « puissance »), *darnapēs* « amèrement » (de *darn* « amer »). Entre tous les mots équivalents dont il disposait l'esprit, ayant adopté l'un d'entre eux, a écarté les autres.

La même chose s'est produite en français pour l'adverbe négatif. On sait combien en général la négation est contagieuse et s'étend aux mots qu'elle touche : *aucun, personne, du tout* sont en français de bons exemples du fait comme *nada* « rien » (de *rem natam*) en espagnol. On a dit d'abord chez nous : *je*

ne vois point, je ne mange mie, je ne marche pas, je ne bois goutte, etc., toutes phrases dans lesquelles la négation s'exprimait par l'adverbe *ne*, les mots régimes du verbe étant justifiés par le sens : *je ne vois pas un point, je ne mange pas une mie*, etc. Mais la valeur négative s'est communiquée à ce mot régime, tant et si bien qu'elle en a étouffé la valeur propre, et que le mot, devenu négation, a pu être employé avec n'importe quel verbe pour nier n'importe quel fait. Les mots *pas* et *point* sont restés comme adverbes négatifs ; encore ne sont-ils pas employés indifféremment par les mêmes personnes ; *goutte* ne s'est conservé que dans quelques locutions (*je n'entends goutte, je ne vois goutte*) et *mie* a complètement disparu de la langue parlée ; mais on a dit longtemps *je ne dors mie, je ne souffle mie, je n'écoute mie* ; ce qui eût été impossible si l'on avait conservé tant soit peu conscience de la valeur propre du mot.

Avant de devenir un simple suffixe, le mot plein se vide peu à peu de son sens propre, et d'une manière insensible. On peut observer dans les langues qui pratiquent habituellement la composition la façon dont ce travail s'accomplit. Avec le mot *Mann* « homme » comme second terme l'allemand a formé un bon nombre de mots composés : *Bergmann* « mineur », *Dienstmann* « homme de peine », *Fuhrmann* « voiturier », *Kaufmann* « négociant » ; de même avec le mot *Frau* « femme » : *Hausfrau* « femme de ménage », *Waschfrau* « blanchisseuse ». Ces mots sont de vrais composés et sentis comme tels. L'existence isolée de *Mann* et de *Frau* maintient sensible la composition. Le fait qu'on dit au pluriel *Dienstleute, Kaufleute* renforce encore ce sentiment. Et cependant il est certain que les deux éléments de composition n'ont pas pour l'esprit la même importance. L'accent qui frappe le premier met le second en état d'infériorité ; et l'accent est ici d'accord avec le sens. C'est le premier élément qui est l'élément significatif du mot ; le second a surtout une valeur morphologique. En français nous

(1) PAUL SHOREY, *XX*, V (1910), p. 83.

traduisons *Bergmann*, *Fuhrmann*, *Kaufmann* par *mineur*, *voiturier*, *négociant*, en remplaçant le second terme du composé allemand par un simple suffixe, qui est tout aussi expressif. Sans doute on ne peut dire que l'élément *-mann* en allemand soit un suffixe, mais il est en voie de le devenir; et peut-être le deviendra-t-il en effet avec le temps. Le premier élément absorbe toute l'attention de l'esprit; le second est réduit à un rôle quasi suffixal (1).

Il y a en germanique plusieurs suffixes qui se sont créés de cette façon. On disait en vieux-haut-allemand *ni scuuoos thuheit manno* « non respicis personam hominum » (Mathieu, XXII, 15); puis le mot *heit* a été en composition : *man-heit* « l'humanité », *vîp-heit* « la féminité, les femmes », et finalement c'est devenu un suffixe des plus répandus aujourd'hui (*Menschheit* « humanité », *Schônheit* « beauté », etc.). On peut suivre de la même manière la création des suffixes *-lich* ou *-tum*. Le premier est un ancien substantif signifiant « corps, forme » conservé aujourd'hui encore dans *Leichnam* « cadavre » ou *Leichdorn* « cor au pied »; en composition, on le trouve dans *gleich* « qui a la même forme que, semblable » et il est devenu suffixe sous la forme *lich* dans *weiblich* « qui a une forme féminine », *lieblich* « qui a une forme aimable », etc. Le suffixe *-tum* est encore un substantif indépendant au IX^e siècle dans le poème d'Otfrid (sous la forme *duam* « action, fonction »); on a dit *rihhiduam* « empire », auj. *reichtum*, et par extension *Deuschtum*, *Yankeetum*, etc. Même tendance en vieil-anglais, ou *wéfhad* répond à *vîp-heit* du vieil-allemand, *cynedôm* (auj. *kingdom*) à *Kônigtum* « royauté », *woroldlic* (auj. *worldly*) à *weltlich* « mondain ».

En se vidant de leur sens propre, les mots devenus suffixes ont pris une valeur abstraite, qui les disposait à l'expression d'une catégorie morphologique. Les uns par exemple

(1) GANZMANN, CLXIV, p. 28.

expriment la qualité, les autres l'état : certains caractérisent des noms d'action, d'autres des noms d'agent. Cette valeur abstraite ne les empêche pas de se colorer après coup de nuances de sentiment. Ainsi le suffixe *-ard*, que le français a tiré du germanique, où sous la forme *hard* il servait de second élément à des noms propres composés (*Bernhard*, *Eberhard*, *Richard*, etc.), a pris en français une signification péjorative; c'est par le procédé analogique que cette signification s'est développée; mais l'analogie n'a pas atteint certains mots (*buvard* par exemple ou *foulard*), où le suffixe a conservé sa valeur générale et abstraite, sans aucune nuance affective. Cela prouve que la nuance affective est surajoutée.

Le vrai caractère du mot vide est l'abstraction. Plus il s'affirme comme mot vide, plus il augmente sa valeur abstraite; au point que certains morphèmes finissent par n'être plus que des symboles algébriques, intraduisibles dans une autre langue : c'est le cas de *ἄν* en grec ancien ou de *iti* en sanskrit (voir p. 88). Nul doute qu'à l'origine ces morphèmes ne soient sortis de mots pleins, qui avaient dans la langue une signification concrète, exactement comme les particules *θα* et *ἄς* du grec moderne (voir p. 69). L'évolution des morphèmes se fait donc en passant du concret à l'abstrait autant que du particulier au général.

Un bel exemple, dans lequel se résument les procédés de formation des morphèmes, est fourni par la particule interrogative *-ti* du français.

Gaston Paris a le premier signalé l'intérêt de cette particule, si usuelle dans le parler contemporain (1). En position interrogative, une forme comme *il aime*, troisième personne du singulier, devenait en français moyen *aime-il*, encore couramment employé au début du XVII^e siècle. Sous l'influence de la troisième personne du pluriel, qui se terminait par un *t* (*ils aiment*, *aiment-ils*?), on introduisit un *t* au singulier pour renforcer la forme interro-

(1) XVIII, t. VI, p. 438; cf. t. VII, p. 599.

gative, qui autrement risquait de s'évanouir, faute d'expression : de là *aime-t-il*, qui résulte d'une première extension analogique. Mais, pour l'expression de l'interrogatif, les troisièmes personnes se trouvaient dès lors favorisées par rapport aux autres. Ce *t* en effet, qui n'existait pas à la forme non interrogative puisqu'on prononçait dans les deux cas *em* (*il aime, ils aiment*), était bien une marque de l'interrogatif, dont les autres personnes (*aimé-je, aimes-tu, aimons-nous, aimez-vous*) étaient dépourvues. De ces autres personnes, l'une, *aimé-je*, était en état d'infériorité, par suite de conditions phonétiques, et même dans certains cas s'excluait nettement (*cours-je, lis-je, pars-je, sers-je, etc.*); deux autres, *aimons-nous* et *aimiez-vous*, prêtaient à confusion avec le réfléchi et perdaient par suite une bonne part de leur valeur expressive. C'était autant de gagné pour la forme interrogative de la troisième personne, qui était courte et claire, et qui d'ailleurs s'employait également lorsque le sujet était un nom : *Pierre aime-t-il*? De plus, dans cette forme interrogative, par un procès phonétique normal la finale *il* passait à *i* (cf. *coutil, nombril, persil*), rompant le lien qui l'unissait au pronom (*il aime, aime-ti*?), au moins dans les verbes qui commençaient par une voyelle; elle prenait ainsi de plus en plus la valeur d'un élément indépendant, spécialisé au sens interrogatif. Enfin, ce qui a favorisé l'extension définitive du *ti* interrogatif et assuré son succès, c'est la tendance, naturelle en français, à rattacher au verbe par un lien étroit le pronom sujet. Les cas où l'on peut disjoindre les deux deviennent de plus en plus rares : *je le dis, tu le sais* sont remplacés dans la langue parlée par *je dis ça, tu sais ça* : on peut prévoir le moment où les pronoms *je, tu, il, nous, vous, ils* ne se sépareront plus du verbe. Dès lors, l'inversion, par laquelle se marquait l'interrogatif, devenait de moins en moins significative. L'élément *ti* de *Pierre aime-ti* était l'expression la plus simple et la plus pratique de l'interrogatif : on l'étendit à *il aime-ti*, puis à *j'aime-ti, tu*

aimes-ti, nous aimons-ti, ces enfants s'aimeront-ti, sans rien changer à l'ordre *sujet-verbe* auquel la langue tenait particulièrement.

C'est donc à une série d'extensions analogiques, favorisées dans chaque cas par des circonstances spéciales, que la particule interrogative *ti* doit son extension. C'est aujourd'hui un symbole abstrait d'une portée générale, puisqu'il s'applique à tous les types de phrase interrogative indifféremment. C'est le symbole unique de l'interrogation, dont la langue française avait besoin.

On voit avec quelle ingéniosité souple et tenace elle se l'est créé.

S'il n'y avait pas en français une tradition orthographique et que la langue fût recueillie et notée aujourd'hui comme on fait d'une langue de sauvages, la particule *ti* n'y serait pas séparée du verbe qui la précède. On écrirait en un seul mot *žemti, žemtipa* (« j'aime-ti, j'aime-ti pas ») et la particule interrogative comme la particule négative passeraient pour des éléments de formation, pour des affixes, au même titre qu'un suffixe ou une désinence du grec ou du latin. On n'aurait aucun moyen de deviner l'origine de *ti* ou de *pa*; on les considérerait comme des outils grammaticaux dépourvus de tout sens propre.

Il est probable que la flexion indo-européenne ou sémitique est née de l'agglutination à la racine d'éléments originellement indépendants, qui flottaient d'abord autour d'elle et s'y sont soudés avec le temps (1). Nous en ignorons le point de départ. Il serait vain de vouloir rechercher la forme et la signification primitives d'une désinence de première personne du pluriel ou d'ablatif, d'un suffixe de verbe inchoatif ou de substantif abstrait. Mais on peut affirmer que ces éléments flexionnels

(1) Voir en particulier HIRT, *XXX*, XVII, 36 et suiv.; H. OERTEL et E.-F. MORRIS, *An examination of the theories regarding the nature and origin of Indo-European inflexion* (*XXII*, XVI, 63-122).

résultent de l'extension analogique d'anciens mots autonomes, plus ou moins déformés, et réduits au rôle d'outils grammaticaux. Les morphologies, en effet, ne se renouvellent pas autrement.

TROISIÈME PARTIE

LE VOCABULAIRE

CHAPITRE PREMIER

NATURE ET ÉTENDUE DU VOCABULAIRE (1)

Dans l'étude qui a été faite jusqu'ici, il n'a pas été tenu compte de la valeur sémantique des mots, c'est-à-dire du sens qu'ils expriment indépendamment de leur rôle dans la phrase. Bien que les morphèmes fassent souvent corps avec les sémantèmes au point de rendre impossible l'analyse du mot (voir p. 103), la morphologie est aussi indépendante de la valeur sémantique des mots que de leur valeur phonétique. On appelle *vocabulaire* l'ensemble des mots d'une langue, considérés dans leur valeur sémantique. Les trois systèmes de la prononciation, des formes grammaticales et du vocabulaire peuvent évoluer séparément et sous l'action de causes différentes. Certaines langues renouvellent leur vocabulaire, sans que la phonétique et la morphologie en soient modifiées. Dans l'ourdou littéraire (une variété d'hindoustani) on trouve des phrases entières où la grammaire seule est indienne et où les mots sont persans du commencement à la fin. Les tsiganes arméniens emploient un parler dont la prononciation et la grammaire sont arméniennes, mais dont le vocabulaire est étranger à l'arménien (2). Dans le même moule grammatical peuvent être coulés des vocabulaires différents.

(1) K-O. ERDMANN, CLVII; ROZWADOWSKI, CXCI.

(2) FINCK, *Die Sprache der armenischen Zigeuner*, dans les *Mémoires de l'Académie de St-Petersbourg*, vol. VIII, n° 5 (1907).

*
* *

La science qui a pour objet d'étudier le vocabulaire s'appelle l'*étymologie* (1). Elle consiste à prendre un à un tous les mots du dictionnaire et à fournir en quelque sorte leur état civil en indiquant d'où ils viennent, quand et comment ils ont été formés et par quelles vicissitudes ils ont passé. C'est donc une science historique. Elle détermine la forme la plus ancienne de chaque mot aussi loin que lui permettent de remonter les données de l'histoire, et elle étudie la manière dont le mot a été transmis avec les modifications de sens et d'emploi qu'il a subies. Il serait oiseux de vouloir démontrer l'importance de cette science. C'est grâce aux données de l'étymologie qu'on a commencé à établir la phonétique et la morphologie comparées. Étymologie, phonétique et morphologie se prêtent un mutuel appui. Une fois en possession des règles de correspondance des sons et des formes grammaticales, l'étymologiste qui applique correctement ces règles fournit à la linguistique une contribution des plus utiles.

Mais l'étymologie donne une idée fausse de la nature d'un vocabulaire; elle n'a d'intérêt que pour montrer comment un vocabulaire s'est formé. Les mots ne sont pas employés dans l'usage d'après leur valeur historique. L'esprit oublie — à supposer qu'il l'ait jamais su — par quelles évolutions sémantiques ils ont passé. Les mots ont toujours une valeur *actuelle*, c'est-à-dire limitée au moment où on les emploie, et *singulière*, c'est-à-dire relative à l'emploi momentané qui en est fait (2).

Quand on feuillette un dictionnaire étymologique, ce qui frappe le plus, après le grand nombre de mots totalement dépourvus d'étymologie plausible, c'est la variété inattendue des changements que subit le sens des mots. La terminologie de nos grades

(1) Sur l'étymologie, voir les ouvrages de M. A. THOMAS. Consulter aussi THURNEYSSEN, CCXIV.

(2) BALLY, XLV, p. 21 et 47.

militaires, depuis le *caporal* jusqu'au *général* en passant par le *sergent*, l'*adjudant*, le *lieutenant*, le *capitaine*, le *commandant*, présente un assemblage fort hétéroclite; il en est de même de toutes les nomenclatures, dont on serait bien en peine d'interpréter les termes par les seules lumières de l'étymologie. L'usage attribue à chacun des mots une valeur précise sans tenir compte du sens qu'ils ont pu avoir dans le passé. Le *maréchal*, notre plus haute dignité militaire, est sorti du valet d'écurie (vieil-allemand *marah-scalc*, d'où *mariscalcus* en latin du moyen âge), si bien que pour l'étymologiste le maréchal de France et le maréchal ferrant portent le même nom.

C'est tout à fait un hasard si le même groupe de sons sert dans une même langue — le français — à désigner un *calcul mental* et un *calcul rénal*. Il se trouve qu'au point de vue étymologique il s'agit d'un même mot. Au contraire, l'étymologiste distingue deux mots différents dans les phrases *il loue une maison* et *il loue la vertu*, ou *il pratique le vol à la tire* et *le vol plané*. Mais le hasard est aussi grand, qui associe en français à un même groupe de sons les sens du latin *locare* et du latin *laudare* et les idées de commettre un larcin et de se tenir dans l'air ou celles du raisonnement arithmétique et des pierres formées dans le rein. Pour celui qui parle les trois cas sont égaux. L'homonymie existe indépendamment des rapports historiques que les mots ont entre eux.

Il y a plus. Quand nous disons qu'un même mot a plusieurs sens à la fois, nous sommes, dans une certaine mesure, dupes d'une illusion. Entre les divers sens d'un mot, seul émerge à la conscience celui qui est déterminé par le contexte (1). Tous les autres sont abolis, éteints, n'existent pas. Cela est vrai des mots dont la signification paraît le mieux établie. Quand je dis: « ce terrain *rapporte* » ou « ce chien *rapporte* » ou « cet

(1) Cf. PAULHAN, cité par B. LEROY, LXXXVII, p. 97.

enfant *rapporte* », ils'agit bel et bien de trois verbes différents. De même, quand je dis : « Ne fréquentez pas M^{lle} X : c'est une *fil*le », ou « M^{me} X a eu un bébé, c'est une *fil*le », ou « Je vous présente ma *fil*le », j'emploie en réalité trois mots différents entre lesquels, au moment où je parle, je n'établis aucun rapport, ni moi ni celui qui m'écoute.

Admettre que les mots aient un sens fondamental et des sens secondaires issus du précédent, c'est poser le problème du point de vue historique; ce point de vue ne vaut rien ici. Sans doute aux yeux de celui qui embrasse d'un seul regard le développement de la langue, la *plume* de fer est sortie de la *plume* d'oie. Il s'agit d'un même mot qui a pris avec le temps deux acceptions différentes; et ainsi dans un dictionnaire qui se pique d'indiquer la filière des sens, il convient, sous le mot *plume*, de ranger le sens de *plume* (de fer) après le sens de *plume* (d'oie). Mais dans l'esprit du Français qui parle sa langue aujourd'hui il y a en réalité dans ces deux emplois deux mots différents. Personne n'est embarrassé ni ne souffre d'équivoque en entendant des phrases comme « il vit de sa *plume* » ou « il s'est arraché une *plume* ». Chacun comprend sans hésiter que dans la première phrase *il* se rapporte à un écrivain et dans la seconde à un oiseau. Les deux mots sont aussi différents que n'importe quels homonymes. Il y a dans la langue deux mots « *plume* » correspondant aux deux sens précédents, comme il y a quatre mots « *so* » (distingués d'ailleurs par l'écriture) dans les phrases « ils ont déposé leurs seaux », « ils ont apposé leurs sceaux », « la nature ne fait pas de sauts », « ces enfants sont des sots ».

On objectera qu'il y a eu cependant un moment pendant lequel le mot *plume* a été senti comme une métaphore. Mais ce moment n'a pas eu de durée. Dans le langage courant, un mot n'a qu'un sens à la fois. Étant donné qu'une plume d'oie servait d'instrument à écrire, celui qui a dit : « Je prends ma plume pour écrire un mot » employait le mot *plume* au sens d'instru-

ment et ne voulait pas faire une métaphore; son auditeur n'en a pas jugé autrement. La métaphore est une comparaison en raccourci; pour être appréciée, elle demande un effort, qu'on peut accorder à un auteur qu'on lit quand on est de loisir, mais qu'on n'a pas le temps de faire dans la conversation. Le langage a besoin de précision et de clarté. Ce qu'on évite le plus en parlant, c'est l'équivoque. Par définition, le calembour n'est pas naturel; c'est une forme d'art, et qui réclame une attention spéciale, comme toute production artistique. Ceux qui s'adonnent à cet exercice connaissent bien la nécessité de préparer le terrain, de mettre en éveil l'esprit de l'auditeur, lequel, une fois prévenu, se tient comme aux aguets pour surprendre le trait d'esprit. S'il était vrai qu'un mot se présentât toujours avec tous ses sens à la fois, on éprouverait sans cesse dans la conversation l'impression agaçante que produit une série de jeux de mots.

Cette conclusion choquera sans doute les puristes qui attachent tant d'importance au choix des métaphores et qui bannissent toutes celles qui ne s'adaptent pas exactement au contexte. Ils pourraient objecter que l'art du style n'est pas un vain mot : ce n'est pas avoir un souci exagéré de la forme que de blâmer ces métaphores incohérentes qui encombrent trop souvent les harangues officielles ou les articles des petits journaux. Faire « naviguer sur un volcan le char de l'État » ou traiter une débutante d'« étoile en herbe qui chante déjà de main de maître » n'est assurément pas d'un style soigné. Dans toutes les langues il y a des cacologies semblables que l'on cite en manière de plaisanterie. On connaît la phrase allemande : *der Zahn der Zeit, der schon so manche Thräne getrocknet hat, wird auch über diese Wunde Gras wachsen lassen*, mot à mot « la dent du temps, qui a déjà séché tant de larmes, laissera aussi pousser l'herbe sur cette blessure ». Certes des phrases de ce genre sont ridicules; mais elles ne le sont qu'à la réflexion; et dans la chaleur de l'improvisation, le ridicule n'en paraît pas

toujours. Elles ont le tort d'associer des mots qui, considérés métaphoriquement, ne s'accordent pas. Mais celui qui les glisse dans son discours pourrait alléguer pour sa défense qu'il n'a pas cherché à faire des métaphores. Il a voulu employer des expressions stylisées, en les prenant telles qu'elles sont consacrées par l'usage; en fait, chacune prise à part, convenait au dessein qu'il se proposait. C'est l'accumulation surtout qui provoque le rire (1).

Chacun est exposé, s'il ne se surveille pas, à commettre des fautes semblables. Il y en a fréquemment chez les orateurs qui improvisent. Même des écrivains de talent en commettent; les Allemands en ont relevé pas mal dans la prose de Schiller. Elles ne sont vraiment blâmables que lorsqu'elles se répètent en trop grand nombre ou lorsqu'elles éveillent des images trop ridicules, comme dans les exemples précédents. Pourtant les puristes condamnent toutes les expressions qui contiennent une métaphore incohérente, une alliance de mots inexacte. Lorsque nous les entendons dans la bouche du peuple, ne nous hâtons pas d'en appeler comme d'abus au tribunal de la raison. Un grand nombre de locutions courantes, admises par les dictionnaires et employées par les meilleurs écrivains, résultent de catachrèses parfois monstrueuses. Il est absurde de dire qu'on *remplit un but* ou qu'on *abîme sa robe*, qu'on *embrasse une carrière* ou qu'on *jouit d'une mauvaise santé*; ces locutions sont avec raison réprochées par les puristes. Mais il est également absurde de parler d'un *débarcadère de chemin de fer* (où l'on ne descend pas en barque), de dire qu'on *arrive à Clermont-Ferrand* (où il n'y a pas de rive, faute de rivière), qu'on *s'abonne à un périodique* (lequel ne saurait être comparé à une borne), qu'on *avale un verre d'eau* (qui ne descend pas pour cela la pente de la vallée). Ces locutions appartiennent pourtant au meilleur langage. On ne sent plus rien d'illogique

(1) ERDMANN, CLVII, p. 172.

en elles; et on a peine à croire qu'au XVII^e siècle certains puristes de l'Académie condamnaient l'expression *fermer la porte*, prétendant qu'on ne devait dire que *pousser la porte et fermer la chambre* (1).

On ne sent guère davantage, à moins d'y prêter réflexion, ce qu'il y a de malsonnant dans des appellations comme *cul-de-sac*, *pet-de-nonne*, ou *vesse-de-loup*; la métaphore disparaît de l'emploi qui en est fait. C'est devenu un nom comme un autre qui désigne une certaine espèce de rue, de pâtisserie ou de champignon. On dira de même sans scrupule qu'on est *acculé* aux pires extrémités; la valeur étymologique du mot a disparu.

*
* *

Dans tous les cas que nous venons d'examiner, ce qui détermine la valeur du mot, c'est le contexte. Le mot se trouve placé dans une ambiance qui en fixe chaque fois et momentanément la valeur. C'est le contexte qui, en dépit de toute la variété de sens dont le mot est susceptible, impose à ce dernier une valeur « singulière »; c'est le contexte aussi qui débarrasse le mot de toutes les représentations passées que la mémoire accumule sur lui, et qui lui crée une valeur « actuelle ». Mais, indépendamment de l'emploi qui en est fait, le mot existe dans l'esprit, avec tous ses sens latents et virtuels, prêt à surgir et à s'adapter aux circonstances qui l'appellent.

La variété des emplois auxquels convient un mot ne lui confère pas pour cela une valeur générale. Entre les différentes valeurs particulières dont le mot est capable, il ne s'établit pas de moyenne: chacune est là, entière, n'attendant qu'un signe pour s'affirmer. S'il y a indécision, ce n'est pas sur la valeur elle-même, mais sur les circonstances où elle interviendra. Ainsi j'ai dans l'esprit le mot *fille*: les différentes acceptions

(1) SAINT-EVREMOND, *Comédie des Académiciens*, acte III, scène III.

indiquées plus haut ne se confondent pas; elles restent chacune à ma disposition pour le moment où j'en aurai besoin. Pourtant je n'ai qu'un mot *filles* dans l'esprit.

Ce mot lui-même n'est pas isolé. Il est enregistré dans mon esprit avec tous les contextes où je l'ai introduit précédemment, avec toutes les alliances auxquelles il se prête : « filles et garçons », « une bonne fille », « une fille-mère », « les filles du Saint-Nom de Jésus », etc. Je le rattache à la fois à plusieurs familles de mots. Suivant ma faculté d'imagination, il évoque en moi un nombre plus ou moins grand de représentations qui émanent de lui dans tous les sens.

Aucun mot n'est isolé dans l'esprit. Bien au contraire, l'esprit tend toujours à grouper les mots, à découvrir de nouveaux liens qui les unissent. Les mots se rattachent toujours à une certaine famille linguistique par le sémantème ou les morphèmes qui les caractérisent, ou même simplement par les phonèmes qui les composent. Nous sentons que les mots *donner, don, donation, donateur, donataire*, etc., forment une seule famille, définie par un élément commun, le radical *don*, quels que soient les sens variés que possèdent les dérivés. De même, indépendamment du sens propre à chacun des mots *bonasse, blondasse, mollasse, cocasse, jaunasse, dégueulasse* (ce dernier spécialement argotique), nous établissons entre eux un lien, qui est dans le suffixe *-asse*, nettement péjoratif. Mais *donation, donateur, donataire* font respectivement groupe avec les mots comme *adoration*, etc., *armateur*, etc., *destinataire*, etc. Il y a donc des groupements qui se croisent.

Le groupement des mots d'après leurs phonèmes joue un grand rôle dans ce qu'on appelle l'étymologie populaire (voir p. 58); l'esprit tend à établir des rapports entre la forme extérieure des mots, parfois au rebours du sens, et même du sens commun. Une vague ressemblance avec un mot d'usage plus fréquent ou mieux connu entraîne parfois un rapprochement d'où sont nées d'étranges déformations. Le latin *culcita puncta*,

mot à mot « couverture piquée », est devenu en français *courte-pointe* au lieu de *coulte-pointe*, bien que l'idée du mot *court* n'ait rien à faire dans la définition de l'objet. L'anglais *countrydance* « danse de campagne », emprunté lui-même au français, a repassé dans notre langue sous la forme *contredanse* qui n'a pas de sens. On connaît les formes plaisantes que prennent souvent dans la bouche des gens du peuple les noms techniques de maladie ou de remède; c'est une mine inépuisable de plaisanteries pour les faiseurs d'almanachs. Si la *liqueur à pioncer* (pour *liqueur opiacée*) est une expression savoureuse et pleine de sens, en revanche aucune raison ne justifie le *lait d'ânon* (pour *laudanum*).

On a signalé le cas d'une sorte d'entonnoir, la *chantepleure*, qui n'a rien de plus à faire avec les pleurs qu'avec le chant, et dont le nom, dans ses transformations successives, présente d'excellents exemples d'étymologie populaire où le sens n'a rien à voir. Les noms propres (en prenant ce mot au sens le plus large, voir p. 222) sont évidemment le terrain le plus fertile en déformations de ce genre. Rien de plaisant comme la transformation de *pipe de Kummer* (nom du fabricant) en *pipe d'écume de mer* (d'où *Meerschaum* en allemand) ou de l'italien *pomi dei Mori* (*mala aethiopica*) en *pommes d'amour* (d'où *love-apples* en anglais, *Liebesapfel* en allemand), ou de l'anglais *Aunt Sally* en (*jeu de*) *l'âne salé*, de l'italien *girasole* (« tournesol », nom du topinambour) en l'anglais *Jerusalem* (*artichoke*) ou enfin du nom de l'Hymette (Ἰμῆτος) en *Il Matto* (« le Fou » en vénitien du moyen âge), d'où aujourd'hui *Trello-Vouno* « la Montagne du Fou » en romaine! Ce sont là de frappants exemples du travail de groupement des mots qui se produit dans l'esprit. Pour être d'ordinaire inconscient, ce travail n'en est pas moins efficace.

En poursuivant les conséquences de ces altérations, on sortirait de la linguistique pour pénétrer sur le terrain du folklore. Combien de légendes sont nées d'accidents linguistiques

comme ceux que nous signalons ici (1) ! Près de Grenoble la *tour Saint-Vrain*, devenue la *tour Sans-Venin*, s'est entourée d'une légende dont l'étymologie populaire a fait seule les frais. Le nom, servant de véhicule aux idées, provoque par jeu d'assimilations et de consonances des rapprochements qui abusent l'esprit. La saine raison les condamne; on croit avoir affaire à une imagination enfantine et cela prend l'aspect de la réalité. On a pu dire et prouver en partie que la mythologie était une maladie du langage (2). L'hagiographie souvent aussi : un bon nombre des saints guérisseurs de nos campagnes doivent leurs vertus à des calembours auxquels prêtait leur nom. La médecine populaire abonde en recettes qui résultent également de eux de mots; l'association des idées crée des remèdes homéopathiques; c'est que les mots ont toujours plus ou moins une valeur *symbolique* (3).

Nous avons déjà marqué les rapports du langage affectif et du langage logique; les deux se mêlent dans l'usage qu'on fait de la parole. Mais c'est en matière de vocabulaire que le mélange est le plus constant. Un mot ne se définit pas seulement par la formule abstraite qu'en donnent les dictionnaires. Autour du sens logique de chaque mot flotte une atmosphère sentimentale qui l'enveloppe, le pénètre et lui donne, suivant ses emplois, des colorations momentanées. Même chez les moins imaginatifs et les moins impressionnables des hommes, il se mêle à la notion abstraite et générale qu'exprime le mot des nuances particulières qui constituent sa valeur expressive.

Si l'on cherche à l'analyser, on découvre à cette valeur des caractères variés et des origines multiples. Elle résulte d'abord d'un accord qui s'établit entre le sens du mot et les sons qui le composent. Sans doute, nul ne croit plus aujourd'hui, avec le président de Brosses ou avec Court de Gébelin, que les mots

(1) MAX MULLER, *CIV*, t. II, p. 91-92 et p. 317; NYROP, *CLXXXVI*, p. 222. — (2) BRÉAL, *LIV*.

(3) Sur la valeur symbolique des mots, voir MEYER, *XXX*, XII, 256.

aient été primitivement formés de sons adéquats aux idées et que par exemple le *fleuve* doive son nom au fait que le groupe *fl*, qui contient une « liquide », éveille la sensation de quelque chose de « coulant ». Il n'y a pas de correspondance préétablie entre le son et le sens; le vocabulaire n'est pas sorti d'un recueil d'onomatopées. Aucun linguiste ne saurait souscrire à la formule du père de l'Église, suivant lequel les noms doivent s'accorder avec la nature des choses (*nomina debent naturis rerum congruere*, saint Thomas d'Aquin). Mais si l'hypothèse d'un semblable accord est vaine pour expliquer la formation des vocabulaires, elle conserve toute sa valeur en tant qu'elle constate une manière d'être de notre esprit (1). Il est absurde de soutenir que le groupe *fl* et l'idée de couler aient entre eux un lien nécessaire, puisque les mots *ruisseau*, *rivière*, *torrent* qui expriment l'idée de couler autant que le mot *fleuve* ne contiennent pas les sons en question, et que le mot *fleur* qui en est formé pour une bonne part n'éveille en rien l'idée de couler. Mais il est vrai que le mot *fleuve* est expressif, parce que les sons qui le composent se prêtent très bien à évoquer l'image qu'il représente.

Il y a en effet parmi les sons ou combinaisons de sons des différences dans la capacité expressive. Et c'est là le secret de la formation des onomatopées; l'allemand *Kladderadatsch* se dit très bien d'une pile de vaisselle qui tombe en éclats, et le français *pataponf* d'un sac de linge qui rebondit sur les marches d'un escalier; *pan* évoque le bruit sec d'un coup de revolver, *boum* l'écho prolongé d'un coup de canon. Tous les musiciens savent que les diverses tonalités se prêtent plus ou moins bien à l'expression des divers sentiments; telle gamme s'adapte mieux à la naïveté champêtre, telle autre à la douceur caressante et voluptueuse, telle autre à l'énergie mâle et rude. L'instinct du compositeur lui fait choisir dans chaque cas le ton qui convient et il est vrai que la transposition dénature parfois le carac-

(1) GRAMMONT, *Onomatopées et mots expressifs*, dans *XVII*, t. XLIV, p. 97

rière d'un morceau. Mais on ne saurait affirmer qu'un compositeur de génie ne puisse en n'importe quel ton exprimer le sentiment qu'il éprouve. C'est de même l'art du poète de faire rendre aux sons des mots toute l'expressivité qu'il lui plaît : « le mot générateur de l'idée devient au moyen de ses éléments phoniques le générateur sonore du vers et soumet tous les mots secondaires qui l'accompagnent à une vassalité tonique » (Becq de Fouquières). Par des préparations et des oppositions savamment ménagées, le poète peut produire des effets inattendus avec des mots que les profanes n'auraient pas crus destinés à pareil emploi.

Un mot quelconque éveille toujours dans notre esprit une certaine représentation, gaie ou triste, agréable ou effrayante, grande ou petite, admirable ou ridicule, indépendamment du sens qu'il exprime et souvent avant que nous ne connaissions ce sens. Nommez devant quelqu'un une personne qu'il n'a jamais vue; il s'en fait immédiatement une certaine idée, généralement fautive. « Tiens, dira-t-il ensuite quand on lui présentera cet inconnu, je ne le croyais pas comme cela ». La même chose se produit pour les mots de la langue. Notre conception des choses est dominée par des impressions spontanées sorties du nom qui les désigne.

En établissant un accord entre le nom et la chose, nous nous conformons à une habitude psychique qui est vieille comme le monde. Le nom a été longtemps, non pas seulement un signe conventionnel, mais une partie intégrante des choses : il participait à leurs propriétés. On ne distinguait pas le signe de l'objet. La formule *nomen omen* rappelle cette conception antique; on en retrouve la trace dans les interdictions de vocabulaire (voir p. 258) et dans les déformations qui résultent de ces interdictions. Le nom avait alors une grande importance. On voit dans la Genèse le sens qui s'attachait aux noms donnés à Abraham, à Sarah, à Isaac. En Grèce, l'infortuné Ajax portait dans son nom le symbole de sa destinée (Sophocle, *Ajax*, v. 430)

Ulysse rappelait par le sien certains traits de caractère de

son aïeul (voir *Odyssée*, chant 19, v. 406). Les mots n'étaient donc pas des signes quelconques, indifférents; ils avaient une valeur magique qui explique le pouvoir des incantations et des anathèmes. Le mot écrit était naturellement plus efficace encore que le mot prononcé; aussi reparlerons-nous du pouvoir magique des mots dans le chapitre de l'écriture. Mais la simple parole suffisait à produire des effets puissants, surtout quand elle s'enfermait en un vers, où les mots sont fixés et réglés par le rythme. Au moyen d'une formule en vers, on peut, disait Virgile, faire descendre la lune du firmament,

Carmina uel cælo possunt deducere lunam.

(Egl. VIII, v. 69.)

Les premiers poètes étaient investis d'un pouvoir redoutable, qui se résume dans le nom de la satire. Ce mot n'éveille plus à notre esprit de civilisés que l'idée d'un exercice littéraire un peu vieillot et en tout cas inoffensif. Mais il fut un temps où le satiriste se doublait d'un magicien, où les satires étaient de véritables incantations, funestes à ceux qu'elles visaient. On connaît le résultat des satires d'Archiloque; cet amoureux éconduit aurait, par la violence de ses iambes, réduit au désespoir et au suicide le père de la jeune fille qu'il aimait et, ce qui est plus cruel encore, la jeune fille elle-même. Ceux qui rapportent l'histoire nous la donnent comme une légende, flatteuse en somme pour le talent d'Archiloque, sinon pour son caractère. Mais il n'est pas juste de l'interpréter comme une légende; il faut la prendre au pied de la lettre. Archiloque a bel et bien condamné à mort Lycambès et Néobulé; il a lancé contre eux une incantation magique à laquelle ils ne pouvaient pas se soustraire. C'est plus tard, grâce au progrès de la civilisation, que le poète satiriste et le sorcier malfaisant se sont dédoublés. A l'origine ils ne faisaient qu'un, et pendant longtemps dans bien des pays on ne les distinguait pas. Le gaélique d'Ecosse désigne un « sort »

encore aujourd'hui par le mot *ortha*, qui est un vieil emprunt au latin *orationem*, et il dit d'une sorcière *tha facal aice*, « elle a un mot », pour indiquer sa puissance (1).

Connaître les choses par leur nom est en effet les tenir en son pouvoir; la science des mots est donc une marque de puissance. « O fièvre, disaient dans leurs conjurations les sorciers guérisseurs de l'Atharda-Veda, tu ne m'échapperas pas; je te connais par ton nom! » L'ordre, qu'on enjoint au mal, de quitter le patient n'en est que plus péremptoire. Connaître le nom du mal, c'est l'avoir guéri à moitié. Ne sourions pas de ces croyances primitives! Elles sont encore en vigueur aujourd'hui, puisque nous croyons à l'importance du diagnostic tel qu'il s'exprime par des mots. « Je souffre beaucoup de la tête, docteur. — C'est de la céphalalgie. — Je digère mal. — C'est de la dyspepsie. » Ce dialogue moliéresque se répète tous les jours dans tous les cabinets de consultation. On dira que le terme technique comporte une précision que n'a pas le terme courant, qu'il désigne un ensemble de symptômes définis et que par exemple une céphalalgie n'est pas un mal de tête ni une dyspepsie une difficulté à digérer. Mais en fait, le médecin se borne à substituer un mot mystérieux au mot usuel et banal que comprendraient tous ses malades; et ceux-ci sont déjà soulagés d'apprendre que l'homme de l'art connaît par son nom le mal occulte qui les fait souffrir.

Rapports analogiques qui s'entrecroisent autour des mots, courants qui s'établissent entre les sons, les idées et les choses, voilà les résultats du travail de notre esprit sur le vocabulaire. Quand un mot émerge à notre conscience, il n'est donc pas isolé. Même quand il ne se présente à nous que sous un seul aspect, quand les autres restent dans l'ombre, il n'entraîne pas moins derrière lui une foule de notions et de sentiments qui y sont attachés par des liens subtils et qui sont toujours prêts à se montrer.

(1) G. HENDERSON, *Survivals in belief among the Celts*, Glasgow (1911), p. 11, 18 et 291.

Les mots que nous avons dans l'esprit participent à toute notre vie intellectuelle et sentimentale.

*
* *

Aussi peut-il être intéressant de connaître l'étendue d'un vocabulaire (1).

Certains linguistes se sont posé la question et ont essayé d'y répondre par des chiffres. Max Müller a prétendu par exemple, d'après le témoignage d'un pasteur de village, que le vocabulaire d'un paysan anglais illettré ne dépassait pas 300 mots. A quoi d'autres n'ont pas manqué d'opposer le vocabulaire d'un Shakespeare qui compterait suivant les uns 15 000, suivant d'autres jusqu'à 24 000 mots. Milton aurait employé de 7 000 à 8 000 mots. Il y en aurait environ 9 000 dans les poèmes homériques, 5 642 dans l'Ancien Testament, et 4 800 dans le Nouveau.

Voilà des chiffres qui ne prouvent pas grand'chose. Il faut d'abord mettre hors de cause les œuvres littéraires. Sans doute, il est possible d'établir à une unité près de combien de mots se composent l'*Iliade* et l'*Odyssée*, le théâtre de Shakespeare ou de Racine. Mais prétendre définir par là le vocabulaire d'Homère, de Shakespeare ou de Racine est une puérité. Il y a des écrivains châtiés qui restreignent à dessein leur vocabulaire : ainsi il serait aussi inexact de juger de l'abondance de notre langue par les tragédies de Racine que de calculer la population de la France par le nombre des personnes de qualité. Mais en général, la langue d'un écrivain s'augmente artificiellement d'un grand nombre de mots qu'il attrape au hasard de la rencontre ou qu'il va chercher dans les livres, quand il ne les invente pas. Devrons-nous compter dans le vocabulaire de Victor Hugo le fameux *Jérimadeth*, qui n'est qu'une pantalonnade, et tant d'autres noms propres qui, pour être réels,

(1) Voir MAX MULLER, *CIII*, p. 287 et suiv.

n'en ont pas moins eu dans le cerveau du poète une existence accidentelle et éphémère? Sans parler des noms propres, que de mots communs n'a-t-il pas tirés du dictionnaire, qui n'ont jamais été pour lui que des ressources d'occasion! Il ne faut pas confondre le vocabulaire d'un écrivain avec le lexique de ses œuvres. Un lexique est toujours composite; les mots gentils-hommes y voisinent avec les mots roturiers, et les termes techniques avec ceux de l'usage courant. Il y a dans tout lexique plusieurs vocabulaires qui se mêlent : à celui qui est propre à l'écrivain et qu'il emploie dans son parler courant s'ajoutent divers autres vocabulaires, archaïques, savants, dialectaux, vulgaires, qui enrichissent son style et souvent en font toute la valeur.

Nul ne connaît l'étendue de son propre vocabulaire, et il n'y a pas de méthode qui permette de l'évaluer. Il ne suffit pas de prendre un à un les mots des dictionnaires pour se demander quelle idée ils éveillent dans l'esprit, s'ils en éveillent une. Car on se place ainsi dans des conditions absolument différentes de la réalité. Les mots ne sont pas rangés dans l'esprit comme dans les colonnes d'un livre. On ne saurait en parcourir du regard la succession et les passer en revue comme des soldats bien alignés. Nous ne savons pas au juste de quel fond les tire notre activité intellectuelle pour les caser dans nos phrases et les glisser, tout équipés, dans nos organes phonétiques. Le mot n'est jamais isolé dans l'esprit, il fait partie d'un groupe plus ou moins étendu auquel il emprunte sa valeur. Mais la répartition des groupes a des raisons à la fois grammaticales ou psychologiques, historiques ou sociales qui rendent vaine toute tentative de dénombrer le vocabulaire.

Déjà, grammaticalement parlant, le dénombrement est impossible. Nous avons montré combien est malaisée la définition d'un mot et combien il est souvent difficile d'en séparer les éléments. Évidemment, dans le compte d'un vocabulaire, il faut mettre à part les morphèmes; mais il y a beaucoup de mots qui ne sont

que des morphèmes, et des morphèmes qui sont encore parfois des mots. La négation, par exemple, a plus d'importance qu'un simple suffixe donnant l'indication d'une classe ou d'un emploi grammatical; en la traitant comme un morphème, on en rabaisse indûment la valeur. Et cependant il y a beaucoup de langues où la négation ne s'exprime pas par un mot isolé et indépendant : quand l'irlandais oppose *domelim* « je mange » à *nítoimlim* « je ne mange pas », ou le lituanien, *neszù* « je porte » à *nèneszu* « je ne porte pas », il n'y a dans les deux cas qu'un seul mot à considérer, mais un mot qui comprend un morphème négatif.

Grâce à l'existence des catégories suffixales, le nombre des mots n'est grammaticalement jamais limité. En français, où le suffixe *-eur* est resté vivant, on a tiré de promener *promeneur*, de marcher *marcheur*, de trotter *trotteur*. Le mot *galopeur* existe-t-il? Peu importe; si j'ai besoin de l'employer, mon interlocuteur me comprendra immédiatement, car les éléments qui composent ce mot lui sont parfaitement sensibles. Même si le mot ne figure pas dans le dictionnaire, il faut le compter parmi les mots français, puisqu'il existe virtuellement dans l'esprit de tous les Français. Il y a ainsi nombre de mots, dont je n'ai pas actuellement conscience, que je n'ai jamais employés et n'emploierai peut-être jamais, et qui n'en font pas moins partie de mon vocabulaire, puisqu'ils me viendraient naturellement à l'esprit si j'en avais besoin et que je les comprendrais immédiatement si on les employait devant moi. Encore l'exemple du français est-il ici moins probant que celui de telle autre langue, comme le lituanien, où les substantifs abstraits et les noms d'agent se tirent à volonté d'un thème verbal tout comme un futur ou un subjonctif. A ce point de vue, qui est le point de vue grammatical, le vocabulaire est illimité.

Il ne l'est pas moins au point de vue strictement sémantique de l'emploi des mots. Nous avons vu plus haut qu'un mot avait en général autant de sens que d'emplois. Mais chaque sens est

indépendant des autres, puisqu'au moment où l'on emploie le mot on n'a jamais qu'un seul sens dans l'esprit. On peut donc soutenir qu'il y a dans un vocabulaire autant de mots différents qu'il y a d'emplois pour chaque mot. Et comme le nombre des emplois pour chaque mot n'est jamais limité, puisque l'usage peut en créer chaque jour de nouveaux, il faut conclure qu'un vocabulaire s'augmente à l'infini tant que la langue est vivante. Le même mot y doit entrer en compte plusieurs fois, et dans une mesure impossible à fixer.

A prendre les choses d'un autre point de vue, bien des mots ne devraient pas figurer dans le compte d'un vocabulaire.

Il existe une hiérarchie des mots, qui permet de distinguer un verbe d'un adjectif ou d'un substantif, et un nom commun d'un nom propre (voir p. 160). Psychologiquement, cette hiérarchie est justifiée. Mais elle crée entre les mots des différences sensibles. Que représente un nom propre? Le plus souvent rien. Combien de gens, parmi les plus cultivés, ont une idée précise et exacte d'un Périclès ou d'un Auguste, d'un Louis XIV ou d'un Frédéric II? Nous appelons savants ceux qui emmagasinent dans leur cerveau des séries de noms propres, qu'ils sont capables de dévider sur demande, pour l'admiration des ignorants et des sots. Mais combien même de ces noms éveillent dans leur esprit des idées nettes? Ce n'est le plus souvent qu'un poids mort dont ils chargent leur cerveau. Il n'est pas légitime de faire figurer au compte d'un vocabulaire ce qui n'est qu'un exercice de mémoire.

Beaucoup de prétendus noms communs ne sont au fond que des noms propres (1). Je sais qu'un étourneau, qu'une linotte, qu'un émerillon, qu'un autour sont des oiseaux, parce que j'ai eu l'occasion de rencontrer ces mots dans des récits rustiques ou simplement en feuilletant un traité d'histoire naturelle. Mais

(1) VENDRYES, *Sur quelques difficultés de l'étymologie des noms propres*, dans les *Mélanges littéraires publiés par la Faculté des lettres de Clermont-Ferrand*, 1910, p. 329-337.

je suis incapable de me représenter ce que sont ces oiseaux : leur nom n'éveille en mon esprit aucune image précise. Ce sont des oiseaux ; je n'en puis rien dire de plus. C'est déjà beaucoup. Il y a tant de noms pour lesquels j'hésiterais entre un mammifère, un reptile ou un poisson, entre un végétal et un minéral ; jusqu'à ce que j'arrive à de certains mots qui traînent dans les coins de ma mémoire, que j'y retrouve par hasard et dont je ne puis absolument rien dire, si ce n'est peut-être que ce sont là des mots français.

En poursuivant ainsi l'examen d'un vocabulaire, en analysant un à un les mots qu'il renferme, en les triant sur le volet, on s'aperçoit que le bagage d'un homme instruit et cultivé comporte une part considérable de mots qui encombrant le cerveau inutilement. Mais il y a transition insensible des mots dont on a pleine conscience et qui servent aux usages journaliers à ceux qu'un accident a introduits dans la mémoire et qui n'y rendent aucun service. Si l'on doit, dans le compte du vocabulaire, en sacrifier certaine partie, à quelle limite faudra-t-il s'arrêter?

Faudra-t-il aussi tenir compte des surcharges que la connaissance des langues étrangères ajoute au cerveau? Un polyglotte est un homme qui est capable d'exprimer une même idée dans plusieurs langues. Un interprète d'hôtel cosmopolite connaît le nom des objets usuels sous trois, quatre ou cinq formes différentes. C'est un exercice de mémoire que lui impose sa profession. Disons-nous que son vocabulaire est trois, quatre ou cinq fois plus riche que celui du garçon d'hôtel qui, n'ayant affaire qu'à une seule clientèle, ne connaît qu'une seule langue? Oui sans doute, à s'en tenir au fait brutal que la mémoire est plus chargée. Mais en réalité, il ne s'agit pas d'un vocabulaire plus riche, il s'agit de plusieurs vocabulaires différents qui s'accolent et se superposent, généralement sans se mêler, et dont l'emploi est réglé par les circonstances.

Il y a, pour les besoins de la vie communs à tous les hommes,

un vocabulaire qui est partout sensiblement le même quant au nombre des mots. Un paysan illettré, dit-on, a besoin de trois cents mots pour vivre : admettons le chiffre, encore qu'il soit certainement et de beaucoup inférieur à la réalité. Mais un grand seigneur instruit n'utilise sans doute guère plus de mots dans son usage courant ; ce ne sont pas les mêmes que ceux du peuple, voilà toute la différence. Seulement, ce grand seigneur pourra connaître aussi les mots populaires et savoir les employer à l'occasion. Il aura donc deux vocabulaires, l'un pour le salon et l'autre pour la ferme (1). S'il est soldat, il connaîtra aussi le langage des camps, et s'il s'intéresse à une certaine science, il se sera initié à un vocabulaire technique plus ou moins vaste. Admettons enfin qu'il ait la pratique d'une ou deux langues étrangères, ce sont encore autant de vocabulaires qui s'ajoutent à son cerveau : vocabulaires différents, puisqu'ils résultent de besoins différents et qu'ils servent d'échange entre des personnes différentes.

Ce qui apparaît le plus clairement quand on examine de près un vocabulaire, c'est l'extrême complexité du bagage de mots que l'on peut porter dans son cerveau. Entre les différents éléments qui le composent, il n'y a pas toujours commune mesure, ni au point de vue grammatical, ni au point de vue psychologique, ni, ce qui est plus important encore, au point de vue de l'utilisation qui en est faite. Cette complexité fait l'intérêt du vocabulaire. Nous en reparlerons en étudiant la constitution des langues. Elle va expliquer, en attendant, les transformations auxquelles tout vocabulaire est exposé.

(1) « Un homme de la cour qui parlerait basement me paraîtrait presque avoir le mérite d'un savant dans les langues étrangères » (DUCLOS, *Considérations sur les mœurs*, 5^e éd., Paris (1767), p. 212).

CHAPITRE II

COMMENT LES MOTS CHANGENT DE SENS (1)

Dans l'évolution du langage, il y a une différence entre la phonétique, la morphologie et le vocabulaire.

Le système phonétique est fixé dès le bas âge et se maintient toute la vie ; sauf accident volontaire résultant de l'éducation, dans le cas de l'apprentissage d'une prononciation étrangère qui se substituerait à la maternelle, l'homme conserve jusqu'à la fin de sa vie l'ensemble articulatoire arrêté dans son enfance. Le système morphologique est également stable. Il est un peu plus long sans doute à s'établir ; mais une fois établi, il demeure sans changement appréciable. Ce n'est pas au cours d'une même génération que la morphologie s'altère : comme la phonétique, c'est dans le passage d'une génération à l'autre. Le système articulatoire et le système grammatical sont acquis une fois pour toutes et doivent leur stabilité à ce qu'ils reposent sur l'identité de l'esprit du sujet parlant.

Au contraire, le vocabulaire n'est jamais fixé parce qu'il dépend des circonstances. Chaque sujet parlant se constitue son vocabulaire d'un bout à l'autre de sa vie par une série d'emprunts à son entourage. On augmente son vocabulaire, mais on le diminue aussi et on le transforme. C'est un va-et-

(1) A consulter en général : BRÉAL, *LV* ; NYROP, *CV*, t. IV et *CLXXXVI* ; JABERG, *XXXVIII*, vol. XXV, p. 561 et suiv. (bibliographie et historique de la question). En particulier : E. LITTRÉ, *Comment les mots changent de sens* (avec un avant-propos et des notes par MICHEL BRÉAL), Paris (1888) ; A. MEILLET, *Comment les mots changent de sens* (II, 1905-1906, p. 1-38) ; PAUL, *CLXXXVIII*, chap. IV ; PERSSON *CXC*, t. II, p. 968 et ss.

vient perpétuel de mots qui entrent et qui sortent. Mais les nouveaux venus ne chassent pas toujours les anciens ; l'esprit s'accommode de l'existence de synonymes et de doublets, qu'il répartit généralement dans des emplois différents. Ainsi en français *chaire* et *chaise* ou *sieur* et *seigneur* n'ont pas la même valeur. La vie favorise les transformations du vocabulaire, parce qu'elle multiplie les causes qui agissent sur les mots. Les relations sociales, les métiers, les divers outillages contribuent à transformer le vocabulaire, condamnent les vieux mots ou en modifient le sens, réclament la création de mots nouveaux. L'activité de l'esprit est sollicitée sans cesse à travailler sur le vocabulaire. Bref, en aucune matière les causes de transformation des phénomènes ne sont plus complexes, nombreuses et variées.

Quand on parle des transformations du vocabulaire, on pense tout de suite à la *vie des mots* et au petit livre d'Arsène Darmesteter qui porte ce titre (1). Mais le titre n'est pas ce qu'il y a de meilleur dans ce livre. L'expression même de « vie des mots » est équivoque et a prêté souvent à des interprétations contre lesquelles Darmesteter n'eût pas manqué de protester.

On ne saurait considérer un mot comme un être vivant. L'analogie entre les deux n'est qu'apparente. Les mots ne naissent ni ne meurent, à la façon des hommes. Exceptionnellement, il peut se faire qu'on soit en mesure de fixer en quelle année tel mot, inconnu jusque-là, est entré dans l'usage ; ainsi, on date de 1894 l'apparition du mot *chandail* (2) ; on fait remonter la création du mot *pudeur* au poète Desportes (3), et celle du mot *bienfaisance* à l'abbé de Saint-Pierre (4). Le mot

(1) LXII, *passim*. — (2) L. CLÉDAT, LIX, 4^e édition, p. 117.

(3) VAUGELAS, *Remarques sur la langue française*, n° 527, édition de 1738, tome III, p. 348. On notera que le mot *pudeur* est employé par MONTAIGNE (*Essais*, II, 15 ; III, 5).

(4) VOLTAIRE, *Septième discours sur l'homme*.

obscénité, création des précieuses, faisait aux contemporains de Molière l'effet d'un néologisme (1).

Plus récemment, le mot *rescapé* s'est introduit en français à la suite de la catastrophe de Courrières (en 1906) et le mot *indésirable* lors d'une aventure passionnelle dont le héros s'était vu refuser l'entrée des États-Unis. Mais dans le premier de ces deux cas il s'agit de l'extension au français commun d'un mot en usage dans le département du Pas-de-Calais ; dans le second, d'un emprunt à l'anglais. Il y a bien eu « introduction » de ces deux mots en français, mais dans des conditions qui ne ressemblent en rien à une naissance.

Le français a substitué le mot *tête* à l'ancien *chef* représentant *caput*, ou le mot *jument* à l'ancien *ive* issu de *equa*. Supposons que, par un hasard d'ailleurs fort douteux, le mot *chef* redevienne en usage au sens de *tête* ou que le mot *ive* reprenne la place de son heureux concurrent *jument*. Pourrait-on dire qu'il s'agisse du retour à la vie d'un mot assez malade (*chef*) ou de la renaissance d'un mot mort (*ive*) ? En aucune façon ; il y aurait simplement introduction de deux mots nouveaux dans le vocabulaire. Aucun lien ne saurait être établi entre l'ancien mot *ive* du moyen âge et le nouveau mot *ive* qui serait créé de nos jours par la fantaisie ou le besoin.

Tel mot de notre langue, parti pour l'étranger et perdu pour nous, revient chez nous au bout de quelques siècles. Ainsi *flirt* et *budget* sont aujourd'hui des emprunts à l'anglais ; mais nous savons que ce sont des mots originaires de France, qui ont franchi le détroit à date ancienne. Il serait cependant inexact de prendre au sérieux la métaphore qui compare les mots à des voyageurs passant et repassant les frontières. Ce n'est plus un vieux mot français *fleurette* qui nous revient d'Angleterre ; c'est un mot anglais *flirt* que nous introduisons dans notre langue moderne. Ce n'est pas notre ancien *bogète*

(1) *Critique de l'École des Femmes*, scène III.

« petit sac » que nous reprenons sous la forme *budget* ; c'est un mot différent, un mot étranger, et qui signifie d'ailleurs autre chose.

Et cependant la science étymologique qui poursuit la trace des mots à travers les siècles et les pays est des plus utiles. Il est entendu que les mots n'ont pas de vie indépendante ; ils n'existent que dans l'esprit des hommes. Mais cette activité de l'esprit, toujours en travail, se reflète dans le vocabulaire. Blâmons l'erreur qui prend pour une personne vivante l'image qui est dans la glace ; en effet, l'image n'a pas de vie. La glace n'en offre pas moins aux regards avec exactitude la succession des gestes qu'on fait devant elle. Il est licite de mesurer ou d'interpréter l'image au même titre que la personne qu'elle reflète. Ce raisonnement tout simple suffit à justifier la valeur des résultats qu'on peut attendre de l'étymologie.

A une condition toutefois. C'est que l'étymologiste n'estime pas sa tâche achevée quand à force de patience il a réussi à fixer l'histoire de quelques mots pris isolément. L'étymologie des mots isolés n'a pas d'intérêt en elle-même : un fait particulier, même s'il est scientifiquement établi, n'est qu'une amusette si l'on n'en dégage pas un principe général qui puisse s'appliquer à d'autres faits. Or, parmi les étymologies, il y en a beaucoup qui ne comportent pas de conclusions générales. Il importe fort peu en somme que l'*échalote* vienne de la ville d'Ascalon, le *hussard* du nom de nombre « vingt » en hongrois ou que *Lyon* signifie « la ville du dieu Lug » : cela peut intéresser l'historien qui étudie la culture des légumes, les institutions militaires ou la mythologie celtique : cela n'intéresse pas le linguiste. Le linguiste ne fait d'étymologie que pour réunir le plus grand nombre possible de procès sémantiques semblables et pour dégager de cette étude les lois générales suivant lesquelles le sens des mots évolue.

Ces lois ne sont jamais dans les mots eux-mêmes. Le défaut du livre de Darmesteter était de faire croire à une sorte de lo-

gique interne qui réglerait les transformations sémantiques des mots. L'auteur ne semblait pas chercher plus loin que les abstractions scolastiques de la catachrèse ou de la métonymie ; il n'atteignait pas les réalités concrètes que représente le mot.

*
* *

Tels qu'ils sont rangés dans l'esprit, les mots ne sont pas isolés. La tendance qu'a l'esprit à les grouper entraîne des accidents, comme ceux de l'étymologie populaire, qui atteignent les mots dans leur forme (voir p. 212). L'influence du groupement est plus forte encore sur le sens des mots.

Les liens de la famille sémantique retiennent chaque mot dans le sens traditionnel ; ou si d'aventure il y a déplacement de sens pour un des mots essentiels de la famille, celui-ci attire avec lui les autres mots dans le nouveau sens. Ainsi le mot *habit* « état, manière d'être » s'étant spécialisé au sens de « vêtement », le verbe *habiller* « mettre en état » a subi la même spécialisation ; et ces mots ont entraîné avec eux les dérivés ou composés *habilleur*, *habillement*, *déshabiller*, etc. Les mots *pondre* et *ponte* ont passé tous deux en même temps de l'idée générale de « déposer » à celle de « déposer ses œufs » en parlant d'un oiseau femelle. Le sentiment de la famille linguistique a maintenu ces mots réunis.

Quand les liens de famille se relâchent ou se brisent, rien n'empêche le sens de s'égarer. Le latin *captivus* a conservé son sens de « captif » durant toute la latinité, parce qu'il avait à côté de lui le verbe *capio* « je prends ». En français, *capio* n'a pas subsisté, tandis que le dérivé *captivus* se maintenait, mais comme un mot isolé ; n'étant plus soutenu par son simple, ne se rattachant à aucun type morphologique défini, ce dérivé a évolué rapidement : il est devenu *chétif* « misérable, faible ». Ce déplacement de sens, favorisé par la dislocation du groupe auquel le mot appartenait originellement, est dû en partie

aussi à l'influence du mot *petit* (qui a même fait créer dans certains patois un féminin *chetite*). Le mot *chétif*, déraciné, a été en quelque sorte transplanté ailleurs et associé à un autre groupe sémantique.

L'importance du groupement morphologique est non moins grande. On a vu (p. 166) combien le suffixe déteignait parfois sur le mot au point d'en transformer la valeur, d'après celle des mots voisins comprenant le même suffixe. Souvent aussi le lien morphologique qui unit deux mots les retient de tomber dans un sens nouveau : *meurtrier* est resté attaché à *meurtre* (comme *ouvrier* à *œuvre* ou *vitrier* à *vitre*) et n'a pas suivi le verbe *meurtrir* (d'où *meurtrissure*) dans son changement de sens. Mais, quand le lien morphologique qui unit le dérivé au simple devient moins ferme, le changement de sens est fréquent. Ainsi le latin *loga* n'a d'autre sens étymologique que « ce qui couvre, couverture » ; c'est le substantif abstrait du verbe *lego*, comme en grec τροφή « nourriture » de τρέφω « je nourris », νομή « pâture » de νέμω « je fais paître », στοργή « tendresse » de στέργω « je chéris », etc. Mais cette formation est aussi rare en latin qu'elle est fréquente en grec. Le lien qui unit τροφή à τρέφω est plus fort que celui de *loga* à *lego*. Rien n'empêchait donc le mot *loga* de se fixer en un emploi spécial, qui est de désigner un certain vêtement.

En vieux haut-allemand, plusieurs adjectifs formés avec le suffixe *-i-* avaient à côté d'eux un adverbe présentant le suffixe *-o-* ; exemples : *festi* « ferme », et *fasto* ; *skôni* « beau », et *skôno*. Cette double formation ne s'est pas maintenue au cours des âges, et l'adverbe a été formé directement de l'adjectif. Dès lors, après la chute des finales, l'allemand a hérité de deux paires de mots différents, *fest* et *schôn* (adjectifs), *fast* et *schon* (adverbes), dont le lien respectif n'était plus senti. Cela favorisait l'évolution du sens des adverbes : *fast* a pris le sens de « presque », *schon* celui de « déjà » (cf. le français « à la belle heure », « de bonne heure ») ; et pour traduire « fermement »,

« bellement », l'allemand dit aujourd'hui *fest* et *schôn*.

Ces exemples montrent à quelles actions sont soumis les mots de la part des autres mots de la même famille linguistique. Il se produit dans le cerveau un travail inconscient qui fixe les mots à certains sens et les prépare en gros aux divers emplois auxquels ils sont destinés. Dans l'usage, les mots sont exposés à d'autres risques de changement de sens, et cette fois de la part du contexte.

Bien que chaque mot, au moment où il est employé, soit investi complètement d'une valeur momentanée qui exclut toutes les valeurs résultant des autres emplois dont il est susceptible, l'emploi des mots, par sa variété même, exerce sur leur signification une action constante. Et cela se manifeste de deux façons. D'une part, l'emploi constant du même mot au milieu d'un contexte identique risque d'égarer l'esprit, qui, n'ayant pas le moyen de préciser par comparaison la valeur du mot, est exposé à la modifier. Et d'autre part l'emploi fréquent du même mot au milieu de contextes différents risque d'en user, d'en altérer la valeur.

Lorsque nous entendons ou que nous lisons une phrase, les mots qu'elle renferme s'expliquent les uns par les autres. S'il en est un dans le nombre qui nous soit peu familier — et il y a toujours un moment dans notre vie où nous entendons un mot pour la première fois — nous cherchons naturellement à l'interpréter d'après le contexte ; c'est le procédé qu'emploient les écoliers lorsqu'ils s'essaient à traduire un texte étranger, latin ou allemand. L'idée que nous nous faisons ainsi par divination a des chances d'être fausse. Mais elle est généralement corrigée par le fait que le même mot réapparaît ensuite dans d'autres phrases, précisé par d'autres mots. Ainsi se fixe dans l'esprit le sens de chaque mot.

Il y a certains mots, d'emploi limité, qui ne figurent jamais qu'en compagnie de certains autres. Sur ceux-là les chances d'erreur sont plus grandes, puisque l'usage ne fournit pas le

moyen d'en préciser la valeur. Et il arrive alors fréquemment que par faux sens le mot s'éloigne de sa valeur primitive. L'adjectif *fruste* ne se disait à l'origine que d'une monnaie dont l'effigie était effacée; *monnaie fruste* a été compris comme désignant une monnaie grossièrement frappée, dépourvue d'art et de fini. Par extension le mot s'est dit d'un homme grossier, sans culture, rude (1). C'est un faux sens qui a prévalu, favorisé peut-être par une vague similitude de sons avec les mots *rustre* et *rustaud*.

L'esprit cherche en effet à préciser le sens des mots en se servant de tous les moyens mis à sa disposition. Mais il lui arrive de se tromper, quand des circonstances particulières l'aiguillent de travers. L'adjectif *émérite* s'est dit d'abord d'un fonctionnaire qui prend sa retraite; par une imitation pédante du latin, on appelait *professeur émérite* ce que l'on désigne aujourd'hui du nom de *professeur honoraire*. Mais on a interprété le mot en y voyant surtout l'expression d'un *mérite*, d'une éminente dignité; on dit aujourd'hui d'un professeur qu'il est *émérite*, en voulant dire qu'il est *distingué*. C'est un contresens, mais si bien établi qu'on parlera sans scrupule d'un cavalier ou d'un aviateur *émérites*. Maintenant que ce mot a élargi ses emplois et s'introduit dans des contextes plus variés, il a plus de chances de maintenir intact le sens qui lui a été attribué par erreur.

Pourtant, on constate aussi que plus un mot est employé fréquemment au milieu de contextes différents, plus le sens court le risque d'en être modifié. L'esprit est en effet aiguillé chaque fois vers des directions nouvelles; ce qui a pour conséquence de lui suggérer la création de sens nouveaux. Et de là résulte ce qu'on appelle la *polysémie*.

Il faut entendre sous ce nom la faculté qu'ont les mots de

(1) Dans un livre récent d'un académicien, se lit la phrase suivante, résumant le portrait d'un héros de la guerre : « L'ensemble est solide, domineur et fruste ».

prendre des significations variées suivant les différents emplois auxquels ils sont soumis et de se maintenir dans la langue avec ces significations. On a un bel exemple de polysémie dans le cas du mot *bureau*, désignant d'abord une étoffe de bure, puis un meuble recouvert de cette étoffe, puis un meuble à écrire quelconque, puis la pièce qui contient ce meuble, puis les occupations qui se font dans cette pièce, puis les personnes qui se livrent à ces occupations, et finalement même un groupe de personnes dirigeant une administration ou une société. La création d'un nouveau sens ne détruit pas nécessairement les anciens. En dehors du sens initial (sorte d'étoffe), tous les autres peuvent demeurer vivants dans la langue. Le mouvement des transformations sémantiques n'est généralement pas rectiligne; il se produit dans toutes les directions autour du sens principal, et chacun des sens secondaires peut devenir à son tour un centre nouveau d'irradiation sémantique (1).

Si nombreux que soient les emplois variés dont un mot est susceptible, il y en a toujours un qui est prépondérant et qui fixe grossièrement le sens propre du mot, tel qu'il est enregistré dans le dictionnaire. Si d'aventure il y avait deux ou plusieurs emplois prépondérants et irréductibles, c'est qu'on aurait affaire à deux mots différents, comme dans les cas cités p. 207. Mais ce sens prépondérant n'est jamais assuré de durer; il est entouré de sens secondaires toujours prêts à surgir et à prendre sa place. Comme une branche qui attire à elle la sève et épuise la tige principale, le nouveau sens grandit peu à peu et se substitue à l'ancien. Le mot se trouve avoir changé de sens.

Pour montrer comment, parmi les sens d'un même mot, il y en a toujours un qui est prêt à s'imposer à l'esprit, le fait suivant est digne de remarque. Un substantif peut avoir des relations variées avec une action verbale; mais lorsqu'on tire un verbe d'un substantif, on n'exprime généralement qu'une de

(1) DARMESTETER, *LXII*, p. 74.

ces relations. Il y a donc un choix inconscient de l'esprit qui ne retient, entre toutes les actions possibles, que celle qu'il a besoin d'exprimer à un moment donné. Il suffit qu'il n'y ait pas d'obstacle par ailleurs pour que le mot ainsi formé entre et se maintienne dans le vocabulaire. Ainsi en allemand, de *Herz* on tire *herzen* qui signifie « serrer sur son cœur », comme en irlandais de *bruinne* « sein », *bruinnim* « j'étreins sur mon sein » ; mais de *Kopf*, on tire *köpfen* qui veut dire « décapiter » ; en gallois, de *cefn* « dos », *cefnu* qui veut dire « tourner le dos » ; en irlandais, de *dorn* « poing », *durnim* « je frappe à coups de poing » ; en grec, de *σάρξ* « chair », *σαρξίσειν* « arracher la chair » ; *coiffer* quelqu'un veut dire « lui mettre une coiffe » ; *fesser*, *gifler* quelqu'un, « le frapper sur la fesse, sur la gifle (vieux mot pour joue) » ; *plumer* une volaille signifie « lui enlever les plumes » ; *boucher*, c'est « fermer la bouche » ; *échine*, « rompre l'échine » ; *peler*, « enlever la peau » (d'un fruit) ou, au neutre, « perdre sa peau » ; et dans la langue populaire *zyeuter*, c'est « fixer des yeux » ; de *pilus*, « poil », le latin a tiré deux verbes *pilare*, l'un à l'époque archaïque (Afranius, Novius), qui signifie « se couvrir de poils », l'autre à l'époque impériale, qui veut dire « épiler, ôter les poils » (Martial). Il n'y a pas de règle pour le sens de ces formations, qui sont d'époque différente et n'appartiennent pas aux mêmes milieux ; ou plutôt la seule règle est d'exprimer par un verbe l'action qui paraît la plus caractéristique au moment où se fixe le sens (1).

Nous rencontrons là quelque chose de comparable aux formes fortes et faibles de la morphologie. Il y a dans les mots une sorte de hiérarchie sémantique comprenant des sens forts et des sens faibles. Les premiers, qui ne sont pas nécessairement les plus anciens, s'imposent à l'esprit dès que le mot est évoqué ; ils doivent leur force à l'importance de leur emploi. Les

(1) Voir sur ces faits : T. HUDSON WILLIAMS, **XXI**, XXVI, 122 ; NÖLDEKE **XXIX**, III, 279.

autres, d'emploi plus rare ou plus spécial, restent dans la pénombre ; il faut pour les en faire sortir le secours d'un autre mot qui les éclaire et les mette en valeur. Mais cette hiérarchie des sens n'a rien d'absolu ni de stable : elle est soumise à tous les caprices de l'usage, qui engendrent la polysémie.

*
**

On ramène parfois à trois types principaux les divers changements de sens que subissent les mots : restriction, extension, déplacement. Il y a *restriction*, quand on passe d'un sens général à un sens particulier (ex. *pondre*, *sevrer* ou *traire*) ; *extension*, quand on passe inversement d'un sens particulier à un sens général (ex. *arracher*, *gagner* ou *triompher*) ; *déplacement*, lorsque les deux sens sont équivalents ou indifférents au point de vue de l'étendue (ex. *chercher*, *choisir* ou *mettre*) et qu'on passe de l'un à l'autre par voisinage (ainsi quand le mot s'étend du contenant au contenu, de la cause à l'effet, du signe à la chose signifiée, etc., ou réciproquement). Il va sans dire que l'extension et la restriction naissent le plus souvent d'un déplacement ; et que le déplacement de sens comporte des modalités variées auxquelles les grammairiens donnent des noms techniques (métaphore, synecdoque, métonymie, catachrèse, etc.). On trouve des exemples de ces divers cas dans tous les manuels (1) ; cela dispensera de les examiner ici en détail.

Il est peut-être plus intéressant de marquer comment dans l'usage les trois types de changements s'expliquent par les conditions mêmes de la vie.

Un cas de restriction est celui où un nom général est appliqué à un groupe particulier, qui représente éminemment l'espèce aux yeux de celui qui parle. Quand on est sûr d'être compris, on peut se dispenser d'employer le terme exact et précis et se

(1) Et particulièrement dans DARMESTETER, **LXII**, et dans BRÉAL, **LV**. Consulter aussi L. CLÉDAT, *Revue de philologie française et provençale*, t. IX (1895), p. 49.

contenter d'une approximation générale. Ainsi, quand une fille de ferme reçoit l'ordre de rentrer « les bêtes », elle n'hésite pas à comprendre qu'il s'agit des vaches restées aux champs; ce sont pour elle les bêtes par excellence. Naturellement, quand le berger ou le cocher parle de « ses bêtes », il s'agit respectivement de moutons et de chevaux. Cette spécialisation laisse souvent des traces dans le langage : ὄρνις, nom de l'oiseau en grec ancien, a pris le sens de « poule » dès l'époque chrétienne (on lit déjà ὄρνις « poule » dans l'évangile de Luc, XIII, 34), et aujourd'hui en grec moderne la poule se dit ὄρνιθα. C'est de la même façon que le nom de l'oiseau en général, *auca*, est devenu en français le nom de l'oie (1). La spécialisation résulte parfois simplement d'une ellipse; ainsi quand πηρός « privé de » est appliqué en grec moderne à désigner l'aveugle. La privation de la vue est sentie comme la plus redoutable; on se dispense de l'indiquer plus clairement. De même dans les langues romanes l'adjectif latin *orbis* a pris le sens d'« aveugle ». Ici toutefois peut intervenir aussi le désir de l'euphémisme (voir p. 257); on se contente du terme général pour éviter ce que le mot spécial a de trop cru.

Dans l'usage, les termes généraux ne sont presque jamais employés, sauf peut-être par les philosophes, avec leur valeur générale; chacun les rapporte à un genre d'activité particulière. On a déjà signalé les sens variés du mot *opération* (2). Suivant qu'on vous parle de chirurgie ou de finance, d'art militaire, de sylviculture ou de mathématiques, vous saurez qu'il s'agit de couper un membre ou de traiter une affaire de bourse, de diriger sur le terrain une troupe armée, de marquer les arbres destinés à l'abatage ou de résoudre un problème. Et quand les théologiens parlent de l'opération du Saint-Esprit, c'est encore d'autre sens qu'il s'agit. Le mot *saison* est de ceux aussi qui comportent les emplois les plus différents; pour un

(1) NIEDERMANN, XXX (Anzeiger), t. XVIII, p. 75.

(2) BRÉAL, LV, p. 285.

directeur de casino ou un propriétaire de villa, pour un marchand de primeurs, un vigneron ou une couturière, on pourrait dire pour n'importe quel commerçant ou industriel, il y a une certaine « saison » qui est l'époque où le travail est le plus actif et qui varie suivant les genres d'activité et suivant les lieux. Dans une partie du Pembrokeshire, en Galles, on appelle « season » l'époque de l'année où les étalons parcourent le pays; c'est assez indiquer qu'il s'agit d'un pays d'élevage, où chacun est intéressé à la monte. Le mot désigne ainsi la « saison » par excellence aux yeux de celui qui parle, comme tout à l'heure l'« opération » était ramenée par chacun des interlocuteurs supposés aux objets qui lui étaient familiers. On pourrait fournir des exemples analogues pour tous les termes généraux et presque pour tous les mots d'une langue; car, si particulier que soit le sens d'un mot, il est toujours possible d'en restreindre l'extension et, comme on dit, de le spécialiser.

Plus rare, bien qu'également attesté, est le procédé de la généralisation, qui consiste dans l'application à l'espèce en général du nom d'un genre particulier. C'est le cas des enfants qui appellent toutes les rivières du nom de celle qui arrose la ville où ils habitent : tel le petit Parisien qui dit, en voyant une rivière : « Je vois une Seine ». Ce n'est là qu'une erreur d'enfant, sans conséquence durable. Il y a de semblables erreurs qui ont duré. Ainsi, dans le slave du Sud, le nom de la rose est devenu celui de la fleur en général (1) : slovène *roža*, croate *rožica*. Ce fait a pris une telle extension que dans les parlers allemands limitrophes, le mot *Blume* manque complètement et est remplacé par le mot *Rose*. On dit : *Die Wiese ist voll Rosen* pour « la prairie est pleine de fleurs ». Par contamination, dans les parlers italiens du Frioul, le nom de la rose se dit d'une fleur quelconque et il a fallu donner à la rose un nom nouveau, qui est *rosar* ou *garoful di spine*. Ce fait, qui est intéressant

(1) SCHUCHARDT, CCIII; cf. MURKO, XXXIII, t. II, p. 147.

au point de vue de l'extension des faits de vocabulaire, prouve qu'il existe certaines catégories sémantiques à l'intérieur desquelles on brouille volontiers le rapport des espèces et des genres.

C'est dans ces groupes-là que les déplacements de sens par voisinage sont particulièrement fréquents. Les mots y ont chacun une acception propre et désignent un objet spécial; mais ils ont pour l'esprit ceci de commun qu'ils appartiennent à un groupe général, et il arrive que la notion générale dominant les sens particuliers, l'esprit passe inconsciemment de l'un des sens à l'autre. Ce phénomène se produit particulièrement dans les noms de plantes ou d'animaux, de parties du corps, de maladies, de couleurs.

Dans les noms de couleurs, les variations de sens que l'on observe d'une langue à l'autre pour le même mot sont souvent dues à des spécialisations (v. p. 236); mais la tendance que nous étudions ici peut également jouer un rôle.

Dans les noms de plantes, les déplacements de sens sont fréquents. Le même mot a donné au latin *quercus* « chêne » et à l'allemand *forha* « pin »; le grec *φηγός* « sorte de chêne », est le même mot que le latin *fāgus* « hêtre » et l'allemand *Buche* « id. ». On rattache à la même source le grec *ἐλάτη* « sapin » et l'allemand *Linde* « tilleul ». Du même prototype, le celtique a tiré le nom du « chêne » (irl. *dair*) et le latin celui du « mélèze » (*larix*). Un même mot *tanna* en allemand désigne anciennement à la fois le chêne et le pin. Ici encore, il y aurait à tenir compte de la spécialisation en sens différent. Il est probable, par exemple, que le sens ancien du germanique *tanna* comme celui du prototype commun à l'irlandais *dair* et au latin *larix* était tout simplement « arbre » et même d'une façon générale « bois » (gr. *δέντρον*) ou « forêt » : on aura employé chacun de ces mots à désigner un arbre important, dont le choix s'explique par des raisons historiques ou géographiques. Mais lorsqu'on voit le nom du hêtre passer à désigner le chêne comme dans le cas de

l'allemand *Heister*, qui a les deux sens, il y a simplement déplacement de signification; l'esprit n'est pas fixé, manque de précision et applique à une espèce d'arbre le nom d'une espèce voisine.

Les noms des parties du corps sont « le terrain classique des déplacements de sens » (1). Un bon nombre d'entre eux flottent dans les diverses langues et passent aisément d'un organe ou d'un membre à un autre : *coxa* veut dire la « hanche » en latin, mais son correspondant *coss* s'applique au « pied » en irlandais; l'intermédiaire est fourni par l'allemand *Hâchse* (mieux que *Hechse*) « jarret » et aussi par les dérivés du latin (français *cuisse*, gallois emprunté *coes* « id. »); le mot est descendu tout le long du membre inférieur. Le même prototype a fourni à la fois latin *mentum* « menton », gallois *mant* « mâchoire » et allemand *Mund* « bouche »; le français *bouche* est sorti du latin *bucca* qui désigne la « joue », etc.

Dans quelques-uns de ces exemples il peut y avoir une métaphore, ou pour mieux dire un déplacement conscient. Soit en manière de plaisanterie, soit pour toute autre cause, l'esprit attribue volontairement à un membre le nom de son voisin. Dans le cas des noms qui éveillent une idée érotique, la métaphore est certaine et s'explique tantôt par un sentiment de pudeur, tantôt inversement par une intention déshonnête : on dira la « gorge » ou les « estomacs » pour les seins d'une femme, suivant qu'on sera bien élevé ou grossier. Les noms des parties honteuses et, d'une façon générale, les mots qui se rapportent aux actes réputés sales sont particulièrement sujets à s'échanger (2). A moins que le mot ne soit lui-même appliqué à la partie honteuse par une métaphore sensible au sujet parlant, et par suite excluant la transmission à une autre partie, on peut

(1) MERINGER, *XXXIII*, III, 46, et ZAUNER, *Romanische Forschungen*, XIV (1903), p. 339.

(2) MARSTRANDER, *XXX*, t. XX, 351.

dire qu'en général les mots sales s'échangent fréquemment. Ils ont ceci de commun d'être des mots sales, c'est leur définition; et ils peuvent être employés assez librement à désigner n'importe quelle partie, pourvu qu'elle soit sale. Il suffit d'une analogie très grossière ou d'un voisinage anatomique pour justifier le déplacement de sens du mot. Toutes les langues offriraient des exemples de ce fait; nous laisserons au lecteur le soin d'en chercher lui-même.

Les noms des opérations des sens sont également sujets à s'échanger. Fréquemment, les mots qui signifient toucher, entendre, sentir, goûter sont employés les uns pour les autres: les trois derniers se disent en outre des opérations de l'esprit et ainsi le grec αἰσθάνομαι s'applique à la fois à l'intelligence, à l'ouïe et à l'odorat. En gallois, le verbe *clybod* « entendre » se dit aussi pour « sentir » (une odeur), « goûter » et « tâter »; de même *atcluiniur* « j'entends » en irlandais. Le résultat, c'est qu'on dit *cluasdall* (mot à mot « aveugle des oreilles ») pour « sourd » en gallois, et que la même racine a fourni aux langues germaniques le nom du « sourd » (got. *daubs* et *bauf̃s*: voir p. 260) et du « muet » (got. *dumbs*), et au grec le nom de l'« aveugle » (τυφλός), qui peut d'ailleurs se dire aussi du sourd et du dément (*Œdipe Roi*, v. 37). Le passage d'une signification à l'autre est certainement favorisé par les « correspondances » que l'esprit établit naturellement entre les opérations des sens.

*
* * *

On peut prévoir la constitution d'une sémantique générale qui, en centralisant les renseignements tirés de chaque langue sur les changements de sens, permettra de ramener ceux-ci à quelques principes, non pas au point de vue simplement logique, comme cela a été fait jusqu'ici, mais au point de vue psychologique. Il faudrait partir pour cela non pas des mots, mais des idées qu'ils expriment.

Il n'est évidemment pas fortuit que l'idée de « fois » soit exprimée souvent par un mot qui désigne le « voyage »: à un journalier qui descend des fûts dans une cave ou monte des bûches dans un grenier on dit: « Combien de voyages avez-vous faits? » pour lui dire: « Combien de fois êtes-vous descendu, ou monté? » En latin *uices*, *uicissim* sortent d'un mot désignant le voyage, et le mot *voyage* lui-même, sous la forme dialectale *yâdze*, sert en bas-Valais à traduire l'idée de « fois ». De même en gotique *siñfs*, dont le sens propre était « voyage », sert à former les adverbes distributifs: *ainamma siñfa* « une fois », *þrim siñfam* « trois fois »; on emploie au sens de « fois » en lituanien *atvejà*, en irlandais *fecht*, en gallois *gwaith*, en bas-allemand *Reise*, en scandinave *gang*, tous mots qui signifient proprement « voyage ». Cela s'explique apparemment par un développement de sens naturel, accompli indépendamment dans les différents pays où il est attesté.

Il y a toutefois des appellations semblables qui, pour être attestées dans des langues différentes, ne peuvent cependant résulter d'une tendance identique, indépendante dans chaque cas. Ainsi le nom de la *belette*, petit mammifère carnassier, est tiré dans beaucoup de langues, comme en français, de l'adjectif qui signifie « beau »: allemand *Schönlirle*, danois *kjønne*, breton *kaerell*, espagnol (de Galice) *garridiña*, sans oublier le basque *andereder*, mot à mot « la belle dame » (*andere* « dame », *eder* « beau »). Il n'est pas vraisemblable que la même idée soit venue en même temps à l'esprit de tant de gens, parlant des langues différentes (1). Nous avons ici un exemple de ces créations de mots par imitation, ou plus exactement de ces emprunts par traduction, qui sont si fréquents dans le contact des langues (v. p. 341).

Il arrive souvent que le mot se rattache à une légende, qui se répand avec lui et l'aide à se maintenir. Le vocabulaire traduit alors un fait de folklore et c'est par l'étude du folklore

(1) XXXIII, t. II, p. 190, n. 1.

que l'on peut établir la filière que les mots ont suivie. Souvent aussi une même locution abstraite s'étend à des régions voisines par une sorte de transmission d'un calque; l'anglais *to become* est la même chose que *devenir*, le gallois *digwyddo* « arriver » que le latin *accidere* (*cwyddo* « tomber », comme *cadere*). Ces cas seront étudiés plus loin, dans le chapitre du contact des langues. Ils sont en principe tout différents de ceux que nous étudions ici, bien que souvent entre les deux la limite soit malaisée à fixer. Ainsi, lorsqu'on voit le verbe « tomber » servir à l'expression de l'idée de « plaire » à la fois en allemand (*gefallen*) et en irlandais (*dofuit lemm* « il me plaît », mot à mot « il me tombe »), sans qu'il y ait aucun lien historique entre les deux locutions, on doit conclure à deux métaphores identiques spontanément créées par chacune des langues.

L'idée de douleur s'associe aisément à celle de grandeur, comme l'idée de violence et de force. Le vieil adjectif allemand *sêro* « douloureux, pénible », conservé encore aujourd'hui dans les dialectes du Sud (Souabe, Bavière) au sens de « blessé, affligé », ne s'est maintenu dans l'allemand littéraire que comme expression de superlatif. Sans doute, nous imaginons aisément la filière. On a dit d'abord *sehr krank*, *sehr betrübt*, avant de dire *sehr gross* ou *sehr gut*; l'adjectif s'étant vidé de sa valeur propre (voir p. 196) est resté seulement comme expression morphologique de la grande quantité. Mais il est remarquable cependant que le latin *saeuos* « dur, âpre, cruel », apparenté originellement au mot germanique en question, ait été employé aussi en vieux latin au sens de « grand » : *saeuam dicebant ueteres magnam*, dit le grammairien Servius (Notes sur l'*Énéide*, I, 4). Le rapport de sens entre *sehr* « très » et *saeuos* « grand » ne s'explique pas par l'histoire. Il s'agit dans les deux cas d'un même développement sémantique indépendant, dont le grec offre également des exemples. Ainsi l'adverbe *δεινῶς* « terriblement » ou *αἰνῶς* « cruellement » y est devenu à l'occasion l'expression d'une grande quantité (voir p. 252).

On passe sans peine également de l'idée de pitié à l'idée de tendresse. Il se mêle toujours à la contemplation de la misère un sentiment de sympathie. La compassion et l'affection ont leur source dans des régions voisines du cœur humain. On dit amicalement « mon pauvre petit ». L'idée de pauvreté, comme celle de petitesse, étant toutes deux synonymes de faiblesse, inspirent à la fois tendresse et pitié. Dans beaucoup de langues les mêmes mots servent à désigner indifféremment tous ces sentiments; ils passent de l'un à l'autre. En gotique, l'adjectif *bleiþs* veut dire « pitoyable »; son correspondant vieux-haut-allemand *blidi* ne signifie qu'« aimable »; la racine semble être celle du sanskrit *mrityati* « il fond, il se dissout »; l'idée fondamentale est bien celle de la pitié qui détrempe et amollit le cœur.

Mais la bonté ne va pas sans faiblesse, et, comme dit brutalement le proverbe français, à être trop bon, on devient bête. Dans beaucoup de langues, les mots qui se rapportent à l'idée de bonté, de douceur, de tranquillité ont été employés à désigner la bêtise. La simplicité, qui est une qualité du caractère, est aussi un défaut de l'esprit. On traite de *simple* en français ou d'*einfültig* en allemand un imbécile. Les mots *bonasse*, *débonnaire* se prennent plutôt aujourd'hui en mauvaise part. Dans le premier, la dégradation du sens a pu être favorisée par le suffixe *-asse*, qui est nettement péjoratif. Mais il n'y a aucune influence extérieure dans le développement de sens des mots anglais *silly*, allemand *albern*, gallois *gwirion* (au nord du pays), qui à l'origine signifiaient simplement l'un « tranquille, inoffensif » (cf. v. anglais *sælig*, allemand *selig*), l'autre « amical, bon » (v.-h.-allemand *alawâr*), le troisième « sincère, innocent » (encore au sud du pays) : tous trois s'appliquent aujourd'hui à un sot ou à un niais. Même transformation pour le mot français *innocent*, mais aggravée de motifs religieux. L'ironie s'est appliquée chez nous aux personnes consacrées à Dieu pour leur conférer un brevet de simplicité d'esprit, quand

ce n'est pas d'hypocrisie : les mots *benêt*, *crétin* (cf. *béni*, *chrétien*) doivent leur sens péjoratif à cette tendance irrespectueuse.

Toutes les transformations de sens que nous venons d'indiquer ne sont qu'à demi psychologiques, puisque l'objet que le mot désigne y prêtait par sa nature même. Un être malheureux est naturellement sympathique, de même qu'un homme bon a des chances d'être en même temps faible de caractère et parfois simple d'esprit; la violence suppose la force et la puissance, elle frappe comme quelque chose de supérieur et de grand. On peut dire qu'en passant d'une idée à l'autre l'esprit n'a fait que suivre les indications de l'expérience : il a résumé en un seul mot toute une série d'observations. Mais cependant la part de l'esprit est assez grande, pour qu'on puisse parler ici encore de transformations psychologiques : il ne suffit pas à l'observation d'être alimentée par l'expérience, si l'esprit n'en sait pas tirer la conclusion qui convient. Interpréter en mal les dispositions pacifiques d'un saint homme, célébrer comme une grande chose la cruauté d'un oppresseur, accorder sa sympathie aux misérables, ne sont-ce pas là des tendances auxquelles chaque homme plus ou moins obéit? Lorsque nous les trouvons exprimées dans le langage, nous pouvons dire qu'elles révèlent le caractère de celui qui parle : elles sont l'indice d'un caractère ironique, servile ou compatissant, elles peuvent servir à distinguer les différents hommes.

La dégradation que subissent les mots « reflète, d'une manière palpable, tantôt le mépris que les différentes classes sociales ont les unes pour les autres, tantôt la haine des nations et des races entre elles, tantôt l'intolérance bête de la foule ou le manque de respect des fanatiques pour les opinions des autres... Les hommes se haïssent et se poursuivent, se méprisent et s'injurient, se trompent ou se comprennent mal les uns les autres, et la langue garde fidèlement les traces de ces mésintelligences continuelles » (1). Les mots : *brigand*,

(1) NYROP, CV, t. IV.

ribaud, *assassin*, *grivois*, qui désignaient d'abord certaines troupes armées, doivent leur sens actuel à la rudesse ou à la désinvolture des mœurs militaires; *cuistre* (jadis « cuisinier »), *goujat* (anciennement « valet ») au mépris du supérieur pour son domestique; *bouquin* (empr. flamand *boecken* « livre »), *lippe* (empr. allemand *Lippe* « lèvre »), *rosse* (empr. allemand *Ross* « cheval »), *hâbleur* (empr. espagnol *hablar* « parler ») à l'ironie moqueuse qui s'attache à ce qui vient de l'étranger. Il est bon de noter qu'en espagnol *parlar* (du français *parler*) ne se dit qu'en mauvaise part. Le mot *madame* est resté noble en anglais et en français; en allemand, où il est entré par emprunt, il est commun et vulgaire : *Madamchen* est, à Berlin, une expression du bas peuple (1).

On pourrait imaginer une psychologie des peuples qui reposerait sur l'examen des divers changements sémantiques attestés dans les langues qu'ils parlent. L'étude serait délicate, mais vaudrait d'être tentée. Il est possible qu'aucune conclusion précise ne s'en dégage et que finalement on découvre chez tous les peuples à peu près les mêmes tendances psychologiques, qui seraient les tendances mêmes de l'esprit humain; mais il y aurait peut-être à fixer les limites du plus et du moins et à établir des nuances. Ainsi le vocabulaire anglais révélerait sans doute un plus grand respect que le nôtre pour les choses religieuses et les personnes consacrées à Dieu. Entre l'allemand et le français s'accuseraient de même certaines différences. Tous deux appliquent volontiers, dans l'usage familial, des noms d'animaux à des personnes; mais nous mêlons souvent à cet emploi un sentiment d'ironie, de mépris ou d'insulte. L'Allemand, plus sentimental, y ajoute de préférence une nuance d'affection. Pour nous, l'avocat Helmer d'Ibsen nous paraît ridicule en traitant sa femme à chaque instant d'*alouette* ou d'*écureuil*.

(1) GUSTAVE COHEN, *Discours d'ouverture de la chaire de langue et littérature française à l'Université d'Amsterdam*, Paris, Champion (1912), p. 13.

Ces termes d'amitié choquent moins en scandinave et en allemand.

En revanche, le Français attache volontiers des idées déshonnêtes ou obscènes aux mots qui désignent des personnes du beau sexe : les noms propres *Catin*, *Goton*, *Jeanneton*, les noms communs *garce*, *gouge*, *donzelle*, *fille* ont souffert de ce travers : le mot *demoiselle* en souffrira bientôt à son tour.

Les mots les plus violents que la colère ou la haine puissent employer admettent un usage adouci, attendri ; on s'en sert comme d'une expression amicale, qui exclut tout mépris, tout blâme. Un enfant est un *polisson*, un petit *coquin* ; on traite un ami de bon *bougre*, de vieille *canaille*. De même en allemand *Luder* ou *Schelm*, en tchèque *čtverák*, qui sont aussi des injures, peuvent se dire amicalement. Mais une mère française ne dira guère de son fils « mon petit pouilleux », comme le fait sans scrupule une Allemande : mein *Lausbube*. Il y a une nuance. Toutefois ces usages sont souvent simple affaire de mode, et même de passade. On pourrait aisément relever en allemand nombre de locutions familières qui nous paraissent vulgaires et peu spirituelles : « das ist mir *Wurst* und egal ! », pour « cela m'est indifférent » ; « nicht die *Bohne* ! », « kein *Bein* ! » pour « pas le moins du monde », etc. Mais il n'y a pas plus d'esprit ni de distinction dans des locutions françaises comme « la jambe ! », « la barbe ! », ou « la ferme ! ».

Autant que sur la psychologie, les changements de sens renseignent sur les conditions sociales des peuples.

L'idée de dehors et de dedans s'exprime dans la plupart des langues indo-européennes par l'opposition de la maison et du champ. « Dehors », c'est ce qui se passe au delà de la porte : *foras*, *foris* en latin, *θύραζε*, *θύρασι*, *θύρηφι* en grec, *durs* en arménien, *dar* en persan ; c'est ce qui est aux champs : *immaig*, *immach* en irlandais (de *mag* « champ »), *ermeas* (*emeas*, *dirveas*) en breton, *lauke*, *laukan* en lituanien (*laukas* « champ »), *artakhs* en arménien (*art* « champ »). Le grec a l'opposition

de *θυραῖος* et de *οἰκεῖος* pour marquer ce qui est étranger à la famille et ce qui est domestique, les choses du dehors et celles de la maison. Cela révèle un état social où toute la famille était logée dans la même maison, où la porte extérieure marquait la limite du domaine familial.

Les rapports familiaux expliquent aussi l'emploi métaphorique de certains noms de parenté qu'on rencontre dans plusieurs langues. Ainsi, qu'en latin le mot *nepos* ait été appliqué à un dissipateur, ou en allemand le mot *Schwager* à un postillon, s'explique sans peine comme le résultat d'une plaisanterie ; on donne volontiers en allemand le nom d'*oncle* à un vieillard aimable et obligeant, et celui de *tante* à une personne maussade et sermonneuse (« die Tante Voss »). Dans ces métaphores apparaît simplement l'esprit malicieux qui n'est qu'une forme du bon sens populaire. Au contraire, lorsque le mot qui désigne le neveu désigne aussi le rival, comme en sanskrit (*bhrātrivṛyas*), cet emploi révèle une organisation familiale, où les rapports de l'oncle et du neveu étaient fort différents de ceux qui règnent dans les familles d'aujourd'hui.

Chez les peuples de pasteurs, la richesse est naturellement constituée par les troupeaux ; on évalue la richesse par tête de bétail ; le bétail devient ainsi un numéraire. C'était le cas chez les Indo-Européens, et les langues indo-européennes ont conservé de nombreuses traces de cet état primordial où le bétail, seule richesse, était employé en guise de monnaie. Homère parle des filles *ἀλφεσίβοιαι*, qui « rapportent des bœufs » à leur père, entendant par là qu'étant très recherchées elles seront payées cher par les prétendants. Le droit irlandais fixe d'ordinaire les amendes ou les prix en les évaluant par tête de bétail : une femme esclave (*cumal*) vaut trois vaches, et le mot *cumal* est devenue une sorte de monnaie (1). Dans les lois galloises (x^e siècle) la valeur commerciale de tout objet est appréciée de

(1) Un cheval est vendu un *cumal* d'argent, dans des documents relatifs à saint Patrice (*Codex Ardmachannus*, f^o 17 ba).

cette façon ; on lit dans les Mabinogion, récits gallois du moyen âge, que tel ornement de costume avait une valeur de trois cents vaches. Mais nous avons encore mieux. Dans nombre de langues le même mot désigne à la fois l'argent et le bétail ; quand le choix s'est fait entre les deux sens, c'est généralement assez tard pour qu'on retrouve sans peine la filière et qu'on s'explique la répartition. Le latin *pecunia* n'est qu'un dérivé de *pecus*. En allemand, le mot *Vieh* ne s'applique plus qu'au bétail, mais son correspondant anglais, *fee*, se dit d'une certaine espèce de salaire. Ici, l'on est parti du nom du bétail. L'inverse a lieu aussi : κτήνος, qui signifie « propriété » en grec ancien, se dit chez Hérodote d'une tête de bétail et désigne dans l'évangile de Luc une bête de somme ; son parent κτήμα, qui n'a guère dans l'antiquité classique que le sens de « possession » (sauf peut-être chez Sophocle, *Antigone*, 782), s'emploie couramment de nos jours en Crète au sens de « bétail ». L'anglo-saxon *céap*, qui signifie « commerce » et « prix d'achat » (c'est un parent de l'allemand *kaufen*), se dit aussi du « bétail ». En slave, le mot *skotŭ* (emprunt probable au germanique : gotique *skatts* « monnaie ») signifie à la fois, dès les plus vieux textes, « bétail » et « richesse ».

Nous voyons ici intervenir dans l'évolution du vocabulaire des facteurs que nous n'avions jusqu'ici rencontrés qu'occasionnellement, les facteurs sociaux. Ils vont apparaître plus nettement encore dans le chapitre suivant.

CHAPITRE III

COMMENT LES NOTIONS CHANGENT DE NOM

On a publié de nombreuses études, qui montrent comment les mots changent de sens. Mais la question peut être retournée. Il y a lieu d'étudier aussi comment les sens changent de mot, ou, pour mieux dire, comment les notions changent de nom.

Lorsque l'on compare l'ensemble d'un même vocabulaire à deux époques assez éloignées de son histoire, on est frappé des différences qu'offre le sort des mots. Qu'on oppose par exemple le vocabulaire français au vocabulaire latin ou le vocabulaire latin au vocabulaire indo-européen : on constate que pour désigner les mêmes objets certains mots se sont maintenus avec une régularité parfaite, soumis seulement aux altérations qu'entraînait l'évolution de la phonétique ; d'autres, en revanche, ont été renouvelés, même plusieurs fois. Nous avons substitué au vieux mot *chef*, issu du *caput* des Latins, un mot nouveau, *tête*, de *testa*, qui est à son tour remplacé souvent dans le parler populaire par des succédanés variés, *caboche*, *firole*, *bobine*, etc. Pour les notions les plus usuelles et en apparence les moins sujettes à se transformer, le grec moderne a renouvelé le vocabulaire ancien : il dit ψωμί pour ἄρτος « pain », κρασί pour οἶνος « vin », νερό pour ὕδωρ « eau », σπίτι pour οἰκία « maison », μάτι pour ὄφθαλμός « œil », πουλί pour ὄρνις « oiseau », etc.

En étudiant le vocabulaire de toutes les langues dont l'histoire est connue, on réunirait aisément des collections de faits du même genre ; car tous les vocabulaires plus ou moins ont été soumis à des renouvellements. Les causes de ces renouvel-

lements sont complexes ; parfois elles échappent à toute investigation. Les faits de vocabulaire, étant éminemment singuliers, dépendent d'accidents qu'il est impossible de prévoir, aussi bien que d'imaginer après coup quand l'histoire n'en fournit pas la preuve. Cependant, il y a au renouvellement des vocabulaires des causes générales qui expliquent la plupart des faits. On peut les considérer sous deux aspects : sous l'aspect individuel dans la psychologie du sujet parlant, et sous l'aspect social dans l'usage que les milieux sociaux font de la langue.

*
* *

Le sujet parlant se débarrasse d'ordinaire des mots qui ne sont plus suffisants à exprimer le sens qui y était attaché parce qu'ils se sont affaiblis, usés. L'usure des mots peut tenir elle-même à des causes d'ordre phonétique ou d'ordre sémantique.

Les mots trop courts manquent souvent d'expression : lorsque les altérations phonétiques raccourcissent les mots, ceux-ci sont donc exposés à disparaître. Nous n'avons plus en français, et il n'y a dans aucune langue romane, de survivant du mot latin *os* « bouche ». Nous avons substitué au vieux mot *ive* (de *equa*) le mot *jument*, qui a plus de corps. On sait que, pour préserver nombre de mots, le latin vulgaire a dû les allonger au moyen de suffixes : *apis*, *auris*, *sol* sont devenus *apicula*, *auricula*, *soliculus* d'où en français *abeille*, *oreille*, *soleil*. Le suffixe n'a nullement ici, comme on le dit parfois, une valeur diminutive : il est au contraire destiné à donner aux mots le volume, l'étoffe qui leur manquait. Faute de ce procédé de greffe linguistique, nombre de mots sont morts, que l'usage a rejetés ; par exemple le mot *ains* que La Bruyère semble regretter ; si ce mot a été abandonné, c'est bien à cause de sa forme ; monosyllabe à initiale vocalique, constitué seulement d'une voyelle nasale, il était destiné à périr.

On a tendance aussi à rejeter un mot qui est devenu, par

suite d'accidents phonétiques, trop semblable à un autre. L'homonymie entraîne confusion. On remédie aux défauts de l'homonymie en remplaçant par un mot nouveau l'un des homonymes. Le représentant phonétique du latin *serrare*, « scier », se maintient aujourd'hui encore sur plusieurs points du domaine français (1) ; mais il avait jadis une aire d'extension très vaste, cohérente, et homogène. S'il a été supplanté en beaucoup d'endroits par des mots de seconde couche, issus généralement des prototypes latins *secare*, *resecare*, ou *sectare*, c'est parce qu'il avait avec le verbe *serare* « fermer » une quasi-homonymie, toujours près de devenir une homonymie totale. Il résultait de là une sorte de malaise auquel la langue cherchait à échapper partout où les deux verbes étaient en usage.

Dans tous ces cas, c'est un accident phonétique qui est à l'origine du renouvellement. Il ne faudrait cependant pas exagérer l'importance de la phonétique. Il est rare qu'à elle seule elle puisse tout expliquer. Les mots que l'usage rejette à cause de leur forme avaient parfois d'autres raisons d'être rejetés. Et nous voyons souvent les langues réagir. Les homonymes sont protégés par le contexte contre le danger d'ambiguïté ; cela permet de les conserver sans inconvénient. Pour préserver les mots courts et les soutenir, la langue peut leur donner l'appui permanent d'autres mots. Ainsi les adjectifs *sain*, *sauf* n'existent plus guère isolément ; mais en s'unissant, ces deux infirmes ont acquis la force de résister : on dit *sain et sauf*. Les noms propres de lieu ne sont pas de ces mots que l'on puisse aisément laisser perdre : lorsqu'ils sont monosyllabiques, on assure leur conservation en préfixant un nom commun qui leur sert d'étai : *Ain*, *Eu*, *Batz* deviennent *la rivière d'Ain*, *la ville d'Eu*, *le Bourg de Batz*. Ou bien on ajoute un élément qui les allonge : *Bourg* est dit *Bourg-en-Bresse*

(1) GILLIÉRON, LXXV.

(ou même simplement *Bourk* en faisant sonner le *k*). Ce sont là des remèdes à l'usure phonétique.

L'usure sémantique est non moins grave. L'emploi fréquent use les mots aussi bien dans leur sens que dans leur forme ; et surtout s'il s'agit de mots expressifs, la valeur expressive s'atténue rapidement à l'usage. Le mot devient terne et fruste. Quant il s'agit par exemple d'exprimer les émotions de l'âme, on voit les mots les plus forts tomber peu à peu en discrédit et finalement sortir d'usage, parce qu'ils ne sont plus expressifs. Le fait se vérifie dans le cas des expressions relatives à la quantité, notamment à la grande quantité, et par suite à l'excès, à la surabondance. Le français *beaucoup* a remplacé le vieux mot *moult* de *multum* ; il a lui-même, comme on sait, dans notre langue courante, un grand nombre de succédanés : *un grand nombre, une foule, des quantités, des tas, des flottes*, etc., suivant l'objet dont il s'agit, suivant aussi le degré d'éducation de celui qui parle.

Dans toutes les langues où le superlatif se marque non par un suffixe spécial, mais par l'addition d'un adverbe à l'adjectif, l'adverbe en question présente généralement des formes variées. Même en grec ancien ou en latin, où il y avait un suffixe de superlatif, l'usage de l'adverbe n'était pas exclu : on disait en grec *λίαν, πολύ, ἐπιπολύ, σφόδρα, σφόδρως, μάλα, μάλιστα*, et tant d'autres, en latin *ualde, magis, maxime*, etc. (cf. ci-dessus, p. 242). Nous avons créé en français l'adverbe *très* qui n'est que le latin *trans* « à travers, au delà » (noter la même évolution dans l'anglais *thorough, thoroughly* « complètement » et dans l'allemand *durch und durch, durchaus* « tout à fait »). Mais *très* est aujourd'hui banal et a perdu de sa force. Pour donner au superlatif une pleine valeur, le mot *très* ne nous suffit pas. Nous disons d'un homme qu'il est *archi-fou, ultra-réactionnaire*, en utilisant le procédé qui a fait naître le mot *très*, ou mieux encore nous nous servons d'un adverbe comme *parfaitement, complètement, absolument, tout à*

fait, etc. On sait combien ces adverbes superlatifs sont abondants en français ; il serait même impossible d'en faire le recensement, car chacun en invente à sa fantaisie. Plusieurs, comme *grandement, fameusement, extraordinairement, épataimment, étonnamment*, s'expliquent d'eux-mêmes. Mais le sens de l'adjectif dont l'adverbe est tiré s'est affaibli à mesure que devenait plus forte la valeur superlative. On dirait que l'esprit, détournant son attention du radical, l'a concentrée sur le suffixe *-ment* qui est devenu la partie essentielle du mot. Il suffit en général que le radical exprime l'idée de quelque chose de fort, de rude, de grossier ; de là *rudement, salement, bonnement, furieusement, terriblement, effroyablement* pour exprimer le superlatif.

Cela n'est pas particulier au français. L'allemand familier dit d'une femme qu'elle est *furchtbar nett* « terriblement gentille », *furchtbar süß* « terriblement exquise », et connaît les locutions *hübsch artig, hübsch gesund*, comme l'anglais *pretty dirty*. Et comme il n'y a pas en allemand ou en anglais de marque particulière attachée à l'adverbe, la valeur des mots *furchtbar, hübsch* ou *pretty* tient uniquement à leur place, à leur accent et au fait qu'ils ne se séparent pas de l'adjectif qui suit, avec lequel ils ne font qu'un pour l'esprit. Il s'agit vraiment là de la création d'un morphème, mais d'un morphème d'expression (voir p. 160 et 166).

Tous les mots qui sont plus ou moins des mots expressifs sont exposés aux affaiblissements de valeur, qui entraînent des renouvellements. Combien y a-t-il d'expressions dans toutes les langues pour désigner une chose désagréable qui est à charge ? On dit en français *ennuyant, embêtant, fatigant, crispant, esquintant, éreintant, assommant, tuant, rasant, barbant, canulant*, etc., tous mots qui ne sont pas synonymes sans doute et appartiennent à la langue de milieux variés, mais qui enchérissent les uns sur les autres et que l'emploi fréquent usera aussi, au point qu'il en faudra inventer d'autres.

Quand une chose ou une idée sont de celles qui suggèrent en dehors de leur valeur propre nombre de valeurs secondaires, différentes suivant les milieux et les circonstances, il faut s'attendre à trouver pour elles dans le langage des expressions variées. Ainsi l'argent, le numéraire, a dans tous les vocabulaires des expressions plus ou moins nombreuses. On dit en français de la *galette*, de la *braise*, du *pognon*, de la *douille*, du *beurre*, de l'*os*, du *pèze*, du *plâtre*, etc.; en allemand les mots *Draht*, *Kies*, *Moos* servent couramment de synonymes à *Geld*. Et naturellement l'idée de *payer* s'exprime suivant les milieux de façon variée : on dit *verser*, *casquer*, *cracher*, *éclairer*, etc., comme en allemand *blechen*, *bluten*, *berappen*. Pour exprimer l'idée de *tromper* on trouverait dans toutes les langues une variété analogue. Le *bruit* résulte de bien des causes et comporte par suite des variétés d'expression : on dit en français faire du *potin*, du *barouf*, du *chahut*, du *raffut*, du *pétard*, du *chambard*, comme en allemand *Radau*, *Randal*, *Krakehl*, etc.

On pourrait objecter qu'il s'agit ici de mots d'argot et que l'argot consiste en l'emploi d'un vocabulaire spécial. Mais l'objection ne porte guère. Comme on le verra dans un chapitre ultérieur, l'argot résulte des conditions naturelles du langage; une langue spéciale n'est pas une langue artificielle. Les procédés de l'argot sont fournis par la nature; et si la nécessité de renouveler fréquemment les mots s'accuse en argot avec une particulière netteté, cela tient à l'usage de l'argot comme langue parlée, où l'expressivité est un besoin constant (v. p. 297).

Il n'y a d'ailleurs aucune limite précise entre l'argot et le langage de tout le monde. Que de vocabulaires, même les plus nobles et les plus littéraires, ont fait des emprunts à l'argot? Le mot *tête* est un terme d'argot par rapport à *caput*; et si *tête* à son tour venait à être détrôné par la *fiote* ou la *bobine*, ce serait un nouveau succès à l'actif de l'argot. Appeler la tête du nom de pot est un fait tellement naturel qu'on l'observe dans d'autres

langues, notamment en germanique, où l'allemand *Kopf* est apparenté au latin *cupa* et le scandinave *kollr* tiré de *kolla* « pot ». Beaucoup de parties du corps prêtent à des métaphores analogues. Pas toutes également, il est vrai : on constate par exemple que le nom du *pied* s'est conservé identique dans beaucoup de langues. Mais le nom de la main s'est en revanche fréquemment renouvelé; on l'a remplacé par des termes désignant le crochet, la pince, la cuiller, etc. (1). Cela tient à ce que la main sert à des usages plus variés que le pied, et surtout à des usages qui comportent eux-mêmes un renouvellement fréquent d'expressivité. Ainsi l'idée de *prendre* a dans toutes les langues des expressions fort nombreuses.

L'idée de *parler* aussi, à cause des sentiments variés qu'elle éveille (2). Les verbes qui signifient parler s'usent rapidement. Nous remplaçons peu à peu *parler* par *causer*, et notre *parler* lui-même est un intrus tardif en latin (*parabolare*); le vieux verbe latin *loqui* n'a pas survécu; ce *loqui* était déjà une innovation latine (ou italo-celtique) au sens général de « parler ». Les trois principales langues celtiques modernes ont pour cette idée trois verbes différents : irlandais *labhram*, gallois *siarad*, breton *komp*; on dit *to speak* en anglais, *sprechen* en allemand, *maþljan* en gotique, *tarti* ou *kalbėti* en lituanien, *glagolati* en slave commun (*molvit'*, *govorit'* en russe, *mówić* en polonais); tous ces verbes sont relativement récents dans les langues où ils sont employés, comme l'était certainement ἀγορεύειν dans le grec d'Homère. La grande variété qu'ils présentent s'explique par l'usure sémantique qui oblige au renouvellement.

Parfois le renouvellement est dû au sentiment d'une opposition. Il y a certains objets formant couple que l'esprit s'obstine à distinguer, à tel point que, si d'aventure les noms qui les

(1) ULASZYN, XXXIII, t. II, p. 200.

(2) MICHEL BRÉAL, XVI, XIV (1901), p. 113; CARL D. BUCK, XIX, XXXVI, p. 1-18, 125-154; A. MEILLET, VI, XX (1916), p. 28.

désignent se ressemblent, l'un des noms disparaît pour être remplacé par un autre qui marque mieux la différence. C'est le cas pour la distinction des sexes chez l'homme et chez les animaux. Le couple fondamental du père et de la mère, qui a toujours et partout des noms différents (quant à la racine, s'entend), servait de modèle. D'après ce couple, nombre d'autres ont été désignés de noms différents : l'homme et la femme, le frère et la sœur, l'oncle et la tante, etc. Il faut sans doute reconnaître une tendance générale de l'esprit dans le fait que cette opposition a été soigneusement maintenue. Nous avons conservé le fils et la fille, d'après l'usage des Latins; mais quand les deux sexes s'opposent l'un à l'autre, nous ne disons plus *fils*, nous disons *garçon* (les garçons et les filles). D'ailleurs, en créant le couple *filius*, *filia*, les Latins ont dérogé à l'usage indo-européen, que conservent les langues germaniques et slaves aussi bien que le grec. Le celtique n'a plus les noms anciens, mais il a conservé l'opposition : irl. *mac*, breton *map* « fils » ; irl. *ingen*, bret. *merc'h*, « fille ».

La latin *dominus* et son féminin *domina* aboutissaient en français à une forme identique qui devait se dire pour les deux genres. Nous avons conservé le souvenir d'un *dame* masculin, dans le juron *dame* abrégé de la locution *Dame-Dieu* et dans le nom du *vidame*; mais ce n'est plus qu'un souvenir. Le mot féminin seul est resté dans la langue; et on lui a créé un nouveau masculin, *monsieur*. Le même fait s'est produit en allemand. Le mot allemand *Frau*, vieux-haut-allemand *frouwa*, avait jadis à côté de lui un masculin *frô* (gotique *frauja*). Ce masculin n'a pas survécu, victime lui aussi de sa trop grande ressemblance avec le féminin qui lui correspondait. L'allemand oppose aujourd'hui *Herr* à *Frau*, comme le français *monsieur* à *madame* ou l'anglais *gentleman* à *lady*.

Parmi les noms d'animaux la même opposition est fréquente. Le latin disait *equus* et *equa*, mais *taurus* et *vacca*, *aries* (ou *ueruex*) et *ouis*, *catus* et *feles*, *uerres* et *scrofa*. En français

nous opposons *cheval* à *jument*, comme l'allemand *Pferd* à *Stute* ou l'anglais *horse* à *mare*. Il ne tenait qu'à nous pour- tant de dire une *chevale*, comme nous disons une *chatte* ou une *chienne*. C'est nous également qui avons créé le *mouton* et la *brebis*, le *bouc* et la *chèvre*, le *porc* et la *truie*, le *cerf* et la *biche*, le *sanglier* et la *laie*, le *coq* et la *poule*, le *lièvre* et la *hase*. C'est une forme particulière du sentiment d'opposition des genres qui joue dans tant des langues un rôle important.

*
* *

Même dans les exemples précédents la psychologie n'explique pas tout. L'usure que subissent les mots est toujours due plus ou moins à l'action du milieu social où on les emploie. Il convient donc d'examiner sous l'aspect social la question du renouvellement des vocabulaires. La cause sociale apparaît nettement dans les transformations de mots par bienséance (1). Il n'est pas convenable de parler en société d'actes réputés grossiers ou déshonnêtes, et les mots qui les expriment sont bannis du vocabulaire des gens bien élevés. On a pour désigner ces actes des locutions variées, qui se maintiennent jusqu'au jour où elles deviennent à leur tour grossières et malsonnantes. Nous n'avons conservé aucun dérivé du latin *mingere*; le verbe *pisser*, que nous lui avons substitué, n'est plus lui-même en usage dans la bonne compagnie; on le remplace par *uriner* qui est moins vulgaire. *Vomir* a été protégé par son caractère médical; mais c'est un terme grossier, qu'on remplace par des succédanés, comme *rejeter*, *rendre*, *s'expliquer*, etc. L'allemand remplace de même *ausbrechen* par *sich übergeben*.

C'est la convention qui fixe le caractère honnête ou indécent des mots : le même vocable change de caractère en passant les frontières. Le mot *Pissoir* est moins choquant en allemand qu'en français. L'emprunt étranger atténue la brutalité de la

(1) Voir H. SCHULZ, XXXVI, t. X, p. 129-173.

chose qu'on veut exprimer; il joue le rôle d'un euphémisme. Il y a certaines idées qui s'expriment fréquemment au moyen d'euphémismes; par exemple, l'idée de la mort. Au lieu de *mourir*, nous disons en français *périr*, *passer*, *trépasser*, *décéder*, *s'endormir*, *rendre son âme à Dieu*, etc., simplement même *partir* ou *s'en aller*; en gotique on disait *usqiman*, comme en allemand *vergehen*, *erblassen*, *verbleichen*. Ces expressions adoucies donnent à l'image de la mort un aspect moins pénible.

Le nombre et la nature des mots choquants varient suivant les milieux et les temps. Dans un siècle de politesse, où les femmes donnent le ton à la société, il y en a naturellement un plus grand nombre. On arrive à restreindre de plus en plus le vocabulaire, à parler par allusions; et, comme il faut toujours à l'occasion trouver des mots pour les choses, on est conduit à renouveler le vocabulaire.

Les médecins ont renoncé depuis quelque temps à employer le mot *opération*, que l'usage a rendu brutal et qui fait peur. Le malade se représente aussitôt des instruments effrayants, des linges tachés de sang, un corps tordu par la souffrance. Le mot *opération* est victime des images qu'il évoque. On tend à le remplacer par *intervention*, qui est plus frais, plus discret, plus vague aussi, et qui n'inquiète pas le client.

L'euphémisme n'est qu'une forme polie et cultivée de ce qu'on appelle l'interdiction de vocabulaire (voir p. 216). Il arrive fréquemment chez les sauvages que les mots aient un caractère mystique, qui les préserve d'être employés par certains individus. Nous n'avons guère dans nos langues européennes de pareils cas d'interdiction. La civilisation a étouffé ces restes de barbarie. Mais en remontant dans l'histoire des langues les plus civilisées, on rencontre des faits d'interdiction aussi nets que dans les langues sauvages (1).

(1) MEILLET, *Quelques hypothèses sur les interdictions de vocabulaire dans les langues indo-européennes* (1906).

Chez beaucoup de peuples, la gauche est le côté de la magie, le côté des pouvoirs occultes qu'il n'est pas bon d'éveiller. Aussi le nom de la gauche a-t-il été souvent frappé d'interdit. Le résultat de cette interdiction, c'est qu'il a fallu, pour désigner la gauche, employer des périphrases ou des métaphores. Aussi, tandis que la plupart des langues indo-européennes ont conservé pour désigner la droite un mot identique, elles présentent pour désigner la gauche des mots très variés, limités le plus souvent à une ou deux langues, et qui ont été exposés dans ces langues mêmes à être à leur tour éliminés et remplacés.

La marque la plus sûre de l'interdit qui frappait certaines idées ou certains objets est dans l'existence de métaphores (par exemple *εὐφρόνη* « la bonne conseillère » ou *ἄβροτη* « celle où il n'y a personne » pour la « nuit »). Mais on la trouve aussi dans la variété des termes qui servent à les désigner (1). Il y a en irlandais une douzaine de noms pour l'ours et autant pour le saumon : ce sont deux animaux, on le sait par ailleurs, que l'imagination populaire avait faits tabous. En général, les animaux que l'on chasse sont investis de pouvoirs magiques; nombreux sont les tabous des chasseurs. Aussi les animaux sauvages sont-ils souvent désignés par des synonymes.

L'interdiction de vocabulaire n'a pas seulement pour effet de substituer un mot à un autre, mais encore de déformer les mots existants. En changeant ou en déplaçant une lettre, on atténue ce que le mot a de malséant ou de dangereux, sans diminuer pour cela sa valeur sémantique. Chacun comprend immédiatement de quoi il s'agit. Le voile ne dissimule que les côtés choquants ou les nuances impudiques; il laisse transparaître les grandes lignes et la couleur générale du mot. Dans beaucoup de langues, les jurons subissent une déformation conventionnelle, qui permet de les introduire dans la meilleure société; ainsi *bigre* ou *fichtre*. On dit : *palsambleu*, *parbleu*,

(1) RENAN, CX, p. 142

pargnieu, pardienne au lieu de *par le sang de Dieu* ou *par Dieu*.

Les noms de défauts et d'infirmités étant particulièrement exposés aux interdictions, on ne doit pas s'étonner que d'un même radical désignant un défaut physique le germanique ait tiré trois mots différents en modifiant les éléments phonétiques; le gotique a conservé les trois mots : *daufs*, *bauf̃s* et *dumbs*, appliqués à la surdité, à la mutité et à la sottise (l'allemand n'en a plus que deux : *taub* et *dumm*). Il s'agit d'un même radical dont il s'est conservé un dérivé dans le grec τυφλός « aveugle » (voir p. 240).

Il y a une racine qui présente, dans les diverses langues indo-européennes, au sens de « fond, profondeur », d'où « monde », des déformations singulières. On en compte jusqu'à huit ou neuf types, qui ne diffèrent entre eux que par l'application des lois bien connues de dissimilation, d'assimilation ou de métathèse et par l'emploi de l'infixe nasal. C'est la famille à laquelle appartiennent le grec ἄβυσσος et πυθμήν, le latin *mundus*, l'irlandais *domun* et le gallois *annwfn*, le vieux slave *dŭno*, etc. Il n'est pas douteux que les altérations de cette racine ne soient dues à des causes religieuses; le mot qui désignait le fond et par extension le monde était de ceux que frappait l'interdiction; on évitait de le prononcer; et pour le faire entendre sans danger, on lui faisait subir des altérations qui le rendaient inoffensif tout en le laissant intelligible (1). Il est très remarquable que ces altérations sont d'un type normal dans le langage; elles se ramènent simplement aux divers changements qu'on a ci-dessus appelés combinatoires (voir p. 74). On dirait qu'en prononçant le mot en question la langue a fourché; mais la faute est ici volontaire. C'est l'utilisation, à des fins mystiques ou de bienséance, du lapsus et de la contrepétterie (2).

(1) VENDRYES, VI, t. XVIII, p. 308.

(2) On trouvera dans CADIÈRE, LVIII, p. 30, des exemples de déformation analogue, dus à la bienséance et à la politesse.

*
* *

Parmi les causes sociales qui renouvellent les vocabulaires, il faut tenir compte du genre d'activité auquel se livrent ceux qui parlent. Les mots qui se rapportent à l'activité (intellectuelle ou manuelle) des groupes sociaux sont dits mots de civilisation.

Toutes les fois qu'un progrès quelconque est réalisé dans l'industrie humaine, ce progrès se traduit par l'emploi d'instruments ou de procédés nouveaux, auxquels correspondent autant de créations de nouveaux mots.

Les transformations de l'outillage se reflètent naturellement dans le vocabulaire. Le germanique commun avait pour désigner le pain un mot qui est attesté à la période ancienne de chacun des dialectes, et qui est en gotique *hlaifs* (génitif *hlaibis*). C'était un mot fort important, comme l'objet qu'il désigne. Il a été emprunté par les Litvaniens et par les Slaves. Son importance en germanique même est attestée par les composés qu'on en a tirés : vieil-anglais *hláfweard* « gardien du pain » (aujourd'hui *lord*), *hlæfdige* « celle qui pétrit le pain » (aujourd'hui *lady*), vieux-norrois *witandahalaiban* « au maître du pain » (sur une inscription runique). Mais ce mot désignait le pain sans levain. Le jour où l'on apprit à faire lever la pâte, il fallut désigner d'un nouveau nom le résultat d'un nouveau procédé de panification. C'est le *brôt* du vieux-haut-allemand, le *braud* du vieux-islandais, un mot qui n'existe pas en gotique et qui est encore à peine attesté en vieil-anglais. Dans les langues germaniques modernes, les deux mots concurrents sont restés; mais le plus jeune est le plus important : c'est le *Brot* de l'allemand, le *bread* de l'anglais; l'autre est à demi-poétique ou ne s'est conservé qu'avec une acception spéciale; c'est *loaf*, pl. *loaves* en anglais, et *Laib* en allemand, qui désignent la « miche ». La création d'un mot nouveau ne détruit pas nécessairement l'ancien, mais le rejette souvent dans une partie spéciale du vocabulaire.

Le nom du cheval s'est renouvelé dans la plupart des langues indo-européennes. Le vieux mot attesté encore à la date la plus ancienne du sanskrit (*açvas*), du grec (*ἵππος*), du latin (*equus*), du celtique (irl. *ech*) et du germanique (got. *aihva*), n'a subsisté dans aucun des dialectes issus de ces langues. Le sanskrit classique dit déjà *hayas* ou *ghotah* (*ghotakas*) ; en grec moderne on dit *ἄλογον* ; le français remplace *equus* par *cheval* ; les langues celtiques ont *marc*, *gearran*, *capall* en irlandais, *amws*, *ceffyl*, *gorwydd* en gallois, *marc'h*, *ronsé*, pl. *kezek* en breton ; l'allemand oppose *Pferd* à l'anglais *horse*, deux mots nouveaux en germanique. Le baltique et le slave se sont créés de même des mots différents qui leur sont particuliers : lituanien *arklys* ou *žirgas*, slave *lošadi* ou *konī*. L'arménien a fait de même ; il dit : *arivar*. C'est une transformation générale. On ne peut l'expliquer en invoquant des raisons magiques qui auraient frappé le vieux mot d'interdit. Le renouvellement peut tenir au fait qu'il y a des chevaux de diverses races et que, chez des peuples qui pratiquent l'élevage, il est important de distinguer chacune d'entre elles. Mais cette raison ne suffit pas ; car le chien, qui représente aussi des espèces fort variées, a un nom beaucoup plus stable : nous disons encore *chien*, comme l'allemand *Hund*, l'anglais *hound*, le breton *ki*, le lituanien *szū* et l'arménien *jun*, qui sortent tous d'un même prototype. Si le nom du cheval a été à peu près partout renouvelé, c'est que l'animal sert à de nombreux usages : il y a le cheval de selle et le cheval de trait, le cheval de labour et le cheval de guerre. Ces emplois différents se sont exprimés dans les différentes classes sociales par des mots particuliers. Ainsi en grec ancien *παρήγορος* désigne le cheval de volée ou de main. Même dans l'usage militaire le cheval comportait plusieurs noms répondant à divers usages : le *destrier* n'est pas le *palefroi*. Dans l'Allemagne du moyen âge nombreux sont les noms du cheval, et ce sont tous des mots récents : *môr* (du latin *maurus*), *pâge* (du lat. *paganus*), *burdihihin* (du lat. *bur-*

du), *soumâri* (du lat. *sagmarius*) et enfin *pferid* (du lat. *paraueredus*), déjà cité. Il y a opposition complète entre le nom du cheval, si sujet à renouvellement, et celui du bœuf et de la vache qui a survécu presque partout sans changement (grec *βοῦς*, lat. *bos*, all. *Kuh*, angl. *cow*, irl. *bó*, etc.), parce qu'en dehors de la production du lait, le bœuf et la vache sont astreints aux mêmes travaux et rendent les mêmes services. Toutefois il y a lieu de signaler la création de termes spéciaux pour désigner dans certaines langues l'animal comme viande de boucherie : anglais *beef*, allemand (partiellement au moins) *Rind*.

La multiplicité des emplois entraîne la création de mots différents. En dehors des expressions plus ou moins argotiques qui désignent le numéraire (voir p. 254), nous avons en français un grand nombre de mots pour désigner l'argent que touche chaque catégorie sociale : les *gages* d'un domestique, le *traitement* d'un fonctionnaire, la *solde* d'un officier, le *prêt* d'un soldat, les *appointements* d'un employé, les *honoraires* d'un médecin ou d'un avocat, les *émoluments* d'un officier ministériel, le *salaire* d'un ouvrier, la *paye* d'un journalier, les *rentes* d'un rentier, les *dividendes* d'un actionnaire, l'*indemnité* d'un parlementaire, les *mensualités* d'un journaliste, le *casuel* d'un curé, le *secours* d'un indigent, les *feux* d'un acteur, etc., sans parler de mots plus vagues comme *rétribution*, *subvention*, *gratification*, *allocation*, etc. Dans ce vocabulaire si varié se reflète la complexité de notre société actuelle. En revanche, les mots *épices* (d'un juge) ou *bénéfice* (d'un abbé), qui ne représentent plus rien aujourd'hui, ont perdu le sens qu'ils avaient sous l'ancien régime.

Le lituanien, langue d'un peuple rural, n'a pas moins de cinq mots pour désigner la couleur grise. Mais ces mots ne sont pas synonymes, puisqu'ils s'appliquent chacun à des objets différents : on dit *pilkas* de la laine et des oies, *szirmas* ou *szirvas* des chevaux, *szėmas* des bovidés, *žilas* des cheveux (de l'homme)

et des animaux domestiques autres que les oies, les chevaux et les bovidés. Les autres noms de couleur, pour être moins variés, présentent cependant des oppositions analogues : en parlant des bovidés, on dit *žalas*, « rouge », au lieu de l'habituel *raudonas*; *dwyilas* « noir », au lieu de *jūdas*, etc. Et il y a pour la notion de « tacheté, bigarré » presque autant de mots que de catégories d'animaux. Cela suppose des gens spécialisés dans l'élevage et pour qui la couleur de la robe a une grande importance. Il y a tendance dans chaque catégorie d'éleveurs à créer un vocabulaire de noms de couleur spécial aux animaux dont ils s'occupent. La langue commune bénéficie finalement des résultats de la segmentation que les langues spéciales ont créée.

A toutes les époques où l'aristocratie, formant une caste fermée, menait la vie de salon et se piquait de beau langage, il s'est constitué un vocabulaire noble dont tout mot roturier était exclu. « A esprit égal, dit Duclos (1), ils (les gens de cour) ont un avantage sur le commun des hommes, c'est de s'exprimer en meilleurs termes et avec des tours plus agréables. » Ce vocabulaire choisi, qui permettait de distinguer immédiatement à quelle classe appartenait l'interlocuteur, nous apparaît aujourd'hui comme un ensemble fixé, donnant l'impression du complet et du définitif. En réalité, ce vocabulaire était fait au jour le jour de locutions fugitives écloses un matin et destinées parfois à mourir le soir : elles naissaient d'une allusion, d'un trait d'esprit, d'un événement puéril auquel les gens de la société se trouvaient mêlés.

Nous connaissons en partie ce vocabulaire d'actualité par ce que les écrivains nous en donnent, généralement pour s'en moquer. Molière en 1659, dans ses *Précieuses ridicules*, fait une satire du langage affecté des salons de son temps. Boursault, en 1694, dans ses *Mots à la mode* et d'Allainval, en 1728, dans son *École des bourgeois*, se moquent à leur tour du langage

(1) *Considérations sur les mœurs*, 5^e édition, Paris (1767), p. 211.

précieux de leurs contemporains. Les trois vocabulaires sont différents. Et nous apprenons, en les parcourant, avec quelle rapidité la fortune de certains mots croît et décline. La Madame Josse de Boursault n'a que le mot « joli » à la bouche ; et elle substitue partout le mot « gros » au mot « grand » (1). Cette mode fit fureur un moment ; un court moment toutefois, car l'avocat Brice, frère de Madame Josse, comme elle fêru du langage de la cour, mais mieux averti qu'elle, doit lui rappeler que le mot a fait son temps :

Laissez mourir en paix un mot agonisant ;
Hors chez quelques laquais qu'il est en étalage,
En aucun lieu du monde il n'est plus en usage...
Gros est un mot proscrit, ma sœur...

Le difficile en pareille matière, quand on ne vit pas dans le milieu, est de se tenir exactement au courant de ce qui s'y dit. Combien de gens, qui se piquent de parler la « langue du boulevard » et d'avoir « l'esprit parisien », ne sentent pas que les mots qu'ils continuent à employer sont déjà des mots de l'an passé. M. Homais, pharmacien à Yonville, disait *faire florès*, *turne*, *bazar* ou *Breda-street* et *je me la casse* pour « je m'en vais », à un moment où ces locutions avaient perdu sur le boulevard l'attrait de la nouveauté.

Le langage de la galanterie est un de ceux qui se renouvellent le plus vite. Mais dans les variations qu'il présente on retrouve sans peine le reflet de l'évolution des mœurs et l'on doit, pour l'interpréter, tenir compte des rapports sociaux entre les sexes. Aux époques de richesse et de luxe, où il se trouvait une aristocratie élégante qui pouvait donner tous ses soins à l'amour et en faire son passe-temps habituel, il s'est créé à l'intérieur du langage aristocratique un vocabulaire spécial relatif aux choses de la galanterie. Ainsi chez nous au moyen âge, dans

(1) BRUNOT, *LVII*, t. IV p. 222.

les cours princières du Midi d'abord, du Nord ensuite. Au xvii^e siècle, plusieurs vocabulaires galants se sont succédé depuis l'hôtel de Rambouillet avec sa carte du pays de Tendre jusqu'aux salons de Sceaux, chez le duc du Maine, et jusqu'aux réunions du Temple, chez les Vendôme.

Il a passé beaucoup de ces vocabulaires dans la littérature du temps : la *gloire* et les *soins*, les *appâts* et les *feux*, les *cruautés*, les *rigueurs*, les *alarmes*, et tant d'autres termes qui ont pour nous aujourd'hui un air comique et vieillot à la fois. Nous les considérons en bloc comme représentatifs de ce langage galant, dont un Racine même n'a pas su toujours se garder. Mais en fait, ils ne sont pas tous contemporains ; chacun a eu son histoire propre, sa période de succès et son déclin. Aujourd'hui, où il n'y a plus d'aristocratie constituant une caste à part dans la nation, et où l'extension du demi-monde a rendu les usages de la galanterie accessibles à toutes les classes sociales, il y a bien encore sans doute une langue de l'amour, mais une sorte de langue commune qui emprunte son vocabulaire aux argots ou jargons de tous les milieux ; il n'y a plus une langue de la galanterie, parce que la galanterie n'est plus l'apanage d'une certaine classe.

Nous sommes ainsi conduits à faire entrer en ligne de compte dans les transformations du vocabulaire l'influence des divers parlers les uns sur les autres. Tel mot français courant vient de la langue des casernes ; on a été l'y chercher parce qu'il était plus expressif et marquait plus énergiquement que tout autre ce qu'il voulait dire. Tel autre a été emprunté à la langue des salons. Il y a aussi des cas où une langue étrangère, par le prestige qu'elle exerçait, a imposé à une langue voisine un renouvellement, partiel au moins, du vocabulaire. Ainsi s'explique la présence d'un si grand nombre de mots latins dans certaines langues comme le bretonique ou le vieux-haut-allemand. Ces mots ne représentent pas toujours une idée ou un objet nouveaux ; ils se sont souvent substitués à un mot

que la langue barbare employait ; mais le prestige assurait au mot latin la prééminence. Le prestige est dans le renouvellement des vocabulaires une dernière cause sociale qu'on ne doit pas oublier (cf. p. 333).

*
**

Les procédés linguistiques par lesquels le renouvellement s'effectue se laissent ramener aisément à quelques types généraux. Les ressources que les langues tirent d'elles-mêmes ne sont pas inépuisables. Quand on a par spécialisation affecté à un usage particulier un mot général ou détourné le sens propre d'un mot par métaphore ou par métonymie, on a fait tout ce qui est possible en se tenant dans les limites du vocabulaire de la langue. Ce ne sont là que des créations de sens.

Les procédés de la dérivation et de la composition augmentent considérablement les possibilités de renouvellement, en permettant de créer des mots. Le dérivé, une fois créé, est senti comme un mot nouveau et s'adapte immédiatement à l'objet auquel il est destiné. Ainsi *bottine* a pris un sens tout différent de *botte* ; *chausson*, *chaussette* et *chaussure* n'ont rien de commun, quant au sens, ni entre eux, ni avec leur simple *chausse*. Il en est de même des mots composés, dont les éléments s'unissent instantanément pour n'éveiller plus dans l'esprit qu'une seule représentation.

Lorsqu'il s'agit d'un objet nouveau, un procédé fréquent consiste à donner à l'objet le nom de son inventeur, de celui qui l'a propagé, qui le vend ou qui a contribué d'une façon quelconque à son succès. Nous devons à ce procédé bien des mots français : *calepin*, *guillemet*, *barème*, *godillot*, *quinquet*, *catogan* (emprunté de l'anglais, mais issu du procédé en question), *bottin*, *poubelle*, *gibus*, *pépin*, *riflard*, *silhouette*, *fontange*, etc. L'emploi du procédé ne suppose pas toujours l'invention d'un objet nouveau ; il s'applique également à un

objet connu de longue date, dont le nom, pour une raison quelconque, a besoin d'être renouvelé.

Si tous ces moyens ne suffisent pas, on a recours à l'emprunt. On s'adresse aux vocabulaires voisins, qui peuvent appartenir d'ailleurs à des langues de nature très diverse : ainsi on emprunte aux patois, aux argots, aux langues provinciales, aux langues étrangères ; l'emprunt est toujours déterminé par des circonstances spéciales qui imposent ou règlent le choix.

Les mots de civilisation sont particulièrement exposés à être empruntés ; ils sont transportés en même temps que l'objet qu'ils désignent ; l'objet leur sert de véhicule et les entraîne parfois très loin ; *rem uerba sequuntur*. En faisant le compte des mots empruntés au latin par les peuples septentrionaux, Bretons, Irlandais, Anglo-Saxons, Allemands, Baltes, Slaves, on s'aperçoit que ce sont à peu près les mêmes ; et parmi ces mots un bon nombre avaient déjà été empruntés par les Latins aux Grecs (1). On peut poser en principe que, lorsqu'un mot est sorti des frontières de sa langue, il a des chances de beaucoup voyager ; car il n'est appelé à l'étranger que parce qu'il désigne quelque objet nouveau, spécial au pays dont il vient ; et il est dès lors naturel de s'attendre à le voir pénétrer partout où l'objet nouveau est recherché.

En plus des vocabulaires voisins, beaucoup de langues ont à côté d'elles un réservoir spécial où elles puisent à volonté ; c'est le réservoir des langues savantes, des langues mortes. Le latin a fourni de tout temps aux langues occidentales de l'Europe une ressource pour renouveler leur vocabulaire. Notre vocabulaire français regorge de mots latins, introduits au fur et à mesure des besoins nouveaux et modifiés seulement dans leur forme d'après certains principes de correspondance, dont nous conservons le sentiment. Le latin a fourni de même à l'anglais

(1) Voir J. LOTH, **LXXXIX** ; VENDRYES, *De Hibernicis vocabulis quae a Latina lingua originem duxerunt*, Paris 1902, et F. KLUGE, *Vorgeschichte der altgermanischen Dialekte*, 2^e éd., Strasbourg, 1897, p. 333.

des ressources abondantes, beaucoup moins à l'allemand, qui se suffisait à lui-même avec la riche variété de ses vocabulaires dialectaux et où le procédé de la composition permettait d'augmenter considérablement le nombre des mots. Le grec a servi de réservoir aux langues slaves, et notamment au russe, qui avait en outre, pour renouveler son vocabulaire, les ressources permanentes du vocabulaire vieux-slave, maintenu en contact par l'influence de l'Église (v. p. 314).

Il y a tant de facilités à renouveler un vocabulaire que certaines langues en ont abusé. On a reproché à l'anglais les excès de son vocabulaire, encombré de synonymes, que l'usage rejette rapidement, et toujours porté à en demander de nouveaux à son fournisseur habituel, le latin, sans parler des fournisseurs d'occasion que sont pour lui les langues étrangères. Le français non plus n'est pas sans reproche pour l'empressement qu'il met à adopter des mots nouveaux, quand les vieux, parfaitement vivaces, suffisaient à l'expression. C'est l'inconvénient d'une situation privilégiée, où l'on peut presque à volonté emprunter ce qui manque, même pour un usage momentané.

Dans ces conditions, il est bien rare, parce que bien inutile, qu'une langue se forge des mots de toutes pièces en combinant des jeux de phonèmes. Tout au plus se hasarde-t-elle à modifier le rapport des éléments phonétiques d'un mot. Le procédé est bien connu par l'argot (voir p. 299) ; mais l'argot déforme, il ne crée pas. La création est extrêmement rare (1). Si l'on en cite çà et là quelques exemples, ce ne sont que des curiosités : tels le mot *gaz* inventé au XVIII^e siècle, le mot *rococo*, ou le mot *félibre* (2) ; tels de nos jours certains noms de produits, de denrées ou d'instruments, comme le mot *zodak*, sorti tout armé du cerveau de son inventeur. On ne saurait fabriquer un

(1) JESPERSEN, **CXXXIII**, chap. V et VI. Voir R. M. MEYER, **XXX**, t. XII, 257.

(2) DARMESTETER, **LXIII**, t. I, p. 23 ; G. PARIS, *Penseurs et poètes*, p. 94 ; mais cf. JEANROY, **XVIII**, t. XXXIII, p. 463.

certain nombre de mots de ce genre sans danger pour la clarté. Ces mots ont tout juste la valeur d'un nom propre qui n'éveille aucune idée précise dans l'esprit si l'on ne connaît pas la personne qui le porte. Il faut qu'ils soient entourés d'un contexte qui leur serve de commentaire explicatif. On ne peut donc en augmenter le nombre qu'avec précaution. Mais en outre ils sont très difficiles à faire. Rien de plus embarrassant que de créer un mot, sans se laisser guider par les procédés habituels de dérivation ou de composition de la langue qu'on parle. En fait, il y a toujours quelque chose qui dirige le choix (1). On a prétendu avec vraisemblance que le mot *gaz* contenait un souvenir du mot *Geist* « esprit »; nous n'aurions donc affaire ici qu'à la déformation d'un mot existant. C'est le cas aussi du mot *jingo*, qui sortirait, dit-on, d'une forme de juron, *by jingo*, substitué à *by jove*, lui-même un euphémisme du jargon des étudiants d'Oxford. Quant aux mots tels que *rococo* ou *kodak*, ils ont une valeur expressive indéniable. Ce sont des onomatopées; ils rentrent dans une catégorie, dont les principes et l'organisation sont aujourd'hui fixés (2). Le mot *kodak* fait image, une image auditive : on croit entendre le dé clic du mécanisme qui ouvre et ferme l'appareil. Le créateur du mot a-t-il senti cette valeur et voulu faire de l'harmonie imitative? C'est possible, mais ce n'est pas nécessaire. Il y a toujours un accord inconscient qui s'établit entre les sons et les choses. L'impression produite par un mot inconnu peut varier beaucoup d'un sujet à l'autre, mais il y a toujours plus ou moins impression; la différence se mesure au degré de sensibilité, d'imagination ou seulement de nervosité du sujet. En baptisant d'un nom forgé de toutes pièces un objet quelconque, nous ne pouvons pas ne pas être inconsciemment guidés par des correspondances subjectives entre les sons et l'objet. Un

(1) RENAN, CX, p. 147.

(2) GRAMMONT, *Onomatopées et mots expressifs*, dans XVII, t. XLIV, p. 97.

mot tel que *kodak* est d'ailleurs conforme aux règles du langage onomatopéique : les consonnes ont la juste articulation, et les voyelles le timbre imposé par les lois mêmes de M. Grammont. Il est si bien formé qu'on se demande s'il eût pu l'être autrement. Le faculté de créer des mots nouveaux n'est probablement qu'une illusion. Cette conclusion nous ramène au grand principe de l'évolution linguistique suivant lequel les langues procèdent par transformations d'éléments existants et non par création.

QUATRIÈME PARTIE

CONSTITUTION DES LANGUES

CHAPITRE PREMIER

LE LANGAGE ET LES LANGUES

L'analyse que nous avons faite jusqu'ici des différentes parties du langage n'en peut donner qu'une idée fragmentaire et incomplète. C'est artificiellement que nous avons distingué les trois éléments auxquels les chapitres précédents sont consacrés, les sons, les formes grammaticales et les mots. Si différents qu'ils paraissent, ils sont intimement liés les uns aux autres, ils n'existent pas séparément. Ils se fondent en cette unité qu'est le langage lui-même. Le linguiste n'a donc pas terminé sa tâche lorsqu'il a procédé à l'analyse de ces éléments. Il lui reste à étudier comment ils se comportent lorsqu'ils sont réunis, en un mot comment fonctionne le langage.

Mais lorsqu'on entreprend de faire une théorie générale du langage, il faut se garder d'un double danger. Par une de ces antinomies linguistiques qu'a étudiées Victor Henry (1), le langage est à la fois un et multiple; il est le même chez tous les peuples et pourtant il se diversifie à l'infini dans tous les êtres qui parlent.

Il est manifeste que deux individus ne parlent jamais exactement de la même façon. Pour le phonéticien, qui ne peut observer le langage que dans les particularités individuelles, le

(1) LXXXIII, p. 5 et suiv.

langage est limité à l'individu. Et ce n'est pas le moindre défaut de la phonétique descriptive que de restreindre la linguistique à l'étude de faits individuels. Aux yeux de celui qui veut découvrir dans le langage le reflet des sentiments, des émotions, des passions de l'âme, ce ne sont guère aussi que des faits individuels qui apparaissent. Un symbole, dès qu'il est admis par convention, a une valeur générale. Mais les actions particulières d'où résultent les symboles et par lesquelles les symboles s'annoncent en quelque sorte à l'état naissant ne peuvent être saisies qu'isolément dans des manifestations individuelles. Bien qu'il soit inexact de croire que les innovations linguistiques partent d'un individu, il n'en est pas moins vrai que chaque individu introduit dans le langage une certaine part d'innovation qui lui est propre. Il n'est donc pas si faux de prétendre qu'il y a autant de langages différents que d'individus.

Mais il n'est pas faux de prétendre non plus qu'il n'existe qu'un langage humain, identique en son fond sous toutes les latitudes. C'est bien l'idée qui se manifeste dans les tentatives de linguistique générale. On essaie de formuler des principes qui s'appliquent à toute sorte de langage. En réalité, le système phonétique obéit chez tous les peuples aux mêmes lois générales; les différences que l'on constate de l'un à l'autre résultent de circonstances particulières. L'expression morphologique présente sans doute beaucoup de variétés; mais les trois ou quatre types principaux auxquels ces variétés se ramènent n'ont rien en soi d'absolu, puisqu'on les voit dans l'histoire se transformer les uns dans les autres. Aussi bien aucun ne suffit-il à caractériser le langage d'aucun être humain. Quant au vocabulaire, il repose sur le principe qu'à un certain groupe de phonèmes on associe une certaine notion; ce principe est le même partout et vaut pour le langage en général.

Une théorie générale du langage se heurte donc dès d'abord à cette difficulté que le linguiste ne sait quelle limite fixer à son étude et qu'il reste ballotté de la considération de l'individu

à celle de l'espèce entière. Toutefois cette difficulté s'atténue aussitôt que l'on essaie de se représenter le langage non plus comme une abstraction, mais comme une réalité. Le langage, étant un moyen d'action, a une destination pratique; il faut donc, pour bien le comprendre, étudier les rapports qui l'unissent à l'ensemble de l'activité humaine, à la vie.

Il a été question déjà de la vie du langage. Tout en reconnaissant ce que cette métaphore a d'inexact et d'ambigu, on peut cependant l'utiliser à titre d'hypothèse pour orienter la recherche ou rendre plus commode l'exposé didactique. Mais les données sur lesquelles nous avons opéré jusqu'ici n'étaient que des abstractions, créées par l'esprit du linguiste; et c'est presque un abus de parler de vie du langage pour désigner ce qui est justement dépourvu de vie, les sons, les formes grammaticales et les mots. La vie dont nous nous occupons maintenant, c'est l'ensemble des conditions dans lesquelles se meut l'humanité, c'est la réalité dans son infini développement. Que le langage participe à la vie ainsi entendue n'est que trop évident. Mais alors nous n'avons plus devant nous un système théorique de principes abstraits. Nous sommes en présence des langues qui se parlent de façon très variée sur la surface du globe.

Il y a cette différence entre le langage et les langues, que le langage est l'ensemble des procédés physiologiques et psychiques dont l'être humain dispose pour parler, tandis que les langues représentent l'utilisation pratique de ces procédés. Pour arriver à la définition du mot *langue*, il faut donc sortir du cadre des chapitres précédents et étudier le rôle que joue le langage dans les sociétés humaines organisées.

*
*
*

L'idée qui se présente d'abord à l'esprit est de mettre en rapport le langage et la race. Le seul grand manuel qui existe de

linguistique générale, celui de Friedrich Müller (1), est même bâti sur cette idée. On y passe successivement en revue les langues des peuples à cheveux crépus et celles des peuples à cheveux plats; c'est en fonction des caractères ethniques que se fait le classement des langues. Il n'est rien de plus étrange pour le lecteur que cette disposition; mais le principe, chose plus grave, n'en résiste pas à l'examen. Les jugements sur les races doivent toujours être entendus avec beaucoup de restrictions (2). Quel que soit le rôle qu'aient joué les changements de race dans les changements de langue, on ne peut établir de liens nécessaires entre les deux notions. Il ne faut pas confondre les caractères ethniques, qui ne peuvent s'acquérir qu'avec le sang, et les institutions — langue, religion, culture — qui sont des biens éminemment transmissibles, qui se prêtent et qui s'échangent (3). Nous voyons, en jetant un coup d'œil sur une carte linguistique de l'Europe actuelle, que sous l'uniformité d'une même langue se dissimulent des races fort mêlées. Un nègre ou un Japonais élevé en France dans les mêmes conditions qu'un petit Français parle le français comme un indigène. Ce fait suffit à rendre vaine toute tentative pour accorder la langue et la race.

Disons-nous du moins qu'à chaque langue correspond une certaine mentalité? La psychologie des peuples parle d'une mentalité française et d'une mentalité allemande; la différence qui les sépare doit se traduire dans le langage, s'il est vrai que le langage n'est que l'expression de la mentalité. Ce raisonnement, inattaquable en principe, est malaisé à vérifier et se heurte dans la pratique à de nombreuses objections.

Il faut d'abord se garder de conclure d'une mentalité différente à un cerveau différent. Ce serait introduire à nouveau la notion de race dans une question de psychologie. Même en opposant un nègre à un blanc, nous n'avons aucune raison de croire

qu'à la couleur de la peau ou à la forme des lèvres corresponde un cerveau particulier, qui produirait une pensée différente de la nôtre.

En tout cas, le même raisonnement ne pourrait s'appliquer à des individus de race blanche, qui n'ont entre eux aucune différence ethnique essentielle. On sait que la couleur des yeux ou des cheveux, le teint de la peau, la forme du crâne ne fournissent pas de critérium pour distinguer, ethniquement parlant, un Allemand d'un Français, à plus forte raison linguistiquement. Et pourtant, il n'est pas douteux qu'il y a chez les deux peuples une mentalité différente, des goûts, des habitudes, des tempéraments nationaux. Mais ces tempéraments nationaux ont tout l'air, comme les langues elles-mêmes, d'être des effets et non des causes. Il est aussi arbitraire de faire sortir la langue de la mentalité que la mentalité de la langue. Toutes deux sont le produit des circonstances; ce sont des faits de civilisation.

Cette conclusion n'est pas faite pour décourager ceux qui tentent de réunir les deux notions. Car langue et mentalité pourraient être le produit de causes identiques et présenter les mêmes caractères sans sortir l'une de l'autre. Si la langue est la marque distinctive d'une certaine forme de pensée, une analyse comparée des langues devrait conduire à une psychologie des races. C'était l'idée de Herder dans son traité sur l'origine du langage; ce fut celle de Guillaume de Humboldt et de Steinthal. De nos jours, un autre linguiste allemand, F.-N. Finck, a repris l'idée de Herder en essayant de la compléter (1). Suivant lui, on ne devrait considérer les langues que comme des actes traduisant l'esprit des peuples. Les langues ne seraient que des représentations et n'offriraient aux yeux du psychologue aucune réalité tangible. Ce serait une illusion de les étudier comme des réalités. Il faudrait leur appliquer

(1) CLXXXV. Voir aussi BYRNE, CXXXI t. I, p. 45.

(2) E. RENAN, CXI, p. XV. — (3) WHITNEY, CXXIX, p. 231.

(1) CLX.

une méthode toute subjective, partir non pas de la langue, qui n'est qu'un résultat, mais de l'esprit, qui crée la langue. Cette méthode est celle qui convient le mieux à l'étude de certains produits de l'activité psychique comme les croyances populaires. C'est également par elle que l'on étudie la peur, le rêve, ou la foi. Nous voilà loin de la linguistique.

On peut répondre à Finck qu'une langue est tout de même une réalité (1). Par sa phonétique et par sa morphologie, une langue a une existence propre, indépendante des dispositions psychiques du sujet parlant. La langue s'impose à ce dernier comme un organisme tout préparé, comme un outil qu'on lui met en main. Il s'en sert pour des fins variées : il l'emploie à des besognes vulgaires ou il en tire des effets de virtuosité. Mais c'est toujours le même instrument, et le rôle du linguiste est justement d'étudier ce que cet instrument possède d'essentiel et de permanent. Par suite, la méthode objective que Finck combat est parfaitement applicable à la linguistique, et le langage peut être étudié indépendamment de la mentalité.

Il n'est pas sûr d'ailleurs que les causes qui agissent sur la langue produisent sur la mentalité des effets symétriques. Les parties essentielles et permanentes de la langue se transforment en vertu de principes auxquels la mentalité n'a aucune part. C'est même là ce qui a donné lieu à l'hypothèse d'une vie du langage, indépendante de toute vie psychique, physiologique ou sociale. En fait, les différences que l'on constate à un moment donné de l'histoire entre les langues de deux peuples, même de peuples dont les langues sont parentes, s'expliquent par des actions purement linguistiques dans le développement de chaque langue et par suite ne permettent aucune conclusion sur la mentalité des peuples.

Cette observation s'applique aux caractéristiques les plus frappantes qui puissent distinguer deux langues. L'ordre des

(1) MEILLET, II, t. X, 664.

mots, par exemple, est un procédé très significatif; par ses racines il plonge, semble-t-il, dans le tréfonds de la conscience linguistique, puisqu'on le trouve à l'origine de la préparation de l'image verbale. Mais nous savons que la structure d'une phrase en allemand, en irlandais ou en arménien moderne résulte de transformations morphologiques spéciales à ces langues (cf. p. 170); l'historien, en remontant dans le passé, découvre dans la constitution de syntaxes très différentes l'action de lois internes qu'explique le développement de chacune des langues.

On oppose volontiers, et avec raison, les langues qui pratiquent la composition à celles qui usent au contraire du procédé de la dérivation, le grec au latin, ou l'allemand au français. Ce sont encore en apparence deux types de mentalité différents, puisque dans un cas l'esprit, après avoir décomposé la représentation, en exprime par le menu les éléments qui résultent de l'analyse, tandis que dans l'autre il n'indique qu'un des aspects de la représentation, laissant à l'auditeur le soin de suppléer les autres. Mais en fait, les deux procédés résultent d'habitudes plus ou moins développées; ils ne s'excluent d'ailleurs jamais l'un l'autre et leur emploi dans chaque langue n'est qu'une question de plus ou de moins. Il suffit que dans une langue un certain type prédomine à un certain moment pour que ce type soit répété dans un grand nombre d'exemplaires au cours des âges. C'est un effet direct de la concurrence des procédés morphologiques, qui ne dépend nullement de la différence des mentalités.

Car la mentalité dans les deux cas est la même. Ce n'est que l'expression qui diffère. Le fait qu'une langue dit *liber Petri* et l'autre *le livre de Pierre* n'implique pas que les peuples qui parlent ces langues conçoivent différemment les rapports d'appartenance, mais seulement qu'ils les expriment différemment. Et il y a à cette différence des raisons historiques. Vouloir saisir l'esprit du peuple par le caractère de sa langue est

une entreprise chimérique dans l'état actuel de nos moyens de recherche. Même le vocabulaire ne reflète la mentalité qu'imparfaitement. Le français n'a qu'un seul mot *louer* pour traduire deux mots allemands, *miethen* et *vermiethen*, dont les sens sont opposés. C'est une ambiguïté fâcheuse de notre langue mais inversement le verbe allemand *leihen* signifie à la fois *prêter* et *emprunter*. On connaît aussi des langues qui emploient le même mot pour dire « vendre » et « acheter » (1). Y a-t-il lieu de tirer de ces faits un indice sur la façon dont les peuples conçoivent la location, le prêt ou la vente? En aucune façon. Un vocabulaire ne rend jamais complètement tous les aspects de la pensée; il y a toujours moins de mots que d'idées, mais l'usage courant se contente de termes approximatifs, ayant le moyen par ailleurs d'éviter la double entente. C'est par le contexte que s'éclaire le sens de chaque mot; et si le contexte ne suffit pas, la langue n'est jamais embarrassée pour remédier à cette insuffisance. En fait, le français ne souffre guère de l'ambiguïté du mot *louer*, ou l'allemand du mot *leihen* pas plus qu'un Breton ne souffre de n'avoir qu'un même mot (*glas*) pour « vert » et « bleu » et de dire de la même façon que « le ciel est bleu » et « les haricots sont verts ».

A quelque partie du langage qu'on s'attache, il apparaît qu'on aurait tort d'y voir l'image d'une certaine mentalité. Cela ne veut pas dire qu'il n'y ait aucun rapport entre la mentalité et la langue. Même la langue peut modifier parfois et régler la mentalité. L'habitude de mettre toujours le verbe à une certaine place détermine une façon spéciale de penser et peut avoir une certaine influence sur la marche d'un raisonnement. La pensée française, allemande ou anglaise est dans une certaine mesure subordonnée à la langue. Une langue souple, légère, où la grammaire est réduite au minimum, laisse apparaître la

(1) Le chinois, par exemple, dit *mái* et *mài*, avec une simple différence d'intonation (GABELENTZ, *Chinesische Grammatik* (1881), § 230, cité par JESPERSEN, CXXXIV, p. 84-85).

pensée dans toute sa clarté et lui permet de se mouvoir librement; la pensée est gênée au contraire par la contrainte d'une langue rigide et pesante. Mais la mentalité de ceux qui parlent réagit, de façon à s'accommoder de n'importe quelle forme linguistique. Aussi est-il impossible de définir une langue par le tempérament ou la mentalité du peuple qui la parle. C'est en étudiant le rôle social du langage que l'on se fait le mieux idée de ce qu'est une langue.

*
* *

Il est devenu banal d'affirmer que l'homme est avant tout un être social. Un des traits par où se manifeste le mieux le caractère social de l'homme est sans doute dans cet instinct qui pousse les individus groupés à mettre immédiatement en commun les particularités qui les unissent pour s'opposer à ceux qui ne présentent pas au même point de vue les mêmes particularités.

Cet instinct est très puissant et se retrouve dans toutes les divisions de tout organisme social; il a sa source dans le fait même du groupement. Qu'un Français isolé rencontre un Persan dans une île déserte : ils oublieront chacun les différences qui les séparent et chercheront naturellement à s'unir; l'égalité dans l'isolement développera la camaraderie. Mais qu'un Persan, voyageant en France, vienne à se produire au Cours la Reine, le sentiment national, que fortifie l'existence du groupement, inspirera aussitôt à des Français la phrase célèbre : Comment peut-on être Persan? Un cavalier isolé fraternise sans peine avec un fantassin qu'il rencontre; mais dans les villes qui ont à la fois des garnisons des deux armes, on sait quelles querelles cette promiscuité engendre souvent, au point que l'autorité doit intervenir pour rétablir l'ordre. Il n'est même pas besoin d'opposer l'un à l'autre deux corps de troupe différents, dont l'occupation, le costume, le recrutement

parfois n'est pas le même. A l'intérieur d'un même régiment, dans la même caserne, il se produit fréquemment de bataillon à bataillon, de compagnie à compagnie, de chambrée à chambrée, des rivalités dont l'origine est tout simplement dans la différence de deux tours de service, de deux commandements, de deux numéros. Les moindres différences alimentent cette rivalité; on dirait que les hommes, une fois groupés, cherchent à tirer parti des circonstances les plus futiles pour affirmer leur groupement en l'opposant aux autres.

Il n'y a pas à faire intervenir un motif de vanité, provenant du sentiment d'une supériorité quelconque. L'esprit de corps, il est vrai, s'accompagne le plus souvent d'une satisfaction intime : il a une fierté qui volontiers provoque et humilie les autres. Mais ces sentiments résultent de l'esprit de corps; ils ne le créent pas. Ce qui développe l'esprit de corps, c'est l'existence du groupement. Ce groupement lui-même n'a rien de personnel et ne tient aucun compte de la valeur respective des individus. Dès qu'un intrus a pris place dans le groupe, on lui reconnaît les droits des autres : tout au plus lui inflige-t-on à son entrée l'épreuve d'une brimade, qui n'est peut-être qu'un souvenir des anciennes initiations mystiques. Enfin le groupement n'est pas réglé par des dispositions légales. Le lien qui unit ses membres n'est pas dû à une entente préalable, ni à une volonté imposée; il est simplement dans la communauté des occupations, des intérêts et des besoins; sa force est d'autant plus grande qu'il existe à côté de lui d'autres groupes ayant des occupations, des intérêts et des besoins différents.

Dans le groupe social, quel qu'il soit et si étendu qu'on le suppose, la langue joue un rôle de première importance. C'est le lien le plus fort qui unisse les membres du groupe; c'est à la fois le symbole et la sauvegarde de leur communauté. Pour affirmer l'existence du groupe, quel instrument plus efficace que la langue? Si souple, si nuancée, si fluide, se prêtant à des

emplois si variés, la langue est le moyen d'entente entre les membres du groupe, leur signe de reconnaissance et de ralliement.

Chaque membre du groupe a le sentiment qu'il parle une certaine langue qui n'est pas la langue des groupes voisins. La langue a donc une existence réelle dans le sentiment qu'ont en commun tous ceux qui la parlent. Cette définition, purement subjective en apparence, s'appuie sur le fait qu'au sentiment de la communauté de langue s'ajoute dans la conscience des sujets parlants le sentiment d'un certain idéal linguistique que chacun d'eux cherche à réaliser pour sa part (1).

Il y a comme un contrat tacite établi naturellement entre les individus du même groupe pour maintenir la langue telle que le prescrit la règle. On fait souvent, non sans raison, reposer cette règle sur l'usage. Mais l'usage n'est pas l'arbitraire; c'en est même tout l'opposé. L'usage est toujours déterminé par l'intérêt de la communauté, qui est ici le besoin d'être compris. Chacun s'oppose par suite constamment, sans le savoir et par instinct, à l'introduction de l'arbitraire dans l'usage. Quand une infraction se produit de la part d'un individu isolé, elle est immédiatement reprise; le ridicule punit assez le coupable pour lui ôter l'envie de recommencer. Pour qu'une infraction prenne force de loi, il faut que tous les membres de la communauté soient également disposés à la commettre, c'est-à-dire qu'elle soit sentie comme règle et par suite ne soit plus une infraction.

La rigueur avec laquelle s'exerce la contrainte de la règle est extrêmement forte, et cela dans toutes les communautés linguistiques, pour tous les parlars. On entend parfois des personnes, même cultivées, s'étonner que le parler d'un paysan ait des règles et une grammaire. Elles s'imaginent que les règles existent seulement dans les livres qu'on met entre les

(1) Sur l'idéal de correction en linguistique, voir NOREEN, **XXX**, t. I (1892) et SETÄLÄ, **XXVIII**, IV (1904), p. 20-79.

maines des écoliers; une langue qui ne s'écrit pas ne devrait pas avoir de règles. C'est une erreur. Les parlers de nos campagnes, les patois, comme on les appelle, ont souvent des règles plus strictes que les langues apprises dans les grammaires. C'est pour les langues écrites qu'il y a parfois hésitation, discussion entre les savants et que, comme disait Horace, *grammatici certant*. Mais ceux qui parlent patois n'hésitent guère. Ecoutez un paysan parler du patois d'un village voisin; il y découvrira tout de suite des différences souvent à peine perceptibles à l'étranger; il sera fier d'affirmer que lui seul et les gens de son village parlent bien et correctement, que la correction cesse au delà du ruisseau, sur l'autre flanc du vallon.

Les gens du peuple ont de leur langue une idée généralement très précise; ils sentent avec une rare délicatesse les moindres infractions à la règle. Malherbe trouvait chez les crocheteurs du Port-au-foin le sens le plus juste de la langue; il les prenait, disait-il, pour ses maîtres (1). On connaît la mésaventure arrivée sur le marché d'Athènes à Théophraste, qui était de Lesbos. Comme il demandait le prix d'une denrée, une femme du peuple le reconnut pour étranger à son langage (2). C'est le peuple qu'il faut consulter quand on hésite sur un cas d'usage. Les académies peuvent bien discuter pour savoir si *automobile* est masculin ou féminin et opposer les arguments aux arguments; c'est de la théorie. En pratique, le peuple a eu bientôt fait de décider que le mot était féminin. S'il y a eu un moment d'hésitation, c'est que, dans beaucoup de cas (voir p. 111), le genre de ce mot ne pouvait se manifester. Cela revient à dire que dans une partie de ses emplois le mot n'a pas de genre; mais partout où le genre est sensible on l'a fixé au féminin: une *belle*, une *grande automobile*; *l'automobile est verte ou grise*.

Ce souci de la correction et cette sûreté dans la fixation de l'usage, voilà ce qui fait la langue dans un groupe d'hommes

(1) *Mémoires pour la vie de Malherbe*, par le marquis DE RACAN, § xlvij.

(2) CICÉRON, *Brutus*, XLVI, 172; QUINTILIEN, VIII, 1,

déterminé. Mais si l'on cherche la réalisation parfaite de la langue, on ne la trouve nulle part (1). Il y a beaucoup d'hommes qui parlent français; il n'y a personne qui parle le français et qui puisse servir de règle et d'exemple aux autres. Ce que nous appelons le français n'existe dans le langage parlé d'aucun être humain. Aussi est-il oiseux de demander où se parle le meilleur français. Le meilleur français est une « idée », au sens où La Bruyère employait ce mot; c'est une fiction, comme le sage des stoïciens, celui qui était parfait, beau, bon, sain d'esprit et de corps, à moins, dit l'autre, que la pituite ne le tourmente. Notre meilleur français est de même à la merci d'une défaillance de mémoire, d'un cuir ou d'un lapsus. C'est un idéal qui se cherche, mais qui ne se trouve pas; c'est une force en action qu'on peut seulement définir par le but où elle tend; c'est une réalité en puissance qui n'aboutit pas à l'acte; c'est un devenir qui n'arrive jamais.

*
* *

On peut résumer les développements qui précèdent, en disant qu'une langue est la forme linguistique idéale qui s'impose à tous les individus d'un même groupe social.

Mais il reste à définir le groupe. C'est en somme à cet objet que seront consacrés les chapitres qui suivent, car c'est de la nature et de l'extension du groupe que résulte le caractère de la langue. En France, à côté de la langue littéraire qui s'écrit partout et que les gens cultivés ont la prétention de réaliser en parlant, il y a des dialectes, comme le franc-comtois ou le limousin, qui se subdivisent eux-mêmes en un grand nombre de parlers locaux. Ce sont là autant de langues correspondant à autant de groupements. D'autre part, à l'intérieur d'une seule ville, comme Paris, il y a un certain nombre de langues diverses qui se superposent: la langue des salons n'est pas celle des casernes, ni la langue des bourgeois celle des ouvriers; il y a

(1) MEILLET, *XCIII*, p. 357.

le jargon des tribunaux et l'argot des faubourgs. Ces langues diffèrent parfois tellement entre elles que l'on peut fort bien savoir l'une et ne rien comprendre à l'autre.

La variété de ces langues tient à la complexité des rapports sociaux. Et comme un individu vit rarement enfermé en un seul groupe social, il n'y a guère de langue qui ne s'étende à des groupements différents. Chaque individu en se déplaçant porte avec lui la langue de son groupe et agit par sa langue sur celle du groupe voisin où il s'introduit.

Deux familles voisines n'ont pas exactement la même langue; mais la différence de langage qui les sépare, même si elle contenait en germe le principe d'une segmentation destinée à s'affirmer dans l'avenir, est pour le moment présent si peu sensible qu'on a le droit de n'en pas tenir compte. D'ailleurs, la langue qu'échangent ces deux familles s'unifie fatalement puisque les relations réciproques tendent dès le premier jour à atténuer les différences et à établir une norme commune. Imaginons deux frères qui vivraient en commun, sans exercer le même métier. Chacun d'eux à l'atelier serait en contact avec des groupes différents, dont il prendrait fatalement la langue avec les habitudes de pensée, les occupations et l'outillage. Mais la distinction qui s'établirait chaque journée entre les deux frères et qui ne tendrait à rien de moins, s'ils restaient un long temps sans se voir, qu'à leur faire constater, comme on dit, qu'ils ne parlent plus la même langue, est effacée chaque soir par le commerce qu'ils reprennent entre eux. Ainsi ils se trouvent soumis tour à tour à quelques heures d'intervalle à deux influences contraires, et la langue qu'ils parlent entre eux s'épure constamment des éléments de dissociation apportés du dehors.

Nous avons là un bon exemple de cette lutte pour l'équilibre qui est la loi de toute l'évolution des langues. Deux tendances contraires entraînent les langues en deux directions opposées (1).

(1) MEILLET, *Unification et différenciation dans les langues* (XLII, 1911, p. 402).

L'une est la tendance à la différenciation. Le développement du langage, tel que nous l'avons esquissé dans les chapitres précédents, aboutit à une segmentation de plus en plus fragmentaire : le résultat est un émiettement, qui s'augmente au fur et à mesure de l'emploi de la langue; des groupes d'individus livrés à eux-mêmes, sans aucun contact entre eux, y seraient fatalement condamnés. Mais la différenciation n'est jamais achevée. Une raison majeure l'arrête en chemin; c'est qu'en rendant de plus en plus étroits les groupes entre lesquels le langage sert de moyen d'échange, elle finirait par ôter au langage sa raison d'être; le langage s'anéantirait lui-même, il deviendrait inapte aux communications entre les hommes. Aussi contre la tendance à la différenciation agit sans cesse une tendance à l'unification qui rétablit l'équilibre. C'est du jeu de ces deux tendances que résultent les diverses sortes de langues, dialectes, langues spéciales, langues communes, dont il va être maintenant question.

CHAPITRE II

DIALECTES ET LANGUES SPÉCIALES (1)

On peut toujours délimiter une langue dans l'espace en l'opposant à des langues d'un type différent. Nous connaissons les limites du français là où il se heurte à l'allemand, au basque ou au breton; elles peuvent être fixées à un village près; et à l'intérieur d'un même village, un vallonement, un cours d'eau, une simple rue sépare souvent les deux langues. On peut donc parler d'un français et d'un allemand, comme d'un italien, d'un hongrois ou d'un serbe. Toutes ces langues s'opposent les unes aux autres et se limitent exactement.

Mais on éprouve une certaine peine à tracer la frontière respective du français et du provençal, du haut et du bas-allemand, du serbe et du bulgare. C'est qu'ici nous ne sommes plus en présence de deux langues d'origine différente que les hasards de l'histoire ont mises en contact, mais bien de langues issues d'une même origine et que des circonstances historiques ont différenciées. Il y a passage insensible de l'une à l'autre, il n'y a pas opposition frappante de deux langues placées l'une en face de l'autre, et munies chacune de moyens d'expression diffé-

(1) Sur la question des dialectes, voir : ASCOLI, *l'Italia dialettale* (XLI, VIII, 99-120); L. GAUCHAT, *Gibt es Mundartgrenzen?* (XXV, vol. CXI, p. 365-403, 1904); TAPPOLET, *Ueber die Bedeutung der Sprachgeographie*, *Festschrift Morf*, p. 385 et suiv.; J. HUBER, *Sprachgeographie*, III, t. I, p. 89 et suiv.; et surtout les travaux de MM. GILLIÉRON, JABERG et TERRACHER.

Sur les langues spéciales en général, voir : LASCH, *Mitteilungen der anthrop. Gesellschaft zu Wien* (1907); VAN GENNEP, XIV (1908), I, p. 327, et LXXIV.

rents. La difficulté est bien plus grande encore, si l'on veut établir des lignes de démarcation à l'intérieur des parlers d'un même domaine linguistique.

C'est un fait établi aujourd'hui que les particularités linguistiques n'ont jamais une aire d'extension identique, ou en d'autres termes que les lignes d'isoglosses ne coïncident pas et sont indépendantes les unes des autres.

L'examen d'une carte linguistique est à cet égard des plus instructifs. L'*Atlas linguistique de la France* (1) fournit pour chaque fait une délimitation différente. Imaginons une dizaine de villages disséminés sur un espace de quelques lieues carrées dans un département français. Les habitants de tous ces villages parlent la même langue, en ce sens que leur parler à tous est un aspect particulier du français et résulte, historiquement parlant, du développement autonome de la même langue sur un domaine continu. Mais il y a d'un village à l'autre de notables différences. On pourrait donner du parler de chaque village, au point de vue de la phonétique, de la grammaire et du vocabulaire, une description différente (2). Il est bien rare que les particularités d'un des villages ne s'étendent pas plus ou moins aux villages voisins. Mais les limites géographiques de chaque particularité, prises une à une, ne coïncident presque jamais. Ainsi dans cinq ou six villages, sur les dix examinés, on prononcera *a* là où les autres prononcent *e*, ou bien *o* là où les autres prononcent *u*. Mais la ligne du passage de *a* à *e* n'est pas celle du passage de *o* à *u*; les villages qui effectuent les deux changements ne sont pas les mêmes; en d'autres termes, la répartition diffère.

Par exemple, dans le département des Landes (3), pour la

(1) *Atlas linguistique de la France*, Paris, Champion; voir GILLIÉRON et ROQUES, LXXVI.

(2) GAUCHAT, *L'unité phonétique dans le patois d'une commune* (*Festschrift Morf*, p. 175-232).

(3) MILLARDET, CII, p. 245.

prononciation du mot « joug », il y a quatre domaines, assez inégaux, répartis à peu près ainsi :

Ce qui constitue ici les lignes de démarcation, c'est d'une part la prononciation *j* (*j* français) au lieu de *y* initial, d'autre part la prononciation *iw* au lieu de *u*. Les domaines de ces deux phénomènes phonétiques ne coïncident pas entre eux; mais ils ne coïncident pas davantage avec tel autre phénomène phonétique, comme l'alternance de *d* et de *z* qui partage à peu près le domaine en deux parties (1) :

laide | *laize*

ni avec tel phénomène morphologique comme l'opposition du prétérit simple et du prétérit composé (*il écrasa*, *il a écrasé*), dont la limite fait une ligne sinueuse qui découpe étrangement le territoire du département (2).

Quand on étudie le vocabulaire du même département, on trouve pour le nom de l'« étang » quatre mots différents suivant les villages (*estan*, *gourgue*, *pesque* et *clote*) (3) et trois pour le nom du « corbeau » (*croque*, *corbe*, *courbas*) (4); les aires respectives des noms du « corbeau » ne coïncident pas avec celles des noms de l'« étang ». Il y a donc pour les faits de vocabulaire la même irrégularité de répartition que pour les faits de phonétique ou de morphologie.

La conséquence de cet état de choses est que nombre de linguistes ont pu soutenir qu'il n'y avait pas de dialectes. Pour

(1) *Ibid.*, p. 249. — (2) *Ibid.*, p. 199. — (3) *Ibid.*, p. 208. — (4) *Ibid.*, p. 175.

ces savants, l'état linguistique qui résulte du développement du langage ne peut être conçu que sous deux aspects : celui de la langue, vaste unité à laquelle tous les parlers locaux se ramènent, et celui des parlers en lesquels la langue s'émiette. C'est d'une façon générale la conception des romanistes, magistralement exposée jadis par Gaston Paris et Paul Meyer. « Aucune limite réelle, a dit le premier, ne sépare les Français du Nord de ceux du Midi; d'un bout à l'autre du sol national, nos parlers populaires étendent une vaste tapisserie dont les couleurs variées se fondent sur tous les points en nuances insensiblement dégradées (1). »

C'est aussi la conception à laquelle se ramène la « théorie des ondes » (*Wellentheorie*) de Johann Schmidt (2). Celui-ci soutenait que chaque fait linguistique s'étendait à la façon d'ondes sur la surface de chaque pays et que chaque onde, en gagnant de proche en proche par un mouvement insensible, ne comportait aucune limite. Il appuyait sa théorie sur l'étude des langues indo-européennes, où effectivement, pas plus que dans les langues romanes, les lignes d'isoglosse ne coïncident. Mais M. Meillet a défendu avec raison les dialectes indo-européens (3). Il a montré qu'on pouvait établir dès l'indo-européen une répartition dialectale. Cette répartition repose sur le principe que, partout où un grand nombre de limites linguistiques coïncident à peu près, il est légitime de parler de dialectes. Il y a dialecte défini dans l'aire où l'on observe des particularités communes. Même si l'on ne peut tracer entre deux aires voisines que des limites un peu flottantes, il reste que chacune d'elles se laisse dans son ensemble définir par certains traits généraux que l'autre ne possède pas. Ainsi le provençal et le français ne sont au fond que deux dialectes d'une même langue; et même s'il paraît malaisé de tracer sur la

(1) DAUZAT, *LXV*, p. 217 et suiv., avec des renvois à SCHUCHARDT, ASCOLI, G. PARIS et P. MEYER. Cf. G. PARIS, *CVI*, p. 434.

(2) *CXCIX*; cf. K. BRUGMANN, *XXXI*, I, 226 et suiv. — (3) *XCVII*.

carte une ligne précise où finisse le français et où le provençal commence, ils ont chacun pris en bloc des caractéristiques assez nombreuses et assez nettes pour qu'on ne puisse pas les confondre.

A l'intérieur même du domaine français, on peut établir des divisions dialectales, en choisissant certains traits spéciaux qui suffisent à définir le dialecte. Ainsi le picard s'opposera au français d'Île-de-France par la conservation du *c* occlusif, transformé en chuintante sur le domaine français; *keval*, *kamp*, *kar* au lieu de *cheval*, *champ*, *char*. Il est vrai que ce critère, excellent pour opposer le picard au français, ne serait plus valable, comme Paul Meyer l'a montré, pour distinguer ce même picard de son voisin du Nord, le wallon, ou du normand, son voisin de l'Ouest. Mais il y a entre le picard et le wallon ou le normand d'autres caractères distinctifs qui permettent de fixer *grosso modo* des limites à ces dialectes.

Aussi bien les gens qui parlent ne s'y trompent-ils pas. La division dialectale répond à un sentiment réel qu'ont les gens d'une même région, de parler d'une certaine façon, qui n'est pas celle de la région voisine. Les Picards des siècles passés sentaient parfaitement que leur picard était un dialecte différent du français d'Île-de-France autant que du normand et du wallon. C'est qu'il y avait dans l'ensemble du picard, tel qu'il était parlé, différemment d'ailleurs, sur un assez vaste domaine, des traits caractéristiques dominants qui le définissaient dans le sentiment de ceux qui le parlaient par opposition à des dialectes voisins. Et cela explique qu'on ait pu écrire en dialecte picard des œuvres littéraires.

Sans doute, comme on le verra plus loin (p. 322), les langues littéraires qui reposent sur un dialecte, qui sont pour ainsi dire à base dialectale, ne représentent cependant exactement le parler d'aucune des localités du domaine. Cela se vérifie aussi bien dans la France du moyen âge que dans la Grèce antique. Mais il ne faut pas dire pour cela que le dialecte

n'existe pas : il existe autant que la langue commune ; il a une certaine existence idéale. Chez nous, le *Saint Alexis* n'est pas écrit dans le même dialecte que le *Saint Leger* ou la *Cantilène de sainte Eulalie*.

En Grèce, le dialecte de l'épopée n'était pas celui de la lyrique ; et dans le drame on employait deux dialectes différents pour le dialogue et pour les parties chorales. Ces dialectes, à l'origine, avaient pour base le langage d'une certaine région de la Grèce, insulaire ou continentale, d'extension plus ou moins vaste ; et il y avait dans chacun d'eux des traits assez nombreux et assez caractéristiques pour leur mériter le nom de dialectes. Mais par l'usage qu'en ont fait les poètes, ils sont devenus des langues littéraires ; et des langues littéraires de cette sorte diffèrent peu des langues spéciales.

Le dialecte ainsi défini, il convient, avant de l'étudier dans ses rapports avec la langue commune, de dire un mot des langues spéciales. Comme les dialectes, mais à un point de vue différent, les langues spéciales sont la conséquence de la segmentation sociale.

*
* *

On entend par langue spéciale une langue qui n'est employée que par des groupes d'individus placés dans des circonstances spéciales. Le cas de l'huissier ou du juge en fournit un exemple. Ces magistrats, quand ils instrumentent ou qu'ils rédigent leurs attendus, emploient une langue fort éloignée de l'usage courant : c'est la langue juridique. Un autre exemple peut être tiré de la liturgie. Pour s'adresser à Dieu on se sert souvent d'une langue spéciale, comme le latin qu'emploient les prêtres catholiques. Au nombre des langues spéciales, il faut ranger les langues religieuses. Enfin, les argots sont des langues spéciales : les collégiens, les artisans, les malfaiteurs emploient entre eux un langage convenu. C'est encore autant de langues

spéciales, qui se définissent par le fait qu'elles se distinguent de la langue courante et servent de communication plus ou moins secrète à un nombre restreint d'individus. Elles ont toutes ceci de commun d'être spéciales par rapport à la même langue commune ; et quand on en examine la formation, on se rend compte qu'elles procèdent d'une même tendance, qui consiste à adapter le langage aux fonctions du groupe qui l'emploie.

Certaines de ces langues spéciales sont des langues différentes de la langue ordinaire. Tel le latin, dont se sont pendant longtemps servis les savants dans leurs relations internationales. Ils avaient choisi comme langue spéciale pour communiquer avec d'autres savants une langue morte ; nos prêtres font de même pour s'adresser à Dieu. Le sanskrit, autre langue morte, est demeuré dans l'Inde la langue des pandits, c'est-à-dire des lettrés. Comme langues liturgiques différentes de la langue vivante, on peut citer le grec, le vieux-slave, l'arménien, ou mieux encore le copte, conservé comme langue religieuse par des gens qui parlent normalement une langue de tout autre famille, l'arabe. Cela s'explique par des raisons particulières : par le besoin d'être compris dans des pays très différents, en ce qui concerne l'usage du latin chez les savants ; ou bien, en ce qui concerne les langues religieuses, par l'obéissance à la tradition et plus encore par le besoin de distinguer le sacré du profane (v. p. 301).

En général, les langues spéciales se développent sur le fonds commun d'une langue vivante. Mais il y en a qui sont aussi mortes que le latin peut l'être. Ainsi la langue des tribunaux. Chaque terme y a reçu une acception définitive ; les magistrats doivent l'apprendre et s'y conformer sans y rien changer. Ce n'est au fond qu'une langue technique, comme la langue des médecins lorsqu'ils rédigent un bulletin de santé, et en général la langue des savants de tout ordre, quand ils traitent des matières de leur science. Les langues techniques sont dues à la nécessité de désigner des objets ou des notions qui n'ont pas

de nom dans l'usage courant ; mais elles répondent aussi au besoin de désigner « scientifiquement », c'est-à-dire par un terme plus précis, excluant toute équivoque, des objets que désigne fort bien la langue ordinaire. Aussi, tantôt elles inventent des mots spéciaux, tantôt elles emploient dans un sens spécial les mots de la langue ordinaire ; tels les physiiciens quand ils parlent de « masse », de « vitesse », ou de « force ». Par là les langues techniques se rattachent à ce qu'on appelle *argot* (1).

Le mot *argot* est aujourd'hui un terme assez vague. Au fond, ce n'est qu'un autre nom de la langue spéciale, et il y a autant d'argots que de groupes spécialisés. Ce qui caractérise l'argot, c'est son infinie variété ; il se modifie sans cesse, suivant les circonstances et les lieux. Tous les groupes sociaux, tous les corps de métiers ont leur argot. Il y a l'argot des écoliers, qui n'est pas le même suivant les écoles et parfois suivant les classes de chaque école ; il y a l'argot des casernes, qui diffère également suivant les corps de troupes et qui même n'est pas exactement le même dans toutes les garnisons ; il y a l'argot des couturières et celui des blanchisseuses, comme l'argot des mineurs et celui des marins.

Il y a enfin l'argot des malfaiteurs. C'est pour celui-là que le mot d'argot a été d'abord usité. Il a existé chez nous jusqu'au début du XIX^e siècle une véritable corporation de malfaiteurs, qui avait sa langue spéciale, fixée par convention et maintenue par la volonté de chacun des membres. C'est l'argot, plus anciennement le *jargon*, car à l'origine les deux mots ne font qu'un. On l'appelle *cant* en anglais, *Rotwelsch* ou *Gaunersprache* en allemand, *furbesche* en italien, *germania* en espagnol, *calão* en portugais, *smechereasca* en roumain, etc. Ceux qui étudient l'argot prennent encore souvent pour base de leur étude la

(1) Sur l'argot, voir F. MICHEL, *Études de philologie comparée sur l'argot*, Paris, 1856 ; L. SAINÉAN, *CXIX* et les travaux de MARCEL SCHWOB et de M. DAUZAT.

langue des malfaiteurs; mais il n'est pas de terrain plus mal défini. Il ne s'agit plus aujourd'hui d'un groupe fermé, dont les membres pourraient s'imposer une unité parfaite de langage. Les gens qui parlent argot viennent de tous les coins de l'horizon social, et ce qu'on appelle le monde des malfaiteurs comprend des représentants de toutes les provinces, de toutes les classes et de tous les milieux. Quand des malfaiteurs se groupent, c'est par unités isolées pour des besoins passagers; ils ne reconnaissent aucun chef, qui puisse, nouveau roi de Thunes ou grand Coesre, leur imposer ses volontés. Ils n'ont rien d'extérieur qui les fasse reconnaître, et ils se mêlent à la vie de tous, bien que vivant en marge de la société régulière. Comment pourrait-il y avoir dans ces conditions une langue des malfaiteurs rigoureusement définie?

L'argot doit surtout son caractère à la différence des vocabulaires. Il résulte en effet d'une spécialisation de la langue commune; et comme il n'existe que par opposition à cette langue commune, il faut que le rapport entre la langue commune et l'argot soit senti d'une façon constante tout le temps qu'on emploie l'argot. Or, une déformation de la phonétique ou de la morphologie, pour peu qu'elle soit accusée, aurait pour résultat de briser le lien qui unit l'argot à la langue commune d'où il sort.

D'ailleurs la morphologie et la phonétique constituent toutes deux des systèmes auxquels on ne peut rien toucher sans les refondre. L'argot n'a pas de prise sur elles. Il peut arriver sans doute que certaines habitudes de prononciation soient employées dans un argot et contribuent à le caractériser. Ainsi l'argot des faubourgs parisiens comporte certains caractères phonétiques, qui suffisent à révéler le rang social de ceux qui parlent. Mais il faut distinguer là deux faits différents. La prononciation naturelle des faubourgs parisiens n'est pas la prononciation du français normal. Les faubourgs ont une phonétique spéciale, indépendamment du vocabulaire. On entend

des ouvriers parler un excellent français avec des intonations faubouriennes et inversement des gens du monde employer avec une prononciation des plus distinguées un vocabulaire argotique. Lorsque la prononciation faubourienne et le vocabulaire argotique se trouvent réunis dans le même sujet, il s'agit de l'association fortuite de deux caractères indépendants.

On peut donc réduire au seul vocabulaire les différences qui caractérisent l'argot; mais il reste à indiquer comment s'établissent ces différences de vocabulaire. Le procédé le plus simple consiste dans l'emploi spécialisé des mots du langage courant. Nous avons déjà dit qu'un terme général comme *travail*, *ouvrage*, *opération* prend fatalement un sens spécial dans la bouche des différentes personnes qui l'emploient, suivant le genre d'occupations auquel ces mots se rapportent. Ce phénomène de spécialisation sémantique (v. p. 236) est à la base même de l'argot.

La métaphore est un des procédés favoris de l'argot; de même l'emploi du nom propre en fonction du nom commun. Ce sont là des procédés attestés dans le langage courant (v. p. 267); et par là l'argot ne se distingue en rien de celui-ci. Seule l'application du procédé permet peut-être une distinction: la métaphore et la métonymie sont en effet employées en argot avec une fréquence particulière; comme il s'agit d'accuser et de maintenir la différence qui sépare l'argot de la langue commune, les métaphores s'usent assez vite et ont besoin d'être renouvelées; il n'est donc pas étonnant que l'argot en fasse une consommation plus large que toute autre langue. Fréquemment aussi, ces créations sont conscientes et accidentelles. Nous touchons ici au caractère qui distingue le plus l'argot du langage courant. Bien que l'argot soit dans son principe et dans sa formation une langue naturelle, il confine cependant aux langues artificielles et s'alimente volontiers de créations individuelles. La supériorité d'un des membres du groupe impose aux autres une appellation qui résulte de cir-

constances spéciales de la vie du groupe; et ainsi la fantaisie individuelle contribue à la création de mots nouveaux.

Tout cela cependant ne suffit pas. Les procédés du langage normal, même fortifiés par l'action particulière des individus, ne fourniraient pas à l'argot l'appoint constant de mots nouveaux dont il a besoin. C'est alors qu'intervient le secours des vocabulaires étrangers. Il faut entendre ici le mot étranger au sens large, comme désignant tout ce qui ne fait pas partie de la langue commune, sur laquelle vit l'argot. Ainsi les parlers locaux, répandus sur l'étendue du territoire, aussi bien que les dialectes et sous-dialectes qui sont à leur manière de petites langues communes subordonnées à la langue générale du pays, et même les langues étrangères parlées dans les pays voisins, peuvent contribuer à la formation et au renouvellement de l'argot. Le *rotwelsch* par exemple est rempli de mots judéo-allemands et il y a dans la *germania* un élément tsigane fort important; le *smechereasca* mêle à un fonds roumain des éléments magyars, russes, judéo-allemands et tsiganes; dans le *cant*, on rencontre çà et là des mots irlandais, comme le terme *twig* « comprendre » (irl. *tuigim* « je comprends »). L'argot des polytechniciens a un mot allemand dans *Schicksal* « hasard, sort » (1). En général, l'argot français contient un nombre insignifiant de termes étrangers (arabes, tsiganes, judéo-allemands); le fonds en est emprunté à des éléments indigènes, mais les parlers provinciaux y sont aussi bien représentés que le français commun (2).

Il résulte de cette variété dans la formation de l'argot qu'on y retrouve nombre d'éléments archaïques. En effet, une fois que la spécialisation sémantique ou simplement l'emprunt ont introduit dans l'argot un certain mot, la tradition l'y maintient souvent après que la langue courante l'a perdu. On peut par

(1) MARCEL COHEN, VI, t. XV, p. 170.

(2) Voir une étude intéressante d'argot breton par M. ERNAULT, VIII, t. XIV, p. 267.

exemple s'étonner d'apprendre que le vieux mot germanique *lütt* « petit » s'emploie encore dans le *rotwelsch* au lieu de *klein*, ou que le verbe *occire*, qui a disparu depuis quelques siècles de la langue commune, vit encore dans l'argot français pour remplacer le verbe *tuer*. C'est un archaïsme. Souvent de semblables archaïsmes ne sont tels qu'en apparence et résultent d'emprunts récents à des textes littéraires, et il est parfois malaisé de distinguer les deux procédés.

L'emprunt livresque est fréquemment individuel; il appartient aux procédés artificiels de formation de l'argot. Ces procédés sont assez variés. Ils consistent par exemple à déformer l'aspect extérieur des mots. Ainsi, on substituera à un suffixe de la langue courante un suffixe proprement argotique; c'est le cas quand notre argot transforme *épicié* en *épismar* et *Auvergnat* en *Auverpin*, ou quand le *rotwelsch* change *Kaufmann* en *Kofmich*. D'autres déformations ne sont que l'extension de transformations phonétiques régulières. Les raisons données p. 69 pour expliquer l'exagération des accidents phonétiques trouvent en argot leur juste application. C'est là surtout que celui qui parle peut se permettre de prononcer les mots en raccourci : il s'adresse à un nombre restreint d'interlocuteurs, tout préparés à le comprendre, avec lesquels il est d'avance d'intelligence. De là ce grand nombre de syncopes et d'élisions, de simplifications et d'apocopes, accidents phonétiques qui contribuent à rendre l'argot incompréhensible aux profanes. En même temps la dissimilation, l'assimilation, la métathèse trouvent dans l'argot parlé un terrain tout préparé, où la tyrannie d'aucune règle ne s'oppose à leur propagation. Enfin, il y a des déformations artificielles, indépendantes des conditions normales du langage : telles celles qu'on observe dans le *loucherbème* et le *javanais*. Le premier consiste à reporter à la fin du mot la première lettre, à la remplacer par la lettre *l* et à compléter le mot ainsi déformé par un suffixe argotique; le javanais consiste à intercaler une certaine syllabe

à l'intérieur des mots (*ar, oc, al, em, etc.*) mais particulièrement *av* ou *va*, d'où sans doute le nom de javanais.

Le *loucherbème* n'est pas très ancien et remonte tout au plus au début du XIX^e siècle ; le *javanais* des bas-fonds parisiens est, paraît-il, moins ancien encore. Mais le procédé dont dérivent ces deux argots est beaucoup plus vieux qu'eux ; il a dû être employé de tout temps, partout où des gens ont eu besoin de transformer leur langage. Aujourd'hui, dans le Pendjab, il existe une tribu de voleurs qui s'est créé un langage spécial en insérant la syllabe *ma* à l'intérieur des mots usuels du pendjabi (1). C'est un procédé des plus simples, à la portée de tous. Nous avons vu, page 270, qu'on ne crée pas des mots nouveaux si aisément. Quand on n'a pas la ressource de puiser à discrétion dans des vocabulaires voisins pour en tirer des mots nouveaux, on peut toujours modifier d'après un principe régulier les mots qui existent. Ce procédé de déformation est en usage dans un nombre considérable d'argots. Les enfants emploient souvent le « javanais » dans les écoles ; on a signalé le même procédé dans les établissements d'enseignement de pays germaniques et slaves.

Un personnage énigmatique, connu seulement sous le pseudonyme ambitieux qu'il se donna, le grammairien Virgilius Maro, qui vivait selon toute vraisemblance au V^e siècle de notre ère, semble avoir été l'inventeur d'une langue spéciale qui fut longtemps en honneur dans les écoles de l'Irlande. Cette langue consistait en une déformation des mots courants par des redoublements, des amputations ou des déplacements de syllabes. Avec le temps elle se transforma et donna naissance à une langue composite qui s'appela « la langue des poètes », *berla na filed* en irlandais. C'est un argot, où il y a pêle-mêle des emprunts au latin, au grec, à l'hébreu, des mots indigènes sortis de l'usage et tirés de textes archaïques, enfin

(1) T.-G. BAILEY, *On the secret words of the Gálúds* (*Proceedings of the Asiatic Society of Bengal*, 1902).

des mots d'usage courant retournés ou déformés. Cette langue, dont nous avons encore quelques échantillons, souvent malaisés à interpréter, se conservait par tradition dans les écoles comme un moyen cryptologique. Nous ignorons dans quelle mesure elle fut parlée ; ce n'était peut-être qu'un système d'écriture, comme la langue des sorciers et des faiseurs de talismans.

Les formules d'envoûtement, que l'on trouve notamment dans les tombes de la Grèce, de l'Italie et d'Afrique, écrites sur tablettes de plomb, présentent souvent l'application des mêmes principes : emploi de mots étrangers, déformation de mots indigènes (1). Mais ici le motif est différent : il s'agit d'établir une communication avec l'autre monde, et il intervient dans la rédaction du texte des considérations qui n'ont plus rien à faire avec le langage.

Cette observation nous amène à dire un mot des langues spéciales qui sont nées de raisons mystiques.

Les voyageurs qui ont parcouru les pays sauvages et les ethnographes qui coordonnent les relations des voyageurs nous parlent tous de l'importance que prennent dans les sociétés non civilisées les langues spéciales. Pour des motifs religieux, il y a des vocabulaires différents à l'intérieur d'une même langue, et dont la différence consiste en des utilisations, des destinations différentes. En effet, chez ces sauvages, « le domaine sacré est beaucoup plus vaste que chez nous... il n'est guère d'activité sociale qui ne participe à un moment ou à un autre du rite magico-religieux ; et chaque fois que ce fait se présente, il doit y avoir emploi en théorie d'un langage spécial... Ces langages spéciaux usités temporairement présentent le plus souvent un caractère fragmentaire ; ou du moins, sauf sporadiquement, ils ne sont constitués que par un nombre plus ou moins considérable de termes d'usage interdit, c'est-à-dire par

(1) AUDOLLENT, *Defixionum tabellae*, Paris, 1904.

des tabous linguistiques » (1). Tout ce qui présente un caractère sacré, la divinité sous toutes ses formes, cela va sans dire, mais aussi les chefs, les morts, les objets qui leur sont consacrés, les animaux qui les représentent, etc., appelle l'emploi d'une langue spéciale. On en emploie aussi pour les actes qui portent en général un caractère sacré, la pêche, la chasse, la navigation, la guerre, ou bien pour certains actes particuliers qui doivent leur caractère sacré à une importance locale ou temporaire. Dans l'Indonésie, il y a des langues spéciales pour les chercheurs de camphre, et pour les chercheurs d'or.

Une des spécialisations les plus fréquentes résulte de la différence des sexes. Les femmes n'emploient pas le même langage que les hommes; même lorsqu'elles comprennent les mots qu'emploient ceux-ci, elles n'ont jamais le droit de les prononcer. Il y a deux vocabulaires différents, exactement parallèles, de sorte que chaque objet a deux noms, suivant le sexe de celui qui parle. Chez les Caraïbes par exemple, les hommes parlent caraïbe, mais les femmes parlent arowak (2). Parfois les différences de langue recouvrent des différences de classe sociale. Chez les naturels de Java, le supérieur parle à son inférieur en langue ngoko, mais l'inférieur répond en langue kromo (3).

Parfois aussi ce sont les différentes générations qui emploient des langues différentes. Chez les Masaï, dans l'Est-Africain, la population masculine est divisée d'après l'âge en deux classes, qui ont chacune leurs prescriptions strictes, interdisant l'usage de certains aliments et conséquemment de certains mots (4). Les plus âgés ne doivent pas toucher à la queue ou à la tête d'un

(1) VAN GENNEP, XIV, 1908, p. 327 et suiv.; R. LASCH, *Mitteil. der anthrop. Gesellsch.*, Wien (1907).

(2) L. ADAM, *Du parler des hommes et du parler des femmes dans la langue caraïbe*, Paris, 1879.

(3) VON DER GABELENTZ, CLXIII, p. 244.

(4) Capit. MERKER, *Die Masaï, Ethnographische Monographie eines ostafrikanischen Semitenvolkes* (1910), p. 71; cité par S. FEIST, XXVI, t. XXXVII, p. 113.

animal tué, et pour désigner cette queue ou cette tête ils emploient des termes spéciaux. Inversement les plus jeunes ne doivent jamais manger de courge ou de citrouille. Et c'est une faute très grave quand l'un des deux s'oublie à nommer devant l'autre une des actions interdites à ce dernier. Ces prescriptions résultent de considérations religieuses : les deux groupes sont traités comme les deux moitiés d'une unité mystique qui serait l'ensemble des individus mâles de la tribu. Ils marquent l'opposition de ces deux moitiés par des pratiques différentes, ce qui entraîne fatalement des différences dans le vocabulaire.

Ce fait rentre indirectement dans la catégorie des faits d'initiation, si importants chez les sauvages. Il y a des rites spéciaux qui accompagnent le passage d'une classe d'âge ou d'une classe mystique à une autre. Il s'agit de séparer le novice de son milieu antérieur pour l'agréger au nouveau; de là l'emploi de langues secrètes, qui subsistent plus ou moins complètement après que l'initié a été réintégré dans le milieu général.

L'opposition de deux mondes, l'un réel et l'autre mystique, ou l'un bon et l'autre mauvais, constitue le fondement d'un bon nombre de religions. Ce dualisme crée souvent une segmentation dans le langage. Il y a dans l'Avesta, pour une vingtaine de mots, deux vocabulaires différents, suivant qu'il s'agit d'Ormuzd, principe du bien, ou d'Ahriman, principe du mal (1). Un même acte pouvant avoir une double portée, réelle ou mystique, on le désigne, lorsqu'il fait pénétrer dans le monde de la magie, par un mot distinct et nouveau. Le sacrifice accompli par le prêtre a justement pour objet de faire passer d'un monde à l'autre (2). Aussi, dans tous les pays, le sacrifice comporte-t-il l'emploi d'une langue spéciale, qui est ce que nous appelons la langue religieuse. Les langues religieuses de l'Europe moderne ont donc pour origine une raison

(1) Voir J. DARMESTETER, LXIV.

(2) HUBERT et MAUSS, *Essai sur la nature et la fonction du sacrifice*, dans LXXXV, p. 1-130.

magique, qui nous ramène aux pratiques et aux croyances des sauvages.

Du reste, il ne faudrait pas ici non plus exagérer la différence des sauvages et des civilisés. Les causes qui déterminent chez les uns et les autres la création des langues spéciales sont au fond identiques. Nos langues les plus civilisées présentent des faits de spécialisation que nous attribuerions volontiers à la mentalité mystique si nous les rencontrions au Zambèze ou à Sumatra. L'interdiction de vocabulaire, si importante dans la formation de tous les vocabulaires de l'Europe actuelle, n'est qu'un procédé mystique ; et combien de gens autour de nous évitent de prononcer tel mot de peur de provoquer l'accident que le mot désigne : *absit omen* ! est une formule de sauvage, et le pouvoir du nom un reste de mentalité mystique. Il n'est pas jusqu'aux langues spéciales des femmes qui ne se retrouvent près de nous. Chez les Juifs d'Allemagne, qui usent du judéo-allemand, il y a parfois deux vocabulaires différents pour distinguer ce qui est juif de ce qui est non-juif (1) ; mais de plus il y a suivant les sexes des différences dans l'emploi de la langue ; ainsi, dans les salutations, l'homme adresse la parole ou répond en hébreu, mais la femme toujours en allemand.

On peut d'autre part se demander si les langues spéciales dont usent aujourd'hui encore dans les pays sauvages certains métiers spéciaux sont la preuve d'une mentalité mystique. De même que les Malais ont la langue de leurs chercheurs d'or ou de leurs chercheurs de camphre, nous avons les argots professionnels de nos différents métiers. On a étudié en Bretagne le langage des tailleurs (*langaj kéméner*) (2) ; en Irlande et en Ecosse, celui des chaudronniers (*shelta*) et d'autres artisans (3). Comme le *berla na filed*, ce sont peut-être

d'anciens langages mystiques ; mais leur maintien s'explique par les besoins et les traditions d'un groupe spécial, que ses occupations mettent à part du reste des hommes.

Les langues spéciales résultent de la segmentation sociale ; elles sont donc dans leur principe aussi naturelles que les dialectes. Mais elles naissent toujours du fond d'une langue commune, auquel elles continuent d'ordinaire à s'alimenter.

(1) ERNEST LÉVY, VI, t. XVIII, p. 333.

(2) ERNAULT, VIII, t. XXVI et XXVII.

(3) Voir R. I. BEST, *Bibliography of Irish Philology and Literature* Dublin, 1913, p. 50.

CHAPITRE III

LES LANGUES COMMUNES

Nous avons indiqué à la fin du chapitre I^{er} (p. 287) combien l'unification du langage était une nécessité sociale. Si la société ne réagissait pas contre la dislocation linguistique, le monde présenterait l'image d'un morcellement de parlers qui se différencieraient de plus en plus. Mais ceux qui parlent une langue tendent toujours à la maintenir identique ; aussi, les échanges qui se produisent entre les membres d'un même groupe social du fait qu'ils conversent entre eux entraînent l'unification de la langue. De là naissent les dialectes, et aussi les *langues communes*, qui se superposent aux dialectes.

Toutefois il y a des différences entre la formation des langues communes et celle des dialectes. Les dialectes se créent spontanément par le jeu naturel des actions linguistiques. Partout où des parlers contigus présentent des particularités communes et un air général de ressemblance sensible aux sujets parlants, il y a dialecte. Le dialecte est plus ou moins définissable. Nous avons dit qu'en réunissant la totalité des critères linguistiques on ne pouvait pas en fixer la limite. C'est toujours plus ou moins arbitrairement que le linguiste fait un choix entre les phénomènes pour établir sur la carte des divisions dialectales. Il en est des dialectes comme de ces régions naturelles en lesquelles se partage un pays (1) : quand elles ne servent pas de base à des divisions politiques, les limites en restent toujours

indécises. Les habitants de Seine-et-Marne parlent encore aujourd'hui de la Brie, du Gâtinais, du Montois. Mais ces différents noms, qui correspondent peut-être à certains caractères géographiques, ne représentent aujourd'hui aucune région strictement délimitée ; et s'il fut un temps où l'on put parler des limites du comté de Brie, le Montois du moins n'a jamais été autre chose qu'une expression géographique.

Le dialecte est aussi d'autant mieux limité qu'il coïncide avec une division politique ; et la limite en subsiste souvent longtemps après que les circonstances qui l'ont fixée ont cessé d'exister (1). Ainsi on constate en plusieurs régions de l'Allemagne actuelle que les isoglosses se recouvrent en certains points, où elles coïncident avec les frontières politiques antérieures à 1789. Ces frontières remontent en général au xvi^e siècle et même au xv^e siècle ; elles étaient en même temps confessionnelles, si bien que l'influence de la religion s'ajoute à celle de la politique pour délimiter le dialecte. Il en va de même dans notre Bretagne française, où la limite des dialectes de Léon, de Cornouailles et de Tréguier, fort sensible aujourd'hui encore sur bien des points, coïncide avec les anciennes divisions religieuses et politiques du pays. Il est frappant de constater par exemple que le dialecte de Tréguier est séparé de celui de Léon par la rivière de Morlaix, qui délimitait autrefois les deux évêchés, et que par suite la ville de Morlaix, qui est à cheval sur sa rivière, est au point de vue linguistique coupée en deux. Cela ne veut pas dire qu'on ne se comprenne pas d'une rive à l'autre ; mais il y a un certain nombre de particularités linguistiques dont l'aire commune se termine précisément au même point ; et, comme dans le cas des dialectes allemands, les isoglosses qui se recouvrent recouvrent en même temps ici d'anciennes divisions administratives.

Cependant, quelle que soit l'importance des facteurs politiques

(1) Cf. L. GALLOIS, *Régions naturelles et noms de pays*. Paris, Colin (1908).

(1) L. FEBVRE, *Histoire et dialectologie*, dans la *Revue de Synthèse historique*, t. XII, p. 249.

ou économiques, le dialecte est avant tout une entité linguistique. Même quand on a fait la part des circonstances extérieures dans la constitution des dialectes, il reste que ceux-ci reposent essentiellement sur un développement naturel des éléments du langage.

Il n'en est pas de même de la langue commune. Celle-ci se définit toujours par des circonstances extérieures au langage. Elle est due à l'extension d'un pouvoir politique organisé, à l'influence d'une classe sociale prépondérante ou à la suprématie d'une littérature ; quelle que soit l'origine qu'on lui reconnaisse, il y a toujours des raisons politiques, sociales ou économiques qui contribuent à la maintenir. « La civilisation peut seule étendre les langues par grandes masses » (1). Et lorsque la langue commune se disloque et s'émiette, c'est que les liens sociaux qui la retenaient se sont relâchés. Il y a donc lieu d'étudier à part la formation des langues communes, de montrer par des exemples historiques à quelles causes elles doivent leur naissance, leur prospérité, leur décadence.

*
* *

Il y a toujours à la base des langues communes une langue donnée. Cette langue est adoptée comme langue commune par des individus ayant des parlers divers. Des circonstances historiques expliquent la prédominance de la langue prise comme base et son extension au-dessus des parlers locaux. Mais le linguiste doit s'attacher d'abord à déterminer cette langue.

Dans chaque pays, ce sont des conditions spéciales qui l'ont désignée ; chacune des grandes langues communes modernes ou anciennes s'est créée d'une manière particulière. Parfois il s'agit d'un dialecte, c'est-à-dire de la langue d'un pays donné, qui s'étend aux pays voisins et en devient la langue commune. Le cas s'est produit dans la Grèce antique, lors de la constitution

(1) E. RENAN, CXI, p. 101.

de la *κοινή* hellénistique à partir de l'époque d'Alexandre. La *κοινή* est dans son principe le dialecte de l'Attique. Ce dialecte était resté jusqu'au ^ve siècle le « parler tout local d'une région isolée qui n'attirait guère les étrangers ; sa population, de caractère surtout rural, était relativement pure de tout mélange » (1). Il y avait eu auparavant des langues communes en Grèce, et notamment dans les colonies. Dès son extension sur les côtes de l'Asie Mineure, l'ionien s'était constitué en langue commune ; cette langue nous est connue par Hérodote, qui la représente d'une façon illustre. Ainsi, bien qu'au témoignage de l'historien il y ait eu dans le Dodécapole un certain nombre de parlers locaux différents les uns des autres, il s'y parlait aussi une langue commune qui s'étendait au-dessus des parlers locaux. Mais les circonstances politiques ne permirent pas à cette langue ionienne commune de prendre l'importance qu'eut plus tard la langue de l'Attique. Grâce à un concours extraordinaire de causes complexes, l'Attique se trouva pendant un siècle, entre la fin des guerres médiques et la constitution de l'empire macédonien, à même de fournir une langue commune au monde hellénique. Parmi les causes qui concouraient à assurer au dialecte de l'Attique cette prédominance, il faut citer avant tout le rôle politique qui échet à Athènes après la ruine de l'empire achéménide. Mais la puissance de rayonnement de l'Attique s'accrut de la renommée qui s'attachait à ses poètes et à ses artistes ; c'est à la fois comme centre politique, artistique et littéraire qu'Athènes eut l'honneur de fonder la langue commune qui, du ^{iv}e siècle avant Jésus-Christ au ^{ix}e après, a servi d'expression à la pensée de tous les Grecs. Cette langue est sortie du dialecte attique, tel qu'il était parlé dans les limites du pays ; elle n'est que l'adaptation du dialecte attique à des populations de dialectes ou même de langues différentes.

(1) MEILLET, XCIII, p. 243-244. Cf. KRETSCHMER, CLXXVII, THUMB, CCXIII, et HOFFMANN, CLXVIII.

Dans l'Italie ancienne, les conditions changent quelque peu (1). Le latin, qui s'est étendu comme langue commune à l'Italie et finalement à tout le monde occidental, est essentiellement la langue de Rome, c'est-à-dire d'une ville, par opposition au langage de la campagne environnante autant qu'aux dialectes plus éloignés. Le *sermo urbanus* a commencé par étouffer le *sermo rusticus* avant de supplanter sur leurs propres domaines les dialectes voisins, comme le sabin ou le marse, puis les autres langues de l'Italie, l'osque, l'ombrien, l'étrusque, le celtique, le grec. Nous rencontrons ici l'importance de la ville en tant que capitale politique.

C'est également de la capitale qu'est parti le français commun. L'importance politique de Paris et de la région parisienne explique assez que le dialecte de l'Ile-de-France, le « français », ait été adopté par les provinces voisines au fur et à mesure qu'elles étaient réunies au royaume et soit devenu finalement un instrument d'échanges intellectuels de Dunkerque à Perpignan et de Brest à Chamonix. Le français de l'Ile-de-France ne s'est pas seulement étendu par-dessus les parlers de même famille linguistique, les dialectes issus comme lui du latin ; il sert de langue commune aux Flamands et aux Bretons, dont les parlers naturels sont germanique ou celtique ; au sud-est de la France, il a également pénétré, en tant que langue commune, sur le territoire basque. Il n'est même pas limité aux frontières politiques de la France, puisque des parties de la Belgique et de la Suisse appartiennent linguistiquement au domaine français, sans parler des colonies, anciennes ou nouvelles, qui propagent outre mer l'usage de notre langue (2). L'histoire de ce français commun, de sa formation et de son extension géographique, est étroitement liée à l'histoire politique, économique et sociale de notre pays : on ne peut com-

(1) STOLZ, CCVIII.

(2) Voir la *Langue française dans le monde* (Publication de l'Alliance française), Paris, 1900.

prendre l'une sans connaître l'autre. Mais c'est de la capitale que le français est parti, et, dans la capitale, d'une certaine classe sociale, la bourgeoisie. Le fait a été magistralement démontré par M. Brunot (1) : notre langue commune, telle qu'elle a été fixée au XVII^e siècle, est la langue de la bourgeoisie parisienne, de la « ville » ; la cour l'a acceptée, puis la province, et les grands écrivains en l'employant lui ont donné le pouvoir de s'imposer définitivement et de durer. Aussi les influences dialectales s'y manifestent à peine.

L'espagnol commun a été fixé bien plus anciennement que le français. Au moment de la conquête arabe (711), il devait y avoir dans la péninsule trois grands groupes dialectaux assez fortement différenciés : le galicien à l'Ouest, le catalan à l'Est et un groupe central occupant un vaste domaine. C'est d'un dialecte du Nord de ce domaine, celui de la Vieille-Castille, près des provinces basques, qu'est parti l'espagnol commun. Pour des raisons que justifie l'histoire politique, l'extension du castillan s'est faite vers le Sud, en forme d'éventail, recouvrant peu à peu les autres dialectes du groupe central ; toutefois, à droite et à gauche du castillan proprement dit, des représentants de ce groupe se sont conservés jusqu'à nos jours dans les patois du Léon et de l'Aragon, qui offrent entre eux de curieuses ressemblances. Le castillan devint au XIII^e siècle une langue littéraire, grâce au roi Alphonse X (1252-1284) qui fut pour l'Espagne ce que Dante devait être peu après pour l'Italie. L'espagnol commun est donc le résultat de la suprématie politique et littéraire de la Castille. Cette suprématie ne s'est pas étendue au Portugal, constitué en état indépendant dès la fin du XI^e siècle. Les dialectes portugais ont de tout temps appartenu à l'ancien groupe de l'Ouest. Ainsi le vieux portugais se confond avec le galicien. Mais l'importance prise par Lisbonne comme capitale au XVI^e siècle et l'influence du grand poète

(1) LII, t. III (la formation de la langue française). Voir aussi ROSSER, CXII.

Camoens (1525-1580) ont donné la suprématie au dialecte central du pays, qui est devenu le portugais littéraire commun. Quant au dialecte parlé aujourd'hui en Galice, il fait l'effet de vieux-portugais arrêté dans son développement : il est d'ailleurs tout pénétré d'hispanismes (1).

Comparé au français ou à l'espagnol, l'anglais commun présente dès le début de son histoire une forte influence de dialectes variés (2). Cela tient à ce que la ville de Londres, où l'anglais commun s'est formé, est placée au point de rencontre de plusieurs dialectes. En outre, il s'est trouvé qu'au moment même où la langue commune se constituait, la ville de Londres s'accroissait brusquement, accueillait dans son sein des immigrants variés venus de toutes les provinces, qui se mélangeaient aux anciens habitants. Cette immigration a provoqué sur la langue commune des influences dialectales, si bien qu'au XVII^e siècle la prononciation de l'anglais commun, loin d'être fixée, comportait de nombreuses variétés. On en voit encore aujourd'hui la trace. Mais cette immigration des provinces a eu aussi pour conséquence d'établir des échanges incessants de population entre la capitale et la province ; ce qui a été extrêmement favorable à l'extension de la langue commune. C'est donc à l'importance de sa capitale que l'Angleterre doit l'unification relative de sa langue, mais dans des conditions assez différentes de celles où s'est constitué le français. Celui-ci est plus fortement unifié.

Il s'est créé de nos jours dans la péninsule des Balkans des langues communes, dont l'avenir se réserve sans doute de modifier ou d'étendre les limites, mais qui ont également pour point de départ l'existence d'une capitale. Les dialectes serbes méridionaux sont très différents du serbe qu'on écrit et qu'on parle

(1) Les renseignements que contient ce paragraphe sont dus à une obligeante communication de M. Amerigo CASTRO. Pour le portugais, v. LEITE DE VASCONCELLOS, CXXVII.

(2) W. HORN, CLXIX et CLXX; MORSBACH, CLXXXIII.

à Belgrade (1). L'accent y est à une autre place, la quantité n'y est pas observée, la flexion y est très simplifiée. A beaucoup d'égards ces parlers sont intermédiaires entre le serbe et le bulgare ; pratiquement, la limite dialectale des deux langues est impossible à fixer. Mais il y a depuis la fin des guerres balkaniques une langue commune serbe qui envahit et absorbe ces parlers méridionaux dans les limites politiques du royaume de Serbie. Nous sommes assez bien renseignés sur la façon dont s'opère par exemple la substitution de la langue littéraire commune au dialecte qu'on appelle l'ikavien (2). Le fait principal est le remplacement par le groupe *ije* du son *i*. Ce qui en Serbie facilite cette substitution, c'est l'existence de la communauté familiale, la *zadruga* (3). A l'intérieur de la *zadruga*, il faut naturellement une langue une ; or, les mariages introduisent sans cesse dans la *zadruga* des femmes étrangères à la région et parlant des dialectes différents : le parler local offre ainsi le minimum de résistance, et l'influence de la langue commune grandit d'autant. La langue littéraire devient le parler commun à tous les Serbes du royaume.

En Allemagne, où la capitale est toute récente et d'ailleurs n'exerce pas sur l'ensemble de la Germania une suprématie incontestée, l'extension de la langue commune s'est faite indépendamment de toute unité politique. L'allemand commun est avant tout une *langue écrite* qui a dû son succès à des causes religieuses et son origine aux besoins de la colonisation (4). Par la Réforme, l'allemand de Luther s'étendit à tout le domaine bas-allemand ; à la fin du XVI^e siècle on n'employait déjà plus comme langue écrite sur ce domaine qu'une langue littéraire

(1) O. BROCH, *Die Dialekte des südlichsten Serbiens*, Vienne (1903) (*Schriften der Balkan-Commission*, Linguist. Abteilung, vol. III).

(2) H. HIRT, *Der ikavische Dialekt im Königreiche Serbien* (XXXIX, Phil.-hist. Klasse, t. 146, 1903).

(3) « Le mariage est l'un des intermédiaires humains constants entre le langage et l'histoire locale ». TERRACHER, CXXIV, p. X et 228.

(4) KLUGE, CLXXV et CLXXVI ; GUTJAHR, *Die Anfänge der neuhochdeutschen Schriftsprache vor Luther*, Halle (1910).

commune. L'extension fut plus lente dans les pays catholiques du sud de l'Allemagne et dans la Suisse protestante. Mais Luther lui-même s'était servi d'un instrument préparé depuis longtemps. Il existait dès le ^{xiv}^e et même le ^{xiii}^e siècle dans les chancelleries urbaines ou princières de l'Allemagne une tendance à adopter une langue commune différente des dialectes régionaux. L'exemple était venu de la chancellerie impériale (1) : celle-ci prenait à tâche d'éviter les particularités dialectales et d'employer la même langue dans tous les pays de son ressort. Cela est manifeste au temps de l'empereur Charles IV, en plein ^{xiv}^e siècle. Cette langue de chancellerie tira une force singulière du fait qu'elle était surtout une langue de colonisation. Pied à pied en effet l'allemand s'implantait sur le domaine slave et se substituait à des langues slaves. C'est dans les villes de colonisation de l'Allemagne orientale que s'est constitué l'allemand commun, qui devait prendre avec la Réforme son importance littéraire, se fixer grâce à la découverte de l'imprimerie et devenir la langue écrite de tout Allemand cultivé.

L'histoire du russe est sensiblement différente (2). Durant tout le moyen âge, la langue écrite de la Russie a été le slavon des premiers traducteurs des textes sacrés. Ce slavon, fondé sur des parlers slaves méridionaux (de la région de Salonique), a subi en Russie une certaine adaptation, sans toutefois s'identifier jamais avec le russe même. Si des gens peu lettrés ont parfois écrit en se conformant à peu près à leur langue parlée, la langue littéraire restait le slavon d'église. A partir de Pierre le Grand, la langue s'est dégagée de cette influence slavonne et sur le modèle des langues de l'Europe occidentale, notamment du français et de l'allemand, a été conformée à l'usage de la Russie centrale, tel qu'il existait dans la vieille capitale,

(1) Socin, CCVI, p. 164 et 203.

(2) E. BUDDE, *Esquisse d'une histoire du russe littéraire contemporain, xvii^e-xix^e siècle* (en russe), forme le fascicule XII de *Enciklopedija slavjanskij filologij*. St-Petersbourg, 1908.

Moscou. Au cours du ^{xix}^e siècle, il s'est ainsi constitué une langue littéraire, où subsistent des traces de slavon, mais qui pour l'essentiel repose sur l'usage actuel de la langue parlée.

Le polonais a servi de langue littéraire dès le ^{xiv}^e siècle ; mais c'est au ^{xvi}^e siècle surtout qu'il s'épanouit comme tel dans la région de Cracovie (Petite-Pologne). Toutefois le polonais littéraire et commun n'est pas la langue de cette région ; il est sorti de la région de Posen et de Gnesen (Grande-Pologne), berceau ethnique des Polonais au ^x^e siècle. Ainsi, des quatre grands groupes dialectaux, le mazovien, le posnanien, le cracovien et celui des Polonais de Ruthénie (1), c'est le posnanien qui servit de base à la langue littéraire commune ; cette langue se développa en Petite-Pologne et elle acheva de se former dans la partie orientale du domaine, en Ruthénie, c'est-à-dire dans une région en partie colonisée, qui n'appartenait pas originellement à la Pologne ethnographique.

Il y a enfin des langues communes qui sont d'origine purement littéraire. C'est le cas par exemple de l'italien (2) fixé comme langue commune à partir du ^{xiv}^e siècle, grâce au prestige et à l'influence d'écrivains comme Dante, Pétrarque et Boccace, à une époque où le pays n'avait aucune unité politique. Sans doute ces grands écrivains utilisèrent la langue qu'on parlait autour d'eux ; d'où le nom de *lingua toscana* que porte depuis Dante la langue littéraire italienne. Mais ce nom n'implique nullement que l'italien des livres provienne de l'extension d'un dialecte provincial : la langue que Dante éleva au rang de langue littéraire et qui devait devenir l'italien commun est essentiellement celle d'une ville, Florence, et de la bonne société de cette ville. Le dialecte toscan lui-même présente certaines particularités qui n'ont point passé

(1) Voir CASIMIR NITSCH, *Mowa ludu polskiego*, Cracovie (1911).

(2) D'OVIDIO, *Lingua e dialetto* (XLI, I, 564-583) ; G. ASCOLI, *Il toscano e il linguaggio letterario degli Italiani* (XLI, VIII, p. 121-128) ; PIO RAJNA, *Origine della lingua italiana* (*Manuale della letteratura italiana*, par D'ANCONA et BACCI, vol. I, 2^e éd. (1908), p. 15-24).

dans la langue littéraire; par exemple il change en spirante le *c* intervocalique, disant *fuoho* pour *fuoco* et *la hasa* pour *la casa*. Toutefois, il est juste d'observer que plusieurs causes d'ordre différent contribuaient à faire de Florence la *terra promessa* de la langue commune italienne. Outre l'éclat de ses écrivains et son importance comme centre littéraire, cette ville avait une situation, entre Bologne et Rome, qui la prédestinait à servir de trait d'union entre les cités intellectuelles de l'Italie. Le dialecte de Florence d'autre part, par ses qualités intrinsèques, se recommandait plus que les autres pour jouer le rôle de langue commune : il était plus près du latin, et permettait ainsi à tout Italien lettré de faire aisément la transposition de son propre dialecte en la langue commune. Ainsi se prépara le triomphe de la *lingua toscana*, qui fut achevé lorsqu'au *xiv^e* siècle un Vénitien comme Bembo l'employa lui-même dans ses ouvrages.

*
* *

Le mode de formation des langues communes, telles que nous venons d'en présenter quelques types, influe naturellement sur le rapport qu'ont ces langues avec les dialectes. Lorsque la langue commune n'est elle-même qu'un dialecte que les circonstances font prévaloir sur les dialectes voisins, ceux-ci sont exposés à être plus ou moins vite absorbés par la langue commune. Le dialecte qui sert de base à la langue commune est investi d'une autorité qui s'impose aux autres. Sans doute il perd généralement ce qu'il y a en lui de trop spécial; ainsi le dialecte attique s'est dépouillé de certaines particularités notables en devenant la langue hellénistique. Mais les autres dialectes, de leur côté, s'usent rapidement au contact de la langue commune. A moins que des circonstances particulières ne leur confèrent un prolongement de vitalité sous forme de langues spéciales ou de langues littéraires, les dialectes voient

leurs limites peu à peu s'effacer et finalement ils se fondent dans la langue commune. Dans la France du Nord, nous n'avons pour ainsi dire plus de dialectes : il n'y a plus d'intermédiaire entre la langue commune et le parler local, le patois. Un Picard ne conçoit plus que deux sortes de langues : le parler de son village et le français commun; ce dernier, il l'a appris à l'école et il le retrouve chaque matin dans son journal. Le parler local se sature d'ailleurs de plus en plus d'éléments empruntés à la langue commune. Mais si d'aventure il se glisse dans la langue commune quelques éléments empruntés au patois, on n'a pas affaire pour cela à un souvenir de l'ancien dialecte ou à un nouveau dialecte en formation; on a seulement un aspect patoisé de la langue commune. Il faut remonter à plusieurs siècles en arrière pour trouver des textes en dialecte picard. Le dialecte picard s'est éteint le jour où les sujets parlants ont perdu le sentiment de l'indépendance et de la dignité du dialecte.

Nous sommes mal renseignés sur ce qui s'est passé dans la Grèce ou l'Italie antiques; mais il est vraisemblable que les dialectes y ont été aussi plus ou moins absorbés par le grec ou le latin commun. La *κοινή* hellénistique est à la base de tous les dialectes grecs modernes. L'unification une fois accomplie, il s'est produit à nouveau, suivant les lois de l'histoire, une segmentation nouvelle, mais sur une base différente; et on n'a pu rien découvrir dans les dialectes du grec moderne qui correspondît aux anciens dialectes antérieurs à la constitution de la *κοινή*. Les parlers locaux ont dû eux-mêmes s'imprégner tellement des caractères de la langue commune qu'on ne pouvait sans doute plus les reconnaître qu'à quelques détails de prononciation, à quelques traits de vocabulaire. Les inscriptions, même les plus voisines de la langue parlée, ne permettent pas de croire à la survivance des dialectes (1).

(1) THUMB, CCXIII.

En Italie, le latin a absorbé nombre de langues dont nous ne savons aujourd'hui que fort peu de chose; il a absorbé aussi les dialectes voisins du dialecte de Rome. Les efforts de quelques linguistes ont réussi à démêler dans le vocabulaire, la morphologie et la phonétique du latin certains traits dialectaux, que peut-être les dialectes de l'Italie moderne conservent en partie aujourd'hui (1).

Il y a donc parmi les dialectes qui prennent part à l'élaboration d'une langue commune des degrés à distinguer. Disparaissent naturellement le plus vite ceux qui sont eux-mêmes plus voisins du dialecte qui sert de base à la langue commune. Cette observation, qui paraît banale, a son importance dans l'étude du contact des langues (v. p. 347). Ainsi il y a une sensible différence dans l'action qu'ont respectivement exercée sur l'anglais le danois et le franco-normand (2). La structure grammaticale de l'anglais n'a été que peu atteinte par l'action de ce dernier; au contraire, le danois y a enfoncé profondément sa marque : la détérioration et la simplification du système grammatical se sont effectuées deux siècles plus tôt dans les régions occupées principalement par les Danois que dans les parties méridionales de l'Angleterre, où vinrent les Normands. Question de rapports sociaux et politiques à part, — il faut noter que les Normands furent relativement peu nombreux en Angleterre et y constituèrent toujours une caste spéciale, — la raison de la différence signalée ici est dans le degré de parenté des langues considérées. Il y avait au point de vue grammatical entre l'anglais et le danois des affinités qui n'existaient pas entre l'anglais et le franco-normand.

Les langues communes qui sont avant tout des langues écrites, comme l'allemand ou l'italien, se trouvent par rapport aux dia-

(1) Voir les travaux de G. MOHL, *Chronologie du latin vulgaire*, de A. ERNOUT, LXX, et de RIBEZZO, *Reliquie italiane nei dialetti dell'Italia meridionale* (Atti Accad. Arch. Lett. Bell. Artt, Napoli, I, 1908).

(2) JESPERSEN, CXXXIV, p. 170-173.

lectes dans une situation assez différente. La norme que représente la langue commune ne se pose pas en adversaire des dialectes, puisque aucun dialecte ne tend à empiéter sur les autres. Il s'agit de deux langages différents, placés à deux étages superposés. Le sentiment d'une unité plus vaste que le parler local, mais plus restreinte toutefois que celle de la langue commune, subsiste sans atteinte grave sur toute l'étendue du pays. Ainsi en Piémont ou en Lombardie la langue de la conversation n'est pas d'accord avec la langue des livres. Celle-ci paraît artificielle et archaïque; c'est vraiment une langue morte, sans spontanéité, et, comme dit Ascoli, sans *sicurezza* (1). De même, en Allemagne, on peut aujourd'hui parler encore de dialectes. Ceux-ci occupent un échelon intermédiaire au parler local et à la langue commune; ils représentent dans le sentiment populaire la langue d'aires plus ou moins vastes et d'ailleurs plus ou moins nettement limitées. Ils ont leur place dans la littérature et dans le journalisme. Et la langue commune en est atteinte par le fait qu'elle n'a pas de prononciation uniforme et que, suivant les régions, elle est parlée différemment. Si l'on met à part les personnes de la haute bourgeoisie, particulièrement cultivées, la prononciation que chaque Allemand donne à la langue commune est toujours plus ou moins entachée de dialectismes. On écrit l'allemand commun partout de la même façon; mais on le prononce de façon assez variée pour qu'un observateur puisse reconnaître aisément l'origine de celui qui parle. Les différences que l'on constate çà et là dans la prononciation des provinciaux français sont insignifiantes en comparaison des dialectismes de l'allemand.

Toutefois, nous venons de dire que la séparation n'est pas absolue entre l'allemand commun, langue écrite, et les dialectes régionaux. En fait, comme on peut s'y attendre, il y a

(1) ASCOLI, XLI, t. VIII, p. 126.

des échanges incessants de l'un aux autres; ils se pénètrent mutuellement. Et la pénétration a pour résultat d'atténuer les caractères dialectaux; si bien que nous serions en droit de prévoir ici, comme dans le cas précédent, une disparition des dialectes à plus ou moins longue échéance. Mais dans cette concurrence entre les dialectes et les langues communes, il faut tenir compte d'un fait essentiel, dont nous n'avons encore rien dit, et qui est dans la fixité relative des uns et des autres.

On peut appliquer à toute langue commune ce que M. Meillet dit de la *κοινή* grecque (1): « C'est une norme idéale qui devient avec le temps de plus en plus archaïque, de plus en plus éloignée des tendances du parler courant, et un effort toujours renouvelé pour concilier les tendances naturelles du développement de la langue avec cette norme. » La langue commune « n'est pas une langue fixée, ce n'est pas non plus une langue qui évolue régulièrement; c'est une langue où il y a une sorte d'équilibre, constamment variable, entre fixation et évolution ». Cet équilibre est assez malaisé à garder. Lorsque la langue commune s'étend sur une région très vaste où se produisent dans la population des va-et-vient continuels, où les classes sociales s'entrecroisent et se mêlent, il est fatal qu'elle soit exposée à de rudes atteintes et contrainte de se transformer. Si elle cède aux coups et se transforme, c'est la fin à brève échéance, car nul pouvoir ne peut lui permettre de se transformer de la même façon partout où elle est parlée; c'est la dislocation, dont l'histoire nous offre maint exemple. Mais avant d'en arriver là, les langues communes résistent longtemps à la transformation. Elles ont pour elles les conditions politiques, la puissance de l'école et de l'administration. Peut-être leur meilleure sauvegarde est-elle encore dans l'écriture.

(1) XCIII, p. 263.

*
* *

De la langue écrite, à laquelle un chapitre spécial sera consacré ultérieurement, il ne peut être question ici que dans la mesure où elle intéresse le développement des langues communes. La langue écrite représente toujours une tradition et des règles conservatrices. Sans doute, la tradition peut exister sans l'écriture. Il y avait chez les Gaulois, au dire de César, des disciplines que les druides confiaient à la mémoire de leurs élèves et qui se transmettaient ainsi de génération en génération. Dans l'Inde, les textes religieux, antérieurement à tout usage de l'écriture, étaient de même transmis par voie orale sans subir le moindre changement. Mais il va sans dire que la tradition est autrement forte et résistante lorsqu'elle peut s'appuyer sur l'écriture.

Il ne faut pas confondre langue écrite et langue littéraire. Bien que les deux notions parfois se recouvrent, il est des cas où elles s'opposent et se contrarient. La langue écrite est souvent l'expression de la langue commune, tandis que les langues littéraires se distinguent le plus souvent de cette dernière. Dans bien des pays, les gens de lettres, poètes ou conteurs, formaient une caste à part ayant ses traditions, ses coutumes et ses privilèges; leur langue avait donc tous les caractères d'une langue spéciale, exigeait une initiation, imposait l'apprentissage d'une technique. Il arrivait même que le rôle du poète fût à moitié religieux, et certaines langues littéraires sont en même temps des langues religieuses: le sanskrit par exemple a conservé longtemps ce caractère. En Grèce, les singularités de la grande lyrique tiennent sans doute à ce qu'elle repose sur des langues religieuses spéciales. Même en dehors de toute influence religieuse, il s'est constitué dans beaucoup de pays des langues littéraires limitées à certains emplois déterminés. La langue de l'épopée en Grèce est un type de ces langues littéraires spéciales, formées par le travail des poètes et fixées

une fois pour toutes. Quiconque en Grèce embouchait la trompette épique y insufflait un langage qui ne correspondait à aucune langue parlée : Apollonius de Rhodes et Quintus de Smyrne se conforment à la tradition homérique. De même la convention s'était établie à Athènes d'employer pour les parties chorales de la tragédie une langue fixée, teintée de dorismes, mais ne représentant au fond aucun dialecte dorien particulier. Dans l'Inde il y eut aussi des langues littéraires, à base plus ou moins dialectale, qui n'étaient employées que pour certains genres et par certaines catégories de poètes. Leur définition était d'être différentes de la langue commune. Les Malais, qui ne parlent pas une langue indo-européenne, ont comme langue littéraire une langue spéciale, le kawi, remplie d'éléments sanskrits (1).

Mais sans parler des cas où la langue littéraire tire son origine de la langue spéciale, on peut comprendre aisément la différence qui sépare la langue littéraire de la langue commune. En effet, la langue commune a pour caractère fondamental d'être une moyenne qui s'établit entre les différents langages de tous ceux qui la parlent. Lorsqu'une langue commune s'étend à tout un pays, les éléments qui prennent part à l'établissement de la moyenne étant de plus en plus nombreux, le niveau s'abaisse fatalement ; ainsi, malgré l'influence prépondérante de l'élite intellectuelle, plus la langue commune s'étend, plus elle emprunte d'éléments aux couches inférieures de la population. Elle devient de plus en plus terne, neutre et atone. Elle se définit alors par des caractères négatifs, par des faiblesses et des banalités.

Or, l'homme de lettres a besoin d'un instrument personnel, qui exprime ce qu'il y a de particulier dans son intelligence et sa sensibilité. « Le langage ayant été fait pour l'usage commun, dit M. Barrès (2), ne peut exprimer que des états grossiers. »

(1) Voir l'ouvrage célèbre de W. VON HUMBOLDT, *Ueber die Kawisprache fauder Insel Java*, Berlin, 1836-1839.

(2) *Un homme libre*, p. 87-88.

Flaubert avait deux façons d'écrire, suivant qu'il rédigeait une lettre familière ou qu'il composait dans son style tendu ses œuvres littéraires. L'« écriture artiste » est toujours une réaction contre la langue commune ; dans une certaine mesure, c'est un argot, l'argot littéraire, qui, pour comporter de nombreuses variétés et être différent chez les parnassiens, les symbolistes ou les décadents, n'en est pas moins dans tous les cas une altération du parler courant. Ces argots, confinés dans les cénacles, et restreints à un petit nombre d'initiés, ne nous intéressent pas ici. Tout au plus faut-il mentionner que parfois ils contribuent à alimenter de quelques tours ou de quelques mots la langue commune. Mais nous avons à examiner le cas où la langue littéraire n'est que la langue écrite et où toutes deux expriment la norme de la langue commune.

Les services que les écrivains ont rendus chez nous à la constitution de la langue commune sont immenses. C'est à l'effort combiné des littérateurs et des grammairiens que nous devons le français, tel que nous l'apprenons à l'école (1). Ils ont forgé pour nous ce bel instrument, veillant avec diligence à ce qu'aucune rouille ne l'altère. L'épuration de la langue, poursuivie pendant plusieurs siècles, peut paraître un travail de chicane mesquine et pédantesque ; nous tirons assez de profit de ce travail pour être reconnaissants à ceux qui l'ont fait. Grâce aux maîtres d'école dressés à l'étude des écrivains, nous avons pour exprimer nos pensées la forme la mieux appropriée, une langue dont tous les mots ont un sens exact, dont tous les tours sont fixés dans leurs nuances les plus minutieuses. En retranchant de la langue écrite tout ce qui choquait le naturel et le bon goût, en la soumettant toujours aux règles de la raison et de la bienséance, ils l'ont rendue capable, comme dit Bouhours, « de soutenir les matières les plus fortes et d'élever les plus faibles » ;

(1) Voir BRUNOT, LVII, t. IV, p. 219 et suiv. ; consulter aussi ALEXIS FRANÇOIS, *La grammaire du purisme et l'Académie française au XVIII^e siècle* Paris (1905).

ils l'ont en un mot adaptée d'avance à toutes les exigences de l'esprit. Et la langue commune a amplement bénéficié du travail qu'ils ont accompli. Elle y a gagné la clarté dans l'élégance, la précision dans la variété et, selon le mot de Rivarol, « la probité attachée à son génie ».

Les grands écrivains font pour les mots ce que les rois de jadis faisaient pour les monnaies ; ils leur imposent la valeur qu'ils veulent et fixent le cours auquel chacun les doit accepter. Ainsi un peu de leur esprit passe en nous, et tandis que nous parlons français, c'est Pascal et La Rochefoucauld, La Bruyère et Bossuet, Montesquieu et Voltaire qui nous dictent les mots que nous employons. Chacun de nous, pour peu qu'il ait reçu d'instruction, puise en parlant, parfois sans s'en douter, dans ses souvenirs scolaires. Nous connaissons tel écrivain contemporain dont la langue n'est à proprement parler qu'un pastiche de nos classiques. Il pourrait servir de modèle à tous ceux qui se mêlent d'écrire en français ; il réalise avec une perfection absolue l'idéal du français littéraire, sous sa forme générale et « commune ». En effet, on reconnaît dans chacun de ses ouvrages, à l'emploi qu'il fait des mots, aux alliances qu'il leur impose, au tour et au rythme même de la phrase, la marque imprimée de nos grands maîtres. Il faut un goût très exercé pour apprécier un art si subtil ; mais c'est un charme que de savoir reconnaître et démêler sur cette belle étoffe, chatoyante à souhait, la provenance de chacun des fils qui ont servi à la confectionner. Il est pénible de penser qu'un jour viendra peut-être où personne ne sera plus en état de goûter ce plaisir, si l'éducation, changeant de nature et de but, cessait de s'intéresser à l'élite : alors, faute d'en comprendre la valeur, la grossièreté populaire foulerait aux pieds ce frêle tissu, délicatement nuancé comme un pastel.

C'est sans doute que toute forme d'art un peu personnelle est inaccessible à la foule. Mais c'est aussi que la création d'une forme « commune », si parfaite qu'elle soit, n'est jamais qu'un

moment dans l'histoire d'une langue, et c'est de plus qu'une langue écrite retarde toujours sur la langue parlée.

La constitution des langues écrites marque un temps d'arrêt dans le développement du langage. Les formes se cristallisent et s'ossifient, perdent la souplesse naturelle de la vie. Mais c'est une illusion de croire que le langage puisse jamais s'arrêter. Ce qui fait croire qu'on l'arrête, c'est qu'on superpose à la langue naturelle une langue artificielle ; l'écart des deux langues, faible au début, devient avec le temps de plus en plus grand, jusqu'au jour où l'opposition éclate tellement qu'une brisure se fait. On peut comparer cette création des langues écrites à la formation d'une couche de glace à la surface d'une rivière. La glace emprunte sa substance à la rivière ; elle n'est pour mieux dire, que l'eau de la rivière elle-même, et cependant elle n'est pas la rivière. L'enfant, voyant la glace, croit qu'il n'y a plus de rivière, que le cours en est arrêté. Illusion ! Sous la couche de glace l'eau continue à couler, à suivre sa pente vers la plaine. Vienne la glace à se rompre, on voit brusquement l'eau jaillir et bondir en murmurant. C'est là une image du cours du langage. La langue écrite, c'est la couche de glace sur le fleuve. L'eau qui continue à couler sous la glace qui l'emprisonne, c'est la langue populaire et naturelle. Le froid qui produit la glace et voudrait retenir la rivière, c'est l'effort des grammairiens et des pédagogues ; et le rayon de soleil qui rend à la langue sa liberté, c'est la force indomptable de la vie, victorieuse des règles, brisant les entraves de la tradition.

Le français actuel justifie assez bien la comparaison qui précède. L'écart entre la langue écrite et la langue parlée est de plus en plus grand. Ni la syntaxe, ni le vocabulaire ne sont les mêmes. Même la morphologie présente des différences : le passé défini, l'imparfait du subjonctif ne sont plus employés dans la langue parlée. Surtout la différence des vocabulaires éclate à tous les yeux. Nous écrivons une langue morte, cette

langue qui remonte aux écrivains du xvii^e siècle, et que l'écrivain contemporain auquel nous faisons allusion représente aujourd'hui dans sa perfection. Mais nous parlons bien autrement. Notre vocabulaire courant s'est transformé depuis le xvii^e siècle (1). L'opposition entre les mots parlés et les mots écrits rappelle celle des mots roturiers et des mots nobles; nous aurions scrupule à écrire la plupart des mots que nous employons dans la conversation. Un homme qui parle comme il écrit nous fait l'effet d'un être artificiel, anormal; il y a de moins en moins de gens de cette espèce.

Pendant longtemps les classes supérieures conservaient par tradition un langage archaïsant, inspiré des usages de la langue écrite; c'était seulement dans les couches inférieures de la population qu'on voyait se développer un langage spontané, renouvelant les éléments expressifs de la langue. Aujourd'hui la langue des hautes classes, dont l'existence était artificielle, disparaît au profit de la langue populaire. Tous les puristes déplorent cet « encanaillement »; leur plainte est stérile (2). Il arrive par contre-coup que la langue écrite soit atteinte : les journaux quotidiens, que rédigent hâtivement des gens souvent dénués de culture, adoptent de plus en plus les expressions, les tours, même les formes de la langue parlée : le solécisme *je m'en rappelle*, le tour barbare *de façon à ce que* y sont d'un usage constant. Bien d'autres « fautes », non moins grossières, s'y étalent tous les jours. Dans un journal de Paris à grand tirage, on a pu relever des tours comme « il demanda à ce que... », « avec cette brusquerie dont il ne se départ jamais », « cette affaire ressort de la Préfecture de police », « il ne se gêna pas pour l'agoniser de sottises », « au point de vue pécunier », « alors il s'enfuya », etc. On notera qu'il y a dans ce fatras barbare de nombreux souvenirs de la langue écrite : par

(1) Voir F. GOHIN, *Les transformations de la langue française pendant la deuxième moitié du xviii^e siècle (1740-1789)*. Paris (1903).

(2) Voir notamment E. DESCHANEL, **LXVII**, et P. STAPPER, **CXXIII**.

exemple *se départir de*, *ressortir à* ne sont pas des termes de la langue parlée; l'usage du passé défini est une des caractéristiques de la langue écrite. Le journaliste qui a commis les fautes précédentes avait donc l'intention et le sentiment de faire de la langue écrite; mais, par manque de culture, il a constitué sa langue écrite d'éléments artificiels et souvent faux. C'est de la même façon que Grégoire de Tours, dont le latin fourmille d'incorrections, dues à la langue qu'on parlait autour de lui, se sert encore du déponent, qui avait depuis longtemps disparu de la langue parlée : beaucoup de ses déponents n'existent pas en latin classique (1).

Il faut reconnaître, pour le bon renom de la presse française, que dans plusieurs grands journaux la langue conserve une tenue littéraire; les rédacteurs y appliquent sans broncher les règles du français écrit. Si le nombre de ces journaux tend plutôt à diminuer, en revanche la correction y devient peut-être plus scrupuleuse; on veut réagir contre la vulgarité environnante, et le souci de la pureté de la langue n'en est que plus fort. Aussi y a-t-il dans la presse parisienne des journaux qui, au sens propre du terme, n'écrivent pas la même langue. Telle feuille populaire n'emploie guère que du français parlé plus ou moins littérarisé. Au contraire, la langue de tel grand quotidien est celle qu'emploient dans leurs ouvrages nos meilleurs écrivains; c'est du pur « français littéraire ».

Mais ce français littéraire est une langue apprise; il y a un tel écart entre lui et la langue parlée qu'il exige une initiation, souvent longue, et une pratique des plus attentives. Nul ne sait combien de temps l'usage s'en maintiendra, je veux dire l'usage de l'apprendre. En tout cas on peut prévoir qu'il en sera de ce français littéraire comme du latin; il se conservera à l'état de langue morte, avec ses règles et son vocabulaire fixés une fois pour toutes. La langue vivante se développera

(1) M. BONNET, **L**, p. 402.

indépendamment de lui, comme ont fait les langues romanes. Tout au plus servira-t-il de réservoir pour alimenter le vocabulaire du parler vivant (cf. p. 268). Il y aura un français littéraire qui s'opposera au français vulgaire comme les deux espèces d'arabe s'opposent l'un à l'autre, comme le chinois mandarin s'oppose aux langues parlées en Chine (1). Si l'on réalisait chez nous une réforme complète de l'orthographe, la différence de ces deux français éclaterait à tous les yeux.

Naturellement, l'existence du français littéraire n'empêcherait pas la constitution d'une langue commune au-dessous de lui : le latin vulgaire d'où sortent les langues romanes était lui-même assez différent du latin classique que l'on continuait à écrire au temps d'Ausone et de Claudien. Le grec commun de l'époque hellénistique avait à côté de lui une langue littéraire, artificielle, dont le vocabulaire, voire même la morphologie, étaient différents.

Il peut y avoir en effet plusieurs langues communes superposées.

Dans l'Inde antique, le sanskrit, qui était à l'origine une langue religieuse, devint une langue littéraire commune le jour où une dynastie étrangère en consacra l'usage profane ; c'est aujourd'hui une langue savante, qui est à la fois de haute culture et de religion. On continue à lire et à réciter des textes comme le Mahâbhârata ou les Purânas dans les temples, de même que l'Eglise catholique maintient l'usage des textes latins. Mais il va sans dire que le sanskrit s'étend bien au delà du domaine des parlers indiens ; non seulement il embrasse toute la péninsule de l'Inde, où il est employé par des peuples très différents de race et de langue, mais il a été exporté par les missionnaires brahmaniques et bouddhiques aussi loin que l'apostolat les a entraînés.

L'existence du sanskrit n'a pas empêché l'existence d'autres

langues communes. Bien avant l'époque, d'ailleurs tardive — puisqu'elle se place aux environs de l'ère chrétienne, — où le sanskrit s'est développé comme langue littéraire, des langues plus jeunes que lui avaient été employées comme langues communes écrites. Dès 250 avant Jésus-Christ, le roi Açoka se sert de ces langues comme langues officielles dans ses inscriptions ; comme langues religieuses, concurremment avec le sanskrit, d'autres langues, par exemple le pâli, servirent à écrire les textes bouddhiques ; enfin dans le drame, à côté du sanskrit, on utilisa normalement certaines langues littéraires, les prâkrits, qui rappellent assez ce que devaient être en Grèce la langue de la lyrique et celle de l'épopée (1).

Mais au-dessous de ces prâkrits (2), il y eut de bonne heure, il y a encore des dialectes et des parlers locaux. Certains d'entre eux ont pris une certaine importance au point de servir à des besoins littéraires ; ainsi l'hindi, le bengali, le marathi. Il existe même aujourd'hui dans l'Inde une langue commune, l'hindoustani, qui ne représente à proprement parler aucun dialecte réel.

Nous pouvons terminer notre chapitre sur cet exemple des langues de l'Inde. Il illustre fort bien les rapports des langues communes entre elles et avec les dialectes locaux. Il montre combien il est au fond malaisé de tracer la limite entre les éléments qui les définissent, à quel point ils se pénètrent sans cesse et réagissent les uns sur les autres. C'est que la formation des langues communes, aussi bien que leur développement et leur dislocation, est réglée par des causes historiques, extérieures au langage, par les mouvements mêmes de la civilisation.

(1) F. LACÔTE, *Essai sur Gunâdhya et la Brhalkathâ*, p. 40-59.

(2) Voir JULES BLOCH, **XLIX**.

(1) STEINTHAL, CCVII, p. 53.

CHAPITRE IV

CONTACT ET MÉLANGE DES LANGUES (1)

L'idéal du développement continu d'un parler, à l'abri de toute influence extérieure, n'est presque jamais réalisé. Bien au contraire, les actions qu'exercent les langues voisines jouent un rôle souvent important dans le développement linguistique.

C'est que le contact des langues est une nécessité historique, et que le contact entraîne fatalement la pénétration. Sous nos yeux même, et près de nous, se trouvent des régions où l'histoire a enchevêtré comme à plaisir des peuples parlant des langues différentes ; dans des régions de ce genre, l'extension des échanges commerciaux, la nécessité des communications, réclament la connaissance et la pratique courante de plusieurs langues. La péninsule des Balkans a été de tout temps et est restée un puzzle de langues, comme de races, de nationalités et de religions. Slaves, Grecs, Albanais, Roumains, Turcs, Juifs, Arméniens y forment aujourd'hui des communautés plus ou moins considérables, qui s'emmêlent sur la surface du territoire. Il y a des Grecs en Thrace et des Roumains en Macédoine, des Serbes en Albanie et des Albanais dans l'Attique. Nulle part les frontières politiques ne peuvent coïncider avec les limites des races, ni avec les limites des religions : le catho-

licisme et l'orthodoxie, l'islamisme et le judaïsme se partagent des populations appartenant à des races et à des nationalités différentes. Les langues, que contribuent à soutenir plus ou moins les nationalités et les religions, ajoutent à l'ensemble un élément de confusion : côte à côte vivent le serbe et le bulgare, le grec et l'albanais, le roumain et le turc, l'arménien et enfin l'espagnol, que parlent les juifs. Encore n'indiquons-nous ici que les grands groupes de langues, en faisant abstraction des dialectes.

Une pareille situation, un peu exceptionnelle dans l'Europe moderne, a dû être souvent la règle dans l'histoire. Les conséquences qui en résultent au point de linguistique sont considérables. Lorsque deux langues se trouvent en contact, elles exercent toujours plus ou moins d'action l'une sur l'autre. Partant de ce fait, certains linguistes vont même jusqu'à dire qu'il n'y a pas de langue qui ne soit à certain égard une langue mixte. Il y a donc lieu d'examiner dans quelles conditions peuvent se produire les contacts des langues et quelles sont les conséquences linguistiques de ces contacts.

*
* *

Il serait tout à fait inexact de se représenter la concurrence de deux idiomes contigus comme se produisant toujours d'une façon identique ; car les langues n'ont pas la même force ni, par suite, la même résistance.

Lorsqu'il s'agit de deux grandes langues de civilisation comme l'allemand ou le français, qui sont toutes deux également puissantes et d'ailleurs assez différentes de structure, la concurrence à laquelle elles sont exposées n'a que peu d'effets linguistiques et se maintient presque uniquement sur le terrain économique. C'est à l'école que la lutte se prépare ; mais c'est dans le commerce de la vie que la victoire se gagne. On signale tel village de Suisse d'où l'allemand a chassé le français ; tel autre

(1) H. SCHUCHARDT, CCIII. E. WINDISCH, *Zur Theorie der Mischsprachen und Lehnwörter* (XL, Leipzig (1897), p. 101-126). Sur les questions de principe, voir SCHUCHARDT, *Kreolische Studien* (XXXIX, 1882-1890, vol. 101-105, 116 et 122) ; XXXVIII, XII, XIII (p. 476 et 508) et XV (p. 88-123) ; et XV, t. VI (1912). SAYCE, CXXXVIII, t. I. p. 219, donne des exemples de langues mixtes.

où l'inverse s'est produit (1). N'opposons pas ici les mérites respectifs des langues, considérées absolument. Les habitants de ces villages, qui avaient à leur disposition deux instruments également solides et efficaces, ont choisi celui qui répondait le mieux aux besoins de leur activité. Suivant que les relations économiques se développent dans un sens ou dans l'autre de la frontière linguistique, il y aura tendance à déplacer cette dernière du côté où vont les relations. L'intérêt pratique est seul maître en pareil cas et décide en faveur de l'une des deux langues, lesquelles peuvent d'ailleurs rester longtemps dans une position d'équilibre.

En plus des conditions économiques, il faut tenir compte de la situation politique. Certains peuples, par sentiment patriotique ou pour marquer leur indépendance et faire opposition à un pouvoir voisin, maintiennent plus fortement et développent même telle langue de préférence à telle autre. Il est certain par exemple que la position respective du flamand et du français en Belgique ne dépend pas seulement des conditions économiques; à ces dernières s'ajoutent des motifs politiques dont le linguiste doit tenir compte. Depuis une vingtaine d'années se développe en Irlande, en faveur de la renaissance de la vieille langue nationale, un mouvement dont l'origine est surtout politique; il s'agit de s'affranchir de la langue d'un ennemi séculaire, l'Anglais. Le français n'a jamais été tant parlé en Alsace que durant l'annexion du pays à l'empire allemand; quand ils faisaient partie de la France, avant 1871, les Alsaciens, auxquels nulle contrainte linguistique n'était imposée, avaient moins de raison d'éviter l'emploi de leurs parlers alémaniques.

Ce sont des raisons politiques qui règlent pour une bonne part la concurrence des langues dans les pays balkaniques. Mais la religion joue aussi un rôle important. Telle langue

(1) ZIMMERLI, *Die deutsch-französische Sprachgrenze in der Schweiz* (1^{re} partie, dissertation de Göttingen, 1891; 2^e partie, Genève et Bâle, 1895 et 1899).

comme l'arménien doit en grande partie sa vitalité au fait qu'il existe une église arménienne indépendante. Le sentiment d'une communauté confessionnelle accroît la force de résistance de la langue. Au Cap, en 1688, les réfugiés protestants français formaient le quart de la colonie; mais comme la seule langue admise était le hollandais dans les choses publiques, politiques ou religieuses, au bout d'un siècle le français avait disparu.

Il est un sentiment également très puissant qui a fait la force et maintenu l'intégrité de bien des langues : c'est le sentiment du prestige. Jamais un Latin n'aurait consenti à apprendre un de ces idiomes barbares, *quorum nomina uix est eloqui ore Romano* (Pompon. Mela, III, 3); aussi le latin a-t-il étouffé en Italie même l'étrusque, l'osque et l'ombrien. Le prestige de la langue latine était tel qu'un siècle à peine après la conquête la Gaule envoyait à Rome des professeurs d'éloquence.

La volonté qu'avaient les Grecs de ne pas sacrifier leur langue à celle d'un vainqueur qu'ils méprisaient a préservé le grec à travers les âges; jamais le turc n'a pu le supplanter ni même empiéter sur lui. On parlait la langue de l'oppresseur pour les besoins administratifs; mais, comme disent les Italiens, jamais la *lingua del cuore* n'a cédé à la *lingua del pane*.

La prestige se justifie le plus souvent par la valeur de la langue. Dans le cas du grec, cette valeur est considérable et domine de beaucoup celle qu'on peut reconnaître au turc. Le turc, langue de conquérants, n'est à aucun degré une langue de civilisation, et ne pouvait lutter contre le grec, qui représentait une culture tant de fois séculaire.

L'importance de la valeur respective des langues se manifeste en maint endroit. On pourrait presque donner à chacune un coefficient. L'arménien recule devant le russe en Europe. Mais le polonais a résisté au russe à l'occident de l'empire des tsars : ce sont deux langues d'égale force, et qui ne le cèdent en rien l'une à l'autre. La puissance d'expansion que manifestent certaines langues indo-européennes ou des langues

sémitiques comme l'arabe résulte de causes complexes sans doute, mais où la valeur de la langue a sa part.

Des noyaux linguistiques isolés, jetés par le hasard au milieu d'une population de langue différente, ne peuvent guère s'y maintenir intacts et sont rapidement absorbés, pour peu que le milieu où ils tombent ait une langue de forte culture. On sait combien les divers groupements ethniques des États-Unis ont de peine à maintenir l'intégrité de leurs langues en face de l'anglais. Même l'allemand est gravement atteint et dégénère rapidement; on en arrive à dire *Milch gleicht der Onkel nil*, calque de *Uncle does not like milk* (1). Au milieu du XVIII^e siècle une colonie souabe alla s'installer en Espagne, au pied de la Sierra Morena; l'allemand y a aujourd'hui complètement disparu, on n'en retrouve plus la trace que dans des noms de famille (2). De même le français des réfugiés français établis en Allemagne ou aux Pays-Bas après la révocation de l'Édit de Nantes n'a pas résisté longtemps à l'action de la langue qui l'entourait. Il y a au nord de Francfort quelques villages qui ont été peuplés de Français et qui le sont restés, mais dont la langue est aujourd'hui celle des villages voisins, l'allemand. Au contraire, depuis le XIV^e siècle l'allemand tient encore aujourd'hui dans la vallée de Gottschee, en plein domaine slovène (3); sans doute les conditions économiques ont favorisé le maintien de l'allemand, sans parler du prestige que renforçait le patriotisme par opposition à l'influence slave. Mais de plus, au point de vue de la civilisation, l'allemand a une autre puissance de rayonnement que le slovène. Les deux langues ne sont pas d'égale force pour lutter: on comprend que le slovène, qui possédait tout le pays alentour, n'ait pas été entamé par l'allemand de Gottschee; mais le fait que l'allemand ait

(1) BAUMGARTNER, *Die deutsche Sprache in Amerika*, cité par MEILLET, IV, XVIII, cxvj.

(2) S. FEIST, XXVI, t. XXXVI, p. 344 n.

(3) AD. HAUFFEN, *Die deutsche Sprachinsel Gottschee*, Graz (1895); H. TSCHINKEL, *Grammatik der Gottscheer Mundart*, Halle (1908).

maintenu ses positions doit s'expliquer par l'infériorité du slovène au point de vue que nous indiquons.

Considérons maintenant l'action d'une langue commune, représentant une civilisation fortement organisée, sur un groupe de patois locaux sans unité ni cohésion. Ce cas se présente dans les rapports du breton et du français en Bretagne. La concurrence du breton et du français ne ressemble nullement à celle du français et de l'allemand en Suisse. Dans ce dernier cas, les deux langues avancent ou reculent à la façon de deux armées en présence. Elles peuvent rester en face l'une de l'autre l'arme au pied pendant longtemps. Si l'une se replie ou va de l'avant, il y a vraiment déplacement de la frontière linguistique: les gens parlent français ou allemand. Au contraire, la frontière linguistique du breton et du français n'a guère varié depuis plusieurs siècles, malgré les progrès incontestables qu'a faits le français en Bretagne (1). On a constaté qu'au XI^e siècle de notre ère, le breton ne devait guère dépasser la limite qu'il occupe aujourd'hui encore, formée par une ligne à peu près droite allant du nord-ouest au sud-est depuis Plouha, sur la côte entre Paimpol et Saint-Brieuc, jusqu'à l'embouchure de la Vilaine, en passant au-dessous de Quintin et au-dessus d'Elven. A droite de cette ligne, les dialectes français, «gallots» comme on dit, sont à peu près seuls parlés depuis neuf à dix siècles. La concurrence des deux langues se présente sous un aspect spécial. Reprenons notre comparaison des deux armées en présence. Il n'y a plus ici de bataille rangée, ni de terrain gagné par les vainqueurs en faisant reculer les vaincus. Il y a seulement passage incessant d'un nombre considérable d'éléments d'une langue à l'autre; ce sont autant de transfuges qui s'introduisent dans le camp opposé; à la fin, celui-ci ne contiendra plus de soldats indigènes. C'est la pénétration pacifique, ce n'est pas la guerre de conquête.

(1) Voir Paul SÉBILLOT, *Revue d'Ethnographie*, janvier 1886, et J. LOTH, VIII, t. XXIV, p. 295 et XXVIII, p. 374.

Qu'on examine en effet la situation à l'ouest de la ligne tracée plus haut. Tous les dialectes bretons sans exception sont envahis par le français. La langue de civilisation apporte un flot de mots nouveaux représentant des objets, des idées, des mœurs nouvelles. Déjà la littérature et la religion ont rempli le breton de mots français, et cela dès la fin du x^v^e siècle : ce qui tient à ce que le français fournissait naturellement aux Bretons des modèles d'œuvres d'édification. Le breton s'est ainsi de plus en plus restreint aux usages ruraux ou spéciaux. Depuis une cinquantaine d'années, le service militaire et l'enseignement du français à l'école n'ont fait que précipiter le mouvement. Et en même temps une transformation s'est faite dans les conditions de la concurrence des deux langues.

Pendant longtemps la pénétration s'est faite par une sorte d'endosmose insensible, le breton recevant sans s'en douter un appoint tous les jours grandissant de mots français. Mais la plupart des Bretons continuaient à parler breton, même quand ils introduisaient dans leur langue des mots français. Aujourd'hui la grande majorité des Bretons est bilingue, et par suite la concurrence des deux langues a son siège en quelque sorte dans l'esprit de chaque sujet parlant. Cette concurrence est également néfaste au breton. Les ressources de la connaissance du français sont infiniment supérieures à celles que procure l'usage du seul breton. Le fait que le français est la langue bourgeoise, exclusivement employée dans la société des villes, donne aux filles des champs l'envie de le parler comme de porter le costume des gens distingués. Mais en outre, les rapports de la population bretonnante avec la société bourgeoise sont de plus en plus fréquents : employés, gens de maison, parlent français avec leurs maîtres. Le développement du tourisme fait de l'étranger et du bourgeois une ressource pour l'indigène. D'où l'avantage et la nécessité de parler français. Le genre de vie influe aussi sur la langue. On constate que sur les côtes le breton est beaucoup moins ferme qu'à l'intérieur ; c'est que les

marins sont naturellement occupés en dehors de leur résidence, qu'ils se trouvent en relations journalières avec des individus parlant ou d'autres langues ou des dialectes plus ou moins différents : ils ont donc tout intérêt à employer pour ces relations une langue commune comme le français. Enfin, la partie côtière de la Bretagne est celle où sont placées les grandes voies de communication et où se trouvent les principales villes, celle par conséquent où il y a constamment échanges commerciaux et va-et-vient de touristes (1). Le français est ainsi devenu pour la Bretagne la langue commune que le breton, avec le morcellement des dialectes, n'a jamais été. C'est donc finalement à l'action de causes économiques que se ramène la lutte du breton et du français ; mais la force respective des deux idiomes détermine les conditions particulières de la lutte.

*
* *

On peut prévoir la disparition du breton. Mais il ne faut pas se hâter de l'annoncer. Le breton est encore très vivace. Sans parler de l'attachement des Bretons à leurs traditions nationales, l'accroissement de la population, qui est considérable dans la Bretagne bretonnante, est une force puissante pour le maintien de la langue. En outre, l'avantage du bilinguisme peut encourager les Bretons à parler le breton entre eux. C'est une langue spéciale toute faite, qui sert de sauvegarde à l'indépendance. Comme langue spéciale, le breton pourra se conserver fort longtemps dans l'usage de certains groupes de sardiniens ou de paludiers, de tailleurs d'ardoise ou de maqui-gnons ; et sous cette forme, nul ne peut prévoir quelle longévité lui sera réservée ; il aura la capacité de se renouveler, de se régénérer, à condition qu'un groupe d'hommes assez nombreux maintienne l'intégrité de la langue spéciale.

Il y a cependant déjà des îlots d'où le breton a disparu. Ainsi

(1) Camille VALLAUX, *La Basse-Bretagne*, Paris, 1907.

le groupe ouvrier d'Hennebont ne parle que français. Plus frappant encore est le cas de la presqu'île de Guérande, où il n'y a plus aujourd'hui de Bretons bretonnants que dans quatre hameaux de la commune de Batz, habités principalement par des paludiers. Encore le breton n'y survit-il que d'une façon très précaire. En même temps que le cercle se restreint de plus en plus autour de l'îlot linguistique, réduit à un espace infime, dans l'îlot même le nombre des bretonnants diminue : le breton n'est plus en usage chez les individus ayant moins d'une cinquantaine d'années; les enfants ne comprennent plus les parents. On peut prévoir le moment où le breton aura définitivement disparu de ce coin de terre.

Nous connaissons d'autres langues auxquelles pareil sort est arrivé. Le sorabe ou wende, dialecte slave, est aujourd'hui parlé dans le Spreewald (Lusace); mais son frère, le polabe, que l'on parlait sur le cours inférieur de l'Elbe, est mort au XVIII^e siècle. Du prussien, dialecte baltique, qui vivait encore sur la côte entre Dantzig et Königsberg à la fin du XVI^e siècle, il n'y a plus aucune trace aujourd'hui. En Angleterre, le cornique, dialecte celtique, qui devait au moyen âge occuper toute la péninsule du Cornwall, y compris le Devon actuel, et rejoindre au delà du canal de Bristol le domaine gallois, a aujourd'hui disparu. Celle qui passe pour avoir parlé cornique la dernière, une nommée Dolly Pentreath, s'est éteinte le 26 décembre 1777 à Saint-Paul près Penzance, âgée de cent deux ans. On a toutefois recueilli en plein XIX^e siècle des lambeaux de prières, des jurons, des bouts de phrases en cornique sur les lèvres des paysans; en 1875, il y avait encore au Cornwall des vieillards qui comptaient en cornique jusqu'à 20 (1).

La question se pose donc de savoir ce qu'il faut entendre par la mort d'une langue et à quel point il est permis de la fixer.

Le polabe s'est fondu dans l'allemand, comme le cornique

dans l'anglais; et le breton de nos jours se fond peu à peu dans le français. Il reste dans l'anglais de Cornwall, abstraction faite d'anciens mots ou groupes de mots corniques traditionnellement conservés, bien des traces de l'ancienne langue du pays. De même le français parlé en Bretagne, comme l'anglais parlé en Irlande (1), se ressentent du voisinage du breton ou de l'irlandais. Non seulement le vocabulaire est plus ou moins imprégné de mots et de tours de la langue indigène; mais celle-ci exerce son action sur la phonétique et même sur certains détails qui touchent à la morphologie, comme par exemple l'ordre des mots ou l'emploi des prépositions. Ainsi, en Bretagne, dans le parler français des villes, l'accent est souvent placé à la façon bretonne et conserve l'intensité qu'il a en breton. A Quimper, en parlant français, on accentue très fortement la pénultième; on transforme souvent en position finale les sonores en sourdes, surtout les spirantes (une *chemisse neuf*, un *fromache*, etc.); on emploie *faire* comme en breton *ober* avec la valeur d'un véritable auxiliaire (pour faire le diable s'irriter = pour que le diable s'irrite); on introduit le complément du verbe passif par la préposition *avec* (bret. *gant*) : tué *avec* son voisin (au lieu de *par*), etc. De même en anglais d'Irlande, on dira, conservant l'usage irlandais, « I will take it *of* you » au lieu de « *from* you », ou bien « he went *against* his father » au sens de « to meet his father », ou encore « *what way* are you » (« comment allez-vous? »), « *on the head of it* » (« à propos de cela »), traduisant l'irlandais *cad chaoi bh-fuil tu?, ann a cheann*.

Ainsi, tout en s'imprégnant eux-mêmes d'éléments français ou anglais, le breton ou l'irlandais exercent une action sur la langue qui les envahit.

Arrivera-t-il un moment où le breton aura été tellement pénétré par le français qu'il en semblera un dialecte attardé, à peine plus spécialisé que les autres, bien que présentant des

(1) VIII, t. III, p. 239.

(1) JOYCE, *English as we speak it in Ireland*, Londres, 2^e éd. (1910).

caractères différents? Si cela était, il serait impossible de fixer une date à la mort d'une langue. Il resterait toujours de la langue disparue des faits de prononciation, des tours de syntaxe et surtout des mots isolés qui sembleraient par exemple des emprunts français au breton, alors que ce seraient en réalité des restes de la langue bretonne, entourés d'éléments français empruntés. On ne pourrait plus savoir à un moment donné si l'on parle encore du breton, complètement imprégné de français, ou du français, dans lequel survivraient quelques épaves du breton. Le breton se serait fondu dans le français comme un morceau de sucre dans une masse d'eau. On pourrait dire sans doute : le breton n'existe plus. Mais ne serait-ce pas juger sur une simple apparence? En fait, le breton existerait tant que des éléments à lui empruntés se maintiendraient dans l'usage. Mais alors le gaulois ne serait pas mort, puisque nous avons dans notre langue quelques rares mots qui en viennent; et en plus du latin, nous parlerions encore en même temps un certain nombre de langues, plus ou moins connues, toutes celles qui se sont au cours des âges mêlées au latin et au français.

Cette interprétation des faits est d'accord avec la théorie suivant laquelle toutes les langues sont plus ou moins des langues mixtes. Mais une autre théorie (1) soutient au contraire qu'on ne parle jamais qu'une seule langue à la fois. L'unité de la langue que l'on parle, si nombreux que l'analyse y découvre d'éléments étrangers, résiderait simplement dans la conscience du sujet parlant. Une langue peut bien se fondre dans une autre : celui qui parle n'en aurait pas moins en passant de l'une à l'autre un saut à franchir. Il y aurait toujours un moment précis où il aurait conscience de quitter la première pour adopter la seconde. Le français est une langue latine et l'anglais une langue germanique, quelles que soient les actions extérieures qu'ils aient subies, parce que nous avons le sentiment de parler la langue de

(1) Voir MEILLET, **XLII**, t. XV, p. 403.

nos ancêtres et parce qu'en remontant dans le passé jusqu'au latin et au germanique commun nous trouverions une série continue de gens qui avaient le sentiment et la volonté de se transmettre une seule et même langue.

Ce sont deux thèses contradictoires. Pour essayer de les mettre d'accord, il faut examiner jusqu'à quel point l'addition d'éléments étrangers peut compromettre l'unité d'une langue.

*
* *

Laissons de côté les emprunts de vocabulaire qui s'échangent d'une langue à une autre. Ces emprunts ont ceci de caractéristique qu'ils ne supposent nullement que l'on parle ou même que l'on sache la langue à laquelle on fait l'emprunt. Nos gens de sport, dont la langue est farcie de mots anglais, ne savent pas pour cela l'anglais, même s'ils prononcent correctement les mots anglais qu'ils emploient. L'emprunt de vocabulaire, aussi loin qu'il soit poussé, peut donc rester en quelque sorte extérieur à la langue.

Mais il y a d'autres emprunts qui supposent une pénétration intime des deux systèmes linguistiques. Ce sont les faits de calque, dont nous avons déjà donné des exemples (v. p. 242).

Le calque résulte toujours de la confusion de deux images verbales, correspondant chacune à une langue différente, et que l'on embrouille en parlant. L'embrouillement peut porter sur des mots ou sur des constructions : la cause en est toujours la même. Lorsqu'un élève de sixième traduit étourdiment *donne-moi ma vache* par *da mihi mea vacca* ou *Pierre est le roi* par *Petrus est regem*, il est induit en erreur par le fait que *ma vache* ou *le roi* ont en français la double valeur d'un cas sujet ou prédicat et d'un cas régime. C'est exactement ce qui se produit lorsque d'après l'italien *dammi la mia vacca* un Slovène dit *dajmi moja krava* (en employant le nominatif au lieu de l'accusatif). Il ne s'agit pas de ce que nous appellerions une

confusion des cas, en ce sens que le sentiment du régime ou du sujet reste aussi net, quel que soit le tour employé, mais bien d'une confusion d'images verbales; l'on parle italien en slovène (1). A un degré peu différent c'est encore ce qui se produit lorsqu'un écrivain suisse comme K.-F. Meyer écrit : *er ist kränker als du nicht denkst* « il est plus malade que tu ne le penses ». La faute d'allemand provient de ce que l'écrivain a dans l'esprit la conception négative du comparatif, habituelle aux Français ou aux Italiens; il unit une pensée romane à une expression germanique.

Ce genre de fautes s'étend très loin. On calque même des types de phrases, et par suite l'ordre des mots de certaines langues passe quelquefois aux langues limitrophes. L'allemand d'Autriche par exemple, sous l'influence du slave, se permet une grande liberté dans l'ordre des mots. Il met volontiers le prédicat ou l'objet en tête de la phrase : *guten Morgen wünsch' ich Ihnen* (« je vous souhaite le bonjour »), *Recht hat er* (« il a raison »), *gut ist's gegangen* (« ça s'est bien passé »), etc., comme on peut le dire en slave. On entend dire en Bohême : *Schwester haben wir ganz kleine* (« nous avons de toutes petites sœurs ») comme en tchèque *sestru máme malickou*. Dans le sud de l'Autriche, l'influence du slave se remarque notamment dans la place de la négation : *nicht scheut er sich ihn zu verleumden* « il n'a pas honte de le calomnier », ce qui est une traduction du slovène : *ne se sramuje ga obrekovati*.

Quand on a l'habitude des'exprimer indifféremment dans deux langues, on fait inconsciemment passer à l'une des idiotismes de l'autre. En gallois, le superlatif des adjectifs s'exprime par l'emploi de *iawn* « vrai », qui correspond à l'anglais *very*; ainsi *da iawn* « très bon », calque de *very good*. L'usage des adverbes ajoutés au verbe pour en modifier le sens est caractéristique des langues germaniques. On le rencontre dans des régions limi-

(1) Cet exemple, comme les suivants, est emprunté à Schuchardt, CCIII, p. 90.

trophes de l'anglais ou de l'allemand, où il est dû à l'influence respective de ces deux langues. En gallois, *cael allan* est le calque de *to find out*, *dysodi fyny* de *to come up*, *torri i lawr* de *to break down*, *rhoddi i fyny* de *to give up*. De même en gaélique d'Écosse *cuir as* traduit *to put out*, comme *cuir air*, *to put on*, etc. Le ladin des Grisons, parler roman, dit de même, sous l'influence de l'allemand, *drizzer our* « exécuter » (all. *aus-rich-ten*), *gnir avaut* « se produire » (all. *vor-kommen*), ou *vair aint* « examiner » (all. *ein-sehen*). Nous sommes ici à la limite du vocabulaire et de la morphologie.

Certains calques touchent à la morphologie de plus près encore et semblent même y pénétrer. Dans certains parlers locaux du domaine polonais, exposés au contact de l'allemand, il s'est créé une sorte de passé indéfini avec l'auxiliaire *avoir* : *ja to mom sprzedané* « j'ai vendu » (allemand : *ich habe verkauft*) au lieu du polonais correct *sprzedatem* (1).

Il y en Italie, dans la province de Campobasso, une colonie serbo-croate venue d'Illyrie vers le xv^e siècle et qui parle encore aujourd'hui un dialecte du type stokavien : on y a noté l'emploi de l'article italien dans une phrase entièrement slave : *da mi kàze le pute*, « pour qu'il me montre les chemins ».

Le slovène n'a pas seulement emprunté à l'allemand des verbes, des adverbes, des particules, des noms de nombre. Il s'est créé un article, il emploie souvent le passif sur le modèle de l'allemand (2).

Dans le portugais de Mangalore aux Indes, sous l'influence de l'anglais, tend à s'introduire l'usage de l's pour marquer l'appartenance. On a commencé par dire *governor's casa* d'après *governor's house*, puis *governador's casa*, et le portugais s'est trouvé en possession d'un morphème anglais.

Nous savons que dans des langues différentes, mais géographiquement contiguës, on observe souvent des particularités

(1) CASIMIR NITSCH, *Mowa ludu polskiego*, Cracovie (1911), p. 136.

(2) FEIST, XXVI, XXXVI, 323.

phonétiques communes (voir p. 60). Il en est de même en matière de morphologie. Ainsi, l'emploi de l'instrumental au prédicat, qui existe en finnois, s'est développé dans les langues indo-européennes (le slave et le baltique), qui ont été en contact avec les langues finnoises (1). Cela n'empêche pas le slave et le finnois d'être morphologiquement différents. Cependant, des emprunts comme ceux qui viennent d'être cités compromettent l'intégrité du système morphologique. Tant que l'emprunt est limité à un nombre restreint de tours, il peut encore passer pour un emprunt de vocabulaire; mais si le tour emprunté sert de modèle et impose à l'esprit l'adoption d'une image verbale définitive, il y a véritablement pour la langue acquisition d'un nouveau procédé morphologique.

Il peut même y avoir élimination complète du procédé antérieur; imaginons que le portugais adopte le tour *homem's casa* à l'exclusion du tour *a casa do homem*. Sans doute, le système morphologique général de la langue n'en sera pas altéré; il n'y aura qu'un rouage de changé ou qu'une pièce adventice introduite dans le mécanisme. Mais si le système morphologique du portugais subissait plusieurs modifications de ce genre, ne pourrait-il pas arriver un moment où le sujet parlant se trouverait dans l'impossibilité de sentir exactement s'il parle anglais ou portugais, ou le linguiste observateur de le décider?

Pour répondre à cette question, on pourrait tirer un enseignement précieux de l'étude de certaines langues mixtes. Il en existe en effet. Elles sont malheureusement attestées dans des conditions qui en rendent le témoignage peu sincère. Nous avons cité déjà l'exemple du tsigane arménien, qui en conservant son vocabulaire tsigane a complètement adopté le système morphologique de l'arménien et par suite n'est que de l'arménien avec des mots tsiganes. Cet exemple est confirmé par celui du tsigane anglais. A date ancienne, les Tsiganes parlaient en

(1) MEILLET, IV, XII, lxxvj.

Angleterre purement tsigane; plus tard, ils ont conservé leur vocabulaire tsigane, mais en le combinant avec les morphèmes de l'anglais. Et par exemple une phrase comme *komóva te jal adré mi Duvelésko kēri kana meróva*, « je désire aller dans la maison de Dieu quand je mourrai », est devenue dans le tsigane des nouvelles couches : « *I'd kom to jal adré mi Duvel's ker when mandi mer's* » (1). Les deux faits concordent et doivent être expliqués de la même façon. Leur étrangeté les rend suspects d'être en partie au moins artificiels. On dirait un procédé cryptologique destiné à rendre l'anglais ou l'arménien incompréhensible en substituant des mots tsiganes aux mots arméniens ou anglais. Ce serait donc non pas un fait d'acquisition par les tsiganes de la morphologie d'une autre langue, mais bien un cas de déformation de l'anglais ou de l'arménien par le tsigane. Il serait hasardeux de tirer de ces faits une conclusion ferme.

Mais les langues mixtes ont cet intérêt d'être en général aussi des langues très usées. Et ce fait permet de mieux comprendre leur formation.

Du jeu d'actions réciproques auxquelles les langues en contact sont soumises résultent des usures réciproques. La nécessité où sont les individus de trouver un moyen rapide de se faire comprendre les conduit à faire des sacrifices mutuels, en éliminant chacun de leur langue ce qu'elle a de trop spécial pour n'en conserver que les traits généraux qui lui sont communs avec les langues voisines.

Comme la péninsule des Balkans, le Caucase à l'heure actuelle offre un grand mélange de langues. Le tatare, l'arménien, le géorgien, le circassien couvrent le pays de dialectes variés, tellement différents souvent les uns des autres que les linguistes n'arrivent pas à en fixer la parenté. La cause principale de l'altération rapide de ces langues est justement l'influence des langues voisines. Nous avons là de beaux exemples de l'usure

(1) PISCHEL, cité par SCHUCHARDT CCIII, p. 8-9.

que produit le frottement. Dans la partie sud-est du Daghestan, sur les deux rives du fleuve Samour, on rencontre une série de dialectes qui appartiennent au groupe des langues kourines. Ces dialectes sont submergés peu à peu par l'arménien et le tatar; le domaine s'en restreint de plus en plus et, à l'intérieur même du cercle étroit où on les parle, l'influence des deux langues voisines les entame progressivement. L'action corrosive n'est pas la même partout, mais elle est partout sensible et si l'on en croit M. A. Dirr, qui a le mieux étudié ces faits (1), le résultat le plus remarquable est dans la simplification de la morphologie.

Déjà Grimm affirmait, en 1819, que du conflit des langues résultait fatalement la perte de la grammaire (2). La conséquence n'est pas toujours fatale. Mais le fait est qu'on a souvent l'occasion de la constater. Les langues qui voyagent, par le fait qu'elles sont exposées à des actions nombreuses et variées de langues, souvent très différentes, perdent généralement plus vite que les autres leurs caractères individuels. Le déplacement est souvent une cause de dégradation linguistique. Par là s'explique la différence que présentent les dialectes des colonies grecques opposés à ceux de leurs métropoles. Aux causes très vraisemblables qui ont été proposées pour expliquer cette différence (voir p. 416), il faut certainement joindre l'action de langues non grecques, en usage sur les territoires où les Grecs étendaient leur activité. Même sans admettre que les parlers grecs des colonies aient subi dans leur structure l'influence des langues en question, on peut croire que la simplification relative de la morphologie et la destruction de plusieurs traits de la phonétique étaient dues au voisinage de langues différentes. Les gens qui parlaient ces langues, s'étant mis à parler grec, ont imposé aux Grecs certaines habitudes nouvelles, auxquelles

(1) *Mitteilungen der anthropol. Gesellschaft in Wien*, t. XXXIX, 301 et XL, 22.

(2) *Deutsche Grammatik*, p. xxxij et 177.

les Grecs eux-mêmes, moins nombreux d'ailleurs, se sont avec le temps accommodés.

Cet état linguistique a, comme on peut le croire, singulièrement favorisé l'établissement d'une langue commune. Le jour où les dialectes grecs avaient déjà éliminé, sous l'influence extérieure, quelques-unes de leurs particularités les plus sensibles, ils étaient plus aptes à se fondre dans l'unité de la κοινή. Mais ce qui est vrai des dialectes d'une même langue se vérifie aussi dans l'histoire de langues différentes : les mêmes actions et réactions produisent les mêmes résultats. Ainsi entre deux ou plusieurs langues différentes placées en concurrence, il s'établit souvent une sorte d'équilibre, qui aboutit à la constitution d'une langue mixte, servant de langue commune. En principe, il y a toujours une langue prépondérante qui sert de base au mélange (1). Toutefois il peut arriver qu'une langue commune résulte d'un mélange de langues différentes à doses à peu près égales ; c'est le cas du *sabir* des ports de la Méditerranée. Ce *sabir* résulte d'un mélange de français et d'espagnol, de grec, d'italien et d'arabe. Toutes ces langues ont contribué à la formation du *sabir* en mettant en commun surtout des faits de vocabulaire : les particularités grammaticales de chacune se sont effacées.

Le *pidgin-english* qui sert de langue commune dans les ports de l'Extrême-Orient, ou le *broken-english*, employé par les indigènes de la Sierra-Leone, sont, comme le *sabir*, des langues mixtes (2). Le *pidgin-english* a pour base le chinois, lequel est justement caractérisé par son peu de grammaire. C'est à proprement parler du chinois dont les mots sont anglais. Avec le vocabulaire anglais, qui d'ailleurs se prêtait remarquablement à cet usage, on a bâti des phrases où l'ordre des mots

(1) E. WINDISCH, *op. cit.*, p. 104 et 113.

(2) Exemple de *pidgin-english* dans LELAND (C. G.), *Pidgin-english, singsong in the China-english dialect*, 5^e édition (1900). Sur le *broken-english*, voir F. W. H. MIGEOD, CXXXVI. Sur l'arabico-malgache, G. FERRAND, VI, XIII, 413.

est exactement celui du chinois. Cela fait une combinaison souvent piquante et qui prouve l'affinité, déjà signalée, entre les deux idiomes. Ici, nous avons bien une langue donnée à la base du mélange; mais le caractère même de cette langue, à peu près dépourvue de grammaire, la disposait particulièrement au rôle qui lui a été dévolu.

Les parlers créoles pourraient être cités aussi en exemples de langues mixtes. Ils reposent sur une langue européenne, le français, l'espagnol ou l'anglais; mais ces langues y apparaissent dépouillées de leurs particularités morphologiques, réduites en quelque sorte à l'état de poussière. C'est un sable dont la chaux a disparu, des pierres sans ciment, une substance délayée et amorphe. La nécessité de converser pour les échanges commerciaux avec des négociants étrangers a contraint les indigènes à apprendre la langue étrangère, laquelle a fini par remplacer la langue maternelle. Mais l'apprentissage n'a jamais été complet: il s'est borné aux caractères superficiels de la langue, aux expressions qui représentaient les objets usuels et les actes essentiels de la vie; l'élément interne du langage, avec ses complications délicates, n'a pas été assimilé par l'indigène.

On pourrait dire qu'il y a à ce phénomène des raisons sociales. Les parlers créoles sont des parlers d'êtres inférieurs et subalternes, auxquels leurs supérieurs n'ont jamais pris la peine ni eu l'envie de faire parler une langue correcte. Ce sont donc en une certaine mesure des langues spéciales, tout comme l'étaient pour des raisons différentes les parlers tsi-ganes mentionnés plus haut. Mais il reste que nous avons dans les parlers créoles, comme dans le sabir, le pidgin-english ou le broken-english, des langues mixtes résultant de la fusion de deux ou plusieurs idiomes, et qui, étant dépourvues de morphologie caractéristique, ne peuvent être revendiquées exactement par aucun des idiomes qui les composent. C'est un vrai cas d'hybridation linguistique. Nous verrons dans le chapitre suivant les conséquences qu'il comporte.

CHAPITRE V

LA PARENTÉ LINGUISTIQUE ET LA MÉTHODE COMPARATIVE (1)

Appliqué aux choses linguistiques, le terme de parenté est ambigu et a souvent induit en erreur des gens peu avertis des faits du langage. Certains linguistes même, ce qui est moins excusable, ont parfois pris au sérieux un simple terme métaphorique et ont dressé pour les langues des tableaux généalogiques à la façon d'Hozier. On s'est cru dès lors autorisé à dire que le français par exemple ou l'italien étaient nés du latin, et à parler de langues mères, et de langues filles, et de langues sœurs. Terminologie fâcheuse, parce qu'elle donne une idée fautive du rapport des langues entre elles. Il n'y a rien de commun entre la « parenté » des langues et la filiation ou la génération, au sens physiologique de ces termes.

Une langue ne donne pas naissance à une autre; nul linguiste ne saurait fixer l'heure où la naissance se serait produite. Dire que le français est sorti du latin, c'est dire que le français est la forme prise par le latin en une certaine région au cours des âges. A beaucoup d'égards, le français n'est que du latin. Si haut que nous remontions dans l'histoire de notre langue, nous trouvons des états variés qui s'échelonnent et qui nous rapprochent peu à peu du latin. Il est toutefois impossible de marquer le moment où finit le latin, où le français commence. L'histoire de notre langue a des lacunes; des périodes, sur

(1) Voir MEILLET, *Le problème de la parenté des langues* (XLII, t. XV, 1914, p. 403) et les travaux de M. SCHUCHARDT mentionnés au chapitre précédent.

lesquelles nous n'avons que peu de renseignements, ont été décisives pour la constitution de notre langue. D'autre part le mouvement qui emportait celle-ci loin du latin n'a pas toujours été uniforme. Mais, malgré la variété des péripéties, il y a entre le latin et le français une *continuité* historique qui fait la parenté des deux langues. Et c'est un premier aspect de la question, qu'on peut appeler l'aspect de succession.

Il y a un autre aspect à considérer, qui est l'aspect de synchronisme.

D'après ce qui a été dit précédemment de la segmentation naturelle du langage, le terme de parenté s'entend facilement de deux dialectes issus d'une même langue. Sur un certain domaine, une langue parlée au début d'une façon identique se subdivise en un certain nombre de groupes dialectaux, caractérisés chacun par certaines particularités, qui s'étendent à un plus ou moins grand nombre de groupes voisins. Ces groupes sont dits apparentés et le demeurent, quelles que soient les transformations que subisse chacun d'entre eux. Si grand que soit l'écart entre la langue commune du début et les dialectes que crée la segmentation, la parenté doit être admise, lorsqu'elle est reconnue historiquement.

Il n'y a pas à tenir compte des distinctions que l'état politique ou social détermine dans le langage : la parenté linguistique englobe à la fois et indifféremment les dialectes réduits à l'état de langues locales, de patois ou d'argots de métier, et ceux qui se sont élevés à l'état de langue commune. Le picard et le normand, le poitevin et le berrichon sont parents entre eux, et sont également parents du français, dialecte de l'Île-de-France, devenu la langue commune d'un vaste territoire. S'il est important pour quiconque fait l'histoire du français de démêler à l'intérieur de cette langue toutes les variétés qu'elle comporte, celui qui veut embrasser d'un seul coup d'œil le développement de la langue a le droit de la considérer comme une unité, mobile à travers les siècles. En effet, les

transformations qu'a subies la langue sont dues en grande partie à un développement intrinsèque. L'émiettement des dialectes, la constitution de la langue commune et son extension sur les langues locales qu'elle pénètre de plus en plus, tout ce vaste travail dont nous avons esquissé plus haut l'histoire, se fait à l'intérieur du français et ne trouble en rien les rapports de parenté des dialectes (1).

Il y a toutefois des degrés dans la parenté. Ainsi le provençal est une langue commune qui englobe un grand nombre de parlers locaux auxquels il se superpose. Nous savons que ce provençal est issu de l'unification de parlers locaux qui sont eux-mêmes de même origine que les parlers du nord de la France, c'est-à-dire qui sont également issus du latin. Il va sans dire que la parenté des parlers locaux provençaux entre eux est plus étroite que la parenté d'un de ces parlers et d'un parler proprement français. C'est par une même forme de langage, antérieure aux deux, que se rejoignent le français et le provençal ; ils sont les états différenciés, et maintenus différents au cours des âges, d'une langue unique, que nous pouvons appeler — le nom d'ailleurs importe peu — le latin vulgaire de Gaule. C'est-à-dire que pour établir la parenté des deux langues, nous sommes forcés de combiner les deux aspects indiqués plus haut, l'aspect successif et l'aspect synchronique.

Mais la combinaison peut s'étendre encore ; élargie dans l'espace et dans le temps, elle embrasse toutes les langues romanes, également issues du latin. Ce que nous avons appelé le latin vulgaire de Gaule n'est qu'une forme particulière, très peu différenciée probablement, du latin vulgaire en général, lequel a donné en Italie l'italien, en Espagne l'espagnol, en Portugal le portugais, en Roumanie le roumain, pour ne citer que ses représentants les plus importants. Toutes ces langues sont des langues communes, normalisées par des traditions littéraires,

(1) Voir MEYER-LUBKE, CLXXXI, BOURCIEZ, LI, et ZAUNER, CCXXIV.

maintenues et généralisées par des conditions politiques, et qui recouvrent un nombre considérable de dialectes et de sous-dialectes. La parenté de tous ces dialectes entre eux, abstraction faite de la différence des langues communes et des parlers locaux, comporte un grand nombre de degrés. Certains, différenciés à date toute récente, sont encore très voisins l'un de l'autre. Mais il y en a qui sont séparés depuis si longtemps qu'ils n'ont plus grand chose de commun : tel un patois portugais qu'on opposerait à un patois roumain. En dehors des influences extérieures, dont nous ne parlons pas pour le moment, l'opposition tient à des développements indépendants; mais en fin de compte, aux yeux du linguiste, portugais et roumain ne sont que deux transformations d'une même langue, le latin.

Nous connaissons ce latin. Il nous est donc loisible d'apprécier le chemin parcouru jusqu'aux langues romanes aujourd'hui en usage et, en mesurant l'importance respective des transformations, de fixer des degrés à la parenté. Il est à peine besoin de faire remarquer combien la connaissance de l'histoire politique et sociale des pays de langue romane fournit de secours aux romanistes : c'est un contrôle permanent; c'est le moyen de dater exactement les péripéties par lesquelles ont passé à la fois les peuples et les langues. Mais au latin s'arrêtent nos documents : nous ne savons rien des états du latin antérieurs au III^e siècle environ avant notre ère. L'établissement de la parenté qui reposait sur des données linguistiques et historiques à la fois perd donc ce qui faisait sa garantie et sa fixité. On peut cependant remonter au delà du latin, grâce à la *méthode comparative*, dont il est nécessaire de définir ici la portée (1).

(1) Voir MEILLET, *Sur la méthode de la grammaire comparée*, X, 1913, p. 1-15. Les principaux résultats sont clairement exposés par PORZESINSKI, CXCH, p. 39-80.

La méthode comparative n'est qu'un prolongement dans le passé de la méthode historique. Elle consiste à étendre à des époques pour lesquelles nous n'avons aucun document le raisonnement qui s'applique aux époques historiques.

Nous venons de voir que les langues romanes actuelles résultent du développement indépendant, mais parallèle, de parlers issus du latin. Ce qui fait l'unité des langues romanes, c'est un ensemble de traits communs à toutes ces langues; à ces traits se reconnaît leur parenté. La plupart de ces traits existaient déjà en latin, plus ou moins nettement marqués; quelques-uns résultent d'innovations communes, mais ceux qui se présentent dans toutes les langues romanes, même si le latin n'en fournit pas l'exact équivalent, peuvent passer pour des survivances de cet état linguistique mal connu, qu'on appelle le latin vulgaire, intermédiaire au latin classique et aux parlers romans. Il y a donc une grammaire comparée des langues romanes qui n'a pas seulement pour résultat d'établir des rapports directs de succession entre ces langues et le latin, mais qui permet aussi de reconstituer dans sa structure grammaticale un état linguistique sur lequel les documents ne nous renseignent que peu ou pas.

Or, le latin lui-même n'est pas une langue isolée, sans rapports avec d'autres langues. Il présente dans sa grammaire de nombreux traits communs avec le grec, qui avaient déjà frappé les anciens. Les modernes se sont aperçus que le grec et le latin se rattachaient à d'autres groupes de langues, à commencer par le sanskrit, répandus sur une étendue de territoire considérable depuis l'Inde jusqu'aux extrémités occidentales de l'Europe. On a donné à ces langues le nom de langues indo-européennes, faute d'une meilleure appellation. Il va sans dire grande « langues » doivent être entendues elles-mêmes au sens donné plus haut à ce mot : ce sont des groupes linguis-

tiques qui ont pu avoir chacun à certain moment de l'histoire une plus ou moins vaste unité, mais qui se sont tous scindés et différenciés au cours des âges de la façon que nous avons indiquée.

En réunissant les traits communs à toutes ces langues on constitue ce qu'on appelle la grammaire comparée des langues indo-européennes (1), qui ne fait que se superposer à une vaste série de grammaires comparées plus restreintes, qui sont la grammaire comparée des langues romanes, celle des langues slaves, celle des langues germaniques, etc. Chacune de ces grammaires comparées aboutit à la reconstitution, souvent purement schématique, d'un état linguistique qu'on appelle par exemple le germanique commun (2) ou le slave commun et qui est l'exact équivalent sur un autre domaine du latin vulgaire (ou roman commun) auquel aboutit la grammaire comparée des langues romanes. L'existence du latin donne aux romanistes une base singulièrement forte pour appuyer leurs déductions; slavistes et germanistes ont souvent à regretter l'absence de documents du slave commun ou du germanique commun, qui donneraient à leurs reconstitutions une sanction précieuse. Mais il ne faut pas exagérer l'infériorité du germaniste ou du slaviste par rapport au romaniste. Ce dernier n'a dans le latin qu'un contrôle; il bâtit ses hypothèses sans se soucier du latin, et parfois à l'épreuve il a plaisir à constater qu'il a raison contre le latin. La langue commune hypothétique reconstituée sous le nom de latin vulgaire a pour le romaniste une valeur souvent plus exacte que la langue classique conservée dans les textes. Et le latin lui-même n'est souvent utilisé par les romanistes que pour contribuer à la

(1) Voir avant tout BRÜGMANN et DELBRÜCK, *CL*, et MEILLET, *XCIV*. Le fondateur de la grammaire comparée des langues indo-européennes est l'Allemand FRANZ BOPP, *CXLV*. Ensuite est venu SCHLEICHER, *CXCV*. Voir aussi F. DE SAUSSURE, *CXXI*, HIRT, *CLXVI* et *CLXVII*, BECHTEL, *CXLIII*, HÜBSCHMANN, *CLXXI*, SCHRADER, *CC*, *CCI* et *CCII*, et FEIST, *CLVIII* et *CLIX*.
(2) F. KLUGE, *CLXXIV*.

reconstitution de ce latin vulgaire, qui est à la fois le point de départ et le point d'arrivée de leur travail.

Comme ils n'opèrent aussi en général que sur des langues communes reconstituées par hypothèse, les linguistes qui reconstituent l'indo-européen se trouvent à un degré supérieur condamnés à un travail purement schématique. L'indo-européen des linguistes n'a aucune réalité concrète: ce n'est, comme on l'a dit, qu'un « système de correspondances ». Il suit de là que le plus savant connaisseur de l'indo-européen serait incapable d'exprimer dans cette langue une phrase aussi simple que le « le cheval court » ou « la maison est grande ». Ce que savent les plus habiles se réduit aux principes de la structure grammaticale: personne ne peut parler l'indo-européen, mais un linguiste doit être capable de dire quelles étaient les catégories de cette langue et comment elles s'y exprimaient, quelle valeur y avaient les suffixes et les désinences.

Et cela est l'essentiel, car cela permet d'établir par des moyens linguistiques les rapports historiques qui unissent les langues entre elles. La méthode comparative, bien qu'elle soit tournée vers le passé le plus lointain, n'a en effet de portée qu'en sens inverse, en éclairant le détail des langues attestées par des documents. Le résultat le plus net de la grammaire comparée des langues indo-européennes est dans la détermination des rapports de parenté de ces langues (1). Ainsi toutes les langues de l'Inde et de la Perse, les langues slaves et germaniques, romanes et celtiques, considérées sous l'aspect du temps, apparaissent aux yeux du linguiste comme le résultat de différenciations successives d'un même état linguistique antérieur à toutes, qu'on appelle l'indo-européen.

Peut-on remonter plus haut encore? Rien n'empêche de le

(1) Sur les nouvelles langues indo-européennes dont on a découvert des documents depuis une vingtaine d'années en Asie centrale, voir surtout MEILLET et SYLVAIN LÉVI, *V*, 1910-1913 et *VI*, t. XVII et XVIII; GAUTHIOT, *V*, 1911, et *LXXII bis*. Exposé d'ensemble des résultats par MEILLET, *Revue du Mois*, août 1912.

croire, et certains linguistes modernes en semblent même persuadés. Nous avons vu comment s'était constituée la grammaire comparée des langues indo-européennes : en se superposant à plusieurs autres grammaires comparées. Il est permis de penser qu'en continuant à déblayer l'histoire des langues et à dégager les principes généraux de leur structure, on arrivera à reconstituer des langues communes qui seraient à l'indo-européen ce que le slave commun est au germanique commun, le latin au grec, ou, à une date plus basse, le français à l'italien.

Déjà on a constaté depuis longtemps certains points de ressemblance entre l'indo-européen et le finno-ougrien. Sur le domaine sémitique, où le travail comparatif est assez avancé, on a mis en évidence plusieurs traits caractéristiques qui offrent avec l'indo-européen d'étranges ressemblances. Certains linguistes ont conclu de là à la possibilité d'une communauté linguistique qui embrasserait à la fois les langues sémitiques et les langues indo-européennes (1). Les deux se trouveraient finalement représenter un seul groupe linguistique ; le français serait au fond la même langue que l'arabe ou l'éthiopien, comme il est, le fait est prouvé, la même langue que le russe, le persan et l'irlandais. Ne nous arrêtons pas aux différences qui éclatent entre ces langues : si l'hypothèse de la communauté indo-européo-sémitique est téméraire, ce n'est pas l'extrême variété des langues ramenées à l'unité par elle qui en fait la témérité. Le fait est que le sémitique paraît dès maintenant plus près de l'indo-européen que des autres groupes linguistiques délimités jusqu'ici. Ceux-ci pourront-ils à leur tour se réduire de plus en plus et se fondre en des unités plus vastes historiquement superposées (2) ? C'est le secret de l'avenir ; il y a un nombre considérable de langues, auxquelles la méthode

(1) HERMANN MÖLLER, *CLXXXIV* et *Indo-europaeisk-semilisk sammenlignende Glossarium*, Copenhague (1909) ; PEDERSEN, *XXX*, t. XXII, p. 341 ; et CUNY dans *XIII*.

(2) TROMBETTI, *CCXXVIII*.

comparative n'a encore jamais été appliquée ou sur lesquelles elle n'a pas dit son dernier mot.

*
* *

On voit quelle est la portée de la méthode comparative, mais quels défauts aussi lui sont inhérents. Elle s'appuie uniquement sur des principes linguistiques et ne peut attendre qu'un faible secours des disciplines voisines. Il faut bien se garder en effet de confondre la parenté dialectale, telle qu'elle résulte de la méthode comparative, avec la parenté de race et avec la parenté de civilisation. Ce sont là trois ordres d'études différents.

Trois catégories de savants travaillent séparément sur le domaine de la préhistoire : les anthropologues, les archéologues et les linguistes. Les premiers ont à leur disposition des squelettes et des crânes ; les seconds, des objets de civilisation, parures, armes, pots, ustensiles de formes et de matières variées, tout ce qui subsiste en un mot de l'outillage de l'humanité préhistorique ; les linguistes se servent de la comparaison des sons et des mots. Tous trois se préoccupent de grouper méthodiquement les faits sur lesquels ils opèrent ; ils constituent des séries, entre lesquelles, chacun sur son domaine, ils établissent, si possible, des rapports de chronologie et de dépendance. Mais ils ne sont guère arrivés jusqu'ici à faire coïncider leurs séries propres avec celles de leur voisin. Il n'y a pas commune mesure.

La grammaire comparée offre un système où les langues sont classées d'après leurs caractères respectifs et réparties en familles. Par la comparaison des sons et des formes, les innovations propres à chaque langue apparaissent en pleine lumière, s'opposant aux survivances d'un état plus ancien. Les linguistes ont réussi à fixer la préhistoire des langues indo-européennes. Mais ils ne connaissent pas ceux qui les parlaient. Ils ne peuvent

dire quels étaient les ancêtres des Grecs ou des Germains, des Latins ou des Celtes. Ils savent seulement par quelles transformations le germanique et le grec, le latin et le celtique ont passé pour aboutir à l'état que les textes révèlent. Les noms mêmes dont ils baptisent les langues qu'ils reconstituent sont purement arbitraires et conventionnels. Si l'on s'écarte de l'emploi strictement linguistique, le mot *indo-européen* ne veut rien dire, ni *italique*, ni *celtique*, ni *germanique commun*. Ces mots représentent des expressions linguistiques et n'ont de sens que pour les linguistes.

Les termes dont se servent les archéologues ne doivent pas sortir davantage de l'usage archéologique. Quand on a constitué une série de vases ou d'épées d'un certain type et qu'on en a déterminé l'aire géographique, on est fort embarrassé pour nommer la civilisation à laquelle ils se rapportent. L'outillage est anonyme; tellement anonyme qu'on a dû, pour le désigner, employer par convention le nom du lieu des trouvailles. Les archéologues parlent des situles de Hallstatt ou des épées de la Tène, de l'ornementation villanovienne ou du mobilier d'Aunjetitz. De même, les anthropologues parlent de l'homme de Neanderthal ou du crâne de la Chapelle-aux-Saints, et ils opposent d'une région à l'autre les dolichocéphales et les brachycéphales sans pouvoir fixer à quelles langues leurs divisions ethnographiques correspondent.

C'est que, le crâne en main, nous ne pouvons jamais savoir ce qu'il contenait dans sa boîte osseuse, quelles associations de mots et d'idées s'y formaient, quelles images verbales y surgissaient dans les centres nerveux. Il a déjà été dit plus haut (p. 276) que le rapport de la langue et de la race est impossible à établir. Nous ne pouvons pas davantage déterminer de quels outils se servaient les peuples dont nous connaissons la langue et dans quelle mesure il y a correspondance entre les langues et les civilisations. Une seule chose est certaine et se vérifie souvent dans l'histoire: c'est qu'on peut appartenir à des races

différentes et parler la même langue, ou parler des langues différentes et se servir des mêmes ustensiles. Même un progrès dans l'outillage ne reste jamais l'apanage d'un seul peuple; si bien qu'il est impossible de calculer les mouvements ethniques de l'Europe préhistorique d'après la succession des périodes archéologiques (âges de pierre, de bronze, de fer). Dès que l'imprimerie a été inventée, elle s'est immédiatement étendue à des nations de race et de langue aussi différentes que l'Allemagne, la France, l'Italie. Il n'y a donc pas seulement difficulté de fait, mais impossibilité de principe à établir une concordance entre les résultats des trois ordres de recherche scientifique dont nous venons de parler. La parenté dialectale n'a guère d'appui à attendre de l'archéologie ou de l'anthropologie. Tout au plus le linguiste peut-il demander aux disciplines voisines ou bien une hypothèse directrice ou bien un contrôle de ses recherches. Il ne peut user, pour prouver la parenté, que de moyens linguistiques.

Or, réduite à ses propres ressources, la méthode comparative est parfois inopérante. Elle suppose que le développement des langues s'est fait régulièrement, d'une façon continue, sans accident extérieur. Bien qu'elle soit un prolongement de l'histoire, elle fait fi de l'histoire, puisqu'elle n'utilise que des données théoriques, en supposant une histoire simplifiée, réduite à une succession régulière de causes et d'effets, dépouillée de ce qui fait le caractère réel de l'histoire, la complexité, la variété. On dira qu'elle obéit ainsi à une nécessité fatale: ignorant les conditions politiques et sociales dans lesquelles s'est développé le langage, elle en reconstitue la préhistoire par des moyens linguistiques. Sur ce terrain, elle se sent ferme, puisque l'expérience démontre le caractère de continuité des transmissions linguistiques. Mais en l'absence de toute donnée précise sur les conditions du développement historique, les conclusions qu'on peut tirer de la méthode comparative en ce qui concerne la détermination de la parenté linguistique se trouvent beaucoup

atténuées. On en est réduit alors à déterminer la parenté par les ressemblances que les langues présentent entre elles. C'est une méthode dangereuse. Il y a parfois dans la nature des parents qui se ressemblent au point d'être pris l'un pour l'autre. Mais tous les sosies ne sont pas des parents. En linguistique aussi, les ressemblances sont souvent trompeuses.

Elles le sont particulièrement en matière de vocabulaire. L'étymologie nous enseigne que, dans les langues dont nous connaissons l'histoire, des mots de forme très voisine ou même identique peuvent être pourvus du même sens sans avoir historiquement rien de commun. A l'exemple souvent cité du mot *bad* qui en anglais et en persan signifie également « mauvais » sans aucun rapport étymologique, on peut joindre celui du mot allemand *Feuer*, qui n'a originellement rien de commun avec le mot français de même sens, *feu*. De même il n'y a qu'une ressemblance extérieure fortuite entre l'anglais *whole* et le grec ὅλος « tout, entier », entre le latin *femina* et le vieux-saxon *fēmea*, *fēmia*, même sens, entre le latin *locus* et le sanskrit *lokas* « monde », entre le grec moderne μάτι « œil » et le polynésien *mata* « voir », etc. On pourrait multiplier ces exemples.

Le vocabulaire peut se transformer, même de fond en comble, sans que la langue en soit altérée sensiblement dans sa structure phonétique ou grammaticale. Il est très important de connaître le vocabulaire quand on veut étudier la civilisation que représente une langue ; et il y a ainsi par le vocabulaire un pont jeté entre la linguistique et l'archéologie. Mais des deux côtés ce pont aboutit à une impasse, puisqu'on ne peut jamais conclure d'un vocabulaire à un certain type de langue, ni même à un certain type d'objets de civilisation.

Pour ne pas quitter le domaine indo-européen, nous connaissons à l'occident et au sud de l'Europe deux grands vocabulaires de date préhistorique dont les limites ne coïncident pas avec les lignes de démarcation dialectale. L'un, qu'on appelle le

vocabulaire occidental, s'étend sur les domaines italique, celtique et germanique, et se mêle en balto-slave, surtout en balte, avec un vocabulaire proprement oriental ; l'autre, qu'on appelle le vocabulaire méditerranéen, est surtout reconnaissable en grec, mais dans un des dialectes italiques, le plus important de tous, le latin, il s'est heurté au vocabulaire occidental et l'a supplanté partiellement. Ainsi il y a dans le celtique et le germanique, auxquels dans une certaine mesure se joint l'italique, un nombre considérable de termes communs. Mais au point de vue de la structure grammaticale, ces trois langues sont fort loin d'avoir les mêmes rapports. Entre le celtique et l'italique, les rapports morphologiques sont étroits (1), tellement étroits que certains linguistes ont pu soutenir l'hypothèse d'une unité italo-celtique. Mais le germanique a une structure grammaticale fort différente de celle du celtique, et si à certains égards il se rapproche de l'italique, on peut à d'autres le rapprocher également bien du balto-slave. En un mot, les rapports morphologiques de ces diverses langues ne s'accordent pas avec les rapports de vocabulaire.

Les rapports phonétiques non plus. A vrai dire, il pourrait sembler étrange de faire intervenir ici la phonétique. Les transformations phonétiques ont lieu sans doute mécaniquement, indépendamment de la volonté, de la conscience même du sujet parlant, mais aussi avec une régularité si limitée dans les principes et une variété si déconcertante dans les résultats, qu'on ne peut guère y retrouver les traits caractéristiques d'un certain type de langue. Il y a plus. Ce qui définit le changement phonétique, c'est qu'il est absolu ; nous n'avons donc pas ici, comme en morphologie, à distinguer les formes faibles et les formes fortes, celles-ci témoins fidèles d'états antérieurs transformés. C'est par les résidus que la morphologie dénonce ses origines et permet la reconnaissance des liens de parenté.

(1) Voir DOTTIN, LXVIII, HIRT, CLXVII, et FEIST, CLIX.

La phonétique, qui ne laisse pas de résidus, n'enseigne rien à cet égard.

*
* *

Même en restreignant son étude aux critères morphologiques, on n'est pas à l'abri des difficultés. Car la morphologie comporte aussi des ambiguïtés. En établissant la parenté dialectale d'après les ressemblances de la structure grammaticale, on suppose que la dite structure se transforme d'une façon régulière et continue. Or qu'est-ce qui garantit cette continuité ?

On sait de combien d'influences extérieures la morphologie peut être atteinte. Tant qu'elle ne l'est qu'en des parties secondaires et superficielles, il peut subsister un nombre suffisant de traits caractéristiques, qui permettent de fixer la parenté. Mais l'on peut concevoir un degré extrême, où une même langue, par suite d'actions répétées, arriverait à combiner à peu près également les procédés morphologiques de deux familles voisines. C'est le cas, d'ailleurs fort rare, que nous avons imaginé plus haut sous le nom d'hybridation. On sait combien, en matière d'histoire naturelle, où les conditions sont d'ailleurs très différentes, l'hybridation rend difficile la classification en familles, dont elle brise sans cesse l'ordre et l'unité. En cas d'hybridation linguistique, le critère morphologique serait inopérant.

Il perd de même toute efficacité lorsque les transformations morphologiques ont été si rapides ou ne sont connues qu'à des intervalles de temps si vastes que les deux langues considérées, bien qu'issues d'un même prototype, n'ont plus, morphologiquement parlant, rien de commun. Si nous ne connaissions le français qu'à l'état de langue parlée et sous sa forme actuelle, et si nous ignorions par ailleurs les autres langues romanes et le latin, il ne serait pas si facile de prouver que le français est une langue indo-européenne : quelques détails de structure, comme l'opposition de *il est*, *ils sont* (pron. *ilè*, *ison*),

ou mieux encore la forme des noms de nombre ou des pronoms personnels, avec quelques faits de vocabulaire comme les noms de parenté, voilà tout ce que le français conserve d'indo-européen. Qui sait si l'on ne trouverait pas des raisons plus topiques de le rattacher au sémitique ou au finno-ougrien ?

Il y a peut-être sur la surface du globe des langues indo-européennes insoupçonnées, lesquelles, dépourvues d'histoire et réduites à des populations illettrées, auraient perdu tout caractère capable de dénoncer leur origine. En appliquant la saine méthode, nous n'aurions aucun moyen de prouver qu'elles sont parentes du grec, du latin ou du sanskrit. Mais la méthode nous impose en revanche cette conclusion, qu'il est également impossible de prouver jamais que deux langues ne sont pas parentes.

On peut aller plus loin encore. Si l'on emploie la morphologie comme critère de la parenté dialectale, il faut, pour établir la parenté, que la morphologie soit nettement caractérisée ; autrement la démonstration risque de devenir impossible. Il y a donc dans la détermination de la parenté dialectale des degrés, qui ne tiennent pas aux rapports historiques des langues, mais simplement à la plus ou moins grande singularité de leur structure morphologique. Il y a des langues qui sont pourvues d'une grammaire très compliquée, avec un attirail de morphèmes variés, de classificateurs, de suffixes, fixés chacun à une certaine place et entraînant avec eux dans le corps de la phrase une série de particularités caractéristiques ; telles les langues du groupe bantou. Ces langues exigent un grand effort de qui-conque veut s'en rendre maître ; mais elles ont l'avantage d'avoir des caractères morphologiques fortement accusés. Si l'on rencontre sur la surface du globe, en quelque lieu que ce soit, une langue qui offre les mêmes caractères de structure morphologique, qui emploie les mêmes procédés de suffixation et de classification ou des procédés dont la différence s'explique par des altérations phonétiques normales, on sera en droit de

conclure que cette langue appartient à la famille du bantou et de l'utiliser pour la grammaire comparée de ce groupe linguistique.

Mais il existe d'autre part des langues sans grammaire, où toute la morphologie tient dans des procédés immatériels de combinaison de mots isolés. Nous avons déjà cité comme telles les langues du Soudan ou celles de l'Extrême-Orient. Les caractères individuels sont ici beaucoup moins nets; les procédés d'ordre des mots, outre qu'ils sont beaucoup moins variés que les morphèmes phonétiques, ont aussi beaucoup moins de valeur probante. Quand il s'agit de placer tel mot donné à certain point de la phrase, comme l'irlandais met le verbe en tête ou le turc à la fin, cet ordre peut généralement passer pour le résultat d'actions mécaniques, en partie morphologiques, et s'expliquer conséquemment par l'état général de la langue. Au contraire, s'il s'agit d'un procédé général qui subordonne la place des mots au rapport des idées à exprimer, comme c'est le cas en chinois, ce procédé a quelque chose d'intellectuel et partant d'absolu, qui le rend très intéressant aux yeux de qui-conque veut constituer une théorie générale et humaine des catégories de l'esprit, mais qui laisse dans l'embarras le linguiste historien curieux de trouver dans une langue donnée les détails caractéristiques qui la distinguent des autres. En même temps, à ce point extrême, la parenté dialectale est impossible à préciser; on se trouve contraint, pour l'établir, à recourir au vocabulaire, ce qui est, on l'a vu, un procédé dangereux. Le chinois dit *wôo pu pha tha* ce qui se traduit mot à mot en français : *moi pas craindre lui*. C'est un français d'une nature spéciale, ce qu'on appelle le français petit-nègre. Mais justement nous connaissons des indigènes de l'Afrique occidentale qui parlent toujours français de cette façon. S'ils parlaient chinois, ils ne feraient pas autrement, à cette seule différence près qu'ils emploieraient des mots, c'est-à-dire ici des sons, différents. Il y aurait donc, pour ce petit-nègre, un vocabulaire

français et un vocabulaire chinois, mais l'image verbale serait identique, et nous ne pourrions pas distinguer ici une forme de pensée française ou chinoise.

Comment procéder alors quand il s'agit de classer en familles des langues qui sont, comme les précédentes, à peu près dépourvues de grammaire, mais dont en outre le vocabulaire a été bouleversé par des actions extérieures? C'est le cas par exemple pour les langues mandé de l'Afrique occidentale, dont les vocabulaires, par suite de circonstances historiques, sont extrêmement variés, et qui sont toutes, ou peu s'en faut, d'une égale pauvreté grammaticale (1). Comme nous ne connaissons pas les états antérieurs de ces langues et ne remontons guère au delà d'une cinquantaine d'années dans leur histoire, nous ne pouvons généralement pas déterminer l'origine et la formation de leurs vocabulaires. Tout moyen nous échappe donc d'en dresser le tableau par familles; ou du moins nos classifications laissent place à nombre d'incertitudes et d'indécisions. Nous sommes ici victimes de l'absence de documents, victimes aussi de notre méthode, qui nous interdit de demander à d'autres disciplines de quoi suppléer aux lacunes de la documentation linguistique.

*
* *

On doit conclure de ces considérations que la démonstration de la parenté linguistique est chose relative. Elle dépend d'abord de l'abondance des témoignages linguistiques, lesquels, corroborés par l'histoire politique ou sociale, constituent un faisceau de preuves plus ou moins gros; mais elle dépend aussi, quand il s'agit de langues dont l'histoire est inconnue, de la richesse et de la variété des formes grammaticales; enfin, à l'intérieur d'une même famille, la parenté est souvent troublée par les actions réciproques des dialectes les uns sur les autres.

Certains théoriciens de la linguistique diront que cela

(1) DELAFOSSE, VI, t. XVI, p. 186.

importe peu. Pour eux, la parenté dialectale existe d'une façon absolue, indépendamment même de toute démonstration. Ils la font reposer en effet sur la conscience et la volonté qu'ont les individus de parler la même langue que leurs parents. Et en effet, dans la plupart des cas, ce principe du sentiment de la continuité linguistique suffit à définir l'existence en soi de la parenté. Mais on ne peut écarter complètement la possibilité d'une erreur de la part des sujets parlants : si l'hybridation est admise, fondant en une même langue les caractères de deux autres, il peut arriver que le passage d'un système linguistique à l'autre se fasse d'une façon insensible. La génération nouvelle aurait changé de langue sans s'en apercevoir. Ce n'est là sans doute qu'un cas extrême, qui ne peut guère se présenter dans des nations civilisées, mais qui n'est pas impossible à imaginer dans certaines conditions linguistiques et sociales. On ne pouvait en faire abstraction ici. Et on doit avouer qu'il est néfaste à la parenté linguistique. Ce n'est plus seulement la démonstration de la parenté qui devient impossible; c'est la notion même de parenté qui s'efface et disparaît.

Fort heureusement, pour la plupart des langues du globe et pour toutes celles notamment dont l'histoire est bien établie, la parenté a pu être fixée avec une remarquable exactitude. Les linguistes ont réussi à constituer de grandes familles de langues, l'indo-européen (1), le sémitique (2), le finno-ougrien (3), le bantou (4), le malayo-polynésien (5), etc., à l'intérieur desquelles les rapports de parenté sont parfois discutables dans le détail, mais incontestables dans le principe. Il n'est pas douteux que les progrès de la philologie comparée n'aboutissent à augmenter le nombre des familles de langues dûment constituées.

(1) BRUGMANN et DELBRÜCK, **CL**; MEILLET, **XCIV**.

(2) BROCKELMANN, **CXLVIII**. — (3) SZINNYEI, **CXXII**. — (4) MEINHOF, **CLXXIX**.

(5) BRANDSTETTER, *Monographien zur indonesischen Sprachforschung*, Lucerne, 1906 et suiv. Cf. aussi G. FERRAND, **LXXI**.

CINQUIÈME PARTIE

L'ÉCRITURE

CHAPITRE PREMIER

ORIGINE ET DÉVELOPPEMENT DE L'ÉCRITURE (1)

Si le problème de l'origine du langage ne comporte aucune solution satisfaisante, il n'en va pas de même du problème de l'origine de l'écriture. Celui-ci se laisse aborder directement; on peut sans peine en faire le tour et l'embrasser dans son ampleur. C'est que l'origine de l'écriture est relativement assez voisine de nous. Les langues anciennes ne nous sont connues que du moment où elles ont été notées dans l'écriture; mais beaucoup nous le sont dès ce moment même, et souvent le premier texte que nous en possédions est aussi le premier qui en ait été couché par écrit. D'autre part, nous avons tout près de nous des langues qui n'ont été écrites que de nos jours, et jusque sous nos yeux. Nous pouvons donc saisir sur le vif les procédés au moyen desquels une langue parlée devient une langue écrite et apprécier les résultats de l'opération.

Toutefois, pour comprendre le problème de l'origine de

(1) Consulter en général PH. BERGER, **XLVIII**, DANZEL, **CLI**, LÉVY-BRUHL, **LXXXVIII** et le chapitre final de MASPÉRO dans son *Histoire des peuples de l'Orient*. Sur les procédés matériels au moyen desquels s'est créée et perfectionnée l'écriture, voir dans le livre de M. DE MORGAN, *L'Humanité préhistorique*, p. 271 et suiv., le chapitre sur la figuration de la pensée, qui par le texte et, par l'illustration complète fort bien les données du présent chapitre.

l'écriture, il importe de dépouiller nos habitudes mentales de civilisés. Pour nous, la valeur symbolique de l'écriture est chose naturelle. Il ne faut à nos enfants que quelques exercices, et un peu de réflexion, pour comprendre que ce qu'ils voient écrit noir sur blanc dans les livres offre à leurs yeux l'image des mots qu'entendent leurs oreilles. Très vite ils s'accoutument à cette gymnastique psychique, qui consiste à coordonner la graphie et le son, à combiner dans la conception du mot les représentations visuelles et les représentations auditives. Le temps qu'il nous a fallu dans notre enfance pour plier notre esprit à cette gymnastique a été si court, que nous n'en conservons même pas le souvenir. L'idée que nous avons du langage écrit, nous l'avons acquise sans effort, d'une façon quasi naturelle.

Et pourtant il est certain que cette idée n'est pas naturelle à l'homme. Nous profitons des tâtonnements intellectuels de nos lointains ancêtres; ceux-ci ont facilité notre tâche en préparant notre mentalité. Combien de temps et d'efforts ont-ils dépensés pour exercer le cerveau qu'ils nous ont transmis au point que nous n'ayons même plus conscience de l'exercice!

*
* *

Nous savons qu'avant d'écrire des mots les hommes ont commencé par écrire des idées. L'image a été d'abord employée comme un signe des objets. Mais cet emploi lui-même n'a pas été trouvé du premier coup : il suppose que l'homme a pris conscience de la valeur rationnelle du signe graphique. Or, il y a encore aujourd'hui des sauvages qui identifient complètement l'image et l'objet. Cette identification, qui nous paraît si étrange, ne provient pas d'une illusion ou d'une confusion grossière. Elle tient au fait que le sauvage conçoit toutes choses, ses images comme les objets, de façon mystique. Le monde extérieur est constitué à ses yeux par un enchaînement de phénomènes, pourvus de propriétés occultes, et dont les rap-

ports réciproques ne sont pas soumis au principe de contradiction. Sa propre activité est comme engagée dans la trame du monde extérieur. Il n'accomplit aucun acte qui n'ait pas une répercussion dans l'univers visible et invisible. Ce que nous appelons la superstition, qui consiste à donner un sens mystique aux actions les plus banales, à établir une relation cachée entre les événements les plus différents, est l'état d'esprit ordinaire du sauvage. Cela est d'une importance extrême quand il s'agit de l'usage des signes.

Imaginons qu'un civilisé marque son chemin d'une branche d'arbre ou trace une croix sur le sable, ou sur un rocher. Il sera guidé par un motif purement rationnel; ce sera par exemple de retrouver sa route ou de donner une indication à des compagnons qui le suivent. Mais dans l'esprit du sauvage, le simple tracé d'un signe entraînant des complications mystiques inspire des motifs tout différents. Laisser une branche sur le chemin, c'est prendre possession du sol qu'on foule, jeter ou conjurer un sort, attirer ou écarter un esprit, dépister un ennemi invisible en lui barrant la route; ou au contraire lui laisser un gage dont il profitera contre vous; bref, c'est accomplir d'un seul coup un acte dont les conséquences, favorables ou funestes, ont des prolongements dans l'immense univers.

De même, l'image d'un âne ou d'un chien n'éveille dans notre esprit de civilisés que l'idée d'un âne ou d'un chien, sans plus. Mais pour le sauvage, c'est l'âne ou le chien lui-même. Et si, au lieu d'un être inoffensif, l'image représente une bête malfaisante ou un ennemi féroce, à quelles conséquences n'expose-t-elle pas? Le langage des signes connaîtra alors tous les accidents magiques du langage parlé, les interdictions par exemple et les euphémismes. Il est aussi dangereux de dessiner un tigre ou un hippopotame que de les nommer, puisque l'image, comme le nom, fait partie du domaine mystique de l'être (1). Ou bien, par un sentiment inverse,

(1) DANZEL, *CLI*, p. 67, 72-73.

mais d'origine identique, on prendra soin au contraire de représenter l'ennemi, l'animal redoutable, pour l'adoucir et l'apaiser, pour en faire un allié précieux. Certains sauvages dessinent sur leurs armes un serpent ou un léopard, avec l'idée que ces animaux confèrent à l'objet une partie de leur puissance. Ainsi décorés, la lance et le bouclier sont doués d'une vertu magique : le léopard par exemple leur communique la force, et le serpent la ruse qui déjoue les pièges de l'ennemi. Tout un assortiment de fétiches et de talismans se constitue de cette manière, traduisant par une imagerie symbolique les conceptions mystiques du sauvage.

Il serait évidemment exagéré d'enfermer toute l'activité mentale du primitif en des limites aussi tranchées. Laissons-lui un peu de latitude, et admettons qu'il ait secoué parfois le joug de ses préoccupations mystiques. Le signe pouvait être aussi chez lui une manière de réflexe, témoignant un besoin inconscient de s'extérioriser, de projeter son moi. C'était par exemple le jeu puéril du passant, gravant son nom sur les murs à la pointe de son canif, ou bien le geste du promeneur, joyeux de soleil et de grand air, qui du bout de sa canne brise les tiges et fait sauter les bourgeons. Accordons même au primitif la capacité des jouissances artistiques. Pourquoi pas ? Les dessins tracés sur les os de renne par les hommes de l'âge des cavernes sont d'une perfection achevée, qui rappelle les artistes japonais. Ces lointains précurseurs d'Outamaro et d'Hoksaï pouvaient être fiers de leur œuvre ; pourquoi n'auraient-ils pas pris plaisir à l'exécuter, sans autre raison que d'éprouver une satisfaction esthétique ? Lorsque l'on veut analyser avec exactitude les sources de l'activité mentale du primitif, il faut assurément faire la part des actes réflexes et des motifs esthétiques. Mais il n'y en a pas moins une différence essentielle entre le primitif et le civilisé. Ce dernier aussi peut bien se départir des règles imposées par la raison. Seulement, quand il revient à la possession de lui-même et qu'il retombe pour ainsi dire sur ses

gonds, c'est à une conception rationnelle des choses que son esprit est naturellement ramené ; même il ne prend conscience de sa folie que par l'usage de sa raison. Au contraire, l'état naturel de la mentalité primitive est l'état mystique. Le mysticisme la baigne de toutes parts, l'alimente et la soutient. Même si elle en paraît sortir pour un moment, elle y reste cependant engagée par de profondes racines.

L'idée que le primitif se faisait du signe exclut la possibilité d'une écriture comme la nôtre, dont le principe est rationnel. L'histoire de la formation de l'écriture suppose donc que la mentalité rationnelle s'est dégagée de la mentalité mystique. Cela ne s'est pas fait d'un seul coup. Le point de départ a sans doute été dans le fait que le signe comportait à la fois plusieurs interprétations et se prêtait à plusieurs fins (1). Tout en étant le talisman chargé de vertus magiques, le signe apparaissait comme la reproduction matérielle d'un objet et s'imposait comme tel à l'esprit. Il y a eu peu à peu élimination des caractères magiques du signe, subordination des représentations subjectives et mystiques aux représentations objectives et rationnelles, et finalement substitution de celles-ci à celles-là.

La tête du léopard gravée sur le bois de la lance est bien faite pour conférer une vertu magique ; mais elle permet aussi au possesseur de retrouver son arme, si l'arme des voisins ne porte pas le même signe ; elle devient donc une marque de propriété. La branche laissée sur le sol pour un motif magique peut fort utilement servir à rappeler le chemin ; elle devient donc à l'occasion un signe mnémonique. Il s'introduit ainsi dans l'acte mystique un élément rationnel, qui s'y développe peu à peu et finit par y dominer. On a raison de voir dans les marques de propriété et dans les signes mnémoniques le point de départ de l'écriture (2).

(1) DANZEL, *CLI*, p. 48.

(2) A. VAN GENNEP, *Revue des traditions populaires* (1906), p. 73-78 ; *LXXIV* 2^e série, Paris (1909).

Nous ne sommes encore cependant, avec les signes mnémoniques, qu'à mi-chemin de l'écriture. Car s'ils peuvent servir à représenter certaines formes de la pensée, ils n'expriment jamais la pensée elle-même. Un exemple célèbre en est fourni par les bâtons de messenger, les « stick-messages », des Australiens. Ces bâtons, couverts de coches, servent à transporter des renseignements, des ordres, parfois des séries d'ordres très compliquées; mais un profane ne saurait les interpréter. Le bâton de messenger, sans le messenger lui-même, est incompréhensible. C'est avant tout pour l'envoyeur un moyen de prévenir les défaillances et de se garder des infidélités. Le bâton est un guide-âne, un aide-mémoire. Il offre dans les combinaisons de ses coches un schéma algébrique et figuré de la communication qui doit être faite, un squelette du discours. Il indique le nombre et l'enchaînement des idées; mais les idées en sont absentes.

Du moins en sont-elles absentes pour beaucoup de gens; car on conçoit sans peine qu'entre deux correspondants une convention secrète s'établisse, même à l'insu du messenger, d'après laquelle une certaine coche représenterait une certaine idée. Et cette fois, nous avons bien une écriture, rudimentaire sans doute et de ressources très limitées, mais qui permet cependant d'établir entre deux hommes la communication d'une pensée sous forme matérielle; ce qui est presque la définition de l'écriture.

A la même catégorie que les « bâtons de messenger » appartiennent les *quippos* des Péruviens et les *wampums* des Iroquois. On sait ce qu'il faut entendre par ces deux mots. Les quippos sont des cordelettes formées de fils de laine de différentes couleurs, sur lesquelles on plaçait à différentes hauteurs des nœuds plus ou moins compliqués. En combinant à la fois la couleur des cordelettes, l'épaisseur et la position des nœuds, en reliant les cordelettes les unes aux autres de façon conventionnelle, on obtenait le moyen de représenter symboliquement des idées et

d'en montrer l'enchaînement. Les quippos jouent un grand rôle dans les *Lettres d'une Péruvienne* de M^{me} de Graffigny; ils ont acquis ainsi droit de cité dans la littérature française. Les wampums sont des colliers de coquillages juxtaposés, dont les combinaisons forment des figures géométriques. Certains d'entre eux, dit-on, ne comprennent pas moins de 6 000 à 7 000 grains. Le plus long que l'on connaisse se compose de 49 rangs de coquillages. On remarquera dans les quippos et les wampums l'utilisation d'un élément nouveau, la couleur, qui ajoute à la variété des moyens et enrichit par suite les facilités d'expression.

Toutefois, les quippos et les wampums, si perfectionnés qu'ils fussent, ne devaient être que des instruments mnémoniques; même s'il était prouvé qu'ils eussent la possibilité de suggérer certaines idées, on ne pourrait cependant assimiler leurs combinaisons à celles des systèmes d'écriture; car ceux-ci ont pour objet d'exprimer toutes les idées. Ce qui a empêché le développement d'une écriture sortie des quippos et des wampums, c'est la matière dont ces objets étaient constitués. Elle ne comportait aucun perfectionnement pratique. Certains auteurs affirment, au moins pour les quippos, la possibilité de combinaisons alphabétiques; mais il s'agit sûrement d'un essai postérieur d'adaptation des quippos à l'alphabet européen. De la même façon a été constitué en Irlande l'alphabet ogamique, sur le modèle de l'alphabet latin, avec des traits gravés à l'angle des pierres levées. De pareilles tentatives étaient vouées à un échec certain.

C'est dans une autre voie que l'écriture devait se développer. Le point de départ en a été l'image, rendant sensible aux yeux l'idée des objets, et particulièrement le dessin, fixant l'image sur la pierre ou sur l'argile, sur l'écorce ou sur le parchemin.

Le jour où le signe a été considéré comme une représentation objective, l'écriture a commencé de naître. La première inscription grecque, on peut dire que c'est la rame plantée par

Ulysse sur le tombeau d'Elpénor (*Odyssée*, XI, 77 ; XII, 25). Cette rame devait rappeler aux passants la profession du défunt, exactement comme les enseignes parlantes de nos boutiquiers indiquent le genre du commerce et la nature des denrées, comme les *ex-voto* des églises indiquent les motifs de la reconnaissance des fidèles ; cette rame était un emblème. L'humanité a longtemps employé ce genre de langage emblématique, même à des époques historiques, où nous sommes tentés de n'y plus voir qu'une allégorie. Témoin le message que les Scythes, au dire d'Hérodote (IV, 131), envoyèrent à Darius et qui se composait d'un oiseau, d'un rat, d'une grenouille et de cinq flèches. Cela constituait une déclaration par figures, dont le sage Gobryas interpréta le sens.

Un progrès immense a été accompli quand on a su dessiner, et faire de l'image l'emblème de l'objet. En combinant une série d'images on a pu en effet présenter aux yeux un récit cohérent et suivi. Nous avons de ces images parlantes dans les inscriptions figuratives, découvertes sur les rochers de la Scandinavie, qui sont de date préhistorique ; nous en trouvons aussi, employées aujourd'hui encore, chez les populations sauvages de l'Amérique (1). Certaines images d'Épinal en fournissent l'équivalent ; on s'en fait encore mieux idée en se représentant un fait-divers, vu au cinématographe, au lieu d'être lu dans un journal.

De tout cela est née l'écriture idéographique, la première écriture que nous connaissions et à laquelle remontent tous les systèmes d'écriture usités parmi les hommes. Elle consiste à représenter chaque idée ou chaque objet par un signe adéquat. Nous pouvons nous rendre compte de ce qu'elle a été primitivement grâce surtout à trois types d'écriture, aujourd'hui parfaitement connus, l'écriture chinoise, l'écriture cunéiforme et l'écriture hiéroglyphique. Mais il importe de prévenir qu'aucune de

ces écritures n'est restée purement idéographique, et qu'à la date la plus ancienne où nous les connaissions l'idéographie n'y joue déjà plus qu'un rôle restreint. C'est que l'idéographie a bien des insuffisances et laisse trop à suppléer à l'esprit.

Même à supposer que toutes les idées d'une langue reçoivent aujourd'hui un signe adéquat et distinct, ce qui est pratiquement irréalisable, ce système compliqué sera insuffisant demain ; car il est impossible de saisir les nuances infinies de la pensée et de suivre ses transformations perpétuelles. Une écriture idéographique complètement fixée, c'est un manteau rigide qui emprisonnerait la pensée ; celle-ci aurait tôt fait de briser l'entrave et d'en rendre même les morceaux inutilisables. Une pareille écriture ne pourrait s'appliquer, tout au plus, qu'à une science ésotérique fixée une fois pour toutes et destinée à ne plus jamais varier ; ce pourrait être une algèbre pour travaux de laboratoire, ce ne serait jamais un instrument de vulgarisation, d'éducation populaire et de progrès social. Malgré les corrections apportées au principe idéographique, on sait combien l'écriture chinoise ou l'écriture hiéroglyphique prêtent à ces critiques.

Un avantage — peut-être le seul — de l'écriture idéographique serait de pouvoir être lue par des gens parlant des langues différentes. Le code maritime des signaux est interprété par tous les marins de la même manière, bien que dans un langage différent. L'idéographie, représentant des idées et jamais des sons, a le même avantage qu'un code de signaux ; c'est de supprimer l'intermédiaire de la parole, de reproduire non pas la langue parlée, mais la langue pensée. Il est facile de montrer combien cet avantage est illusoire. Un code de signaux ne s'applique par définition qu'à un petit nombre de notions précises et techniques, c'est-à-dire invariables, sur lesquelles une convention entre gens du métier s'établit aisément. Mais on ne peut généraliser un code de signaux. Pour que l'idéographie pût avoir une portée générale, il faudrait qu'elle ne

(1) DE MORGAN, *op. cit.*, p. 272-273.

comportât que des signes immédiatement saisissables à tout homme raisonnable. Ce qui est chimérique. Tant qu'il s'agit de notions concrètes comme celles d'oiseau, de plume, de bœuf, d'œil, de soleil, il n'y a pas de difficulté. Mais la difficulté commence dès qu'il s'agit de notions abstraites ; si l'on adopte pour celles-ci des idéogrammes de pure fantaisie, on s'écarte du principe même de l'écriture idéographique ; si l'on utilise l'idéogramme des objets concrets, en choisissant par exemple la plume comme emblème de la justice, le bœuf de la richesse et l'œil du pouvoir royal, on crée immédiatement l'équivoque.

Que dire des notions grammaticales ? L'écriture idéographique n'en possède pas l'expression. Sans doute certaines langues s'accommodent sans peine de ce défaut grave ; ce sont les langues sans flexion. Lorsque la grammaire consiste uniquement dans l'ordre des mots, l'écriture idéographique traduit aisément la grammaire. On conçoit parfaitement que s'il y a un signe spécial pour l'idée de *moi*, de *vouloir*, de *manger* et de *viande*, une phrase de petit-nègre comme *moi vouloir manger viande* puisse être exactement rendue par l'écriture idéographique. Il suffit d'établir une fois pour toutes l'ordre dans lequel les caractères de cette écriture doivent être lus. La morphologie est alors, comme on l'a dit, dans l'ordre des mots. Mais cela ne va pas très loin ; car, si dépourvue de grammaire qu'on suppose une langue, il y a cependant des notions grammaticales élémentaires que l'écriture idéographique ne rend pas naturellement ; par exemple, la distinction de l'individu et de l'espèce, du nom et du verbe, le temps, le mode, la négation, etc. Si l'on rend ces notions par un signe spécial qui s'ajoute au signe de l'idée, comme l'exposant à la lettre algébrique, on introduit dans l'écriture un principe nouveau qui est celui de la distinction des signes vides et des signes pleins. L'idéographie se complique, suivant deux systèmes différents. Ou bien l'on ajoute à l'idéogramme des traits particuliers qui en indiquent pour ainsi dire la valeur morphologique ; il y a un

idéogramme type qui se transforme de cent façons suivant l'emploi dans la phrase du mot qu'il représente et auquel s'accroissent de nouveaux éléments. Cela complique à l'infini le nombre des idéogrammes et rend pratiquement l'écriture inutilisable. Ou bien l'on fait suivre l'idéogramme d'un ou plusieurs signes vides destinés à en indiquer la valeur grammaticale. L'inconvénient est ici qu'il faut plusieurs signes juxtaposés pour exprimer une seule et même notion. Le premier procédé convient mieux aux langues monosyllabiques, et on le trouve en effet employé dans la graphie des langues d'extrême-orient, comme le chinois. Mais à vrai dire, même en chinois, il est combiné avec le second. Tant il est malaisé de transcrire une langue en partant du principe idéographique.

*
* *

Il n'y a pas une seule écriture idéographique qui soit restée telle. Cela tient sans doute aux insuffisances de cette écriture, qui ne sont que trop sensibles ; mais cela résulte aussi d'une évolution nécessaire qui faisait de la langue écrite un intermédiaire naturel entre la langue pensée et la langue parlée.

L'esprit disposait de procédés variés pour traduire la pensée ; il avait le geste, le son ; il créa l'image. Ces procédés permettaient l'emploi de signes conventionnels, qui pouvaient s'adapter à des cas différents, mais qui souvent aussi se doubleraient. Il y avait sans doute des cas où le geste exprimait plus commodément l'idée que le son, et le son que l'image. Mais en général, la valeur symbolique du son en vint assez rapidement à recouvrir exactement et au besoin à remplacer la valeur symbolique de l'image ; l'image et le son furent des succédanés réciproques. Une fois l'équivalence des deux réalisée, l'image a pu être traitée comme l'emblème, puis comme la notation graphique du son. Alors, le nom de l'objet étant de son côté lié à l'objet à fini par l'être aussi à l'image qui en éveillait l'idée. Le signe

qui représentait l'objet est devenu également le signe du son exprimant l'objet. L'écriture phonétique était créée.

Supposons un signe graphique qui serait l'image d'un porc et ne désignerait que le « porc » à l'origine. Ce signe, étant lu « porc », aurait fini par représenter non plus l'animal, mais le nom qu'il porte en français, et par suite le son qui constitue ce nom. De là, il aurait été employé pour écrire phonétiquement tout mot comportant le son correspondant. Ainsi on l'utiliserait pour transcrire le son *por*, qu'il s'agisse d'un *porc*, d'un *port* de mer ou des *pores* de la peau; bien mieux, dans un mot de plusieurs syllabes, il servirait à noter la syllabe *por* d'une façon générale, abstraction faite du sens; on l'emploierait dans « transporter », « colporteur », « pornographe », etc. C'est le procédé en usage dans les jeux de société pour faire des rébus; si l'on veut donner idée du mot « préparation », on dessine l'image d'un pré, d'un pas, d'un rat, d'un scion.

Mais ce qui n'est que fantaisie arbitraire dans l'amusement du rébus est, dans l'idéographie phonétique, strictement établi par convention. Ce genre d'écriture a toutefois deux graves inconvénients. Le nombre des signes d'une écriture idéographique est, pour la raison indiquée plus haut, nécessairement limité. Mais le nombre des idées ne l'est pas. Il y a nécessairement plus d'idées que de signes, et il faut conventionnellement attribuer à un même signe la valeur de plusieurs idées. Généralement ce sont des idées voisines, propres et figurées, qu'on réunit dans le même signe. Ainsi dans l'écriture cunéiforme un disque représentait non seulement le « soleil », mais encore la lumière, l'éclat, la blancheur, le jour; dans l'écriture hiéroglyphique, l'œil signifiait aussi la vue, la veille, la science. Chacune de ces idées étant exprimée dans la parole par un son différent, le signe se trouvait revêtu d'autant de valeurs phonétiques nouvelles. Dans l'écriture cunéiforme, un même signe peut représenter jusqu'à quinze ou vingt sons différents; c'est ce qu'on exprime en disant qu'un même signe est « polyphone ».

Inversement, il arrive dans toute langue qu'un son unique, constituant à lui seul un mot, représente des choses fort différentes. Tel en français le son *por* dont nous parlions plus haut (*porc*, *port*, *pore*), le son *vin* (*vin*, *vingt*, *vint*, *vaine*), le son *sin* (*saint*, *sein*, *sain*, *cinq*, *ceint*, *seing*), etc. Une écriture idéographique représente naturellement chacun de ces mots par des signes différents. C'est-à-dire, pour continuer l'exemple du français, qu'il y aurait pour le son *por* trois signes, cinq pour le son *vin* et six pour le son *sin*. Dans l'écriture cunéiforme, on compte jusqu'à dix-sept signes pour représenter la syllabe *lou*. C'est ce qu'on exprime en disant que plusieurs signes sont « homophones ».

L'homophonie et la polyphonie sont deux défauts inverses dont les effets devraient se neutraliser. C'est ce qui arrive quelquefois. Mais les exemples cités plus haut peuvent donner idée des difficultés, souvent insurmontables, qu'ont trouvées devant eux les déchiffreurs (1).

Lorsque les Assyriens adoptèrent l'écriture cunéiforme, ils corrigèrent les inconvénients de la polyphonie par l'emploi des compléments phonétiques: après avoir écrit le mot au moyen de l'idéogramme, ils en précisaient la prononciation en écrivant phonétiquement la dernière syllabe. Ce mélange d'idéographie et de phonétisme est une des caractéristiques et des complications de l'écriture assyrienne; il était nécessité par le défaut initial dû à la polyphonie (2).

L'homophonie a un défaut non moins grave, qui est de laisser le choix entre plusieurs idées exprimées par un même son. Pour y remédier, le procédé des clefs a été inventé. On appelle

(1) Sur l'histoire du déchiffrement des cunéiformes, voir J. MENANT, *Les écritures cunéiformes*, Paris (1864). Les grands noms sont ceux de GROTEFEND, EUG. BURNOUF, CHR. LASSEN, H. RAWLINSON, OPPERT. Pour l'écriture hiéroglyphique, le véritable initiateur fut FR. CHAMPOLLION dit le Jeune; après lui, il faut citer CH. LENORMANT, DE ROUGÉ, SALVOLINI, LEPSIUS, BIRCH, BRUGSCH et MASPÉRO.

(2) Voir FOSSEY, **LXXII**, t. I^{er}.

clefs des signes complémentaires ajoutés aux idéogrammes phonétiques pour en préciser le sens. Au lieu d'indiquer par un complément phonétique la véritable prononciation d'un idéogramme, la clef permet d'indiquer entre plusieurs homonymes quel est le bon. Reprenons l'exemple précédent et imaginons qu'un idéogramme représente le son *por* tel qu'il existe en français : afin d'éviter toute ambiguïté, on combinera avec l'idéogramme un signe particulier indiquant qu'il s'agit de l'animal, d'un port de mer, du port d'un paquet, du port de la tête, ou d'un pore de la peau. Ce signe donnera la clef du rébus.

C'est en chinois que ce procédé a trouvé son application la plus systématique et la plus complète. Nous avons dit déjà combien le chinois, langue sans flexions, se prêtait mieux que toute autre à l'écriture idéographique. Pour corriger l'homophonie on y a imaginé des sortes d'exposants combinés avec l'idéogramme phonétique et destinés à indiquer le sens du mot; ces exposants ont été longtemps en nombre indéterminé; on les a en 1616 fixés au chiffre de 214 qui est resté définitivement adopté. Ils sont désignés en chinois par le nom de *pou* qui signifie « section » ou « classe ». Ce sont en effet des déterminatifs exprimant — tant bien que mal — des idées générales, des classes sociales ou naturelles et des catégories de l'esprit. Le caractère chinois se compose ainsi de deux éléments : le premier, idéogramme devenu phonogramme, exprime le son syllabique qui constitue le mot; le second donne la clef du rébus en précisant le sens du mot.

Les langues pour lesquelles furent inventées d'abord l'écriture cunéiforme et l'écriture hiéroglyphique étaient flexionnelles et les mots y comprenaient plusieurs syllabes. Aussi le procédé qui permit de perfectionner l'écriture chinoise n'y réalisait qu'un profit médiocre. Pourtant, il est certain que les Égyptiens, en inventant les déterminatifs, obtinrent l'équivalent des « pou » du chinois. L'hiéroglyphe qui se lit *ankh*, par exemple, peut signifier soit « vie », soit « oreille »; mais quand

il doit avoir ce dernier sens, il est accompagné de l'image de l'oreille, qui sert de déterminatif. Même à l'époque où l'écriture égyptienne était devenue purement phonétique, on trouve encore çà et là conservé par tradition l'usage des déterminatifs. Quant à l'écriture cunéiforme, elle ne cessa jamais, même à l'époque où elle fut le plus employée, de receler nombre d'équivoques. Il fallut pour la rendre pratique en faire une écriture syllabique; comme telle, nous la trouvons employée à noter une langue indo-européenne, le vieux-perse, sur les inscriptions de Darius. Mais, d'une façon générale, ce fut de beaucoup la moins vivace de toutes les écritures idéographiques, et le cunéiforme des Achéménides en fut le dernier exemplaire. Elle ne tarda pas à être remplacée partout par des écritures phonétiques, notamment par l'écriture araméenne, qui dérive de l'alphabet phénicien.

*
* *

Tel qu'il apparaît sur la stèle de Mesa (aujourd'hui au musée du Louvre), qui date de neuf cents ans avant notre ère, l'alphabet phénicien est considéré par certains comme une déformation de l'écriture hiéroglyphique. Mais cette déformation s'est faite lentement, par de nombreux intermédiaires. Nous avons dit plus haut comment une évolution naturelle entraînait l'idéogramme à devenir phonogramme. Certaines écritures, comme le chinois, en sont restées à mi-chemin entre les deux procédés, grâce à un système de combinaisons savantes; il était fatal que l'hiéroglyphique, étant donné surtout qu'il notait une langue à flexions, devînt aussi plus ou moins rapidement une écriture phonétique.

Le premier stade qu'on ait atteint est celui du syllabisme. Ce stade est intéressant en ce qu'il fait ressortir l'importance de la syllabe (voir p. 64). Il convient toutefois de remarquer que le syllabisme était imposé par l'évolution même de l'idéo-

graphie. Dans une langue monosyllabique, cela va de soi, puisque chaque mot est une syllabe. Dans les autres langues, on aboutissait au même résultat, par le fait que chaque idéogramme avait été appliqué à désigner une des syllabes (généralement la première) du mot qu'il représentait. C'est pourquoi, par exemple, le nom des lettres dans l'alphabet sémitique est celui de différents objets dont le nom commence par la lettre correspondante; et il en est de même dans l'alphabet ogamique des Irlandais. Le syllabisme d'ailleurs a l'avantage de la brièveté : il note avec précision les consonnes initiales de syllabes et peut suffire en somme à des langues qui n'ont pas de groupes de consonnes et où le timbre des voyelles peut être déterminé par des considérations morphologiques, comme c'est le cas en sémitique. Ce stade intermédiaire pouvait donc, dans bien des cas, être définitif. En sémitique, l'indication des voyelles n'a été ajoutée qu'assez tard, et lorsque la langue a été employée par des gens qui ne la savaient qu'imparfaitement.

Le syllabisme a de même trouvé sa place en Extrême-Orient. De l'écriture cursive chinoise, les Japonais tirèrent, après divers essais inutiles à rapporter ici, un syllabaire de quarante-sept signes qui porte le nom de *kata-kana*; mais d'ailleurs ils sont fort loin de l'utiliser d'une façon régulière; leur système d'écriture courant est un compromis entre l'écriture chinoise et l'écriture syllabique. En revanche, les Coréens ont adopté franchement, pour en former leur écriture nationale, une écriture syllabique, d'origine araméenne (voir p. 384).

C'est au syllabisme aussi qu'appartient l'écriture cypriote, dont on a réussi le déchiffrement, grâce au fait qu'elle a servi à noter du grec (1); ce sont même surtout des textes grecs que nous avons dans cette écriture. L'origine en est inconnue; mais il est sûr qu'elle n'a pas été inventée pour

le grec; elle ne le note d'ailleurs que d'une façon fort imparfaite. Et à Chypre même, elle a été remplacée par l'alphabet grec.

L'alphabétisme a été le dernier perfectionnement de l'écriture. Il a été nécessité par le besoin de noter les voyelles, sans multiplier les signes du syllabaire. Le syllabaire sémitique avait dû, à une certaine date, être pourvu de symboles vocaliques, dits *matres lectionis*, pour faciliter la lecture. Dans l'alphabet grec, le principe des *matres lectionis* a été habilement utilisé pour créer un signe spécial à chaque voyelle. Renan a écrit que « l'alphabétisme est une création des Sémites » (1). C'est possible. Mais on n'est plus si ferme aujourd'hui à soutenir la vieille doctrine suivant laquelle l'alphabet grec viendrait des Phéniciens. M. Dussaud (2) a proposé au contraire d'attribuer l'honneur de l'alphabet à la civilisation égéenne, celle que représentent — fort mal d'ailleurs — pour nous les monuments de Crète. C'est des Égéens que les Grecs aussi bien que les Phéniciens tiendraient leur alphabet. En tout cas, l'alphabet phénicien a exercé une influence sur l'alphabet grec, comme le prouve le nom des lettres grecques (cf. d'ailleurs Hérodote, V, 58, qui appelle les lettres φοινικῆα γράμματα). L'alphabet grec, perfectionné par les Ioniens, s'étendit bientôt à tout le monde grec d'une façon uniforme. Les Grecs transportèrent l'alphabet du côté de l'Occident. En Italie, c'est de Cumes, colonie des Eubéens de Chalcis, que l'alphabet passa aux Latins et aux Étrusques. Dans la vallée du Rhône, l'alphabet grec pénétra à la suite de la fondation de Marseille; et l'on y trouve encore au début de l'ère chrétienne des inscriptions gauloises en caractères grecs.

Du côté de l'Orient, c'est l'araméen qui a joué le rôle de propagateur de l'alphabet; rôle considérable que justifient les

(1) CXI, p. 114.

(2) *Les civilisations préhelléniques dans le bassin de la mer Egée*, 2^e édition, p. 434.

(1) Voir BRÉAL, *Sur le déchiffrement des inscriptions chypriotes* (*Journal des savants*, août-sept. 1877).

circonstances historiques. Mais ce rôle a été favorisé par une transformation de l'écriture. De même que l'écriture hiéroglyphique, par suite de l'usage des papyrus et des besoins d'une graphie rapide, s'était transformée en Égypte en écriture hiératique, puis démotique, de même l'écriture phénicienne prit dans l'araméen une forme cursive et pratique; les angles s'arrondirent, les têtes des lettres s'effacèrent, les traits se terminèrent par des sortes de queues revenant sur elles-mêmes. L'alphabet araméen s'étendit à l'Inde. La plupart des systèmes d'écriture employés dans l'Asie centrale en sont dérivés. Enfin, il gagna l'Extrême-Orient, puisque c'est lui qu'on retrouve encore aujourd'hui dans l'écriture coréenne.

L'écriture alphabétique, dernier stade de l'évolution de l'écriture, s'est répandue en Europe à partir de l'ère chrétienne, grâce aux Grecs et aux Romains. C'est une cause historique qui explique cet événement, à savoir la propagation du christianisme. Les apôtres qui enseignèrent la religion chrétienne aux peuples païens leur apprirent en même temps à lire les écritures sacrées et durent pour cela constituer des alphabets sur le modèle de l'alphabet dans lequel ils les lisaient eux-mêmes. L'alphabet grec servit ainsi de modèle à l'alphabet gotique grâce à Wulfila et à l'alphabet slave grâce à Cyrille et Méthode. Au contraire, c'est de l'alphabet latin que dérivèrent ceux du vieil-allemand, du vieil-anglais et du vieil-irlandais.

Nous connaissons en général la façon dont s'est effectuée la constitution de ces divers alphabets. Wulfila, par exemple, commença par prendre de l'alphabet grec toutes les lettres qui notaient des sons existant dans sa propre langue, et il leur conserva leur valeur. Pour les autres sons, il tira parti tant bien que mal des lettres qui restaient inutilisées; ainsi le Ψ du grec fut employé pour transcrire la spirante dentale sourde et le Θ servit à noter le son *hw*. Ou bien il recourut à des alphabets d'autres langues. Ainsi le F du gotique est sans doute emprunté

à l'alphabet latin, et deux signes γ furent conservés du vieil alphabet runique. On pourrait citer des faits analogues dans l'histoire de bien des alphabets. L'alphabet grec nous montre notamment qu'en adaptant à leur langue l'écriture dite phénicienne les Grecs usèrent de la même liberté.

En tout cas, il y a une différence essentielle entre les alphabets tirés du grec et ceux qu'on tira du latin. Les premiers furent fixés avec une singulière exactitude par des hommes qui possédaient un sentiment très exact des relations phonétiques et qui déployèrent pour noter les nuances de la prononciation une rare perspicacité. L'alphabet gotique de Wulfila est un bon instrument, suffisamment exact et précis; l'alphabet slave de Cyrille et Méthode est un véritable chef-d'œuvre. Quelle différence avec l'alphabet des Anglo-Saxons ou des Irlandais! Ceux-ci se sont évertués pendant de longs siècles à chercher le moyen d'adapter l'alphabet latin à leur langue; ils n'y ont jamais réussi.

Les ressources de l'alphabet latin étaient de fait vraiment insuffisantes pour le dessein qu'ils se proposaient. Le système phonétique des deux langues était aussi différent que possible. Le latin a un nombre important d'occlusives, sonores ou sourdes; l'irlandais, au contraire, est une langue à spirantes. Et en outre, l'irlandais possédait une plus grande variété de sons que le latin. La graphie de l'irlandais fut établie peu à peu, fragmentairement, au prix de longs tâtonnements, et par une série de demi-mesures, successives et incohérentes: aussi exige-t-elle toujours de la part du lecteur une interprétation. Elle est aux antipodes de la graphie du gotique, conçue tout d'une pièce et systématiquement dans le cerveau de son créateur. Qu'on n'attribue pas toutefois à ce créateur tout le mérite du succès. Si Wulfila a si bien réussi là où les moines irlandais ont échoué, c'est qu'il travaillait sur une matière mieux préparée. Le gotique, tel qu'il nous le fait connaître, offre une belle régularité grammaticale, qui dénonce la langue commune, normalisée et

fixée ; l'irlandais est au contraire, au moment où l'écriture cherche à le saisir, dans un chaos indescriptible. On pourrait opposer de la même façon le vieux-slave au vieil-allemand ou au vieil-anglais.

CHAPITRE II

LA LANGUE ÉCRITE ET L'ORTHOGRAPHE

L'importance de la langue écrite a été de tout temps sentie par les hommes. A l'origine ils attribuèrent l'écriture à une inspiration divine. Les Hébreux crurent que Moïse l'avait reçue de Dieu même ; les Égyptiens l'attribuèrent au dieu Thoth (Platon, *Phèdre*, 274) ; les Grecs, égalant l'invention de l'écriture à la pratique de l'agriculture ou à la découverte du feu, élevèrent Cadmus au rang de Triptolème ou de Prométhée.

Toutefois, ce n'est pas que les premiers hommes aient été frappés de l'utilité de l'invention et qu'ils aient pressenti les services qu'elle allait rendre à leurs descendants ; c'est qu'ils ont vu dans l'écriture un procédé mystérieux, qui se recommandait à leur attention par son caractère redoutable. L'écriture, c'était déjà la science. Or, la science a toujours inspiré de la crainte aux hommes ; non sans raison, car elle permet à ceux qui la possèdent de faire le mal comme le bien.

Ceux qui ont les premiers utilisé l'écriture l'ont fait pour des opérations à demi magiques. L'écriture était à l'origine une manière de magie. La langue écrite a conservé longtemps ce caractère. Inscrire un nom sur une feuille d'écorce ou sur une peau d'animal, c'est tenir à sa discrétion l'homme que ce nom désigne ; c'est le contraindre et le fixer ; c'est se rendre capable à volonté de le glorifier ou de le confondre, de le sauver ou de le perdre. Les premières lignes écrites où figurait le nom d'une personne étaient des incantations : formules de propitiation ou

de guérison, d'envoûtement ou de maléfice. Si le mot prononcé peut avoir une vertu magique (voir p. 217), à plus forte raison le mot écrit. Les premiers écrivains furent donc des sorciers.

L'écriture et le sort, chez beaucoup de peuples, ne sont pas séparés. Pour les Celtes comme pour les Germains, l'écriture, c'est le « mystère » (got. *runa*), c'est un système de pratiques magiques (1). Le morceau de bois sur lequel on gravait les lettres servait en même temps aux sortilèges. Les deux notions sont restées confondues, jusqu'à nos jours, dans le vocabulaire des Irlandais ou des Bretons. Tandis que *Buchstabe* (mot à mot « bâton de hêtre ») désigne la « lettre » en allemand, *crann-chur* « lancement de bois » désigne le « sort » en irlandais, et de même *coel-bren* (mot à mot « bois à pronostic ») en gallois (2).

Même après qu'elle eut dépouillé tout caractère magique, l'écriture est restée auréolée de crainte et de respect. Et les hommes ont gardé la superstition du texte écrit. La religion et le droit ont utilisé ce sentiment pour imposer à nos cerveaux la formule écrite qui ne varie plus et la lettre qui fait fi de l'esprit. Nous répétons encore : « C'est écrit », ou : « C'était écrit », comme si nous partagions la mentalité orientale qui se représente la destinée des hommes inscrite sur un grand livre dont chaque jour vient tourner la page. L'importance du texte écrit est d'ailleurs toute naturelle. L'écrit subsiste alors que la parole s'est envolée. Le mot sorti de la barrière des dents, s'il est saisi par l'écriture, reste à jamais fixé comme une pièce à conviction ; et l'on est après cela condamné « sur son écrit ». L'écriture, qui n'est plus un lien magique, est restée un lien.

Ainsi l'usage est d'accord avec la tradition pour appuyer l'opposition de la langue écrite et de la langue parlée. A vrai

dire, elles ne se confondent jamais. C'est une erreur de croire qu'un texte écrit puisse être l'exacte représentation de la parole. Contrairement à l'opinion de bien des gens, on n'écrit jamais comme l'on parle ; on écrit (ou l'on cherche à écrire) comme les autres écrivent. Les personnes les moins cultivées, dès qu'elles mettent la main à la plume, ont le sentiment qu'elles usent d'un certain langage, qui n'est pas le même que le langage parlé, qui a ses règles et ses usages comme il a sa destination et son importance propres (v. p. 321). Ce sentiment est justifié.

La langue écrite est l'expression la plus caractéristique des langues communes. Et la langue commune est par définition en conflit avec la langue parlée ; celle-ci, cédant aux actions individuelles, tend sans cesse à s'écarter de la norme idéale que représente la langue commune. La langue écrite est par suite exposée aux coups de la langue parlée, car c'est sur l'écriture que la langue commune appuie le mieux sa résistance. D'autre part, l'écriture sert aussi d'expression à bien des langues spéciales. Il y a même des langues spéciales qui n'existent que sous forme écrite. A cet égard encore, le désaccord est constant entre la parole et l'écriture.

*
* *

Ce désaccord éclate dans la question de l'orthographe. Il n'est pas de peuple qui n'en souffre plus ou moins ; mais on sait que le français, comme l'anglais, en est particulièrement affligé. La misère orthographique est chez nous considérée par certains comme une calamité nationale (1). Il importe d'être

(1) NECKEL, *Zur Einführung in die Runenforschung* (Germ.-Rom. Monatschrift, t. I, 1909).

(2) J. LOTH, *Le sort et l'écriture chez les anciens Celtes* (Journal des Savants, septembre 1911, p. 403 et suiv.).

(1) Voir notamment : ARSÈNE DARMESTETER, *La question de la réforme orthographique* (Mémoires et documents scolaires, fascicule 73, Paris, 1888) ; F. BRUNOT, *La réforme de l'orthographe*, Paris (1905) ; L. HAVET, *La simplification de l'orthographe* (Revue bleue, 11 mars 1905) ; M. BRÉAL, *Un dernier mot sur l'orthographe* (Ibid.) ; M. GRAMMONT, *La simplification de l'orthographe française* (XVII, nov.-déc. 1906, p. 537 et suiv.). Un exposé complet de la question dans DUTENS, LXIX.

fixé sur l'étendue de ce mal, sur les causes qui l'ont provoqué, et sur les remèdes qu'on y peut apporter.

Pour bien poser le problème, on doit se demander d'abord dans quelle mesure une orthographe est capable d'atténuer le désaccord entre la parole et l'écriture, jusqu'à quel point la graphie peut représenter la prononciation. Certaines orthographe doivent justifier leurs complications au désir de renseigner le lecteur de la façon la plus précise sur la prononciation des mots. Ces complications sont souvent nées à l'étranger. Le soin avec lequel l'écriture note les sons est dû alors à l'extension de la langue chez des peuples qui ne la parlaient pas de naissance. Ainsi l'usage des accents sur les mots grecs s'est développé en Égypte, où le grec était parlé par des alloènes qui avaient besoin d'être fixés sur la place qu'occupait l'accent dans le mot. De même c'est en Éthiopie, où l'arabe s'était introduit, qu'on commença à vocaliser une écriture sémitique. Les premiers textes éthiopiens sont en écriture sabéenne, dépourvue de voyelles; parmi les écritures sémitiques, l'écriture éthiopienne est la première qui ait pris soin d'indiquer les voyelles, chose indispensable à des gens peu habitués au système compliqué de la morphologie sémitique. C'était une amélioration véritable, qui faisait de l'écriture une image plus fidèle de la parole.

Et cependant jamais une orthographe n'a exactement reproduit le langage parlé. Imaginons une orthographe dite phonétique, enrichie de caractères variés, pourvue de signes diacritiques; elle ne permettra jamais à quelqu'un qui n'aurait pas entendu parler la langue d'en réaliser parfaitement la prononciation. D'ordinaire, dans les traités de phonétique, la description des sons est faite non pas en partant de l'appareil vocal de l'homme, mais en partant d'une langue connue du lecteur. C'est tellement plus simple et plus précis. On dira que tel signe représente le *th* anglais doux ou le *r* parisien ou le *ch* allemand dur; ou mieux encore que telle voyelle est l'*a* français

de tel mot prononcé à la parisienne. Tant pis pour ceux qui n'ont jamais entendu parler un Anglais, un Allemand ou un Parisien.

Encore ce moyen ne suffit-il pas. Même aidé de correspondances précises avec des langues qu'il connaît, le lecteur ne pourra se rendre un compte exact des sons d'une langue nouvelle et réussir à les réaliser; il lui faudra entendre lui-même parler cette langue. C'est que le langage parlé est tellement complexe qu'il y a toujours une foule de détails d'intensité, d'intonation, d'attaque articulatoire, que la graphie la plus parfaite ne peut pas noter.

L'idée d'une orthographe phonétique applicable à toutes les langues est chimérique, parce que le nombre des variétés de prononciation est trop considérable pour que la graphie n'en soit pas toujours approximative. Cela est bien visible dans les tentatives qui ont été faites en vue d'une notation uniforme des noms propres géographiques; on s'est heurté à cette difficulté, que la graphie laisse toujours place à l'équivoque (1). Même pour établir un système de transcription applicable à toutes les langues qu'ils étudient, les linguistes éprouvent une grande misère (2).

Si l'on poussait à l'extrême le principe de l'orthographe phonétique, on aboutirait d'ailleurs à constituer presque pour chaque langue des systèmes de signes différents. Car il y a bien peu de langues qui aient exactement les mêmes systèmes vocalique ou articulatoire. L'anglais n'a presque aucun son de commun avec le français: il faudra pour l'anglais des signes différents. Cela conduit à multiplier à l'infini les signes de l'orthographe; autant vaut laisser les choses en l'état, puisque,

(1) Voir CHRISTIAN GARNIER, *Méthode de transcription rationnelle générale des noms géographiques s'appliquant à toutes les écritures usitées dans le monde*, Paris (1899).

(2) K. BRUGMANN *XXX*, VII, 167; H. HIRT, *Zur Transcriptionsmisere*, *XXX*, XXI, 145; CHR. BARTHOLOMAE, *XXX*, XXI, 366; J. WACKERNAGEL, *XXX*, XXII, 310.

d'après la remarque faite plus haut, il sera toujours nécessaire, pour connaître la valeur du signe, d'avoir entendu parler la langue.

Ajoutons que les systèmes orthographiques les plus parfaits ne rendront jamais compte des particularités dialectales et que, par exemple, la prononciation spéciale d'un Picard ou d'un Franc-comtois, sans parler d'un Marseillais ou d'un Gascon, ne sera pas marquée dans l'écriture.

C'est là une première difficulté.

Il y en a une seconde dans le fait qu'avec le temps, et plus ou moins rapidement suivant les langues, l'orthographe phonétique deviendrait arriérée. La principale raison des crises orthographiques, et le meilleur témoignage de la différence qui existe entre la langue écrite et la langue parlée, est dans l'impossibilité où se trouve l'orthographe de suivre le mouvement de la langue. La langue parlée évolue sans cesse (1). La langue écrite est au contraire et par définition conservatrice, non seulement parce qu'elle est l'expression concrète de la langue commune, normalisée par les grammairiens, mais parce qu'elle ne peut pas se transformer aussi vite que la langue parlée. Certes la tradition est une chose forte, quand elle est défendue par l'école, par la littérature, par l'accord des gens cultivés. Et pourtant la tradition n'est pas ici le seul obstacle aux transformations de la graphie. La fixité est une nécessité de la langue écrite; celle-ci représente une langue idéale, qui a été arrêtée une fois pour toutes. On n'y peut plus toucher qu'après coup. Quelque soin que l'on prenne d'assouplir ce manteau rigide et de le tenir ajusté aux proportions du corps qu'il recouvre, on ne réussira jamais à le soumettre aux caprices de la nature et à le faire grandir en même temps que le corps, car c'est un objet mort sur un être vivant.

(1) Sur l'histoire de la prononciation française, voir THUROT, CXXVI et ROSSET, CXII; sur celle de la prononciation anglaise, ELLIS, XXIII, 1873-1874.

On s'étonne parfois des lenteurs que met le langage puriste à s'adapter aux progrès de la morphologie ou du vocabulaire de la langue parlée. L'Académie n'a sans doute pas encore admis des locutions comme « je m'en rappelle » ou « de façon à ce que », qui sont courantes depuis un siècle. Peu importe d'ailleurs; car aujourd'hui ces locutions sont consacrées. Mais la réserve se conçoit. Entre les diverses tendances que manifeste chaque jour le langage parlé, beaucoup sont destinées à se perdre et n'aboutiront pas. Lorsque la tendance est vivace, elle demande du temps pour atteindre son but; et à supposer qu'on l'enregistre le jour même où le but est atteint, on est déjà en retard, puisqu'elle est depuis longtemps en action. Il en va de même pour l'orthographe. Si exacte et empressée qu'elle soit, elle n'adopte par définition que des formes déjà éprouvées et fixées par l'usage.

Mais il lui est difficile d'être toujours exacte et empressée. A cet égard, il y a des distinctions à faire entre les langues. On s'étonne parfois avec raison des différences que présentent au point de vue de la valeur de l'orthographe des langues comme l'anglais et l'allemand, le français et l'espagnol. Certes, l'allemand a une orthographe qui n'est pas mauvaise; l'espagnol en a une bonne. L'orthographe du français ou de l'anglais est abominable. Seuls, le tibétain ou l'irlandais pourraient lui rendre des points. Des celtistes ont déjà cité, pour s'en amuser, des graphies irlandaises comme *saoghal*, *lanamhain*, *oidhche*, *cathughadh*, qui se prononcent à peu près *sîl*, *lânun*, *i*, *cahu*. Voilà de quoi rendre jaloux le français qui écrit *oiseau* ce qu'il prononce *wazo*, et l'anglais dont les graphies *enough*, *knight* ou *wrought* représentent des prononciations *inaf*, *naït*, *rôt*. Mais on doit pour ces malheureuses langues plaider les circonstances atténuantes. Les différences que l'on constate entre les diverses orthographe tiennent en général à des raisons historiques.

Notons d'abord que les langues communes dont ces ortho-

graphes sont l'expression se sont constituées à des dates plus ou moins anciennes. Notons ensuite que l'évolution phonétique de certaines langues est beaucoup plus rapide que celles des autres et transforme plus radicalement la prononciation des mots : l'italien et l'espagnol sont restés beaucoup plus près du latin que le français ; l'anglais a complètement bouleversé le système phonétique que le germanique lui avait transmis. Notons surtout que les conditions dans lesquelles les orthographes se sont constituées ont été d'un pays à l'autre assez différentes. Beaucoup de causes extérieures et mêmes individuelles ont agi sur l'orthographe. C'est par exemple l'influence d'un réformateur, comme en Galles Salisbury, dont la traduction de la Bible en 1567 fit autorité ; l'habitude qu'il imposa d'écrire *ei* pour noter le pronom qui s'est de tout temps prononcé *i* s'est conservée jusqu'à nos jours. En Russie, l'influence de la tradition du vieux-slave, langue religieuse, est considérable, au point de maintenir encore en russe moderne la graphie *togo* pour un génitif qui se prononce *tavo*. Chez nous, à la fin du xvi^e siècle, l'orthographe a subi l'influence de savants, imbus de traditions classiques et de préoccupations étymologiques. C'est eux qui sont les premiers coupables des méfaits dont nous supportons les conséquences ; mais ils étaient bien de leur temps. Le même malheur est arrivé à l'Irlande, où l'orthographe a été fixée, à la suite de nombreux tâtonnements, par des pédants férus de tradition. En plein xvi^e siècle, en Écosse, le gaélique a fait l'objet d'une tentative d'orthographe réformée dans le fameux manuscrit copié entre 1512 et 1526 par Sir James Macgregor, doyen de Lismore (en Argyllshire) ; on peut juger, grâce à ce livre, de l'écart qui existait alors entre la langue écrite et la langue parlée. Mais il ne faut pas exagérer les complications de l'orthographe irlandaise ; elles proviennent en grande partie d'une erreur initiale qui a consisté à employer les lettres comme des signes diacritiques pour préciser la prononciation des autres lettres. Cela donne à l'écriture

ture une allure rébarbative, dont on s'accommode assez vite après un peu de pratique. Et la preuve que les orthographes traditionnelles ont parfois du bon, c'est que nous pouvons lire assez exactement les textes irlandais si compliqués, contemporains du manuscrit du doyen de Lismore, tandis que dans ce dernier la valeur de certaines graphies nous échappe.

Cela ne veut pas dire qu'il faille défendre l'orthographe irlandaise, et avec celle-ci l'orthographe française, encombrée comme à plaisir de lettres postiches et inutiles. Notre langue a souffert plus que toute autre de l'influence néfaste des pédants. N'avaient-ils pas imaginé d'écrire *cyre* le mot *sire*, sous le prétexte — faux — qu'il venait du grec *κύριος* ? Nous ne les avons pas suivis sur ce point ; mais c'est à eux que nous devons d'écrire *poids* avec un *d* et *vingt* avec un *g*, bien que ces lettres n'aient jamais été prononcées à aucun moment de l'histoire de la langue et que dans le premier cas cette addition aille même à l'encontre de l'étymologie : *poids* sort de *pensum* et non de *pondus*. Ce sont eux qui ont rétabli des lettres que la langue depuis longtemps ne prononçait plus. Une mauvaise chance a fait que souvent ces lettres postiches ont repris place dans la prononciation : on fait aujourd'hui sonner l'*s* de *festoyer*, malgré *fête* ; on entend dire *cheptel*, *dompter*, *sculpteur*, *promptement* par des gens qui se piquent de beau langage, avec un groupe *pt* indument prononcé. Il y a plus grave encore. Le vieux mot *lais*, de *laisser*, a été affublé, sous l'influence du verbe *léguer*, d'un nouvel uniforme auquel il n'avait pas droit : on l'a écrit *legs*, avec un *g*, et aujourd'hui la plupart des gens le prononcent en faisant entendre le *g*, comme dans le nom propre Leygues. L'orthographe a pour résultat de bouleverser le vocabulaire (1) : elle sépare *festoyer* de *fête* et *legs* de *laisser*, mais elle rattache *forséné* (« hors de sens ») à

(1) Sur des faits analogues en allemand, voir BEHAGHEL, *Der Einfluss des Schriftums auf den Sprachschatz* (*Zeitschr. des deutschen Sprachvereins* XVIII, 35-40, 68-76).

force en l'écrivant *forcené*. Parfois aussi elle bouleverse la dérivation : un emploi malencontreux de la graphie *ge* pour *j* a fait créer le mot *gageure*, qu'on fait aujourd'hui couramment rimer avec *beurre*, bien qu'il soit formé de *gager* avec le suffixe *-ure*, comme *piqûre* de *piquer* ou *mouillure* de *mouiller*. On n'en finirait pas s'il fallait énumérer tous les mauvais effets de notre orthographe (1). Des discussions récentes ont permis d'en relever la liste ; cette liste n'est que trop longue et trop connue.

Elle ne fera que s'allonger encore. Car la crise orthographique dépend des conditions sociales dans lesquelles la langue se développe ; à mesure que s'augmentera le désaccord entre le français littéraire et le français parlé (voir p. 325), le mal prendra plus d'acuité. Nombre de mots qui sont encore employés dans la conversation seront définitivement relégués dans la langue écrite ; on ne les apprendra plus que par les livres, nulle tradition orale n'en maintiendra la prononciation. Il en sera de ces mots comme de mots étrangers introduits par les livres dans une langue : nous disons *rail* ou *wagon* d'après la forme imprimée, en appliquant une prononciation française à une orthographe anglaise ; mais nous disons *bifteck*, parce que nous devons ce mot à une tradition orale. Comme *rail* et *wagon*, *gageure* est un mot livresque ; cela explique l'accident qui l'atteint. Le livre produit une réaction constante de la forme écrite sur la forme orale du langage.

En Angleterre aussi le désaccord des deux langues se manifeste depuis longtemps. Les patois anglais sont tout pénétrés de langue littéraire, introduite par les livres, surtout par les journaux. Ils ne sont souvent, comme chez nous, que de la langue littéraire patoisée (voir p. 317). Mais en patoisant une langue littéraire on s'expose à des méprises. En voici un exemple typique : le mot *light* prononcé *laït* dans la langue

(1) A. GAZIER, *L'orthographe de nos pères et celle de nos enfants. Mélanges de littérature et d'histoire*, Paris (1904), p. 321.

commune est encore prononcé *lixt* dans le nord du pays. Par analogie, dans cette région, on dira *dilixt* au lieu de *dilaït* pour le mot *delight*, qui vient de toute autre origine ; ou bien, combinant les deux procédés, on dira *laixt* pour *light*, ce qui est une autre façon de patoisier de travers (1).

L'influence de la graphie sur la prononciation a été plus forte encore en allemand qu'en français ou en anglais ; ce qui tient à ce que l'allemand commun est avant tout une langue écrite (voir p. 313). Aussi, au moment même de la constitution de la langue commune, la prononciation s'est souvent réglée sur l'orthographe. On tendait à établir une prononciation normale, qui n'était pas celle d'une province donnée, ni d'un groupe social quelconque ; l'usage visait et vise encore à conformer l'allemand parlé aux graphies de l'allemand littéraire. Par exemple, la diphtongue *ie* du moyen-haut-allemand est devenue *i* long sans changer de graphie ; mais comme la chancellerie saxonne écrivait à l'initiale *je* pour *ie*, on a dans la prononciation introduit cette différence ; de là l'opposition de *jemand*, *je* et de *niemand*, *nie* (2). Toutefois l'allemand conserve sur le français et l'anglais cet avantage important, que la prononciation une fois fixée y est plus stable. Chez nous, la langue littéraire va souffrir de plus en plus du désaccord qui s'accroît entre elle et la langue parlée.

*
* *

On ne peut qu'applaudir aux efforts de ceux qui tentent de remédier aux inconvénients de l'orthographe. Le raisonnement qu'ils tiennent est en résumé le suivant. L'orthographe française est un système conventionnel établi de toutes pièces par la volonté de quelques savantasses. Ce qu'une convention

(1) W. HORN, *CLXIX*, p. 55.

(2) W. BRAUNE, *Ueber die Einigung der deutschen Aussprache*, Akademische Festrede, Halle (1905).

a fait, une convention peut le détruire. Ce n'est pas porter atteinte à la langue que de corriger son orthographe. C'est la débarrasser d'un mal qui la ronge. C'est épargner à nos enfants une perte de temps considérable, c'est faciliter aux étrangers l'apprentissage du français.

Toutes ces raisons sont excellentes, et l'on souhaiterait qu'elles eussent été partout entendues. Il faudrait qu'un comité de savants compétents fût chargé d'aviser aux moyens de porter remède à notre orthographe et cela d'une façon permanente, comme des médecins veillent sur un malade jusqu'à complète guérison. La tâche est de longue haleine, car il faudra procéder avec une grande lenteur. Beaucoup de raisons en effet recommandent la prudence. Nous en indiquerons quelques-unes.

Une réforme trop vaste aurait pour conséquence de substituer d'un coup une nouvelle langue écrite à celle dont nous avons l'habitude. Outre l'inconvénient qu'il y aurait pour une génération ou deux de Français à apprendre en quelque sorte deux langues, on doit tenir compte de l'impossibilité qu'il y a à faire subitement table rase de tous les imprimés publiés en France depuis plusieurs siècles. Il y a des habitudes et des traditions littéraires qu'on ne change pas d'un trait de plume. Sans doute, il est indispensable de rendre le français plus facile et d'un accès plus commode aux étrangers. Les Français qui rêvent pour leur pays d'un avenir colonial prospère doivent songer aux difficultés de leur orthographe, bien faite pour rebuter un indigène de l'Afrique centrale ou de l'Extrême-Orient. Mais les difficultés de l'orthographe anglaise n'ont pas, semble-t-il, entravé la prospérité de l'empire colonial anglais. Et pour satisfaire quelques exotiques, il ne faudrait pas jeter le trouble dans les habitudes de nos nationaux. Or, on doit reconnaître que le moindre changement dans nos règles orthographiques dérout singulièrement les habitudes acquises. Il n'y a pas une page de français qui ne soit, après application du programme minimum de nos réformateurs, complètement

transformée. L'œil est sans cesse arrêté et la pensée s'accroche à de perpétuelles corrections, qui deviennent rapidement agaçantes. On répondra que c'est l'affaire d'une génération ou deux, et que ce que nous aurons désappris, nos petits-enfants n'auront plus la peine de l'apprendre. Cette réponse est fort plausible. Mais l'objection montre tout de même avec quelle prudence il faut procéder dans toute réforme orthographique.

En se bornant à une simplification progressive, sur plan bien arrêté, on respectera d'ailleurs les droits de la langue écrite, dont il faut bien aussi tenir compte.

Certains savants sont trop enclins à considérer la langue écrite comme l'humble servante de la langue parlée. C'est une idée de phonéticiens ou de professeurs de langues vivantes, préoccupés de réagir contre les excès des maîtres d'école pour qui la langue écrite est au contraire le tout du langage. En fait, faut-il dire : tel mot écrit se prononce ainsi, ou : tel mot parlé s'écrit ainsi ? Le mot existe-t-il dans le son parti de la bouche ou dans l'écriture qui noircit le papier ? On doit répondre que pour tout homme civilisé il est à la fois dans l'un et dans l'autre. Beaucoup de civilisés communiquent même plus avec leurs semblables par l'écrit que par la parole. Sans doute, si nous remontons aux origines de l'écriture, c'est du langage parlé qu'on est parti pour constituer le langage écrit. Quand Wulfilas s'est proposé de noter la langue des Gots, il a cherché pour chaque son de la langue une représentation graphique adéquate. Et dans ce sens on a raison de dire que l'écriture a suivi la prononciation. Il en est de même de nos jours quand un voyageur note une langue de sauvages, qui n'avait jamais été écrite avant lui. Dans l'esprit de l'illettré, le mot n'a évidemment que la forme auditive. Mais dès que l'alphabétisme se développe et que l'étude de la lecture est imposée à tous les enfants d'un pays, le mot écrit prend une importance de plus en plus grande.

Aujourd'hui nous ne concevons pas le langage sans la forme de l'écriture. Les mots se présentent à notre esprit sous le vêtement que leur donne l'orthographe. On peut dire qu'ici l'organe a créé la fonction ; et quelle fonction ? si tyrannique que pour certains d'entre nous, qu'on nomme des visuels, le langage écrit l'emporte de beaucoup en clarté sur le langage parlé. Un personnage de Musset déclare qu'il ne comprend clairement que l'écriture moulée en bâtarde. Cette boutade plaisante pourrait s'appliquer à bien des gens. Tel comprend mal une page qu'il entend, qui la saisit seulement à la lecture. Tel autre ne tire aucun profit d'une leçon qu'on lui débite, s'il n'en a ensuite sous les yeux la teneur imprimée. C'est là évidemment un cas extrême, rendu frappant par sa rareté même. Mais chacun, en s'observant un peu, constatera sans peine qu'il en approche plus ou moins.

Le plus souvent, quand nous entendons un discours, les mots frappent à la fois notre appareil visuel autant que notre appareil auditif, en ce sens que l'action produite sur les centres auditifs se transmet par contre-coup aux centres visuels. Nous voyons alors les mots qu'entend notre oreille. Et nous-mêmes, quand nous parlons, nous voyons aussi les mots que nous prononçons ; ils se déroulent devant notre esprit, comme sur un livre ouvert ; la forme qu'ils prennent sur nos lèvres est souvent déterminée par l'aspect sous lequel ils s'offrent à nous mentalement. C'est un excellent moyen d'éviter les fautes de prononciation que de consulter la forme visuelle du mot, qui accompagne toujours dans notre esprit la forme auditive. Inversement, la forme visuelle du mot s'accompagne, quand nous lisons, d'une sensation auditive ; nous nous chantons à nous-mêmes les phrases du livre que nous lisons ; et quand nous écrivons, notre plume suit les indications que lui dicte la voix intérieure. On peut dire que dans l'activité linguistique d'un civilisé normal, toutes les formes du langage sont en jeu en même temps.

La langue écrite a donc dans la psychologie du langage une grande importance. Tant que l'on apprendra à lire et à écrire aux enfants, il faudra tenir compte des droits de la langue écrite, même si parfois ils s'opposent à ceux de la langue parlée. Une pareille conclusion n'exclut pas la possibilité d'une réforme orthographique. Il est naturel que l'on travaille à réduire l'écart entre la langue écrite et la langue parlée. Mais il ne faut pas oublier que l'on n'obtiendra jamais une équivalence parfaite entre les deux ; et comme le mot existe autant sous la forme écrite que sous la forme parlée, il n'est peut-être pas mauvais qu'une orthographe ait des irrégularités, des verrues et des taches. Cela grave plus fortement dans la mémoire la physionomie des mots. La singularité du vêtement désigne mieux à la pensée l'idée qu'il enveloppe.

Voltaire a dit : « L'écriture est la peinture de la voix ; plus elle est ressemblante, meilleure elle est. » Cela n'est vrai qu'en théorie, et comme un principe de méthode, lorsqu'il s'agit de mettre par écrit une langue nouvelle. Dans une langue comme le français, on restreint injustement la portée de l'écriture en en faisant une simple image de la parole. La langue écrite est née sans doute d'une convention établie par quelques individus. Mais cette convention s'est étendue à toute la société et s'impose avec une rigueur tyrannique. Notre vie sociale n'est pas réglée par la raison, mais par l'usage ; et les raisonnements de la philosophie sont vains contre le pouvoir de l'usage. Quand on a voulu utiliser plus largement pour le travail la lumière du jour, il était rationnel de changer les horaires, mais non de changer l'heure ; et cependant c'est l'heure qui a été changée. Nous n'avons consenti à déjeuner à 11 heures, qu'à condition que 11 heures s'appelât midi. Tellement nous sommes esclaves de nos habitudes sociales ! L'orthographe est une de ces habitudes pour tout homme civilisé. On ne peut la réformer qu'avec beaucoup de prudence, en s'inspirant de l'usage même.

CONCLUSION

LE PROGRÈS DU LANGAGE

L'écriture fournit un exemple excellent de ces outils créés par l'homme, qui s'enrichissent avec le temps de tous les perfectionnements que l'usage impose ou suggère. Des premiers signes gravés jadis sur la pierre aux caractères que nous imprimons aujourd'hui sur le papier, il y a un progrès immense, et qui n'est pas seulement matériel.

On est tenté de demander une conclusion analogue à l'étude du langage, considéré comme le résultat du travail intellectuel des générations successives. N'y a-t-il pas aussi dans notre outillage linguistique un perfectionnement constant ? Les combinaisons variées auxquelles l'esprit soumet les sons pour leur faire traduire les idées n'ont-elles pas réalisé de progrès au cours des âges ? Le langage apparaît sans cesse en mouvement ; est-ce un mouvement illusoire, qui s'épuise sur place en efforts stériles ? ou bien le langage tend-il vers une fin idéale, dont il se rapprocherait à chaque étape de son évolution ? Nous connaissons l'histoire de certaines langues pendant des périodes de temps imposantes. Nous les voyons souvent se transformer avec une grande rapidité. Nous sommes donc justifiés à nous demander quel est le sens de ces transformations, à poser en d'autres termes la question du progrès du langage.

*
* *

Il y a lieu toutefois de préciser d'abord ce qu'on doit entendre par ce mot de « progrès du langage ». Ceux qui l'emploient ne

font le plus souvent qu'introduire dans la linguistique une idée empruntée à l'histoire littéraire. Pendant longtemps on s'est habitué à considérer en littérature la notion de progrès comme un dogme ; on ne concevait pas l'évolution des genres littéraires autrement que comme une ascension vers la perfection ou bien comme une décadence. C'est la conception classique, suivant laquelle, après avoir atteint son point de perfection, l'art ne saurait que se flétrir et le goût que se gâter. Transportant cette conception dans l'étude du langage, les philologues classiques ont imaginé qu'il y avait dans l'histoire du grec ou du latin un point de perfection, atteint au prix de longs efforts, au delà duquel la langue n'avait fait que décliner.

Pour le latin, c'est Cicéron qui servait de norme. Encore se plaisait-on à découvrir dans ses écrits des incorrections ; on retranchait de son œuvre, comme négligées et indignes de lui, les lettres qu'il écrivait à ses amis. Le vrai latin se résumait en quelques discours et traités philosophiques du grand orateur ; à peine y joignait-on les *Commentaires* de César et les *Vies* de Cornelius Nepos. Mais les autres écrivains latins restaient entachés de suspicion ou même franchement honnis : Lucrèce était rude et mal soigné ; Plaute à peine dégrossi, barbare ; Salluste affecté d'archaïsme ; Tite-Live sentait la province, et Tacite, bizarre, tourmenté, semblait accumuler à plaisir les fautes de langue. On n'estimait les auteurs de l'époque impériale que dans la mesure où ils se rapprochaient, par une imitation servile, de la langue de Cicéron, érigée en norme de la langue latine.

Cette façon de traiter les langues anciennes — car on en pourrait dire autant du grec — repose sur une confusion fâcheuse entre la langue littéraire et la langue tout court, celle qui est parlée par tout le monde dans le pays tout entier et qui change avec le temps. Il est loisible aux latinistes de définir un certain idéal de langue latine, et de l'imposer à ceux qui

font des thèmes latins. C'est le procédé de la grammaire dogmatique, qui se résume dans la formule : dites..., ne dites pas... En l'adoptant, on ne fait que suivre la tradition des écrivains latins, qui reconnaissaient en Cicéron un maître et un modèle. Mais ce procédé artificiel ne doit pas être appliqué à l'étude du langage.

C'est pourtant ce que faisaient ces linguistes du siècle dernier (1), qui fixaient à toutes les langues un certain idéal de perfection. Ils mettaient cet idéal dans le passé, et naturellement dans un passé très lointain. Ils feignaient qu'à une époque « primitive » il eût existé un langage parfait, d'une absolue régularité. Comme le changement est une des lois du langage, il était fatal qu'au fur et à mesure de leur développement les langues s'éloignassent de l'idéal primitif. Aussi en quels termes parlaient-ils du développement linguistique ! C'était une corruption, une dégradation, une dépravation, une dégénérescence ! Et nos pauvres langues modernes, ces tard-venues, qu'un mauvais sort a placées au bout de la chaîne, avec quel mépris ils les traitaient : c'étaient, selon l'expression de l'Allemand Schleicher, des « débris vermoulus » (2). Plus les langues étaient anciennes, plus elles inspiraient de considération. On raconte qu'un vieil helléniste, consulté un jour sur une question de grec moderne, se récusa péremptoirement en déclarant qu'il ne consentirait jamais à apprendre une langue où $\alpha\pi\delta$ se construisait avec l'accusatif (3). Il aurait certainement applaudi à cette parole du même Schleicher (4) que « l'histoire est l'ennemie du langage » (*die Geschichte, jene Feindin der Sprache*). Parole vraiment insensée, qui met en opposition avec le langage la vie même qui l'alimente.

Il est inutile d'ajouter que l'hypothèse d'une langue parfaite

(1) Notamment SCHLEICHER, CXC VII, p. 34, CXC VIII, I, p. 13-17.

(2) CXC VI, p. 27.

(3) On dit en grec moderne $\epsilon\lambda\alpha\beta\alpha \gamma\rho\acute{\alpha}\mu\mu\alpha \alpha\pi' \tau\omicron\nu \pi\alpha\tau\acute{\epsilon}\rho\alpha \mu\omicron\upsilon$ « j'ai reçu une lettre de mon père » ; PERNOT, CIX, p. 180 et 444.

(4) CXC VIII, II, 144 ; cf. JESPERSEN, CXXXIV, p. 8.

projetée dans le lointain de la préhistoire est purement chimérique, tout autant que l'idée d'une langue qui ne changerait pas, à jamais figée dans l'immobilité. Il faut se résigner à accepter le changement, qui est fatal, et se garder du regret de l'âge d'or, aussi vain en linguistique que partout ailleurs. Le changement d'ailleurs n'a-t-il pas ses avantages ? C'est ce que soutient une autre école, qui a pris le contre-pied de la précédente en transportant l'idéal linguistique du passé dans l'avenir (1). Cette école a pris à tâche de réhabiliter les langues modernes ; elle soutient que les langues les plus évoluées sont en même temps les plus parfaites. Elle ne fait ainsi que réveiller, en l'appliquant aux choses linguistiques, l'éternelle querelle des anciens et des modernes. Cette querelle reprend tous les cinquante ans, reflétant le goût des hommes pour les choses contraires et l'attraction qu'exercent sur eux à tour de rôle les vieilles choses et les nouveautés.

Certes, des langues modernes comme l'anglais ou le français ont une souplesse, une aisance, une flexibilité extrêmes. Le français se recommande notamment par son exactitude et sa clarté. Bien loin de tolérer les licences, les exagérations, les éclats approuvés par certaines langues voisines, il recherche en tout une précision telle qu'il n'admet rien, comme dit Voltaire (2), qui ait besoin de glose ou d'excuse. Mais peut-on soutenir que des langues anciennes comme le grec ou le latin lui soient inférieures ? Et s'il fallait choisir entre toutes celle qui mérite la palme, qui donc oserait sacrifier le grec ? Cette langue est d'essence divine : quand une fois on en a goûté la saveur, on trouve toute autre langue ou fade, ou amère. Il n'est pas question des idées que cette langue a servi à exprimer, de cette littérature qui est une école de sagesse et de beauté, un « trésor des remèdes de l'âme », comme disaient les Égyptiens de leurs livres. La forme extérieure de la

(1) Cette école est brillamment représentée par JESPERSEN, CXXXIV.

langue grecque est en elle-même pour l'esprit un incomparable instrument de jouissance. L'harmonie du rythme et la grâce des sons, la richesse du vocabulaire ne sont même pas ses plus précieuses qualités. Sur le terrain grammatical, le grec se recommande entre toutes les langues par la précision de ses morphèmes qui rend lucide la formation des mots, par la souplesse légère de sa syntaxe qui donne à la pensée toute sa valeur, qui en suit toutes les ondulations, qui en laisse voir, dans sa transparence, toutes les nuances. Jamais plus bel outil n'a été forgé pour exprimer une pensée humaine.

Mais le fait que des langues de type différent aient pu suffire aux besoins variés de pensées également riches et exigeantes montre qu'on ne doit pas chercher un idéal de perfection dans un certain type de langue. Il serait plaisant de vouloir prouver que la langue dont se sont servis Homère, Platon ou Archimède est inférieure ou supérieure à celle de Shakespeare, de Newton ou de Darwin. Tous ont dit parfaitement ce qu'ils avaient à dire, quoique avec des moyens différents. Et le mérite des uns et des autres est égal, puisqu'ils ont su trouver chacun dans leur langue l'expression adéquate à leur pensée. En fait, jamais une langue n'a refusé le service à celui qui avait une pensée à exprimer. N'écoutez pas les auteurs maladroits qui s'en prennent à leur langue des faiblesses de leurs ouvrages ; la faute en général retombe sur eux-mêmes.

Il est évident que c'est une rare fortune pour un écrivain que de trouver une tradition à suivre, que d'utiliser une langue façonnée déjà, préparée par une longue série d'écrivains. Mais ce n'est qu'une question de degré dans la difficulté. Descartes dit dans son *Discours de la Méthode* : « Ceux qui ont le raisonnement le plus fort et qui digèrent le mieux leurs pensées afin de les rendre claires et intelligibles, peuvent toujours le mieux persuader ce qu'ils proposent, encore qu'ils ne parlent que bas-breton. »

Toutefois, le talent de l'écrivain n'est pas seul en cause. Le

milieu dans lequel il vit est aussi à considérer. Comme on parle ou qu'on écrit pour être entendu ou lu, il est nécessaire que l'écrivain trouve un public assez cultivé pour le comprendre « Ce n'est que dans des siècles éclairés, a dit Buffon, que l'on a bien écrit et bien parlé. » Imaginons qu'un Breton veuille écrire dans sa langue un ouvrage de philosophie ; il y parviendrait sans doute. Malheureusement les Bretons, du moins ceux qui bretonnent, ne s'intéressent guère aux questions philosophiques ; pas plus que les philosophes n'entendent généralement le breton. Notre homme risquerait donc de n'être ni lu ni compris. La portée d'une langue tient au nombre et au degré d'éducation de ceux qui la pratiquent. Voilà pourquoi les langues celtiques ont moins de valeur que les langues romanes ou germaniques. Cependant, pendant plusieurs siècles, l'irlandais et le gallois ont servi à traduire de fort belles pensées poétiques, les plus originales peut-être de tout le moyen âge. Et l'on peut regretter que Dafydd ab Gwilym n'ait pas écrit en italien comme Dante, ou en allemand comme Wolfram von Eschenbach : plus de gens aujourd'hui pourraient goûter ses poésies. Mais quoi ! le jour où l'on n'apprendra plus le grec dans les écoles, sur quoi reposera la gloire d'Homère et de Platon ? La corneille est aussi mélodieuse que le rossignol quand il n'y a plus personne pour écouter.

*
* *

A poursuivre le développement qui précède, on s'engagerait dans une voie sans issue. La valeur esthétique ou utilitaire des langues ne saurait entrer en compte dans la question du progrès du langage. Le talent des écrivains, dans une période d'activité littéraire intense, de prospérité nationale, d'hégémonie politique, peut conférer à une certaine langue une sorte de perfection quasi absolue et par suite un prestige qui s'impose à l'univers. C'est ce qui est arrivé au grec de la période attique,

au latin du siècle d'Auguste, au français des ^{xvii}^e et ^{xviii}^e siècles. Mais la question du progrès du langage se pose abstraction faite de la perfection momentanée de telle ou telle langue. L'idée de perfection est même si étrangère à l'appréciation du progrès qu'on ne saurait la justifier en l'appliquant à une partie seulement du langage, comme par exemple les sons ou les formes grammaticales.

Il y a des langues plus ou moins harmonieuses et coulantes, il y en a qui offrent plus de facilités que d'autres à la prononciation. Cependant les transformations phonétiques ne sont en rien déterminées par la volonté de donner à la prononciation certaines qualités qui lui manquent. De plus, l'appréciation de ces qualités est, pour une bonne part, affaire de goût personnel et introduit par suite dans la discussion un élément subjectif qui en fausse le principe.

En matière de morphologie, si l'on s'en tient à la structure grammaticale, il est tout aussi malaisé de justifier l'idée d'un progrès.

Une doctrine fort en faveur il y a une quarantaine d'années enseignait à distinguer trois états par lesquels les langues devaient successivement passer : l'état isolant, l'état agglutinant et l'état flexionnel. On admettait que chacune des langues connues en était à l'un de ces trois stades, suivant le moment de son évolution où on la connaissait. Ainsi se dessinait un aspect morphologique du progrès du langage (1).

Ce que nous avons dit précédemment des transformations de la morphologie et des rapports entre mots et morphèmes suffit à juger ce qu'il y a de faux dans cette conception de l'histoire des langues. Sans doute, les éléments grammaticaux résultent souvent de l'usure d'anciens mots autonomes, et l'on peut retrouver parfois dans le vocabulaire l'origine des suffixes ou même des désinences que le temps a soudés aux mots qu'ils

(1) Voir notamment HOVELACQUE, LXXXIV, MISTELI, CLXXXII et SAYCE, CXXXVIII.

déterminent; ainsi l'agglutination d'éléments primitivement isolés permet aux langues de renouveler leur morphologie. D'autre part, l'usure phonétique réduit souvent la longueur des mots, détruit les flexions, ramène vers le monosyllabisme les mots qui s'étaient constitués en polysyllabes et fait revivre ainsi l'état isolant.

Mais ces « états » différents résultent d'actions qui se produisent à la fois en même temps dans toutes les langues : actions qui portent sur tous les points du système morphologique et dont l'échec ou le succès momentanés sont dus à des conditions spéciales à chaque langue. En outre, la transformation n'est jamais complète; à côté des formes nouvelles, les formes précédentes demeurent souvent, si bien que dans une langue qui a un long passé et dont l'évolution a été considérable, comme le français ou l'anglais, on peut observer à la fois combinés dans l'ensemble du système des types qui représentent des « états » différents.

Ainsi le monosyllabisme a été parfois considéré comme un trait caractéristique de l'anglais. Il est de fait qu'en général aux formes du vieil-anglais, encore chargées de syllabes, alourdies de suffixes et de désinences, l'anglais oppose des formes brèves, réduites même à une syllabe unique. C'est le résultat de l'usure phonétique, qui a été très grande en anglais. La langue aurait pu réagir contre cette usure, comme d'autres l'ont fait. Les langues romanes, par exemple, remédient au monosyllabisme par l'addition de suffixes. En français nous disons *soleil* là où les latins disaient *sol*, et nous avons substitué le verbe *gémir* (*il gémit*) au vieux verbe *geindre* (*il geint*). On a remarqué qu'en espagnol il n'existe pour ainsi dire pas de monosyllabes.

Il ne faut d'ailleurs pas exagérer le monosyllabisme de l'anglais, qui n'est souvent qu'apparent (1). Ne soyons pas dupes ici de l'écriture ou des habitudes que la pratique des

(1) JESPERSEN, CXXXIII, p. 10.

grammaires et des dictionnaires nous impose. Parmi les mots anglais que distingue l'analyse grammaticale, beaucoup n'ont pas d'existence indépendante ; beaucoup ne sont que des morphèmes ou n'existent que dans des combinaisons fixes où ils sont liés à des morphèmes d'une façon indissoluble. Une phrase comme *I do'nt know* ne contient pas plus de mots que le latin *nescio*. L'élément *know*, qui en est le plus significatif, ne s'emploie pas isolément. Les autres n'ont pas davantage l'existence indépendante. Cesont des outils grammaticaux sans autonomie ; ils n'existent que comme éléments de groupements autonomes. D'autre part, en anglais, le monosyllabisme des mots indigènes est largement compensé par les emprunts qu'a faits la langue aux vocabulaires latin ou français. On sait combien l'anglais se montre prêt à accueillir les mots étrangers qu'il juge utiles ou commodes. Cette habitude lui permettait de n'utiliser qu'à peine la dérivation dans son propre vocabulaire ; et tandis qu'il laissait intacts, sans addition de suffixes ou surcharge d'éléments adventices, quantité de monosyllabes hérités du fonds ancien, il admettait par voie d'emprunt un grand nombre de mots français ou latins polysyllabes.

L'opposition d'un état flexionnel à un état isolant ou agglutinant apparaît d'ailleurs comme illusoire si l'on se reporte à l'image verbale, où ces divers états se mêlent en une synthèse qui les concilie. On parle par phrases, et non par mots isolés. La seule différence qu'il y ait entre les langues est dans la place des morphèmes et dans la nature du lien qui unit les morphèmes aux mots. C'est là une différence accidentelle, et non pas fondamentale. On n'en saurait tirer un principe de classification des langues, à plus forte raison un élément d'appréciation dans la question du progrès.

Il ne faut d'ailleurs jamais oublier à quel point toute innovation linguistique est précaire. Il n'y a pas en linguistique d'acquisitions permanentes, assurant à la langue qui les obtient un enrichissement définitif.

Les gains réalisés sont toujours éphémères et le plus souvent même sont compensés par des pertes. Nous avons vu comment le français s'était créé une particule interrogative : il a fallu, pour que cette particule prenne vie, force et développement, un heureux concours de circonstances fortuites. Et nous pouvons supposer, sans grande chance d'erreur, que cette particule à son tour, par un développement naturel, perdra l'expressivité qu'elle possède aujourd'hui, deviendra caduque et sortira de l'usage. C'est l'histoire de toutes les formations linguistiques. Nous savons comment sont nées les particules interrogatives du latin, elles-mêmes si expressives et si commodes ; nous savons aussi comment elles ont péri. *Num uides* « Tu vois sans doute ? » prononcé d'un ton interrogatif est devenu la formule de l'interrogation, quand on attendait une réponse négative : « Mais non ». *Videsne* « Tu ne vois pas ? » infléchi avec la nuance interrogative : « Ne vois-tu pas ? », a pris de même la valeur d'une interrogation que devait suivre une réponse affirmative : « Mais si ». Ce fut pour le latin un gain précieux ; mais il ne dura pas ; il s'évanouit par suite de l'usure phonétique, qui rendit *num* et *ne* frustes et sans expression. Le progrès, si on peut employer ce mot, n'a donc été que transitoire.

Les pertes ne peuvent pas davantage se justifier par l'hypothèse d'un progrès. Il est fâcheux que le français moderne ait réduit à un seul les deux temps passés dont il disposait, le passé défini et le passé indéfini : la différence qui les séparait était réelle, et l'on pouvait en les employant rendre de fines nuances, qui aujourd'hui disparaissent faute d'expression. Nous savons ce qui a causé la perte de l'un des deux temps (généralement du passé défini) : c'est qu'ils étaient devenus équivalents. Et ils sont devenus équivalents parce que le passé indéfini (type *j'ai fait*), d'abord temps composé, s'est unifié, a perdu la valeur périphrastique dans laquelle le verbe auxiliaire était encore senti. Il est possible que la langue, souffrant de

cette disette, éprouve le besoin d'y remédier, et par un procédé nouveau arrive à distinguer un jour le simple narratif qu'exprimait jadis le passé défini (*il fit*) du parfait auquel était réservé l'indéfini (*il a fait*). Mais en attendant, nous parlons une langue qui s'est appauvrie d'un élément utile. Nul n'oserait dire que la disparition de l'imparfait du subjonctif soit aussi regrettable; pourtant ce temps rendait souvent de grands services. Il fournissait à notre système du verbe un appoint précieux, il complétait notre série des temps. Tout regret de sa disparition serait néanmoins superflu. Malgré les efforts de l'école pour le préserver de la ruine, il a disparu, victime, lui aussi, de tendances qu'il n'appartenait pas à la volonté humaine d'arrêter.

En dressant ainsi le bilan des profits et des pertes de toute évolution morphologique, on n'arrive pas à en dégager la notion d'un progrès. Chacune des transformations que subit la langue n'intéresse qu'un fait particulier et n'a pas en soi de portée générale. La même langue, vue à deux périodes différentes de son histoire, présente sans doute deux aspects très différents : on constate que les éléments qui la composent se sont transformés, déplacés, retournés. Mais dans l'ensemble, la somme des gains et des pertes fait une balance à peu près égale. Nous avons déjà expliqué pourquoi une langue par son développement naturel ne peut jamais atteindre la perfection logique que l'on confère artificiellement à des idiomes fabriqués de toutes pièces (voir p. 193). Les aspects différents de toute évolution morphologique font penser aux images variées du kaléidoscope, que l'on peut secouer indéfiniment en changeant chaque fois les combinaisons de ses éléments sans obtenir autre chose qu'une combinaison nouvelle.

Tout dépend cependant de la main qui secoue l'instrument.

L'évolution linguistique est dans l'étroite dépendance des circonstances historiques; il y a entre l'évolution linguistique et les conditions sociales où évolue la langue un rapport évi-

dent. Le développement de la société entraîne le langage dans une voie déterminée. On est donc en droit de chercher s'il n'y a pas dans l'histoire des langues comme un reflet de l'histoire des civilisations. Considérée à ce point de vue, la question du progrès du langage se présente sous un aspect nouveau, qu'il convient maintenant d'examiner.

* * *

On a souvent constaté que les langues évoluent d'autant plus vite qu'elles voyagent davantage, qu'elles sont parlées par des gens plus nombreux et plus différents. En s'étendant à des régions où elles se trouvent en contact avec d'autres langues, elles sont exposées en effet à perdre ce qu'elles avaient de trop idiomatique; les influences qu'elles subissent les transforment rapidement. Ainsi la comparaison du dialecte d'une métropole avec celui de ses colonies fait constater souvent dans ce dernier la disparition de certaines règles grammaticales subtiles et délicates : la tradition les maintenait sur le sol où elles étaient nées; transplantées au loin, elles s'évanouissent. La différence de *I shall* et *I will* n'existe plus dans l'anglais parlé en Amérique : on ne dit plus que *I will*.

D'autre part, les tendances que chaque langue possède en germe s'épanouissent souvent plus vite et plus complètement lorsque la langue est exportée au loin. Ainsi certaines innovations se sont manifestées plus vite dans le français parlé au Canada que dans l'Ouest de la France, d'où le français a émigré en Amérique au XVII^e siècle. A certains égards le franco-canadien paraît du français archaïque; mais à d'autres, il est en avance sur le français de France, il s'est dépouillé plus vite de certains traits caducs que le français a maintenus par tradition (1). De même le hollandais parlé par les Boers est plus évolué que le hollandais de Hollande (2).

(1) GEDDES, *Study of an Canadian French dialect* (1908) (cité par MEYER LÜBBE, *Germ.-Rom. Monatschrift*, I, p. 133).

(2) H. MEYER. *Die Sprache der Buren*, Göttingen (1901).

En général, les langues qui ne bougent pas sont conservatrices. Celles qui sont parlées sur un espace aux limites nettement tranchées, loin des centres cosmopolites et des grandes voies de communication, ont souvent un caractère remarquablement archaïque. Ainsi le lituanien, langue rurale d'une région silvestre et pauvre, à l'écart des grandes nations de l'Europe, est la plus archaïque de toutes les langues indo-européennes. C'est dans les régions montagneuses ou à l'extrémité des presqu'îles, où les actions extérieures sont le plus limitées, que les langues se conservent le mieux. Ainsi se sont conservés le basque, retiré dans les vallées pyrénéennes, ou le breton acculé à l'Océan.

L'habitat influe aussi sur le développement des langues. Quand la population est disséminée sur le territoire, cet émiettement favorise la différenciation dialectale. Si la population vit au contraire rassemblée dans des bourgs et dans des villes, ce genre de vie facilite la création de langues communes qui font en quelque sorte une moyenne entre les langages des différentes classes sociales que le bourg ou la ville enferme. Ainsi, non seulement les actions sociales ralentissent ou précipitent l'évolution des langues, mais encore elles déterminent le sens et la portée de cette évolution. Tout ce que nous avons dit précédemment sur les rapports des langues communes, des dialectes et des langues spéciales peut servir d'illustration à ce principe général.

Même notre activité mentale est réglée par des causes sociales. L'histoire des langues, quand elle embrasse une longue période de temps, permet par suite de reconnaître certains effets de l'évolution sociale sur la mentalité des hommes. On a remarqué par exemple une tendance générale des langues à dépouiller les caractères mystiques pour devenir de plus en plus intellectuelles, et à laisser tomber l'expression des idées concrètes pour s'élever à l'abstraction. Sous leur forme la plus ancienne, les grammaires indo-européennes sont beaucoup

plus subjectives et concrètes qu'elles ne le sont devenues dans la suite. La catégorie du temps se présente en indo-européen sous l'aspect plus subjectif de la durée ; au cours des âges, c'est le temps proprement dit, c'est-à-dire la notion du moment, qui est de plus en plus envisagé et exprimé par les langues.

L'examen des langues de sauvages confirme ici l'enseignement qu'on tire de l'histoire. Ces langues présentent un état linguistique où ce que nous appelons la civilisation n'a eu que peu ou point de part. Or, elles abondent en catégories concrètes et particulières, et s'opposent ainsi à nos langues de civilisés, où il n'y a plus guère et de plus en plus que des catégories abstraites et générales. Le sauvage exprime avec une rare précision une foule de détails matériels qui nous échappent ; il donne par exemple aux considérations spatiales une attention plus grande peut-être que n'en accordent nos langues aux considérations temporelles. Une action se présente à son esprit fixée à un certain point de l'espace, et les rapports spatiaux des personnes et des choses sont marqués dans son langage par les catégories spéciales autant et plus que les rapports temporels (1). Or, le temps est d'un degré d'abstraction plus élevé que l'espace. Nous autres civilisés, abandonnons dans la morphologie la notion concrète de l'espace et exprimons plus volontiers la notion abstraite du temps. C'est un fait de civilisation.

La façon même dont les catégories concrètes disparaissent des langues confirme l'importance du rôle que joue ici la civilisation. L'un des cas les plus frappants est celui du duel en grec (voir p. 115). L'emploi du duel dans les dialectes est en fonction du degré de civilisation : les dialectes qui ont perdu ce nombre dès l'époque préhistorique sont ceux aussi qui étaient parlés par les individus les plus cultivés. Par exemple, les dialectes des colonies sont en avance sur ceux des métro-

(1) LXXXVIII, p. 153.

poles; le même dialecte conserve le duel dans la Grèce continentale et le perd quand il est parlé en Asie Mineure ou dans les îles. Cette règle est générale et pour ainsi dire sans exception, si l'on met à part le cas de certains dialectes comme l'attique, où interviennent des actions spéciales et secondaires, qui d'ailleurs, dûment reconnues, confirment la règle. Or les dialectes métropolitains, comme nous l'avons dit plus haut, sont plus conservateurs que ceux des colonies : ceux-ci représentent le langage de l'élite des cités grecques, de l'élément le plus actif, le plus intelligent, le plus vivant. C'est dans les colonies que les œuvres de civilisation, et en premier lieu la littérature, ont commencé de fleurir. La conservation du duel apparaît ainsi comme une preuve de civilisation qui retarde, et la disparition du duel au contraire prouve une civilisation plus avancée.

Il ne faudrait sans doute pas exagérer l'importance du témoignage emprunté à la langue grecque; car d'autres causes encore, purement linguistiques, expliquent aussi (voir p. 346) que la disparition du duel se soit effectuée plus tôt dans les colonies que dans les métropoles. Mais le témoignage du grec n'est pas isolé; il se confirme par l'histoire de la plupart des langues, même en dehors du groupe indo-européen. Le même mode d'élimination du duel s'observe en sémitique et en finno-ougrien. Les langues les plus anciennement cultivées du groupe sémitique, les vieilles langues de civilisation comme l'assyrien, l'hébreu, l'araméen, l'éthiopien, n'ont plus le duel que dans quelques mots d'organes pairs; l'arabe, qui était jusqu'au ^{viii}^e siècle de notre ère une langue de nomades à civilisation attardée, l'a conservé dans le nom, le pronom et le verbe; et on peut même dire qu'au cours de l'histoire de l'arabe le degré de civilisation détermine le degré de conservation du duel. Dans le groupe finno-ougrien, seuls ont conservé le duel les deux dialectes les moins évolués, le vogoule et l'ostiak; il n'y en a plus trace ni en hongrois, ni en finnois. Et si l'on descend dans

l'échelle des civilisations, on trouve des langues, comme celles de certaines peuplades américaines ou australiennes, qui possèdent un triel (1).

Il va sans dire qu'en étudiant ici les opérations psychiques qui préparent le langage, nous faisons abstraction des conditions grammaticales dans lesquelles le langage se constitue. Ce sont deux choses qu'il faut avoir bien soin de distinguer. La faiblesse de l'abstraction n'exclut pas la complication grammaticale. Il n'y a aucun rapport à établir entre la nature des catégories de l'esprit et le nombre ou la complication des catégories grammaticales. Celles-ci dépendent avant tout de la mémoire. Or, chez les primitifs, la mémoire est en général très développée. Elle leur est imposée par d'impérieux besoins, par des nécessités vitales. Leur activité mentale n'est pas aidée par les moyens si nombreux qui chez les civilisés suppléent aisément à la mémoire et la rendent sans inconvénient paresseuse. Il ne semble pas qu'on ait étudié l'influence de la mémoire sur le développement des langues. Pourtant, le fait que certaines langues de sauvages sont hérissées de formes variées et se maintiennent ainsi pendant fort longtemps, avec des morphologies d'une complication inouïe ou des vocabulaires d'une richesse déconcertante, est évidemment lié à un développement particulier de la mémoire. La mémoire est naturellement conservatrice. Ce n'est donc pas dans la structure grammaticale que se marquent les effets des différences de civilisation; c'est dans le soin avec lequel sont exprimés les détails concrets. Il y a un rapport entre le degré de civilisation et le caractère plus ou moins concret des catégories de l'esprit.

Mais le fait que cette marche du langage vers l'abstraction est liée à un développement de la civilisation montre comment on doit interpréter les exemples qui précèdent. Nous savons bien qu'une langue est le reflet de la conscience humaine, qu'elle

(1) LXXXVIII, p. 157.

fait connaître l'image de l'esprit qui la conçoit. Or, l'esprit d'un civilisé est plus apte à l'abstraction que l'esprit d'un primitif, parce que les conditions de la vie civilisée orientent l'esprit vers les considérations abstraites au détriment de ce qui est concret. Le négoce suppose le calcul, c'est-à-dire le raisonnement; le développement de la vie politique favorise l'habitude et le goût des idées générales; l'exercice même de la pensée se fait naturellement en partant des choses concrètes dans le sens de l'abstraction. Nous pouvons juger par nous-mêmes, en nous comparant à des êtres tout voisins de nous, quelles différences peuvent se produire, au point de vue de l'abstraction, entre deux mentalités. Le paysan illettré qui parle français se trouve à peu près dans la situation d'un sauvage qui n'aurait pour s'exprimer que notre langue. C'est pour sa mentalité un instrument très défectueux. Aussi ne manque-t-il pas de le corriger pour l'accommoder à son usage. Il le détourne de toute fin abstraite pour le ramener au concret, qui seul l'intéresse. Il y introduit par exemple l'onomatopée et l'interjection; il supplée à l'absence de catégories concrètes par le vocabulaire; il détruit ce qu'il y a de formel et de logique dans nos phrases en les désarticulant, en les disloquant.

Il n'y a pas à s'étonner que le langage des sauvages abonde en termes concrets dont la variété et la précision nous confondent. C'est le cas de toutes les langues rurales. On l'a constaté en lituanien, où un conte a été composé d'une succession d'onomatopées (1). On pourrait le constater dans les patois de nos campagnes. Comparez tel récit composé en un patois rural sincère au discours d'un de nos écrivains politiques du XVIII^e siècle formé à l'école des logiciens. Le premier abonde en notion concrètes; il est décousu, heurté, illogique, très expressif néanmoins. L'autre procède par succession de formules abstraites et générales, enchaînées comme les termes d'un syllo-

(1) Voir LESKIEN, *Schallnachahmungen und Schallverba im Litauischen* XXX, t. XIII, p. 167).

gisme. Ce sont deux types de langage qui représentent deux types de pensée. Ne nous flattons même pas de l'idée que nos grandes langues de civilisation soient complètement vides de tout mysticisme. Ce n'est là qu'une apparence. L'élément mystique n'est pas dans le langage, il est dans la pensée. Ou plutôt, lorsqu'il est dans le langage, c'est parce qu'il est d'abord dans la pensée. Or, il n'est pas besoin de gratter beaucoup la langue des illettrés de chez nous pour y voir apparaître comme sur son terrain propre l'élément mystique. Le pouvoir du nom, la création de légendes onomastiques, l'emploi des formules et des sortilèges, l'interdiction de vocabulaire dans le folk-lore de nos campagnes, est-ce autre chose que la mentalité du sauvage épanouie dans une langue de civilisés?

Mais alors, si nous imaginons un cataclysme politique ou social qui renverse les barrières existant aujourd'hui entre les groupements humains, qui confonde dans une même tourmente les représentants de classes, de nationalités, de races différentes, qui anéantisse même notre civilisation séculaire pour faire la place nette à une civilisation nouvelle établie sur d'autres bases, le langage n'en sera-t-il pas le premier atteint? Cette mentalité mystique et concrète qui a été à peu près éliminée de nos grandes langues communes ne deviendra-t-elle pas assez puissante pour refaire nos langues à son image et leur imposer ses habitudes? Que deviendrait alors notre français? Ni plus ni moins qu'une langue de sauvages. Il referait en sens inverse le chemin qu'il a parcouru pour aboutir à son état actuel. Il passerait de l'abstraction à l'expression de notions concrètes, il se remplirait de catégories mystiques et subjectives. Y aurait-il progrès ou régression? Ni l'un ni l'autre, du moins linguistiquement parlant. Nous n'avons pas à tenir compte des avantages ou des inconvénients, tout relatifs, d'un changement de civilisation, voire même d'un retour à ce qu'on appelle la barbarie. Nous n'avons pas le droit de considérer une langue rationnelle et abstraite, parce qu'elle est la nôtre,

comme supérieure à une langue concrète et mystique. Il s'agit de deux mentalités différentes qui peuvent avoir chacune leur mérite. Rien ne prouve qu'aux yeux d'un habitant de Sirius mentalité de civilisé ne soit pas l'équivalent de dégénérescence.

On voit dès lors comment il faut entendre l'hypothèse du progrès du langage. De progrès au sens absolu, il ne saurait évidemment être question, pas plus qu'il n'y a de progrès absolu de la morale ou de la politique. Il y a des états différents qui succèdent les uns aux autres et dans chacun desquels dominant certaines lois générales imposées par l'équilibre des forces en présence. Ainsi en va-t-il du langage. On peut constater dans l'histoire des langues certains progrès relatifs. Il y a des langues qui sont plus ou moins bien adaptées à certains états de civilisation. Le progrès consiste en ce que la langue s'adapte le mieux aux besoins des sujets parlants. Mais si réel que soit ce progrès, il n'est jamais définitif. Les caractères d'une langue se maintiennent tant que ceux qui la parlent conservent les mêmes habitudes de pensée; ils sont exposés à s'altérer, à s'user, à disparaître. Il est faux de considérer le langage comme une entité idéale évoluant indépendamment des hommes et poursuivant ses fins propres. Le langage n'existe pas en dehors de ceux qui pensent et qui parlent. Il plonge par ses racines dans les profondeurs de la conscience individuelle; c'est de là qu'il tire sa force pour s'épanouir sur les lèvres des hommes. Mais la conscience individuelle n'est qu'un des éléments de la conscience collective qui impose ses lois à chacun. L'évolution des langues n'est donc qu'un aspect de l'évolution des sociétés. Il n'y faut pas voir une marche à sens continu vers un but déterminé. Le rôle du linguiste est fini quand il a reconnu dans le langage le jeu des forces sociales et les réactions de l'histoire.

BIBLIOGRAPHIE

N. B. La liste qui suit n'a nullement la prétention de présenter une bibliographie complète des questions relatives au langage, ni même de celles qui ont été traitées dans le présent livre. Elle ne contient que les principaux ouvrages qui par leur variété peuvent le mieux donner idée des aspects variés de la science du langage. On y a fait une place relativement prépondérante aux ouvrages français, afin de marquer la part prise par la France au développement des études linguistiques.

I. — PÉRIODIQUES

DE LANGUE FRANÇAISE.

Annales de Bretagne, Rennes, 1886 et suiv.....	I
Année sociologique, Paris, 1898 et suiv.....	II
Bulletin de dialectologie romane, Bruxelles, 1909 et suiv.....	III
Bulletin de la Société de linguistique, Paris.....	IV
Journal asiatique, Paris, 1822 et suiv.....	V
Mémoires de la Société de linguistique, Paris.....	VI
La Parole, Paris.....	VII
Revue celtique, Paris, 1870 et suiv.....	VIII
Revue internationale de sociologie, Paris.....	IX
Revue de métaphysique et de morale, Paris, 1893 et suiv.....	X
Revue de philologie, de littérature et d'histoire anciennes, Paris, 1877 et suiv.....	XI
Revue de phonétique, Paris, 1911 et suiv.....	XII
Revue des études anciennes, Bordeaux, 1897 et suiv.....	XIII
Revue des études ethnographiques et sociologiques, Paris, 1908 et suiv.....	XIV
Revue des études basques.....	XV
Revue des études grecques, Paris, 1888 et suiv.....	XVI
Revue des langues romanes, Montpellier, 1870 et suiv.....	XVII

DE LANGUE ANGLAISE.

American Journal of Philology, Baltimore.....	XIX
Classical Philology, Chicago, 1906 et suiv.....	XX

Classical Review (The), London, 1887 et suiv.....	XXI
Harvard Studies in classical philology, Boston, 1890 et suiv....	XXII
Transactions of the Philological Society, London.....	XXIII

DE LANGUE ALLEMANDE.

Annalen der Naturphilosophie (Ostwald's Annalen).....	XXIV
Archiv für das Studium der neueren Sprachen und Litteraturen, Braunschweig, 1846 et suiv.....	XXV
Beiträge zur Geschichte der deutschen Sprache und Literatur (Paul und Braune's Beiträge), Halle, 1874 et suiv.....	XXVI
Beiträge zur Kunde der indogermanischen Sprachen (Bezenber- ger's Beiträge), Göttingen, 1877 et suiv.....	XXVII
Finnisch-Ugrische Forschungen, Helsingfors, 1891 et suiv.....	XXVIII
Glotta, Göttingen, 1907 et suiv.....	XXIX
Indogermanische Forschungen, Strassburg, 1891 et suiv.....	XXX
Internationale Zeitschrift für allgemeine Sprachwissenschaft, Leipzig, 1884 et suiv.....	XXXI
Neue Jahrbücher für das klassische Altertum, Leipzig, 1898 et suiv.....	XXXII
Wörter und Sachen, Heidelberg, 1909 et suiv.....	XXXIII
Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft, Leipzig, 1847 et suiv.....	XXXIV
Zeitschrift für deutsches Altertum (Haupt's Zeitschrift), Leipzig, 1841 et suiv.....	XXXV
Zeitschrift für deutsche Wortforschung, Strassburg, 1900 et suiv.	XXXVI
Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung (Kuhn's Zeit- schrift), Berlin, 1852 et suiv.....	XXXVII
Zeitschrift für romanische Philologie (Gröber's Zeitschrift), Halle, 1877 et suiv.....	XXXVIII
Sitzungsberichte der kais. Akademie der Wissenschaften, Wien, 1848 et suiv.....	XXXIX
Berichte über die Verhandlungen der kön. sächs. Gesellschaft der Wissenschaften, Leipzig, 1848 et suiv.....	XL

DE LANGUE ITALIENNE.

Archivio glottologico Italiano, Roma-Torino-Firenze, 1873 et suiv.	XLI
Scientia (contient aussi des articles en français, anglais et alle- mand), Bologna, 1907 et suiv.....	XLII

II. — OUVRAGES

DE LANGUE FRANÇAISE.

L. ADAM, <i>Le genre dans les diverses langues</i> , Paris, 1883.....	XLIII
CH. BALLY, <i>Le langage et la vie</i> , Genève, 1913.....	XLIV
CH. BALLY, <i>Précis de stylistique</i> , Genève, 1905.....	XLV

CH. BALLY, <i>Traité de stylistique française</i> , Paris-Heidelberg, 1909, 2 vol.....	XLVI
D. BARBELENET, <i>De l'aspect verbal en latin</i> , Paris, 1913.....	XLVII
PH. BERGER, <i>Histoire de l'écriture dans l'antiquité</i> , Paris, 1891..	XLVIII
J. BLOCH, <i>La formation de la langue marathe</i> , Paris, 1914.....	XLIX
M. BONNET, <i>Le latin de Grégoire de Tours</i> , Paris, 1890.....	L
E. BOURCIEZ, <i>Éléments de linguistique romane</i> , Paris, 1910.....	LI
BOURDON, <i>L'expression des émotions et des tendances dans le lan- gage</i> , Paris, 1892.....	LII
P. BOYER et N. SPÉRANSKI, <i>Manuel de langue russe</i> , Paris 1905...	LIII
M. BRÉAL, <i>Mélanges de mythologie et de linguistique</i> , Paris, 1878.	LIV
M. BRÉAL, <i>Essai de sémantique</i> , 3 ^e édit., Paris, 1904.....	LV
F. BRUNOT, <i>Grammaire historique de la langue française</i> , Paris.	LVI
F. BRUNOT, <i>Histoire de la langue française</i> , Paris, 5 vol.....	LVII
P. CADIÈRE, <i>Phonétique annamite</i> , Paris, 1901.....	LVIII
L. CLÉDAT, <i>Dictionnaire étymologique de la langue française...</i>	LIX
L. COUTURAT et LEAU, <i>Histoire de la langue universelle</i> , Paris, 1903.....	LX
A. CUNY, <i>Le nombre duel en grec</i> , Paris, 1906.....	LXI
A. DARMESTER, <i>La vie des mots étudiée dans leur signification</i> , Paris, 1887.....	LXII
A. DARMESTER, <i>Cours de grammaire historique de la langue française</i>	LXIII
J. DARMESTER, <i>Ormazd et Ahriman</i> , Paris, 1877.....	LXIV
A. DAUZAT, <i>Essai de méthodologie linguistique</i> , Paris, 1906....	LXV
DENSUSIANU, <i>Histoire de la langue roumaine</i> , Paris, 1901.....	LXVI
E. DESCHANEL, <i>Les déformations de la langue française</i> , Paris, 1898.....	LXVII
G. DOTTIN, <i>Manuel pour servir à l'étude de l'antiquité celtique</i> , 2 ^e édit., Paris, 1915.....	LXVIII
A. DUTENS, <i>Étude sur la simplification de l'orthographe</i> , Paris, 1906.....	LXIX
A. ERNOUT, <i>Les éléments dialectaux du vocabulaire latin</i> , Paris, 1909.....	LXX
G. FERRAND, <i>Essai de phonétique comparée du malais et des dialectes malgaches</i> , Paris, 1909.....	LXXI
C. FOSSEY, <i>Manuel d'assyriologie</i> , t. I, Paris, 1904.....	LXXII
R. GAUTHIOT, <i>Essai sur le vocalisme du sogdien</i> , Paris, 1913....	LXXII bis
R. GAUTHIOT, <i>La fin de mot en indo-européen</i> , Paris, 1913.....	LXXIII
A. VAN GENNEP, <i>Religions, mœurs et légendes</i> , Paris, 1908-1909.	LXXIV
GILLIÉRON et MONGIN, <i>Étude de géographie linguistique</i> (Scier dans la Gaule romane), Paris, 1905.....	LXXV
GILLIÉRON et M. ROQUES, <i>Études de géographie linguistique</i> , Paris, 1912.....	LXXVI
J. VAN GINNEKEN, <i>Principes de linguistique psychologique</i> (traduit du hollandais), Paris-Amsterdam-Leipzig, 1907.....	LXXVII
M. GRAMMONT, <i>Traité pratique de prononciation française</i> , Paris, 1914.....	LXXVIII
M. GRAMMONT, <i>La dissimilation consonantique</i> , Dijon, 1895.....	LXXIX
L. HAVET, <i>Métrique grecque et latine</i> , 3 ^e édit., Paris, 1893.....	LXXX

- V. HENRY, *Précis de grammaire comparée du grec et du latin*, 6^e édit., Paris, 1918. LXXXI
- V. HENRY, *Essai sur l'analogie*, Paris, 1883. LXXXII
- V. HENRY, *Antinomies linguistiques*, Paris, 1896. LXXXIII
- A. HOVELACQUE, *La linguistique*, 4^e édit., Paris, 1888. LXXXIV
- H. HUBERT et M. MAUSS, *Mélanges d'histoire des religions*, Paris 1909. LXXXV
- G. JURET, *Dominance et résistance dans la phonétique latine*, Paris, 1913. LXXXVI
- B. LEROY, *Le langage*, Paris, 1905. LXXXVII
- L. LÉVY-BRUHL, *Les fonctions mentales dans les sociétés inférieures*, Paris, 1910. LXXXVIII
- J. LOTH, *Les mots latins dans les langues brittoniques*, Paris, 1892. LXXXIX
- V. MAGNIEN, *Le futur grec*, Paris, 1913. XC
- J. MAROUZEAU, *La phrase à verbe être en latin*, Paris, 1910. XCI
- A. MAZON, *Emploi des aspects du verbe russe*, Paris, 1914. XCII
- A. MEILLET, *Aperçu d'une histoire de la langue grecque*, 2^e édit., Paris, 1920. XCIII
- A. MEILLET, *Introduction à l'étude comparative des langues indo-européennes*, 4^e édit., Paris. XCIV
- A. MEILLET, *Caractères généraux des langues germaniques*. XCV
- A. MEILLET, *Recherches sur l'emploi du génitif-accusatif en vieux-slave*, Paris, 1897. XCVI
- A. MEILLET, *Les dialectes indo-européens*, Paris, 1908. XCVII
- Mélanges de linguistique offerts à F. DE SAUSSURE, Paris, 1908. XCVIII
- Mélanges linguistiques offerts à A. MEILLET, Paris, 1902. XCIX
- Mélanges d'indianisme offerts à SYLVAIN LÉVI, Paris, 1911. C
- Mélanges LOUIS HAVET, *Philologie et Linguistique*, Paris, 1909. CI
- G. MILLARDET, *Etudes de dialectologie landaise*, Toulouse, 1910. CII
- MAX MULLER, *La science du langage*, trad. Harris et Perrot, Paris, 1867. CIII
- MAX MULLER, *Nouvelles leçons sur la science du langage*, trad. Harris et Perrot, Paris, 1867-1868. CIV
- K. NYROP, *Grammaire historique de la langue française*, 4 vol., Paris, 1913. CV
- G. PARIS, *Mélanges linguistiques*, Paris, 1906. CVI
- P. PASSY, *Étude sur les changements phonétiques et leurs caractères généraux*, Paris, 1890. CVII
- H. PERNOT, *Études de linguistique néo-hellénique*, I, Paris, 1907. CVIII
- H. PERNOT, *Grammaire du grec moderne*, Paris. CIX
- E. RENAN, *Essai sur l'origine du langage*, 3^e édit., Paris, 1862. CX
- E. RENAN, *Grammaire générale et comparée des langues sémitiques*, I. CXI
- T. ROSSET, *Les origines de la prononciation moderne étudiées au XVII^e siècle*, Paris, 1911. CXII
- L. ROUDET, *Éléments de phonétique générale*, Paris, 1911. CXIII
- P. ROUSSELOT et F. LACLOTTE, *Précis de prononciation française*, Paris. CXIV

- P. ROUSSELOT, *Principes de phonétique expérimentale*, Paris, 1897-1909. CXV
- P. ROUSSELOT, *Les modifications phonétiques du langage étudiées dans le patois d'une famille de Cellefrouin*, Paris, 1892. CXVI
- CH. SAGLEUX, *Grammaire des dialectes swahilis*, Paris, 1909. CXVII
- CH. SAGLEUX, *Essai de phonétique avec son application à l'étude des idiomes africains*, Paris, 1905. CXVIII
- J. SAINÉAN, *L'argot ancien*, Paris, 1896. CXIX
- F. DE SAUSSURE, *Mémoire sur le système primitif des voyelles dans les langues indo-européennes*, Leipzig, 1879. CXX
- F. DE SAUSSURE, *Cours de linguistique générale*, Paris-Lausanne, 1916. CXXI
- CH.-A. SÉCHEHAYE, *Programme et méthodes de la linguistique théorique*, Genève-Paris-Leipzig, 1908. CXXII
- P. STAFFER, *Récréations grammaticales et littéraires*, Paris, 1900. CXXIII
- A. TERRACHER, *Les aires morphologiques dans les parlers populaires du nord-ouest de l'Angoumois*, Paris, 1914. CXXIV
- A. THOMAS, *Mélanges d'étymologie française*, Paris, 1902. *Essais de philologie française*, Paris, 1898. *Nouveaux essais de philologie française*, Paris, 1905. CXXV
- CH. THUROT, *La prononciation française depuis le commencement du XVI^e siècle d'après les témoignages des grammairiens*, Paris, 1881-1883, 2 vol. CXXVI
- Leite de VASCONCELLOS, *Esquisse d'une dialectologie portugaise*, Paris, 1901. CXXVII
- H. WEIL, *L'ordre des mots*, 3^e édit., Paris, 1879. CXXVIII
- D. WHITNEY, *La vie du langage* (trad. de l'anglais), 3^e édit., Paris, 1880. CXXIX

DE LANGUE ANGLAISE.

- FR. BOAS, *Handbook of American Indian Languages* (Smithsonian Institution Bureau of American Ethnology, Bulletin 40), Washington, 1911. CXXX
- J. BYRNE, *General principles of the structure of language*, London, 1885. CXXXI
- P. GILES, *A short manual of Comparative Philology*, 2^e édit., London, 1901. CXXXII
- O. JESPERSEN, *Growth and Structure of the English Language*, 2^e édit., Leipzig, 1912. CXXXIII
- O. JESPERSEN, *Progress in Language*, 2^e édit., London. CXXXIV
- J. MORRIS-JONES, *A Welsh Grammar*, Oxford, 1913. CXXXV
- F.-W.-H. MIGEOD, *The languages of West Africa*, London, 1911-1913, 2 vol. CXXXVI
- H. OERTEL, *Lectures on the Study of Language*, New York and London, 1902. CXXXVII
- A.-H. SAYCE, *Introduction to the Science of Language*, 2 vol., 3^e édit., London, 1890. CXXXVIII

- Wheeler SCRIPTURE, *The elements of experimental Phonetics*, New York and London, 1902.....
 H. SWEET, *Primer of Phonetics*, 2^e édit., Oxford, 1902.....
 D. WHITNEY, *Language and the Study of Language*, New York and London.....

DE LANGUE ALLEMANDE.

- BAUDOUIN DE COURTENAY, *Versuch einer Theorie phonetischer Alternationen*, Strassburg, 1895.....
 F. BECHTEL, *Die Hauptprobleme der indogermanischen Lautlehre seit Schleicher*, Göttingen, 1892.....
 O. BEHAGHEL, *Geschichte der deutschen Sprache*, Strassburg, 1911.....
 F. BOPP, *Vergleichende Grammatik des Sanskrit, Zend, Griechischen, Lateinischen, Letthauischen, Gothischen und Deutschen*, Berlin, 1833.....
 K. BORINSKI, *Der Ursprung der Sprache*, Halle, 1911.....
 O. BREMER, *Deutsche Phonetik*, Leipzig, 1893.....
 C. BROCKELMANN, *Grundriss der vergleichenden Grammatik der semitischen Sprachen*, Berlin, 1907-1908, 2 vol.....
 O. BROCH, *Slavische Phonetik*, Heidelberg, 1911.....
 K. BRUGMANN und B. DELBRÜCK, *Grundriss der vergleichenden Grammatik der indogermanischen Sprachen*, 2^e édit., Strassburg.....
 TH.-W. DANZEL, *Die Anfänge der Schrift*, Leipzig, 1912.....
 B. DELBRÜCK, *Grundfragen der Sprachforschung*, 1901.....
 B. DELBRÜCK, *Einleitung in das Sprachstudium*, 5^e édit., Leipzig, 1908.....
 B. DELBRÜCK, *Zur Stellung des Verbums*, Leipzig, 1911.....
 O. DITTRICH, *Grundzüge der Sprachpsychologie*, 1, Halle, 1904.....
 O. DITTRICH, *Die Probleme der Sprachpsychologie*, Leipzig, 1914.....
 K.-O. ERDMANN, *Die Bedeutung des Wortes*, 2^e édit., Leipzig, 1910.....
 S. FEIST, *Europa im Lichte der Vorgeschichte*, Berlin, 1910.....
 S. FEIST, *Kultur, Ausbreitung und Herkunft der Indogermanen*, Berlin, 1913.....
 F.-N. FINCK, *Die Aufgabe und Gliederung der Sprachwissenschaft*, Halle, 1905.....
 F.-N. FINCK, *Die Haupttypen des Sprachbaus*, Leipzig, 1910.....
 F.-N. FINCK, *Die Sprachstämme des Erdkreises*, Leipzig, 1909.....
 G. von der GABELENTZ, *Die Sprachwissenschaft*, 2^e édit., Leipzig, 1901.....
 O. GANZMANN, *Ueber Sprach und Sachvorstellungen*, Berlin, 1902.....
 H. GUTZMANN, *Physiologie der Stimme und Sprache*, Braunschweig, 1909.....
 H. HIRT, *Der indogermanische Ablaut*, Strassburg, 1900.....
 H. HIRT, *Die Indogermanen, ihre Verbreitung, ihre Urheimat und ihre Kultur*, 2 vol., Strassburg, 1905-1907.....
 O. HOFFMANN, *Geschichte der griechischen Sprache*, Leipzig, 1911.....

CXXXIX

CXL

CXLI

CXLII

CXLIII

CXLIV

CXLV

CXLVI

CXLVII

CXLVIII

CXLIX

CL

CLI

CLII

CLIII

CLIV

CLV

CLVI

CLVII

CLVIII

CLIX

CLX

CLXI

CLXII

CLXIII

CLXIV

CLXV

CLXVI

CLXVII

CLXVIII

- W. HORN, *Untersuchungen zur neuenglischen Lautgeschichte*, Strassburg, 1905.....
 W. HORN, *Historische neuenglische Grammatik*, I, Strassburg, 1908.....
 H. HÜBSCHMANN, *Das indogermanische Vocalsystem*, Strassburg, 1885.....
 K. JABERG, *Sprachgeographie*, Aarau, 1908.....
 O. JESPERSEN, *Lehrbuch der Phonetik*, 2^e édit., Leipzig, 1913.....
 F. KLUGE, *Urgermanisch*, Strassburg, 1913.....
 F. KLUGE, *Von Luther bis Lessing*, 4^e édit., Strassburg, 1904.....
 F. KLUGE, *Unser Deutsch*, 2^e édit., Leipzig, 1910.....
 P. KRETSCHMER, *Einleitung in die Geschichte der griechischen Sprache*, Göttingen, 1896.....
 F. MAUTHNER, *Beiträge zu einer Kritik der Sprache*, 3 vol., Stuttgart, 1900-1902.....
 C. MEINHOF, *Grundriss einer Lautlehre der Bantusprachen*, 2^e édit., Berlin, 1910.....
 R. MERINGER und MAYER, *Versprechen und Verlesen*, Stuttgart, 1895.....
 W. MEYER-LUBEKE, *Einführung in das Studium der romanischen Sprachwissenschaft*, Heidelberg, 1901.....
 F. MISTELI, *Charakteristik der hauptsächlichsten Typen des Sprachbaus*, Berlin, 1893.....
 L. MORSBACH, *Ueber den Ursprung der neuenglischen Schriftsprache*, Heilbronn, 1888.....
 H. MÖLLER, *Semitisch und Indogermanisch*, Kjöbenhavn, 1906.....
 F. MÜLLER, *Grundriss der Sprachwissenschaft*, Wien, 1876-1888.....
 K. NYROP, *Das Leben der Wörter* (trad. du danois par Vogt), Leipzig, 1903.....
 H. OSTHOFF, *Das Verbum in der Nominalkomposition*, Iena, 1877.....
 H. PAUL, *Prinzipien der Sprachgeschichte*, 4^e édit., Halle, 1909.....
 H. PEDERSEN, *Vergleichende Grammatik der keltischen Sprachen*, 2 vol., Göttingen, 1909-1913.....
 P. PERSSON, *Beiträge zur indogermanischen Wortforschung*, 2 vol., Uppsala und Leipzig, 1912.....
 J. POIROT, *Phonetik* (aus dem Handbuch der physiologischen Methodik, hsggb. von R. Tigerstedt), Leipzig, 1911.....
 V. PORZESINSKI, *Einleitung in die Sprachwissenschaft* (trad. du russe par E. Böhme), Leipzig, 1910.....
 J. von ROZWADOWSKI, *Wortbildung und Wortbedeutung*, Heidelberg, 1904.....
 W. SCHERER, *Zur Geschichte der deutschen Sprache*, 2^e édit., Leipzig, 1878.....
 A. SCHLEICHER, *Compendium der vergleichenden Grammatik der indogermanischen Sprachen*, 1861 (4^e édit., 1874).....
 A. SCHLEICHER, *Ueber die Bedeutung der Sprache für die Naturgeschichte der Menschen*, 1865.....
 A. SCHLEICHER, *Die deutsche Sprache*, 2^e édit., 1869.....
 A. SCHLEICHER, *Sprachvergleichende Untersuchungen*, 2 vol.,

CLXIX

CLXX

CLXXI

CLXXII

CLXXIII

CLXXIV

CLXXV

CLXXVI

CLXXVII

CLXXVIII

CLXXIX

CLXXX

CLXXXI

CLXXXII

CLXXXIII

CLXXXIV

CLXXXV

CLXXXVI

CLXXXVII

CLXXXVIII

CLXXXIX

CXC

CXCI

CXCII

CXCIII

CXCIV

CXCV

CXCVI

CXCVII

- 1848-1850.....
- J. SCHMIDT, *Die Verwandtschaftsverhältnisse der indogermanischen Sprachen*, Weimar, 1872..... CXCVIII
- O. SCHRADER, *Sprachvergleichung und Urgeschichte*, Iena, 1890. CXCIX
- O. SCHRADER, *Die Indogermanen*, Leipzig, 1911..... CC
- O. SCHRADER, *Reallexikon der indogermanischen Altertumskunde*, Strassburg, 1901..... CCI
- H. SCHUCHARDT, *Slawodeutsches und Slawoitalienisches*..... CCII
- H. SCHUCHARDT, *Ueber die Lautgesetze gegen die Junggrammatiker*, Berlin, 1885..... CCIII
- E. SIEVERS, *Grundzüge der Phonetik*, 5^e édit., Leipzig, 1901..... CCIV
- H. SOCIN, *Schriftsprache und Dialekte im deutschen*, Heilbronn, 1888..... CCV
- H. STEINTHAL, *Abriss der Sprachwissenschaft*, 2^e édit., Berlin, 1881..... CCVI
- F. STOLZ, *Geschichte der lateinischen Sprache*, Leipzig, 1911..... CCVII
- J. STORM, *Englische Philologie*, 2^e édit., 1892..... CCVIII
- W. STREITBERG, *Urgermanische Grammatik*, Heidelberg, 1894..... CCIX
- S. SZIMONYEI, *Die ungarische Sprache*, Strassburg, 1907..... CCX
- J. SZINNYEI, *Finnisch-ugrische Sprachwissenschaft*, Leipzig, 1910. CCXI
- A. THUMB, *Die griechische Sprache im Zeitalter des Hellenismus*, Strassburg, 1901..... CCXII
- R. THURNEISEN, *Die Etymologie*, Friburg-i.-B., 1904..... CCXIII
- M. TRAUTMANN, *Die Sprachlaute im allgemeinen und die Laute des englischen, französischen und deutschen im besonderen*, Leipzig, 1884-1886..... CCXIV
- W. VIÉTOR, *Elemente der Phonetik*, 5^e édit., Leipzig, 1904..... CCXV
- W. VONDRAK, *Vergleichende slavische Grammatik*, 2 vol., Göttingen, 1906-1908..... CCXVI
- K. VOSSLER, *Sprache als Schöpfung und Entwicklung*, Heidelberg, 1905..... CCXVII
- K. VOSSLER, *Frankreich's Kultur im Spiegel seiner Sprachentwicklung*, Heidelberg, 1913..... CCXVIII
- J. WACKERNAGEL, *Studien zum griechischen Perfektum*, Göttingen, 1904..... CCXIX
- D. WESTERMANN, *Grammatik der Ewe-Sprachen*, Berlin, 1907..... CCXX
- H. WINKLER, *Der grammatische Geschlecht*, Berlin, 1889..... CCXXI
- W. WUNDT, *Völkerpsychologie*, Bd. I, *Die Sprache*, 3^e éd., Strassburg, 1911-1912..... CCXXII
- A. ZAUNER, *Romanische Sprachwissenschaft*, Leipzig..... CCXXIII
CCXXIV

DE LANGUE ITALIENNE.

- M. BARONE, *Sui verbi perfettivi in Plauto e in Terenzio*, Roma, 1908..... CCXXV
- M. BARONE, *Sull' origine del genere grammaticale nell' Indoeuropeo*, Roma, 1909..... CCXXVI
- F. RIBEZZO, *I deverbativi sigmatici e la formazione del futuro indoeuropeo*, Napoli, 1907..... CCXXVII
- TROMBETTI, *L'unità d'origine del linguaggio*, Bologna, 1905..... CCXXIII

DE LANGUE DANOISE.

- O. JESPERSEN, *Sprogets logik*, København, 1913..... CCXXIX
- H. PEDERSEN, *Et Blik på Sprogvidenskabens Historie*, København, 1916..... CCXXX
- V. THOMSEN, *Sprogvidenskabens Historie*, København, 1902..... CCXXXI

INDEX

- Abstraction, 160 et s., 415 et s.
 Abstracts (Noms), 152 et ss.
 Accent, 35, 66 et ss., 90.
 Accommodation, 72.
 Actif (Langage), 162.
 Action (Noms d'), 150 et ss.
 Active (Voix), 211 et ss.
 Adjectif, 138, 153 et ss.
 Affectif (Langage), 163-183.
 Affectifs (Verbes), 123 et s.
 Affixes, 95 et ss.
 Affriquées, 28, 136.
 AFRICAINES (Langues), 39, 91, 113, 133, 364 et s.
 Agent (Noms d'), 150 et ss.
 Agglutination, 203, 408.
 ALBANAIS, 331.
 ALÉMANIQUE, 332.
 ALGONQUIN, 112.
 Allegro (Formes d'), 70.
 ALLEMAND; phonétique : 29, 35, 37 et s., 42, 46 et s., 51, 53 et s., 70 ; morphologie : 83, 89 et s., 96, 99, 108, 116, 119, 124, 129, 137, 153, 171, 177 et s., 189 et ss., 192, 196 et ss., 199 et ss.; vocabulaire : 209, 230, 234, 238 et s., 241 et s., 245 et s., 248, 252, 254 et ss., 262, 360 ; écriture : 393, 397.
 ALLEMAND (VIEIL-), 46 et s., 115, 129, 190 et s., 200, 207, 230, 242 et s., 256, 261, 384 et ss.
 ALLEMANDE (Langue), 313, 319, 331, 334.
 Alphabétisme, 383 et ss.
 Alternances vocaliques, 89 et ss.
 AMÉRICAINES (Langues), 112.
 Analogie, 58, 127, 186 et ss.
 ANGLAIS; phonétique : 25 et s., 36, 46, 49, 51, 53 ; morphologie : 89 et ss., 99, 110 et s., 142, 177, 179, 190, 196 et ss., 200, 410, 413 ; vocabulaire : 243, 245, 248, 252, 360 ; écriture : 393, 396.
 ANGLAIS (VIEIL-), 111, 147, 200, 261, 384 et ss., 409.
 ANGLAISE (Langue), 312, 318, 347, 409.
 Animaux (Langage des), 14.
 Animé (Genre), 112 et s.
 ANNAMITE, 35, 91.
 Aoriste, 107, 120.
 ARABE, 28, 88, 90, 94 et s., 98, 118, 139, 145, 181, 294, 328, 356, 390, 416.
 ARAMÉEN, 381 et ss., 416.
 Argot, 254, 269, 295 et ss.
 ARMÉNIEN, 45, 60, 113, 115, 196 et ss., 262, 294, 331, 333, 345 et s.
 AROWAK, 302.
 Article, 137, 156.
 Artificielles (Langues), 193, 299.
 Aspects du verbe, 117, 129.
 Aspirées, 38.
 Assimilation, 74.
 ASSYRIEN, 118, 379, 416.
 BANTOU, 101, 105, 113, 145, 366.
 BASQUE, 341, 414.
 BENGALI, 329.
 BRETON, 39, 56 et ss., 73, 75, 241, 255 et s., 262, 304, 307, 414.
 BRETONNE (Langue), 335-338.
 Broken-english, 347.
 BULGARE, 128, 179, 331.

- Calques, 242, 341.
CARAÏBE, 302.
 Catégories, 106, 135, 415 et ss.
CELTIQUE, 115 et s., 148, 256, 361.
 Changements phonétiques, 40 et ss., 62 et ss.; sémantiques, 225 et ss.; de noms, 249 et ss.
CHINOIS, 35, 93, 99, 132, 140 et s., 145, 177, 179, 280 n., 328, 347, 364, 377, 380.
CHINOOK (Langue), 102 et s.
CHYPREOTE (Écriture), 64, 382.
CIRCASSIEN, 345.
 Civilisation (Mots de), 268.
 Clics, 39.
 Collectif, 115 et s.
 Combinatoires (Changements), 62, 260.
 Comparée (Grammaire), 6, 352 et ss.
 Composés (Mots), 157 et ss.
 Concrets (Mots), 153 et ss., 160 et s., 415 et s.
Conjonctions, 137, 174.
 Consonantique (Mutation), 45 et s.
 Consonnes, 25 et ss., 65, 181.
 Contrepetterie, 83 et s., 260.
COPTE, 294.
 Copule (Verbe), 146, 169.
CORÉEN, 382, 384.
CORNIQUE, 338.
 Correction en linguistique, 283.
 Créoles (Parlers), 29, 330 n., 348.
CROATE, 237.
 Cunéiforme, 374, 379 et ss.
- DANOIS**, 36, 47, 100, 112, 124, 152, 196, 198, 241, 318.
 Degré zéro, 91.
 Dentales, 26.
 Déplacement de sens, 235, 238.
 Déshonnêtes (Mots), 239, 246, 257, 259.
 Désinences, 92, 97, 194.
 Dialectes, 288 et ss., 306 et ss., 316, 350 et ss.
 Différenciation, 72; du langage, 286.
 Dissimulation, 75.
 Doublets, 53, 58, 226.
 Douces (Consonnes), 36.
 Duel (Nombre), 114 et s., 416 et s.
 Duratif (Aspect), 117, 129.
 Écriture, 64, 366 et ss.
 Emprunts, 227, 245, 257, 268, 41.
 Enfants (Langage des), 7, 42, 47 et s., 80 et s., 156, 175.
 Épenthèse, 72.
ESPAGNOL, 52, 75 et s., 113, 198, 241, 245, 331, 351, 393, 409.
ESPAGNOLE (Langue), 311.
ÉTHIOPIEN, 180, 356, 390, 416.
ÉTRUSQUE, 333.
 Étymologie, 206, 228; populaire, 212 et ss.
 Euphémisme, 236, 257.
 Explosion des consonnes, 27, 71.
 Expressif (Langage), 163, 183.
 Expressifs (Mots), 253, 270.
 Expressivité, 194 et ss.
 Extension de sens, 235 et ss.
- Famille de mots, 212 ss.; de langues, 349 et ss.
 Figuratives (Inscriptions), 374.
 Finales, 68 et s.
FINNOIS, 140, 344, 416.
FINNO-OUGRIEN, 100, 140, 145, 356, 366, 416.
 Flexion, 94 et ss., 203, 408; interne, 90.
Folk-lore (Langage et), 213 et ss.
 Fortes (Consonnes), 36.
FRANÇAIS; phonétique: 24-39 *passim*, 42, 48 et s., 45, 58, 67, 69 et s.; morphologie: 87, 93, 97, 99, 104, 108, 111, 113, 116, 119, 122 et ss., 130, 132, 137, 152 et ss., 174, 177, 180, 185, 194 et ss., 201; vocabulaire: 207 et ss., 226 et ss., 249 et ss.; écriture: 389 et ss., 393.
FRANÇAISE (Langue), 285, 289, 292, 310, 325, 331, 351 et s.
FRANCO-CANADIEN, 413.
 Futur, 118 et s., 179.
- GAÉLIQUE** d'Écosse, 119, 218, 343, 394.
 Galanterie (Langage de la), 265 et s.
GALLOIS, 73, 89 et s., 92, 119, 132, 136, 149, 197, 234, 239 et ss., 255, 260, 262, 342 et s., 388, 397.
GASCON, 52.
 Généralisation de sens, 237 et s.
 Genre, 108 et ss., 284; animé et inanimé, 112 et s.
GÉORGIEN, 60, 123, 345.

- GERMANIQUE**, 45, 354, 361.
 Gestes (Langage des), 10, 165.
 Glotte, 22, 37.
GOTIQUE, 46, 73, 156, 240 et s., 243, 255 et s., 258, 260 et ss., 384.
 Grammaire comparée, 6, 352 et ss., 357.
 Grammaticales (Catégories), 106-135.
GREC ANCIEN; phonétique: 24, 34, 36 et s., 55, 59, 75 et s.; morphologie: 87, 90, 94 et ss., 105, 109 et ss., 115, 117, 121, 145 et s., 151, 170, 181, 196, 198, 201, 416; vocabulaire: 230, 234, 236, 240, 246 et ss., 252, 360; écriture: 383, 390.
GREC MODERNE, 69, 128, 179 et s., 197, 201, 249, 262, 331, 333, 360, 404.
GRECQUE (Langue), 293, 309, 317, 321, 346, 363, 405 et s.
GROENLANDAIS, 105.
 Gutturales, 26.
 Hauteur musicale, 35, 66 et ss., 90.
HÉBREU, 118, 416.
 Hiéroglyphes, 374 et ss.
HINDOUSTANI, 205, 329.
HOLLANDAIS, 333, 413.
 Homonymie, 251.
 Homophonie, 379.
HONGROIS, 140, 145 et s., 157 n., 196, 416.
 Hyperdialectisme, 59.
 Hyperurbanisme, 59.
 Idéogramme, 374.
 Image verbale, 78 et ss.
 Imparfait, 118.
 Impératif, 92, 143, 162.
 Impersonnel, 122.
 Implosion des consonnes, 27, 71.
 Indicatif, 144.
INDO-EUROPÉEN, 32, 34, 67, 89, 95 et ss., 99, 105, 117, 139, 144, 146, 150, 170, 181, 189, 344, 366.
INDO-EUROPÉENNES (Langues), 353 et ss.
 Infinitif, 150.
 Instrument (Noms d'), 151.
 Interdictions (de vocabulaire), 10, 258 et s., 301 et s.
 Interjection, 136.
 Interrogatif, 201, 411.
 Intransitif, 125 et ss.
IRLANDAIS, 89, 110, 115, 149, 170, 221, 234, 238, 240 et s., 247, 255 et s., 260, 262, 300, 304, 332, 339, 356, 384 et ss., 393.
 Irréel, 87.
ISLANDAIS (VIEIL-), 261.
 Isoglosses, 289 et ss., 307.
 Isolantes (Langues), 408.
ITALIEN, 52, 71, 124, 136, 237, 341.
ITALIENNE (Langue), 315, 319, 351.
JAPONAIS, 382.
 Javanais (Argot dit), 330.
JUDÉO-ALLEMAND, 304.
 Kata-kana, 382.
KAWI, 322.
KOURINES (Langues), 346.
KROMO (Langue), 302.
 Labiales, 26.
LADIN, 343.
 Langage; définitions: 8;
- (Origine du), 6 et ss.; (Progrès du), 402 et ss.
 Langues; définitions: 273, 275, 282 et s.; (Différentes sortes de): 285 et ss.; artificielles, 193, 299; communes, 306 et ss., 316, 320; écrites, 171 et ss., 321, 387 et ss.; littéraires, 292 et ss., 321 et ss.; mixtes, 344 et ss.; religieuses, 293, 304; spéciales, 293 et ss.; techniques, 294; (Contact et mélange des), 330 et ss.
LATIN, 59, 73 et s., 92, 109 et s., 115, 120, 121 et ss., 132, 146, 151, 153, 156, 167, 198, 234, 238 et s., 255 et s., 360, 383, 411.
LATIN VULGAIRE, 351.
LATINE (Langue), 294, 310, 318, 327 et s., 333, 353, 403.
 Lento (Forme de), 70.
LETTE, 60.
 Linguistique (Objet de la), 2 et s.; générale, 3, 273 et ss.
 Liquides, 31 et ss., 44, 48.
LITUANIEN, 32, 34, 221, 241, 255, 262 et s., 414, 418.
LIVONIEN, 60.
 Localisations, 15 et s.
 Logique du langage, 127 et ss., 133 et ss., 157 et s., 163 et ss.
 Louchébème, 300.
MALAIS, 129.
MALAYO-POLYNÉSIEN, 177.
MANDÉ, 365.
MANDINGUE, 133.
MARATHI, 329.

- MASAI** (Langue des), 113, 302.
 Mémoire, 160.
 Métaphore, 208 et s., 210 et s., 259, 297.
 Métathèse, 74.
 Monosyllabes, 69.
 Monosyllabisme, 409.
MORDVE, 140.
 Morphèmes, 86 et ss., 136 et ss., 150.
 Morphologie, 184-204, 362, 408.
 Mots ; définitions : 84, 105 ; (Création de), 267 et ss. ; (Déformation des), 299 et ss. ; (Disparition des), 250 et ss. ; (Famille de), 212 et ss., 229 ; (Fixation du sens des), 231 et ss. ; (Ordre des), 93, 132, 167 et ss., 279 ; (Valeur actuelle et singulière des), 206 et ss. ; (Valeur symbolique des), 214 et ss. ; (Vie des), 226 ; courts, 69, 250 ; empruntés, 227, 245, 257 ; longs, 69 ; morts et vivants, 141 ; phonétiques, 62 et ss. ; pleins et vides, 98 et ss., 200 et ss.
 Moyenne (Voix), 121 et ss.
 Nasales, 33.
 Négation, 159, 198 et s., 203, 221.
NGOKO (Langue), 302.
 Nombre (Catégorie du), 114 et ss.
Noms (Différentes espèces de), 151 et ss. ; (Distinction des verbes et des), 139, 149 ; (Valeur et pouvoir des), 216 et ss. ; propres, 73, 222, 251 ; verbaux, 150.
NORMAND, 292, 318.
 Oclusives, 25 et ss.
OGAMIQUE (Écriture), 373, 382.
OMBRIEN, 333.
 Ondes (Théorie des), 291.
 Onomastiques (Légendes), 214.
 Onomatopées, 215, 270.
 Optatif, 106 et s.
 Ordre des mots, 93, 132, 167 et ss., 279.
 Orthographe, 389 et ss.
OSQUE, 333.
OSSÈTE, 45.
OSTIAK, 416.
OURDOU, 205.
 Outils grammaticaux, 158.
PALI, 114.
 Parenté linguistique, 349 et ss.
 Parfait, 107, 118, 181.
 Participes, 150 et ss.
 Particules, 137, 174.
 Parties du corps (Noms de), 239, 254 et s.
 Parties du discours, 136 et ss.
 Passé (Temps), 116, 118 et ss., 411.
 Passive (Voix), 121 et ss.
 Patois, 284, 289.
PEHLVI, 115.
PENDJABI, 300.
PERSAN, 356, 360.
PERSE (VIEUX-), 114, 145, 151, 177, 381.
PEUL, 91, 102.
PHÉNICIEN, 381 et ss.
 Phonèmes, 22 et ss.
 Phonétique, 21 et ss. ; (Appareil), 22 et ss. ; (Changement), 43 et ss., 53 et ss., 62 et ss. ; (Loi), 50 et ss. ; (Mot), 62 et ss. ; (Système), 41 et ss.
 Phonogramme, 380.
 Phrase, 82, 85, 171 et ss. ; verbale et nominale, 143 et ss., 169 et ss. verbale nominale et nominale verbale, 148 et ss.
PICARD, 292, 317.
Pidgin-english, 347.
 Plantes (Noms de), 238.
POLABE, 338.
POLONAIS, 147, 189, 255, 343.
POLONAISE (Langue), 315, 333.
 Polyglotte, 223 et s.
 Polyphonie, 379.
 Polysémie, 232 et ss.
PORTUGAIS, 75, 311, 343, 351.
PRAKRITS, 114, 329.
 Présent (Temps), 118 et ss.
Prépositions, 99, 137, 161, 195.
 Primitifs (Langage des), 7, 15 (Voy. Sauvages).
Pronom personnel, 104, 137.
PROVENÇAL, 75, 351.
PRUSSIEN (VIEUX-), 338.
 Psychologie du langage, 77, 158, et ss., 245, 277 et ss.
 Quantité des voyelles, 35 ; des consonnes, 27.
 Quantité (Expression de la grande), 242, 252 et ss.
QUIPPPOS, 372.
 Races (Langues et), 276, 357 et ss.
 Racine, 96.
 Redoublement, 180 et s.
 Relation, 174.
 Restriction de sens, 235.
ROUMAIN, 60 n., 331, 351.
RUSSE, 67, 117, 119, 126, 131, 145, 147, 255, 356, 394.
RUSSE (Langue), 314, 333.

- Sabr*, 347.
SANSKRIT, 35, 67, 90, 105, 114, 145, 147, et s., 151 et s., 157, 201, 247, 262, 294, 321, 328, 360.
 Sauvages (Langues de), 7, 128, 301, 368, 415 et s.
SAXON (VIEUX-), 191, 360.
SCANDINAVE, 198, 241, 255.
 Sémantèmes, 86-105, 205 et ss.
 Sémantique, 240 et ss.
SÉMITIQUE, 89, 95 et ss., 105, 118, 139, 145, 180, 356, 366.
 Semi-voyelles, 30 et ss.
 Sens des mots, 231 et ss.
SERBE, 312, 331.
 Signes linguistiques, 8, 11 ; (Langage par), 10 et s., 369.
SINGHALAIS, 196.
 Singulatif, 116.
SLAVE (VIEUX-), 115, 148, 248, 255, 260, 269, 294, 384 et s.
SLAVES (Langues), 37, 117, 255, 344, 354.
SLOVÈNE, 115, 237, 334, 341 et s., 343.
 Sonores (Consonnes), 29, 37.
SORABE, 115, 338.
SOUBIYA, 102.
 Sourdes (Consonnes), 29, 37.
 Sourds-muets, 10, 78.
 Spécialisation de sens, 235 et ss., 238, 294.
 Spirantes, 28 et s.
Stick-messages, 372.
Stokavien (serbe), 343.
SUÉDOIS, 198.
 Suffixes, 97 et ss. ; expressifs, 166.
 Superlatif, 180, 252.
SWAHILI, 145.
 Syllabe, 63 et ss.
 Syllabisme, 381 et ss.
 Synonymes, 226.
 Tabous linguistiques, 259, 302.
TATARE, 345 et s.
TCHÈQUE, 32, 246, 342.
TCHÉRÉMISSE, 140.
 Temps (Catégorie du), 116 et ss., 415.
TIBÉTAÏN, 393.
 Ton, 90.
 Transitif, 125 et ss.
 Triel, 128, 417.
TSACONIEN, 55.
TSIGANE anglais, 345 ; armérien, 205, 344.
TURC, 100 et s., 104 et s., 331, 333.
 Unification du langage, 286.
 Uniformité, 185 et ss.
 Univocité, 192.
 Usure phonétique, 96 et ss., 250 et s. ; sémantique, 252 et ss.
 Vie des mots, 226 ; du langage, 275.
 Visuel (Langage), 9.
 Vocabulaire, 205, 271, 280, 341, 360.
 Vocatif, 92, 162.
Vogoule, 140, 416.
 Voix (Catégorie de la), 121 et ss.
 Voyelles, 24 et ss., 65 ; (Attaque des), 35.
WALLON, 292.
WAMPUMS, 372.
WENDE, 338.
ZEND, 114, 151.

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE.....	1
INTRODUCTION. — <i>L'origine du langage</i>	6

Le problème de l'origine du langage dépasse les moyens dont dispose la linguistique; il est du ressort de l'histoire primitive de l'humanité. Le langage, système de signes servant à la communication entre les hommes, est une institution dont la création suppose réalisées certaines conditions psychologiques et sociales.

PREMIÈRE PARTIE

LES SONS

CHAPITRE PREMIER. — Le matériel sonore.....	21
Classement physiologique des sons que peut produire l'appareil humain et indication des principales variétés qu'ils comportent.	

CHAPITRE II. — Le système phonétique et ses transformations.....	40
Les sons qu'émet chaque sujet parlant constituent un système, dont les éléments se transforment d'une façon inconsciente, absolue, régulière. Lois et tendances phonétiques. Distinction des changements par évolution et par substitution.	

CHAPITRE III. — Le mot phonétique et l'image verbale.....	62
Variété des éléments qui composent le mot phonétique; action qu'ils exercent les uns sur les autres. L'image verbale et la phrase. Accidents qui se produisent dans la réalisation de l'image verbale.	

DEUXIÈME PARTIE

LA GRAMMAIRE

CHAPITRE PREMIER. — Mots et morphèmes.....	85
Distinction des morphèmes et des sémantèmes. Différences entre les morphèmes, quant à la nature, à la place, au lien qui les rattache aux sémantèmes. On ne peut définir le mot qu'en tenant compte des variétés morphologiques.	

CHAPITRE II. — Les catégories grammaticales.....	106
Examen des principales catégories grammaticales (genre, nombre, temps, voix); relativité des catégories grammaticales et difficulté d'accorder la grammaire et la logique.	
CHAPITRE III. — Différentes espèces de mots.....	136
Critique du classement habituel des parties du discours. Opposition du nom et du verbe. Essai d'une classification logique reposant sur l'analyse respective de la phrase nominale et de la phrase verbale. Indication d'une classification psychologique.	
CHAPITRE IV. — Le langage affectif.....	162
Importance de l'affectivité dans le langage. Moyens linguistiques par lesquels elle s'exprime. L'ordre des mots. Rapports du langage affectif et du langage grammatical.	
CHAPITRE V. — Les transformations morphologiques.....	184
Caractères généraux de l'évolution de la morphologie. La tendance à l'uniformité et le procédé de l'analogie. La tendance à l'expressivité et la transformation de mots autonomes en outils grammaticaux.	

TROISIÈME PARTIE LE VOCABULAIRE

CHAPITRE PREMIER. — Nature et étendue du vocabulaire.....	205
La science étymologique. Valeur actuelle et singulière des mots qu'on emploie en parlant. Comment les mots sont groupés dans l'esprit. Symbolique des mots. Impossibilité de dénombrer un vocabulaire.	
CHAPITRE II. — Comment les mots changent de sens.....	225
La vie des mots et la polysémie. Changements de sens par spécialisation et par généralisation. Conditions de la constitution d'une sémantique générale.	
CHAPITRE III. — Comment les notions changent de nom.....	249
Usure phonétique et usure sémantique des mots. Interdictions et euphémismes. Causes sociales de la transformation des vocabulaires. Comment on crée des mots nouveaux.	

QUATRIÈME PARTIE CONSTITUTION DES LANGUES

CHAPITRE PREMIER. — Le langage et les langues.....	273
Une langue doit se définir indépendamment de la race et de la mentalité de ceux qui la parlent, comme la forme linguistique idéale qui s'impose à tous les individus d'un même groupe. La variété des langues reflète la complexité des rapports sociaux.	

CHAPITRE II. — Dialectes et langues spéciales.....	288
Définition des dialectes : isoglosses et limites dialectales. Définition des langues spéciales : argots et langues religieuses.	
CHAPITRE III. — Les langues communes.....	306
Les langues communes naissent de la tendance à l'unification linguistique. Différents types de formation des langues communes. Rapport des langues communes entre elles et avec les dialectes.	
CHAPITRE IV. — Contact et mélange des langues.....	330
Résultats variés du contact des langues suivant leur valeur respective. Comment meurent les langues. Conditions de la formation de langues mixtes.	
CHAPITRE V. — La parenté linguistique et la méthode comparative.	349
Comment faut-il entendre la parenté des langues : aspect de succession et aspect de synchronisme. Valeur de la méthode comparative pour l'établissement de familles de langues.	

CINQUIÈME PARTIE L'ÉCRITURE

CHAPITRE PREMIER. — Origine et développement de l'écriture...	367
L'écriture suppose une conception rationnelle du signe graphique. Écritures figurative, idéographique, phonétique. Syllabisme et alphabet.	
CHAPITRE II. — La langue écrite et l'orthographe.....	387
Caractères généraux de la langue écrite; ses rapports avec la langue parlée. La misère orthographique; dans quelle mesure y peut-on remédier.	
* *	
CONCLUSION. — <i>Le progrès du langage</i>	402
Inconvénient d'introduire dans la linguistique la notion de perfection au sens littéraire. La transformation des divers éléments du langage n'aboutit jamais à un perfectionnement durable de la langue. L'évolution des langues n'étant qu'un reflet de l'évolution des sociétés, sous quelles réserves il faut admettre l'hypothèse d'un progrès du langage.	
BIBLIOGRAPHIE.....	421
INDEX ALPHABÉTIQUE.....	431
TABLE DES MATIÈRES.....	437

8759-22.— CORBEIL. — IMPRIMERIE CRÉTÉ.